



HAL
open science

De l'aspect sémantique à la structure de l'événement

Eric Corre

► **To cite this version:**

Eric Corre. De l'aspect sémantique à la structure de l'événement : Les verbes anglais et russes. 2009, De l'aspect sémantique à la structure de l'événement - les verbes anglais et russes. halshs-01474670

HAL Id: halshs-01474670

<https://shs.hal.science/halshs-01474670>

Submitted on 23 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit original
Edité aux Presses de la Sorbonne Nouvelle
2009

*De l'aspect sémantique à la structure de l'événement : les
verbes anglais et russe*

Eric Corre

Maître de Conférences 11^{ème} section
Paris 3–Sorbonne Nouvelle, Institut du Monde Anglophone
EA 3980 (Linguistique, Langue et Traductologie)

Remerciements.

Je tiens particulièrement à remercier Claude Delmas et Geneviève Girard-Gillet : leur relecture attentive et les nombreuses discussions que nous avons eues ont permis à cet ouvrage de voir le jour. Je remercie également Ivan Birks pour sa relecture critique de la première partie de cet ouvrage, ainsi qu'Olga Kravtchenko-Biberson qui m'a souvent aidé pour le versant russe du travail.

Je remercie également J. Guéron pour les conseils qu'elle m'a prodigués et les articles qu'elle m'a donnés, ainsi que les membres de l'équipe Sésylian-EALA pour leurs contributions diverses au cours de nos sessions de travail, sur le thème de l' « événement » notamment.

Merci enfin à Jean-Marie pour son aide technique extrêmement précieuse, et plus généralement à tous mes amis et mes proches pour leur patience.

Préface

Le présent ouvrage, consacré aux délicats problèmes que pose l'aspect, force l'attention à plusieurs titres. Son premier mérite réside assurément dans le choix de l'auteur de nous faire partager avec enthousiasme son expérience des faits et des modèles théoriques qui ont entrepris l'étude du domaine. L'auteur s'est fixé une triple exigence, une fidélité envers les données, une attention scrupuleuse, informée portée aux modèles théoriques importants qui se sont succédés, et, enfin, le souci du lecteur. La réflexion est approfondie, la présentation sait rester accessible, stimulante, elle s'appuie en effet sur de nombreux exemples traduits, qui illustrent avec finesse les enjeux.

L'ouvrage se décline en deux moments, le premier se présente comme un parcours au cours duquel l'auteur montre de quelle manière sa réflexion s'est enrichie au contact de la recherche antérieure. La littérature sur l'aspect est tout simplement immense et complexe, mais le chemin parcouru par l'auteur n'apparaît jamais aride car l'accès aux modèles correspond à chaque fois à une rencontre et un dialogue avec des linguistes. On pourrait dire que les étapes cruciales de la pensée de l'auteur portent un nom, celui du chercheur avec lequel E. Corre a selon les époques dialogué : H. Adamczewski, J. Guéron, C. Smith, pour n'en citer que quelques-uns. La pensée est toujours alerte et dynamique, la recherche, sans cesse à l'affût d'idées qui pourraient ouvrir de nouveaux horizons. L'intérêt de cette première partie réside également dans le contrepoint qu'offre l'auteur avec d'autres auteurs, classiques d'abord (philosophiques, Aristote, entre autres), puis récents, à la frontière de la pensée philosophique et de l'analyse linguistique, Ryle, Kenny, Vendler, et enfin, plus strictement linguistiques, là encore des noms prestigieux et incontournables balisent la recherche présentée, Garey, Dowty, Verkuyl, Forsyth, Klein, Smith, Levin, Hovav, pour ne citer que le versant anglo-saxon de la présentation, Maslov, Timberlake, Krongauz, Paillard, pour le russe, De Vogüé pour le versant français.

Le second moment de l'ouvrage illustre tout le bénéfice que l'on peut tirer d'une étude contrastive. Il ne s'agit plus seulement de comparer les théories mais de confronter les langues.

La mise en parallèle de l'anglais et du russe a permis à l'auteur de distinguer avec bonheur les deux systèmes linguistiques mais, plus intéressant encore, d'affiner l'analyse des solutions aspectuelles spécifiques que chacune des langues apporte au problème qu'elle a à résoudre. L'ouvrage montre de manière remarquable que le passage par l'étude des préverbes russes a été décisif dans le sens où l'analyse de la langue slave s'en est trouvée remise en perspective, mais dans le sens aussi où se dévoilait l'inadéquation, l'application de certains concepts trop généraux. La rencontre de l'anglais et du russe a proprement et totalement « bouleversé la façon dont l'auteur envisageait l'aspect ». Mais au-delà de l'étude rigoureuse des systèmes aspectuels de ces deux langues, l'analyse contrastive approfondie, maîtrisée a permis à l'auteur une remise en question théorique de ce qu'est l'aspect, et de déplacer les frontières des particularismes linguistiques, apportant dans le même temps une aide précieuse à la meilleure compréhension de ce phénomène « bizarre » que l'on nomme « aspect ».

On appréciera enfin l'ampleur de la recherche entreprise en considérant la variété des domaines d'investigation cognitive : la philosophie, la linguistique, et en particulier la syntaxe, la sémantique, l'analyse du discours, l'énonciation. L'auteur sait convaincre par la rigueur de son approche et séduire par la finesse de ses analyses.

Il s'agit d'une contribution scientifique de première importance.

Claude Delmas et Geneviève Gillet-Girard
Professeurs de linguistique anglaise
à l'Université de Paris III Sorbonne Nouvelle

Nomenclature et mise au point terminologique.

1. Aspect sémantique ou aspect lexical ?

Ce livre est consacré à l'aspect du *contenu lexical* des verbes anglais et russe; le terme « aspect » est emprunté à la linguistique slave, le mot russe d'origine est *vid*, « aspect, genre (morphologique)», qui en est venu à désigner le contenu sémantique de l'aspect grammatical, c'est-à-dire l'appariement de deux verbes d'aspect perfectif et imperfectif. Ce concept est ensuite entré dans les langues indo-européennes non slaves au début du XXème siècle (1908). Il se pose un problème de traduction en français. J'adopterai dans cet ouvrage la terminologie de M. Wilmet (1997 :312-320) qui, pour le français, distingue deux grands types d'aspect selon des critères formels :

1) *L'aspect sémantique*, que les Anglo-saxons appellent *Situation aspect* : il s'agit de la répartition des verbes en « espèces » (Vendler 1957), connue en allemand sous le nom d'*Aktionsarten* depuis Agrell (1908). Ces phénomènes relèvent du domaine de la sémantique lexicale (*lexical semantics* en anglais). J'utiliserai donc le terme d'aspect sémantique abrégé en *AsS*. Pour le russe, le terme consacré est *modes d'action (sposoby dejstvija)*.

Parfois cependant, on trouve le terme d' « aspect lexical » utilisé dans ce sens (*lexical aspect* en anglais, mais plus rarement ; on dira plutôt *lexical content*) ; j'évite cette confusion dans ce livre et m'en tiendrai à l'appellation d'aspect sémantique.

2) *L'aspect formel*, ce dernier étant lui-même constitué de l'aspect lexical et de l'aspect affixal.

- L'aspect *lexical* est exprimé de diverses façons en français :

a) *coverbal*, marqué par des auxiliaires (« venir de »), des verbes caténatifs (« commencer, finir »), etc., et dénotant les phases de l'action (cursif, inchoatif, égressif, extensif, etc.). Pour l'anglais, on se réfère souvent aux travaux d'A. Freed (1978) sur les *aspectualizers* (ou *Verbs*

of *Temporal Aspect*) ; C. Smith (1991), quant à elle, appelle ces verbes (*begin, start, go on, continue, keep, resume, stop, finish, etc.*) *super-lexical prefixes*. Dans ce livre, il sera rarement question de l'aspect lexical coverbal ainsi décrit.

b) *adverbial* (duratif, fréquentatif, situatif, etc.), exprimé par la combinaison du verbe avec des adverbiaux (« longtemps, pendant x temps, en x temps », etc.). De ceux-ci il sera en revanche beaucoup question ici puisque ce sont là des indices révélateurs, depuis Kenny et Vendler, de l'aspect sémantique des verbes (*for x time, in x time*).

- L'aspect *affixal* a également plusieurs modes d'expression :

a) il est *préfixal* (« faire/défaire » ; infixal : « chanter/chantonner »), exprimé par des moyens dérivationnels.

b) il est surtout *suffixal* : c'est là que l'on trouve les affixes (flexions) de conjugaison, sous forme synthétique (passé simple, imparfait) ou périphrastique (passé composé), qui traduisent, dans une approche tout à fait traditionnelle, les aspects sécant et global, parfait, résultatif, etc. Pour l'anglais, C. Smith (1991) a fait de ce type d'aspect son second composant ou second paramètre de l'aspect, qu'elle a appelé « aspect point de vue » (*viewpoint aspect*) : il s'agit pour l'anglais des formes simple, progressive, du *present perfect*, pour le russe, du perfectif et de l'imperfectif. J'y ferai souvent référence, soit sous la forme de l'abréviation *AsPdV* soit tout simplement par le terme général d'*aspect grammatical*. C'est cette réalité que recouvre le terme russe *vid*.

On voit bien que deux logiques se télescopent dans ces options terminologiques : soit le marquage formel (morphologique) est mis en avant, soit le marquage sémantique. Depuis les années 1950-1960, les russisants ne désignent plus les phénomènes d'*Aktionsart* du nom de *vid* (aspect), mais utilisent soit les termes de modes d'action (*sposoby dejstvia*, Maslov 1948) soit de « modes de réalisation de l'action » (*soveršaemost'*, Isačenko 1960), qui avec l'aspect (*vid*) réalisent la catégorie plus large de l'aspectualité (*aspetual'nost'*) ; l'américain Forsyth (1970) utilise, lui, le terme de *procedural*. Même ces termes sont sujets à caution : selon les auteurs, *sposoby dejstvia* désignera soit l'aspect sémantique (des types de verbes) soit l'aspect lexical (les phases du procès), car en russe l'aspect lexical (au sens de Wilmet) est la plupart du temps directement marqué sur le verbe par une morphologie préfixale (préfixes, suffixes). Sur le plan formel (morphologique), rien ne distingue en russe un verbe d'aspect *grammatical* perfectif d'un verbe au type *sémantique* d'Accomplissement (*napisat'*, « écrire », est un

Accomplissement au perfectif) d'une part, d'un verbe à l'aspect *lexical* extensif-quantitatif (*načitat' knig*, « lire un grand nombre de livres ») de l'autre : les deux sont constitués d'un préfixe (ici, *na-*) et d'une base verbale (*pisat'*, « écrire », *čitat'*, « lire »).

Les choses sont plus nettes en anglais, où l'auxiliation périphrastique permet de prime abord de distinguer assez facilement l'aspect grammatical (affixal) de l'aspect lexical marqué par les *aspectualizers* (*begin, start, keep*, etc.). Quant au type sémantique du verbe anglais, il n'a la plupart du temps aucun exposant morphologique transparent : *break* (Achèvement) et *sweep* (Activité) sont des unités lexicales monomorphématiques.

En conclusion, il existe autant de choix terminologiques envisageables qu'il y a de langues avec leurs possibilités morphologiques. Dans cet ouvrage, je vais traiter essentiellement des rapports entre aspect sémantique ou « situationnel » (*situation aspect*), abrégé en *AsS*, et de l'aspect formel grammatical ou aspect point de vue, abrégé en *AsPdV*, en ayant évidemment recours aux marqueurs d'aspect lexical adverbial au sens de Wilmet (les tests des adverbiaux temporels).

2. *Situation*.

Dans la littérature anglo-saxonne sur l'aspect sémantique, le terme *situation* est utilisé pour décrire l'événement extralinguistique que décrit une phrase, principalement le verbe muni de ses arguments et ses adjoints temporels ; une traduction possible en français serait « notion de procès », comme le suggèrent M.-L. Groussier et C. Rivière dans les *Mots de la Linguistique Enonciative* (1996). Néanmoins, je choisis pour des raisons de simplicité le terme de *situation*. Lorsque j'utiliserai le mot français « situation » dans son acception hexagonale, c'est-à-dire situation d'énonciation, que l'anglais traduit généralement par *context*, je le ferai figurer avec une majuscule à l'initiale (Situation).

3. *Choix de rédaction*.

Un des objectifs majeurs de cet ouvrage est de rendre accessible à un lectorat francophone l'extraordinaire diversité et richesse de la littérature consacrée à l'aspect sémantique. C'est pourquoi j'ai choisi de traduire toutes les citations d'auteurs ainsi que les termes techniques spécifiques à ce domaine. Un très grand nombre des ouvrages consultés (qu'ils soient écrits en russe ou en anglais) n'ont tout simplement pas de traduction en français; la plupart des

traductions seront donc miennes; lorsqu'elles seront de traducteurs avérés, je le mentionnerai. L'original anglais sera toujours fourni en notes de bas de page.

De même, dans le souci de ne pas mélanger les langues, j'opte de traduire au moyen de calques les termes de description des classes verbales (vendlériennes ou autres) en français, conscient du caractère parfois maladroit de ces traductions (Accomplissement, Achèvement, etc.).

Les exemples anglais, contrairement aux exemples russes, ne seront pas traduits en français : je fais l'hypothèse que le lecteur sera suffisamment familier avec la langue de Shakespeare pour comprendre les énoncés.

4. *Nomenclature et symboles.*

Outre Situation, j'utiliserai la *majuscule* à l'initiale de certains termes lorsque la discussion portera sur la classification des espèces de verbes (Etat, Accomplissement, Activité, Achèvement) dont la motivation est essentiellement *ontologique* (chez Vendler par exemple); l'emploi d'une minuscule désignera au contraire une simple notation technique ou une désignation métalinguistique sans aucune visée métaphysique (chez Levin & Rappaport Hovav 1995, par exemple, qui parlent d' « accomplissements dérivés » pour désigner de façon commodes certaines constructions verbales).

Pour les exemples en russe, j'ai choisi d'adopter la *translittération des slavistes*, la plus courante, celle qui apparaît dans la seconde colonne du tableau fourni en annexe. La valeur phonétique approximative des signes translittérés est donnée dans la quatrième colonne.

Les abréviations concernant les *cas morphologiques* (russe ou autres langues) seront indiquées en lettres capitales à la police réduite, collées au nom concerné : NOM (nominatif), ACC (accusatif), GEN (génitif), DAT (datif), INS (instrumental), E (ergatif), A (absolutif). Elles ne seront évidemment présentes que dans les cas où elles présenteront un intérêt pour l'analyse des exemples.

Les notations sous la forme de prédicats primitifs dans les décompositions aspectuelles ou événementielles seront en majuscule, afin de respecter la présentation traditionnelle des auteurs qui les utilisent (ACT, CAUSE, BECOME, etc.); il en sera de même pour les invariants abstraits des cognitivistes lorsqu'il sera question des préfixes verbaux (ex : HIDE, COVER, etc.).

Les catégories et fonctions syntaxiques traditionnelles seront notées de façon tout à fait traditionnelle : V pour verbe, COD pour complément d'objet direct, COI pour complément

indirect, etc. A partir du chapitre 5, j'adopterai parfois la notation de la T.O.P.E.¹ : C0 (sujet), C1 (premier complément post-verbal), Ci (autre complément postverbal, indirect).

J'ai choisi de conserver les abréviations anglaises VP pour *verb phrase* (syntagme verbal), NP pour *noun phrase* (syntagme nominal), PP pour *prepositional phrase* (syntagme prépositionnel), etc., pour deux raisons : 1) il sont tellement courants dans la littérature anglo-saxonne qu'ils me semblent transparents en français ; 2) j'ai voulu conserver l'analogie avec les autres projections fonctionnelles des générativistes (DP, *determiner phrase* ; TP, *tense phrase*, CP, *complementizer phrase*, difficilement traduisibles en français). Pour les mêmes raisons, j'ai adopté SC pour *Small Clause* afin d'éviter l'écueil que présente la traduction française par PP (« petite proposition »).

Enfin, les flexions de personne, genre et nombre, aspect, modalité, etc., seront en lettres minuscules : 1sg, « première personne du singulier », ap, « antipassif », tr, « transitif », intr, « intransitif », ind, « indicatif », etc. Toute autre abréviation non répertoriée ici sera explicitée en note de bas de page. Pour ce qui concerne la mention de l'*aspect* (perfectif ou imperfectif) du verbe russe, elle apparaîtra sous la forme d'un diacritique superscript dans les phrases russes, sur le modèle : verbe^P (= verbe d'aspect perfectif), verbe^I (= verbe d'aspect imperfectif). Occasionnellement, on trouvera des verbes d'aspect imperfectif second (verbe^{IS}). Enfin, GGT sera mis pour Grammaire générative et transformationnelle, T.O.P.E. pour Théorie des opérations prédicatives et énonciatives.

¹ Théorie des Opérations Énonciatives.

Introduction

1. Histoire d'une convergence entre le verbe anglais et le verbe russe.

Le projet initial de ce livre semblait tout tracé : dans une première partie, je traiterais de l'aspect sémantique-« situationnel » (abrégé en AsS)² (Smith 1991) , puis, naturellement, j'en viendrais à examiner l'aspect grammatical ou aspect « point de vue »³ (abrégé en AsPdV), avec l'*a priori* considérable que les questions liées au premier domaine seraient vite réglées – il suffisait de récapituler, et éventuellement de raffiner, les classes aspectuelles de Vendler-Dowty – et que l'essentiel de la démonstration allait porter sur le second domaine, le seul qui soit entièrement digne d'une réflexion linguistique ambitieuse. Mon propre cadre linguistique largement énonciativiste m'engageait à procéder ainsi : la métaopération d'H. Adamczewski (1976, 1982), synthèse théorique de la psychomécanique du langage de Guillaume, de la T.O.P.E. de Culioli et des travaux antérieurs des Praguois (dont Mathesius) sur rhème/thème, n'avait rien à dire sur l'AsS, mais avait mis au jour des propriétés jusque-là insoupçonnées pour les marqueurs de l'AsPdV en anglais (*be V-ing, have V-en*, l'objet initial de ma réflexion linguistique) et de l'imperfectif en russe et en polonais, cruciallement analysés comme non aspectuels, un peu dans l'esprit de Weinrich (1973). L'AsS m'intéressait encore moins, mais ne laissait pas de m'intriguer : la littérature anglo-saxonne consacrée à ces deux composants de l'aspect, essentiellement Comrie (1980), Smith (1991), suggérait l'idée qu'il fallait en effet considérer ces deux domaines à part mais que dans les faits, les notions invoquées dans le second, l'AsPdV, servaient de révélateur des propriétés du premier, l'AsS. Ceci était quelque peu contradictoire avec la position affichée d'un traitement séparé des deux domaines. Dans le même esprit, une longue fréquentation de la langue russe, le prototype même de la langue aspectuelle, ainsi que des travaux classiques sur l'aspectologie⁴, m'avaient incliné à penser que là aussi il était indispensable de séparer les modes d'action ou *Aktionsarten*⁵ et l'aspect grammatical. Dans le même temps, comme pour l'anglais, certains travaux d'éminents russisants américains (et de quelques auteurs russes, dont Padučeva) comme Timberlake, Flier, Brecht, (1985) faisaient eux aussi interagir les deux composants : l'AsPdV, réalisé par

² Voir la mise au point terminologique dans la nomenclature.

³ Idem.

⁴ L'École de Léningrad – Maslov (1948), Bondarko, Isačenko, dans les années 1960.

⁵ Les travaux de Sigrell (1908), sur le verbe polonais avaient été décisifs. Sigrell utilisait également le terme de *Handlungsarten*.

l'opposition grammaticale perfectif/imperfectif, n'existait que pour révéler les propriétés des différentes classes de verbes répertoriées dans l'AsS.

Les oppositions classiques illustrées par les phrases suivantes livraient des résultats non ambigus et semblaient accréditer l'idée de l'existence d'un niveau sémantique aspectuel indépendant, mais cela paraissait trop simple :

- 1) *He broke the glass *for an hour/ in an hour.*
- 2) *He jogged for an hour / *in an hour.*
- 3) *On pisał^P pis'mo v tjačenie dvux časov* : Il a écrit la lettre pendant deux heures.
- 4) *On napisal^P pis'mo za dva časa* : Il a écrit la lettre en deux heures.

Des paires minimales de l'anglais et du russe il semblait raisonnable de conclure que la notion explicative centrale qui autorisait le classement des verbes dans telle ou telle classe sémantique était la *télicité* ou son absence. Cependant, certains VPs, sous l'influence de certains marqueurs, semblaient échapper à ce critère discriminant :

- 5) *He baked the cake for an hour.*
- 6) *He baked the cake in an hour.*
- 7) *He was baking the cake.*

Si l'adverbial *in an hour* permet de conclure à l'existence effective d'un gâteau cuit en fin de processus, *for an hour* et *be V-ing* n'autorise pas à se prononcer définitivement sur l'existence ou non du gâteau en fin de parcours. L'indécision est plus nette en russe : dans les phrases suivantes, qu'on ait le verbe imperfectif simple (*stroil*) ou son correspondant perfectif préverbe (*postroil*), la *télicité* ne livre pas non plus des résultats nets ; il n'y a même aucun doute possible : le verbe imperfectif implique bel et bien l'existence de la maison.

- 8) *Etot dom postroili^P za šest' mesjacev* : Cette maison a été construite en six mois.
- 9) - *A kto ego stroil^I ?*: Et qui l'a construite ?

Outre le caractère finalement peu fiable de la *télicité* comme principe explicatif, je voyais là une entorse au principe affiché de non empiètement du domaine de l'AsS sur l'AsPdV : pourquoi le réaffirmer si dans les faits les notions et les principes utilisés dans l'un sont systématiquement utilisés pour révéler la nature de l'autre ? J'ai toujours vu là un paradoxe insurmontable. Une seule solution s'imposait alors : pour démontrer, comme j'en avais (et en ai toujours) l'intime conviction, que l'AsPdV met en jeu des paramètres fondamentalement

différents de ceux qui informent l'AsS, je devais d'abord étudier en détail le second afin qu'émerge sa spécificité.

Et je me suis rendu compte, une fois immergé dans la littérature la plus récente⁶ qui traite de l'AsS, que, sans tout renier des travaux des auteurs cités, les linguistes anglicistes et russisants des deux dernières décennies avaient assez radicalement changé de focalisation. Pour l'anglais, le terme « aspect sémantique ou aspect lexical »⁷ n'est plus utilisé, il est remplacé par le terme « structure événementielle » ou « composition événementielle »⁸. Une analyse simple des deux vocables qui figurent dans ces expressions révèle la portée du changement : le verbe n'est plus seulement considéré comme un condensé de relations temporelles et aspectuelles, mais dénote un « événement », et la pertinence de la mise au jour de ses propriétés intrinsèques sera désormais évaluée à l'aune de la structure ou des principes compositionnels, c'est-à-dire de la syntaxe, qu'il condense. Cette optique renouvelée mêle les intuitions géniales de Vendler (1957) et y intègre la réflexion engagée dès l'époque de la sémantique générative sur les rôles thématiques du verbe (Fillmore 1968, 1970). Le verbe anglais, qui se présente la plupart du temps comme un item monomorphématique simple, devient digne d'intérêt en soi. Nous avons un petit scénario parfois extrêmement complexe que l'analyse linguistique enrichit à l'aide de prédicats primitifs (de type ACT CAUSE BECOME <STATE>) pour faire émerger sa composition. Les vrais problèmes ne sont plus seulement ceux qu'illustraient les phrases précédentes, mais les suivants :

- 10) *He hated his girlfriend.*
- 11) *She wiped the table.*
- 12) *She broke the table.*
- 13) **He hated his girlfriend dead.*
- 14) *She swept the leaves off the sidewalk.*
- 15) *She swept the floor clean.*
- 16) *She swept the leaves into a pile.*
- 17) **She broke the crumbs off the table.*
- 18) *She broke the eggs into a bowl.*

Pourquoi *hate* se voit-il refuser tout enrichissement syntaxique? Pourquoi le verbe *break* est-il limité dans le choix de ses alternances argumentales, et pas les verbes *wipe* ou *sweep* ? La télicité ne suffit évidemment pas : dans les deux dernières phrases, *break* est autant télique dans un cas que dans l'autre, pourtant la première est illicite mais pas la seconde.

⁶ Les dates ici sont cruciales.

⁷ Voir la mise au point terminologique, p. iii-iv.

⁸ Respectivement, *event structure* et *event composition*.

Pour le russe, le même changement radical d'emphase s'est produit ces dix dernières années. La recherche sur l'AsS (plus connu sous le nom de « modes d'action », en russe) et celle sur l'AsPdV, même si elles ont longtemps été séparées par principe, constituaient les deux pôles d'une catégorie plus vaste, que Bondarko (1971) et d'autres appelaient l' « aspectualité »⁹ et dont ils décrivaient ainsi les enjeux :

« L'aspect verbal dans la langue russe contemporaine est une catégorie grammaticale qui est le centre morphologique de la catégorie de l'aspectualité et qui est en interaction avec les autres éléments de cette catégorie, principalement avec les modes d'action. » (Bondarko 1971 :75, traduction de J. Fontaine 1983 :40).

Au cours des années 1990, sous l'impulsion de chercheurs russes comme Zaliznjak (1995), Krongauz (1998), puis, en France, sous celle de Paillard (1991, 1993, 1995), qui a constitué une équipe de chercheurs comprenant des linguistes russes (Dobrušina, Mellina 2001), un changement net s'est opéré. Ce changement s'annonçait déjà dans les travaux de l'école américaine cognitive sur les préfixes verbaux ou préverbes¹⁰ du russe, avec Janda, Flier, Russell (1985). La préverbation a longtemps été presque exclusivement considérée du point de vue de l'aspectologie en tant que mode privilégié de perfectivité d'un verbe, et est à présent de plus en plus souvent étudiée pour elle-même du point de vue de ses propriétés combinatoires avec la base verbale à laquelle elle s'adjoint. Le verbe préverbé est maintenant reconnu pour ce qu'il est, à savoir le mode privilégié de formation de nouvelles entités lexicales et non le véhicule exclusif de la constitution de la catégorie de l'aspectologie. Il s'agissait de mettre au point une « grammaire sémantique » (Krongauz 1998) des préverbes combinés aux verbes, de rendre compte de la formidable polysémie des quelque vingt préverbes actifs du russe qui peuvent, en principe, se combiner avec n'importe quelle base verbale. Dans les exemples russes 4) et 8), un tel tournant épistémologique fait qu'il n'est plus possible de ne voir dans les préverbes *na-* et *po-* que les simples exposants d'une perfectivité conçue comme la télicisation d'une base verbale atélique. Il faut à présent expliquer pourquoi *na-* et *po-* (et tous les autres préverbes du russe) interviennent à égalité dans les trois domaines que sont l'aspect grammatical (dans les phrases précédentes), l'*Aktionsart* / les propriétés qualitatives et quantitatives du procès (19, 20), et la constitution de nouvelles unités lexicales (21, 22) :

⁹ *Aspektual'nost'* en russe.

¹⁰ La tradition slavistique française a forgé ce terme de « préverbe » (et de « préverbation » pour décrire le phénomène qu'il représente), tandis que l'anglais utilise *verbal prefix*. J'adopterai dans cet ouvrage le terme de « préverbe ».

- | | |
|--|--|
| 19) <i>On nakupil knig:</i> | Il a acheté un grand nombre de livres. |
| Il <i>na-a</i> -acheté livresGEN | |
| 20) <i>On pokuril časok:</i> | Il a fumé une petite heure. |
| Il <i>po-a</i> -fumé petite-heure | |
| 21) <i>On podal emu ruku:</i> | Il lui a tendu la main. |
| Il <i>po-a</i> -donné à-lui main | |
| 22) <i>On nakleil marku na konvert :</i> | Il a collé le timbre sur l'enveloppe. |
| Il <i>na-a</i> -collé timbre sur enveloppe | |

Il m'est apparu qu'une autre logique était envisageable et qu'une convergence dans les orientations de la recherche sur le verbe anglais et le verbe russe émergeait: l'AsS a cessé d'être un problème d'aspect mais est devenu un problème de lexique. J'en tirais la conclusion qui s'imposait : mes idées étaient largement périmées sur la question de l'AsS. Il y avait non seulement largement de quoi écrire sur le sujet, mais il fallait le faire sans jamais avoir recours à l'AsPdV. J'ai donc abandonné l'idée de traiter dans un même ouvrage ces deux domaines qui sont aussi différents que peuvent l'être la modalité et le temps.

2. Parcours et options méthodologiques.

Quelles options théoriques, quelle métalangue, quels principes fallait-il adopter ? Mon cadre initial ne se préoccupait guère de ces questions, malgré l'intérêt évident manifesté par des cadres apparentés : de nombreux travaux sur l'AsS ont été effectués par les linguistes relevant de la T.O.P.E. et quelques linguistes « hors courants » comme Récanati, Cotte, etc., dont il sera question dans cet ouvrage. Cependant, cette question de l'option théorique s'est résolue assez rapidement: mes lectures sur l'AsS en anglais m'ont forcé à être « trans-courant ». Des écoles théoriques extrêmement diverses se sont emparées très tôt de la problématique, depuis la Grammaire Cognitive (Langacker, Croft), en passant par la sémantique des modèles de type Grammaire de Montague (Dowty), puis par la sémantique lexicale, largement prédominante (Moens et Steedman, Levin et Rappaport Hovav), sans oublier la Grammaire Générative et Transformationnelle (Hale et Keyser, Hoekstra, Mulder, Ramchand, Guéron, Ritter et Rosen) et la sémantique générative (Fillmore, Pustejovsky). J'ai vite constaté qu'un large consensus émergeait sur les grands principes ; du côté russe, les avancées les plus intéressantes sur la question de la préverbation ont été réalisées dans le cadre de la Grammaire Cognitive (l'école américaine) et d'une version tempérée de la Théorie des Opérations Enonciatives de Culioli (Dobrušina, Paillard, Mellina), sans oublier un auteur comme Veyrenc, largement inspiré par la sémantique générative anglo-saxonne de son

époque (Anderson, Fillmore, Chomsky, des années 1970). Du côté de l'aspect grammatical, les remarques souvent fines de Forsyth (1970) et les travaux de J. Fontaine (1983) sur la grammaire du texte, dans l'optique de Weinrich et Benveniste, ont apporté des réponses nouvelles en dehors du courant lexicaliste dominant. Ainsi ai-je fait le choix de ne pas privilégier un modèle théorique particulier et d'essayer, dans la mesure du possible, d'exposer les thèses et les arguments qui m'ont semblé apporter une contribution essentielle au sujet dans une langue informelle. Occasionnellement, je serai néanmoins amené à entrer plus en détail dans une ou des théorie(s) pour en rapporter les observations les plus fines.

La question du volume des lectures dans ce domaine est cruciale : je ne les ai certainement pas effectuées toutes, j'aurai à coup sûr négligé certains auteurs majeurs ; néanmoins, je crois avoir vu émerger certains principes d'analyse et certaines données récurrentes qui rendent légitime la consignation de ces impressions, de ces analyses et de ces conclusions préliminaires, dans un ouvrage qui n'échappera pas à la subjectivité du linguiste dans le choix des problèmes abordés, et ceux qui auront été négligés. Deux principes m'ont animé :

- Ne rien laisser au hasard, éviter absolument les idées toutes faites puisées au gré de lectures rapides, non approfondies. J'ai eu le souci constant d'éviter de parler de langues que je ne connais que superficiellement et de procéder à des généralisations à partir de données forcément insuffisantes. Lorsque je cite (rarement) d'autres langues que l'anglais et le russe, je le ferai avec la caution des articles des spécialistes dont je rapporterai les observations.

- Un autre principe qui m'a toujours animé et que je tiens de mes années de travail au sein de l'Ecole Métaopérationnelle (Adamczewski) et néo-métaopérationnelle (Delmas, Girard, Josse, Birks), est la confrontation, l'évaluation, la vérification, des données obtenues dans une langue (l'anglais, ma langue de travail dès le début) par l'analyse tout aussi serrée d'une autre langue, qui pour moi a été le russe.

L'autre objectif important de cet ouvrage est de porter à la connaissance du lecteur une littérature extrêmement riche et complexe sur ces questions. Le caractère parfois savant de la présentation des données qui vont suivre n'a d'autre but que de synthétiser, de résumer les orientations majeures de cette recherche pour en faire mieux percevoir les enjeux aujourd'hui. Le lecteur déjà familier de tout cet arrière-plan pourra se reporter directement aux chapitres 4, 5 et 6, qui proposent des discussions critiques et des analyses plus personnelles, en particulier sur les verbes russe et anglais, tant sur les données elles-mêmes que sur les méthodes d'approche.

3. Plan.

Le plan de cet ouvrage, consacré exclusivement, le lecteur l'aura compris, à l'aspect sémantique ou AsS, sera le suivant :

Dans le chapitre 1, j'explorerai la tradition philosophique et linguistique, depuis Aristote jusqu'à Ryle (1949), Kenny (1963), Vendler (1967), qui lie le verbe à l'expression du temps : le verbe se définit principalement par un schéma temporel qui lui est propre mais que des classes entières partagent. Dans cette classification, certains verbes sont distingués par le fait qu'ils sont téliques (Garey 1957). Cette propriété s'est révélée cruciale pour prédire certaines configurations que d'autres verbes, atéliques, ne partagent pas. Il a alors été question de faire interagir ces deux données, la classe temporelle, rebaptisée « aspectuelle » sous l'influence des travaux sur le slave, et l'(a)télicité, pour proposer un *calcul aspectuel* dont l'objectif était, par des décompositions en prédicats primitifs, de faire dériver les classes désormais appelées « classes de Vendler » les unes des autres (Dowty 1979). Le problème était que les données de l'aspect grammatical compliquaient la donne et, à mon sens, sapaient les bases même de la réflexion : en particulier, *be V-ing*, censé distinguer nettement les verbes ayant une structure temporelle interne¹¹ des autres, livrait des résultats paradoxaux pour les verbes téliques d'Accomplissement et d'Achèvement. Est-il pertinent de faire de la télicité un principe classificateur presque absolu si celle-ci peut être tout simplement annulée par *be V-ing*, pourtant supposé faire la part des choses ? La phrase *John is building the house* ne devrait pas être énonçable, pourtant non seulement elle l'est, mais elle est même la seule façon de décrire cet événement en anglais dans le présent déictique du discours. C'est le fameux paradoxe imperfectif, qui falsifie le recours systématique à la télicité comme notion primitive, ou tout du moins invite à la raffiner. Un autre philosophe, Davidson, élargissait en même temps l'éventail des primitives, en introduisant l'idée que le verbe traduit d'abord et avant tout autre chose un *événement* ; sa variable *e* allait réorienter une partie de la réflexion et permettre, dans un premier temps, une classification des verbes autre que celle de Vendler (Mourelatos 1978, Bach 1981, 1986). Ce chapitre s'achève sur une discussion autour de l'enjeu principal de cette tradition aspectologique : faut-il utiliser les classements ontologiques de Kenny-Vendler directement dans le calcul de l'aspect, qui est une propriété des phrases (Verkuyl 1989) ?

¹¹ Les Etats n'admettent pas *be V-ing* **He is knowing the answer now*.

Après cette exposition, qui concerne surtout l'anglais, le chapitre 2 s'intéressera aux classes sémantiques aspectuelles du russe : après une présentation nécessaire des données saillantes du verbe, je présenterai un modèle de classification sémantique des prédicats du russe (Maslov 1948, Bulygina, Selivërstova 1982). Même si quelques-unes des distinctions opérées par Vendler se retrouvent, deux différences au moins apparaissent : 1) les prédicats statifs sont divisés en deux grandes catégories, les Qualités, hors temps, et les Etats, dans le temps, et cette distinction n'a rien d'ontologique mais est linguistique ; 2) un critère de type « agentivité » ou « contrôle » s'avère déterminant dans la classification et est pleinement assumé par les linguistes russes, ce qui n'est pas le cas chez Vendler. Cependant, le verbe russe a très vite été au centre d'une longue tradition aspectologique, et, m'appuyant sur les travaux de Maslov (1958) et de Veyrenc (1970), je consacrerai une section à l'apparition de la catégorie « aspect », riche d'enseignement. Cette incursion diachronique aura pour objectif de montrer que s'il est vrai que l'aspect grammatical est effectivement né d'une réanalyse des procédés morphologiques dérivationnels, dont la préverbatation, il ne se confond pas pour autant avec elle en synchronie; il y a bien eu *réanalyse* grammaticale, et non une simple reconduction de distinctions lexicales au niveau grammatical. J'examinerai ensuite les tentatives de toute une génération de linguistes pour adapter les classes vendlériennes au russe. Il ne fait nul doute que cette recherche a conduit à des distinctions importantes entre aspect sémantique et aspect « configurationnel » (Timberlake 1985, Klein 1995), mais elle a aussi constaté que certaines formations échappaient à une classification telle que l'a proposée Vendler. Il a fallu ajouter certaines classes à l'inventaire de base (les « Qualités » de Selivërstova 1982, les « Consommations » de Flier 1985), établir des sous-classes au sein des Accomplissements transformés par le morphème imperfectivant (les actions à effet annulable, du type *on otkryval okno*, « il a ouvert puis refermé la fenêtre »), etc. : de nombreux arguments, en tous points comparables à ceux utilisés pour l'anglais, ont été avancés pour démontrer la prise en compte nécessaire de l'AsS pour expliquer et comprendre l'AsPdV : des arguments morphologiques (les paires aspectuelles parfaites sont celles où un verbe imperfectif est dérivé par suffixation), sémantiques (certains Etats n'ont pas de perfectif), arguments que d'autres auteurs, dont Forsyth (1970), M. Guiraud-Weber (1987), Sobolev (2005) , se sont employés à contester systématiquement. Au final, j'aboutis à la même conclusion que pour l'anglais : l'AsS et l'AsPdV interagissent forcément puisque le verbe est concerné dans les deux cas, mais ils ne se confondent pas, et expliquer l'un dans les termes de l'autre est circulaire. Plus intéressante est en revanche l'étude comparée des bases verbales (sans préverbe) du russe et des bases verbales anglaises : une première discussion comparée

est proposée entre les verbes *rezat'* et *cut*, qui en dépit de leur équivalence sémantique globale, ne lexicalisent pas le même événement.

Cette réflexion conduit au chapitre 3 à examiner sérieusement la théorie des deux composants de Smith (1991) qui repose presque exclusivement sur une théorie de la coercition¹² des types aspectuels : sous l'influence de tel ou tel opérateur grammatical tense (*be V-ing*, *have V-en*), un verbe change de classe, et, crucialement, c'est en cela que réside la raison d'être des morphèmes d'AsPdV (Moens et Steeman 1988, de Swart 1998). La coercition est aussi le fait, depuis Vendler, des tests des adverbiaux *for x time / in x time*, qui font ressortir la télicité ou l'atélicité, c'est-à-dire la propriété aspectuelle fondamentale, du prédicat. Cependant, la coercition induite par *be V-ing* et par *for x time* ne livre pas les mêmes résultats (Zucchi 1998) : très souvent, *for x time* et *in x time* peuvent s'appliquer aux mêmes prédicats, ce qui conduit à douter de la capacité de ces tests à faire ressortir de façon décisive la télicité (Smolett 2005). De surcroît, en russe, dès que l'on quitte le domaine des exemples fabriqués, on trouve aussi bien le verbe perfectif que le verbe imperfectif avec les équivalents de *in x time* et *for x time*, et surtout, même là où les exemples semblent confirmer les données de l'anglais (*in* : télicité ; *for* : atélicité), le verbe imperfectif n'est jamais incompatible avec un jugement de télicité : d'un point de vue strictement référentiel, que l'on énonce *desjat' minut on čistil zuby*, litt., « dix minutes il a brosséIMPERFECTIF ses dents » ou *on vyčistil zuby za desjat' minut*, litt. « il a brosséPERFECTIF ses dents en dix minutes », l'événement est terminé et se solde par des dents propres pour le référent du sujet. Il fallait peut-être donner un contenu plus précis à la télicité : c'est ce que propose de faire le néo-davidsonien M. Krifka (1998), qui, incluant la variable *e* dans ses formules algébriques, assoit son calcul de la quantisation¹³ sur l'association homomorphique entre les propriétés quantificationnelles de l'argument distingué (l'objet direct) et les sous-événements (symbolisés par $e_0 \dots e_n$) que dénotent le verbe. La télicité est plus strictement exprimée, et l'idée apparaît, formalisée, qu'il existe des arguments distingués dans le marquage de la quantisation : son « thème graduel » deviendra le « thème incrémental » de Dowty (1991). Le russe est particulièrement utile dans l'évaluation critique que je propose de la notion de quantisation (et de son contraire, la cumulativité) : H. Filip (1998, 2000) relève l'énigme de quantisation fournie par certains préverbes du russe, dont *po-* et *na-*, qui, adjoints à une base verbale, dérivent sans ambiguïté un verbe perfectif (*guljat'*, « se promener », imperfectif →

¹² Traduction du terme anglais *coercion* (voir la mise au point méthodologique).

¹³ Pour une définition du terme de quantisation, voir pp. 176-178.

naguljat'sja, « se promener tout son saoul », perfectif) sans le quantiser pour autant : on a donc là des préverbes mystérieux qui n'ont plus leur effet normalement quantisant (télicisant), mais qui au contraire désignent en apparence un événement cumulatif (atélique). Cette discussion permettra de démontrer que le phénomène généralisé de la préverbation en russe, pour être compris, doit être séparé des opérations supposées de quantisation ou de télicisation.

Les conditions seront alors réunies pour effectuer le tournant épistémologique majeur concernant la réflexion sur l'AsS. Dans le chapitre 4, je présenterai les éléments qui ont présidé à un renouvellement profond de la réflexion sur la question des classes sémantiques de verbes. Pour l'anglais, les recherches sur les conditions d'« interfaçage »¹⁴ entre structure conceptuelle sémantique et syntaxe ont rendu nécessaire l'élaboration de principes autres que la simple énumération des rôles-thêta (rôles- Θ) ; pour l'AsS ceci s'est traduit par la mise au jour de contraintes aspectuelles dans ces conditions d'alignement. Les travaux de Dowty (1989, 1991) sur les proto-rôles, dont le rôle aspectuel de *thème incrémental*, et ceux de C. Tenny (1987, 1994), qui par son Hypothèse de l'Interface Aspectuelle a eu l'intuition de faire du calcul de l'aspectualité du VP un des principes régulant l'interface entre structure thématique et projection syntaxique des arguments, ont été décisifs. Approfondissant les travaux pionniers de Verkuyl (1972) sur l'apport de l'objet direct dans le calcul aspectuel du prédicat, Tenny a attiré l'attention sur la propriété aspectuelle de Mesure¹⁵ d'un argument distingué (le COD, mais pas seulement) vis-à-vis de l'événement dénoté par le verbe ; ce qu'a permis cette recherche a été la possibilité d'une corrélation systématique entre les propriétés conceptuelles des lexèmes et la composition syntaxique. Certaines alternances argumentales classiques, comme l'alternance *spray/load*, ont reçu un éclairage aspectuel nouveau. Cette contribution aspectuelle de l'argument interne direct a poussé certains auteurs (Ritter et Rosen 1998) à s'interroger alors sur un rôle aspectuel éventuel de l'argument externe (le sujet). Les linguistes générativistes ont à leur tour tiré partie de cette partition que présupposaient ces travaux entre une partie idiosyncrasique (le sens du verbe) et une partie constructionnelle, fonctionnelle, responsable des propriétés d'interface liées à cet argument distingué. En particulier, Hale et Keyser (1993), Hoekstra (1988, 2000), Mulder (1992), ont apporté une contribution essentielle à notre compréhension des schémas fonctionnels constructionnels dans lequel vient s'insérer le verbe : le verbe lui-même concentre de la syntaxe avant même son insertion dans la computation (Hale et Keyser 1993), et le rôle

¹⁴ *Linking*.

¹⁵ *Measuring out*.

aspectuel de Mesure de l'objet direct est en fait dû à un schéma de Petite Proposition ou *SC* dans lequel l'item verbal vient s'insérer. Un même souci a animé tous ces chercheurs, quelle que soit leur option théorique : formuler un *modèle d'interface*. Ce rôle aspectuel distingué de l'objet direct a également trouvé confirmation dans les travaux de Kiparsky (1998), Kratzer (2004) concernant l'accusatif télique du finnois. Pourtant, pour le russe, ces analyses s'appliquent plus difficilement : l'analyse qui fait uniformément du complément postverbal une *SC* censée traduire l'information de télicité ou de Mesure se heurte directement au fait que le russe comporte environ vingt préverbes, dont tous ont ou n'ont pas un sens de Mesure, même s'il est vrai depuis longtemps que le lien entre préverbation – perfectivation et objet direct est avéré. A la suite des études de Mulder (1992), Wierzbicka (1988) et Cotte (1998) sur les verbes légers de l'anglais, j'entame une comparaison entre ceux-ci (*have a/give a N*) et le préverbe le plus répandu, le plus polysémique parce que le plus sémantiquement vide, de tous les préverbes russes, *po-* (Camus 1998). L'analyse révèle des résultats et des convergences inattendus : *po-* n'est pas vide de sens, il fait exister spatio-temporellement un événement dans le discours, que cet événement soit un Accomplissement (*on postroil dom*) ou une Activité (*on pokuril*). Je suis conduit à revoir définitivement la définition de la télicité et à la distinguer de la propriété de bornage¹⁶ (Depraetere 1995).

Le chapitre 5 est consacré à une étude de l'alternance aspectuelle par excellence, *spray/load*, en anglais et en russe ; ce sont ces données qui, plus que tout, me conduisent à reconsidérer complètement l'AsS, qu'il n'est décidément plus possible d'appeler ainsi. Non seulement, contrairement à ce qu'on pourrait prédire, plusieurs préverbes (*za-*, *u-*, *pere-*, *na-*, *ob-*) semblent utilisés pour marquer formellement cette alternance, mais aucun de ceux-ci n'est spécialisé dans le seul marquage de cette différence censée traduire une opposition de type [+ ou – affecté], [+ ou – holistique], c'est-à-dire aspectuelle (Anderson 1971, 1975, Tenny 1994). Bien au contraire, ces préverbes sont aussi polysémiques que les autres, et n'ont, dans certains de leurs autres emplois, aucune notion d'affecté ou d'holistique attachée à l'objet direct. J'en viens ensuite à présenter les thèses de Dobrušina, Paillard, Mellina (2001) pour les verbes préverbés : aucun préverbe n'est « naturellement » aspectuel ; chaque préverbe a une identité sémantique propre récapitulée sous la forme d'un scénario abstrait ou une *Forme Schématique* (abrégé en FS), et les notions convoquées utilisent autant l'espace (intervalle), que le temps (actualisation), la déviance, la focalisation sur le résultat, en somme,

¹⁶ *Boundedness*.

les notions aspectuelles n'y ont aucun droit de cité. Je termine ce chapitre en réévaluant les enjeux d'un travail sur l'AsS.

Le Chapitre 6 constitue l'aboutissement de cette réflexion entamée sur l'AsS: les notions primitives invoquées dans la description des lexèmes verbaux doivent être élargies puisque la télélicité n'y figure plus en première place. Les acquis de la grammaire cognitive sont mobilisés : Langacker (1982) ainsi que Guéron, dans ses travaux récents sur l'aspect (2002, 2005), ne considèrent comme véritablement pertinente dans une classification sémantique des verbes que la notion de trajectoire spatiale ; le cognitiviste constructionniste Croft (1998), expliquant les principes d'alignement argumental pour les verbes, introduit les notions de chaîne causale et de dynamique des forces entre les participants comme notions primitives. C'est muni de ces « ingrédients » qui ne sont pas aspectuels que je passe à l'examen des modèles défendus par Levin et Rappaport Hovav (1995, 1998, 2005) et Ramchand (1998, 2004): à la notion de complexité événementielle traditionnelle, qui dénotait chez Pustejovsky (1991) ou Klein (1994), la notion de transition ou de changement d'état (qui ne sont que des versions revues de la télélicité), les auteurs pré-citées utilisent une notion qu'elles nomment « quasi-aspectuelle », la notion de complexité (*vs.* simplicité) événementielle : dans leur optique, est « complexe » un événement dont les sous-événements ne sont pas temporellement alignés ; est « simple » un événement dont les sous-événements sont forcément alignés, simultanés temporellement. Les intuitions de Vendler sont conservées, mais l'usage qui en est fait est profondément modifié. Il n'est plus question de structure aspectuelle mais de « *structure événementielle* » : plusieurs schémas sont proposés, qui décrivent le mode d'insertion de la racine verbale¹⁷ avec son type ontologique et l'information encyclopédique qu'elle intègre, dans des prédicats primitifs dont le nombre s'est singulièrement accru et diversifié depuis Dowty. C'est bien la racine verbale qui est désormais au centre de l'enjeu de classification : les notions que celle-ci lexicalise déterminent les alternances auxquelles elle participe, en particulier ses possibilités de composition syntaxique par augmentation du patron¹⁸. Cela implique une vue profondément renouvelée du lexique et permet l'établissement de classes sémantiques de verbes corrélées à leurs possibilités syntaxiques.

Au final, les enjeux d'une analyse séparée des deux composants, l'AsS et l'AsPdV, devraient être clarifiés.

¹⁷ *Root.*

¹⁸ *Template augmentation.*

Chapitre 1 : Les fondements de l'aspect sémantique.

PREAMBULE : Pourquoi une classification aspectuelle ?

Toute classification sémantique aspectuelle s'appuie sur deux composantes, deux méthodes : au départ, les linguistes se donnent un certain nombre de primitives, puis ils inventent des procédés de calcul divers et de composition entre ces primitives. L'étude de l'AsS implique donc d'abord des choix ontologiques : les entités que les linguistes se proposent de manipuler sont soit de nature temporelle – des points, des intervalles, des « tranches de temps » - soit ce sont des événements auxquels les phrases des langues naturelle font naturellement référence (Davidson 1967, Mourelatos 1978, Parsons 1990, Krifka 1998), pour d'autres encore, l' *Aktionsart*¹⁹ des verbes et VPs ne récapitule que de l'espace, plus précisément des trajectoires spatiales (Langacker 1980) ; à un niveau de généralisation supérieure, les verbes ne profilent que différentes portions de chaînes causales (Croft 1998). Munis de cette ontologie des objets, les linguistes suivent généralement une voie commune qui se décline différemment selon le cadre théorique dans lequel ils opèrent : que leur modèle s'adosse à une conception logicienne de la langue (Dowty 1979) ou plutôt globalement « cognitiviste » (Pustejovsky 1991, Klein 1994), ils ont eu amplement recours à des prédicats primitifs de type génératifs qui postulent l'existence de structures conceptuelles lexicales (au sens de Jackendoff 1990, Levin et Rappaport Hovav 1995, 1998, 2005) censés représenter des patrons de base que des opérateurs (ACT, CAUSE, BECOME, etc.) ou des principes d'opposition simple (le principe d'opposition d'Aristote) viennent traduire linguistiquement. D'autres modèles, comme le modèle de la G.G.T., a fait un usage ample d'entités fonctionnelles, telles les verbes légers et les petites propositions. Ce que toutes ces approches ont en commun est la séparation qu'elles présupposent, et qui semble fondamentalement juste, entre une structure fonctionnelle du verbe ou VP qui utilise des concepts en nombre limité (la télélicité/l'atélicité ou la notion de changement d'état /transition) et une partie sémantique lexicale qui ne fait que nommer le type de changement exprimé par l'item appelé « verbe ».

La question centrale à laquelle se proposent de répondre ces théorisations de l'*Aktionsart* est celle du phénomène généralisé de changement de classe aspectuelle²⁰, selon lequel un V

¹⁹ Le terme été forgé par Sigurd Agrell en 1908, lorsque celui-ci décrivait le verbe polonais, afin de séparer les modes d'action du verbe et l'aspect grammatical. J'utiliserai le terme d'*Aktionsart* comme synonyme d'AsS des verbes, c'est-à-dire comme renvoyant aux propriétés aspectuo-temporelles des verbes dans le but d'une classification de ceux-ci sur ces bases.

²⁰ Le terme consacré en anglais est *aspect shift*.

ou VP, sous l'effet de l'interaction de divers éléments co-textuels, modifie à la fois sa structure syntaxique et lexicale. Un choix même limité d'exemples donnera déjà la mesure du problème auquel nous devons apporter des réponses dans cet ouvrage :

- 1) *John drank a beer.*
- 2) *John drank beer.*
- 3) *John ran for two hours.*
- 4) *John ran three miles in an hour.*
- 5) *John ran to the store.*
- 6) *John ran away.*
- 7) *John wrote a letter.*
- 8) *John was writing a letter.*
- 9) *Write your way into the graduate school of your choice.*
- 10) *John's written off four cars.*

Dans toutes ces phrases, les verbes *drink*, *run* et *write* semblent changer de sens selon le contexte syntaxique dans lequel ils apparaissent : si on s'accordera pour dire qu'il est bien question de « boire » dans 1) et 2), le verbe *run* ne dit pas tout à fait la même chose dans 3), qui décrit vraiment l'activité réelle d'un référent (la course), et dans 6), où l'information principale est que le référent du sujet n'est plus présent (*away*). Les choses sont plus radicales dans les exemples faisant figurer le verbe *write* : s'il est bien question de l'écriture d'une lettre dans 7) et 8), les modalités en sont différentes puisque 7) nous laisse conclure facilement à l'existence de la lettre, ce que 8) n'implique pas forcément : je peux énoncer 8) sans qu'aucune lettre n'accède jamais à l'existence. C'est le fameux « paradoxe imperfectif » (Dowty 1979). Les phrases 9) et 10) sont encore plus surprenantes : un élément nominal de type directionnel semble faire fonction de COD pour un verbe clairement non directionnel dans 9), et il n'est plus du tout question d'écriture dans 10). Ces exemples résument bien la problématique qu'il nous incombe de clarifier, à savoir l'idée que tout se calcule : l'*Aktionsart* du VP vient autant du verbe que de l'interaction de ce verbe avec d'autres expressions, dont des expressions nominales argumentales (principalement le COD), mais aussi de la présence d'un certain type d'adverbiaux (*in x time / for x time*), des formes de « coercion »²¹ (*be V-ing*), de la présence de SP et/ou de particules et autres constructions résultatives – tous ces éléments contribuent aux phénomènes de changement de type aspectuel des prédicats.

Mais ces phénomènes, pour répandus qu'ils soient, ne sont pas généralisables à tous les verbes ; certains ne l'acceptent pas :

²¹ Il s'agit de la traduction du terme anglais *coercion*.

- 11) **He killed himself free* (sur le modèle de: *He read himself blind*).
- 12) **He reached his way onto Mount Everest*.
- 13) **He arrived out of the house*.
- 14) **The rejected lover hated his girlfriend dead*.
- 15) **He is knowing the answer*.
- 16) **Medusa saw the hero into stone*.²²

Les verbes comme *arrive*, *kill*, appelés Achèvements dans la littérature, et les verbes d'Etats, n'admettent pas de telles compositions, ce qui est surprenant compte-tenu de la plasticité que semblait démontrer le verbe anglais dans les exemples précédents. Ces données fournissent les deux types de questions auxquelles cet ouvrage devra répondre :

1) Dans les exemples de 1) à 10), a-t-on affaire, pour chaque verbe, à une seule entrée lexicale ou plusieurs ? Est-on devant des cas de polysémie ou d'homonymie ? Intuitivement, on aimerait dire qu'il s'agit du même verbe *drink*, *write* ou *run*. Si on accepte cette idée, alors il faut adopter une méthode décompositionnelle telle que ces changements de catégories soient explicables, prédits, et non pas postulés, ou alors on risque une prolifération des types aspectuels de base. D'où la question suivante : quel modèle décompositionnel adopter ? Quelle structure interne du verbe faut-il mettre au jour ?

2) Ce modèle que je me propose de dégager devra aussi rendre compte des données de 11) à 16). Le problème semble être ontologique : les primitives dont se composent des verbes comme *arrive*, *kill* ou *hate*, *know*, *a priori* privés soit de structure temporelle (ils expriment un point d'arrivée – *reach* – ou désignent un état de chose non sujet à changement – *hate*) soit de structure spatiale (la cible semble être soit atteinte – *kill* – soit égale au point de départ – *know*), semblent leur interdire toute composition.

Les raisons sont donc multiples d'étudier l'aspect sémantique. Je commencerai évidemment par remonter aux sources de cette réflexion. Dans ce chapitre, il sera question de l'influence formidable qu'a exercée Vendler sur la recherche autour de la structure temporelle interne du verbe. Cependant, Vendler a eu des prédécesseurs, antiques et contemporains : d'Aristote à Kenny, en passant par Ryle, le verbe a toujours été un sujet d'intérêt primordial pour les philosophes. Une fois présentées les thèses de Vendler, j'évaluerai leur apport pour l'anglais

²² Les exemples 14) et 16) sont de Hoekstra (1988).

et le russe, et montrerai ce faisant comment la réflexion linguistique s'est emparée et a théorisé ce qui n'était au départ que des réflexions philosophiques.

1. La perspective philosophique.

Il est reconnu que le précurseur de toute cette réflexion sur la classification des types de verbes selon leurs propriétés temporelles est Aristote. Dans la *Métaphysique* (mais aussi dans l'*Ethique à Nicomaque*), Aristote ne s'occupe évidemment pas de classification linguistique des verbes *per se*, mais d'un recensement des différents modes de l'être, de l'étant : la substance ou essence ou présence²³ est directement abordable par l'homme, qui l'intercepte par le biais des sens²⁴. Sa philosophie repose de façon cruciale sur une problématique de changement, de déploiement de l'*ousia*, en cela elle est temporelle. Après avoir résumé les thèses d'Aristote, j'effectuerai un bond spectaculaire dans le temps pour arriver à Ryle (1949), Kenny (1963), Vendler (1967) et Davidson (1967).

1.1. Aristote.

Selon les termes de B. Sichère²⁵, Aristote cherchait à faire émerger les différents modes de l'être (*ousia*) dans une problématique du changement, du mouvement et de la production des choses, qui se déploient dans le temps pour viser un *telos*; le changement est :

« le mouvement (*kineseis*) par lequel s'accomplit, dans le régime de la *physis*, le déploiement de l'*ousia* à partir de ce à quoi elle était depuis toujours appelée (« *to ti ên einai* »), jusqu'à l'accomplissement entier de cet être promis (*telos*), au sommet de sa propre présence et de son éclat. » (Sichère 2002 : 24)

C'est dans le livre Θ que l'on trouve ces notions exprimées de la façon la plus explicite et transposable directement à une entreprise de classification des verbes, dans le chapitre 6 en particulier. L'étant-*ousia* se présente à l'homme, avec son visage (*eidōs*), et il s'agit de cerner sa relation avec les autres étants. L'être a plusieurs définitions :

- la catégorie qui l'exprime fondamentalement est la substance (*ousia*), mais :

²³ Le terme grec est *ousia*, participe substantivé au neutre pluriel du verbe *einai* (« être ») ; signifie : « propriété, ce qui appartient en propre, l'avoir » (traduction de Sichère 2007).

²⁴ La première phrase de la *Métaphysique* est : « L'homme a naturellement la passion de connaître », avec *eidenai*, infinitif parfait du verbe *eidō*, « je vois ».

²⁵ Traduction récente (2002) de la *Métaphysique*.

- l'être peut aussi se présenter en puissance (*dynamis*) et en acte (*energeia*), comme soumise au mouvement (*kineseis*).

Citons Aristote :

« L'Acte (*energeia*) d'une chose veut dire qu'elle n'est pas dans cet état où nous disons d'elle qu'elle est en simple puissance ... l'Acte, c'est, par exemple, le rapport de l'ouvrier qui construit effectivement à celui qui peut construire ; ... le rapport de l'homme qui regarde à celui qui ferme les yeux, tout en ayant le sens de la vue. » (Traduction de B. Sichère 2002 : 311)

Mais :

« Toutes choses ne sont pas en Acte de la même manière... Certaines actions sont incomplètes : pour elles, l'action véritable est le mouvement où est implicitement comprise la fin (*telos*) qu'on se propose » (*ibid.*: 313).

C'est le mode de la *kineseis* : il désigne des mouvements incomplets comme l'amaigrissement, l'étude, la marche, la construction, etc. L'exemple de «maigrir» est éclairant : les moyens mis en oeuvre sont en mouvement, mais ne constituent pas leur propre fin ; c'est la maigreur qui est le but.

Il est facile de voir dans l'*energeia* les précurseurs des Activités et des Etats vendéliens, et dans le mode de la *kineseis*, les Accomplissements, plus complexes. Certains passages d'Aristote trouvent un écho surprenant dans la littérature contemporaine sur le rôle joué par l'objet direct dans la fonction aspectuelle de Mesure²⁶ de l'événement exprimé par le verbe :

« Dans d'autres cas [dans le mode de la *kineseis*], il y a quelque chose de produit en dehors de l'acte ; ainsi, pour la faculté de construire, il se produit la maison, outre l'acte même qui la construit ; ... dans le cas de la maison édifée, la fin est plus marquée que la puissance. Ainsi, l'action de construire se manifeste dans la chose construite ; cette action se produit, et elle existe, en même temps que la maison... De manière générale, le mouvement se montre dans le mobile qui est mû. »²⁷ (*ibid.* : 320)

Lorsqu'il n'y a pas de chose produite, la fin dernière réside dans l'agent (le sujet) ; « voir » et « construire une maison » ont un *telos*, mais il est compris en lui-même dans « voir », tandis qu'il est logé dans l'objet édifé pour « construire ». On comprend mieux l'importance accordée par toute une littérature linguistique à ce critère dans la classification des verbes.

²⁶ *Measuring out* (Tenny 1994).

²⁷ Une citation de C. Tenny (1994) parmi d'autres :

« The difference between *cut wood* and *uncut wood* is more explicit than the difference between someone who is engaged in the activity of cutting and someone not engaged in cutting. » (Tenny 1994 : 86)

Aristote en faisait grand cas : l'être en acte (*energeia*) et l'être en mouvement (*kineseis*) visent nécessairement un but final, le *telos*, sorte d'apothéose de l'être totalement constitué, donc il (l'Acte) est naturellement appelé à exprimer la réalisation complète de la chose, *entelechia*.
Qu'on en juge :

« Tout art et toute recherche, comme toute action et tout choix délibéré, passent pour viser à quelque bien. »²⁸

Le mot d'Acte est tiré de l'action qui exécute l'œuvre et exprime la tendance à la *réalisation complète de la chose*.

[Il est] « impossible d'être constructeur si l'on n'a déjà rien construit » ; mais « tout phénomène qui se produit tend, et se dirige vers *un principe et une fin*. »²⁹
(Traduction de B. Sichère 2002 : 319-320)

Celui qui va populariser la notion de *telos* dans la classification des verbes en en faisant le critère de différenciation aspectuelle est H. Garey (1957). La notion d'(a)télicité s'est cependant considérablement raffinée depuis Garey. O. Dahl (1981) donne une liste très parlante des termes innombrables utilisés d'Aristote à nos jours pour cerner ce critère qui informe la bipartition des classes sémantiques des verbes selon le critère aspectuel; je la reproduis et donne les termes en anglais :

<i>energeia</i>	<i>kineseis</i> (Aristote)
<i>imperfective</i>	<i>perfective</i> (Langacker 1980)
<i>cursive</i>	<i>terminative</i>
<i>irresultative</i>	<i>resultative</i>
<i>durative</i>	<i>nondurative</i>
<i>nonpunctual</i>	<i>punctual</i>
<i>nonconclusive</i>	<i>conclusive</i>
<i>nontransformative</i>	<i>transformative</i>
<i>noncyclic</i>	<i>cyclic</i> (Bull 1963)
<i>atelic</i>	<i>telic</i> (Garey 1957)
<i>nonbounded</i>	<i>bounded</i> (Allen 1966)
<i>activity</i>	<i>accomplishment</i> (Vendler 1967)
<i>activity</i>	<i>performance</i> (Kenny 1963)
<i>nepredel'nyj</i>	<i>predel'nyj</i> (du russe <i>predel'</i> , « limite »)
<i>nicht-grenzbezogen</i>	<i>grenzbezogen</i> (allemand) (Dahl 1981 :80)

Je rajoute d'autres termes, plus récents :

<i>non culminated</i>	<i>culminated process / culmination</i> (Moens et Steedman 1988)
-----------------------	--

²⁸ *Ethique à Nicomaque*, livre 1, 1094 a : 34

²⁹ Nous soulignons.

*cumulative
process
1-state content*

quantised (Krifka 1992, 2001)
transition (Pustejovsky 1991, 1995)
2-state content (Klein 1994)

Cette liste est impressionnante et révèle le véritable « chaos terminologique » (le terme est de Dahl, repris par Depraetere 1995) qui règne autour de ces notions. Il n'est pas question ici de passer en revue chacun des modèles que récapitule cette opposition, mais d'offrir une analyse critique de l'(a)télicité comme critère d'explication des phénomènes d'*Aktionsart*. Il sera question de certains des auteurs cités.

Venons-en à présent aux philosophes plus proches de nous dans le temps : Ryle et Kenny, puis Vendler et enfin Davidson, afin de donner un aperçu du traitement linguistique qui a été proposé à partir des observations d'Aristote.

1.2. Ryle, Kenny.

C'est une philosophie de l'esprit qui anime Ryle, ce n'est ni le temps ni le *telos*. Dans le chapitre V de *The Concept of Mind* (1949), appelé *Dispositions and occurrences*, il fait grand cas des verbes qu'il nomme les verbes de réussite³⁰ : ces verbes expriment le succès d'une tâche entreprise, notion exprimée par les verbes de « tâche »³¹. Son objectif est de montrer que les verbes qui l'intéressent vraiment, à savoir les verbes de cognition, dont les occurrences mentales qu'il appelle *mindings*, n'ont rien de mystérieux mais se comportent logiquement comme ces verbes de réussite. Il veut démystifier le comportement réputé obscur de ces verbes. Sa classification nous semble quelque peu impressionniste, habitués que nous sommes à la quadripartition temporelle de Vendler. Elle n'en est pas moins intéressante car elle permet de comprendre Vendler.

a) Une opposition cardinale concerne les « dispositions » comme *know, believe, aspire, etc.*, qui ne « narrent aucun incident » (dans les termes propres à l'auteur), et les « mots épisodiques »³², qui rassemblent ces fameux verbes de réussite ainsi que les autres classes des verbes d'« activité » et de « processus » aux contours mal délimités.

³⁰ *Achievement verbs* ou *success verbs* ou *got-it verbs*.

³¹ *Task verbs*.

³² Respectivement, *dispositional words* et *episodic words*.

b) Parmi ces mots épisodiques, les verbes de réalisation ou de « performance »³³ constituent une espèce qui se divise en deux :

- les verbes de tâche ne marquent que le processus, la « performance », mais Ryle note à plusieurs reprises la confusion qui s'établit souvent entre ceux-ci et les verbes de réussite ; à propos des couples de type *kicking and scoring, hunting and finding, looking and seeing, travelling and arriving*, le premier étant « tâche », le second « réussite », il écrit :

« Nous empruntons souvent les verbes de réussite pour désigner la réalisation de l'activité correspondante, là où les chances de succès sont bonnes... On peut décrire un coureur comme gagnant sa course dès le début de celle-ci malgré le fait qu'il puisse ne pas la gagner au final. » (Ryle 1949 : 149-150)³⁴

- les verbes de réussite (les deuxièmes membres des couples ci-dessus) sont les plus intéressants :

« En utilisant un verbe de réussite nous assertons qu'un certain état de chose l'emporte sur celui qui ne consiste qu'en la simple réalisation de l'activité correspondante, s'il y en a une. Pour qu'un coureur gagne, non seulement il doit courir mais en plus ses concurrents doivent arriver sur la ligne finale après lui. » (*ibid.* : 150; notre traduction)³⁵

Il y a déjà là une conscience aigüe de la particularité des verbes de réussite ou d'Achèvement³⁶, que nous rencontrerons à chaque instant dans notre étude. Cette classe est large puisqu'elle inclut tous les verbes qui présupposent le succès d'une entreprise : Ryle cite les verbes *spell, catch, solve, find, cure, score, deceive, arrive, conquer, buy*. Certains seront réanalysés comme « Accomplissements » par Vendler. On a ici en germe les Achèvements de Vendler, avec leur phase processuelle présupposée et la soudaineté de la transition qu'ils dénotent, même si Ryle ne développe pas cet aspect temporel.

³³ *Performance verbs* ; je conserve le terme « franglais » de « performance » lorsque je nomme le type de verbe, et utilise sa traduction approximative par « réalisation » lorsque le *concept* est décrit.

³⁴ *We very often borrow achievement verbs to signify the performance of the corresponding task activities, where the hopes of success are good... A runner may be described as winning his race from the start, despite the fact that he may not win it in the end.*

³⁵ *In applying an achievement verb we are asserting that a state of affairs obtains over and above that which consists in the performance, if any, of the subservient task activity. For a runner to win, not only must he run but also his rivals must be at the tape later than he.*

³⁶ J'ai choisi à dessein de traduire *achievement verb* par *réussite* malgré une tradition qui parfois utilise le calque français « achèvement » ; si cette traduction est acceptable lorsqu'il s'agit de désigner la classe des Achèvements de Vendler, pour qui le paramètre temporel domine, le terme de « réussite » me semble meilleur pour traduire l'idée de Ryle, qui ne prenait en compte que ce critère-là.

Cette discussion sur les verbes de réussite est symptomatique de la difficulté à déterminer les contours exacts de ce qu'est l'entité (le « mot », selon Ryle) appelée « verbe » : certains (comme *win*) dépendent, pour leurs conditions de vérité, non seulement de l'activité supposée d'un sujet, mais de l'activité d'autres sujets (on ne peut dire de quelqu'un qu'il gagne une course que si d'autres individus sont en train de la perdre); d'autres n'incluent aucune phase processuelle dans leur dénotation, ce que révèle la combinaison impossible avec certains adverbes ; ils ne focalisent que le résultat de l'entreprise :

17) **carefully, attentively, studiously, vigilantly discover, prove, solve, see, arrive, conquer, buy...*

Ryle peut ainsi rendre compte des verbes de perception (on verra que cela correspondait aussi à l'une des préoccupations majeures de Vendler), qualifiés de « curieusement évanescents »³⁷ selon les épistémologues. Pour Ryle, il n'y a aucune raison de traiter ces verbes à part, comme des « sortes particulières d'opérations ou d'expériences » (*ibid.* : 151)³⁸ : ils n'ont rien de plus mystérieux que les verbes de réussite ; la description d'une personne « qui regarde et qui voit » (*looking and seeing*) est logiquement égale à la description de quelqu'un « qui pêche à la ligne et attrape le poisson » (*angling and catching*).

Si Ryle cherchait à établir une philosophie de l'esprit, c'est plutôt une philosophie de l'action volontaire qui anime Kenny. Son programme est exprimé explicitement au chapitre 7 de *Action, Emotion and Will*; il cherche à :

« ... isoler un schéma simple et fondamental de description de l'activité humaine, ce que montre la façon similaire qu'a la langue de désigner les états émotionnels et les actions volontaires. J'appellerai ce schéma le schéma de "l'acte et de l'objet". » (Kenny 1963 : 151)³⁹

Il fait cela en trois étapes :

1) Il commence (chapitre 7) par opérer une distinction entre les relations (*John is tall*) et les actions (*John is walking*), qui sont deux choses bien différentes ;

³⁷ *Oddly elusive.*

³⁸ *Special kinds of operations or experiences, perplexingly undetectable action or reaction.*

³⁹ *...isolate a simple and fundamental pattern of description of human activity, which reports of emotional states and reports of voluntary action alike exemplify. I shall call this pattern the pattern of "act and object".*

2) Puis, son véritable dessein se révèle au chapitre 8, le plus intéressant pour nous puisqu'il y distingue les verbes de types variés, « en isolant un type devant servir d'étalon pour la description de l'action volontaire ». (*ibid.* :152)⁴⁰

3) Son chapitre 9 s'emploie à distinguer différents types d'objets. Il peut enfin, dans les tout derniers chapitres, « offrir l'ébauche d'une théorie de la volonté ». (*ibid.* :152)⁴¹

Dans le chapitre 8, qu'il déclare directement inspiré d'Aristote (*Ethique à Nicomaque, Physique, Métaphysique*), Kenny utilise largement les tests d'implication logique et les opérateurs d'aspect grammatical (*be V-ing, have V-en*) pour asseoir sa démarche de classification sémantique :

- Une première catégorie est constituée par les verbes statiques⁴² qui n'admettent pas le progressif mais répondent aux tests d'implication utilisant le parfait et le présent :

$A \text{ has } \emptyset\text{-ed} \rightarrow A \emptyset\text{-s}$ (la flèche signifie « implique logiquement »)

C'est le cas de verbes comme *know, be happy*, parfois *see* :

18) *I have loved her for seven years* \rightarrow *I still do love her.*

19) *I have been afraid of this all day* \rightarrow *I still am afraid.*

- Les autres verbes, ceux qui admettent le progressif, se subdivisent en deux classes: les verbes de performance et les verbes d'activité⁴³, répondant aux implications respectives :

$A \text{ is } \emptyset\text{-ing}$ (*A man is building a house*) \rightarrow $A \text{ has not } \emptyset\text{-ed}$ (*he has not yet built a house*)

$A \text{ is } \emptyset\text{-ing}$ (*I am listening*) \rightarrow $A \text{ has } \emptyset\text{-ed}$ (*I have listened*).

En se référant au parfait et au progressif, Kenny inaugure une longue tradition qui deviendra un passage obligé dans toute classification aspectuelle : une phrase d'exemple célèbre est

20) *A man may be walking to the Rose and Crown, and yet never walk there, perhaps because he is run over on the way.* (*ibid.* : 174)

⁴⁰ ... singling out one type as palmary for the description of voluntary action.

⁴¹ ...offer a sketch of a theory of the will.

⁴² Static verbs.

⁴³ Respectivement, performance verbs et activity verbs.

Un des objectifs principaux que je me donne dans cet ouvrage est de défendre l'idée que l'AsS et l'AsPdV (*be v-ing, have V-en*) sont de nature différente. L'entreprise est difficile car dès le début les deux notions ont été confondues : le consensus a longtemps été que le second a été le révélateur du premier. Ce point de vue est parfaitement défendable pour un philosophe comme Kenny qui cherche à établir des bases linguistiques pour défendre sa conception de la philosophie de l'action ; mais pour le linguiste, il y a un paradoxe quasi-insurmontable à vouloir défendre en même temps l'idée que les deux composants doivent être tenus séparés (Garey 1959, Comrie 1980, Smith 1991) mais que dans la réalité des faits linguistiques, ils interagissent constamment. Nous allons voir comment diverses théories vont se mettre en place (les théories de la « coercion ») pour tenter de surmonter ce paradoxe imperfectif.

Le temps comme primitive⁴⁴ est présent chez Kenny, mais ce n'est pas là son propos essentiel ; la catégorie qui retient toute son attention est celle des verbes de performance. Ces verbes sont centraux car ils sont les véhicules privilégiés des actions qui impliquent l'intention, la volonté d'un sujet intentionnel, agissant :

« Les verbes de performance se terminent par un état. Toute performance peut être décrite sous la forme : “faire en sorte que *p*”. Faire la vaisselle consiste à faire en sorte que les plats soient propres ; (...) ; aller à pied à Rome consiste à faire en sorte que je me retrouve à Rome. (...) Les performances sont spécifiées par leur état final. » (*ibid.* : 177-178)⁴⁵

Les verbes de performance sont variés: certains décrivent des accès à l'existence (« *bringings-into-existence* », comme par exemple *building a house*), d'autres des altérations (*painting a statue scarlet*), d'autres encore des changements de lieux pour un objet (*putting the baby to bed*), d'autres enfin focalisent sur le changement opéré en l'agent lui-même (*growing up*), etc. Il y a donc un fossé entre une phrase qui rapporte une performance et une phrase qui exprime une relation : la phrase *John is taller than James* ne peut pas être réécrite comme : « John fait en sorte que John soit plus grand que James »⁴⁶. Comme les verbes de performance présupposent un sujet agissant pour provoquer un changement, ils sont les seuls à avoir une vraie voie passive. Néanmoins, certaines actions qui nous affectent ne se trouvent pas à la voix passive: *making a mistake, falling over, missing the bus*. Puisque les

⁴⁴ *states last for a time ; activities go on for a time .(ibid.: 175)*

⁴⁵ *Performances are brought to an end by states. Any performance is describable in the form: “bring it about that p.” Washing the dishes is bringing it about that the dishes are clean; ...; walking to Rome is bringing it about that I am in Rome. (...) Performances are specified by their ends.*

⁴⁶ « *John is bringing it about that John is taller than James* ».

performances dénotent prototypiquement des actions humaines volontaires, les tests les plus parlants à cet égard sont ceux de l'impératif et des compléments de but.

21) *We look for things in order to find them.*

22) *??With what intention do you weep?*

23) *Act generously!*

24) *??Laugh heartily at this joke!*

Cependant, note Kenny, certains verbes d'activités partagent ces propriétés : eux aussi sont souvent paraphrasables par: « tenter de faire en sorte que *p* »⁴⁷. L'auteur établit là une tradition qui, aux critères strictement aspectuo-temporels, ajoute d'autres notions pour une classification des verbes comme la causation, l'accès à l'existence, l'activité plus ou moins volontaire, l'agentivité, etc. Ces critères ont établi une certaine confusion dans la classification des verbes, notamment eu égard aux tests du progressif et des adverbiaux (voir pp. 71-76 ci-dessous).

Une observation qui sera systématiquement reprise et même théorisée est le rôle de l'objet dans la notion de changement inhérente à ses verbes de performance : « l'anglais relie un événement de façon plus étroite avec le patient qu'avec l'agent ». (*ibid.* : 180)⁴⁸ Un changement peut intervenir aussi dans l'agent, « mais ce qu'il y a de particulier avec le patient est qu'après l'événement son état actuel doit être différent de son état avant l'événement ». (*ibid.* : 181)⁴⁹ Il y a là une distinction philosophique digne d'intérêt entre l'objet comme entité soumise au changement et le sujet, qui est la cause de ce changement. De là vient l'idée que dans la modélisation linguistique des classes aspectuelles sémantiques de verbes, le rôle de l'objet a pris une importance cruciale pour la détermination de l'*Aktionsart* du VP (Tenny 1994, Hoekstra, Mulder 1994, Ritter et Rosen 1998, 2000, Kiparsky 1998, etc.).

Ainsi Kenny a-t-il démontré qu'il existe des bases solides pour établir la catégorie philosophique des actions humaines volontaires. Il conclut en critiquant le traitement logique des temps par Prior (1968); pour ce dernier, le temps est un attribut des propositions, pas des verbes (les opérateurs temporels sont résumés par les formules : « c'est / c'était / ce sera le cas que X »⁵⁰. Prior n'opère qu'avec trois temps, tandis que les langues naturelles ont bien plus que trois temps ; le système de Prior ne fournit aucun moyen d'exprimer les inférences que

⁴⁷ *attempting to bring it about that p* : « listening: attempting to hear ».

⁴⁸ *English... connects an event more closely with the patient than with the agent.*

⁴⁹ *But what is peculiar to the patient is that after the event its present state must be different from its state before the event.*

⁵⁰ *it is / was / will be the case that.*

Kenny a utilisées (les temps progressifs, le parfait, etc.). Le verbe chez Prior n'est résumé que par la formule « ... est le cas que », donc il est statif. Il ne peut pas formaliser ces aspects des temps qui intéressent la philosophie. Kenny a suggéré que le verbe aussi a du temps. L'aspect sémantique comme catégorie de plein droit est née. Ceci nous mène directement à Vendler.

1.3. Vendler et le schéma temporel du verbe.

Vendler est le descendant direct des auteurs dont il a été question précédemment : en particulier, il a rendu disponible à l'analyse linguistique une grande partie des intuitions de Ryle sur la classe des verbes de réussite, ses fameux « Achèvements ». Sa classification est devenue une étape incontournable de toute étude sur l'AsS.

1.3.1. L'arrière-plan.

L'article *Verbs and Times* de Vendler a consacré en linguistique anglaise (et au-delà de l'anglais, ce que nous verrons au chapitre suivant avec le russe) la classification des verbes selon leurs propriétés temporelles en Activités, Etats, Accomplissements, Achèvements, et cette quadripartition lexicale intrinsèque au verbe s'est donc imposée dans la littérature comme le premier composant de l'aspect, l'AsS, le second étant l'aspect grammatical, l'AsPdV. (Smith 1991). La classification vendlérienne s'attache à faire émerger le schéma temporel des verbes par toute une série de tests devenus des passages obligés dans les études aspectologiques : les tests de *be V ing* et des adverbiaux duratifs en *in x time* et *for x time*, déjà présents chez Kenny. C'est en partie le comportement des phrases comportant un verbe au présent simple ou au présent progressif qui a poussé Vendler à proposer sa typologie, d'où le pluriel *-s* sur *Times*. Verkuyl (2000, 2005) note à plusieurs reprises l'incompréhension qu'a suscitée Vendler chez les auteurs qui lui ont succédé et qui ont affiné ce calcul de l'aspectualité. Selon Verkuyl, la quadripartition vendlérienne a été (mal) comprise comme l'établissement de classes lexicales de verbes ; c'est par exemple ce qu'a fait Dowty (1979), qui s'est efforcé de faire dériver les types de verbes les uns des autres par l'application d'opérateurs en prenant les classes de Vendler pour des primitives lexicales. Face à ces débats, j'ai choisi de rendre compte de ma propre lecture de l'article de Vendler.

Dans un autre article, *Linguistics and the a priori*, qui ouvre son recueil d'articles du livre de 1967 (*Linguistics in Philosophy*), Vendler défend sa méthode d'investigation. Plusieurs

idées émergent pour l'analyse critique de l'article qui va m'intéresser ici (*Verbs and Times*) : l'auteur dit explicitement vouloir utiliser les acquis formidables selon lui de la grammaire transformationnelle pour montrer l'utilité de l'analyse linguistique sur la détermination de certaines notions philosophiques, et refuse de s'appuyer sur les études sémantiques, trop rudimentaires à l'époque selon lui pour véritablement éclairer les questions qui le préoccupent. Ceci est important ; générativiste de la première heure, il ne peut pas ne pas prendre en compte le niveau du syntagme verbal (VP) : « le sens d'un mot est en grande partie fonction de ses contraintes syntaxiques ». (Vendler 1967 : 8)⁵¹ Il est clair, dès les toutes premières lignes de *Verbs and Times*, qu'il faut considérer le VP et non le seul V :

« De façon évidente ces différences [entre les verbes qui expriment des processus, des états, des dispositions, des événements, des tâches, la réussite, etc.] ne peuvent pas être expliquées seulement en terme de temps : d'autres facteurs, comme la présence ou l'absence d'un objet, les conditions, les intentions, entrent également en jeu. Néanmoins, on sent que l'élément temps reste crucial. » (*ibid.* :97-98)⁵²

Mais il sait aussi que le niveau VP, auquel il a recours sans cesse, va brouiller les catégories ontologiques nettes qu'il recherche : c'est pourquoi son article s'appelle *Verbs (et non Verb phrases) and Times*. Il ne voit là aucune contradiction : il est philosophe, un philosophe qui veut jeter des lumières sur le domaine encore obscur du schéma temporel inhérent au terme qui explicitement emporte le temps : le verbe. Je laisse parler Verkuyl : « Vendler est un philosophe: il essayait de lier les catégories ontologiques à des indices linguistiques pour être en mesure d'établir des distinctions entre ces catégories ». (Verkuyl 2005 :29)⁵³ Une critique qui a souvent été adressée à Vendler est que ses observations ne concernent qu'une langue (l'anglais) et ne sont pas, ou difficilement, transposables dans d'autres langues. Mais là encore, ce n'est pas un problème : « Les affirmations philosophiques qui reflètent un aspect idiosyncrasique d'une langue particulière ne sont pas moins vraies que celles qui correspondent à un trait commun ». (Vendler 1967 :29)⁵⁴ Comme il ne cherche pas à établir une théorie linguistique, il aurait trouvé dans n'importe quelle langue matière à discussion philosophique. Je vais à présent évaluer l'apport de Vendler dans la description du verbe

⁵¹ *The meaning of a word is to a large extent a function of its syntactic constraint.*

⁵² *Obviously these differences [among verbs suggesting processes, states, dispositions, occurrences, tasks, achievements, and so on] cannot be explained in terms of time alone: other factors, like the presence or absence of an object, conditions, intended states of affairs, also enter the picture. Nevertheless, one feels that the time element remains crucial.*

⁵³ *Vendler is a philosopher : he tried to connect ontological categories to linguistic clues in order to be able to distinguish between them.*

⁵⁴ *Philosophical statements mirroring some idiosyncratic aspect of a particular language are no less true than the ones corresponding to some common feature.*

anglais, puis je ferai la même chose pour le russe. Il est temps de passer à l'analyse de l'article proprement dit.

1.3.2. Les Verbes et les Temps⁵⁵.

L'article se divise en deux parties : une fois présentés les outils conceptuels qui permettent de dégager la structure temporelle inhérente aux différentes espèces⁵⁶ de verbes, Vendler consacre plus de la moitié de l'article à clarifier les différences et les subtilités au sein des verbes non-processuels, qui sont les opérations immanentes de la philosophie. Dès le début donc, ontologie et linguistique se confondent : le temps est directement introduit dans nos énoncés par le verbe, et c'est le verbe qui est le véhicule conceptuel de notre idée d'action et d'événement.

Une distinction première s'impose entre les verbes dénotant des activités et ceux qui expriment des états⁵⁷ : le schéma temporel d'un verbe comme *run* consiste en différentes phases, tandis qu'un verbe d'état comme *know* n'implique aucune sous-activité identifiable. Le révélateur de cette différence est le progressif *be V-ing*, compatible avec les premiers, impossible avec les seconds. Ce statut à part des prédicats statifs traverse toute la littérature sur l'aspect depuis Vendler. Puis, au sein des Activités, une distinction supplémentaire est nécessaire entre une inscription homogène du procès dans le temps, sans que le verbe ne contienne de point d'aboutissement naturel, et un procès menant à un terme. C'est la différence entre une Activité pure (*He's been running for half an hour*), à propos de laquelle, à tout moment de l'intervalle considéré, peut être asserté *he was running*, et un Accomplissement (*The runner has run a mile*), pour lequel il n'est pas possible de dire qu'à tout moment de l'intervalle considéré, *he ran a mile*. Cette distinction est capitale : elle recouvre l'opposition entre les prédicats téliques et atéliques, quantifiés ou cumulatifs, non-délimités ou délimités (voir le tableau de Dahl ci-dessus, p. 21).

Mais il existe une autre espèce de verbes qui ne s'inscrivent pas dans le temps et n'acceptent pas le progressif : ce sont les verbes de réussite ou Achèvements⁵⁸ de Ryle, qui partagent certaines propriétés tantôt avec les Etats, tantôt avec les Accomplissements. C'est le critère temporel qui les distingue des premiers : les Etats peuvent s'étendre sur une durée de temps (*For how long did you love her?*), pas les Achèvements (**For how long did you reach*

⁵⁵ *Verbs and Times*.

⁵⁶ *Genus*, en anglais.

⁵⁷ Respectivement, *activity terms* et *state terms*.

⁵⁸ Dorénavant j'adopte le terme d'Achèvement.

the top ?). Ce qui les rapproche des seconds sont les structures de surface équivalentes dans lesquelles on les trouve:

25) *It took him three hours to reach the summit.*

26) *It took me an hour to write the letter.*

Outre le caractère involontaire du procès verbal dans 35), qui n'est pas une propriété temporelle, il y a une autre différence entre les deux phrases: 25) n'a pas de structure temporelle, 26) en a une. La phrase 25) est un raccourci et signifie en fait :

27) *It took three hours of climbing to reach the summit.*

Le prédicat *reach the summit* a une durée minimale, presque égale à zéro ; sa partie processuelle est rejetée dans le présupposé. La mesure de durée (*an hour*) dans la phrase 26) mesure vraiment le temps de l'événement *write the letter*, ce que fait apparaître la glose en 28) :

28) *The writing of the letter went on during that hour.*

Un autre test permet de mettre à part les Achèvements « purs » : ils n'admettent pas le présent simple dans leur emploi actuel, mais de façon paradoxale, préfèrent le *present perfect* :

29) ?? *Now he finds the treasure.*

30) *Now he has found the treasure.*

Une première remarque à ce stade de la discussion fait apparaître que la classification de Vendler n'est pas si nette que les présentations ultérieures peuvent le laisser croire. A propos des Etats et des Achèvements, Vendler constate d'abord que le sens de la modalité du pouvoir radical (*can / be able to*) avec ces deux espèces équivaut souvent à une actualisation effective du procès (l' « entéléchie » d'Aristote) ; ainsi la phrase 32) est-elle synonyme de 31) :

31) *He could know the answer if he had read Kant.*

32) *He would know the answer if he had read Kant.*

Il en est de même pour certains Achèvements: énoncer *to be able to recognize, to be able to spot the plane* revient à énoncer *to recognize, to spot the plane*. Avec les autres espèces de

verbes, cette interprétation n'est pas disponible : la phrase 33), qui contient un verbe d'Activité, n'implique pas 34) :

- 33) *I could run if my legs were not tied,*
 34) *I would run if my legs were not tied.*

Tous les Achèvements ne se comportent pas de la sorte ; des verbes comme *start* et *stop*, classés comme Achèvements, ne se prêtent pas à cette équivalence : « pouvoir commencer à courir » n'est pas la même chose que « commencer effectivement de courir. » (*To be able to start running* ≠ *to start running*.) La conclusion de l'auteur est que le critère temporel n'est pas suffisant pour fixer la catégorie des Achèvements: c'est le caractère volontaire de l'action du référent du sujet d'un verbe comme *start*, ou son caractère involontaire (comme avec le verbe *spot*), qui induit cette différence de comportement. On retrouve ce recours à des critères différents (temps, agentivité plus ou moins volontaire) que l'on trouvait déjà chez Kenny.

Enfin, dans la dernière partie de l'article, Vendler en arrive au cœur même de sa démonstration : utilisant les tests linguistiques développés dans la première partie, il montre que les verbes véritablement statifs (*being married, being ill*), les prédicats de qualité (*being hard, being yellow*) et les verbes de savoir et d'émotion, qu'il range dans la catégorie des Etats (*desiring, knowing, loving*), partagent tous les mêmes propriétés, ce qui explique pourquoi les opérations immanentes de la philosophie traditionnelle ont été considérées comme des qualités. Mais il note immédiatement que certains verbes d'Activité, employés de façon générique, sont aussi assimilables à des Etats : si une phrase comme 35) interroge sur une activité, la phrase 36) fait référence à un état :

- 35) *Are you smoking ?*
 36) *Do you smoke ?*

Dans la littérature ultérieure, cette remarque a suscité un grand débat autour de la notion d'« Etat dérivé » : certains suivent Vendler et assimilent les Activités génériques (phrase 36) à des Etats⁵⁹, d'autres (Dowty, Parsons, Moens et Steedman, de Swart) font du progressif un opérateur de coercition qui transforme des Activités en Etats, la phrase 35) dénoterait donc fondamentalement un Etat progressif. Je me prononcerai en temps voulu sur ces questions.

⁵⁹ C. Smith (1991) parle de *derived state*.

Vendler peut alors se concentrer sur les notions philosophiques bien connues (perception, compréhension, connaissance) pour montrer que les verbes les exprimant (*to think, to know, to understand ; to see, to hear*) présentent des divergences conceptuelles qui leur sont propres mais qui sont explicables linguistiquement. C'est le cas de *think*, tantôt Activité (37), tantôt Etat (38):

37) *He is thinking about Jones.*

38) *He thinks that Jones is a rascal.*

Cependant, l'anglais n'est pas aussi explicite avec certaines de ces opérations de l'esprit : pour *know* et *see*, Vendler reconnaît qu'il est difficile d'établir la catégorie à laquelle ils appartiennent. *Know*, Etat, devient parfois Achèvement, dans :

39) [Quelqu'un cherche la solution à un problème, puis :]

Now I know it !

Dans ce cas, *know* est un « Achèvement qui décrit l'état générique initial de la connaissance »⁶⁰. *Understand* réagit de la même façon aux tests. *See* est encore plus complexe: il est Achèvement dans 40) et 41) :

40) *At that moment I saw him.*

41) *I have seen it.*

Mais il devient presque Accomplissement⁶¹ dans 42):

42) *What are you doing ? I am seeing Carmen on TV.*

Contrairement à une idée répandue, les classes de Vendler ne sont pas si immuables qu'il y paraît : un même verbe peut appartenir à plusieurs classes, ce qui conduit Vendler à déborder du domaine strict de l'« aspectualité interne » (Verkuyl 1989) pour prendre en compte d'autres éléments que le seul verbe. Cependant, Vendler cherchait bien, par des moyens linguistiques, à établir une ontologie des types de procès dans le but de revisiter l'épistémologie des notions philosophiques traditionnelles. Il veut établir des catégories ontologiques fixes, mais constate que les tests linguistiques parfois se dérobent. En somme,

⁶⁰ *achievement initiating the generic state of knowing.*

⁶¹ « *a queer accomplishment sense* », dans les termes de Vendler.

c'est un esprit en mouvement, enthousiasmé par les avancées récentes permises par la grammaire transformationnelle, qui justifie l'utilisation des méthodes de la linguistique dans la réflexion philosophique. Il n'y a chez Vendler aucune réflexion sur *be V-ing* en tant que tel, il n'y a non plus aucun souci d'articuler une théorie de l'aspect au niveau phrastique. Ce sont les auteurs subséquents qui vont utiliser sa quadripartition dans l'articulation d'une théorie de l'aspectualité et ainsi en partie introduire des notions étrangères à une classification purement lexicale. Une fois présenté l'apport des davidsoniens (Mourelatos, Bach) dans l'entreprise de classification des types de procès, je reviendrai à Vendler et évaluerai son impact dans la construction d'une théorie de l'aspect, m'appuyant sur les travaux de Verkuyl.

Quoi qu'il en soit, au moins deux propriétés ontologiques apparaissent fermement dans un classement des verbes anglais : linguistiquement, les verbes d'Etat se détachent des autres types de procès par leur absence de structure temporelle interne, et la présence *vs.* absence d'une délimitation de l'action verbale est fondamentale. Nous verrons par la suite que ces deux notions de délimitation/point final/télicité/quantisation (Garey, Verkuyl, Krifka, etc.) et de « tranches temporelles » ou parties sous-événementielles internes au verbe (Davidson, Parsons, Higginbotham, Pustejovsky, Guéron, Hoekstra, etc.) sont cruciales dans l'interfaçage⁶² entre structure conceptuelle et structure syntaxique.

Le modèle sous-jacent est bien évidemment aristotélicien et logicien: il traque les décompositions et autres découpages possibles des suites linguistiques qui n'ont pour finalité que de représenter le plus fidèlement possible la situation objective. Toutes les choses du monde sensible (*physis*) ayant une fin (*telos*), le verbe aussi doit s'analyser en fonction de la présence *vs.* absence de ce *telos*. Les éléments ou marqueurs linguistiques supplémentaires qui soit s'attachent au verbe (*be V-ing, have V-ed*) soit en délimitent la portée (*for x time, in x time*) doivent être corrélés à une différence dans la situation objective extralinguistique. Cependant, comme l'a noté justement Verkuyl, Vendler a largement confondu les paramètres strictement temporels comme la structure phasale des situations, et les notions comme l'agentivité ou le contrôle du référent du sujet, notamment lorsqu'il a introduit les tests du progressif et des verbes de phase (*begin, stop, etc.*). Je développe ce point important dans la section 2.4, qui clôt ce chapitre.

Il n'empêche que ce modèle, pour logicien qu'il soit, nous oblige à nous interroger sur les phénomènes extrêmement complexes et subtils liés à la conceptualisation des événements

⁶² *mapping* ou *linking*, en anglais.

dans la langue, à leur traduction linguistique, notamment à l'interface sémantique-syntaxe où il faut bien trouver les moyens de représenter et de modéliser les virtualités combinatoires innombrables des verbes et de leurs arguments, d'évaluer l'apport de ces arguments, dont l'argument interne direct, dans la représentation de l'événement, des VPs et de leurs adjoints temporels ou autres, etc. Tout cela constitue l'aspect sémantique. Vendler est donc incontournable puisqu'il est celui qui a attiré l'attention de la manière la plus explicite sur ces questions, mais en se limitant au verbe.

Chez Vendler, l'aspect lexical est avant tout du temps, le temps dérivé de la structure interne du verbe. Le trait qui informe l'autre grande classification, celle qui départage les Etats et Activités d'un côté des Accomplissement et Achèvements de l'autre, est la télélicité.

2. La perspective linguistique : télélicité et calcul aspectuel.

Une autre primitive apparaît clairement dans la classification de Vendler : le point terminal ou *telos*, qui a été largement utilisé et théorisé dans les modèles qui ont suivi. Il en sera question à plusieurs reprises dans cet ouvrage ; j'examine ici la problématique générale, depuis ses origines linguistiques (Garey, 1957) jusqu'au consensus actuel.

2.1. Statut et origine de l'(a)télélicité.

La compréhension de cette question a beaucoup changé depuis Garey. La question fondamentale est celle du statut ontologique et linguistique réel de cette dichotomie : a-t-on là un paramètre véritablement discriminant entre deux types irréductiblement opposés de VPs ? Le russe et son système très élaboré de préfixes fournira des réponses inattendues.

2.1.1. Garey.

Le terme de télélicité, et son antonyme l'atélicité, est devenu populaire en linguistique avec Garey (1957). Mais la distinction qu'elle recouvre existe depuis très longtemps. On peut véritablement se demander pourquoi certains des termes, dont celui de télélique vs. atélique, ont connu une plus grande fortune que les autres ; Dahl parle de « chaos terminologique » (voir le tableau de O. Dahl, p. 21), et il a raison. Afin d'expliquer ce chaos, Dahl observe que cette liste reflète en fait deux positions sur la question : la position occidentale, celle représentée

par Aristote et les langues non slaves, qui ne reconnaissent qu'un seul critère distinctif (la propriété T), et la position slave, qui reconnaît deux distinctions (propriétés T et P). Je cite Dahl :

« Propriété T :

Une situation⁶³, un processus, une action, etc., ou le verbe, le VP, la phrase, etc., qui expriment cette situation, ont la propriété T ssi :

- ils sont dirigés vers l'atteinte d'un but ou d'une limite après lesquels l'action s'épuise et devient quelque chose d'autre. (Dahl cite ici S.G. Anderson 1972)

- ils mènent à un point bien défini au-delà duquel le processus ne peut pas continuer. (Dahl cite ici Comrie 1976)

Propriété P:

Une situation, un processus, une action, etc., ont la propriété P s'ils ont la propriété T, et si le but, la limite, ou le point terminal en question est, ou est supposé être, véritablement atteint. » (Dahl 1981 :81-82)⁶⁴

Dahl propose le tableau suivant avec des exemples anglais :

43)

	Not-T	T
Not-P	<i>I was writing</i>	<i>I was writing a letter</i>
P	(non réalisé)	<i>I wrote a letter</i>

Pour les occidentaux non slavistes donc, est télique une situation qui a la propriété T, c'est-à-dire qui tend vers la limite finale, qui reste potentielle (passée cette limite, l'action s'épuise). Pour les slavistes, est télique (*predel'nyj*, en russe) une situation qui a la propriété T et qui inclut l'atteinte effective du point final (propriété P). Effectivement, en russe le perfectif (*on napisal pis'mo*) induit presque forcément l'existence d'un état résultant (« une lettre écrite » : propriété P), tandis que le prétérit simple en anglais (le point de vue perfectif selon Smith) n'a pas la même implication. *He wrote the letter for two hours* est une phrase acceptable en anglais, son strict équivalent avec le verbe perfectif est impossible en russe. Pour autant, Dahl

⁶³ Il faut entendre *situation* dans l'acception anglo-saxonne du terme (cf. Nomenclature p. ii).

⁶⁴ T property :

A situation, process, action, etc, or the verb, VP, sentence, etc, expressing this situation, etc, has the T property iff :

*- It is directed toward attaining a goal or limit at which the action exhausts itself and passes into something else ;
- it leads up to a well-defined point beyond which the process cannot continue.*

P property:

A situation, process, action, etc, has the P property if it has the T property and the goal, limit, or terminal point in question is, or is claimed to be, actually reached.

simplifie les données puisque le verbe imperfectif russe, cette fois-ci (*Ty pisal pis'mo ?*) peut très bien exprimer la propriété T (voire même P), qui dénote également une situation télélique⁶⁵.

Le problème avec ces différenciations est donc qu'elles ne sont corrélées à aucun critère morphosyntaxique fiable, ce que reconnaît Smith (2003) à propos du concept de télélicité :

« La télélicité n'est pas exprimée directement dans les langues au niveau d'une propriété distributionnelle générale, bien que ce soit une propriété conceptuelle importante des Événements pour les êtres humains. Il semble qu'elle n'ait pas de corrélats linguistiques en soi. La preuve syntaxique d'un Événement télélique tourne autour de la notion de complétude, qui concerne l'interaction entre la durée et le changement d'Etat. » (Smith 2003 :76)⁶⁶

Tout le problème de la télélicité est bien résumé là : est-ce un trait linguistique ou une propriété conceptuelle des événements tels que nous les vivons ? Tout au long de cet ouvrage, nous buterons sur cette question. Nous verrons dans le chapitre consacré à l'aspect en russe (chapitre 2) que cette question de l'imperfectif à valeur télélique falsifie largement la théorie des deux composants et explique au fond le succès mitigé de Vendler dans la tradition russisante.

Ces faiblesses liées au concept de télélicité expliquent les tentatives nombreuses pour l'affiner. Par exemple, Depraetere (1995) revisite le chaos terminologique remarqué par Dahl et établit une distinction entre deux notions, confondues par Dahl lui-même : l'(a)télélicité et le bornage ou son absence⁶⁷. Je présente les thèses de Garey et développerai celles de Depraetere, qui emportent plus mon adhésion. Pour autant, le consensus n'existe pas sur les termes. Pour Bertinetto (2000), le terme de bornage désigne la même chose que ce que Depraetere appelle ... la télélicité.

L'argument essentiel contre le fait de promouvoir démesurément l'(a)télélicité comme principe classificatoire vient de considérations translinguistiques. En russe, ce concept,

⁶⁵ Un autre critère éminemment non-événementiel entre en jeu dans cet emploi de l'imperfectif à valeur télélique: il est très courant dans les questions. Le tchèque, langue cousine du russe, connaît cet emploi de l'imperfectif dans les questions de façon encore plus systématique ; ce qui semble dire l'imperfectif dans ce cas est simplement : « L'événement a-t-il eu lieu ? » (c'est la valeur de simple dénotation de l'imperfectif, Forsyth 1970).

⁶⁶ "Telicity is not expressed directly in language at the level of a general distributional property, although it is an important conceptual property of Events for human beings. There seem to be no linguistic correlates of it per se. The syntactic evidence for a telic Event turns on the notion of completion, which involves the interaction of duration and change of State." Garey (1957) s'exprimait dans des termes semblables: "The distinction between telic and atelic verbs is not part of the formal structure of French, since it does not correlate with any formal criterion, but is rather part of the semantic structure of the language, determined as it is by a semantic trait." (Garey 1957:110)

⁶⁷ (un)boundedness.

souvent considéré par les linguistes russisants anglo-saxons comme le principe de classification ultime des verbes préverbes par rapport à leur version non préverbée, est reconnu aujourd'hui (Ramchand 2004, Filip 2005) comme finalement peu opérant, et n'est plus systématiquement utilisé ; un même préverbe a presque systématiquement des utilisations télique et atélique au sens traditionnel de Garey :

- 44) *Proigrat' ves' den'* : jouer toute la journée.
pro-jouer toute journée
- 45) *Proigrat' vse den'gi* : perdre tout son argent (au jeu).
pro-jouer tout argent
- 46) *Napisat' pis'mo* : écrire une lettre.
na-écrire lettre
- 47) *Nakleit' marku na konvert* : coller le timbre sur l'enveloppe.
na-coller timbre sur enveloppe

La recherche récente des dix dernières années, des côtés français et russe, a largement remis en question cette étude du phénomène de la préverbation comme phénomène aspectuel : le préverbe est un procédé de formation de nouvelles unités lexicales à partir d'un verbe composant de base. Que ce préverbe ait des utilisations aspectuelles médiatisées par une notion comme l'(a)télicité est vrai au niveau de la phrase, mais là n'est pas sa fonction première au niveau du verbe. Ainsi, la recherche actuelle (Paillard et Dobrušina, Paillard, Mellina) ne considère plus qu'on a deux *pro*- ou deux *na*- dans les paires minimales précédentes, un *pro*- et un *na*- aspectuels (*pro*- duratif en 44, *na*- télique en 46) et un *pro*- et un *na*- lexicaux (45, 47). Je crois que c'est ce changement radical de perspective dans une langue considérée depuis toujours comme langue aspectuelle par excellence, et dont on a d'ailleurs hérité tous ces concepts aspectuels, qui m'a donné envie de reconsidérer cette question de l'aspect sémantique.

Je prends néanmoins au sérieux la télicité et présente les thèses de Garey. Etudiant l'aspect verbal en français, il consacre la moitié de son article à démontrer la confusion qu'a engendrée la notion d'« aspect », importée depuis les langues slaves par les indo-européanistes pour l'étude du verbe français. En particulier, l'utilisation des termes de perfectif et imperfectif semble tantôt s'appliquer au verbe comme unité lexicale, tantôt au temps porté par ce verbe (imparfait, passé défini). Il rebondit sur la remarque du linguiste français Sten qui soutenait contre l'intuition commune que la phrase *il se noyait* impliquait malgré tout *il s'est noyé* parce que *se noyer* implique de toute façon la mort et est donc

toujours perfectif. D'où la conclusion de Garey : « Il faut établir une distinction entre l'aspect lexical et l'aspect grammatical ». (Garey 1957 :105)⁶⁸

La théorie des deux composants de l'aspect était née. L'aspect sémantique des verbes se détermine en fonction de l'existence ou non d'un but (*telos*) inscrit dans le sens du lexème verbal. Il y a donc d'un côté des verbes téléiques comme « se noyer », qui constituent « une catégorie de verbes exprimant une action qui tend vers un but, envisagé comme réalisé à un temps perfectif, mais comme contingent à un temps imperfectif ». (*ibid.* :106)⁶⁹ Les verbes atéliques, au contraire, « sont ceux qui n'ont pas besoin d'attendre un but pour leur réalisation, mais qui sont réalisés dès qu'ils commencent (« nager ») ». (*ibid.* :106)⁷⁰

Les termes de perfectif et imperfectif sont réservés chez Garey à l'expression de relations temporelles : est perfectif le temps qui marque que le temps de l'événement (E) ne s'étend pas au-delà du temps de référence (R) ; est imperfectif le temps qui indique que E et R se confondent. Garey propose les combinaisons possibles des deux types d'aspect pour deux verbes :

	Imperfectif	Perfectif
Télique	<i>Pierre arrivait</i>	<i>Pierre est arrivé</i>
Atélique	<i>Pierre jouait</i>	<i>Pierre a joué (ibid. :106)</i>

Au total, le calcul aspectuel devient possible si les deux composants sont envisagés comme deux notions séparées : l'opposition téléique/atélique est une notion sémantique attachée au verbe ou VP, l'opposition perfectif/imperfectif exprime le temps. Garey est tout à fait conscient de la complexité attachée aux notions de téléicité et atélicité : elles ne sont pas données exclusivement par le verbe, mais se construisent :

« Est-ce qu'un verbe peut avoir un aspect différent de l'aspect de son complément ? Peut-il avoir un aspect différent de celui de la construction, verbe plus complément, dans laquelle il apparaît ? La réponse est nécessairement complexe. » (*ibid.* :108)⁷¹

⁶⁸ *There must be a distinction between lexical aspect and grammatical aspect.*

⁶⁹ *... a category of verbs expressing an action tending toward a goal – envisaged as realized in a perfective tense, but as contingent in an imperfective tense.*

⁷⁰ *... are those which do not have to wait for a goal for their realization, but are realized as soon as they begin (« nager »).*

⁷¹ *Can a verb have an aspect different from the aspect of its complement? Can it have an aspect different from that of the construction, verb plus complement, in which it appears? The answer is necessarily complex.*

En conclusion, Garey a posé deux principes importants :

1) Il a posé comme fondamentale la distinction entre les deux types d' « aspect » : c'est l'opposition télélicité/atélicité qui informe la structure du premier, c'est le temps qui informe le second (l'aspect grammatical) ;

2) Il admet que la télélicité n'est corrélée à aucun critère formel en français : certains lexèmes sont naturellement téléliques (« se noyer » implique forcément, même en puissance, la mort), d'autres le sont par composition avec l'objet, les adverbiaux, etc. Il est donc normal que les jugements d'(a)télicité seront souvent très fluctuants.

2.1.2. Télélicité vs. bornage⁷².

Depraetere (1995), dans un article fort convaincant, a montré la confusion qui s'est largement opérée depuis Garey entre l'actualisation potentielle d'une situation et la réalisation véritable de la situation (au sens anglo-saxon du terme). Klein (1994, 1995) a attiré l'attention sur la même confusion : il ne faut pas mélanger l'existence d'une borne dans le monde réel ou raconté, qui est effectivement la propriété d'une situation à laquelle renvoie un énoncé, et la présence ou non d'une limite ou *telos* inhérent à tel ou tel contenu lexical. Depraetere radicalise la position : pour elle, une classification basée sur un point final potentiel, parce qu'inhérent à tel contenu lexical ou bien simplement voulu, relève du critère de l' (a)télicité. Au contraire, une classification basée sur l'existence de bornes temporelles réelles relève du bornage. Ainsi, dans sa définition de l'(a)télicité, l'auteur reprend les critères établis par Kenny notamment (le caractère délibéré de la limitation) : les trois phrases suivantes sont téléliques car les situations décrites ont un point final naturel ou voulu qui doit être atteint pour que les situations soit achevées et au-delà de laquelle elles ne peuvent plus continuer:

48) *The bullet hit the target.*

49) *Sheila collapsed.*

50) *Sheila deliberately swam for two hours*

En revanche, les deux phrases suivantes sont atéliques:

51) *Sheila is working in the garden.*

52) *Sheila lives in Vienna.*

⁷² *Boundedness.*

Ce n'est certainement pas une classification qu'auraient adopté Vendler ou Garey, le premier parce qu'il a limité son étude au seul verbe, le second parce qu'il a perçu que la notion de délimitation était une propriété de la phrase entière mais n'a pas proposé de théorie aspectuelle. Je note en particulier la télélicité de la phrase 50): c'est que Depraetere, comme beaucoup d'auteurs contemporains (y compris l'auteur de ces lignes) qui utilisent le concept d'(a)télélicité, considère celui-ci comme la propriété de phrases entières, de situations telles qu'elles sont représentée par les phrases ; c'est un changement majeur. Toutes les théories actuelles reconnaissent que la notion de choix du locuteur est importante : une même situation extralinguistique peut très bien être décrite de façon télélique (*Susan is painting a picture*) ou atélique (*Susan is painting*). Le problème avec une telle approche, intuitivement juste, est que l'(a)télélicité cesse d'être ce critère solide qui départage les types de verbes puisqu'il devient la propriété des énoncés qui décrivent une situation donnée. C'est le consensus actuel, et la recherche sur le verbe et ce qu'il lexicalise exactement, a en contrecoup pu progresser. Nous verrons au chapitre 6 qu'il n'est aujourd'hui plus question d'(a)télélicité mais de structure événementielle associée à la racine verbale.

Pour Depraetere, en revanche, une phrase bornée représente une situation comme ayant atteint une borne temporelle, indépendamment du fait que la situation a un point final inhérent ou voulu, ou pas. Les quatre premières phrases sont bornées :

53) *I met John at 5 o'clock.*

54) *Judith played in the garden for an hour.*

55) *Julian lived in Paris from 1979 until May 1980.*

56) *I have lived in Paris.*

Le bornage est clairement le fait de l'utilisation des indications temporelles (prétérit, parfait, et adverbiaux de temps). Comme chez Vendler, des critères strictement aspectuels (point final inhérent) et d'agentivité (point final voulu) sont amalgamés. En revanche, les phrases suivantes sont non-bornées:

57) *She lives on the corner of Russell Square.*

58) *She is writing a nursery rhyme.*

Comme pour l'(a)télélicité, le choix de présenter une situation comme bornée ou non est un choix du locuteur: la même situation présentée différemment, est bornée dans 59, non-bornée dans 60 :

59) *Judith played in the garden for an hour.*

60) *Judith was playing in the garden in the course of the afternoon.*⁷³

Cette approche différente du concept d'(a)télicité est meilleure que d'autres dont il a été question lorsqu'on se penche sur l'interprétation des phrases au progressif : selon Depraetere, le caractère (a)télique d'une situation n'est pas affecté par le progressif :

61) *John opened the parcel* (télique borné)

62) *John was opening the parcel* (télique non-borné).

Cela remet en cause le paradoxe imperfectif (Dowty 1977). De plus, cette analyse suggère que la clé du progressif n'est pas là, dans la discrimination des types de procès, puisque les deux phrases suivantes sont toutes deux analysées comme non bornées :

63) *I was eating an apple.*

64) *John eats an apple every day.*

Enfin, certaines intuitions sont confortées : les phrases suivantes au *present perfect* progressif sont bel et bien bornées ; la question de savoir si les référents des sujets sont encore occupés à l'activité décrite par le verbe n'a plus lieu d'être :

65) *Why are your hands so dirty? I've been playing in the mud.*

66) *Her eyes are red. She's been crying.*

En somme, le concept d'(a)télicité comme notion essentiellement discursive est compris aujourd'hui de façon bien différente qu'il ne l'était à l'origine, et c'est une conclusion heureuse :

- Je prends le terme comme renvoyant à la propriété d'une situation décrite dans une phrase, qui prend en compte le type de verbe, le caractère plus ou moins inhérent ou volontaire de l'événement représenté dans la phrase. Ainsi, par exemple, le lien avec un adverbial duratif de type *for x time* suffit à téliciser un énoncé (cf. Kratzer, qui parle de télicité dans ce cas, cf. chapitre 4 p.265).

- En conséquence, et c'est le plus important, l'(a)télicité ainsi comprise ne peut pas être ce trait invisible présent dans le verbe lui-même (Garey) ; au mieux est-ce un principe

⁷³ Toutes les phrases de 58) à 76, ainsi que les suivantes, sont empruntées à Depraetere (1995).

d'interface parmi d'autres entre la structure interne au VP et l'inscription dans le temps : c'est par exemple la position de Ramchand 2004, cf. chapitre 6). Dans une étude sur l'aspect sémantique, qui ne s'intéresse a priori qu'au niveau VP, l'(a)télicité est d'une utilité limitée.

J'avance dans la réflexion en présentant d'abord les prémisses d'une méthode décompositionnelle en prédicats primitifs, que Dowty (1979) a formalisée, puis en examinant l'événement *e* de Davidson, qui apporte un éclairage nouveau sur le verbe et les autres éléments linguistiques porteurs d'information justement « événementielle ». Le point 2) noté à propos de Garey invite également à prendre en compte le rôle de l'objet direct dans l'articulation d'une théorie linguistique de l'aspectualité, en russe comme en anglais.

2.2. Dowty et le calcul aspectuel⁷⁴ : la télicité vue comme « état résultant ».

Dowty (1979) reprend les classes établies par Vendler pour les faire dériver les unes des autres au moyen d'une logique des implications⁷⁵ des phrases contenant les types de verbes, par une méthode inspirée de la décomposition en prédicats primitifs sur le modèle de la sémantique générative. Pour Dowty, la télicité est représentée par l'*état résultant* dans les décompositions en prédicats primitifs qu'il propose. Il est significatif que dans Dowty 1991, l'auteur abandonne cette conception de l'état résultant pour faire dériver la notion de télicité de l'interaction d'un argument aspectuel distingué (ses proto-rôles, dont le thème incrémental) avec le verbe. Les années 1980-90 ont en effet vu la conjonction de deux domaines de la recherche sur le verbe : la littérature sur les classes aspectuelles traduites en prédicats primitif, et celle sur la réalisation en syntaxe des arguments du verbe en fonction de leurs rôles thématiques. C'est donc Dowty 1979 qui a consacré la méthode décompositionnelle en prédicat primitif, toujours utilisée aujourd'hui.

2.2.1. Les classes de Vendler-Dowty.

La littérature évoque toujours les classes aspectuelles de Vendler-Dowty comme si la présentation qui en est faite par le second était le prolongement naturel de celle du premier. Pourtant, même si les deux auteurs ont les mêmes objets d'analyse, ils ne recherchent pas la même chose et inscrivent leur recherche dans des modèles différents. Dowty reprend la

⁷⁴ *aspect calculus*.

⁷⁵ *entailments*.

quadripartition de Vendler avec un souci : trouver le moyen par des décompositions en prédicats primitifs de faire dériver les classes vendlériennes les unes des autres. Je considère que ce n'était pas là la motivation principale de Vendler, qui cherchait simplement à asseoir une ontologie temporelle des verbes sur des critères linguistiques.

Dowty s'inscrit dans le cadre théorique de la grammaire de Montague et la sémantique générative de Lakoff, McCawley, Fillmore, etc. Ce modèle doit assurer la correspondance compositionnelle entre la syntaxe de la logique intensionnelle et l'algèbre des sens obtenus, et par l'utilisation systématique des implications constitue une théorie de la référence qui doit évaluer la vériconditionnalité des énoncés. Les investigations des sémanticiens générativistes consistaient à postuler des unités atomiques de sens dans des formes souvent morphologiquement reliées en anglais, comme dans les trois exemples contenant l'item lexical *cool*,

57) *The soup was cool.*
The soup cooled.
John cooled the soup, (Dowty 1979 :46)

et par un « saut analytique », à étendre l'analyse à des séries de formes non morphologiquement reliées mais unies par une même relation sémantique (d'implication), comme dans :

68) *Harry is dead (not alive)*
Harry died.
John killed Harry. (ibid.)

Dowty voit dans la classe des Achèvements le prototype même des verbes de changement d'état, par rapport aux Activités, simplement liés à la « performance ». Il propose un calcul aspectuel qui repose de façon cruciale sur la notion de *changement d'état* ; il consacre le statut particulier de ces verbes, reprenant la distinction opérée par Fillmore (1970) entre la classe des verbes de contact (les verbes de type *hit*) et des changements d'état (les verbes de type *break*), les seconds impliquant une notion de causation que les premiers n'ont pas. Dowty reprend la logique des sémanticiens générativistes de la décomposition en prédicats primitifs, (ACT, CAUSE et BECOME), pour l'appliquer aux classes aspectuelles. Un changement d'état dénoté par le verbe *dry* est réécrit de la façon suivante :

Dry : [[x ACT] CAUSE [y BECOME <DRY>]]

Cette formule permet de générer un très grand nombre de verbes ; la partie constante (ici, <DRY>) est l'élément idiosyncrasique, la racine, tandis que les prédicats constituent le patron⁷⁶ pour ces verbes. La racine contient un Etat (ici, DRY) ; Dowty considère donc que la classe des Etats a un statut de primitive ontologique :

« L'idée est que les propriétés aspectuelles différentes des variétés de verbes peuvent être expliquées en postulant une classe unique de prédicats homogènes – les prédicats statifs – plus trois ou quatre opérateurs et connecteurs phrastiques. » (Dowty 1979 :71)⁷⁷

Il y a là une analyse réductionniste des classes aspectuelles, expliquées en termes de combinaisons à partir d'une sorte de verbe « aspectuellement simple et non problématique » (le verbe d'Etat) et utilisant les opérateurs logiques que sont les prédicats primitifs. Dowty explique ce statut particulier des Etats par leurs propriétés temporelles et modales :

« Les Etats peuvent être jugés vrais ou faux d'un individu en référence à l'état du monde à un seul point temporel (tandis que les autres classes de verbes requièrent de l'«information» sur plus d'un point temporel et, dans certains cas, sur plus d'un monde possible). » (*ibid.*)⁷⁸

Au contraire, les conditions de vérité pour les « événements »⁷⁹ sont différentes : un événement a lieu « dans » le temps⁸⁰ ; le prédicat *closing a door* exprime fondamentalement qu'à un instant *t* l'état « porte non fermée » est suivi d'un instant *t'* où l'état « porte fermée » sera vérifié. Ces événements sont donc définissables en termes de « changement d'état » ; un des deux états est la négation de l'autre : en particulier, « tous les Achèvements ont une structure logique consistant en BECOME plus un prédicat enchâssé ». (*ibid.*:77)⁸¹

⁷⁶ *Template.*

⁷⁷ *The idea is that the different aspectual properties of the various kinds of verbs can be explained by postulating a single class of homogeneous predicates – stative predicates – plus three or four sentential operators and connectives.*

⁷⁸ *Statives can be judged true or false of an individual by reference to the state of the world at only a single moment of time (while other classes of verbs require “information” about more than one point in time and in some cases, from more than one possible world).*

⁷⁹ Par « événement » Dowty entend simplement les verbes processuels non statiques.

⁸⁰ *An event take place in time* ; Dowty cite ici Henrik von Wright (1963).

⁸¹ *All achievements have a logical structure consisting of BECOME plus an embedded clause.*

Puis, Dowty remarque qu'en sémantique générative, la classe des verbes causatifs correspond presque parfaitement aux Accomplissements. Pour le calcul aspectuel des Accomplissements, il introduit en plus l'opérateur logique CAUSE :

69) *John painted a picture* :
[[*John paints*] CAUSE [BECOME [*a picture exists*]]]

Un Accomplissement vendlérien est donc, dans l'analyse de Dowty, « la survenue (CAUSE) d'un état de choses particulier (BECOME) ». (*ibid.*)⁸². L'utilisation des opérateurs structuraux (CAUSE, BECOME) obtenus par des opérations de montée de prédicat⁸³ combinés au calcul aspectuel assuré par les mêmes formules garantissent l'objectif de sémantique structurale complète, avec une théorie de la référence assurée par la logique des implications. L'idée d'inclure ces opérateurs structuraux dans le calcul de l'aspectualité des VPs est cruciale pour les études qui vont suivre : sans Dowty, toutes les théories plus ambitieuses d'interfaçage sémantique /syntaxe motivées par l'aspect lexical des verbes (Tenny, Hoekstra, Mulder, Levin et Rappaport Hovav, Pustejovsky, Croft) n'auraient pas pu voir le jour.

2.2.2. La logique des intervalles - *Be V-ing* et le paradoxe imperfectif.

A un moment donné de la discussion, le progressif intervient pour modifier la représentation du type événementiel aspectuel de base. On perçoit là les débuts des théories de la coercition. Dowty bute sur un problème qu'il nomme le paradoxe imperfectif : la logique de l'implication en termes d'état résultant échoue lorsqu'un verbe d'Accomplissement est utilisé au progressif. Ainsi, 70) implique 71):

70) *John was pushing a cart*
71) *John pushed a cart,*

Mais, de façon surprenante, la phrase 72) n'implique pas 73) :

72) *John was drawing a circle*
73) *John drew a circle.*

⁸² *The coming about (CAUSE) of a particular state of affairs (BECOME)*

⁸³ *Predicate Raising.*

Or, le marqueur progressif est le même (*be V-ing*) dans les deux cas. Dans une théorie qui met la vériconditionnalité au coeur de la théorie, c'est un véritable problème. En rendre compte est un *sine qua non* pour la théorie du calcul aspectuel. La solution préconisée par Dowty consiste à adopter une sémantique des *intervalles* plutôt qu'une sémantique des instants. La limite du calcul aspectuel que révèle le paradoxe imperfectif vient du fait que la notion de vérité d'une phrase à un point donné a été tenue pour basique, alors que la vériconditionnalité des Accomplissements et des Achèvements doit se calculer à partir d'un intervalle. Intuitivement, les conditions de vérité de *John draws a circle* se mesurent en fonction des moments qui entourent l'intervalle nécessaire pour réaliser l'événement.

« Avec une sémantique basée sur des intervalles, nous pouvons définir les phrases avec BECOME (et d'autres phrases complexes dénotant des changements d'état) comme vraies d'un intervalle, quel que soit la longueur de celui-ci, si l'intervalle en question est borné à un bout par un état de choses particulier et à l'autre bout, par un autre état particulier. » (*ibid.* :139)⁸⁴

Intuitivement, les prédicats d'Activité aussi voient leurs conditions de vérité réalisées si la notion de vérité dans un intervalle est adoptée. Muni d'une sémantique des intervalles, Dowty peut désormais aborder la question des conditions de vérité du progressif ; il dit s'inspirer de la théorie du cadre temporel du progressif⁸⁵ de Jespersen, pour qui « l'action ou l'état dénoté par le temps continu est envisagé comme un cadre temporel qui englobe autre chose ». (Jespersen 1973, pp. IV-178, cité par Dowty 1979 :145)⁸⁶ A propos de la phrase 84), il faut considérer que l'existence du cercle était un des résultats possibles de l'activité de John : le progressif n'est pas simplement un opérateur temporel, mais un opérateur mixte modal et temporel. La notion cruciale est ici celle de l'idée d'un monde possible qui est exactement similaire à un autre jusqu'à un certain point. Mais quel est ce monde parallèle ? C'est un monde dans lequel le cours naturel des événements se produit. Dowty appelle ce monde possible le « monde inertiel »⁸⁷, pour lequel il introduit un foncteur logique *Iner*.

L'adoption d'une logique des intervalles plutôt qu'une logique des instants pour le calcul vériconditionnel des phrases est importante car elle prédit des choses apparemment justes

⁸⁴ *With an interval based semantics, we can define BECOME sentences (and other, complex change-of-state sentences) as true of an interval, no matter what its size, if the interval is bounded at one end by one particular state of affairs and at the other end by another particular state.*

⁸⁵ *Time-frame theory.*

⁸⁶ *The action or state denoted by the expanded tense is thought of as a temporal frame encompassing something.*

⁸⁷ *Inertia world.*

pour l'anglais. La différence essentielle entre un Etat et les autres classes de prédicats est qu'un Etat est vrai d'un intervalle s'il est vrai à tous les moments de cet intervalle. Au contraire, un prédicat dynamique (Activité ou Accomplissement) vérifie sa vériconditionnalité si la situation dénotée est vraie à un intervalle plus grand qu'un point. Reprenant l'analyse de Taylor (1977), Dowty insiste longuement sur les propriétés grammaticales des Etats par rapport aux Activités et Accomplissements. Ceci explique le fait bien connu qu'en anglais il est impossible d'asserter une phrase contenant un prédicat d'Activité ou d'Accomplissement au présent simple, car ces prédicats ont des conditions de vérité vérifiées à un intervalle forcément plus large qu'un point. Le présent simple est donc incapable d'assurer ce caractère nécessairement « intervallique »⁸⁸ d'un prédicat dynamique au moment d'énonciation (**John walks now*). Il est en revanche possible d'énoncer *John walked yesterday*. Le prétérit introduit des conditions différentes : les conditions d'application de l'opérateur passé dans *John walked* [*PAST (John, walk)*] rendent possibles la dénotation d'un intervalle dans lequel peut s'inscrire le procès puisque le moment de parole, TU⁸⁹ est dissocié du temps de la phrase enchâssée. Formulée plus simplement, c'est l'idée que **John walks now* n'est pas possible parce que l'énonciation de cette situation à TU implique qu'elle soit vraie à la fois d'un point (TU est un point) *et* d'un intervalle (*walk* ne peut pas ne pas durer), or un point n'est pas équivalent à un intervalle, sauf pour les Etats qui s'inscrivent dans une durée parce qu'ils dénotent une série de points tous identiques les uns aux autres; *John loves Mary* est assertable car c'est un état de chose qui se vérifie à tous les points d'un intervalle. Au prétérit, *John walked* ne pose pas de problème parce que le point (TU) et l'intervalle (PAST) sont cette fois-ci dissociés : au point où le locuteur énonce *John walked*, il y a eu un intervalle [*John-walk*]. Dowty utilise la métaphore d'un film au ralenti : pour établir que quelqu'un marche, il faut au moins deux images, l'intervalle est nécessairement inclus dans la dénotation de *x walks* ; cela est vrai de tous les prédicats dynamiques : un changement de propriétés physiques, un changement de lieu, de situation ou d'état, toutes ces situations impliquent au moins deux moments sur la pellicule à au moins deux intervalles, voire plus dans le cas d'un prédicat comme *move from x to y*. Il y a une différence tout de même. Les Activités pures ont la propriété « sub-intervallique »⁹⁰ : si John a marché pendant deux heures, à tout moment il a marché ; les autres prédicats dynamiques n'ont pas cette propriété. Ces questions vont prendre une importance parfois démesurée dans certains modèles (Krifka, Filip pour le russe) qui voient

⁸⁸ Ce terme est lourd mais je le conserve.

⁸⁹ *Time of Utterance*.

⁹⁰ Traduction de *subinterval property*.

dans la distinction algébrique quantisation vs. cumulativité un principe de classification aspectuelle essentiel.

Certains Etats se trouvent néanmoins au progressif, comme les verbes de position (*lie, sit, stand*). Leurs conditions de vérité incluent un intervalle : l'objet conserve une position plus longtemps qu'un moment. Le paramètre du locuteur est invoqué : ce sont des « objets stationnaires qui viennent de façon momentanée dans le champ de vision de l'observateur ». (*ibid.* :175)⁹¹ Les vrais Etats (*know, love*) ont des conditions de vérité différentes : « c'est notre expérience totale des phases antécédentes d'un individu qui, d'une certaine façon, les rend vrais ». (*ibid.* :179)⁹² Ainsi, la phrase *John knows French* est vraie non pas parce que John fait quelque chose en ce moment, mais en raison des « occasions passées de John qui ont montré qu'il connaît le français » (*ibid.*).⁹³ Il y a donc deux types d'Etats : d'un côté, les Etats intervalliques (*stand, sit, lie*) et les Etats dénotant des phases momentanées d'un individu (*be on the table, be asleep*)⁹⁴, de l'autre, les Etats dénotant des propriétés plus permanentes d'un objet (*know, like, be intelligent*)⁹⁵. On reconnaît la distinction de Carlson (1977) entre prédicats transitoires et permanents.

La logique des intervalles conduit également Dowty à raffiner considérablement la classification des prédicats d'Activités : certains sont temporellement homogènes, d'autres hétérogènes. Les activités du type *walking, swimming* ne posent pas trop de problème, mais qu'en est-il de verbes comme *waltz* ou *chuckle* ? Ces Activités aussi impliquent un changement de position dans l'espace (des parties du corps se déplacent et occupent des positions différentes dans l'espace d'un moment à l'autre), mais quelles propriétés intervalliques sont nécessaires pour que *x waltzes* soit vrai ? Une valse présuppose trois pas, donc tout intervalle inférieur à trois ne vérifie pas les conditions de vérité pour *x waltzes*. Il faut rajouter des opérateurs pour spécifier les positions différentes du corps dans l'espace. Ces prédicats d'Activité sont appelés verbes hétérogènes par Taylor. La conclusion à laquelle arrive Dowty est importante : si des verbes hétérogènes comme *waltz* ou encore *chuckle* nécessitent plusieurs intervalles, l'implication qui fonde la classe des Activités, présente chez Vendler (*x is V-ing* → *x has V-ed*) n'est pas validée. Si *x is chuckling*, à partir de quel moment peut-on dire *he has chuckled* ? Pour être exact, il faudrait décomposer un verbe d'Activité

⁹¹ *Stationary objects that momentarily come into the observer's view.*

⁹² *[It is] our total experience with prior stages of an individual that somehow makes them true.*

⁹³ *John-stages having stage-properties of speaking French.*

⁹⁴ Respectivement, *interval statives* et *momentary stage-predicates*.

⁹⁵ *Object-level statives.*

comme *walk* en une suite d'Accomplissements minimaux (*take a step, take another step...*), mais comment trouver un Accomplissement minimal pour *chuckle* ? Certains (comme Smith 1991) ont suggéré de rajouter à l'inventaire ontologique de base une sous-classe d'activités, les Sémelfactifs, dans laquelle entreraient *chuckle* et *blink*, par exemple. Dowty, qui souhaite limiter la prolifération des classes de verbes, ne fait pas cela. Le danger est bien là : selon le grain de la décomposition sémantique en sous-intervalles (sous-événements), une multitude de classes risquent d'émerger au point que l'avantage initial des quatre classes de Vendler serait perdu car toutes ces classes ne seraient pas manipulables par une théorie linguistique. Il faut s'y résoudre : quel que soit le type sémantique de verbe, il est toujours possible de le décomposer en sous-événements aspectuels.

Dowty est conscient de ces difficultés. Le test du progressif, jugé initialement non problématique pour les Activités, le devient sous cette analyse raffinée des Activités, et présente finalement le *même paradoxe*, à un degré moindre, que pour les Accomplissements. L'Activité hétérogène dans *John is chuckling* et l'Accomplissement canonique dans *John is washing the car*, sont tout aussi paradoxaux : on ne sait pas plus dans un cas comme dans l'autre à quel moment il devient possible de considérer que *John has washed the car* ou que *John has chuckled* sont vrais. Tout dépend, en fin de compte, de la « position épistémique du locuteur ». (*ibid.*: 172) Les conclusions de Dowty sont intéressantes:

« Je n'ai pas réussi à trouver un seul verbe d'Activité qui ne puisse avoir un sens d'Accomplissement dans au moins un contexte spécial. (*ibid.* :61)

Ainsi, plus nous avons examiné la distinction entre Accomplissement et Achèvement d'un côté, et Activité de l'autre, plus celle-ci est devenue éphémère. » (*ibid.* :172)⁹⁶

Tous ces raffinements dans l'analyse de Dowty, que la littérature escamote trop souvent, conduisent à une classification des classes de Vendler profondément remaniée. Deux séries de paramètres y figurent, que Vendler ne faisait apparaître qu'en filigrane : les propriétés temporelles de nature intervallique et/ou ponctuelle, et le critère agentif/causatif. Ainsi le tableau récapitulatif de ce calcul aspectuel que propose Dowty (1979 :184) comprend le paramètre non-agentif / agentif en verticale, et une classification renouvelée en Etats,

⁹⁶ *I have not been able to find a single activity verb which cannot have an accomplishment sense in at least some special context.*

Thus the more closely we have examined the accomplishment/achievement vs. activity distinction, the more ephemeral it has become.

Activités, simple changement d'Etat et changement d'Etat complexe⁹⁷ en horizontal. Les deux dernières catégories recouvrent la distinction Accomplissement/Achèvement de Vendler ; la différence entre le changement d'Etat « simple » et « complexe » tient à la nature, ponctuelle ou intervallique, de la transition entre les deux états (initial et final) : *notice* et *kill* sont des changements d'Etats simples, tandis que *build a house* et *walk from x to y* sont des changements d'Etat complexes. Je renvoie à Dowty pour le détail de la classification. Se profilent ainsi des notions primitives autres que le temps (Vendler) qui vont servir à rendre compte du schéma sémantique inhérent des classes de verbes :

DO - CAUSE – BECOME (CHANGE) – <STATE>.

Le point sur lequel Dowty a le plus de difficulté reste la question de l'opérateur logique DO qu'il fait figurer dans la décomposition des verbes d'activité: dans le calcul aspectuel, a priori, DO distingue les Etats des Activités en structure logique. Mais il est obligé de reconnaître que la contribution de DO concerne surtout les notions de volition et/ou d'intention au sens large ; le seul cas où DO transforme un Etat en Activité concerne les adjectifs et les noms non statifs qui prennent *be V-ing* (*John is being polite / a hero*). Il en conclut que le rôle joué par DO dans le calcul aspectuel est bien moins net que pour CAUSE et BECOME : les derniers sont des opérateurs modaux et temporels, car ils impliquent un autre temps, un autre monde dans leur dénotation, et surtout ils évaluent le rapport aspectuel entre le verbe et l'argument interne (l'objet), tandis que DO est un prédicat extensionnel seulement, il évalue l'apport de l'argument externe (le sujet), ce qui revient à dire qu'il n'a pas d'effet aspectuel. DO n'a par exemple pas d'effet stable sur un prédicat comme *hit the wall*, qui a trois lectures : agentif intentionnel / non intentionnel / pas agentif du tout.

Ceci est important : les verbes de contact (*hit the wall*) ou de mouvement (*push the cart*) posent un réel paradoxe puisque leur argument interne est défini et quantifié, et pourtant ils sont atéliques en ce sens que la contribution de l'argument interne sur l'aspectualité de l'ensemble semble nulle. On voit déjà se profiler ici une réflexion à venir sur la corrélation entre l'assignation des rôles sémantiques des arguments et les « ingrédients » primitifs des verbes tels qu'ils sont définis par Dowty : tout le débat va porter sur le statut à accorder à ces participants nécessairement impliqués par les prédicats primitifs DO, CAUSE, etc.,

⁹⁷ Respectivement, *single change of state* et *complex change of state*.

notamment à savoir s'ils sont médiatisés ou non par des principes autres que simplement « thématiques », par exemple aspectuels (Tenny).

Au final, reconnaît Dowty, la classification aspectuelle comporte des zones floues:

« Ainsi, non seulement ceci n'est pas une catégorisation des verbes, ce n'est pas non plus une catégorisation des phrases, mais plutôt des contenus propositionnels véhiculés par des affirmations, étant données certaines hypothèses d'arrière-plan partagées par le locuteur et l'interlocuteur sur la nature des situations discutées. » (*ibid.* : 185)⁹⁸

Une lecture attentive de Vendler révèle donc que le paradoxe de *be V-ing* n'est pas si net que cela puisqu'il peut s'étendre à des verbes d'Activité (*chuckle, dance*) aux conditions de vérités délicates à établir. Ce que ne dit pas explicitement Dowty mais que je conclus de ses observations est que *be V-ing* pose fondamentalement un problème tout autre que le problème posé par l'établissement de classes sémantiques de verbes.

Avec Dowty, Vendler est dépassé : l'aspect est bien une propriété temporelle dénotée par le verbe, mais c'est bien plus que cela ; la logique du changement d'état et du résultat consacre les notions de causation, d'agentivité, comme relevant du calcul aspectuel. Dowty raffine la catégorisation temporelle des prédicats au moyen de sa sémantique des intervalles, mais ce faisant il souligne à de très nombreuses reprises le caractère flou de la classification, qui dépend d'autres facteurs dont la position du locuteur en fonction de ces connaissances. A la lecture de Dowty, il est évident que la classification aspectuelle des verbes est importante car elle est « fermement installée dans la structure syntaxique de l'anglais »⁹⁹ (*ibid.* :185), mais que les tests utilisés pour faire émerger cette classification sont fragiles. Ce que montre très bien Dowty est que plus le « grain » de la description est poussé, plus les différences temporelles entre les espèces de verbes qui semblaient irréductibles chez Vendler, s'estompent.

Je vais à présent introduire une autre « primitive » dont j'aurai souvent besoin dans la suite du travail : l'événement de Davidson.

⁹⁸ Thus not only is this not a categorization of verbs, it is not a categorization of sentences, but rather of the propositions conveyed by utterances, given particular background assumptions by speaker and/or hearer about the nature of the situations under discussion.

⁹⁹ ensconced in the syntactic structure of the English language.

2.3. L'événement davidsonien.

Dix ans après l'article de Vendler, une série d'articles de Davidson (dont *The Logical Form of Action Sentences*, 1967) introduisait la notion d'événement comme une partie intégrante de la sémantique des phrases : toute phrase contenant un verbe d'action projetée, en plus des arguments traditionnels, un argument *e*. Ses travaux s'inscrivaient dans tout un arrière-plan philosophique sur l'esprit et l'action, dont les plus prestigieux représentants étaient Austin, Kim, Von Wright, Kenny, Chisholm, Reichenbach. Partant des écrits de Austin, dont *A Plea for excuses*, Davidson remarquait que toutes les reformulations ou descriptions alternatives de nos actions lorsqu'on s'excuse impliquent qu'il doit bien exister des événements au sens banal du terme : « notre façon de parler et de raisonner au sujet des actions se laisse naturellement analyser en supposant qu'il existe de telles entités ». (Davidson 1967 :109)¹⁰⁰

Il faut trouver un moyen de représenter les relations de sens perçues intuitivement entre des phrases diverses et d'expliquer l'anomalie qui consiste à utiliser le pronom *it*, qui sert normalement d'antécédent à un terme singulier, comme reprise d'un syntagme verbal :

74) *John buttered the toast.*

75) *John buttered the toast in the bathroom.*

76) *Jones did it slowly, deliberately, in the bathroom, at midnight, with a knife*

77) *Jones buttered the toast in the bathroom with a knife at midnight.*

2.3.1. Les précurseurs.

Le cheminement de la pensée de Davidson est intéressant. Il examine la formule de Kenny pour ses verbes de performance (« *bring it about that p* »), ainsi que celle de Chisholm pour ces mêmes verbes : « *x makes p happen* ». Davidson montre les limites de la première formule : *p* est, dans l'analyse de Kenny, un « état terminal » (*ibid.* :110). Non seulement l'analyse réduit tous les événements à des États, mais on ne voit pas bien comment analyser un verbe comme *cough* dans *Smith coughed*. Va-t-on éclairer le sens de l'expression de départ en proposant une formule comme « Smith a fait en sorte que Smith est dans l'état d'avoir juste toussé »¹⁰¹ ? L'analyse de Kenny focalise l'agent et le résultat final obtenu, mais neutralise l'idée qu'un événement est survenu. Nous voyons à de nombreuses reprises, dans la

¹⁰⁰ *Our common talk and reasoning about actions is most naturally analysed by supposing that there are such entities.*

¹⁰¹ *brought it about that Smith is in a state of just having coughed.*

littérature, cette tendance à réduire toutes les phrases ressenties comme événementielles à des Etats ; c'est le cas de Dowty, qui leur accorde statut de primitive, et des théories de la coercition, pour qui *be V-ing* et *have V-en* n'ont qu'une finalité : transformer un processus, un événement en un Etat.

Pour Chisholm, *p* dans sa formule est un « état de choses¹⁰² », défini par Davidson comme des « entités qui peuvent être les objets d'attitudes propositionnelles »¹⁰³ ; réduire des événements à des « états de choses » conduit aux conclusions suivantes : les deux syntagmes suivants,

78) *Brutus's stabbing of Caesar*

79) *Brutus's killing of Caesar,*

qui induisent inévitablement deux attitudes propositionnelles différentes (on peut savoir que Brutus a tué César sans savoir qu'il l'a poignardé), invitent à considérer qu'il s'agit de deux événements distincts, contrairement à l'intuition. Mais surtout, du point de vue logique, les phrases suivantes démentent la perception commune qui établit des implications logiques entre elles :

80) *Brutus killed Caesar with a knife.*

81) *Brutus killed Caesar violently.*

Tuer quelqu'un avec un couteau et tuer quelqu'un violemment sont deux états de choses différents ; pourtant, prononcé dans un même contexte, tout locuteur sait qu'il s'agit du même événement. C'est une critique majeure qui a conduit Davidson à rejeter cette approche qui au fond niait qu'il existe des événements.

Reichenbach (1947) constitue un début de solution ; il fait précéder ses formes logiques d'un opérateur existentiel. Il décompose la phrase suivante ainsi :

82) *Amundsen flew to the North Pole*

$(\exists x)$ *(x consists in the fact that Amundsen flew to the North Pole)* (*ibid.*:116)

L'opérateur existentiel, préfixé à une phrase, forme un prédicat d'événement. Ce modèle rend justice à l'intuition commune qu'il existe bien des événements car il permet d'introduire

¹⁰² *state of affairs.*

¹⁰³ *entities that can be the objects of propositional attitudes.*

ceux-ci comme des entités individuelles à propos desquelles une infinité de choses peuvent être dites. De plus, postuler une variable x réduit l'ambiguïté inhérente à la phrase, qui peut être comprise comme référant à un seul vol ou à potentiellement plusieurs. Davidson retient cette idée d'une logique quantificationnelle : la phrase ne désigne pas directement un événement, elle le fait de façon existentielle.

2.3.2. L'intérêt linguistique de l'événement davidsonien.

Je vois dans la théorie davidsonienne de grands avantages, que je résume ici.

Davidson a montré qu'il n'y a aucune raison de vouloir réduire un événement à un Etat : l'événement est une primitive au même titre que l'Etat, et pourvu qu'on se donne une théorie adéquate, une sémantique de l'événement est non seulement possible mais souvent indispensable. Bien entendu, il y a des événements de diverses sortes : certains sont complets dès leur inception (*John's inviting Peter* est un événement pleinement constitué dès que le carton d'invitation a été mis dans la boîte aux lettres), d'autres doivent attendre leur phase finale (*John's killing Peter* ne sera vérifié qu'une fois Peter mort), mais peu importe : ils ont statut ontologique car rien ne les distingue dans notre façon d'en parler. C'est là une théorie qui s'éloigne du schéma aspectuel de Vendler. C'est une théorie précisément parce qu'à la fois en termes d'implications logiques et de structure grammaticale, on peut identifier une classe d'événements. Voyons le détail.

Pour Davidson, le sens de la phrase contenant un événement va dépendre de sa *structure*, c'est même la structure qui révèle l'événement ; c'est la position exactement inverse de Kenny ou de Chisholm qui s'efforcent de réduire l'apport du verbe à d'autres types :

« Il est bon de ne pas perdre de vue l'élément commun entre *fly to* et *fly away from*, et nous ne pouvons pas le faire si nous traitons ces deux éléments comme des prédicats non structurés. » (*ibid.* :119)¹⁰⁴

Toute phrase contenant un verbe d'action contient un élément commun reconnu intuitivement comme pertinent. Il insiste beaucoup sur la structure littérale de la phrase : le verbe est central, il faut lui attribuer une valeur stable, individualiser son apport. Il faut rendre

¹⁰⁴ *It is good to keep track of the common element in fly to and fly away from and this of course we cannot do if we treat these as unstructured predicates.*

compte du fait qu'un même verbe (*fly to Mars, fly away from Mars*), employé dans des contextes syntaxiques différents, joue un rôle commun, et c'est cela qu'il veut montrer en ayant recours à *e*.

En adoptant une *logique quantificationnelle*, Davidson donne un vrai statut linguistique à l'événement. L'essentiel de sa démonstration est là; soit les deux phrases :

83) *Vesuvius erupted in A.D. 79.*

84) *There's a fly in here.*

La phrase 83) ne réfère pas plus à un événement individuel que la phrase 84) ne réfère à une mouche individuelle :

« La phrase *There's a fly in here* est existentielle et générale vis-à-vis des mouches qui sont ici ; *Vesuvius erupted in A.D. 79* est une phrase existentielle et générale par rapport aux éruptions du Vésuve en l'année 79 ap. J.C. , s'il y a des choses comme les éruptions, bien entendu. » (*ibid.* :135)¹⁰⁵

La première phrase permet seulement l'implication qu'il a existé un événement de la sorte décrite dans la phrase (« Il existe un événement qui est une éruption du Vésuve en 79 »). Une phrase avec un verbe d'action ne dénote jamais *directement* l'événement ; elle affirme l'existence d'un type d'événement. On déduit sans problème l'événement particulier « l'éruption du Vésuve en 79 ». De la même façon, nous dit Davidson, « il n'y a pas de terme singulier renvoyant à un moustique dans la phrase *There is a mosquito in here* ». (*ibid.* :165)¹⁰⁶

Les générativistes l'ont bien perçu, qui ont introduit la catégorie du DP, avec D élément référentiel qui prédique l'existence d'un type particulier de N. La différence est que si l'article (le D) est visible dans « *a* » *mosquito*, l'événement *e* ne l'est pas dans la structure de surface de la phrase anglaise. Il ne faut pas confondre l'événement (*e*), qui est une variable, et le terme singulier (le verbe), qui désigne le type d'événement. Même si les deux expressions suivantes peuvent désigner la même réalité objective :

¹⁰⁵ *There's a fly in here is existential and general with respect to flies in here ; Vesuvius erupted in A.D. 79 is existential and general with respect to eruptions of Vesuvius in A.D. 79 – if there are such things as eruptions, of course.*

¹⁰⁶ *There is no singular term referring to a mosquito in There is a mosquito in here.*

- 85) *Doris capsized the canoe yesterday*
 86) *Doris' capsizing of the canoe occurred yesterday,*

la première ne fait qu'asserter l'existence d'au moins un chavirage (*a capsizing*), tandis que la seconde contient effectivement une description singulière et unique. La forme logique est essentielle dans la théorie, puisque « donner la forme logique d'une phrase consiste à donner sa position logique dans la totalité des phrases ». (*ibid.* : 140)¹⁰⁷ On comprend alors que *e* reçoive le statut d'argument :

« L'idée de base est que les verbes d'action – les verbes qui disent “ce que quelqu'un a fait” – doivent être analysées comme contenant une place, pour les termes singuliers ou variables, qu'ils ne semblent pas avoir à première vue. » (*ibid.* : 118)¹⁰⁸

Les verbes d'action contiennent une place argumentale supplémentaire, occupée par une variable cachée qui quantifie le type d'événement ; (*e*) implique une ontologie des événements particulière (comme entités individualisables). Contrairement à l'analyse logique standard, où une expression comme *Brutus stabbed Caesar* est une phrase « atomique » constitué d'un prédicat à deux places (*stab*) : [*Stabbed (Brutus, Caesar)*], pour Davidson, il s'agit d'une phrase quantifiée existentiellement impliquant un prédicat à trois places avec une variable événementielle liée : « il existe un événement *e* qui a constitué en un meurtre par poignard (*a stabbing*) de Brutus par César » : $\exists e (Stabbing(Brutus, Caesar, e))$.

La notation, révisée, est celle du néo-davidsonien T. Parsons (1990). Le problème de la « polyadicité variable » (le terme était de Kenny) des verbes d'action commence à recevoir un traitement plus convaincant. En effet, l'adoption de *e* permet de faire ressortir les relations logiques et paraphrastiques entre les phrases suivantes :

- 87) *Brutus stabbed Caesar violently.*
 88) *Brutus stabbed Caesar with the knife.*
 89) *Brutus stabbed Caesar violently with the knife.*

En logique ordinaire, on suppose que « B a poignardé C » (*B stabbed C*) est une version elliptique et fixe de: « B a poignardé C quelque part (d'une façon X) quelque part (dans le

¹⁰⁷ ... to give the logical form of a sentence is to give its logical location in the totality of sentences.

¹⁰⁸ The basic idea is that verbs of action – verbs that say 'what someone did' – should be construed as containing a place, for singular terms or variables, that they do not appear to.

monde) avec quelque chose ». ¹⁰⁹ Mais bien entendu, rien n'interdit de rajouter une infinité de modificateurs. Il est plus efficace d'avoir une analyse en termes de phrases subatomiques, pour expliquer les implications.

Cette analyse oblige Davidson à reconnaître que les *expressions adverbiales* jouent également le rôle de véritables prédications d'événements. L'événement est donc objet théorique, objet grammatical; même si le verbe est central, il n'est pas le seul à pouvoir l'exprimer. On ne peut percevoir les implications logiques entre toutes ces phrases qu'en admettant que *e* se projette dans tous les prédicats d'événements, exprimés diversement :

- ($\exists e$) [Stabbing(*e*) et Subj(*e*, B) et Obj(*e*,C) et In (*e*,b) et With (*e*,k)]
- ($\exists e$) [Stabbing(*e*) et Subj(*e*, B) et Obj(*e*,C) et In (*e*,b)]
- ($\exists e$) [Stabbing(*e*) et Subj(*e*, B) et Obj(*e*,C) et With (*e*,k)]
- ($\exists e$) [Stabbing(*e*) et Subj(*e*, B) et Obj(*e*,C)] (Parsons 1990: 14)

Par cette variable *e*, les connections s'imposent d'elles-mêmes ; *Brutus stabbed Caesar in the back in the Forum* entraîne:

- B a poignardé C dans le dos.
- B a poignardé C dans le forum
- B a poignardé C, etc. ¹¹⁰ (*ibid.* :16)

La phrase de surface complète dit: « Il existe un événement qui est un événement consistant en un coup-de-poignard-sur-César-par-Brutus, c'est un événement de coup-de-poignard-dans-le-dos, il a eu lieu dans le Forum, et Brutus l'a réalisé avec un couteau. » ¹¹¹ Aussi bien les modificateurs adverbiaux que les prépositions dénotent l'événement ; cette remarque est très importante :

« En général, nous dissimulons la structure logique lorsque nous traitons des prépositions comme des parties intégrantes des verbes ; un des mérites de cette proposition est de suggérer un moyen de traiter les prépositions comme contribuant à la structure. » (Davidson 1967 :119) ¹¹²

¹⁰⁹ *B stabbed C somewhere (in a x way) somewhere (in the world) with something.*

¹¹⁰ *stabbed C in the back*

B stabbed C in the forum

B stabbed C, etc.

¹¹¹ *There exists an event that is a stabbing-of-Caesar-by-Brutus event, it is an into-the-back-of-Caesar event, it took place in the Forum, and Brutus did it with a knife.*

¹¹² *In general, we conceal logical structure when we treat prepositions as integral parts of verbs; it is a merit of this proposal that it suggests a way of treating prepositions as contributing structure.*

On sait qu'en anglais les syntagmes prépositionnels expriment l'événement au même titre que les verbes. C'est encore plus vrai en russe, où les préverbes, qui sont étymologiquement des prépositions, jouent précisément de rôle de complexification événementielle. J'y reviendrai.

Cette analyse rend également compte de façon naturelle de la relation entre les *références explicites et implicites aux événements* ; c'est le cas dans les deux phrases suivantes :

90) *The boiler exploded in the cellar.*

91) *There was an explosion in the cellar.*

La première exprime une quantification sur un événement mais la description d'aucun en particulier (« Il existe un événement x tel que x a été une explosion et x s'est passé dans la cave et x a concerné la chaudière ») tandis que la seconde exprime un événement singulier explicite ; adopter *e* pour les deux phrases, c'est néanmoins « expliquer pourquoi elle [la phrase] est prise dans un réseau d'implications logiques que l'intuition reconnaît ». (*ibid.* :191)¹¹³

Enfin, du point de vue *ontologique*, les événements sont des objets manipulables par la théorie. Davidson s'interroge longuement sur les critères d'identification et d'individuation des événements. Il lie fortement l'identification des événements à la notion de changement. La cause et l'effet permettent également d'identifier l'événement : « nous identifions ou décrivons souvent les événements en termes de leurs causes et leurs effets ». (*ibid.* :179)¹¹⁴ Même s'il explore le temps et le lieu comme critère d'individuation des événements, Davidson ne retient pas ce critère comme déterminant. C'est plutôt le principe de la cardinalité qui compte : « l'individuation exige des sortes ou des espèces qui fournissent un principe pour le dénombrement ». (*ibid.* :180)¹¹⁵ Cette position philosophique, très différente de celle de Vendler, est importante puisqu'elle a donné lieu à une autre grande tradition dans la classification des types de procès basée sur l'événement : chez Mourelatos (1978) et Bach (1981, 1986), ce principe de dénombrement sert à fonder ontologiquement la classe des *Événements* pour le premier, et l'archi-classe des « Eventualités » pour le second.

¹¹³ ... explain[ing] why it [the sentence] is caught up in the network of entailments that intuition recognizes.

¹¹⁴ We often identify or describe events in terms of their causes and effects.

¹¹⁵ Individuation requires sorts or kinds that give a principle for counting.

2.3.3. La classification des verbes et l'événement davidsonien.

L'article de Davidson n'induit pas directement une classification lexicale des types d'événements. D'autres auteurs ont tenté l'entreprise : je vais d'abord présenter la classification de Mourelatos, puis celle de Bach. Davidson va inspirer d'autres auteurs, dont Krifka, qui développe une théorie reposant sur l'association algébrique entre l'objet « événement » et l'objet exprimé par le NP, et aboutit à certaines conclusions sur le calcul de l'aspectualité du VP (voir chapitre 3, pp. 179-181).

Mourelatos (1978) révisé la répartition de Vendler et Kenny (1963) en y incluant le *e* de Davidson. On se souvient que Kenny reconnaissait trois types de verbes : les Activités, les « Performances » et les Etats; ni les Achèvements ni les Accomplissements n'étaient reconnus comme des types séparés. Le regroupement des verbes dans les trois types était assuré par un tableau récapitulant les implications suggérées par les formes temporelles et neuf autres critères linguistiques. La critique majeure de Mourelatos sur la classification de Kenny/Vendler est que celle-ci était gâchée par le fait qu'elles incluent les catégories de l'aspect grammatical. Ce qu'il appelle la « multivalence sémantique » de certains Etats comme *understand*, *know* était imputable non pas à des propriétés inhérentes aux verbes eux-mêmes, mais aux cas de « transposition sémantique fournie par le système aspectuel » (Mourelatos 1978 :196). Kenny et Vendler auraient dû tenir compte de l'aspect utilisé dans les tests d'implication ; par exemple, dans la phrase 20) de Kenny, répétée ci-dessous en 92),

92) *A man may be walking to the Rose and Crown, and yet never walk there, perhaps because he is run over on the way.*

la difficulté d'établir de façon fiable l'appartenance de *walk* à telle ou telle classe est essentiellement dû au fait que la première occurrence de *walk* est imperfective tandis que la seconde est perfective. Mourelatos suggère qu'il aurait été préférable de proposer une phrase entièrement au perfectif comme 93), ou à l'imperfectif comme 94):

93) *And there you have it, ladies and Gentlemen, he walks to the Rose and Crown.*¹¹⁶

94) *If it is true now that he is walking to the Rose and Crown, it will be true that he was walking to the Rose and Crown.*

¹¹⁶ *spoken by an on-the-scene reporter, seconds after the subject has crossed the pub's threshold*; Mourelatos emprunte cette phrase à Leech (1969: 139).

L'auteur propose donc une classification basée sur d'autres critères, afin de répondre au fait que certains verbes restent en dehors de la classification de Vendler et Kenny. Il y a par exemple le cas du verbe *see*, ni Etat ni Activité ni Accomplissement. La phrase *I saw him run* ne traduit pas un véritable état du sujet mais rapporte un Evénement que l'on peut nommer comme « *a seeing* » ou « *a sighting* ». Mourelatos reprend la classification vendliérienne en l'insérant dans un contexte ontologique élargi qui inclut la notion d'Evénement, et qui repose sur une trichotomie enchâssée dans un schéma de contrastes binaires ; une différence notable est que les « Occurrences ponctuelles » (Achèvements) et les « Développements » (Accomplissements) ne constituent pas deux types ontologiques distincts. Voici l'essence de sa classification :

- 1) Les Evénements¹¹⁷ se répartissent en deux sous-catégories :
 - les Développements¹¹⁸, contreparties des Accomplissements vendliériens, comme dans *The sun went down* ;
 - les Occurrences ponctuelles¹¹⁹, contrepartie des Achèvements, comme dans *The cable snapped* ou *He blinked*.
- 2) Les Evénements sont dominés par une catégorie les englobant, les Occurrences¹²⁰, qui comprend également les Processus¹²¹, Activités chez Vendler.
- 3) Enfin, le terme générique de Situations¹²² est le terme générique qui domine tous les verbes, qui comprend les Occurrences et les Etats. (adapté de Mourelatos 1978 :201)

Bach (1981, 1986) adopte une classification très proche, qui contient quatre catégories :

« Etats
Processus
Evénements
Evénements prolongés et instantanés. » (adapté de Bach 1981 :67)¹²³

Comme Mourelatos, Bach a nié au temps le statut de primitive ontologique; en particulier, il s'inscrivait contre la position de Montague pour qui les événements étaient des propriétés d'instant de temps avant tout, notion trop abstraite à ses yeux et surtout contraire à l'intuition qui manipule les événements comme des objets qui peuvent se succéder ou se chevaucher.

¹¹⁷ *purely natural events.*

¹¹⁸ *developments.*

¹¹⁹ *punctual occurrences.*

¹²⁰ *occurrences.*

¹²¹ *processes.*

¹²² *situations.*

¹²³ *States / Processes / Events / Protracted and instantaneous events.*

Les notions primitives sont celles qui reconnaissent l'association entre des histoires possibles et une collection d'individus possibles. Bach fonde alors sa classe fameuse des *Eventualités*, terme générique qui recouvre les Etats, les Processus, les Evénements : « une histoire est considérée comme une collection d'éventualités et de leurs rapports entre elles »¹²⁴. (ibid. :70) Le terme d' « histoire possible » est inattendu : Bach rejette l'approche trop logiciste de Montague, pour qui les phrases à propos de relations temporelles ont toujours une valeur de vérité définitive et l'ordonnement de deux événements ou plus est complètement indépendante de l'observateur. Reconnaisant que « l'anglais est une langue pragmatique »¹²⁵, qui confère à ses éléments (les déictiques *I, now*, etc., les temps) une valeur situationnelle¹²⁶ avant tout, le sens vériconditionnel des phrases déclaratives se fait en deux moments, selon Bach :

- Les phrases sont des fonctions logiques depuis le contexte vers des contenus propositionnels ;
- Ensuite, ces derniers sont à leur tour des fonctions depuis des mondes (des « histoires ») vers des valeurs de vérité.

L'important est que la vériconditionnalité des phrases est évaluée seulement une fois l'instance linguistique pragmatique construite. S. de Vogüé (2006) a certainement raison de suggérer que le terme français d'Eventualité n'est après tout pas un faux-ami de l'anglais *Eventuality* : avec le sens explicite d' « événement possible » ou d' « histoire possible »¹²⁷ qu'il confère au terme, Bach semble reconnaître implicitement la primauté du construit linguistique, résultat de l'interaction entre le contexte (la situation d'énonciation) et la classification du verbe. Selon S. de Vogüé, « un verbe se caractériserait par le fait qu'il renvoie quelle que soit la catégorie du verbe en question [Etat, Processus, Evénement] à ce qui peut comme ne peut pas être le cas. » (de Vogüé 2006 :48). Il y a là un projet plus vaste sur ce qu'est un verbe inséré dans un énoncé. Bach semble avoir eu conscience d'enjeux qui vont bien plus loin que la classification sémantique stricte et qui, à un niveau de grain supérieur, annule les classes de verbes avec leurs propriétés que l'on aurait pu croire irréductiblement différentes. Tous les auteurs se sont en tout cas heurtés à cela : Dowty reconnaissait, à l'issue de son calcul aspectuel, que la distinction devenait de plus en plus

¹²⁴ *A history is now taken to be a set of eventualities and relations among them.*

¹²⁵ *English is a pragmatic language.*

¹²⁶ J'utilise le terme « situationnel » dans son acception française ici, pour tenter de traduire le mot *context* qu'utilise Bach.

¹²⁷ *possible event* ou *possible history*.

évanescence au fur et à mesure que le grain de la description s'affinait (cf. ci-dessus p. 53). C'est certainement la raison pour laquelle aujourd'hui les chercheurs s'intéressent à ce que lexicalise chaque racine verbale et évitent des généralisations fondées sur des bases ontologiques.

Quoi qu'il en soit, cette ontologie élargie permet une classification nettement améliorée des occurrences « sensorielles » : Mourelatos peut distinguer les Etats visuels ou auditifs (95, 96), qui ont leurs correspondants dans la classe des Processus (97, 98), des Développements (99, 100) et des Occurrences ponctuelles (101, 102), les deux dernières catégories étant des Evénements :

- 95) *I see dimly.*
- 96) *I hear you well.*
- 97) *I'm seeing a bright light.*
- 98) *I'm hearing a buzzing sound.*
- 99) *I saw him cross the street*
- 100) *I heard him sing a serenade.*
- 101) *I caught a glimpse of him.*
- 102) *I heard him cough.*

Il ne faut là aussi jamais perdre de vue que ce sont les éléments configurationnels et contextuels qui permettent ces distinctions. Deux tests majeurs pour faire émerger la catégorie des événements sont : les adverbiaux et autres éléments cardinaux, et les nominalisations en *-ing* : « les Evénements sont ces situations qui peuvent être dénombrées, directement ou de façon intrinsèque. (...) Ils se rangent dans des *espèces* qui fournissent un principe de *dénombrément* ». (Mourelatos 1978 :209)¹²⁸

Bach a fait ressortir cette affinité entre les objets qu'il cherche à décrire et les théories de la méréologie (partie-tout). Par exemple, le verbe *push* dans *John pushed the cart for hours* ne passe pas le test de la cardinalité dénombrable :

- 103) *For hours there was pushing of the cart by John (*a pushing)*
- 104) **He pushed the cart twice for hours* (dans le sens de: **there were two pushings of the cart*)

¹²⁸ *Events are those situations that can be directly or intrinsically counted. (...) They fall under SORTS that provide a PRINCIPLE of count.*

Push the cart est ici un Processus¹²⁹. Mais l'adverbial *three times* change la donne : la phrase *he pushed the cart three times* est acceptable car elle est comprise comme étant l'ellipse de :

105) *He pushed the cart three times out of his way / over the hill/ started pushing the car three times.*

Push dénote ici un Événement : la phrase implique bien *three completed pushings of the cart*. En revanche, les Etats ne se prêtent à aucun de ces tests:

106) **There is a hating by John of liars.*

107) **There is a dominating by Helen of her husband.*

Mais on peut dire:

108) *There is hate by John of liars.*

109) *There is dominance of her husband by Helen.*

Ces manipulations laissent entendre que pour qu'il y ait véritablement un « Événement » il faut qu'il y ait transition (ce que Davidson, au demeurant, avait bien perçu). Cette façon de voir ne remet pas en cause la classification de Vendler ; elle la précise sur certains des points qui restaient flous. Elle ne peut pas se dispenser de la catégorie du temps, comme le fait remarquer Allen, un autre davidsonien : « les Propriétés, les Processus et les Événements peuvent être distingués en prenant en compte les caractéristiques de l'ensemble des intervalles temporels sur lesquels ils se déploient ». (Allen 1984 : 258).¹³⁰

J'ai donc mes ingrédients de base pour partir en quête d'un modèle qui réalisera le syncrétisme souhaitable dans la méthode de décomposition du verbe : le temps et le *telos*, qui départagent les classes vendlériennes de verbes ; les événements, qui sont assimilés à des objets, linguistiquement réalisés autant par les verbes que les éléments adjoints (prépositions ou adverbiaux, qui ont leur propre structure événementielle), et qui sont mesurés par les intervalles ou points temporels sur lesquels ils existent. A présent, la question fondamentale qu'a très bien posée Verkuyl (1972, 1989, 2000, 2005) est la suivante : est-il possible de

¹²⁹ *process predication.*

¹³⁰ *Properties, processes, and events may be distinguished by considering the characteristics of the set of temporal intervals that they hold or occur over.*

construire une théorie de l'aspectualité, que tout le monde s'accorde désormais à reconnaître comme une propriété des *phrases* entières (Bach, Depraetere), à partir de ces ingrédients que sont le temps ou l'événement qui, chez Vendler et Davidson, respectivement, concernent le seul verbe ? C'est l'enjeu de cette dernière partie.

3. Théorie de l'aspectualité et temps *vs.* événement.

Depuis Vendler, et surtout Smith (1991) pour l'anglais, et depuis les années 1960 pour le russe (chapitre 2), la jonction entre une classification sémantique des verbes et de l'aspectualité s'est réalisée : un grand nombre d'auteurs ont jugé naturel d'allier la quadripartition vendlérienne à une mise au jour des propriétés aspectuelles phrastiques. Verkuyl est un des rares auteurs, dont je partage le point de vue, à s'être élevé contre l'idée d'inclure les classes vendlériennes, propriétés sémantiques des verbes, dans le calcul aspectuel, qui est la propriété des phrases. Je termine ce chapitre par cette question, cruciale pour la suite de la réflexion.

3.1. Compositionnalité aspectuelle.

Dès sa thèse de 1972, Verkuyl a montré que l'aspect duratif ou perfectif d'une phrase qui contient respectivement l'adverbial *for X time* ou *in x time* ne se trouve dans aucun constituant de surface mais est dérivable de la composition de certains des constituants : « les aspects duratif et non-duratif dans les phrases semblent être composés d'une sous-catégorie verbale d'un côté et d'une configuration de catégories de nature nominale de l'autre ». (Verkuyl 1972 :4, cité par Dowty 1979 :64)¹³¹ D'où le titre programmatique de sa thèse: *On the Compositional Nature of the Aspects*. Il faut absolument distinguer deux niveaux structuraux dans la formulation d'une théorie aspectuelle : l'aspectualité interne, calculée à partir de l'association VP + NP2, et l'aspectualité externe¹³², propriété de la phrase (NP1 + V + NP2), dont l'auteur reconnaît que l'on sait encore bien peu de choses (1989).

Pour Verkuyl, le verbe a un sens stable, constant, n'est ni Accomplissement ni Activité, mais c'est la présence ou l'absence de matériau linguistique au niveau de VP qui doit décider de l'assignation de tel ou tel verbe à telle ou telle classe vendlérienne, pas l'inverse. La

¹³¹ *The durative and non-durative aspects in these sentences appear to be composed of a verbal sub-category on the one hand and a configuration of categories of a nominal nature on the other.*

¹³² Respectivement, *inner aspectuality* et *outer aspectuality*.

différence avec Vendler est là : seul le niveau syntagmatique (VP) permet d'élaborer des classes aspectuelles linguistiquement pertinentes. Les deux phrases suivantes :

110) *Mary walked miles.*

111) *Mary walked three miles.*

ne révèlent pas deux types ontologiques différents (Activité vs. Accomplissement), mais informent d'une même situation objective de deux façons différentes. Pour l'auteur, le verbe est porteur d'une information sémantique qu'il représente par [\pm ADDTO] : le trait [+ADDTO] exprime l'idée de dynamisme, de changement et de non-stativité inhérente au verbe¹³³ (comme dans *walk*, *play*, par exemple), le trait [-ADDTO] est le trait statif (*know*, etc.). Le nom, lui, a le trait $\pm S(\text{specified}) Q(u\text{Antity})$: [+SQA] résume le trait quantifié, borné du NP (*a sonata*, *a piece of music...*), [-SQA] le trait cumulatif¹³⁴, non borné (*music*, *sonatas...*). Au niveau du VP, un objet sémantique complexe est créé qui hérite des traits des deux composants ; ainsi, le calcul se fera des deux façons suivantes pour les phrases 110) et 111) :

110) *Mary walked miles.*

111) *Mary walked three miles.*

V[+ADDTO] + NP2,[-SQA] \rightarrow [-TVP] (duratif)

V[+ADDTO] + NP2,[+SQA] \rightarrow [+TVP] (terminatif)

Seul un trait positif sur les deux éléments rend l'ensemble du VP terminatif. L'aspectualité se construit de bas en haut : le trait [+SQA] combiné au trait [\pm ADDTO] du verbe détermine l'aspect de l'objet sémantique complexe qu'est le VP. C'est une approche métréologique de la structure interne des événements, qui de façon cruciale n'a pas recours aux classes vendleriennes. Le sens du VP est en fin de compte une fonction (trajet¹³⁵) qui va de la dénotation du sujet vers la dénotation de l'objet à des instants différents. Cette notion de trajet est importante, nous la retrouverons dans d'autres approches. Ce positionnement théorique conduit Verkuyl à être très sceptique envers l'établissement de catégories ontologiques comme l'événement davidsonien : « au niveau du syntagme il n'y a quasiment aucune place pour des entités ontologiques fixes ». (Verkuyl 2005 :29)¹³⁶

¹³³ Nous verrons au chapitre 2 que cette opposition entre « stativité / dynamicité » a été essentielle dans les classifications lexicales du verbe russe. (Ščerba, 1931)

¹³⁴ Se reporter au chapitre 3, section 3, pour une définition exacte de ces termes (quantisation et bornage).

¹³⁵ *Path*.

¹³⁶ *At phrase level there is no or hardly any room for fixed ontological entities.*

Tout se calcule finalement à partir de la présence ou l'absence des informations sur le V et le NP interne ou externe ; sur ces critères compositionnels, il adopte une tripartition Etat-Procès-Evénement ; il s'agit d'une classification non pas des espèces de verbes, comme chez Vendler, mais des VPs, c'est-à-dire au niveau du syntagme. Voici comment Verkuyl arrive au calcul aspectuel pour ses trois classes :

Etat : [- ADDTO] [± SQA]

Processus : [+ ADDTO] [- SQA]

Événement: [+ ADDTO] [+ SQA] (adapté de Verkuyl 2005 :23)

Il ne s'agit pas là d'une tripartition qui ferait concurrence à la quadripartition vendlérienne, mais bien d'une construction de types aspectuels obtenus par calcul algébrique entre la dénotation du NP2 et la dénotation du NP1 relayées par le verbe. Cette distinction entre états, processus et événements n'est pas ontologique mais métalinguistique, dans les termes mêmes de l'auteur¹³⁷. C'est la présence ou l'absence de matériau linguistique (± ADDTO ; ± SQA) qui décide de l'assignation d'un verbe à telle ou telle classe ; de même, la terminativité (*telos*) apparaît non pas comme intrinsèquement attachée au lexème verbal, mais se déduit du matériau présent ou non sur le verbe ou les NPs. *Walk three miles* est interprété comme terminatif (télique) par l'effet conjugué de la propriété [+ SQA] de *three miles* qui vient restreindre, à un moment donné, l'additivité (la dynamicité) [+ADDTO] propre au verbe *walk*. L'esprit est complètement différent de celui de Vendler. Quant à la classe « événement », elle n'est pas une primitive, mais une désignation métalinguistique commode. Voici une citation importante :

« [+SQA] NPs comme *three miles* et *the letter* [dans *write the letter*] restreignent la progression exprimée par les verbes *walk* et *write* plutôt qu'ils ne fournissent une culmination ou un *telos* : l'argument interne ne laisse aucune place pour que la marche ou l'écriture se poursuive, en quelque sorte. (...) Qu'un Trajet borné ait un point final est une simple conséquence et est bien plus un épiphénomène qu'un élément central du sens [du VP] : ce n'est simplement pas codé. » (ibid. :28-29)¹³⁸

Cette façon de voir a des conséquences importantes sur la catégorie des Achèvements de Vendler. On l'aura compris : Verkuyl n'intègre pas la classification lexicale de Vendler dans

¹³⁷ C'est la raison pour laquelle je n'utilise pas de majuscules pour désigner les termes d'états, processus et événements. (se reporter à la mise au point terminologique en début d'ouvrage)

¹³⁸ [+SQA] NPs like *three miles* and *the letter* [in *write the letter*] restrict the progress expressed by the verbs *walk* and *write* rather than providing culmination or *telos*: the internal argument leaves no room for further walking or writing, so to say. (...) That a bounded Path has a final point simply follows but is closer to being an epiphenomenon than being a central element in the meaning: it is simply not encoded.

la construction de sa théorie de l'aspectualité. Examinons les arguments qui l'ont amené à cette position.

3.2. Confusion de paramètres.

Verkuyl ne réfute pas la quadripartition sémantique de Vendler, il propose simplement qu'elle reste cela, à savoir un classement sémantique faisant ressortir quelques propriétés temporelles supposées inhérentes des verbes. Il y a cependant une incompatibilité foncière à l'utiliser directement pour l'élaboration d'une théorie de l'aspectualité, qui appartient à un niveau structurel plus élevé¹³⁹. Plusieurs observations très pertinentes l'amènent à cette conclusion.

Il note d'abord que Vendler a poursuivi une tradition entamée par Agrell lorsqu'il a fondé la catégorie de l'*Aktionsart*, censée décrire la façon dont les actions sont envisagées ; le terme même d'*Aktionsart* fait intervenir une notion étrangère au temps, la façon dont le référent du sujet envisage l'action. Là est le problème avec le fameux test du progressif. Outre le fait que depuis Vendler il a été noté que les Etats et les Achèvements prennent *be + V-ing*, il y a une critique plus sérieuse : le choix même des exemples proposés par Vendler, utilisant des sujets animés humains, donc capables d'actions volontaires, brouille le paramètre temporel et le mélange avec des notions comme l'agentivité et le contrôle du sujet. Comme le note Verkuyl, des exemples comme les suivants n'apparaissent jamais chez Vendler :

112) *The weather is developing a strange pattern.*

113) *Imports are increasing in price as a reflection of the weakening dollar.*

114) *We are at a point here where small things are mattering.* (exemples de Verkuyl 1989:45)

Au contraire, celui-ci fondait son opposition entre Activités et Accomplissement d'un côté, et Etats et Achèvements de l'autre, au moyen de verbes qui sont hauts sur l'échelle d'agentivité pour les premiers (*He is running, she is eating a sandwich*) et très bas pour les seconds (**I am knowing, ??She was reaching the top*). Le test de *for x time* rangerait *develop* et *increase* dans la classe des Accomplissements ; ils ont pourtant des propriétés très différentes des verbes proposés par Vendler. 112) et 114) ne sont pas agentifs, 115) n'a pas de structure phasale, on ne sait tout simplement pas dans quelle catégorie le classer. De même, l'utilisation que Vendler fait du verbe *stop* pour mettre ensemble les Activités et les

¹³⁹ *a complex sentential property*, selon l'auteur.

Accomplissements révèle encore une fois autant l'agentivité du verbe enchâssé que sa structure phasale :

115) *He stopped running.*

116) *He stopped drawing a circle.*

117) *??The mummy stopped drying out. (ibid.)*

Les deux premières phrases, utilisées par Vendler, font ressortir autant l'agentivité que le progrès inhérent aux verbes utilisés, tandis que la dernière, proposée par Verkuyl, qui contient pourtant un verbe dynamique, est curieuse simplement parce qu'il est difficile d'attribuer une quelconque agentivité ou contrôle à une momie sur l'activité de sécher. Comme le conclut Verkuyl, même si la plupart des phrases sur lesquelles les linguistes raisonnent parlent d'actions humaines, l'agentivité et le caractère processuel des verbes d'actions sont deux notions différentes : le problème est que Vendler n'a jamais reconnu la première propriété comme informant son classement.

Dans le même esprit, Verkuyl propose une critique des autres tests de Vendler pour faire émerger ses classes : on se souvient par exemple que le test de « *It took x time to do y* » lui a servi à séparer définitivement les Achèvements des Accomplissements (section 1.3.2.) puisque pour un verbe d'Achèvement tel que *reach*, dire *It took him three hours to reach the summit* n'implique pas qu'à tout moment au cours de ces trois heures on puisse énoncer *He was reaching the summit*, contrairement à un verbe d'Accomplissement comme *write (a letter)*, qui passe le test sans difficulté. Au contraire, les tests des adverbiaux (*for x time / in x time*) lui avaient permis de mettre ensemble ces mêmes Accomplissements et les Achèvements¹⁴⁰.

118) *He wrote the letter in / ??for an hour*

119) *He reached the summit in / *for an hour.*

Verkuyl note avec raison que le test *It took x time to y* teste en plus une vague notion d'agentivité, que les deux autres tests ne font pas ressortir. Le même mélange des paramètres nuit donc à l'énonciation d'une théorie strictement aspectuelle. De façon intéressante, les études de classification des types de prédicats du côté russe (Selivërstova 1982) incluent de façon explicite et assumée le critère du contrôle (l'agentivité) comme critère de démarcation

¹⁴⁰ Il sera plus longuement question du test de *for x time* dans le chapitre 3.

des classes lexicales ; elles vont même plus loin puisqu'elles en font un critère interagissant de façon systématique avec l'aspect grammatical (chapitre 2).

Suivant la logique de Verkuyl, il n'y a donc aucune raison de séparer les Accomplissements des Achèvements si le but qu'on se fixe est d'élaborer une théorie aspectuelle, c'est-à-dire une théorie qui se fixe comme objectif de représenter la façon dont les locuteurs conceptualisent les actions et les événements dans les énoncés de la langue.

3.3. Les Achèvements revus.

Une question laissée en suspend est : faut-il faire des Achèvements un type ontologique à part ? Il y a deux questions en fait : si l'on s'en tient à une entreprise de classification sémantique, il est indéniable que, dans la représentation que tout locuteur de l'anglais s'en fait, des verbes comme *reach*, *arrive*, *recognize*, ne lexicalisent que le résultat d'un processus, tandis que des verbes comme *write*, *draw*, *run*, ont une partie processuelle plus développée. *Reach*, *arrive* et *recognize* sont bien des « occurrences limite » ou *boundary happening*, selon Piñon (1997)¹⁴¹, mais si le but est d'établir une théorie des types aspectuels, argumente Verkuyl, alors Accomplissements et Achèvements forment une seule classe naturelle.

L'auteur donne l'exemple du verbe *discover*, considéré depuis Vendler comme le prototype même de l'Achèvement. L'argument est le suivant : par une sorte de convention, *discover* est compris comme « découvrir quelque chose d'un seul coup »¹⁴², et les phrases censées illustrer ce sens sont du type *He discovered a treasure*. Il en est de même pour les Accomplissements : *write* est généralement traité comme un Accomplissement par une association abusive avec un argument singulier, *write a / the letter*. Or, il est possible, comme le font les lexicographes, que les linguistes continuent obstinément d'ignorer, de définir le verbe *discover* sans suggérer un sens quelconque d'achèvement : « enlever un obstacle, trouver ce qui est caché »¹⁴³ ; ces définitions courantes de *discover* n'incluent de façon cruciale aucune information sur la durée du procès conduisant au point final, ne suggèrent aucunement une durée instantanée. Des phrases comme :

120) *John discovered many valuable treasures during his long career as a gold digger.*

121) *John discovered much more than he expected,*

¹⁴¹ Piñon est un des rares auteurs à défendre l'idée que les Achèvements constituent une classe ontologique à part.

¹⁴² *discover some individual in one swoop.* (Verkuyl 2005:30)

¹⁴³ *take away a barrier, find what is covered* (ibid.)

où il est tout à fait permis d'hésiter entre une *Activité* ou un *Accomplissement*, sont généralement ignorées. Il est ainsi possible de définir des verbes comme *win*, *discover*, *explode*, etc., sans jamais utiliser la notion de *telos* : « Pourquoi mourir devrait-il exprimer un but inhérent plutôt que “cesser de vivre” ? (...) Pourquoi exploser devrait exprimer un but inhérent plutôt que quelque chose comme “faire se répandre” ? ». (Verkuyl 2005 :28)¹⁴⁴

Vendler a fait des expressions *write a letter*, *draw a circle* les prototypes de ses exemples de verbes d'Accomplissement car dans la représentation stéréotypée des années 1950, ces deux actions prenaient un certain temps. Avec les progrès de la technologie, il devient possible d'écrire une lettre ou de dessiner un cercle en une fraction de seconde, en pressant une simple touche sur le clavier d'un ordinateur. Aujourd'hui, note Verkuyl, si un locuteur souhaite décrire fidèlement ce qu'il fait lorsqu'il écrit une lettre, généralement pré-formatée dans les logiciels de traitement de texte et obtenue en pressant une touche, il dira naturellement:

122) *Now I've (just) written a business letter,*

chose impensable du temps de Vendler. Est-ce que cela fait de *write* un *Achèvement* pour autant? La réponse de Verkuyl est négative : la durée supposée intrinsèque attachée à la dénotation d'un verbe comme *write* ne nous empêche pas de l'utiliser pour décrire un événement aujourd'hui devenu instantané ; la langue n'a pas jugé utile de changer de verbe pour décrire un processus qui a changé ; la conclusion est sans appel : « il n'y a aucun critère décisif pour créer une classe des *Achèvements* ». (Verkuyl 1989 :58)¹⁴⁵ Le paramètre de la durée intrinsèque qu'emporte avec lui un lexème verbal n'est donc en soi pas crucial pour une théorie aspectuelle. L'*Achèvement* est un *Accomplissement* qui, dans notre conceptualisation habituelle, stéréotypée de l'événement décrit, a une durée égale à zéro, mais qui peut être modifié. Un dernier argument qui milite en faveur d'une prise en compte non pas du seul verbe mais du VP muni de ses arguments dans une théorie aspectuelle est la contribution de l'argument externe (le sujet) dans le calcul aspectuel au niveau de la phrase.

3.4. L'événement comme « dividu ».

¹⁴⁴ *Why should die express an inherent goal rather than expressing something like “cease to live” ? (...) Why should explode express an inherent goal rather than something like “cause to scatter” ?*

¹⁴⁵ *There are no decisive criteria for Achievementhood.*

Les Formes Logiques de Verkuyl, de façon significative, ne contiennent pas de prédicats *e* séparés : l'événement n'est pas une primitive, il se déduit de l'application des fonctions opérant entre la dénotation de l'argument externe, le verbe et la dénotation de l'objet interne ([± ADDTO] et [± SQA]). L'idée de base étant que le sens de la phrase est obtenu à partir du sens des éléments la composant, du bas (items lexicaux) vers le haut (syntagmes, etc.), l'événement ne préexiste pas au VP : « l'événement est là parce qu'il y a un VP qui le désigne, mais ce VP est là seulement s'il y a plus d'informations élémentaires apportées par le verbe et son argument interne direct ». (Verkuyl 2000 :174)¹⁴⁶ L'intérêt d'une telle approche réductionniste est que Verkuyl accorde une place à l'argument externe du verbe, le sujet, dans son calcul aspectuel. Il pose le problème des NPs à sujets multiples qui falsifient la notion même d'événement dans le calcul de l'aspectualité. Ainsi, combien d' « événements », au sens le plus intuitif qui soit, une phrase comme 123) inclue-t-elle ?

123) *Mary mailed five letters while still in France.*

Plusieurs possibilités combinatoires s'offrent : trois lettres à Bordeaux, deux à Paris? une à Marseille, quatre à Toulouse ?, etc. Dans ce cas, le nombre de *e* davidsoniens qu'il faut postuler devient très incertain. Le nombre d'événements n'est pas postulé d'emblée, il se déduit (ou ne se déduit pas). L'événement n'est pas un individu mais un « dividu », qui se réalise au fur et à mesure que s'actualise dans le temps réel l'information de cardinalité présente dans la phrase. Le verbe détient une information temporelle stable, c'est la nature des arguments (interne d'abord, externe ensuite) qui modifie l'aspectualité du VP et donc l'existence d'un ou de plusieurs « événements ». Tout cela est juste, mais n'a rien de contradictoire avec ce que dit Davidson : on se souvient que la logique de ce dernier est quantificationnelle et existentielle. L'événement est une abstraction dans sa théorie : une phrase comme 123) n'exprime pas un ou des événements singuliers, elle exprime simplement l'existence d'un certain type d'événement(s) ; c'est la combinatoire avec les autres éléments de la phrase qui décidera si on a affaire, au sens banal du terme, à un événement ou plusieurs. Il n'y a donc là aucune contradiction.

Verkuyl a cependant raison d'inclure le sujet dans le calcul aspectuel si l'aspect est, comme je le crois, une propriété des phrases. Une caractéristique ressort à propos du verbe anglais : à cause de sa morphologie « pauvre », il est sous-déterminé quant aux schémas possibles de

¹⁴⁶ *The event is there because there is a VP that denotes it, but this VP is there only if there is more elementary information contributed by the verb and its internal argument.*

dénotation du sujet vers la dénotation de l'objet. Le russe, en revanche, est beaucoup plus transparent et confirme les positions de Verkuyl en syntaxe de surface : certains préverbes ont justement pour fonction de spécifier cette information de cardinalité et de trajectoire sur le NP (le NP1, le sujet, ou le NP2, l'objet) et cette fonction de succession et d'additivité propre au verbe. Les deux paires de phrases suivantes en anglais présentent en surface des informations de cardinalité différentes sur les NPs (*he / a Russian girl ; they / Russian girls*) ; de ce calcul on déduit que 124) dénote un événement plus « borné » que 125). C'est vrai aussi en russe, à ceci près que c'est directement visible sur le verbe lui-même, modifié par un préverbe différent (*po-* ou *pere-*) dans chaque cas :

124) *He married a Russian girl.*

125) *They all married Russian girls.*

126) *On ženilsja na ruskoi devuške.*

Il s'est-marié avec fille russe

127) *Vse oni pereženilis' na russkix devuškax.*

Tous ils *pere-se-sont-mariés* avec filles russes

On note le même changement de préverbe dans 130) et 131), qui sont les traductions respectives de 128) et 129) :

128) *He fell ill.*

129) *They all fell ill.*

130) *On zabolet.*

Il *za-est-tombé-malade*

131) *Oni pereboleli.*

Ils *pere-sont-tombés-malade*

Le préverbe *pere-* s'est spécialisé dans cette valeur distributive : il « suppose soit un sujet complexe, soit un objet au pluriel », souvent les deux (M. Guiraud-Weber, 65). Il exprime directement une trajectoire puisque son sens premier est celui de « traverser, à travers » (*On peresël ulicu* : il a traversé la rue). Dans les exemples ci-dessus, c'est le trait [±SQA] de l'argument externe que vise le préverbe (je note au passage que le nombre d' « événements » objectifs obtenus est aussi incertain en russe qu'en anglais) ; dans les exemples qui suivent, c'est au contraire les propriétés [±SQA] de l'argument interne qui provoquent l'apparition du préverbe *na-*:

132) *The girl bought a book/some books.*

133) *The girl bought many books.*

134) *Devuška kupila knigu / knigi.*

Jeune fille a-acheté un livre / des livresACC

135) *Devuška nakupila *knigu / knig*

Jeune fille *na*-a-acheté un livre / des livresGEN

Le verbe simple *kupit'* ne précise pas la quantité de livres achetés, qui peut aller d'un seul à un certain nombre ; le préverbe *na-*, quant à lui, a pour fonction de dénoter explicitement une grande quantité d'objets représentée par l'argument interne, qui reçoit le cas génitif, qui marque selon A. Timberlake une « quantifiée non spécifiée mais limitée » (Timberlake 2004 : 319)¹⁴⁷. Nous verrons au chapitre 3 que le préverbe *po-* a une fonction similaire de modification de la dénotation de l'argument interne.

L'intérêt de cette comparaison anglais/russe est que la seconde langue marque explicitement le type de trajectoire « sérielle » qui va du sujet vers l'objet. Les énoncés qui contiennent les préverbes *na-* et *po-* posent un problème redoutable aux théories qui font reposer l'opposition perfectif/imperfectif sur les traits quantifié (télique) / cumulatif (atélique). Le verbe composé *nakupit'* de la phrase 135) est sans ambiguïté aucune perfectif, pourtant il est *a priori* atélique puisque l'énoncés focalise une situation interne complexe (en termes davidsoniens, une multitude de sous-événements à la structure interne incertaine). De ce problème il sera plus longuement question au chapitre suivant qui traitera de la quantisation (Krifka).

Ce premier chapitre exploratoire m'a conduit à dégager trois primitives qui informent les classifications sémantiques des verbes proposées dans la littérature : le temps (Vendler), la télicité (Vendler et Garey) et l'événement (Davidson) ; quels que soient les modèles adoptés par la suite, elles seront les éléments essentiels de toute classification des verbes et VPs. Même s'il peut apparaître que les primitives « temps » et « événement » sont irréconciliables au premier abord, il s'agit en fait de deux niveaux de généralisations, l'événement constituant, à mon sens, le principe abstrait qui permet d'englober le premier. Il semble que la variable événementielle *e* et l'idée de base qui la sous-tend (« on peut parler des événements comme on parle des objets », qui est la position initiale de Davidson) soient largement redevables de

¹⁴⁷ *unspecified but delimited quantity.*

la structure de l'anglais, qui permet de convertir très facilement une phrase comportant un verbe d'action (*I saw John*) en syntagme nominal au moyen de *-ing* (*a seeing*), et fournit donc sans peine ce principe de comptage qui est le critère fondateur des événements (Mourelatos 1978). Je n'ai jamais lu un seul auteur qui fasse même référence au *e* davidsonien en russe. Vendler a sans nul doute mis au jour des critères plus intuitivement perceptibles d'un point de vue translinguistique : un certain nombre de linguistes russisants, anglo-saxons il est vrai, ont mis ses quatre classes au service d'une description du verbe russe (chapitre 2). Malgré tout, les notions d'événement et de sous-événement(s) dont se décompose le verbe, même si elles sont aujourd'hui utilisées de façon plus triviale que ne l'entendait Davidson, offrent un mode de notation utile dans la description des classes de verbes (cf. chapitre 5 et la structure événementielle).

L'intérêt d'une étude serrée des auteurs fondateurs dont il a été question dans ce chapitre a de plus montré, loin des idées toutes faites sur la question, que ceux-ci ont toujours reconnu des zones de flou, d'incertitude, dans les critères mêmes des classifications défendues. Des classes importantes de verbes, en particulier les Achèvements, n'ont pas à ce jour reçu de statut ontologique stable ; tantôt ils sont assimilés aux Accomplissements, tantôt ils sont rangés dans une super-catégorie « Événement ». Même la distinction entre certains prédicats d'Activités et d'Accomplissements, qui semblait si nette et non controversée chez Vendler, est parfois sujette à caution (cf. le cas de *waltz* et *chuckle* chez Dowty). Nous verrons par la suite les élargissements des classes de base qui ont été proposées par divers auteurs pour résoudre ces difficultés.

Le point essentiel qui ressort de ce premier chapitre est que l'aspect est une *propriété de la phrase entière* ; une classification sémantique des types de verbes devrait donc s'entendre comme la mise au jour des propriétés diverses, essentiellement temporelles et événementielles, qui informent l'interprétation des phrases de la langue, mais alors est-il encore question d'une classification des verbes comme *unités lexicales* ? D'autre part, le critère du contrôle, de l'agentivité, qui semble être un paramètre essentiel pour faire émerger les classes aspectuelles, n'est jamais reconnu comme tel pour l'anglais, chez Vendler par exemple. J'adopte un modèle proche de celui défendu par Verkuyl : il ne peut être question d'aspect qu'au niveau phrastique ; les primitives temporelles du verbe de Vendler ne constituent qu'une des pièces du puzzle, d'autres paramètres doivent être convoqués. Cependant, le grand succès des théories du changement et de la coercion des types aspectuels pour l'anglais s'explique directement par ce qui vient d'être dit : puisqu'une large majorité d'auteurs a voulu conserver les classes vendlériennes, la seule solution dans l'élaboration d'une théorie aspectuelle était de

les faire dériver les unes des autres au moyen de fonctions logiques de transformation : c'est ce à quoi sera consacré le chapitre 3.

J'examine à présent comment divers auteurs, russes et anglo-saxons, ont entrepris des classifications du verbe russe : malgré des convergences importantes, des différences se dessinent, notamment dans la prise en compte explicite du critère de l'agentivité et des diverses sous-classes d'Etats.

Chapitre 2 : Les classes aspectuelles en russe.

C'est Sigurd Agrell qui, en 1908, a inauguré les débuts de l'aspectologie en étudiant le verbe polonais. Puis, comme le dit M. Wilmet :

Les slavisants ont transmis le furet aux germanistes. Il est passé ensuite, de proche en proche, aux romanistes, puis aux anglicistes, aux africanistes, aux amérindianistes ... (Wilmet 1997 :309)

En se transmettant de familles de langues en familles de langues, le « furet » a semé une grande confusion. Le terme « aspect » (*vid*, en russe) sert à décrire le système d'organisation des verbes tel qu'au moins deux verbes au contenu lexical identique sont appariés (corrélés), l'un d'aspect perfectif, l'autre d'aspect imperfectif, et que cet appariement doit fournir toutes les oppositions temporelles nécessaires. Agrell a justement introduit la notion de mode d'action ou *Aktionsart* pour distinguer l'aspect sémantique des verbes de l'aspect grammatical, ce que Garey fera quarante ans plus tard pour le français. Il faut noter tout de suite que parler de « l'aspect dans les langues slaves » en général est une erreur : au cours de son histoire, le russe a perdu tous ses paradigmes de conjugaison, auxiliée ou non (aoriste, parfait, imparfait), qui existaient en slave commun, la langue ancêtre des langues slaves. Mais le bulgare, par exemple, a conservé, en plus de l'appariement aspectuel, tous ses paradigmes temporels. La valeur de l'aspect, grammatical ou *Aktionsart*, n'est forcément pas la même selon la langue considérée. Je ne parlerai ici que du russe, langue aspectuelle « pure » dans le sens où il ne reste « que » l'opposition aspectuelle concentrée dans deux verbes ; à part au futur imperfectif et au passif, toutes les formes auxiliées ont disparu ; en revanche, les procédés d'affixation (préfixation, suffixation) verbale sont extrêmement développés.

Ce tableau qui vient d'être brossé à grands traits de la réalité morphosyntaxique de l'aspect en russe permet de comprendre les orientations prises par la recherche en slavistique russe. D'un côté, cette opposition terme à terme systématique entre un verbe perfectif et un verbe imperfectif explique pourquoi, très tôt, les linguistes russisants ont examiné le verbe russe presque exclusivement sous l'angle de l'aspect et de l'*Aktionsart*. L'autre fait saillant est que cette opposition se construit sur des procédés fondamentalement lexicaux, dérivationnels, la préfixation et la suffixation, et que ces procédés donnent souvent lieu, pour une seule base verbale, à une multitude de verbes désignant des modes d'action différentes¹, compliquant le

¹ Le linguiste russisant Forsyth (1970) utilise le terme anglais de *procedural*.

schéma général des oppositions aspectuelles. Cette emphase sur l'aspect-*Aktionsart* a longtemps occulté le fait que la préfixation est avant tout un procédé de dérivation lexicale. Ce n'est que très récemment que ce changement de perspective s'est imposé, faisant dire à Timberlake (2004) que « la perfectivisation est et reste un sous-produit du processus de formation lexicale ». (Timberlake 2004 :19)² Les travaux en cours actuellement sur les verbes et la préfixation (Krongauz 1998, Dobrušina, Paillard, Mellina 2001) confirment cette tendance et rompent avec cette primauté de l'aspect. Il convient d'admettre que l'opposition grammaticale perfectif/imperfectif repose en premier lieu sur des oppositions lexicales : l'aspect reçoit un marquage formel à un niveau très bas du VP. Mais doit-il être réduit à cela ?

Parallèlement à cette recherche strictement aspectologique, il convient de faire place à une longue tradition de classement sémantique des types de prédicats, dont un des représentants est Ščerba (1931), puis Ju. Maslov, dont l'article de 1948 a jeté les bases d'une réflexion entre l'interaction des types lexicaux et de l'aspect, dans le même esprit que Vendler. O. Selivërstova (1982) a fourni un bilan extrêmement détaillé et précieux de cette recherche féconde dans un ouvrage consacré aux types de prédicats, avec le souci constant de comparer les approches russes avec les approches anglo-saxonnes, dont celle de Vendler. Trois points sont à noter dans la tradition russe de classification des types de verbes, qui méritent que l'on s'y arrête: 1) un traitement substantiellement différent est réservé aux Etats et à la notion de stativité en russe ; 2) le paramètre de l'agentivité, du contrôle du sujet, présent mais de manière confuse chez Vendler (cf. pp. 71-73), est ici un trait constitutif de la classification et interagit de façon tout à fait intéressante avec l'interprétation de certaines configurations aspectuelles ; 3) contrairement à une certaine tradition aspectologique anglo-saxonne (Brecht, Timberlake), qui considère que la fonction exclusive de l'aspect grammatical est de révéler les distinctions sémantiques aspectuelles potentiellement présentes dans les lexèmes verbaux, chez Selivërstova cette interaction est limitée.

Pour le lecteur non russisant, je dois d'abord exposer les données essentielles du verbe russe. Puis, pour faire pendant au chapitre 1, je présenterai les grandes lignes d'une classification des types de prédicats hors aspect grammatical (Selivërstova, Ščerba), puis ferai un historique de la tradition aspectologique russe et évaluerai l'impact extraordinaire qu'elle a eu sur l'étude du verbe et de l'aspect sémantique en dehors du russe, pour terminer par les

² *Perfectivisation is and remains a by-product of the word-building process.*

positions anglo-saxonnes sur le russe, qui ont systématiquement utilisé la classification vendlienne dans un objectif global d'explication de l'aspect conçu comme aspect « configurationnel » (Timberlake). Une même interrogation me guidera dans ce chapitre : est-il souhaitable d'intégrer une classification des types sémantiques de verbes directement dans la formulation d'une théorie aspectuelle ? La question est cruciale en russe puisque tout lexème verbal est soit d'aspect perfectif soit d'aspect imperfectif dès l'entrée du dictionnaire. Un point mérite d'être noté immédiatement : les aspectologues n'ont pris en compte que les modes finis, généralement le passé, dans la mise au jour des valeurs aspectuelles. Or la corrélation perfectif/imperfectif existe pour les verbes aux modes non finis également. La lecture de ce chapitre doit donc se faire en gardant ce fait présent à l'esprit, qui relativise ce qui va être exposé.

1. Données essentielles sur le russe.

Prenons une base verbale simple (ni préfixée ni suffixée), d'aspect imperfectif, *čitat'*, lire ») ; à partir de *čitat'*, que l'on peut grossièrement classer comme verbe d'Activité, on peut former les verbes suivants, qui, préfixés, deviennent systématiquement perfectifs :

- 1) *Pročitat' gazetū* : lire le journal.
- 2) *Počitat' čas* : lire une petite heure.
- 3) *Načitat'sja (rycarskix romanov)* : trop lire / s'abreuver (de romans de chevalerie).
- 4) *Perečitat'* : relire.
- 5) *Dočitat' knigu* : lire le livre jusqu'au bout.
- 6) *Vyčitat' novost'* : apprendre une nouvelle.
- 7) *Otčitat' za šalost'* : tancer quelqu'un vertement (pour une bêtise qu'il a faite).

On constate le rôle fondamental de la préverbalisation dans ces exemples ; le préverbe a quatre domaines d'application sémantique (Paillard 2003) :

- L'aspect grammatical : 1) est considéré comme le corrélat aspectuel perfectif de *čitat'*, n'ajoutant ni ne retranchant rien au sens fondamental du verbe. Le couple aspectuel consacré est donc *čitat' → pročitat'*. *Pro-* dans ce cas a longtemps été considéré comme « préverbe vide » ou « neutre » ; cette analyse n'a aujourd'hui plus cours (cf. chapitre 4 et 5). Chacun de ces deux verbes fournit deux conjugaisons : le premier paradigme, aux flexions riches de personne, de genre (3^{ème} personne) et de nombre, fournit le présent (verbe imperfectif) et le futur (verbe perfectif) :

8) *Ja (pro)čitaju*: je lis / je lirai.
Ty (pro)čitaš'
On/ona/ono (pro)čitaet
My (pro)čitaem
Vy (pro)čitaete
Oni (proi)čitajut

Le second paradigme, plus pauvre mais plus explicite quant au marquage temporel, fournit le passé: le suffixe *l-*, ancien participe parfait devenu flexion du passé, s'ajoute au radical; la distinction de personne disparaît, seule reste l'indication du genre et du nombre (*-∅* pour le masculin, *-a* pour le féminin, *-o* pour le neutre, *-i* pour le pluriel) :

9) *Ja (pro)čital, -a*: je lisais (j'ai lu)
Ty (pro)čital, -a.
On/ona/ono (pro)čital, -a, -o, etc.

Le russe ne se démarque pas de la majorité des langues : le temps présent n'a pas de morphème propre (*-u, -eš', -et, etc.*, sont des traits de personne), mais il utilise nécessairement le verbe imperfectif ; le passé est toujours marqué, par le morphème *l-*. A partir du verbe perfectif *pročitat'*, il est cependant possible d'obtenir un verbe imperfectif par suffixation : (→ *pročityvat'*), dont l'emploi n'est pas très courant, mais qui complique néanmoins le système (c'est le problème de l'imperfectif second.)

- Les modes d'action : 4) et 5) constituent des modes d'action (*Aktionsarten*) pour le verbe *čitat'* : ils dénotent un aspect particulier du procès *čitat'*, « lire » : son caractère répété (4) et finitif (5) : ces verbes sont d'aspect perfectif, selon une règle générale qui dit que tout verbe composant (ex : *čitat'*), d'aspect généralement imperfectif, devient perfectif lorsqu'un préverbe lui est ajouté. A partir de ces verbes est dérivé un verbe d'aspect imperfectif correspondant au moyen du suffixe imperfectivant généralisé *-iva/-yva* : *perečityvat' / dočityvat'*.

- La détermination quantitative et/ou qualitative du procès : le préverbe introduit des déterminations quantitatives et/ou qualitatives sur le procès désigné par le verbe simple qui peut être aussi bien un imperfectif qu'un perfectif. *Počitat'* en 2) implique une mesure temporelle à l'événement (« lire un peu »), et *načitat'sja* en 3) désigne une (trop) grande quantité de lecture. Selon la fréquence d'emploi du verbe, un verbe imperfectif correspondant est dérivé ou non.

- La création de nouvelles unités lexicales : dans 6) et 7), on perd progressivement l'idée de « lire » *stricto sensu*. Cette façon de considérer la prévervation, longtemps reléguée aux travaux et analyses des lexicographes, trouve un regain d'intérêt depuis quelques années, au point même que ce rôle lexical est passé au premier plan dans les travaux sur le russe depuis les années 1980 dans l'école américaine cognitive (Flier, Janda) et à partir des années 1990, l'école française et russe (Krongauz, Dobrušina, Paillard, Mellina) ; le rôle aspectuel du préverbe est simplement un des sens possibles du sens de base de la combinaison « préverbe + base verbale (BV) ». La seconde partie de cet ouvrage sera consacrée à ce changement radical d'emphase. Dans ce chapitre, je m'en tiens aux positions traditionnelles.

On le voit, le russe fait partie de ces langues pour lesquelles, selon Comrie (1976), il est très difficile de délimiter les frontières entre morphologie dérivationnelle et flexionnelle, et entre morphologie, syntaxe et discours. Comme l'ont systématiquement souligné les linguistes russisants de courants très divers (Bondarko, Forsyth, Veyrenc, Hopper, Fontaine), le sens de l'opposition aspectuelle se réalise pleinement dans le discours, dans la syntaxe du texte, et n'est pas qu'un fait morphologique et lexical. Ainsi, le verbe perfectif *pročitat' knigu* (« lire un livre ») au passé a au moins trois sens : dans un échange dialogué, il peut signifier que le référent du sujet a lu le livre en entier :

10) *Ja pročital knigu, mogu vernut' eë v biblioteku* : j'ai lu le livre, je peux le rendre à la bibliothèque.

Il peut aussi prendre un sens de parfait résultatif : le personnage qui énonce la phrase suivante a lu une nouvelle concernant une tierce personne, et c'est ce qui explique qu'elle soit venue ; elle n'a pas nécessairement lu *tout* l'article :

16) *Ja pročla³ v gazete, prišla* : j'ai lu [la nouvelle] dans le journal, et je suis venue.

Dans une narration en revanche, le perfectif dénote que l'événement « lire le journal » a rempli une séquence temporelle, ni plus ni moins que le passé simple « lut » en français ; c'est la fonction de séquentialité narrative banale de tout verbe perfectif au passé :

17) *On vzjal gazetę, pročel eë, i postavil obratno na stol* : Il prit le journal, le lut et le posa de nouveau sur la table.

³ Le verbe *pročla* est une variante parlée du verbe *pročitala*.

Il se passe la même chose avec la classe des verbes de perception, d'émotion, etc. (c'est-à-dire les verbes d'Etat): même si, considérée individuellement, la formation préverbée perfective peut prendre le sens d'inception de l'état ou de l'émotion⁴, son emploi en discours dépasse largement ce sens et est « simplement » perfectif (dénotation d'un fait nouveau sur la scène de la narration). C'est pourquoi la signification différente des deux membres du couple aspectuel qui est très souvent proposée pour ces verbes, du type :

videt' (IMP, « voir ») / *uvidet'* (PER, « commencer à voir, apercevoir ») ;
slyšat' (IMP, « entendre ») / *uslyšat'* (PER, « commencer à entendre, percevoir »),

ne reflète pas la réalité de leur emploi :

18) *Dopil eë i uvidel^P tam že, na škafu, vazu* : Il finit de boire sa tasse et vit là-bas, sur l'armoire, le vase.

Dans cet exemple, le perfectif *uvidel* signifie bien « aperçut », tout autant que le français « vit » ; c'est la séquentialité narrative qui confère cette valeur au verbe perfectif. Dans l'exemple suivant, *uvideli* ne signifie plus « apercevoir » mais « voir » à tous moments :

19) *Esli by vse dekabristy uvideli^P svoi imena na tabličkax našix nynešnyx ulic, ne bylo by, ja dumaju, nikakogo dekabr'skogo vosstanija.* : Si tous les décembreistes avaient vu leurs noms sur les plaques de nos rues d'aujourd'hui, il n'y aurait pas eu, à mon avis, de soulèvement.

A l'infinitif, comme on s'y attend, cette notion d'inchoation est perdue (« voir d'un seul coup » ne signifie pas « commencer à voir ») :

20) *Ja četko ponimal, čto nikogda v žizni mne bol'se ne dovedětsja uvidet^P razom takoe količestvo nebesnyx krasavic* : Je comprenais très bien que jamais plus il ne me serait donné de voir d'un seul coup un tel nombre de beautés célestes.

Il y a dans cet exemple un fait grammatical incontournable : l'expression *ne dovedětsja* demande un verbe perfectif, quelle que soit la classe lexicale de celui-ci.

C'est ce danger permanent de confusion entre aspect sémantique et aspect grammatical qui rend la tâche du linguiste russisant difficile ; il est tentant, et courant, de faire les raccourcis suivants : Verbe préfixé (*pro-čitat'*) = télécité (*read through*) = perfectif. L'étymologie

⁴ Cette assignation d'un sens particulier est en soi très problématique car le préverbe *u-* n'a généralement pas le sens d'inchoation dans les formations où il apparaît.

suggère cet appariement : l'aspect grammatical perfectif est bien né d'une réanalyse des verbes préfixés, originellement « seulement » téliques. Mais l'analogie s'arrête là : une excursion historico-génétique est nécessaire pour clarifier ce point. (pp. 112-119).

Cette double réalité du verbe russe, dont la morphologie permet de multiplier les lexèmes par la préfixation et la suffixation et donc de générer des modes d'action (*Aktionsart*) différents à partir d'un verbe simple, et qui en même temps doit aligner ces formations sur un mode de fonctionnement unique (l'aspect), explique les deux orientations majeures de la recherche aspectologique sur le russe, qui s'est cristallisée dans les travaux fondateurs de l'Ecole aspectologique de Saint-Pétersbourg (alors Leningrad) des années 1960 ; trois grands noms se détachent : Maslov, Bondarko, Isačenko. Tous ont opéré la distinction épistémologique fondamentale entre aspect et mode d'action, mobilisant tous les domaines de l'analyse linguistique : morphologie, sémantique, syntaxe et discours. L'opposition perfectif/imperfectif est une catégorie grammaticale de plein droit, les modes d'action appartiennent au lexique ; mais les deux relèvent de l'étude de l'« aspectualité » (*asepktual'nost'* en russe), c'est-à-dire la façon qu'a le verbe d'exprimer les limites de l'action. Les travaux historiques de Maslov sur l'apparition de la catégorie « aspect » ont très largement contribué à ces positions.

Mais auparavant, je présente un exemple de classification des types de verbes (de prédicats) du russe hors aspect grammatical, dans l'esprit de Vendler.

2. Les types de prédicats.

Dans un ouvrage exhaustif sur la question, Selivërstova (1982) passe en revue les différents types de classification des prédicats⁵ russes dans les deux premiers chapitres, puis étend ses critères de classification à d'autres langues, dont l'anglais⁶. Elle compare notamment les approches de Vendler et de ses homologues russes, dont Maslov. Les traits qu'elle met au jour rappellent évidemment ceux de Vendler, à deux exceptions près : la catégorie des Etats est différente, et le critère de l'agentivité, du contrôle⁷, confusément présent chez Vendler, est ici

⁵ Le terme russe *predikat* a ici le sens de prédicat sémantique, autrement dit, le verbe et ses arguments. Le choix de ce terme vient du positionnement théorique de la linguiste russe, qui considère qu'un verbe décrit avant tout un état de choses (*polozenie vescej*, ou *state of affairs*), donc a une portée phrastique.

⁶ En fait, le second chapitre est de la linguiste Bulygina.

⁷ Le terme russe est « *kontroliruemost'* », c'est-à-dire le fait que le sujet (animé humain) du prédicat contrôle, au sens banal du terme, l'action que celui-ci désigne. Il ne s'agit pas à strictement parler d'agentivité dans le sens du

pleinement reconnu comme critère incontournable d'une classification sémantique des prédicats. Enfin, les interactions avec l'aspect grammatical sont limitées à seulement quelques classes de verbes, et ne sont même pas imputables à des critères strictement aspectuo-temporels ; en cela, Selivërstova se démarque nettement des auteurs anglo-saxons dont il sera question à la fin de ce chapitre (Brecht, Timberlake). La présentation qui va suivre est importante car elle montre qu'il est possible de présenter le verbe russe en dehors d'une problématique centrée sur l'opposition verbe perfectif / verbe imperfectif.

2.1. Les Etats et les Qualités ou Propriétés⁸.

Pour Vendler, les Etats constituent une classe distincte des autres car ils sont immédiatement corrélés à une caractéristique morphosyntaxique particulière : ils ne prennent pas la forme progressive. Un Etat comme *know (geography)* peut être vrai d'un point temporel ou d'un intervalle, mais il ne peut pas se définir par une série de phases qui se succéderaient dans le temps⁹ ; autrement dit, il n'a pas d'existence phasale. Vendler rattache les verbes de sentiment (*love, hate*) et de cognition (*believe*) à la classe des Etats parce qu'ils dénotent des procès qui ne peuvent être « menés » délibérément ou avec attention¹⁰. Puis Vendler étend singulièrement la classe des Etats pour y inclure les verbes de qualités, exprimés par des prédicats adjectivaux avec copule : « *being hard, hot, or yellow ; being married, being present or absent, healthy or ill* », les opérations immanentes de la philosophie, dans ses propres termes, qu'il voulait démystifier dans son article. Et la liste se poursuit : « *having, possessing, desiring, or wanting something, ruling, or dominating somebody or something* » (*ibid.*:107-108), les habitudes (*Do you smoke?*). A la suite de Vendler, beaucoup d'auteurs anglo-saxons ont étendu la classe des prédicats pour y inclure les Etats dérivés par changement aspectuel : les Etats progressifs, Etats habituels, Etats de l'événement, etc.¹¹

rôle sémantique d'agent, mais de quelque chose de plus général que cela comme la volition, l'intentionnalité, la participation, etc.

⁸ Le terme russe est *svoïstvo*, « qualité ».

⁹ *It may be the case that I know geography now, but this does not mean that a process of knowing geography is going on at present consisting of phases succeeding one another in time.* (Vendler 1967:99-100)

¹⁰ *We find (...) that one cannot know, believe, or love deliberately or carefully, and none of us can be accused of, or held responsible for, having « done » so either. We may conclude (...) by saying that states and some achievements cannot be qualified as actions at all.* (*ibid.* :106)

¹¹ *progressive states, habitual states, states of the event.* Le chapitre 3 traite de ces questions liées à la coercition des types.

La tradition russe est différente : Ščerba (1931), le pionnier de la classification sémantique des prédicats russes, en distinguait trois types : 1) les Actions ; 2) les Etats ; 3) les Propriétés ou Qualités¹². C'est qu'il existe en russe, à côté des prédicats adjectivaux, une classe importante de verbe dénominaux ou déadjectivaux au sens intuitivement statif :

21)

byt' leniv : être flemmard / *lentjajničat'* : faire le flemmard.

byt' uprjam : être entêté / *umprjamit'sja* : faire l'entêté ;

byt' bolen : être malade / *bolet'* : être malade.

byt' bel : être blanc / *belet'* : être (apparaître) blanc ;

byt' zelënym : être vert / *zelenet'* : verdoyer ;

byt' pust : être vide / *pustovat'* : être vide, être désert, ne pas être fréquenté.

Ščerba faisait l'observation intéressante que ces prédicats, en apparence statiques, s'apparentaient à des « actions » au sens intuitif du terme. Bulygina (1982) reprend cette analyse pour conclure que la catégorie de stativité ainsi que Vendler l'a définie ne s'applique pas telle quelle au russe. Pour ces verbes ci-dessus, la version adjectivale décrit généralement une Qualité, hors temps, tandis que le verbe correspondant exprime ce que la linguiste décrit comme un « phénomène statique » ou une « manifestation ».¹³ Prenons quelques exemples :

22a) *Sneg bel* : La neige est blanche. (adj.)

22b) *Eščë v poljax beleet sneg* : Dans les champs s'étend encore de la neige, blanche (verbe).

23a) *Karmany u menja pustye* : mes poches sont vides. (adj.)

23b) *Pomeščenie pustuet* : le local est désert / a été vidé de ses habitants. (verbe)

Les phrases sous a) décrivent une Qualité ou Propriété. Les phrases en b) contenant un verbe décrivent une situation observée, commentée par le locuteur : les champs se dévoilent à sa vue comme blancs de neige ; il constate le vide du local. La catégorie très large des Etats vendlériens est divisée en deux ; il y a d'un côté les Qualités ou Propriétés, hors temps, et de l'autre les Phénomènes, qui sont dans le temps mais adynamiques. Les prédicats de Qualités ne sont pas créés par l'intervalle de temps dans lequel ils s'insèrent, ils n'ont pas de propriétés phasales (temporelles). Au contraire, ce que la tradition russe appelle les Etats¹⁴, font partie de la super-catégorie des « Phénomènes » ; voici résumés les traits distinctifs des deux catégories qui justifient un traitement séparé (se reporter au schéma général p. 100) :

¹² Respectivement, en russe : *dejstvija* ; *sostojanija* ; *svojtva* ou *kačestva*.

¹³ En russe, *statičeskoe javlenie*, et *projavlenie*, respectivement.

¹⁴ *Sostojanie*.

ETATS (*sostojanie*) :

Ils ont une « existence phasale¹⁵ », comme les Actions et les Processus, c'est-à-dire qu'à chaque instant une nouvelle phase de l'état a lieu, identique à la précédente, et qui n'a pas besoin d'un apport d'énergie volontaire pour se maintenir. Ce trait rend compte de l'opposition entre les deux séries de prédicats sous 21), en particulier de l'observation que certains verbes statifs ont une interprétation quasiment active. Un Etat n'est donc pas compatible avec des contextes génériques ; pour cette raison, le russe peut énoncer 25), dans le temps, mais pas 26) et 27) :

25) *Vsë utro on byl razdražën*: toute la matinée il a été énervé/agacé.

26) **Ran'se on byl razdražën, a teper' vesel*: Auparavant il était nerveux/énervé, mais maintenant il est gai.

27) **Voobšče-to emu xolodno, no v dannuju minutu emu teplo*: En général il a froid, mais en ce moment il a chaud.

Il faudra changer de prédicat et faire figurer un verbe :

28) *Ran'se on razdražalsja* : Avant, il était souvent énervé.

29) *Voobšče-to on boitsja xoloda*: En général il est frileux.

Bulygina classe ces deux derniers prédicats dans la catégorie des « Classes » (les Etats génériques de Vendler), qui est rattachée à la super-catégorie des Qualités (voir ci-dessous). Notons que l'anglais ne connaît pas cette distinction puisqu'il peut sans problème utiliser le même prédicat dans les deux cas :

30) *He was nervous all morning / Before, he used to be nervous.*

31) *He's cold / He's always cold.*

D'autres traits informent la classe des Etats russes : l'absence de changement, le sujet non agentif, l'orientation sujet des phrases les contenant.

QUALITES (*svojstva*)

En contrepoint, les Qualités ont une existence dans le temps à tout moment comme quelque chose d'entier, ils dénotent les propriétés immuables d'un objet linguistique (le sujet). Ils ont

¹⁵ *Fazovoe suščestvovanie.*

juste la capacité de se déplacer dans le temps, mais n'acquièrent pas leur existence par le temps. C'est ainsi que les Etats génériques de Vendler ne sont pas rangés dans la catégorie des Etats en russe, car leur existence est conditionnée par l'apport d'énergie, de force nécessaire pour maintenir l'état de chose qu'ils décrivent. En russe, Selivërstova appelle ces prédicats des « Classes »¹⁶ (*rukovodit'*, « rule », *vospityvat'*, « éduquer », *pitat'sja*, « se nourrir »). Pour être exhaustif, il faudrait également citer le sous-système des verbes de déplacement en russe, également sensibles à cette distinction :

32) *Pticy letajut* : Les oiseaux, ça vole.

33) *Smotri, kak èta ptica bystro letit* : Regarde comme cet oiseau vole vite.

Les deux verbes sont d'aspect imperfectif : le premier, appelé verbe indéterminé, dénote un « mouvement de fonction » (Veyrenc 1980), c'est-à-dire envisage le déplacement comme une propriété du référent du sujet, hors actualisation ; c'est donc un prédicat de Classe (Qualité). Le second, appelé verbe déterminé, est toujours actualisé, et est un Processus. Ce statut morphologisé tout à fait particulier des verbes de déplacement dans les langues slaves renforce l'argument de Bulygina pour une distinction entre Etats et Qualités.

Dans la même optique, les verbes d'émotion, de sentiment (*ljubit'*, « aimer », *nenavidet'*, « haïr », *prezirat'*, « mépriser ») sont rattachés aux Classes : ils n'ont pas de localisation fixe sur l'axe du temps, comme les Qualités, ils peuvent dénoter une situation générique :

34) *Ran'she ja prezirala ego, a teper' gluboko uvažaju*: Auparavant je le méprisais, mais à présent je la respecte.

Enfin, les verbes de type *dumat'*, *ščitat'*, *čto* ... (« penser, estimer que... »), extraits de l'axe du temps, sont des Qualités et non des Etats.

Cette différence de catégorisation des Etats russes tient essentiellement à certaines propriétés morphologiques et lexicales des verbes, notamment l'existence de cette classe de verbes intuitivement statifs mais dynamiques tout de même (exemples sous 21). Ce qui au fond distingue les Qualités (totalement statiques, hors temps) et les Etats (en partie dynamiques, dans le temps) est le degré d'abstraction qu'ils supposent dans la dénotation de situations : les Qualités semblent dénoter des classes plus larges de situations que les Etats,

¹⁶ *Klassy*, en russe ; le terme signifie que ces prédicats dénotent non pas des situations particulières, mais des « classes » de situations disparates réunies sous un lexème.

plus transitoires. C'est une question de degré, de granularité de la description, attachés à tel ou tel verbe: c'est un problème linguistique et non conceptuel (métaphysique). Le russe se trouve exprimer cela par des items lexicaux différents ; l'anglais aura recours à des périphrases pour faire apparaître ces distinctions, par exemple *be V-ing*.

Pour l'anglais, certains auteurs sont revenus sur le critère premier qui distingue les Etats, à savoir leur prétendue impossibilité de co-occurrence avec le progressif. Les Récanati (1999) reviennent sur le test de *be V-ing* pour dire qu'il est malgré tout compatible avec certains Etats : les verbes de position *stand, lie, hang, etc.*, un verbe comme *wear*, dénotant tous des Etats (c'est-à-dire, dépourvus de dynamisme et de structure interne), sont tout à fait normalement utilisés avec *be V-ing*. L'absence de durée n'est pas en soi ce qui empêche *be V-ing* d'apparaître avec *know, love, understand*, puisqu'un Etat dure : on peut aimer quelqu'un pendant des années et connaître une langue toute sa vie. Le problème n'est pas *-ing* non plus : en emploi de gérondif ou de participe, *knowing, understanding, loving*, sont parfaitement normaux. C'est donc l'association de *be* et de *-ing* qui pose problème. Cette question conduit les auteurs à préciser la notion de durée : la durée d'un Etat est non intrinsèque tandis que la durée d'une Activité est intrinsèque. Autrement dit, « marcher » ne peut pas ne pas durer : on met une jambe devant l'autre, puis on recommence, et ainsi de suite. Dit autrement, « marcher » s'inscrit dans une logique qui *doit* prendre en compte un intervalle temporel. Ce qui n'est pas le cas d'un Etat : je sais que Paris est la capitale de la France parce que je l'ai appris à l'école, je l'ai entendu dire, etc., mais aucun de ces « événements » (l'avoir appris, entendu, etc.) ne décrivent l'état de « savoir ». Un Etat n'est fondamentalement pas si différent que cela d'une Activité, tout est question de son degré d'abstraction, bien plus élevé dans la récapitulation qu'il propose des sous-événements qui sont dans sa dénotation.

En ce qui concerne les Etats du type *wear, stand, etc.*, il semble que l'anglais conceptualise différemment ce qui est observable de ce qui ne l'est pas. Un observateur extérieur peut voir littéralement quelqu'un qui se tient debout (*X is standing*), une photo accrochée au mur (*the picture is hanging on the wall*), quelqu'un qui porte un chapeau (*X is wearing a hat*)¹⁷, mais on ne « voit » pas quelqu'un qui connaît une réponse (**he's knowing the answer*), qui aime quelqu'un (**Peter is loving Mary*), qui croit aux fantômes (**he's believing in ghosts*). Il y a donc d'un côté les Etats qui sont « homogènes absolument » (Recanati) et les autres, qui

¹⁷ Les Recanati reprennent la notion de valeur épisodique de *be V-ing* (Langacker) pour expliquer cette cooccurrence possible de ces types d'Etats avec *be V-ing*.

ressemblent forts aux Etats russes, dotés d'un certain dynamisme. Verkuyl (1989) note que pour certains Etats la forme progressive tend à actualiser leur nature immédiate, éphémère :

Ainsi, une phrase comme *The village was lying in the valley* semble rapporter l'état d'un village vu par le narrateur qui raconte l'histoire comme s'il venait de pénétrer dans la vallée. (...) L'état est rapporté du point de vue du narrateur. (Verkuyl 1989 :46)¹⁸

Langacker (1987) soulignait également l'accès perceptuel direct de l'observateur marqué par *be + V-ing* dans des énoncés statiques comme :

35) *This road is winding through the mountains*¹⁹.

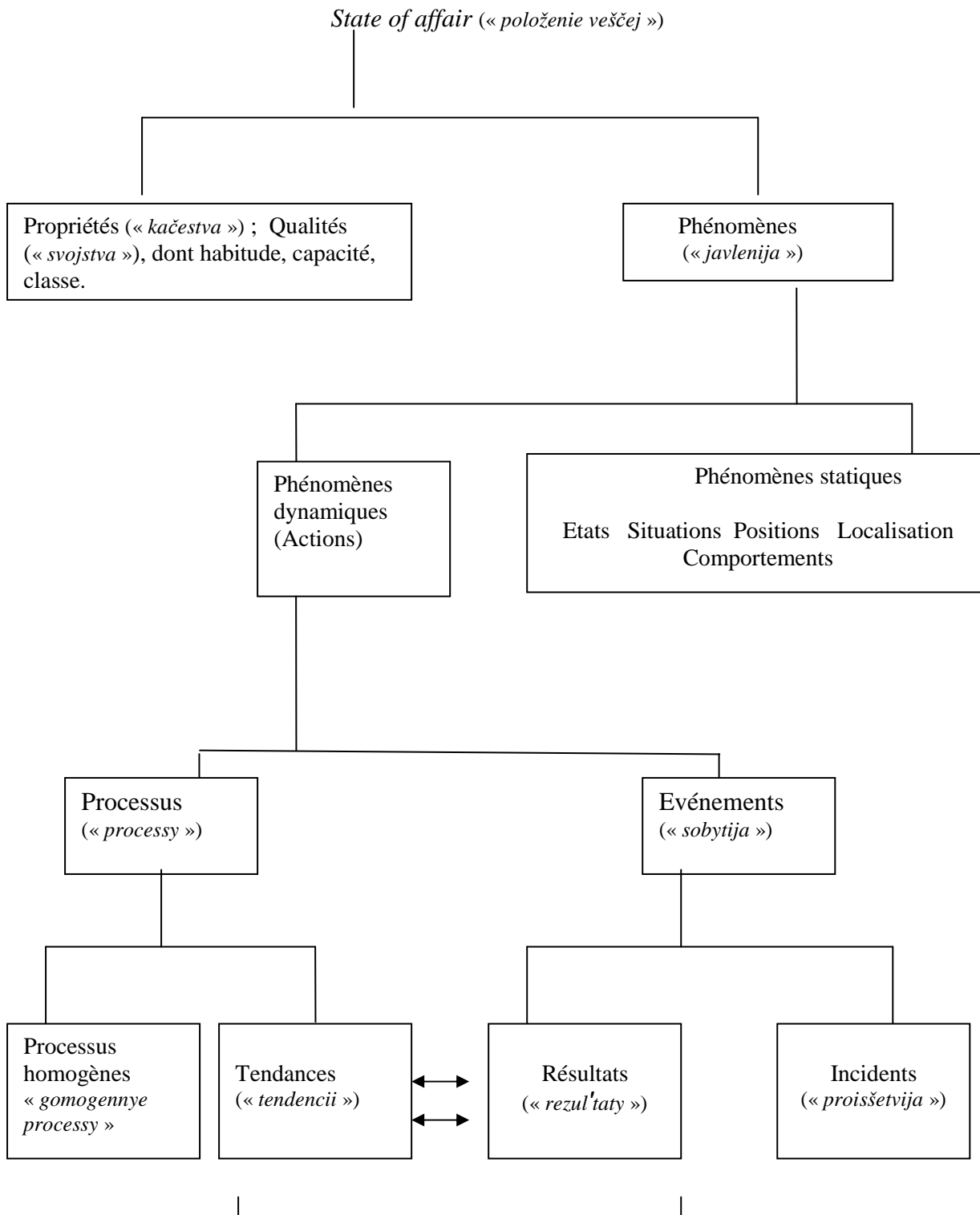
Les remarques sur les Etats russes de Selivërstova/Bulygina peuvent donc être étendues à l'anglais, selon le grain de la description, et à condition d'inclure dans la description d'autres opérateurs comme *be V-ing* ; cela revient dans les faits à reconnaître que le calcul aspectuel repose sur les propriétés des phrases et non des seuls verbes.

2. 2. La classification des prédicats du russe.

Voici donc le schéma général tel qu'il est proposé par Bulygina (1982 :84-85) :

¹⁸ Thus, a sentence like *The village was lying in the valley seems to report a state of a village as seen by the narrator who is telling the story as if he had just entered the valley. (...) The state is reported from the point of view of the narrator.*

¹⁹ Remarque et énoncé cités par C. Delmas (2000 :184).



Accomplissement graduel (« *postepennoe osuščestvlenie* »)

Le terme générique pour décrire une situation verbale est une traduction littérale de l'anglais *state of affair*, ce qui montre bien que les propriétés des prédicats insérés dans les phrases est pris en compte. Vendler, au contraire, tentait de limiter la prolifération en s'en tenant aux *verbes* seuls, même s'il y parvenait difficilement. Je commente les critères utilisés pour distinguer ces types de prédicats, du haut vers le bas en proposant à chaque fois quelques exemples représentatifs de verbes illustrant le type :

- 1) la présence ou l'absence de *lien au temps* permet de dériver deux grands types :
- les Propriétés et Qualités, qui sont hors temps.

36) *Sneg bel* : La neige est blanche. (adjectif)

37) *On ljubit moroženoe*: Il aime les glaces (verbe)

- les Phénomènes, qui sont dans le temps (« épisodiques », dans les termes de l'auteur).

C'est donc là la distinction première pour le russe, ce dont il vient d'être question dans 2.1.

2) Le trait qui sépare les Phénomènes en deux catégories est : la *dynamicité* / l'*adynamicité* (ou stativité). Les prédicats dynamiques reçoivent le nom d'Actions. Les prédicats adynamiques (« les Phénomènes statiques ») regroupent les Etats, les Situations, les Positions. Voici quelques exemples de « Phénomènes statiques » :

38) *Jej xolodno* : Elle a froid (adverbe avec sujet expérimenté au datif ; Etat)

39) *Narod bezmolvstvet* : Le peuple garde le silence. (verbe ; Situation)

40) *Na stene visit kartina* : Au mur est accroché un tableau (verbe ; Position)

41) *U Maši est' den'gi*: Macha a de l'argent. (copule « être » ; Localisation)

3) Le trait suivant qui sépare les prédicats dynamiques (Actions) en deux classes est: la *durée* ou son absence.

4) Les actions duratives sont appelées « Processus » (on reconnaît facilement les Activités de Vendler) et sont informées par le trait présence/absence de « *perspective* » (ou « directionnalité »), l'équivalent russe de la notion de *telos*.

- les « Processus sans perspective » sont appelés « Processus homogènes » :

42) *goret'* : brûler ; *šumet'* : faire du bruit ; *guljat'* : se promener ; *draznit'* : disputer ; *govorit'* : parler²⁰.

A partir du groupe suivant, l'*aspect grammatical* s'invite dans la discussion :

- les « Processus avec perspective » sont appelés des « Tendances » (ou « Tentatives ») : le membre imperfectif de l'opposition exprime la tendance de l'action à se développer.

43a) *svetat'* : faire jour.
delat' : faire ; *brit'sja* : se raser.
pisat' pis'mo : écrire une / la lettre.

5) Les actions non duratives sont appelées « Événements » (ou « Actes ») et sont informées par le trait + ou – gradualité (ou présence/absence d'une phase préparatoire) :

- les événements avec phase préparatoire sont appelée « Résultats » ; ils sont les corrélats *perfectifs* des Tendances (en 45a):

43b) *rassvesti* : faire jour.
sdelat' : faire ; *pobrit'sja* : se raser.
napisat' pis'mo : écrire une / la lettre.

- les événements sans phase préparatoire sont appelés les « Incidents »²¹ (ou « Réalisations ») ; on reconnaît les Achèvements de Vendler :

44) *priijti / prixodit'* : arriver, venir.
dostignut' / dostigat' : atteindre.
najti / naxodit' : trouver.
*razdat'sja / razdavat'sja*²² : retentir (sonnerie).

Je fais deux observations ici :

- Résultats et Incidents sont regroupés sous une même catégorie, celle des Événements ; on retrouve en tous points la classification de Mourelatos ou de Bach.

²⁰ Je ne fais figurer que les bases verbales imperfectives, mais il va de soi que les verbes perfectifs correspondants sont eux aussi concernés: *sgoret' / pošumet' / poguljat' / podraznit' / pogovorit'*.

²¹ Le terme d' « Incident » n'est peut-être pas le meilleur en français, mais il a le mérite d'exister; le mot russe « *proizšestvie* » vient du verbe *proizojti*, « arriver, se produire, survenir ». Littéralement donc, « *proizšestvie* » signifie « survenance », terme qui n'existe pas en français. Le choix de ce terme en russe souligne l'absence de toute phase préparatoire au procès que désigne le verbe auquel il s'applique.

²² Je donne ici les deux membres du couple (dans l'ordre, perfectif / imperfectif) pour bien souligner que l'aspect n'intervient pas dans cette sous-classe sémantique.

- La catégorie des Accomplissements vendliériens n'existe pas en tant que classe naturelle : je développe ce point en 2.3.

6) Enfin, un trait qui informe de façon diverse tous les Phénomènes dynamiques est le contrôle ou son absence (ou l'agentivité). J'y consacre la section 2.4.

2.3. La corrélation avec l'aspect grammatical : Ju. Maslov.

Malheureusement resté longtemps non traduit donc non lu en Occident, l'auteur qui a jeté les fondements d'un traitement sémantique lexical des verbes perfectif et imperfectif, neuf ans avant Vendler, est Ju. Maslov (1948). Le point de départ de son article programmatique²³ était le suivant : la description des différents sens des deux verbes appariés perfectif et imperfectif reste fluctuante et imprévisible si elle ne se fait pas sur des fondements « ontologiques », « conceptuels », « réels » (Maslov 1948 :71). L'objectif pour le linguiste aspectologue est de rechercher, sous le couvert du tout grammatical qu'est l'aspect, les interactions entre les différents contenus lexicaux verbaux de base. Maslov réagissait également au postulat dominant qui traitait de la corrélation aspectuelle sur des bases formelles morphologiques. Il propose d'y substituer des critères *sémantico-syntaxiques* : ainsi, des groupes de verbes peuvent-ils être classés ensemble selon leur sensibilité à un certain nombre de tests dont le plus célèbre, largement utilisé aujourd'hui pour confirmer l'appariement aspectuel entre deux verbes, est celui du *présent historique* : deux verbes sont appariés, et ce quel que soit le rapport morphologique entre les deux, si dans la transformation d'une phrase au passé utilisant un verbe perfectif on doit employer systématiquement un verbe imperfectif au présent pour décrire exactement le même contenu lexical.

Sur ces bases sémantiques, Maslov établit trois classes de verbes : aux deux extrêmes de ce qu'il conçoit comme un *continuum*, les verbes d'aspect perfectif non corrélés (*perfectiva tantum*, abrégés en PT) et les verbes imperfectifs non corrélés (*imperfectiva tantum*, abrégés en IT), et au centre l'immense majorité des verbes russes normalement corrélés, eux-mêmes classés en trois sous-groupes. Les PT (en 45) sont ce qu'ils sont parce qu'ils dénotent : 1) des changements soudains, 2) ne sont pas processuels (la parenté avec Vendler se trouve ici, dans

²³ Maslov, Ju., 1948, « Vid i leksičeskoe značenie glagola v sovremennom russkom literaturnom jazyke » (L'aspect et le sens lexical du verbe dans la langue littéraire russe contemporaine), Moskva, A.N. SSSR.

la formulation des critères). Les IT (en 46), au contraire : 1) décrivent des événements sans limite interne (atéliques); 2) sont dépourvus d'un trait duratif ou processuel.

45) *očnut'sja*, « revenir à soi », *uliznut'*, « s'éclipser », *dat' duba, protjanut' nogi*, etc., « passer l'arme à gauche, claquer », *rexnut'sja*, « perdre la boule », etc.

46) *sostojat'*, « consister en », *soderžat'*, « contenir », *vesit'*, « peser », *vygljadet'*, « avoir l'air », etc.

Ce classement montre que Maslov a perçu toute la complexité de l'interaction entre les deux critères : ontologiques (événements sémelfactifs, duratifs, etc.) et grammaticaux (l'appariement aspectuel, révélé par le test du présent historique, est purement linguistique). Les verbes en 45) dénotent des événements « très expressifs, à forte connotation stylistique émotionnelle » (*ibid.* :75). Les verbes en 46) décrivent des événements totalement statiques, sans structure interne (des Qualités). Pour les PT (45), Maslov note crucialement qu'un substitut imperfectif est toujours possible, soit par un verbe supplétif soit par d'autres moyens morphosyntaxiques, dont la conservation pure et simple du verbe perfectif associé à la particule itérative *byvaet/byvalo* dans un contexte de présent historique :

47) *On očnulsja^P → On prixodit^I v čuvstvo* ; *on dal^P duba → on ymiraet^I* :
« Il a repris conscience → il revient à lui » ; « il a passé l'arme à gauche → il meurt ».

48) *Byvaet vstrepenet'sja^P, posmotrit^P na menja i snova vpadaet^I v zabyt'e* :
« Il lui arrive souvent de tressaillir, me regarder et de nouveau s'oublier ».

Car, comme le dit explicitement l'auteur, les valeurs de l'imperfectif ne se limitent pas à la valeur processuelle immédiate : l'itération, la généricité, sont également des valeurs prototypiques de l'imperfectif. Même dans le groupe principal des verbes du russe (qui comprend trois sous-groupes), celui où les deux membres fonctionnent régulièrement en paires, des différences subtiles se font jour selon leur contenu sémantique (voir la classification de Bulygina p. 100) :

1) dans la plupart des cas, hormis les différences d'interprétation classiques (« Tendances – Résultats », 49a), les membres perfectif et imperfectif sont souvent utilisés dans des contextes de *synonymie* (dans 49b, *umeret'* et *umirat'* impliquent bien la mort envisagée du sujet) ; « le contenu conceptuel ontologique du fait énoncé reste le même dans les deux cas » (*ibid.* :86) ;

2) souvent, le membre perfectif est compatible avec un sens processuel et surtout avec « l'atteinte progressive » (*ibid.* :85) d'un résultat, ce qui milite fortement contre l'association automatique entre prédicat perfectif et prédicat quantifié (exemple 50):

49a) *On dolgo umiral¹, no ne umer^P*: Il a longtemps agonisé, mais n'est pas mort.

49b) *Xoču umeret^P. – Pomilujte, začem umirat¹?*: Je veux mourir. – Mais vous n'y pensez pas, pourquoi donc mourir ?

50) *Uže napolovinu sobraljsja^P v dorogu, kogda stalo izvestno, što poezdka ne sostoitsja*: Il s'était déjà mis en route à moitié quand il devint clair que le voyage ne se ferait pas.

Maslov a rendu possible l'étude des interactions complexes et subtiles entre le contenu conceptuel des verbes et l'aspect grammatical. Un critère est laissé de côté dans la discussion de l'auteur, qui brouillait les contours nets de la classification des verbes chez Vendler : celui de l'agentivité, du contrôle, évalué en pleine connaissance de cause chez d'autres auteurs russes, dont Bulygina.

2.4. Agentivité et contrôle.

Comme le remarquait Verkuyl, Vendler était intéressé au premier chef par les actions humaines. Bulygina n'est pas philosophe : elle assume donc l'existence de ce critère qui, de façon très intéressante en russe, interagit avec les classes de prédicats mais aussi, de façon plus inattendue, avec l'aspect grammatical. Je résume les faits majeurs.

Du point de vue de la classification ontologique, c'est ce trait qui permet notamment de reconnaître à certains Etats un dynamisme (cf. la liste de verbes « statifs quasi-événementiels »²⁴ sous 21, distincts des Qualités), et, à l'inverse, de constater que certains prédicats dynamiques en sont dépourvus (*dožd' šumel*, « la pluie faisait du bruit » ; *progremel grom*, « le tonnerre retentit »). Dans la classe des Tendances et des Résultats, concernés au premier chef par l'opposition aspectuelle, un couple tel que *svetat' / rassvesti*, « faire jour », n'a pas ce trait. Les choses deviennent vraiment intéressantes lorsqu'on se rend compte que le jeu de l'aspect est lui aussi sensible à cette distinction entre contrôle et absence de contrôle. De véritables distinctions grammaticales apparaissent, surtout aux modes non finis. A

²⁴ H. de Swart (1998), dans le même esprit, parle de « *state of the event* » pour des phrases au progressif telles que *Mary was reading a book*. (355)

l'impératif positif, les deux aspects sont généralement possibles, moyennant quelques différences d'interprétation, non pertinentes ici :

51) *Pozvoni^P bratu / Zvoni^I bratu* : téléphone à ton frère !²⁵

Mais l'impératif négatif rend quasiment obligatoire l'utilisation de l'imperfectif :

52) *Ne zvon^I bratu* : téléphone à ton frère !
 **Ne pozvoni^P bratu*

Toutes les grammaires notent toutefois une exception : lorsque l'impératif négatif équivaut à une mise en garde contre les conséquences éventuellement néfastes d'une action, le perfectif est possible :

53) *Ne upadite^P – tut skol'zko !*: Ne va pas tomber – ça glisse !
 54) *Ne opozdajte^P na poezd* : Attention de ne pas manquer ton train.
 55) *Ne prostudis^P ! Ne zabojej^P !*: Ne prend pas froid ! Ne tombe pas malade !

Cette curieuse contrainte, généralement expliquée par des critères aspectuo-temporels-modaux (le verbe perfectif est hors actualisation, est un potentiel, le verbe imperfectif soulignerait l'actualisation effective de l'événement), ne se manifeste que pour des verbes dont le sujet ne contrôle pas la réalisation de l'événement ; ainsi, même si je veux mettre en garde contre les conséquences indésirables qu'aurait l'organisation d'une réception ou l'offre d'un cadeau, je ne peux pas dire, utilisant le verbe perfectif :

56) **Ne ustroj^P banket posle zaščity !*: Ne va pas organiser une réception après ta soutenance!
 57) **Ne podari^P emu ètu knigu !*: Ne va pas (t'aviser de) lui offrir un cadeau !

Les verbes imperfectifs sont la seule possibilité : *Ne ustraivaj^I...*, *Ne dari^I...*

La bonne généralisation ne tient pas à des critères d'aspect mais de capacité ou non qu'a le référent du sujet de contrôler la réalisation de l'action. L'impératif négatif perfectif n'est possible que si le verbe n'induit pas un *contrôle* : seules comptent alors les possibilités de réalisation de l'événement.

²⁵ Tous les exemples qui suivent sont empruntés à Bulygina (1982 :72-75).

Un test qui vient conforter cette conclusion de Bulygina est l'utilisation de l'infinitif imperfectif en position prédicative dans un emploi stylistiquement marqué, qui ne fonctionne que pour les verbes dont le sujet est doué de contrôle (« une action dont la réalisation dépend de la volonté du sujet ») :

58) *My eë ubeždat'¹, ugovarivat'¹, a ona pušče plakat'¹!*: Et nous de la convaincre, de la persuader, mais elle de pleurer de plus belle!

59) *Mužik mešat'sja¹ i kričat'¹: Oj, batjuški! Tonu! tonu!*: Et le paysan de s'agiter et de crier : Oh, mon Dieu ! Je me noie ! Je me noie !

Cet emploi n'est absolument pas possible avec des verbes dont les sujets sont non dotés de contrôle :

60) **A dožd' lit'¹* : et la pluie de tomber !

61) **Ona tolstet'¹*: et elle de grossir!

Il faudra le verbe perfectif conjugué pour obtenir le même effet stylistique :

62) *A dožd' kak pol'ët^P!*: Et la pluie de tomber!

Le contrôle n'est bien sûr pas le seul critère en jeu (il faut que le verbe soit un verbe d'action, pas un Etat), mais c'est un critère nécessaire.

Pareillement, il existe une construction impersonnelle avec le sujet au datif et le postfixe – *sja* (le réfléchi), très productive avec les verbes imperfectifs, qui contribue à « désagentiviser » le sujet, sur le modèle :

63) NP nominatif + Verbe NP datif optionnel + verbe + *-sja*.

Ja rabotaju : je travaille → *mne [xorošo] rabotaetsja* : j'ai du cœur à l'ouvrage
(litt. : « à-moi ça-travaille bien »)

Cette structure exprime généralement la disposition intérieure du référent du sujet à mener l'action :

64) *Ne spitsja¹, njanja - zdes' tak dušno* : Je n'arrive pas à dormir, nourrice ; il fait si chaud ici.

65) *Kak vam tam putešestvuetsja¹?*: Comment se passe les voyages pour vous? / Côté voyage, tout va bien pour vous en ce moment ?

Cette construction est exclusivement orientée sur le sujet doué de contrôle, de volonté ; un verbe processuel avec un sujet privé de contrôle ne peut pas fonctionner ainsi :

66) **Vode prevosxodno teklos*¹: L'eau coulait parfaitement bien.

67) **Šaru nikak ne padalos*¹: Le ballon ne retombait pas.

68) **Jej davno ne vljubljaetsja*¹: Ça fait longtemps qu'elle n'est pas tombée amoureuse.

Outre que ces exemples montrent l'importance du paramètre « contrôle / action humaine », leur affinité avec l'opposition aspectuelle, en particulier la forte corrélation « contrôle d'un sujet doué de volonté → orientation sujet de ces énoncés → verbe imperfectif » suggère qu'il est peut-être possible d'envisager l'opposition verbe perfectif/verbe imperfectif autrement que sous un angle exclusivement aspectuo-temporel.

Je termine cette exploration par un cas très net qui va dans le même sens : le fameux emploi de conation du verbe imperfectif. Pour les verbes de type Achèvement et certains Accomplissements (Tendances, et Événements - Résultats, Incidents - dans la classification russe), le verbe perfectif marque un résultat atteint tandis que le verbe imperfectif souligne les efforts déployés par le référent du sujet pour mener à bien l'action : c'est l'emploi dit « conatif » de l'imperfectif. Dans les théories aspectuelles les plus courantes, ce phénomène tient à l'interaction entre les caractéristiques des Achèvements, téliques et ponctuels, et le morphème imperfectivant atélisant : en résumé, l'imperfectivisation atélise ces verbes en leur conférant une partie processuelle qu'ils n'ont naturellement pas ; c'est ce conflit qui donne lieu au sens de conation. On croit donc tenir là une distinction véritablement aspectuelle qui révèle le bien-fondé de la théorie de la coercition ou modification des types. L'exemple suivant de Forsyth (1970) illustre :

69) *Poka on suščestvoval tvorčeski, ja četyre goda privykal¹ k nemu i ne mog privyknut^p*: For four years, while he still existed as an artist, I tried to get used to him, but I couldn't.²⁶

Dans les traductions, le verbe imperfectif est généralement étoffé par des verbes intensionnels du type *try to*, « essayer de », etc. Cette analyse occulte complètement le fait que cette opposition n'est possible qu'avec un sujet doté de contrôle ; s'il n'était question que de temporalité, on devrait pouvoir dire normalement, sur le modèle de 69) :

²⁶ Exemple de Forsyth (1970 :72)

70) ??*Dolgo svetalo*¹, *no ne rassvelo*^P : Il a essayé de faire jour pendant longtemps, mais le jour n'est pas venu.

Le couple verbal impersonnel *svetat*^A / *rassvesti*^P qui dénote le moment du jour où celui-ci se lève, ne se prête pas à ce type d'opposition. Bulygina oppose les paires de phrases suivantes :

71) *Ona očarovyvala*¹ *ego vseimi dostupnymi ej sredstvami i v konce koncov, kažetsja, dejstvitel'no očarovala*^P *ego* : Elle tentait de le charmer par tous les moyens dont elle disposait et en fin de compte, apparemment, elle réussit vraiment à le charmer.

72) *Po utram ego dolgo budila*¹ *mat', no obyčno prixodilos' zvat' na pomošč' otca: tol'ko on mog ego razbudit*^P : Le matin, la mère essayait de le réveiller pendant longtemps, mais d'habitude il fallait appeler le père à la rescousse : lui seul pouvait le réveiller.²⁷

L'alternance fonctionne très bien ici. Mais il suffit de remplacer les sujets animés humains par des inanimés pour qu'elle ne fonctionne plus :

73) **Eë golos očarovyval*¹ *slušatelej, i v konce koncov očaroval*^P *ix* : Sa voix charmait les spectateurs, et en fin de compte les charma.

74) *Po utram ego budili*¹ *paroxodnye gudki, * no razbudit*^P *ego udavalos' tol'ko otcu* : Le matin les sirènes des navires le réveillaient, mais seul le père parvenait à le réveiller.

En résumé, avec un verbe dont le sujet n'est pas agentif, quel que soit l'aspect utilisé, le résultat est effectif ; avec un verbe dont le sujet est agentif, le succès de l'entreprise est impliqué seulement par le verbe perfectif, et le verbe imperfectif peut prendre un sens de conation (mais ce n'est pas obligatoire).

Ces données suggèrent qu'une simple théorie de la « coercition » (chapitre 3) des types aspectuels n'explique pas à elle seule ce phénomène. Au contraire, la contrainte forte d'agentivité/de contrôle du sujet rend cette interprétation licite. La vraie question que ceci pose, mais qui dépasse le cadre de cet ouvrage consacré à l'aspect sémantique, est bien sûr le sens de l'imperfectif. Le verbe imperfectif semble fondamentalement plus lié à une problématique du rapport étroit entre le verbe et le sujet qu'à une seule problématique aspectuo-temporelle. C. Delmas²⁸ a attiré mon attention sur le fait qu'en hébreu classique, un

²⁷ Exemples tirés de Bulygina (1982 :81-82).

²⁸ Communication personnelle.

verbe au perfectif positionne son sujet après le verbe (V PERF + personne), tandis qu'un verbe imperfectif distingue le sujet en le plaçant en position initiale (PERSONNE + verbe imperfectif). Le perfectif semble « profiler » l'événement et l'état de la situation, l'imperfectif « profile » au contraire le sujet qui se distingue comme étant la source du procès ou le siège intéressant d'une propriété. D'autre part, dans les narrations au passé (dans le récit biblique, par exemple), en général la séquence s'ouvre sur un verbe au perfectif, puis les autres événements qui s'enchaînent sont à l'imperfectif.²⁹ Ces phénomènes sont complexes mais ils semblent dire de façon claire que la distinction perfectif / imperfectif n'est peut-être tout simplement pas ontologiquement aspectuelle. L'opposition entre le verbe perfectif et le verbe imperfectif étant le seul moyen qu'a conservé le russe moderne pour fournir toutes les oppositions temporelles distribuées sur d'autres marqueurs en anglais ou en français, l'imperfectif a pu se spécialiser dans ce marquage distingué du rapport sujet-verbe³⁰ qui, pourvu que le verbe soit suffisamment processuel et le sujet doté de conscience, donne lieu à cette interprétation de conation.

Dans la tradition russe, cependant, l'aspectologie a très vite envahi le domaine de la classification des types de procès : c'est ce que je développe à présent.

3. Modes d'action et aspect : historique.

L'histoire de la catégorie de l'aspect (*vid*) révèle un malentendu intéressant : le terme qui n'était à l'origine destiné qu'à décrire des paradigmes de *formes* a progressivement désigné l'opposition *sémantique* grammaticale perfectif/imperfectif. Mais, étymologiquement, il est encore plus intéressant de constater que cette opposition grammaticale est issue d'une réanalyse de distinctions lexicales du slave commun : l'aspect en russe moderne est donc l'aboutissement de processus morphologiques dérivationnels (préfixation, suffixation) qui ont progressivement acquis un fonctionnement grammatical.

²⁹ Il convient également de citer les langues qui opposent les constructions antipassives, qui sont des constructions dans lesquels l'objet est défocalisé ou moins défini que dans leur contrepartie, les constructions transitives ergatives, qui mettent l'objet en saillance. Il est connu que dans certaines langues eskimos par exemple (Groënlandais de l'Ouest), une des corrélations discursives majeures de cette opposition morphologique qui touche à la relation « sujet-verbe-objet » est l'opposition entre un événement perfectif, ponctuel, résultatif (construction ergative) vs. un événement imperfectif, duratif, itératif (construction antipassive). Il y a là une voie de recherche prometteuse à explorer. (cf. l'article de Bittner, M., 1987, « On the Semantics of the Greenlandic Antipassive and Related Constructions », in *International Journal of American Linguistics*, vol. 53 n° 2, p. 194-231.

³⁰ Le verbe imperfectif est également le seul moyen de marquer le « parfait expérientiel » (Mc Cawley 1971):
Vy kogda-nibud' čitali¹ Vojnu i Mir? : Have you ever read *War and Peace* ?

3.1. Naissance de la catégorie « aspect » (*vid*).

Une présentation tout à fait éclairante de l'histoire de la notion de *vid* (traduit par « aspect ») se trouve chez S. Archaimbault (1999), ainsi que chez J. Fontaine (1983, chapitre 1). Je reprends quelques éléments de ces deux présentations, puis m'arrêterai plus en détail sur les travaux fondateurs des représentants de l'École de Saint-Petersbourg, dont Ju. Maslov (1948) pour la partie étymologique.

Le terme *vid* désigne, dans les premières grammaires du slavon et du russe (15^{ème}-16^{ème} siècles), un des accidents du verbe, l'espèce, aux côtés d'un autre accident, la figure (*načertanie*). On constate une certaine fluctuation, mais en règle générale, que ce soit dans les grammaires de Damaskin (15^{ème} siècle), du Donat (1522) et de Smotrickij (1618), l'espèce (*vid*) renvoie à toute modification morphologique du verbe qui ne change pas le sens de celui-ci, tandis que la figure renvoie aux formes composées préverbées. L'importance de la *morphologie* verbale (préfixation et suffixation) a ainsi été consignée très tôt dans les grammaires. S. Archaimbault montre en outre que les représentations de l'aspect (au sens moderne) s'élaborent progressivement, notamment dans la mise en rapport sémantique de deux formes appariées, y compris l'infinitif.

Chez Lomonosov (1757), le terme *vid* est tantôt synonyme de « conjugaison » (*naklonenie*), et tantôt renvoie à l'espèce, comme chez ses prédécesseurs. S. Archaimbault fait l'hypothèse qu'au travers de ce rapprochement du terme *vid* avec les modalités (modes) d'énonciation, Lomonosov a pu réfléchir aux modes en ce qu'ils expriment une perspective sur l'énoncé (Archaimbault 1999 :125). Ainsi, se dessine la seconde grande valeur associée à *vid* (dérivé du verbe *videt'*, « voir »), la valeur de *point de vue*. Mais Lomonosov, tout occupé à prouver la grandeur de la langue russe, capable de rivaliser avec les grandes langues européennes, recense de façon artificielle huit temps (présent, passé indéfini, passé sémelfactif, plus-que-parfait premier, plus-que-parfait second, plus-que-parfait troisième, futur indéfini, futur sémelfactif), incluant dans ses paradigmes des formes totalement obsolètes. Toutefois, deux autres critères importants émergent : la notion d'« accomplissement » et le critère de la durée. Il est intéressant de constater que l'espèce « primaire » chez Smotrickij (*pervoobraznyj* ou *soveršennyj vid*) devient l'espèce « accomplie » : les grammairiens ont perçu et ont exploité la polysémie de l'adjectif russe *soveršennyj*, qui signifie autant « absolu, primaire », que « achevé, réalisé, accompli ». Ce terme désigne aujourd'hui l'aspect perfectif.

A partir du début du 19^{ème} siècle, sous l'influence de la première Grammaire de l'Académie (1802), la prise de conscience de l'opposition aspectuelle se fait par le mode *infinitif* : la grammaire recense quatre formes de l'infinitif³¹, et associe à chacune une marque morphologique et une valeur sémantique. S. Archaimbault insiste sur le fait que cette « détemporalisation » du verbe va contribuer à imposer l'existence d'une catégorie des aspects. Elle note également, de façon plus surprenante, que la préoccupation aspectuelle semble avoir travaillé toute l'Europe à l'époque, y compris le français³², ce qui pourrait bien démolir le mythe de la paternité slave du terme d'aspect dans son acception contemporaine, attribuée à Nikolaj Greč.

Greč et sa *Grammaire détaillée de la langue russe* (1807), traduite par Reiff, est donc considéré comme le père de l'aspect. S. Archaimbault pense plutôt qu'il a systématisé une réflexion dispersée sur l'aspect verbal (*ibid.* :207). Greč rejette le modèle latin de Lomonosov, en particulier la chronologie (le verbe russe exprime non pas la chronologie mais les « circonstances de l'action »), et donne à l'infinitif une grande importance théorique. Il recense six *points de vue* sur l'action, nommés *vidy* (que Reiff, dans une de ses traductions, rendra par « branches »), qu'il associe systématiquement à des indices morphologiques :

- Les quatre premiers aspects sont constitués des verbes simples (c'est-à-dire des racines verbales (les aspects défini, indéfini, itératif, « uniple ») ;
- Les deux suivants sont des verbes composés, c'est-à-dire préverbes : l'aspect imparfait (indéfini, défini), et l'aspect parfait (indéfini, défini, uniple). (*ibid.* :220)

Le rôle prépondérant de la préverbalisation est consacré, et annonce une longue tradition (déjà entamée auparavant) de repérage dans la morphologie du verbe des marqueurs de tel ou tel indice aspectuel.

Cette présentation forcément succincte de l'émergence de la notion d'aspect dans les grammaires du russe montre que cette prise de conscience s'est faite progressivement, à la croisée de la morphologie et des valeurs sémantiques, mais surtout, elle montre une chose importante, que résume S. Archaimbault :

« ... La prise en compte de l'infinitif comme élément central du système du verbe a permis à l'aspect d'acquiescer son autonomie, en fondant sur l'opposition

³¹ Ces quatre formes sont : l'infinitif indéfini, *pisat'*, « écrire »; le sémelfactif, *dvinut'*, « remuer, déplacer en une seule fois »; l'accompli, *napisat'*, « écrire »; l'itératif, *pisyvav'*, « écrire fréquemment ».

³² Elle cite la grammaire de Michel de Neuville (1818), qui traitait explicitement des aspects dans le verbe français.

morphologique de formes non marquées temporellement, donc chronologiquement, les valeurs aspectuelles d'accomplissement, d'inaccomplissement, d'itérativité, etc.» (*ibid.* :224)

Or, les aspectologues contemporains (non slavissants, essentiellement) accordent une place démesurée à l'opposition aspectuelle dans les formes tensées, ce qui contribue largement à en faire une catégorie qui touche le temps interne du verbe. Il serait bon de poursuivre la tradition historique et d'inverser le paradigme, et de se pencher sérieusement sur l'opposition aspectuelle dans les modes non finis, en un mot, de déslaviser et de détemporaliser l'aspect³³. Je vais tenter de le faire progressivement dans les pages qui vont suivre, sans toutefois développer la syntaxe de l'infinitif, par manque de place.

3.2. Le vingtième siècle et l'Ecole aspectologique de Saint-Pétersbourg.

Au début du 20^{ème} siècle, deux axes d'étude se dessinent dans l'aspectualité : sont étudiés conjointement le rapport des verbes avec le temps et les modes d'action. L'inventaire des notions aspectuelles s'enrichit : il y a les aspects ponctuel, cursif, parfait, itératif, terminatif. Il s'agit de plus en plus de distinguer les significations purement aspectuelles de celles apportées par les préverbes. Une idée apparaît, qui va longtemps avoir cours : l'aspect grammatical repose sémantiquement sur le caractère fondamental du perfectif, dont la fonction positive est de borner l'action par une limite interne. Karcevskij (1927) isole deux principes invariants pour le couple aspectuel : le perfectif et le résultat d'un côté, et le « développement dans le temps d'un procès résultatif », propre à l'imperfectif. La « conception de tout procès comme se déroulant dans le temps est une chose si naturelle que la valeur imperfective des verbes fondamentaux se présente comme un fait primaire »³⁴. Karcevskij est en outre le premier à proposer une analyse originale du phénomène de la perfectivation d'un verbe par préverbativité : le préverbe a une valeur sémantique et transitive et pas seulement aspectuelle. Le préverbe reconduit la valeur formelle de la préposition : sa *transitivité*. Le préverbe fait corps avec le sème associé (avec le verbe) ; s'associant à celui-ci, il s'intègre par là-même dans un prédicat éventuel, tout comme la préposition, qui implique l'acte de prédication. « La transitivité verbale est encore augmentée du fait de la préfixation. »³⁵. Il faut enfin citer l'Ecole de Prague et sa figure dominante, Jakobson (1963), qui consacre l'opposition binaire

³³ Ou bien, dans les termes de Denis Paillard, de le « dénaturer ». L'ouvrage de D. Cohen (*L'aspect verbal*, 1989) constituait une tentative de déslaviser l'aspect.

³⁴ Karcevskij 1927 :103, cité par J. Fontaine 1983 :27.

³⁵ *Ibid.*:28.

privative : le verbe perfectif est le seul membre sémantiquement marqué de l'opposition, en tant qu'il dénote la limite absolue de l'action. L'imperfectif constitue un non choix de cette valeur. Cette position est *a priori* surprenante mais elle s'explique par les faits du russe : s'il est relativement aisé de circonscrire les sens du verbe perfectif, les emplois du verbe imperfectifs sont extrêmement variés et parfois contradictoires.

Une distinction fondamentale est opérée dans les années soixante par Maslov et Bondarko entre l'*aspect*, catégorie morphologisée sous la forme d'une corrélation binaire du verbe, et les *modes d'action*, qui appartiennent à la sémantique lexicale. Les deux servent néanmoins à exprimer une catégorie plus large, l'*aspectualité* (*aspektual'nost'*). La catégorie grammaticale de l'aspect se manifeste dans un même lexème, dans le cadre d'une même signification lexicale. Quant aux modes d'action, ce ne sont pas des catégories grammaticales, elles n'interviennent que dans le cadre des distinctions lexicales entre les verbes, dans les types de groupements sémantiques. L'aspect devient donc une dénomination vide de sens (une « coquille vide », selon M. Guiraud-Weber), que les théoriciens sont appelés à préciser. Chez les Saint-Pétersbourgeois néanmoins, le point commun entre les deux composantes de l'aspectualité est que « l'un et l'autre se préoccup[ent] de la représentation que se fait le locuteur du déroulement de l'action. »³⁶ Certains linguistes, comme Isačenko (1960), ont lié étroitement les modes d'action à des considérations morphologiques, c'est-à-dire en se fondant sur la présence des affixes. Bondarko en élargit considérablement la définition: les modes d'action étant censés décrire des distinctions lexicales, n'importe quel verbe, affixé ou non, est concerné. Il aboutit à des regroupements sémantiques de verbes, sans considération formelle excessive, et définit trois grandes classes : les « modalités caractérisées », celles qui contiennent effectivement des affixes (exemple : modalité ingressive – *zagovorit'*, « commencer à parler », *pobežat'*, « se mettre à courir »...); les « modalités non caractérisées » (sans affixes, exemple : modalité stative – *deržat'*, « tenir », *sidet'*, « être assis »...); les « modalités mixtes » (exemple : modalité sémelfactive, exprimée par le suffixe *-nu-* *maxnut'*, « remuer une fois », *tronut'*, « toucher une fois » ou par n'importe quel autre moyen morphologique - *brosit'*, « jeter », *sxvatit'*, « saisir »). Deux abstractions supérieures informent ce classement : c'est la présence ou non d'une borne (limite).³⁷ D'autres auteurs ont des présentations différentes, mettant plus l'accent sur le critère sémantique. Avilova (1976), par exemple, regroupe trois types de modes d'action : temporelles, quantitatives, résultatives.

³⁶ J. Fontaine, *op.cit.*:35.

³⁷ *Ibid.*:36-37.

D'autres auteurs n'en reconnaissent que deux types: les modalités des verbes terminatifs et aterminatifs. Veyrenc (1980) se démarque de cette perspective exclusivement aspectuelle et propose une grammaire syntagmatique des préverbes. M. Guiraud-Weber (1987), dans un article au titre explicite (« Le concept de modalité d'action est-il encore utile ? ») arrive à la conclusion suivante : « Le concept même d'*Aktionsart* perd de sa substance et se confond, avec celui, beaucoup plus large, d'une classe sémantique du verbe. »³⁸

Il faut attendre les années 1980 pour voir la « préfixologie » prendre progressivement la place de l'aspectologie dans l'étude du verbe russe. C'est l'autre tournant épistémologique fondamental, dont je rendrai compte plus loin.

3.3. Etymologie de l'aspect.

L'apparition de la catégorie de l'aspect est très riche d'enseignement : c'est un argument fort, me semble-t-il, qui va dans le sens d'une différenciation stricte entre les domaines de l'aspectologie et de la formation lexicale de nouveaux verbes par préverbation. Pour comprendre la genèse de l'aspect, je dois faire une incursion dans le système des conjugaisons du vieux-russe. Il faut d'abord définir certains des termes qui vont revenir dans cette étude diachronique :

- Le terme de « slave commun » (s.c.) est la langue hypothétique, non attestée mais reconstituée, parlée par les tribus slaves d'une période allant grosso modo de – 500 à + 500 dans l'aire slave (Elbe, Dniepr –Desna, Carpates, Dvina occidentale). Ce slave commun est considéré comme une des variantes de l'indo-européen commun.

- le vieux russe (v.r.) est la langue parlée au Moyen-Age (9^{ème} – 16^{ème} siècles) sur le territoire de la Russie centrale, septentrionale, du Nord-Ouest, la Biélorussie et le nord de l'Ukraine actuelles. C'est en fait la langue commune des Slaves de l'Est, avant la différenciation avec l'ukrainien et le biélorusse ; le vieux russe est la suite du slave commun. Cette langue connaissait évidemment des variantes dialectales importantes.

- Il y a enfin le vieux slave (*Old Church Slavonic*, en anglais), langue religieuse commune aux Slaves, qui est en fait du vieux bulgare-macédonien. Le slavon russe est l'adaptation de cette langue commune, qui malgré son caractère littéraire a eu une influence sur l'évolution du russe.

³⁸ M. Guiraud-Weber 1987 :190.

Je peux aborder à présent l'exploration diachronique. Je m'appuie sur les travaux de Maslov (1958) et Veyrenc (1970).

3.3.1. Système des flexions verbales en vieux russe (v.r.).

Le v.r. a conservé de nombreuses flexions verbales du s.c., mais très tôt la morphologie des temps va s'éroder, et le système très riche de préverbation et de dérivation annonce déjà la formation de l'aspect. Veyrenc adopte une classification en temps du discours et temps de la narration, que je reproduis ici :

- Le v.r. avait six temps du discours : le présent simple, un futur périphrastique utilisant notamment le verbe « vouloir » et « avoir »³⁹, et de nombreuses formes auxiliées. Il existait un *parfait présent*, utilisant « être » au présent, et marquant le résultat présent d'une action passée ; en voici le paradigme, avec le verbe *veleti* (« ordonner ») aux trois premières personnes du singulier :

75) *Velet, veleta, velelo esm'*: j'ai ordonné [litt. : « ayant-ordonné(e), je-suis »]
esi
est', etc.

La forme en *-l* du verbe principal est une forme nominale, un ancien participe parfait, et s'accorde en genre et en nombre. Il y avait aussi un parfait futur, un parfait prétérit et un parfait aoriste. L'auxiliarité était très présente en v.r., avec seulement « être » ; le fait surprenant est que toutes ces formations ont disparu en russe moderne.

- A côté de ces temps du discours, il existait trois temps de la narration, hérités d'un état très ancien : d'abord, il y avait l'aoriste, exprimant « un procès détaché de toute contingence chronologique » (Veyrenc 1970 :78) ; très tôt, cette forme est cantonnée aux textes écrits, donc obsolète ; elle se caractérise par la consonne <x> (*znax*, « je sus » ; *nesox* : « je portai », etc.). Il y avait un imparfait (*znaaxu*, « je savais » ; *nesjax*, « je portais », etc.), désignant un procès étendu, formé à partir de l'aoriste ; très tôt aussi, il va s'éroder ; globalement, les temps de la narration étaient très décadents dès les débuts du vieux-russe.

3.3.2. Moteurs du changement.

³⁹ *xočem pomereti*, « nous mourrons », littéralement : « nous voulons mourir » ; *imam pobedeti* : je vaincrai, « j'ai à vaincre ».

Selon Veyrenc, c'est dans la syntaxe qu'il faut chercher le moteur de l'évolution. Trois phénomènes principaux expliquent l'évolution, constatée très tôt :

- 1) la perte de l'indication de personne dans l'auxiliaire « être » ;
- 2) l'auxiliaire cesse d'être employé : le parfait (en-*l*) devient alors le seul temps employé au passé pour chaque verbe, c'est un prétérit nominal ;
- 3) l'aspect, c'est-à-dire la dérivation verbale, se généralise pour compenser les pertes des paradigmes flexionnels.

Voyons cela en détail.

Très tôt, dans la langue parlée, « être » en emploi de copule au présent de troisième personne du singulier disparaît : la prédication nominale devient la règle, et l'est toujours en russe moderne ; de *Ivan est' drug* on passe à *Ivan Ø drug*. (« Ivan est l'ami »). Le changement s'étend naturellement à « être » auxiliaire du parfait présent : *Ivan Ø velel* (« Ivan ordonné ») se substitue à *Ivan velel est'* (« Ivan ordonné est »). L'auxiliaire se maintient plus longtemps aux autres personnes, mais l'indication de personne est de plus en plus assurée par le pronom personnel sujet qui se répand, y compris dans la flexion du parfait présent ; du coup, ce pronom évince l'ancienne flexion, donc l'auxiliaire : *Kupil esm'* (« j'ai acheté », litt. : « ayant-acheté je-suis »), est remplacé par *Ja kupil* (« je Ø ayant-acheté »)⁴⁰. Selon Veyrenc, la transformation est consommée dès le 13^{ème} siècle. C'est, selon l'auteur, une transformation capitale, « car, des deux significations grammaticales que comportait à l'origine le verbe auxiliaire *esm'* (personne + temps présent), seule la première subsiste dans le pronom personnel ». (Veyrenc 1970 :82) Comme le temps disparaît, la valeur de parfait (résultatif) aussi : la forme est réanalysée comme un passé. Les temps de la narration sont ensuite affectés : l'ancien parfait devenu prétérit concurrence directement l'aoriste et l'imparfait. Ce prétérit nominal exploite alors « toutes les ressources de la dérivation verbale » (*ibid.* :83) déjà existante pour compenser la perte de l'opposition temporelle. L'aspect peut alors se déployer.

3.3.3. Apparition de l'aspect.

⁴⁰ La grammaire du Donat (1522) illustre bien ce mélange de formes qui atteste de l'évolution de la langue sur ce point : les paradigmes de conjugaison montrent que les formes de « être » (*esm'*, *esi*) sont ressenties comme des pronoms personnels (*ja*, *ty*), et la première personne du passé reproduit l'ancienne forme d'aoriste (en *-ex*) : *xotex* (« je voulais »), *xotel esi* (« tu voulais »), *xotel on* (« il voulait »). (Archaimbault 1999 :65).

La préverbatation et la dérivation suffixale existent depuis le slave commun (s.c.). Je m'appuie sur les travaux de Maslov (1958), éminent étymologue des langues slaves et pionnier des études sur le classement sémantique (modes d'action) du verbe slave et russe. Je vais insister sur cet aspect des choses, pour deux raisons : 1) l'étymologie explique en grande partie le système morphologique actuel qui est relativement imparfait ; 2) la naissance de l'imperfectif est très éclairante quant à la raison d'être du phénomène aspect. Les faits étant d'une grande complexité, je vais tenter d'être le plus clair possible.

- Dans une première époque du s.c., le slave connaissait plusieurs *modes d'action* : statal, sémelfactif, évolutif, indéterminé-itératif. Cette dernière classe est très importante car c'est sur deux des modèles morphologiques utilisés, particulièrement le modèle utilisant la voyelle *a-*, que vont se créer les verbes imperfectifs au moment de la formation de l'aspect. (*lišit' / lišat', rešit' / rešat', stupit' / stupat'...*).

- Puis, plus tardivement, dans une seconde époque (historique), apparaissent les *formations préverbales* : dans l'ordre, le mode d'action résultatif, puis ingressif, puis duratif-limité (ce dernier s'est encore plus développé après l'apparition de l'aspect). Les préverbes étaient d'anciennes prépositions qui apportaient au verbe de base plusieurs sens, mais le point commun était le suivant: partout le préverbe conférait à l'ensemble un sens de directionnalité de l'action vers l'atteinte du résultat et il désignait aussi le moment où le résultat était atteint. Le vieux verbe s.c. *sŭbŭrati*, muni du préverbe à sens collectif *sŭ-* (*s-* ou *so-* en russe moderne)⁴¹, signifiait « rassembler, collecter, ramasser », et pouvait dénoter à la fois le processus et le résultat, comme les verbes allemands, préfixés eux aussi, *zusammentragen / versammeln*. Ces verbes résultatifs préverbés se sont formés dans un premier temps à partir des verbes évolutifs et mutatifs, comme par exemple *razbogatěti*, « s'enrichir », à partir de *bogatěti* ; *ocěpěněti*, « s'engourdir », à partir de *cěpěněti*, etc. L'aspect grammatical n'existait pas encore : ces verbes préverbés s'employaient dans la double acception processuelle et résultative, selon qu'ils étaient conjugués au prétérit imparfait ou aoriste. L'imparfait *sŭbŭraaše* signifiait « il était en train de rassembler, il rassemblait plusieurs fois, etc. », l'aoriste *sŭbŭra* signifiait « il a rassemblé ». L'aspect grammatical apparaît en plusieurs étapes :

Etape 1 : apparition d'un aspect imperfectif optionnel pour les verbes résultatifs préverbés.

⁴¹ Pour la translittération des exemples en vieux slave, je me fonde sur le tableau des alphabets du *Manuel de Vieux Slave* d'André Vaillant (1964 :22). De nombreuses voyelles du vieux slave (*ĭ, ě, ŭ*, en particulier) ont disparu en russe moderne.

La base d'apparition de l'aspect (la distinction perfectif / imperfectif) a été fournie par les verbes terminatifs/délimités et, en particulier, les verbes préverbés relevant du mode d'action résultatif. Dans ceux-là, la nécessité s'est fait sentir de différencier deux possibilités sémantiques, qui avant étaient exprimées par une seule forme (mais par le paradigme temporel) : la « directionnalité processuelle » vers l'atteinte du résultat (pour le verbe diagnostic choisi par Maslov, « rassembler », il s'agissait d'exprimer le fait qu'un sujet se trouve dans le processus désigné par ce verbe), et atteinte réelle du résultat (le rassemblement effectif). Ceci s'est fait par le procédé de la suffixation, sur un modèle de verbes déjà existants qui avaient un sens d'indéfini et de multiplicité de l'action délimitée : le deuxième membre des paires *iznesti / iznositi*; *priletěty / priletati*, etc. En plus de leur ancien sens d'indéfini-multiple, ceux-ci développent progressivement un *sens processuel*. A partir du verbe unique préverbé *sŭbŭrati* est formé le verbe *sŭbirati*, avec le suffixe *-ira* ; *sŭbiraetŭ* signifie alors « il est en train de rassembler, de réunir, etc. ». L'indéfinitude et la multiplicité constituent donc l'étymon du sens processuel. Le verbe *iznositi* qui auparavant signifiait « sortir à plusieurs reprises », reçoit le sens de « commencer à sortir, être dans le processus de sortir ».

Les débuts de l'imperfectif sont donc là, dans l'extension de la base verbale signifiant la limite, en utilisant les bases déjà existantes au sens itératif qui en viennent à signifier le processuel, l'action en cours. Le slave a trouvé là un moyen qui exprime la même chose que les correspondants allemands et français :

76) *Er ist beim Zusammentragen* / Il est en train de ramasser / *He is collecting*, etc.

Le point particulièrement intéressant est que cette forme dérivée n'existe d'abord que pour les verbes résultatifs. L'imperfectif est donc d'abord lexicalement limité. Il cohabite non pas avec un verbe perfectif, qui n'existe pas encore, mais avec un verbe d'aspect général ; il n'est encore qu'une extension à sens processuel. Cet imperfectif naissant est d'abord facultatif, car le sens processuel pouvait encore être exprimé au moyen de l'« aspect général ». L'imperfectif est donc, à son apparition, le membre marqué de l'opposition, morphologiquement et sémantiquement. Je vois là de grandes similitudes avec l'apparition de *be V-ing* en anglais, sur le plan du mécanisme sémantique : l'ancêtre vieil-anglais *beon V-ende*, qui avait souvent un sens itératif, a petit à petit lui aussi commencé à souligner le côté processuel de l'événement.

Etape 2 : apparition du perfectif par réanalyse de l'aspect général.

Dans une étape ultérieure, les formes dérivées imperfectives se développent de plus en plus, monopolisant la sphère du sens actuel-processuel. Il arrive un moment où la forme initiale du verbe (l'aspect général) ne peut plus exprimer le présent actuel, c'est-à-dire l'événement qui se déroule au moment de parole, en réponse à la question : « *Čto èto ty delaeš' ?* », (« Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? »). Maslov insiste beaucoup sur ce point ; la combinaison entre un verbe de phase (« commencer, continuer », etc.) et l'infinitif général n'est plus possible : **načĭnetĭ sŭbĭrati*. La conséquence de ceci est que l'ancien aspect général devient aspect perfectif, mais seulement pour ces verbes-là (les verbes résultatifs préverbés).

Pour l'expression du sens itératif-habituel, la concurrence demeure longtemps encore entre aspect imperfectif et aspect général (réanalysé comme perfectif) ; c'est en partie toujours le cas aujourd'hui en russe. Le sens actuel-processuel ne peut jamais être exprimé par un verbe perfectif :

77) *Čto èto ty delaeš' ?* : “Qu'est-ce que tu fais?”

78) *Pišu^l pis'mo.* / **Napišu^p pis'mo* : « J'écris une lettre ».

En revanche, le perfectif est compatible avec un événement itéré :

79) *On vseгда pisał^l pis'ma* : il écrivait toujours des lettres.

80) *On, byvalo, napišet^p pis'mo...* : Il avait pour habitude d'écrire une lettre.

Etape 3 : extension de la corrélation aspectuelle à d'autres verbes.

De plus en plus, cette opposition aspectuelle s'étend à d'autres classes de verbes, en priorité aux verbes évolutifs et mutatifs, c'est-à-dire ceux dont le résultat /la limite n'est pas marquée de façon stricte par un préverbe, mais dont la délimitation est construite soit par leur sens « naturel », soit par des marqueurs contextuels. Certains d'entre eux, déjà prédisposés à exprimer une limite (*dati, pustiti, lišiti* : « donner, laisser partir, priver »...), deviennent naturellement perfectifs et, conformément au modèle, utilisent les anciennes bases marquant l'itération pour former l'imperfectif (*davati, lišati*) ; ou bien ils appliquent les suffixes imperfectivants (c'est le cas de **pusti-* + *-a-ti* → *puštati* – russe : *puskat'*). D'autres verbes, non délimités « naturellement » (*dělati*, « faire », *pĭsati*, « écrire ») suivent une autre voie : profitant de l'existence d'un verbe préverbé (délimité) à sens très voisin, ils s'organisent en

couple de corrélation : les anciens composés préverbés lexicalement résultatifs (*sŭdĕlati*, *napŭsati*) sont réanalysés comme grammaticalement perfectifs. Donc, sur le modèle de formations déjà existantes (*sŭbŭrati* / *sŭbirati*; *pasti* / *padati*) s'alignent des paires aspectuelles au sémantisme analogue, mais formées différemment (*sŭdĕlati* / *dĕlati*; *napŭsati* / *pŭsati*).

Ainsi s'explique l'asymétrie constatée dans les réalisations morphologiques des paires aspectuelles du russe moderne : suffixation et préfixation relèvent bien d'un même phénomène (la naissance de l'aspect), mais à des époques différentes. Le russe est resté assez conservateur et a gardé les deux procédés ; mais le bulgare, par exemple, a étendu plus que le russe le procédé de la suffixation (pour le verbe « écrire », on trouve en bulgare un couple obtenu par suffixation : *napisa* / *napisvam*). Le principe qui a présidé à l'apparition de l'aspect est clair : il s'est fait par le recyclage de matériel déjà existant. Il n'y a là rien de bien étonnant : ce fut aussi le cas pour l'anglais, où les formes ancêtres de *be V-ing*, *have V-en* existaient déjà en vieil anglais, elles ont ensuite été réanalysées. La suite est prévisible : les verbes slaves qui étaient déjà indéterminés deviennent naturellement imperfectifs ; c'est parmi cette classe que l'on trouve le plus d'*imperfectiva tantum* ; les verbes délimités (les ingressifs, les verbes dénotant une durée limitée) deviennent perfectifs ; on trouve là la majorité des *perfectiva tantum*, qui vont se trouver appariés à des verbes imperfectifs au gré des besoins du discours.

Etape 4 : changement du contenu sémantique de l'aspect.

Au fur et à mesure que s'étend la catégorie de l'aspect à toutes les classes de verbes, le contenu sémantique général de l'aspect change aussi. A ses débuts, le verbe imperfectif marquait explicitement la processualité-l'actualité de l'événement. Puis son contenu s'élargit. Le verbe perfectif a comme origine l'ancien verbe préverbé/délimité d'aspect général, il est donc d'abord marqué comme résultatif (télique), son contenu sémantique a d'abord impliqué clairement l'atteinte effective du résultat. Réanalysé comme aspect perfectif, son sens est devenu nécessairement plus abstrait au fur et à mesure qu'il s'étendait aux autres verbes, d'autant plus qu'en même temps, pour le russe, les paradigmes temporels (aoriste, imparfait) étaient perdus.

On a là l'explication de ces invariants pour les verbes perfectif et imperfectif, retenus par Maslov, Bondarko, etc., en termes, respectivement, de « totalité indivisible de l'action » et de « marquage de l'action hors totalité ». C'est suite à ces éclaircissements sur l'étymologie de l'aspect que la notion de résultat n'est plus automatiquement attachée au verbe perfectif.

Maslov conclut son étude en insistant bien sur ce point. Il n'a de cesse de souligner la distinction très nette qu'il convient d'établir entre l'apparition de l'aspect perfectif (*soveršennyj vid*, en russe) et ce qu'il appelle « perfectivisation » (*perfektivizacija*), qui a été l'union d'une base verbale avec un préfixe, simple procédé sémantique lexical qui a précédé l'apparition de l'aspect. La *perfektivizacija* s'est appliquée à la catégorie des verbes délimités (verbes préverbés résultatifs), qui ensuite seulement se sont désagrégés pour se partager en verbe imperfectif d'abord, perfectif ensuite, par réanalyse de l'ancien aspect général.

En résumé, j'ai là l'argument dont j'avais besoin pour montrer que l'appariement direct entre des notions comme la télicité et le verbe perfectif est faux, ou tout du moins très indirect, pour l'analyse du russe moderne. Je résume l'essentiel de l'argument étymologique qui va me servir pour ce qui suit :

1- avant même que l'aspect n'existe, les préverbes servent à former des verbes résultatifs sur des bases verbales qui ne sont pas forcément résultatives ; c'est un procédé strictement lexical, comparable en tous points aux verbes préverbés de l'allemand ou du hollandais ;

2- puis ces verbes résultatifs forment le prototype d'une dérivation nouvelle car le besoin se fait sentir de disposer d'un verbe qui indique la processualité, l'actualité de l'événement ; il s'agit d'une sorte de résolution du « paradoxe imperfectif » avant l'heure. Le verbe préverbé développe alors une forme suffixée pour exprimer cela, prenant modèle sur des verbes à sens itératifs déjà existants. L'imperfectif était né.

3- Ensuite seulement, la forme initiale est réanalysée comme perfective. Il n'est donc plus possible de dire que le verbe perfectif est télique, et que le préverbe apporte directement une « mesure » à la base verbale qui en serait dépourvue. Poser tel quel: *pročitat'* = *read through* ; *s'est'* = *eat up*, est faux.

4- Je retiens enfin que l'imperfectif est né du besoin d'exprimer l'action actualisée. De façon surprenante, l'anglais a eu recours à *be V-ing* de façon systématique (au 18^{ème} siècle) lorsque le verbe simple a cessé de pouvoir prédiquer l'événement du temps présent du locuteur, une fois que le verbe a eu perdu toutes ses flexions de personnes.

Deux phénomènes morphosyntaxiques ont ainsi été moteurs du changement du système temporel du russe :

1- La perte de la personne (AGR) : le déplacement du marquage de personne de l'auxiliaire aux pronoms personnels conduit à la disparition de l'auxiliaire, ce qui à son tour permet la

réanalyse des anciens participes comme formes de prétérit, ce qui fait disparaître l'aoriste et l'imparfait déjà décadents ;

2- Le temps actuel (T) : l'aspect apparaît pour compenser ces pertes, réanalysant des moyens déjà existants (préverbation et suffixation) ; l'imperfectif naît du besoin de prédiquer l'événement du temps du discours.

Dans un ordre différent, le système aspectuo-temporel de l'anglais a évolué pour les mêmes raisons : le verbe a perdu ses marques de personne (AGR), et un autre moyen a dû être trouvé pour marquer le temps présent actualisé (T) : l'auxiliarité. L'aspect grammatical en russe est bien né d'une réanalyse des *procédés morphologiques dérivationnels*. Il est donc légitime de considérer le verbe russe sous cet angle.

4. Classement sémantique des verbes et aspect.

Cette incursion historique, qui montre clairement que la corrélation verbe perfectif/verbe imperfectif s'est faite bien après l'apparition des verbes préverbés à sens téléique, me fait douter des modèles développés par les russisants anglo-saxons (dont Brecht, Merrill, Timberlake), qui soutiennent que l'aspect est une donnée *configurationnelle* dont la compréhension ne peut passer que par une étude systématique des interactions entre l'aspect lexical du prédicat et son insertion dans le temps. Beaucoup de ces auteurs ont naturellement tenté d'adapter directement les classes de Vendler au russe, avec un succès très relatif, comme le note Timberlake (2004 :411). La section 2 de ce chapitre a montré qu'il est tout à fait possible de dissocier une classification sémantico-lexicale des types de verbes de la construction d'une théorie aspectuelle. Je dois néanmoins rendre compte de ces modèles qui ont eu, et ont toujours, un impact extraordinaire dans la réflexion sur l'aspect.

Les russisants américains (Brecht, Merrill, Timberlake) ont donc utilisé les classes de Vendler dans un vaste projet de description aspectuelle globale des formes tensées du verbe: Timberlake (1984) est l'auteur qui a montré comment les propriétés sémantiques pertinentes des verbes – l'aspect sémantique – interagissent avec diverses configurations temporelles – d'où le terme d'aspect « configurationnel » qu'il utilise pour décrire cette interaction ; ce croisement entre propriétés sémantiques aspectuelles (à la Vendler) et aspect grammatical (perfectif/imperfectif) rend compte des diverses configurations de base de l'imperfectif (progressif, duratif, itératif, parfait). Les classes de Vendler dans cette optique, sont obtenues par composition entre les opérateurs configurationnels et les prédicats lexicaux atomiques.

Ceci revient en fait à aller encore plus loin que Vendler dans l'interaction entre aspect grammatical et sémantique.

4.1. L'adaptation difficile des classes de Vendler au verbe russe.

La situation se présente ainsi : les verbes morphologiquement simples, c'est-à-dire les bases verbales imperfectives (ni préfixés ni suffixés, comme *znat'*, « savoir », *pisat'*, « écrire », *pit'*, « boire ») expriment soit des Etats soit des Activités ou des Accomplissements potentiels, en tout cas ne sont *a priori* pas téléliques ou délimités. Les verbes perfectifs obtenus par prévervation (soit *napisat'*, « écrire quelque chose », *vypit'*, « boire quelque chose ») ajoutent à cette activité l'idée d'une progression vers un *telos* ou une limite (c'est ce dernier terme qu'utilisent les linguistes russes), donc deviennent des Accomplissements (des « Résultats », dans la classification de Bulygina). Parmi ces verbes d'activités préverbés, un grand nombre dérivent un verbe imperfectif second par suffixation, mais pas tous : c'est le cas de *vypit'* qui dérive *vypivat'*, mais *napisat'* n'a pas dérivé **napisyvat'*. Selon Timberlake, dans une optique vendliérienne, l'imperfectif *vypivat'* est problématique puisqu'il semble décrire à la fois une Activité (atélique, vu que c'est un verbe imperfectif) mais qui progresse vers un but, donc c'est aussi un Accomplissement de par la présence du préfixe *vy-*. On arrive à une caractérisation des verbes imperfectifs seconds comme Activités téléliques⁴², ce qui est effectivement insolite si on utilise la classification vendliérienne directement dans l'élaboration d'une théorie aspectuelle. L'analyse de Timberlake pour ces imperfectifs dérivés est trop catégorique ; si l'analyse qui en fait des verbes d'Activités orientés vers un aboutissement est souvent juste (phrases 81 et 82), les contre-exemples sont nombreux (83 et 84):

81) *Každyj den' on vypival^{1S} po polulitru kvasu*: chaque jour il buvait (il absorbait, engloutissait) un demi-litre de kvass.

82) *Za obedom i za užinom on el¹ užasno mnogo; emu podavali i segodnjašnee, i včerašnee, ... i on vsë s'eda^{1S} s žadnost'ju*: Au déjeuner et au dîner il mangeait énormément ; on lui servait les plats du jour et ceux de la veille... et il mangeait (engloutissait) tout avec avidité.

83) *Muž načal vipivat^{4S}*: Mon mari a commencé à avoir une inclination pour les boissons alcoolisées / à boire trop.

84) *On s'edaet^{1S} mnogo xleba za obedom*: Il mange (engloutit) beaucoup de pain pendant le repas.

⁴² *telic activities* (Timberlake 2004:411).

Il est exact de dire que les phrases 81) et 82) dénotent une limite ; en revanche, 83) et 84) sont atéliques, pourtant ce sont des imperfectifs seconds préfixés et suffixés. J. Veyrenc (1980) donne trois critères principaux d'utilisation de l'imperfectif second par rapport à l'imperfectif simple qui orientent la problématique vers d'autres directions: « Absence/présence d'un complément d'objet ; nature du complément d'objet ; nature du complément non objet. » (Veyrenc 1980 :169-170). Cette prise en compte de l'objet dans le calcul de l'aspect du VP est ce qui a motivé les recherches de H. Verkuyl pour l'anglais. Je reviendrai en détail sur ces questions liées au russe, mais pour le moment je note deux points :

1) la présence ou l'absence de limite (la télicité/l'atélicité) n'est pas un critère constamment praticable pour classer un verbe russe, même si la morphologie de celui-ci semble fortement suggérer le contraire. Même si le verbe russe préfixé *vypit'* (et son imperfectif second *vypivat'*) est morphologiquement transparent (association du préverbe *vy-*, qui, extrait de la combinaison syntagmatique, traduit grosso modo l'idée d'épuisement à l'instar de *out* ou *up* en anglais, et du verbe simple *pit'*, « boire »), cette compositionnalité à fleur de langue ne garantit pas une transparence sémantique, pas plus que le verbe *drink* de l'anglais. L'équation que l'on trouve très souvent dans des études traitant de ces questions en russe, du type *vypit' = drink up/finish drinking* (Filip 2000, cf. chapitre 3), est une interprétation excessive d'indices morphologiques, une surinterprétation que les faits de langue en synchronie ne confirment pas et que l'étude étymologique infirme. Ces questions sont très complexes, et une application à l'emporte-pièce des « critères vendéliens » ne fait qu'obscurcir les problèmes. Le problème de fond demeure qu'aspect sémantique et grammatical sont confondus dans les faits de l'analyse.

2) En revanche, la question de la présence/absence d'un complément d'objet est un critère de premier ordre pour le calcul de l'aspect; une théorie de l'aspect sémantique qui en ferait abstraction, aussi bien pour l'anglais que pour le russe, prédirait des choses fausses. C'est une façon de voir 94) et 95) autrement : le verbe imperfectif dans 95) n'est possible que parce que l'objet est discursivement déjà donné ; le verbe perfectif dans 94) est obligatoire parce que l'objet est explicitement introduit dans le discours. Un des enjeux de l'opposition aspectuelle est là : le tout est de trouver un cadre théorique capable d'accommoder ces données. Les travaux récents de Paillard *et. al.* sur les verbes préverbés offrent des réponses nouvelles et prometteuses à ces questions (cf. chapitre 5).

4.2. L'aspect configurationnel.

Je ne peux malgré tout pas négliger l'influence qu'ont eue des auteurs comme Brecht, Timberlake (1985) ou Padučeva (1998) dans la recherche sur les rapports entre l'AsS et l'AsPdV. Pour Brecht, les choses sont claires: « la nature inhérente de la situation concernée est vitale pour une compréhension de la catégorie grammaticale de l'aspect ». (Brecht 1985 :11)⁴³ Les VP téliques sont par nature perfectifs, les VP atéliques et les Etats sont imperfectifs. L'argument majeur de Brecht est que cette corrélation entre les situations téliques et le perfectif d'un côté, les situations atéliques et l'imperfectif de l'autre, est confirmée par des arguments formels (morphologiques) et sémantiques. C'est une vision idéale et simplifiée qui repose presque entièrement sur le postulat que la morphologie reflète directement les distinctions sémantiques aspectuelles, ignorant le fait que l'apparition de la catégorie aspect dément justement cette corrélation. Je présenterai ensuite la position de M. Guiraud-Weber (1987) et Sobolev (1995), qui contestent cette thèse. Voici comment s'articule cette corrélation selon Brecht :

- Les verbes exprimant une situation atélique (Etat, Activité) sont morphologiquement simples, et sont rendus perfectifs par l'adjonction d'un préverbe : *xotet'* / *zaxotet'* (« vouloir ») ; *myt'* / *vymyt'* (« laver »), *šit'* / *sšit'* (« coudre ») ...

- Les verbes normalement téliques (Accomplissements, Achèvements) sont préverbés et leur imperfectif est obtenu par dérivation : *otkryt'* / *otkryvat'* (« ouvrir ») ; *priexat'* / *priezžat'* (« arriver »).

Il est très facile de trouver des contre-exemples à l'hypothèse d'une corrélation directe entre les faits morphologiques et un fondement sémantique de la corrélation aspectuelle. Les Etats aussi bien que les Accomplissements connaissent l'appariement aspectuel, un des membres étant obtenu indifféremment soit par préfixation (85) soit par suffixation (86)⁴⁴:

85) *ponravit'sja* / *nravit'sja* : plaire.

uznat' / *znat'* : savoir.

ispeč' / *peč'* : faire cuire.

zamërznut' / *mërznut'* : geler.

86) *ostat'sja* / *ostavat'sja* : rester, demeurer.

ponjat' / *ponimat'* : comprendre.

zapisat' / *zapisyvat'* : noter, prendre en note.

⁴³ *The inherent nature of the situation involved is vital to an understanding of the grammatical category of aspect.*

⁴⁴ Je donne les paires de verbes dans l'ordre « perfectif/imperfectif ».

ubit'/ubivat' : tuer.

Je note qu'entre le tchèque et le russe, qui sont des langues cousines, d'une langue à l'autre le même verbe forme son couple aspectuel par suffixation ou par préverbatation :

87)

« demander quelque chose » : ru. *sprosit'/sprašivat'* (suffixation) – tch. *zaptat se / ptat se* (préverbatation)

« poser » : ru. *položit' / klast'* (supplétion)– tch. *položit / pokladat* (supplétion + suffixation)

« acheter » : ru. *kupit'/pokupat'* (changement vocalique + préverbatation) – tch. *koupit / kupovat* (suffixation)

Toutes les irrégularités relevées sont normales et attendues : la morphologie des couples aspectuels est héritée de l'histoire de la langue (on se souvient que le phénomène d'imperfectivisation a utilisé du matériel déjà existant, à savoir les suffixes itératifs réanalysés). Certains procédés d'imperfectivisation ne sont plus productifs (l'alternance *-i/-a*, par exemple, les couples de supplétion), d'autres le sont (c'est le cas de la suffixation en *-iva/-yva*).

Un argument fort contre la thèse de l'aspect configurationnel, qui ne repose que sur des énoncés déclaratifs au passé, vient de l'alternance perfectif/imperfectif (au passé également) dans les questions, notamment dans les questions en *wh-*, étudiées par de nombreux auteurs (Chaput 1990, Vogeleer 1993, Israeli 1998, Padučeva 1991, 1993). Israeli (1998) note que les distinctions aspectuo-temporelles (processus – résultat) sont neutralisées dans les questions en *wh-* par des facteurs pragmatico-discursifs tels que la présence ou l'absence d'un « contrat pragmatique » (entre locuteur et interlocuteur), les perceptions et l'attitude des locuteurs (reproche, émulation), etc. Voici deux exemples de questions en *who (did X) ?*:

88) - *Prodan višněvyj sad ?*

- *Prodan.*

- *Kto kupil^P ? (*Kto pokupal^I ?)*

- *Ja kupil^P (*Ja pokupal^I).*

« Has the cherry orchard been sold? »

« Yes, it has been sold. »

« Who bought it? »

« I bought it. » (Tchekhov, *The Cherry Orchard*).

89) [les deux protagonistes de l'échange savent qu'un tiers vient d'acheter une maison qui était trop chère ou trop vieille :]
Kto pokupal¹ etot dom ?: Who bought this house ?

Dans 88), également analysé par Forsyth, le locuteur qui utilise le perfectif *kupil* cherche à connaître l'identité du nouveau propriétaire de la cerisaie, qui vient de changer de mains ; dans 89), qui suppose une familiarité entre les deux protagonistes de l'échange, l'imperfectif *pokupal*, aux mêmes conditions de vérité que *kupil* qui n'est pas possible dans ce contexte, signifie que l'énonciateur cherche à savoir qui est l'auteur véritable de cet achat contesté (il y a quelque chose à redire à la maison). S. Vogeleer (1993) a montré qu'une contrainte forte sur l'emploi de ces imperfectifs constatifs est le contenu référentiel ou non de l'expression nominale du VP ; plus ce contenu est non référentiel, plus l'imperfectif a des chances d'apparaître⁴⁵.

En tchèque, cette contrainte est encore plus forte : les grammaires et manuels notent qu'il est presque systématique de poser une question concernant l'accomplissement d'une action ponctuelle et unique au moyen du verbe imperfectif, tandis que le perfectif sera réservé aux affirmations :

90) [contexte : une mère dit à sa fille, Věronika, d'aller se laver et se brosser les dents avant d'aller se coucher ; réponse de la jeune fille :]
 Věronika - *Už jsem si je vyčistila^p. A umyla^p jsem se* : Je me les suis déjà brossées. Et je me suis lavée.

91) [Puis elle demande la même chose à son fils :]
 La mère - *Čistil^l sis zuby ? Myl^l ses ?*: Est-ce que tu t'es brossé les dents ? Est-ce que tu t'es lavé ?

Quelle que soit l'analyse que l'on ait de cette alternance, elle n'est certainement pas motivée par des principes configurationnels (aspectuo-temporels) au sens de Brecht.

4.3. Etude des bases verbales (BV).

⁴⁵ S. Vogeleer nomme cette restriction la *condition de multiplicité des occurrences hypothétiques*, qui peut trouver expression au moyen d'un indéfini (1), d'un pluriel ou d'un nom collectif (2), ou encore d'un « nom indéfini existentiel à référent non identifié » (3) :

1) *Ty kogda-nibud' nyrjal^l?*: As-tu jamais plongé (=fait de la plongée) ?

2) *Ty daval^l korove seno?*: As-tu donné du/le foin à la vache ?

3) *Ty segodnja pokupal^l gazetu?*: As-tu acheté le journal aujourd'hui ?

Toutes ces remarques n'invalident pas pour autant la constatation qu'une écrasante majorité des verbes simples (non préverbes) sont d'aspect imperfectif. Cela ne préjuge en rien de leur classement comme Activité ou Accomplissement ; tout dépend de leur emploi, et notamment de la présence ou non d'un objet ou de toute autre expression délimitante. Dans certains de leurs emplois, véritablement atéliques, ils n'ont pas de correspondant perfectif préverbe. Ce qui est systématique, en revanche, est que, comme le souligne Brecht, ils sont capables de renvoyer à un présent actuel-spécifique. Je donne des exemples de quelques racines verbales dans le tableau suivant:

92)

<i>Verbe imperfectif, forme un couple aspectuel normal :</i>	<i>Verbe imperfectif sans correspondant perfectif :</i>
strojt' dom, plany : construire une maison, des plans	strojt' grimasy, iz sebja duraka : faire des grimaces, se faire passer pour un idiot
rvat' bumagu, cvety : déchirer, arracher, cueillir / une feuille de papier, des fleurs	ego rvët : Il vomit, il a des nausées.
gret' vodu : chauffer l'eau	solnce greet : le soleil chauffe (= « donne de la chaleur »).
mërznut' : geler (<i>reka mërznet</i> : la rivière gèle)	ruki mërznut : j'ai froid aux mains (= « mains ressentent du froid »).
soxnut' : sécher (<i>bel'ë soxnet, cvety soxnut</i> : le linge sèche, les fleurs sèchent)	vse vidjat, čto ty no nemu soxneš' : tous voient que tu souffres pour lui.
žeč' bumagu : (faire brûler) du papier	moroz žëg lico : le froid me brûlait le visage.
pit' stakan vodki : boire un verre de vodka	on p'ët : c'est un ivrogne.
est' jabloko : manger une pomme	dym est glaza : la fumée fait mal aux yeux.
myt' ruki, posudu : (se) laver les mains, la vaisselle	reka moet berega : la rivière baigne les berges
ždat' avtobusa : attendre le bus.	ždali, čto on budet xorošim poëtom : ils s'imaginaient qu'il ferait un excellent poète.

Un verbe n'est pas naturellement classé comme Activité, Accomplissement, etc. Tout au plus peut-on le définir comme un « Événement » (Davidson). Tout dépend des éléments présents dans le co-texte d'emploi du verbe, dont et surtout la présence ou non d'un *objet*. La conclusion à laquelle ces données m'amènent est que le verbe morphologique simple d'aspect imperfectif est, du point de vue de son apport lexical, sous-déterminé, voir vague, ni Activité

ni Accomplissement, encore plus que le verbe anglais. La caractéristique véritablement frappante de ces verbes « simplex » russes est qu'ils admettent généralement une très grande variété de NPs comme arguments internes ; c'est par exemple le cas du verbe *rezat'*, « couper », cité par Isačenko (1960) et repris par Paillard (2003 :193) :

93) *Rezat'*, « couper », *xleb* (« pain »), *verëvku* (« ficelle »), *derevo* (« arbre »), *kuricu* (« poulet »), *mjač* (« balle »).

L'adjonction d'un préverbe va en revanche s'accompagner d'une sélection au niveau de l'objet :

94) *Narezat' xleb* : trancher le pain ;
Razrezat' verëvku : couper la ficelle ;
Porezat' derevo : faire une incision sur l'arbre ;
Zarezat' kuricu : égorger un poulet ;
Srezat' mjač : couper une balle, etc.

Ceci montre que le choix du préverbe est sémantiquement motivé et ne saurait se résoudre à une simple téléicisation du verbe composant. Examinons les exemples suivants :

95) *Ona xotela ponjat', kak xirurg režet¹ človeka* : elle voulait comprendre comment le chirurgien opère un homme.

96) *Volk režet¹ človeka* : le loup égorge l'homme.

Le verbe *rezat'*, selon le contexte, signifie « opérer » ou « égorger » ; il signifie en fait quelque chose comme : « au moyen d'un instrument coupant, faire une incision plus ou moins significative ». L'interprétation exacte dépendra du contexte/co-texte. Ce qui est en cause ici n'est pas l'aspect, mais le contenu sémantique exact que récapitule le lexème *rezat'*. L'appariement « *rezat'* = *cut* = couper » que proposent les dictionnaires est inexact et néglige un paramètre très important : la façon dont chaque langue conceptualise un événement. Le considérer comme un simple verbe d'Accomplissement téléique revient à passer à côté de l'essentiel. Pour un anglophone, le verbe *cut* implique déjà une transformation de son objet⁴⁶ : le syntagme *to cut a man*, si tant est qu'il est interprétable, implique que l'homme est en

⁴⁶ Voici par exemple l' « élucidation du sens » du verbe *cut* que propose Higginbotham (1989:467)

Entry for *cut*: « *cut is a V that applies truly to situations e, involving a patient y and an agent x who, by means of some instrument z, effects in e a linear separation in the material integrity of y* ».

morceaux, ce que n'implique absolument pas le syntagme *rezat' čeloveka*, qui signifie de façon beaucoup plus générale que l'homme a subi une incision, de quelque nature qu'elle soit. Un imperfectif second comme *zarezat'* ne laisse subsister qu'un sens, celui d' « égorger »:

97) *Arnol'd s gnevom zarezaet¹ Konstantina nožom : "Podonok".*

Leopol'd: "Eto go toze rež'!"

Arnold, furieux, égorge Constantin avec son couteau: "Salaud !"

Léopold : 'Egorge aussi celui-là !'

Dans cet exemple, l'indication scénique utilise le verbe *zarezat'*, descriptivement précis (le lecteur doit comprendre que le sens est celui d'« égorger » et non d' « inciser » ou d' « opérer »), mais le personnage de Léopold, qui incite Arnold à faire la même chose sur un autre personnage, utilise l'imperfectif du verbe simple *rezat'* (*rež'!*) car le sens est tout à fait clair. C'est souvent le cas dans les textes : une fois le sens précis exprimé au moyen du verbe préverbé, le verbe non préverbé est ensuite repris :

[le passage décrit le rite de l'égorgement du mouton chez les peuples musulmans – Tchouvaches, Tatars – du Caucase :]

98) *Na sledujuščij den' okolo poludnja zarezajut¹ barana dlja pominok. Odnako rezat⁴ barana čuvašu ne polagaetsja ; kak pravilo, dlja ètogo priglašajut kakogo-nibud' znakomogo tatarina iz sosednej derevni :* Le jour suivant vers midi, ils égorgent le mouton pour la veillée. Cependant, un Tchouvache ne doit pas tuer / égorger le mouton ; selon les règles, pour cela on fait venir d'un village voisin un Tatar de ses connaissances.

Ces exemples montrent que ni l'aspect grammatical (les deux verbes – *zarezajut* et *rezat'* – sont imperfectifs) ni l'aspect sémantique (les deux verbes sont des Accomplissements) ne sont en cause ici. Brecht a justement noté que le verbe imperfectif « simple » est souvent utilisé pour signifier l'actualité de l'événement dans le présent de l'énonciateur : « le sens lexical de la plupart des verbes simplex signale une situation spécifique »⁴⁷. En fait, dans ces exemples, ce qui est perdu en spécificité sémantique lexicale est gagné en spécificité situationnelle (*rezat'* renvoie à une situation actualisée, qui n'a pas besoin d'être aussi précise puisqu'elle est observée en contexte, donc identifiée *a priori*). Cela peut fournir une réponse à l'énigme des imperfectifs seconds : le verbe préverbé, qu'il soit perfectif ou imperfectif second, exige dans tous les cas la présence d'un COD (s'il est transitif, bien entendu). Veyrenc et Forsyth font remarquer que la plupart du temps, les imperfectifs seconds relèvent d'un niveau de

⁴⁷ *The lexical meaning of most simplex verbs signals a specific situation. (Brecht 1985:15)*

langue soit plus soutenu (technique) soit plus vulgaire, selon l'item lexical, mais surtout *inactuel*. Ceci jette un sérieux doute sur l'unique fonction de « télécisation » du perfectif.

A la télécisation opérée par le préverbe sur le verbe imperfectif simple, Brecht oppose logiquement l'opération d'atélicisation : c'est le processus inverse par lequel des situations téléliques sont vues de façon non téléliques. Le mécanisme fonctionne dans les deux sens. La fonction basique de l'aspect pour l'auteur est résumée ainsi : « fournir un moyen général de transformation d'une sorte de situation en une autre sorte sans modifier la nature globale de la situation en aucune autre façon ». (Brecht 1985 :17)⁴⁸ Il s'agit d'une théorie de la *coercition des types* aspectuels sémantiques (cf. chapitre 3). L'argument est le suivant : un certain nombre de notions spécifiques (processus, répétition, conation, etc.) ont été traditionnellement attachées aux énoncés contenant un verbe imperfectif. Dans l'optique traditionnelle, la raison pour laquelle ces notions sont générées reste inexplicée. Brecht fait l'hypothèse que ces associations s'expliquent par la seule prise en compte de l'interaction entre aspect situationnel et aspect grammatical. Ainsi, une Culmination (Accomplissement) atélicisée devient Activité, car une partie intégrante de la composition des Culminations est processuelle ; le sens progressif-duratif naît naturellement :

99) *On ob"jasnjal^l mne to, što ja ne ponjal* : Il m'expliquait ce que je n'avais pas compris.

En revanche, un Achèvement atélicisé donne un sens de répétition, car la partie essentielle de la structure des Achèvements est le changement instantané, et la seule interprétation atélique possible d'une telle situation est l'analyse de la situation comme un état continu qui contient un nombre indéfini de « changements brusques » (une situation répétée équivaut à un Etat) :

100) *Viktor prixodil^l i srazu že uxodil* : Victor arrivait et repartait aussitôt.

Brecht met l'accent sur une caractéristique importante des Achèvements, déjà notée : leur incapacité à renvoyer à un événement qui peut être prédiqué de façon déictique du moment présent :

⁴⁸ ... *To provide a general means of transforming one kind of situation into another without modifying the general nature of the situation in any other way.*

101) **Čto slučaetsja ?*: Que se passe-t-il ?

**Vot on prixodit* : Le voici qui arrive.

**On naxodit ključ* : il trouve la clé.

La contrainte est forte : un vrai Achèvement ne peut désigner, à l'imperfectif, qu'une action qui se répète, la situation dénotée est toujours une situation inactuelle (M. Guiraud-Weber 1987 : 192). On l'a vu, les imperfectifs seconds partagent souvent cette propriété :

102) **On sejčas pročityvaet knigu* : il est en train de lire ce livre.

Cela est vrai, mais ne diffère en rien des homologues français (**Il trouve la clé*) et anglais (**He's finding the key now*) des verbes d'Achèvement ; le problème réside dans l'absence de structure temporelle propre aux Achèvements et à la particularité qu'ils ont de ne dénoter qu'un état final : « trouver la clé », c'est déjà « l'avoir trouvée ». C'est donc l'association entre le temps de la conjugaison (présent/passé – rappelons-nous la logique des intervalles) et la structure du verbe d'Achèvement qui pose problème. Aux modes non finis, cette contrainte disparaît :

103) *Začem? – dumal ja, - začem naxodit^l obščee rešenie, esli častnoe rešenie najti^p prošče i bystree?* : A quoi bon? – pensais-je, - à quoi bon trouver une décision collective, s'il est plus facile et plus rapide de trouver une décision individuelle

Les interactions entre aspect situationnel/aspect grammatical ne s'arrêtent pas là ; un Achèvement peut devenir quand même Activité, il y a alors conflit :

104) *Levin slušal i pridumyval^l i ne mog pridumat^p čto skazat'*: Levin listened and tried to think of something to say, but couldn't.

Le verbe *pridumat'/pridumyvat'* signifie *to think of something*; on peut considérer que c'est un Achèvement (un « Incident », selon Selivërstova). Le sens qui apparaît dans la phrase est celui de conation: l'imperfectif marque une tentative plus ou moins longue qui vise à amener la transition instantanée dans le nouvel état. Ce sens de conation est expliqué dans la théorie de Brecht : il est conditionné par des règles sémantiques. Cette explication temporelle est cependant falsifiée par le fait que le paramètre de contrôle du sujet est crucial pour permettre cette valeur (pp. 107-108).

Le changement situationnel provoqué par le changement d'aspect est un phénomène général: même les Activités atéliques (*čítat'*, *guljat'*) peuvent être transformées en Etat, selon Brecht :

105) *My každyj večer guljali¹ v parke* : Tous les soirs nous nous promenions dans le parc.

L'adverbial *každyj večer* supprime le composant processuel du verbe *guljat'*. Il existe un suffixe (toujours le même, mais dans sa version archaïque), *-va*, qui servait en russe classique à dériver des Etats itérés :

106) *V mladosti on otlično peval¹*: In his youth he had been an outstanding singer.
(*pet' → pevat'*)

Du point de vue interprétatif, toutes ces remarques sont exactes : un verbe change d'interprétation sous l'effet d'autres opérateurs. En particulier, à l'imperfectif, un verbe télique devient facilement atélique. Mais on va voir que l'inverse est tout aussi vrai : un verbe perfectif, qui devrait être télique, est aussi parfois atélique (cf. Filip et l'énigme de quantisation en russe, chapitre 3). Ce que je tente de montrer ici est que l'affirmation sur laquelle repose toute cette démonstration (« la nature inhérente de la situation concernée est vitale pour une compréhension de la catégorie grammaticale de l'aspect », Brecht 1985 :11), est excessive et non supportée par les données du russe parce qu'elle néglige au moins deux données très importantes : 1) le contrôle/l'agentivité du sujet, et 2) le comportement très différent de l'opposition perfectif/imperfectif dans les questions (en *wh-* notamment) et dans d'autres configurations (modes non finis). La discussion précédente a suggéré que l'aspect n'est peut-être au fond qu'un épiphénomène et que c'est la modalité du rapport sujet -verbe-objet qui est peut-être fondamentalement en cause. Dans de très nombreux cas, l'imperfectivisation d'un verbe n'émousse en rien la télicité du verbe de base. Brecht évoque cette question, il est un des rares à le faire : il reconnaît l'omniprésence du sens de « constatation d'un fait » lié au verbe imperfectif, admettant que c'est un des « plus difficiles et importants faits de grammaire de l'aspect en russe ». Ce sens concerne en priorité les Culminations. Il y a aussi le sens d' « action annulée » qui doit recevoir une explication, comme dans :

107) *Vanja uže otkryval¹ okno* : Vania a déjà ouvert la fenêtre (puis l'a refermée).

Il est surprenant, dans une théorie qui fait de l'atélicisation l'apport sémantique central de l'imperfectivité, de trouver un sens pareil ; le verbe imperfectif *otkryvat'* devrait être atélique (progressif, itératif), pourtant dans ce contexte ce n'est pas le cas, il semble même « sur-télique » (fenêtre ouverte – puis refermée : fin du cycle). Pour ces emplois, Brecht propose la solution suivante, inédite, *ad hoc*, mais néanmoins intéressante :

[Avec le verbe imperfectif] l'existence du but ou du point final est rendu évident par la situation, et la représentation paradoxalement atélique de la situation produit une neutralisation de ce point final ». (Brecht 1985 :29)⁴⁹

Elle rejoint la description qu'utilisent Forsyth et d'autres auteurs (Bondarko) de « constatation d'un fait » pour l'imperfectif; l'imperfectif de la phrase 107) ne dit que : « je constate qu'il y a eu ouverture de la fenêtre ». L'effet « action annulée » est une inférence pragmatique ; on peut utiliser le verbe *otkryval* même si la porte ou la fenêtre sont encore ouvertes. L'auteur de ces lignes a effectué un voyage dans le Transsibérien il y deux ans ; la coutume veut qu'à chaque arrêt du train, les passagers sont autorisés à descendre se dégourdir les jambes sur le quai, mais il faut appeler la chef de compartiment du wagon que l'on occupe pour qu'elle ferme à clé votre compartiment. Après un arrêt, je remonte dans le train, vois passer une autre chef de wagon, et lui demande d'ouvrir mon compartiment ; quelques instants plus tard, la chef de mon compartiment passe, me voit assis dans mon compartiment, et me fait remarquer, étonnée :

108) *Vam otkryvali¹, a ?* : Tiens, on vous a ouvert ?

Il va de soi que la porte est ouverte, puisque du couloir elle me voit assis dans le compartiment. Elle ne peut pas me dire *Vam otkryli ?* (verbe perfectif) puisque c'est évident ; elle ne peut que constater le fait : « Quelqu'un vous a ouvert, mais pas moi ! ». Cette utilisation de l'imperfectif n'a rien à voir avec un phénomène d'atélicisation. La chef de train cherchait simplement à savoir qui était le responsable de l'ouverture de la porte, l'« ouvreur », en quelque sorte. Il y a là une logique qui rappelle l'utilisation des structures antipassives : l'objet est présent mais « dé-focalisé », d'où l'incertitude quant à l'état actuel de la fenêtre ou de la porte dans ces phrases.

Il se passe la même chose dans les trois énoncés ci-dessous avec le verbe *priglasit'/priglašat'* (« inviter ») :

⁴⁹ [With the imperfective verb] the existence of the goal or end-point is obvious from the whole situation, and the apparently conflicting representation of the situation as atelic produces the deemphasis of this end-point.

109) *On priglasil^P menja v gosti, i zavtra ja pojdu*: Il m'a invité chez lui, et demain je viendrai.

110) *On priglašal^I menja v gosti v prošlom godu. V ètom godu ja ždal, čto on menja tože priglasit, no on ne priglasil^P*: Il m'avait invité l'an dernier. Cette année j'attendais qu'il m'invite, mais il ne l'a pas fait (il ne m'a pas invité).

111) *Začem ja èto priglašal^I ego?*: Mais pourquoi donc est-ce que je l'ai invité?⁵⁰

Avec le verbe perfectif (109), l'implication est que l'invitation tient toujours (les grammaires parlent d'une interprétation « parfaite » du passé perfectif); avec le verbe imperfectif, seul le contexte permettra de décider si l'invitation est toujours d'actualité ou non : ce n'est pas le cas dans 110), c'est le cas dans 111), qui est polémique. Ceci conduit Forsyth à dégager des critères qui n'ont plus rien d'aspectuels : « action vue comme un nouveau topique (verbe perfectif) / nature de l'action déjà évidente (verbe imperfectif) ».⁵¹

Je ne développerai pas cet aspect des choses dans cet ouvrage. Il suffit ici de constater que ces critères, pour vagues et intuitifs qu'ils soient, n'ont rien à voir avec la motivation initiale d'un classement sémantique aspectuel des prédicats ; c'est une donnée discursive, textuelle. Un argument qui va dans le même sens concerne la négation et son rapport intime avec le verbe imperfectif : « il existe une tendance marquée pour les compléments des verbes *ne xotet'*, *ne xote'tsja* (« ne pas vouloir »), *ne želat'* (« ne pas souhaiter ») d'être imperfectif, quelle que soit la nature de l'action concernée ». (Forsyth 1970 :252)⁵² Timberlake note également que si les Achèvements ne peuvent pas être utilisés dans une configuration durative ou progressive dans un énoncé affirmatif (112,113), les configurations itératives et négatives (114, 115) les rendent possibles :

112) **On dolgo prixodil^I domoj*: He arrived home for a long time.

113) *Ja vstretil počtal'ona na lestnice, kak raz kogda *on prinosisil^I mne pis'mo* : I met the postman on the stairs just as he was bringing me a letter,

114) *Texnika okazyvalas^I vsë bessil'nee*: The equipment turned out to be ever more ineffectual.

115) *On dolgo ne naxodil^I ključ*: For a long time he did not find the key.

⁵⁰ Ces exemples sont de Forsyth (1970).

⁵¹ *Action as a new topic (perfective verb) / nature of the action already clear (imperfective verb)* (Forsyth 1970 :65-66)

⁵² *There is a marked tendency for complements with ne xotet', ne xote'tsja, ne želat' to be imperfective, whatever the nature of the action concerned.*

Tous ces exemples restent inexpliqués dans une approche « configurationnelle » de l'aspect : si l'aspect sémantique est « vital » (Brecht) pour comprendre l'aspect grammatical, pourquoi cesse-t-il de l'être complètement dans certaines configurations, négatives et aux modes non finis ?

Je conclus de cette discussion une chose importante qu'il me faudra développer ensuite : les phénomènes de la préverbaton et de la suffixation ne jouent pas le rôle de translation aspectuelle de type *Aktionsart* pour les verbes d'une classe vers une autre classe. L'explication de ces phénomènes (je ne traiterai que de la préverbaton) passe par la prise en compte d'un niveau plus primitif que l'aspect sémantique : la façon dont le russe conceptualise et lexicalise les événements.

4.4. Les approches anti-configurationnelles.

M. Guiraud-Weber (1987) constitue le contrepoint exact de l'approche vendliérienne, elle critique cette présentation de Brecht, trop influencée par la description du verbe anglais : « Il ne convient pas de distinguer en russe les verbes d'Etat et d'Activité » (Guiraud-Weber 1987 :193) car ils se comportent exactement de la même façon du point de vue de l'aspect. Selon l'auteur, les situations pertinentes pour une approche configurationnelle de l'aspect sont de trois types :

Adynamiques ;
Dynamiques à effet progressif (DEP);
Dynamiques à effet immédiat (DEI). (*ibid.*)

M. Guiraud-Weber fait appel à deux notions cruciales : le changement ou son absence et le type d'effet. Tout processus dynamique vise un changement, ce qui est un concept plus large (mais aussi plus vague) que l'(a)télicité. Par exemple, un verbe perfectif comme *zakričat'* (« se mettre à crier ») est dynamique, pourtant il n'est pas télique ou terminatif puisqu'il dénote le début de l'action. Ensuite, le terme « à effet progressif » signifie que le procès est vu dans son déroulement interne, et le terme « à effet immédiat » que ce changement est instantané. M. Guiraud-Weber maintient donc ce statut particulier des Achèvements (les Dynamiques à effet immédiat sont en fait des Achèvements).

La première classe des verbes adynamiques comprend les verbes d'état, de relation, d'activité sans changement, du type : *soderžat'sja* (« contenir »), *prinadležat'* (« appartenir »),

kričat' (« crier »), *plavat'* (« nager »), *guljat'* (« se promener »), etc. L'écart par rapport à Vendler est considérable : en russe, Etats et Activités ne se distinguent pas du point de vue formel (linguistique). La classe des DEP inclut un très grand nombre de verbes, comme *poslat'/posylat'* (« envoyer »), *napisat'/pisat'* (« écrire »), *svjazat'/vjazat'* (« tricoter »), etc. La classe des DEI contient les Achèvements, comme *poterjat'/terjat'* (« perdre »), *prijti/prixodit'* (« arriver »), *slučit'sja/slučat'sja* (« se produire »), etc. Dans cette classe, l'auteur note, comme Brecht, que le verbe imperfectif est inapte à exprimer le présent actuel. C'est dans cette dernière classe que se trouvent les quelques verbes perfectifs hors couples : *sxodit'* (« faire un saut quelque part »); *xlynut'* (« jaillir »); *zabludit'sja* (« s'égarer »); *ruxnut'* (« s'écrouler »). A partir de ces classes sont définis « trois types de participation à l'opposition aspectuelle. » (*ibid.* :194), résumées dans le tableau suivant :

<i>classe sémantique :</i>	<i>classe aspectuelle :</i>
AD	→ imperfectifs hors couple
DEP	→ couples à paradigme fonctionnel complet
DEI	→ couples à paradigme fonctionnel défectif + perfectifs hors couple. (<i>ibid.</i> :195)

Cette présentation me paraît plus juste que celle de Brecht car elle n'implique aucune idée préconçue sur le rapport morphologie-aspect : préverbation et suffixation sont aussi aptes à dériver un verbe d'un aspect à partir d'un verbe de l'autre aspect, aucun de ces deux procédés n'a la préséance. M. Guiraud-Weber s'empresse d'ajouter quelque chose de très important :

« Le système verbo-aspectuel du russe est loin d'être immuable et il évolue sans cesse. Son évolution tend à réduire les catégories hors couple et nous voyons apparaître le couplage aspectuel entre les imperfectifs adynamiques et des perfectifs à effet immédiat, notamment ingressif... [Ce processus] s'accompagne de la désémantisation du préverbe. » (*ibid.* :195)

Il est vrai que les russisants américains (pas tous, heureusement), trop occupés à montrer la pertinence des classes aspectuelles de Vendler ou trop centrés sur la morphologie, ont négligé cet aspect des choses. L'auteur de ces lignes a constaté cela dans sa pratique courante du russe : presque tous les verbes se présentent en couple aspectuel. Comrie (1976) l'avait noté : le préverbe « vide » *po-* se généralise comme marqueur perfectivant généralisé. Un article très récent du linguiste russe A. Sobolev⁵³, basé sur un corpus de langue contemporaine rassemblé à partir d'Internet, critique le postulat dominant (représenté par Brecht et Padučeva)

⁵³ « Note sur les soit-disants *imperfectiva tantum* du russe », *Russian linguistics*, 2005.

du « conditionnement de principe du sens grammatical de l'aspect par la sémantique lexicale du verbe » (citant Padučeva, Sobolev 2005 :190). Il montre que la thèse qui soutient que les verbes *imperfectiva tantum*, dénotant des Etats atemporels, n'apparaissent pas en couple aspectuel, est fautive : la dynamique du système force un appariement aspectuel. Pour Sobolev, il n'y a

« ...aucune (...) raison de lier directement le processus de perfectivisation ou d'imperfectivisation à une classe ou une autre de lexèmes en fonction du sémantisme de ces lexèmes et de déterminer le sens grammatical de l'aspect en fonction de la sémantique lexicale. » (*ibid.* :196).

C'est une position extrême, mais les exemples de l'auteur sont convaincants. Il étudie en particulier le comportement de deux verbes d'Etat par excellence, *prixodit'sja* et *dovodit'sja*, tous deux traditionnellement donnés comme *imperfectiva tantum* par les grammaires et les dictionnaires à cause de leur sémantisme atemporel et de leur absence de structure interne. Ces verbes ont un sens relationnel, qui peut être traduit par : « *be related to* » en anglais :

116) *On mne dovoditsja¹ / prixoditsja¹ dvojurodnym bratom* : Il est mon cousin (littéralement, en anglais : *he's related to me as a cousin*).

Sobolev montre que l'usage contemporain fait apparaître non seulement un emploi temporel normal (avec l'adverbe *teper'* : maintenant), mais un corrélat perfectif :

117) *Ja vyšla замуž za Friza, potom razvelas' i teper' prixožus⁴ ženoj Džonu* : J'ai épousé Friz, ensuite j'ai divorcé et maintenant je suis devenue la femme de John.

118) *Ljubopytno, čto rebėnok formal'no pridėtsja^P djadej Kristine Orbakajte* : Il est curieux de voir que l'enfant sera formellement l'oncle de Kristina Orbakaïta.

L'auteur fustige les codificateurs de la langue qui reproduisent des choses lues et relues qui ne correspondent plus à l'état de la langue. Sans aller aussi loin, je partage sur le fond la thèse de l'auteur. La prise en compte de l'aspect sémantique permet de prédire certains sens et d'en invalider d'autres, mais n'explique pas l'aspect grammatical. Il faut sortir du « conditionnement lexicaliste » (J. Fontaine) pour comprendre l'aspect grammatical.

En guise de clôture de ce chapitre, il convient de mentionner que des approches différentes existent, comme celles de Forsyth (1970) et Klein (1995). Pour ces deux auteurs, les classes sémantiques sont convoquées mais pas directement, l'aspect grammatical existe indépendamment des classes sémantiques des verbes.

4.5. L'aspect grammatical considéré hors aspect sémantique.

Le plan du livre de Forsyth (1970), un classique unanimement reconnu par tous les slavissants, est très révélateur : le chapitre sur les regroupements sémantico-aspectuels des paires aspectuelles vient seulement après les chapitres 1 (*Aspect as a privative opposition*) et 2 (*Aspect and form*, qui traite des modes d'action, de la prévervation et de la suffixation). Ce n'est qu'un sous-chapitre, inclus sous le titre général du chapitre 3, *Aspectual pairs*. Forsyth n'est pas totalement convaincu du bien-fondé de cette approche ; il utilise des termes prudents :

« Il peut être utile de classifier [les verbes russes] dans des groupes, en prenant en compte à la fois le sens lexical et les potentialités aspectuelles. Les verbes russes peuvent être classifiés de façon très large dans des groupes sémantiques aspectuels. » (Forsyth 1970 :46-47 ; je souligne)⁵⁴

Le reste de l'ouvrage dément presque entièrement ce programme : son titre complet est *A Grammar of Aspect – Usage and Meaning in the Russian Verb*. Ce à quoi se livre Forsyth avant tout est une description extrêmement détaillée des usages du verbe russe : son ouvrage est précieux et est toujours abondamment cité, c'est une référence, bien que datant de 1970. Il décrit l'opposition aspectuelle au passé, au présent, à l'impératif et à l'infinitif, s'appuyant sur d'excellents exemples contextualisés. Plus l'auteur avance dans l'analyse de ses énoncés, plus il doute de son invariant de départ (l'opposition binaire privative) et du bien-fondé de ses regroupements sémantico-aspectuels initiaux. Comme je l'ai indiqué ci-dessus, c'est bien le verbe imperfectif qui pose problème par son caractère fréquemment non aspectuel au sens traditionnel. Le chapitre de conclusion dément complètement les positions de départ :

« Certaines constructions standard, en particulier celles dans lesquelles l'imperfectif est utilisé, montrent de façon définitive que la façon dont l'action se déroule dans la réalité n'entre pas en compte dans l'aspect. » (*ibid.* :357)⁵⁵

Le choix entre le verbe perfectif ou le verbe imperfectif repose en fin de compte sur :

⁵⁴ *It may be useful ... to classify [Russian verbs] into groups, taking into account both lexical meaning and aspectual potentialities.*

Russian verbs can be broadly classified into aspectual-semantic groups.

⁵⁵ *Certain standard constructions, particularly those in which only the imperfective is used, show conclusively that the question of how the action proceeds in reality does not enter into aspect.*

« ... l'évaluation subjective de la valeur sémantico-syntaxique à donner à l'expression de l'action dans le contexte donné, le choix étant dicté par des considérations de syntaxe, d'emphase et d'expression émotionnelle. » (*ibid.* :357)⁵⁶

Pour Forsyth, les choses sont claires: l'aspect grammatical n'est pas un phénomène sémantique au sens de Brecht, il n'a pas pour fonction d'encoder formellement des distinctions sémantiques ; c'est un phénomène qui, concernant l'énoncé dans son entier, relève de la sémantique, de la syntaxe et du discours. Curieusement, les linguistes qui citent Forsyth (tous le font à un moment donné) escamotent ce qui pour moi est la vraie originalité de son apport, et se réfèrent à son regroupement sémantico-aspectuel qui n'occupe en tout et pour tout que dix pages sur un ouvrage qui en compte 357 et qui est ensuite invalidé à chaque page.

C'est également la voie suivie par Klein (1995), qui met l'accent sur le paramètre temporel dans le choix aspectuel. Il commence par énoncer les règles morphologiques de base de construction des items lexicaux en russe en fonction des paramètres aspectuels ; il n'y a là rien de nouveau :

1) Les verbes simples (c'est-à-dire, non préfixés ni suffixés) sont d'aspect imperfectif et expriment majoritairement les « *1-state contents* » (un état considéré hors opposition).

2) L'adjonction d'un préverbe a pour effet de rendre le verbe imperfectif simple perfectif ; lexicalement, est créé un « *2-state content* » : le préverbe ajoute le composant *and then no longer*. Par exemple, *otkryt' okno* (« ouvrir la fenêtre ») signifie bien que d'un état [non ouvert] la fenêtre passe à l'état [ouvert] : le premier état est l'état source (ES), le second est l'état cible (EC).

3) Enfin, la suffixation par *-iva/- yva* qui s'applique à un « *2-state verb* » préfixé marque l'ES comme « état distingué » (*distinguished state*, DS) pour le marquage aspectuel. Par exemple, le verbe imperfectif *perepisyvat'*, *to copy*, dérivé à partir de *perepisat'* (lui-même dérivé de *pisat'*), signifie : « *to copy and then not to copy* », mais *-yva* signifie explicitement que l'EC n'est pas concerné par l'assertion. C'est la même chose pour *otkryvat' okno* : l'état cible [fenêtre ouverte] n'est plus l'enjeu de l'assertion.

⁵⁶ ...the subjective assessment of the semantic-syntactical value to be given to the expression of the action in the given context, the "choice" being governed by consideration of syntax, emphasis and emotional expression.

Klein définit l'aspect (dans les modes finis, bien entendu) comme la relation temporelle entre le temps de la situation décrite par le verbe (T-SIT) et le temps sur lequel porte l'assertion, ce qu'il appelle le *topic time* (TT)⁵⁷. Le verbe perfectif signifie que TT a un sous-intervalle commun avec l'ES et l'EC. Donc, seuls les *2-state contents* sont concernés ; dans cette optique, les *1-state contents* sont obligatoirement imperfectifs. L'assertion porte donc, dans le cas du perfectif, sur ES et EC.

Le verbe imperfectif signifie que TT a un sous-intervalle commun avec le DS, c'est-à-dire le seul état des *1-state* et l'ES des *2-state* ; DS peut être inclus dans TT, il peut lui être simultané, il peut s'agir du contenu entier, cela reste non précisé, mais la condition est que TT ne focalise pas EC. L'assertion porte donc sur DS ; EC peut être atteint, mais ce n'est pas ce qui est asserté.

Le membre marqué reste le verbe perfectif ; celui-ci dit explicitement que l'EC, construit par le *2-state*, doit faire partie de la dénotation de l'item (par définition) ; cet EC est impliqué, ne peut pas ne pas être là. L'idée d'introduire le temps d'assertion (*topic time*) comme élément déterminant du choix perfectif/imperfectif est un progrès par rapport aux explications qui reposent sur la présence ou l'absence d'une structure interne à la situation dénotée par le verbe pour l'opposition perfectif/imperfectif (Comrie, Smith, entre autres). La présence vs. l'absence d'assertion de l'EC explique souvent certains choix aspectuels, comme dans les exemples suivants :

119) *A kogda on prišël na vstreču, russkix tam okazalos' troe. Oni posadili^P ego v mašinu, otvezli^P v Klosternojburgskij les, svjazali^P, bili^I, žgli^I zažigalkami lico, slomali^P celjust', ruki, nogi i tri rebra i sbrosili^P v ovrage.*

Et quand il est arrivé à la réunion, il y avait trois Russes. Ils l'ont fait asseoir dans la voiture, l'ont emmené dans la forêt de Klosternoïbourgski, l'ont ligoté, battu, lui ont brûlé le visage avec des briquets, lui ont cassé la mâchoire, les bras, les jambes et trois côtes et l'ont jeté dans un fossé.

Tous les verbes sont d'aspect perfectif sauf deux : *bili* (« battre ») et *žgli* (« brûler ») sont à l'aspect imperfectif. Cette alternance entre verbe perfectif et imperfectif, a priori curieuse dans une séquence narrative, est tout à fait normale en russe. L'explication tient à l'aspect sémantique différent de ces deux verbes ; la substitution avec les verbes perfectifs correspondants (*pobili* ou *pribili ego* ; *sožgli lico*) impliquerait la mesure et le point terminal (le *2-state*) forcément atteint : *pribili* impliquerait que le personnage a été tabassé jusqu'à

⁵⁷ Le *topic time* (ou encore *assertion time*) est défini par l'auteur comme *the claim for which an assertion is made*.

l'inanition, et *sožgli lico*, que son visage a été entièrement brûlé. Cette interprétation n'étant pas souhaitable, le verbe imperfectif est utilisé. On pense à la fonction appelée « *de-emphasis* » de l'imperfectif de Brecht.

Cela signifie que l'appartenance sémantique du verbe utilisé, à un premier niveau d'analyse, détermine bien le choix aspectuel. C'est là où une analyse modulaire prend son sens : l'aspect grammatical est sensible aux différences d'aspect sémantique du prédicat au niveau d'un module lexico-sémantique, et reconduit parfois en partie cette information. Cela n'a rien d'étonnant : Vendler a montré qu'un même principe opérait pour l'anglais avec *be V-ing*, incompatible avec les vrais statifs. Mais la difficulté est que parfois cette différence ne joue plus. Dans l'énoncé suivant, les conditions objectives de la situation (état cible du 2-*state* effectivement atteint) devraient garantir l'utilisation du verbe perfectif, c'est pourtant le verbe imperfectif qui est utilisé :

120) *V Moskve v zale zasedanij Verhovnogo Suda SSSR slušaetsja sumgaitskoe delo. Idët process, rasskryvajuščij sut' pamjatnyx vsem sobytij fevralja, kogda ozverevšie prestupniki ubivali¹, nasilovali¹, grabili¹, žgli¹ doma.*

A Moscou, dans la salle de l'assemblée du Tribunal Suprême de l'URSS on auditionne l'affaire de Sumgaït. Le procès se déroule, rappelant l'essentiel des événements de février, lorsque les prévenus devenus fous ont tué, violé, pillé et brûlé des maisons.

Il y a de toute évidence d'autres paramètres qui entrent en jeu ici. Le sens immédiatement perceptible de ces verbes à l'imperfectif est celui de rappel d'événements connus du destinataire. Il s'agit de rappeler les chefs d'accusation à l'encontre des prévenus, l'orientation discursive a changé. La substitution avec les verbes perfectifs changeraient la forme et le sens du message :

- du point de vue de la forme, il faudrait que les arguments internes directs soient obligatoirement exprimés pour les deux premiers verbes : *ubili mnogo ljudej* (« ont tué beaucoup de gens ») *i iznasilovali ženščin* (« ont violé des femmes »), *ograbili i sožgli doma*.

- du point de vue du sens, les événements décrits seraient soit nouveaux (inconnus) pour le destinataire, donc venant de se passer et aux effets encore très présents, ou bien le locuteur soulignerait ce que les criminels en questions ont réussi à faire.

Cependant, *contra* Klein, un verbe de type 1-*state* (avec pour seul état pertinent l'EC) peut très bien, par émulation en quelque sorte, devenir 2-*state* et apparaître au perfectif à côté d'un vrai 2-*state*, comme dans :

121) *Ja prožil u Fëdora četvero sutok, ne vspominaja ob Inne i svoëm komp'utere. Nam s Fedej bylo o čëm pogovorit^P i o čëm pomolčat^P.*

Je suis resté chez Fiodor quarante-huit heures et n'ai plus pensé ni à Inna ni à mon ordinateur. Fiodor et moi nous avons de quoi parler et aussi des choses à ne pas dire (litt. : « de quoi se taire »).

122) - *Nam nado pogovorit^P.*

- *Ja slušaju.*

- *Eto ne dlja telefona. Nam nado vstretit'sja^P.*

- *Nam ne o čëm govorit^A i nezačem vstrečat'sja^I.*

- Il faut qu'on parle.

- Je t'écoute.

- Je ne peux pas au téléphone. Il faut qu'on se rencontre.

- Nous n'avons rien à nous dire et aucune raison de nous rencontrer.

La généralisation de Klein ne correspond pas exactement à la réalité de la langue: tous les verbes présents dans ces exemples, qu'ils soient *1-state* (*pogovorit'*, « parler », *pamolčat'*, « se taire ») ou *2-state* (*vstretit'sja*, « se rencontrer »), sont ici à l'aspect perfectif. 122) est très intéressant : les deux verbes au perfectif *pogovorit'* (*1-state*, Activité) et *vstretit'sja* (*2-state*, Accomplissement) sont repris, en contexte négatif, par leurs correspondants imperfectifs (*govorit'* / *vstrečat'sja*). C'est une nécessité formelle : n'importe quel type de verbe présenterait cette alternance dans ce contexte.

Les théories « configurationnelles » discutées dans ce chapitre ainsi que les éléments d'analyse diachronique sur l'apparition de la corrélation aspectuelle, donnent à voir un certain nombre de données qui ne concernent que l'aspect dans les modes finis, essentiellement au passé :

- Les classes de Vendler s'adaptent mal aux faits du russe ; la majorité des bases verbales, d'aspect imperfectif, ne sont ni Activités ni Accomplissements, la configuration discursive est primordiale pour leur assignation à l'une ou l'autre des classes aspectuelles. Un fait têtue dans l'étude des paires perfectif/imperfectif est le statut discursif de l'événement, que je peux résumer à grands traits ainsi: « nouveau (rhématique) » / « ancien (thématique) » ; cette problématique nous éloigne singulièrement de la sémantique lexicale.

- L'adjonction d'un préverbe change la donne et induit très souvent, il est vrai, une télécisation du VP que la simple base verbale ne permettrait pas naturellement ; seulement, peut-on réduire l'apport du préverbe à cette seule fonction ? Que veut dire le préverbe *na-*

dans *napisat'*? Pourquoi semble-t-il avoir un effet aspectuel dans *napisat'* (télécisation) alors qu'il n'en a aucun (ou tout du moins pas le même) dans *nakupit' knig*, « acheter beaucoup de livres », perfectif malgré tout? Ce qui manque est une théorie beaucoup plus générale de la perfectivation, ce qu'un pan de la recherche très récente qui se concentre sur les préverbes, a désormais mis au centre de ses préoccupations (Janda 1986, Krongauz 1998, Dobrušina, Paillard, Mellina 2001). L'aspectologie s'inscrit à présent dans un cadre élargi de réflexion qui inclut, de façon cruciale, une nouvelle approche du lexique. Elle est remplacée par la « préfixologie » (Krongauz 1998).

Le chapitre suivant tentera d'apporter des réponses à ces questions.

Chapitre 3 : Téliçité, quantisation, théorie des deux composants et coercion aspectuelle.

Il s'agira dans ce chapitre de laisser provisoirement de côté les classifications sémantiques des types de verbes pour remonter d'un étage dans la hiérarchie de la construction des types aspectuels. J'aborde ici en détail les *éléments d'interface* essentiels à l'énonciation d'une théorie aspectuelle, à savoir la téliçité, en comparaison avec sa version algébrique, la « quantisation » (Krifka), ainsi que les opérateurs (marqueurs) qui assurent les transformations de classe sémantique pour les verbes, connus sous le nom de « modification » ou de « coercion »¹ des types. La question cruciale est : les principes, les primitives mises en évidence dans les deux premiers chapitres (temps, événement, contrôle/agentivité, etc.) pour le verbe restent-elles actives aux niveaux supérieurs de l'interprétation, ou bien sont-elles transformées, réinterprétées, réinvesties pour d'autres fonctions dans l'acte énonciatif ? Pour prendre quelques exemples, *be V-ing* qui transforme une Activité en un Etat progressif (Moens et Steedman) ne fait-il que cela et est-il réductible à cette seule fonction ? Le verbe sémelfactif russe muni du morphème *-nut'* (*kriknut'*, « pousser un cri ») reste-t-il sémelfactif lorsqu'il est combiné, dans une séquence discursive, à d'autres verbes perfectifs non sémelfactifs ? C'est à ces questions que répondra ce chapitre.

1. La théorie des deux composants et la téliçité.

La téliçité appartient au premier composant aspectuel que C. Smith appelle « aspect situationnel »² (aspect sémantique). De Vendler, Smith a emprunté les types aspectuels principaux en y ajoutant toute une série de types aspectuels dérivés. De Garey, elle a étendu l'idée que les deux composants de l'aspect interagissent constamment dans nos représentations des situations verbales, ce qui est vrai, mais ce qui, dans les faits, a tendance à confondre les deux niveaux. C'est la notion d'aspect « point de vue » qui retient l'attention : « les points de vue aspectuels fonctionnent comme les lentilles d'une caméra, rendant les objets visibles au récepteur. Les situations³ sont les objets sur lesquels s'effectue la mise au

¹ Respectivement en anglais, *aspect shift* ou *type-shifting phenomena*, et *coercion*.

² *situation aspect*.

³ Le terme de *situation* dans toute cette partie doit bien évidemment être compris dans le sens anglo-saxon du terme (« notion de procès », cf. Nomenclature p. ii).

point des lentilles ». (Smith 1991 :91)⁴. L'AsPdV est appréhendé à travers cette métaphore du point de vision, de la perspective à partir desquels le locuteur contemple l'événement exprimé dans le VP; les définitions respectives des points de vue perfectif et imperfectif poursuivent la métaphore visuelle :

« La différence sémantique principale entre les points de vue aspectuels réside dans la différence de quantité de la situation rendue visible. Les points de vue perfectifs incluent les deux points de la situation ; les points de vue imperfectifs focalisent les phases de la situation en excluant les points initiaux et finaux ; les points de vue neutres incluent au moins une phase de la situation. » (*ibid.* :93)⁵

Points initiaux et finaux inclus ou non : c'est bien le critère de la télélicité considérée comme *primitive* qui établit la ligne de partage entre les types de situations, sur lesquelles viennent ensuite s'appliquer les aspects « point de vue ». Le perfectif ne focalise que les points, les limites du procès, l'imperfectif regarde les phrases internes. C'est également la définition bien connue de Comrie (1976) :

« La perfectivité signifie qu'une situation est vue comme un tout indivisible sans distinction des phases qui constituent cette situation. (...) L'imperfectivité consiste à envisager la situation sous l'angle de sa structure interne. (...) Les formes imperfectives ne peuvent pas être utilisées pour renvoyer à des situations qui n'ont pas de structure interne. » (Comrie 1976 : 41 ; 26)⁶

La théorie des deux composants repose sur l'idée que le second (l'aspect grammatical) révèle les propriétés du premier (l'aspect sémantique). Pour l'anglais, le point de vue perfectif (*V-ed*) transcende la notion de télélicité, focalise les points terminaux de n'importe quel procès dans sa globalité : « le perfectif présente dans sa globalité le schéma temporel associé à chaque type de situation ». (Smith 1991 :220)⁷ Il y a deux cas prototypiques en anglais: un prédicat télélique a comme implication que l'événement est achevé parce que le rôle du perfectif est de focaliser ce point final inhérent à ce type de prédicat (1), tandis qu'un

⁴ *Aspectual viewpoints function like the lens of a camera, making objects visible to the receiver. Situations are the objects on which viewpoint lenses are trained.*

⁵ *The main semantic difference among aspectual viewpoints is in how much of a situation they make visible. Perfective viewpoints include both endpoints of a situation; Imperfective viewpoints focus on stages that are neither initial nor final, excluding endpoints; neutral viewpoints include the initial and at least one stage of a situation.*

⁶ *Perfectivity [means viewing a situation] a single whole without distinction of the various phases that make up that situation. (...) Imperfectivity means viewing a situation with regard to its internal structure. (...) Imperfective forms cannot be used to refer to situations lacking internal structure.*

⁷ *The perfective presents in its entirety the temporal schema associated with each situation type.*

événement atélique à l'aspect perfectif (2) marque que l'événement est simplement terminé. Les phrases suivantes illustrent:

- 1) *Mrs Ramsey wrote a letter, #but she didn't get it written / *she didn't finish writing it.*
- 2) *Lily swam in the pond, but she didn't swim across it.*

Beaucoup d'auteurs en fait contestent cette méthode qui consiste à lier trop étroitement la télicité à un contenu lexical⁸. C'est le cas de R. Smollett (2005) dans un article au titre révélateur, « Les objets quantifiés ne délimitent pas après tout »⁹ : l'auteur fait l'hypothèse que les trois classes de verbes de type Accomplissement (les verbes de consommation et de création - *eat, build* -, de performance - *play, sing* -, de changement d'état - *ripen, polish*) n'impliquent *jamais* obligatoirement, dans leur contenu lexical, un point final en anglais ; si point final il y a, c'est par des facteurs pragmatiques qu'on arrive à cette conclusion. Les tests de l'adverbial révèlent cela:

- 3) *Anne-Marie polished the countertop for ten minutes*
- 4) *Anne-Marie polished the countertop in ten minutes*
- 5) *The chemical reddened for half a minute.*
- 6) *The chemical reddened in half a minute.*

For ten minutes atélicise le procès¹⁰; *in ten minutes*, au contraire, le télicise¹¹. Je rajouterai deux exemples de Pustejovsky (1991), déjà utilisés:

- 7) *She baked the potato *in an hour / for an hour.*
- 8) *She baked the cake in an hour / for an hour.*

D'après l'auteur, dans le premier cas la pomme de terre, espèce naturelle, n'est pas transformée à la suite du processus de cuisson, tandis que le gâteau devient une nouvelle espèce après la cuisson, d'où la non-recevabilité de la conjonction entre *bake the potato* et *in an hour*. Nous allons voir (p. 171-177) que ces tests de *for x time* vs. *in x time* ne sont pas

⁸ C. Smith elle-même, dans son dernier ouvrage (2003), s'interroge sur le concept de télicité. (76)

⁹ *Quantized direct objects don't delimit after all.*

¹⁰ Smollett propose les paraphrases suivantes: pour 3), *she spends ten minutes polishing it, then moves on to another task*, pour 5), *the chemical became redder and redder*.

¹¹ Les paraphrases pour 4) et 6) sont: *it takes her 10 minutes to get it polished; the chemical became red.*

aussi fiables qu'on pourrait le croire pour faire émerger des types aspectuels vraiment distincts.

Dans ces exemples, avec le point de vue perfectif, les deux lectures (télique ou atélique) sont possibles, sans que l'une soit plus naturelle que l'autre. L'explication tient au fait que pour ces verbes de changement d'état, ce n'est pas l'objet qui change dans son intégrité physique, mais une propriété de l'objet, qui peut être évaluée différemment une fois que le processus s'y est appliqué. D'où une certaine latitude dans l'évaluation du point final impliqué ou non selon la nature du procès extralinguistique. L'ambiguïté semble être moindre pour les verbes de consommation et de création, qui eux induisent bel et bien une transformation physique de l'objet. Une fois une pomme mangée, il n'y a plus de pomme ; une fois une maison construite, la maison est là ; le résultat impliqué semble devoir garantir l'existence même du *telos*. Pourtant, il suffit de modifier les participants au procès pour que le point final ne soit plus une inférence possible, comme le note Smollett:

9) *The ant ate the apple for 10 minutes before it rotted into the ground.*

10) *Steven built a lego tower for three hours.* (Smollett 2005:50)

Notre connaissance du monde (des fourmis et des légos) nous interdit d'inférer que la pomme a été entièrement consommée, et nous permet d'accepter sans problème qu'on puisse passer des heures à construire une tour de légos sans jamais parvenir à rien de concret. Smollett a raison : c'est la notion de progression inhérente au verbe (l'échelle) qui rend la délimitation possible, et c'est le NP avec ses propriétés [\pm SQA, Verkuyl] lexicalement déjà spécifiées, qui sert à mesurer ce progrès, mais l'information de télicité stricte peut être annulée.

Ces remarques appellent deux solutions : 1) soit il faut affiner considérablement les classes de verbes : la simple quadripartition vendliérienne, même augmentée, ne suffit pas : c'est ce que font les théories de modification des types ; 2) soit il convient de redéfinir le concept même de télicité, trop vague : c'est le consensus actuel dans la littérature, qui distingue télicité et bornage (voir pp. 42-45)¹⁴. Peut-être alors sera-t-il possible d'expliquer un phénomène généralisé en anglais ; les structures avec syntagme prépositionnel, à particule ou les constructions résultatives, sont généralement non ambiguës du point de vue de la télicité :

¹⁴ Respectivement, en anglais, *telicity* et *boundedness*.

- 11) *AM polished the countertop to a shine / smooth / polished up the countertop.*
- 12) *Eat an apple to the core.*
- 13) *She wiped the table down.*
- 14) *She painted the door green.*
- 15) *The river froze into a block of ice.*¹⁵

Cette théorie devra aussi expliquer pourquoi certaines formations de ce type, pourtant interprétables, ne sont pas grammaticales :

- 16) **She read the book finished.*
- 17) **She described the accident terrifying.*
- 18) **The psychopath killed the village into a ghost town.*
- 19) **He hated his girlfriend dead.*

Enfin, idéalement, elle devra également rendre compte du fait que certaines de ces formations sont recevables en russe, et pas d'autres :

- 20) *Ona vyterla stol: she wiped / scrubbed the table down.*
She vy-scrubbed table
- 21) *Ona ispisala svoju ručku: her pen has run out of ink. (lit.: she out-wrote her pen)*
She is-wrote her pen
- 22) **Reka zamërzla v glubu l'da: The river froze into a block of ice.*
- 23) **Ona pokrasila dver' zelënoj: she painted the door green.*

La télélicité définie en termes vagues ne nous aide pas à comprendre ces phénomènes ; en revanche, les notions de temps (tranches temporelles), de transition et de structure événementielle, une théorie solide sur les préverbes du russe, fourniront des réponses plus appropriées (chapitre 6).

2. Modification des types aspectuels et « coercion ».

La théorie des deux composants ne parle pas que de télélicité, cependant. Faisant interagir les deux composants (l'AsS et l'AsPdV) de façon systématique, elle permet de prévoir que de nombreux VPs changent de classe sous l'effet d'opérateurs divers de coercion.

2.1. Situations primitives et situations dérivées.

¹⁵ Exemples de Spencer et Zaretskaja (1998).

Selon Smith (1991), au-delà des types de situations¹⁶ de base, c'est-à-dire, les classes vendleriennes, il existe deux classes de VPs qui sont des classes dérivées :

1) les types situationnels modifiés¹⁷, obtenus par l'application de verbes aspectuels (*begin*, *continue*, etc.) qui modifient le schéma temporel de base du verbe sur lesquels ils portent ; la tradition française parle généralement d' « aspect lexical » dans ce cas.

2) les types situationnels dérivés¹⁸ obtenus par coercition à partir des classes du type de base. Par exemple, selon l'auteur, *Mary fed the cats every day* est recatégorisé en Habituel statif, le verbe Sémelfactif *Mary knocked at the door for 5 minutes* est recatégorisé en Activité sous l'effet de la locution adverbiale temporelle. Cependant, un type situationnel dérivé ne se comporte pas exactement comme la classe de base dont il est dérivé ; par exemple, remarque C. Smith, un Etat habituel est compatible avec des adverbes impliquant agentivité et contrôle, ce qu'un vrai Etat ne tolère pas :

24) **Mary deliberately knew the answer.*

25) *Mary deliberately refuses dessert every Friday.*

Parmi les opérateurs de coercition, on trouve évidemment les marqueurs de l'aspect grammatical : on reconnaît à *be V-ing* la fonction d'opérateur stativisant, qui transforme une Activité en Etat.

L'autre type, que Vendler ne considérerait pas, et que Smith ajoute à son inventaire ontologique de base est la catégorie des Sémelfactifs, décrits comme des événements atéliques et instantanés, comme *knock*, *cough*. (Smith 1991 :55) De façon intéressante, Smith fait référence à l'utilisation de ces termes dans les langues slaves, où effectivement (c'est particulièrement vrai du russe) ces verbes sont immédiatement reconnaissables de par leurs propriétés morphologiques : ils ont un suffixe en *-nut'* et sont perfectifs : *stuknut'*, « frapper », *kasljanut'*, « tousser », etc. Smith (elle n'est pas la seule à le faire) justifie le traitement séparé des Sémelfactifs à cause de leur trait [- duratif] qui a des conséquences syntaxiques et conceptuelles. En effet, ils sont très souvent sujets à des réinterprétations pragmatiques sous l'effet d'opérateurs de coercition de type adverbial en *for* ou *be V-ing* :

26) *John coughed for five minutes.*

27) *John was knocking at the door.*

¹⁶ *situation types.*

¹⁷ *shifted situation types.*

¹⁸ *derived situation types.*

Une incompatibilité sémantique surgit entre le caractère sémelfactif supposé de base de *cough* (« tousser une fois ») et la dénotation de l'adverbial *for five minutes*, qui contraint une interprétation durative : la contradiction est résolue en considérant que *cough*, sous l'effet de la coercition exercée par *for five minutes*, devient une Activité répétée. Il se passe la même chose avec *be V-ing* : un Sémelfactif n'ayant pas de structure interne, tout comme un Achèvement (*John reached the top*), *be V-ing* a pour effet de modifier la configuration de base du Sémelfactif pour en faire une Activité itérée : la phrase 27) implique généralement que John a frappé plusieurs coups. Smith remarque fort justement que tous les types de situation peuvent apparaître dans plus d'une structure syntaxique: « les constellations verbales fonctionnent souvent comme des illustrations de plusieurs types situationnels, une étant basique et les autres modifiées ou dérivées ». (*ibid.* :75)¹⁹. Dowty (1979) arrivait à des conclusions similaires. Certaines langues, comme l'anglais, connaissent une « grande indétermination morphologique » (Smith) qui permet à plusieurs constellations de fonctionner dans des configurations dérivées. L'anglais serait donc responsable de cette interaction forte entre *Aktionsart* et aspect grammatical à cause de sa pauvreté morphologique : l'aspect grammatical viendrait au secours des VPs trop « pauvres » pour fonctionner dans plus d'une configuration. Smith remarque que le russe est moins indéterminé sur ce point : le cas des Sémelfactifs est intéressant à étudier puisque ces verbes, morphologiquement marqués, sont immédiatement reconnaissables. Le problème est que ces verbes, marqués morphologiquement et sémantiquement, ne le sont plus dans certaines configurations. La question est double :

- les Sémelfactifs du russe, qui ont le suffixe *-nut'*, ont-ils invariablement un sens sémelfactif ? Leur transparence morphologique est-elle directement corrélable à un comportement sémantique et syntaxique non ambigü ?

- le verbe imperfectif dérivé (généralement en *-at'* : *kašljanut'/kašljat'*, « tousser » ; *dvinut'/dvigat'*, « bouger » ; *děrnut'/dėrgat'*, « tirer un coup sec » ; etc.) a-t-il invariablement le sens d'un Sémelfactif dérivé, à savoir : un Itératif (« tousser, tirer, à plusieurs reprises », etc.).

Analysons cela de plus près.

2.2. Les Sémelfactifs du russe.

¹⁹ *Verb constellations often function as instances of several situation types, where one is basic and the others are shifted or derived.*

Les données sont les suivantes : pris individuellement, les verbes d'aspect perfectif qui ont le suffixe nasal *-nu-* en russe désignent majoritairement des verbes au sémantisme sémelfactif, ce qui milite pour l'établissement d'une classe sémantique à part (les Sémelfactifs) sur des bases morphologiques. Mais les faits sont complexes et, comme dans le cas des verbes perfectifs préverbés, nécessitent la prise en compte d'au moins deux niveaux représentationnels : un niveau lexical-conceptuel où ils sont bien sémantiquement sémelfactifs, et un niveau grammatical où ils ne sont « que » perfectifs, c'est-à-dire, où leur sémelfactivité ne compte plus.

Morphologiquement, ces verbes constituent une classe immédiatement reconnaissable, et sémantiquement, ils marquent des événements instantanés ; le dictionnaire les définit en invoquant une action ou un mouvement effectué en une fois : *tolknut'*, « pousser ; *give a shove* » ; *bryznut'*, « jaillir soudainement » ; *kašljanut'*, « tousser ; *give a cough* » ; *glotnut'*, « avaler d'un coup », ce que l'anglais rend bien dans la construction avec des verbes légers (*give a N*). Une indication supplémentaire vient du fait que la catégorie des quelques verbes perfectifs hors couples (*perfectiva tantum*) contient quelques-uns de ces verbes : *ruxnut'*, « s'écrouler », *xlynut'*, « jaillir ». Mais il est bien connu que la morphologie est le lieu des caprices et des usages qui se dérobent ; ainsi, tous les verbes qui ont le suffixe nasal *-nu-* ne sont pas des Sémelfactifs : c'est le cas de *dostignut'*, « atteindre » ; *mërznut'*, « geler » ; *vjanut'*, «(se) fâner », etc. ; le premier est d'aspect perfectif, les deux derniers sont imperfectifs. Un indice morphologique indique cela : au passé, les deux derniers perdent leur suffixe (30, 31), tandis que les vrais sémelfactifs (28, 29) ne le perdent pas :

28) *On tolknul eë*: il l'a poussée.

29) *On kašljanul*: il a toussé.

30) *Reka mërzla*: la rivière gelait.

31) *On dostig celi* : il a atteint le but.

Une fois cela admis, les difficultés commencent :

- Pour un grand nombre de verbes qui ont le suffixe *-nu-*, « la valeur sémelfactive (...) est atténuée ou inexistante » (M. Guiraud-Weber, 1988 :18) ; exemples : *obmanut'*, « tromper », *vernut'*, « revenir ». Ce procédé de suffixation nasale est devenu très productif en russe contemporain, surtout dans la langue populaire et argotique : il s'applique même aux emprunts. Le lien entre le suffixe sémelfactif initial pur et les formations nouvelles est parfois difficile à détecter, comme par exemple dans : *kritiknut'*, « adresser une critique, mettre sur le

grill » (familier), *risknut'*, « prendre un risque, tenter le coup » (familier), *spekul'nut'*, « spéculer, boursicoter » (familier), etc. (*ibid.* :18) Ce dernier verbe est plutôt itératif que sémelfactif, ce que révèle la traduction française par « boursicoter ».

- D'autre part, beaucoup de verbes ont un sémantisme clairement sémelfactif mais n'ont pas *-nu-* : *sxodit'* (« faire un saut » au magasin, pour acheter quelque chose, etc.); *zabludit'sja* (« s'égarer »); *sxvatit'*, « saisir » ; *udarit'*, « frapper, donner un coup », etc.

- Enfin et surtout, un verbe en *-nu-* fonctionnera comme un « partenaire aspectuel (perfectif) valide » banal (Forsyth) d'un verbe imperfectif ; c'est le cas dans l'exemple ci-dessous :

32) *Gde-to zvjaknulo ruž'ě. Kažetsja, kto-to kriknul^P. A možet byt', i nikto ne kričal^I – prosto čuditsja ot tišiny: Somewhere a rifle clattered. There seemed to be a shout. But perhaps nobody had shouted – maybe it was the stillness making one imagine things.*

Dans 32), la nuance de sémelfactif est non pertinente, diluée dans l'opposition aspectuelle: quel que soit le sens que l'on donne à l'opposition perfectif/imperfectif dans ces deux phrases, elle est d'une nature toute autre que l'opposition sémantique entre Sémelfactif / Itératif: dans le premier cas, un fait nouveau est introduit sur la scène de la narration (perfectif), puis son occurrence est niée par un interlocuteur, ce qui contraint obligatoirement à l'utilisation de l'imperfectif, et ce quelle que soit la classe sémantique du verbe. De façon cruciale, il n'est pas possible de soutenir que l'application du morphème imperfectif (*kriknut'* → *kričat'*) transforme une situation Sémelfactive en situation Itérée : comment cela pourrait-il être le cas puisque dans 32) le narrateur dit que personne n'a pas crié ? La négation contraint l'emploi du verbe imperfectif – c'est un fait formel, qui neutralise l'aspect sémantique du verbe.

L'examen rapide du sémelfactif russe (qu'il n'est donc pas possible d'écrire Sémelfactif) conduit à la conclusion suivante : au niveau conceptuel-lexical, pris individuellement, le verbe en *-nu-* décrit bien généralement une activité qui consiste en un événement unique ponctuel ; mais le russe montre qu'au niveau grammatical-discursif, il se comporte comme n'importe quel autre verbe perfectif. Ce qui semble pertinent à un niveau donné ne l'est plus au niveau supérieur.

Voyons à présent si les théories de type « coercion », telle que celle développée par Moens et Steedman (1988) ou de Swart (1998), donne des résultats plus convaincants pour l'anglais.

2.3. Théories de la coercion des types aspectuels.

Cette discussion me permet d'introduire d'autres concepts largement utilisés dans la littérature dans la classification des propriétés aspectuelles des verbes: la notion de *culmination*. Chez Moens et Steedman (1988), les principes de classement aspectuel reposent sur la reconnaissance de toute une classe de dépendances entre les situations prédiquées :

« Le terme "type aspectuel" renvoie à la relation qu'un locuteur prédique d'un événement particulier que son énoncé décrit, par rapport aux autres événements dans le domaine discursif. » (Moens et Steedman 1988 :94)²⁰

Un prédicat définit un état du monde à un moment donné en fonction des autres états ou événements contingents que le locuteur perçoit. Voici les cinq classes distinguées, sur ces critères, par Moens et Steedman (1988) :

1) *Harry reached the top* est une Culmination : le prédicat décrit une situation ponctuelle qui implique une transition vers un nouvel état du monde, que les auteurs nomment l'Etat conséquent. On reconnaît la classe des Achèvements vendliériens. (*recognize, win the race*).

2) *Harry hiccupped* est un Point : le prédicat décrit également une situation ponctuelle mais dont l'Etat conséquent est nul. On reconnaît la classe des Sémelfactifs (*tap, wink*).

3) *Harry climbed* est un Processus : le prédicat décrit une situation étendue ; aucun Etat conséquent n'est souligné par le prédicat. Ce sont les Activités de Vendler (*swim, play the piano*).

4) *Harry climbed to the top* est un Processus Culminé²¹: le prédicat est étendu et implique la transition vers un nouvel état (une Culmination). Ce sont les Accomplissements.

5) Ces quatre classes sont des Événements ; ils s'opposent aux Etats (*Harry is at the top*), qui décrivent des états de choses²² indéfiniment étendus.

Cette classification des prédicats se fait selon deux dimensions, deux séries de critères, un critère aspectuel-discursif, l'autre aspectuel-temporel : 1) [+conséquence/- conséquence] ; 2) [+ atomique / + étendu]. Elle intègre les acquis de Vendler (le temps interne du verbe) et ceux de Bach (le caractère contingent des *Eventualities*), accordant aux notions de Culmination et d'Etat conséquent une prépondérance ontologique. Moens et Steedman ont raison d'insister qu'il n'existe des événements que dans le domaine du discours, que ceux-ci sont une

²⁰ The term *aspectual type* refers to the relation that a speaker predicates of the particular happening that their utterance describes, relative to other happenings in the domain of discourse.

²¹ *Culminated process*.

²² *States of affairs*.

construction linguistique avant tout. Ces profils aspectuels sont bien « des propriétés de phrases utilisées dans un contexte » (*ibid.* :96).

Ensuite interviennent différents opérateurs, dont les marqueurs d'aspect grammatical (*be V-ing, have V-en*), qui ont pour rôle de modifier les descriptions de base des types situationnels. H. de Swart (1998) partage cette façon de voir²³. Dans cette optique, le progressif est une fonction qui transforme un prédicat en processus. De la même façon, le parfait²⁴ est une fonction qui transforme n'importe quel procès en Culmination. Le terme de « transition » devient le terme clé dans la théorie : la modification des types aspectuels est prise dans un réseau de transitions, qui aboutit aux types dérivés suivants après application de ces deux fonctions (progressif et parfait) aux cinq classes de base :

Etat habituel / Etat conséquent / Etat progressif / Etat lexical²⁵.

Chez H. de Swart, il faut ajouter le type « Etat de l'événement ». Par exemple, la phrase

33) *Mary was reading a book*

est représentée ainsi par l'auteur, qui utilise les schémas rectangulaires (« *boxes* ») empruntés au cadre de la D.R.T.²⁶ de Kamp and Reyle (1993) :

s(tate) [PROG [e(vent) : [x read y]]]

L'intuition me semble juste lorsque l'auteur écrit que « seule l'existence de l'Etat de l'événement en cours est asserté [avec le progressif] »²⁷ (de Swart 1998 :355), mais la formulation est quelque peu obscure : qu'est-ce exactement qu'un Etat d'un événement ? Moens et Steedman (1988) donnent un exemple concret d'application de ces fonctions pour la phrase *Sandra is hiccupping* : sous l'effet de *be V-ing*, le verbe *hiccup*, de sémelfactif, devient également un Etat progressif :

²³ H. de Swart (1998): « *Aspectual operators are interpreted as eventuality modifiers.* » (349). « *I interpret grammatical aspect as a mapping relation from one domain of eventualities to another.* » (352)

Moens et Steedman (1997): « *What linguistic devices like tenses, aspects, and temporal/aspectual adverbials appear to do is to transform entities of one type into these other contingently related entities.* » (96)

²⁴ Respectivement, *the progressive auxiliary* et *the perfect auxiliary*.

²⁵ *Habitual state / consequent state / progressive state / lexical state.*

²⁶ *Discourse Representation Theory.*

²⁷ *Only the state of the event in progress is asserted to exist.*

Etape 1- (point(*Sandra hiccup*)) →

Etape 2- (process(iteration(point (*Sandra hiccup*)))) →

Etape 3- (progressive ((process(iteration(point (*Sandra hiccup*)))))). (Moens et Steedman 1997 :97)

Mais la phrase suivante, sans *be V-ing*, est normalement comprise comme dénotant un événement itéré :

34) *He hiccupped ten times in a row.*

La coercition semble avoir lieu naturellement, sans *be V-ing*. Dans ces conditions, on peut se demander ce que rajoute le progressif dans l'étape 3. Et même sous l'effet de *be V-ing*, l'itération n'a rien d'automatique : imaginons un scénario dans lequel un film au ralenti est projeté, montrant un personnage pris d'un hoquet ; dans ce cas, un seul hoquet suffit pour pouvoir énoncer *On this video, Sandra is hiccuping*. Notons que les verbes sémelfactifs perfectifs russe en *-nu-* supportent sans aucun problème l'itération :

35) *On kašljanul^P desjat' raz podrjad* : il a toussé dix fois de suite.

Pour une Culmination au progressif comme *Harry was reaching the top*, le cheminement est plus compliqué :

1- (*culmination (Harry reach the top)*)

2- (*preparatory process (culminated process(culmination (Harry reach the top))))*)

3- (*progressive (preparatory process (culminated process(~~culmination~~ (Harry reach the top))))*)

Pour obtenir la bonne interprétation (à savoir, que Harry était sur le point d'atteindre le sommet), en vue d'ajouter l'opérateur progressif, il faut donc :

1- ajouter un « processus préparatoire » à l'événement principal ;

2- qui dit processus préparatoire à une Culmination dit ajout d'un Processus culminé qui précède celle-ci ;

3- ajouter l'opérateur progressif ;

4- retrancher la Culmination associée à *reach the top*.

Le rôle « coercitif » de *be V-ing* consiste donc à supprimer la « Culmination » associée au VP de base, transformée en « Culminated process ».

Ces théories permettent de rendre compte de l'intuition selon laquelle la description d'une situation dans une instance de discours est complexe, est la somme de l'aspect sémantique du type de base et des autres éléments de la phrase : en cela, elles intègrent bien un niveau de construction linguistique et pas seulement logique. Cependant, leur point faible est qu'elles utilisent directement les classes sémantiques dans la construction d'une théorie aspectuelle, réduisant cette dernière à seulement cela, c'est-à-dire au fond à une classification simplement élargie. Or, la discussion des chapitres précédents, notamment sur le russe, a montré que l'aspect met en jeu d'autres paramètres, dont le statut du sujet et de l'objet (cf. p. 122), qui n'ont rien d'aspectuel au sens trivial du terme. Pour l'anglais, depuis les travaux de Landman, Asher (1992), d'Adamczewski (1976, 1982), de Delfitto (2004), on sait que *be V-ing* est un opérateur plus complexe que ces présentations ne le laissent entrevoir. Mais il y a des objections plus immédiates au sein même de la théorie telle qu'elle est présentée. J'en vois trois principales :

1) Si une Culmination devient un Procès culminé par l'effet de l'application du foncteur progressif, il est souhaitable que le type dérivé obtenu partage les mêmes propriétés que les vrais Procès culminés, par exemple: qu'il entre dans les constructions résultatives ; un Procès culminé standard (un Accomplissement vendlérien) admet sans problème les constructions avec particule et autres constructions résultatives :

36) *Write up a report, write in an appointment.*

37) *Write somebody out of a TV script, write off a car, write your way into the graduate school of your choice.*

ce qu'une Culmination (Achèvement) prototypique ne peut pas faire :

38) **The psychopath killed the village into a ghost town.*²⁸

39) **He reached his way onto Mount Everest.*

Rajouter *be V-ing* devrait alors légitimer ces phrases, ce qui n'est pas le cas, tout du moins dans une interprétation progressive-durative :

40) **He was reaching his way onto Mount Everest (when I met him).*

²⁸ Exemple de Hoekstra et Guéron (1995).

Un Achèvement refuse de se laisser « forcer » à devenir un Accomplissement, quel que soit l'opérateur qu'on lui applique.

2) Il est souhaitable de considérer que l'opérateur *be V-ing* est unique dans sa fonction logique, ce que souligne Dowty (1977): « Je fais l'hypothèse qu'une analyse adéquate doit employer exactement le même opérateur PROG pour les deux phrases [*John was drawing a circle; John was pushing a cart*] ». (Dowty 1977 :262)²⁹. Or, dans le modèle discuté ici, selon la classe de base à laquelle il s'applique, PROG aboutit à créer des types sémantiques très différents :

41) *The president is speaking.*

Dans 41), *be V-ing* opérateur stativisant dérive un Etat progressif (Vlach 1981, dit la même chose). Mais, ajouté à un Etat canonique, il n'est plus stativisant mais « dynamisant » : en effet, dans certaines configurations, l'ajout de l'opérateur de coercition PROG semble jouer le rôle exactement inverse de celui décrit ci-dessus : dans les phrases suivantes, empruntées à Smith (1991) :

42) *Susan is liking this play a great deal.*

43) *Peter is believing in ghosts these days,*

l'auteur écrit que « l'Etat a été préalablement transformé en une éventualité dynamique avant l'application du Progressif »³⁰ (Smith 1991 :362). On a là un opérateur multifonction, qui fait une chose et son contraire. De Swart précise que « la valeur de l'opérateur caché [celui qui effectue la transformation avant l'application de la fonction PROG] dépend du contexte linguistique et de la connaissance du monde »³¹ (de Swart 1998 :363) : dans ce cas, il est suspect d'en faire un marqueur stativisant.

3) Il y a des objections plus sérieuses si on considère l'imparfait des langues romanes. Comme le fait remarquer Delfitto (2003) à propos de l'imparfait italien (le raisonnement vaut pour le français), si l'on admet la théorie qui fait de celui-ci un opérateur de coercition « naturel » de stativité, on prédit bien 44) et 45), qui intuitivement sont statiques, mais pas 46),

²⁹ *I assume that an adequate analysis must employ exactly the same operator "PROG" for both sentences [John was drawing a circle; John was pushing a cart].*

³⁰ *We assume that the state has been coerced into a dynamic eventuality (...) before the Progressive applies.*

³¹ *The value of the hidden operator is dependent on linguistic context and world knowledge.*

et encore moins 47) (par souci de simplification, je choisis à dessein des exemples avec l'imparfait en français, qui fonctionne de la même façon) :

44) Anne était triste.

45) Anne écrivait une lettre

46) *La pianiste jouait la sonate pendant huit heures.

47) Le 6 août 1945 le Japon capitulait³².

Delfitto note que l'imperfectif ajoute une dimension modale, qui reste totalement inexplicée dans une théorie de la coercion. L'imparfait dans 44) dérive un Etat canonique en Etat ; dans 45), le Procès culminé « écrire une lettre » devient habituel ou progressif, c'est-à-dire un Etat dérivé; en toute logique, dans 46), pour exprimer que l'événement dynamique «jouer une sonate » s'est étalé sur une durée équivalente à huit heures, il faudrait supprimer le composant dynamique / transitionnel propre à « jouer une sonate » et le meilleur candidat pour faire cela devrait être *-ait*, stativisant ; pourtant 46) est agrammatical dans une interprétation épisodique. L'explication de de Swart fait appel à l'idée que l'imparfait français est sensible à l'aspect, en particulier qu'il dénote nécessairement un événement homogène ou cumulatif (dans le sens de Krifka) ; dans ce cas, la phrase 46) dénotant une situation bornée (« jouer + la sonate »), donc quantisée, l'imparfait n'est plus possible, seul le passé simple est en mesure de dériver un Etat borné. Cependant, si on enlève le COD «la sonate », responsable de la quantisation, la phrase ne s'améliore pas : la phrase **Elle jouait pendant 8 heures* est tout autant irrecevable. C'est le bornage dû à « pendant 8 heures » qui bloque l'emploi de l'imparfait dans une interprétation ponctuelle spécifique. Enfin, quant à 47), l'analyse de *-ait* comme opérateur stativisant et cumulatif est fortement contre-intuitive : la phrase dénote un événement total qui a exactement les mêmes conditions de vérité que son correspondant au passé simple (Le Japon capitula le 6 août 1945), un fait noté et commenté par Jayez (1999)³³.

Ces données soulignent la limite des théories de la coercion. Comme le note Jayez, « si la coercion est disponible sans restriction, quelles preuves reste-t-il de la sensibilité aspectuelle de l'imparfait »³⁴ ? J'en conclus que l'aspect grammatical ne nous dit rien sur la structure interne du VP/vP. Pour Delfitto (2003), il ne faut pas « limiter la sémantique de l'aspect

³² Exemple d'Adamczewski (1991).

³³ *How are we to distinguish the imparfait from the passé composé if the two tenses can refer to past eventualities in their totality?* (Jayez 1999: 4)

³⁴ *If coercion is available without restriction, what independence evidence is left for the aspectual sensitivity of the imparfait?* (*ibid.*: 6).

grammatical au même domaine ontologique que celui qui est pertinent pour l'*Aktionsart* »³⁵ (Delfitto 2003 :120) ; il propose d'analyser les formes imperfectives (progressif compris) comme instanciant un schéma prédicationnel dont la finalité est d'assigner une propriété au sujet de prédication³⁶, analyse qui n'est pas sans rappeler celle d'Adamczewski (1976) sur *be V-ing*. Ce type d'analyse, en phase avec celle de Verkuyl (pp. 68-75), contraste fortement avec les théories de la coercition des types.

Selon Moens et Steedman, le *present perfect have V-en* est une fonction qui transforme une Culmination en un Etat conséquent. Le premier exemple donné est:

48) *Harry has reached the top,*

avec comme conséquence principale que Harry est encore au sommet : le type dérivé à partir d'une phrase au parfait est la dénotation d'un Etat conséquent, qui est *contingent* à l'événement principal. On retrouve là l'idée de Jacobson (1957, 1972) qui opposait, dans la catégorie du verbe, l'aspect, le temps et l'ordre ou *taxis* : le parfait sert à marquer l'ordre des phases du procès (phase préparatoire/culmination), en particulier l'état postérieur ou conséquent. Un principe que les auteurs postulent est le fait que les conséquences doivent encore se faire sentir au moment de parole (c'est la traduction du sens de pertinence actuelle³⁷ attaché au parfait). Si la source (*input*) de la fonction parfait est un Point (Sémelfactif), le parfait est curieux (??*The star has twinkled*). Effectivement, le locuteur n'a aucune raison de maintenir l'état de scintillement de l'étoile dans son présent comme se distinguant d'un autre état contingent. Une phrase au parfait est pragmatiquement bien formée si elle dénote un contraste minimal entre deux états du monde pertinents, ce qui est juste. Le problème est que l'on sait bien, depuis les travaux de McCawley (1971, 1979), Mc Coard (1978), Inoue (1979) et beaucoup d'autres, que cette notion d'Etat conséquent est extrêmement difficile à définir ; un exemple particulièrement intéressant de Weinrich (1973) nous laisse perplexe quant à l'Etat conséquent de la situation décrite :

[Une jeune femme écrit à un ami :]

49) *Here are my facts :*

³⁵ [Those coercion theories of imperfect forms] cast serious doubt on limiting the semantics of grammatical aspect to the same ontological domain that is relevant for *Aktionsart*.

³⁶ The analysis I developed views imperfective marking as encoding a predicational interpretation of the minimal functional complex (VP) of the predicate to which it applies: imperfective sentences are thus uniformly interpreted as the ascription of a property to an object/individual.

³⁷ current relevance.

*The weather has been incomparable. There have been many parties on sea and on land. I leave all reunions which have been abandoned to conversation only and for which the host has made no plans for entertainment.*³⁸

Le beau temps se maintient-il dans le temps présent de la locutrice? Y a-t-il des conséquences à cette donnée climatique ? Comme le dit Weinrich, de cela nous ne savons absolument rien. En revanche, *Here are my facts* nous met plus sur la voie : le *present perfect* a un pouvoir explicatif³⁹ manifeste (Inoue 1979), ce qui est une notion discursive et non sémantique. Spejewski (1996 :10) note que les verbes d'Etat au *present perfect* dans une lecture indéfinie sont intuitivement plus événementiels que les mêmes Etats employés dans d'autres configurations parce que le *perfect* les fait « déborder » de leur temps de référence (*reference time*) habituels :

50) *I have been very happy.*
I have been with Franck when he lost his temper.

Moens et Steedman notent deux autres difficultés :

1) Le parfait, dont la fonction est de transformer une Culmination en un Etat conséquent, semble redondant puisqu'un Etat conséquent est déjà une Culmination ; on se demande ce qui différencie *Harry reached the top* de *Harry has reached the top* ; et effectivement, l'étude de textes montre que très souvent, le même procès extralinguistique avec les mêmes conditions de vérité peut être exprimé successivement par un prétérit et un *present perfect* :

51) “ *Miss Honeychurch, your brother has told me... ”*
“ *Did he ? ”*⁴⁰

2) Si on considère le prédicat *climb Mount Everest*, qui est un Procès culminé, on devrait s'attendre à ce que le parfait puisse exprimer normalement le fait que l'Etat conséquent d'avoir atteint le sommet est vrai dans le présent déictique du locuteur ; or, Moens et Steedman notent avec raison que la question :

52) *Have you climbed Mount Everest yet?*,

³⁸ Exemple extrait de *The Ides of March*, T. Wilder, 1948, cité par Weinrich (1973: 88).

³⁹ *explanatory power*.

⁴⁰ Exemple extrait du film de J. Ivory, *Room with a View*.

ne peut pas être posée par un reporter qui demanderait à un alpiniste s'il vient d'arriver au sommet ; il devra changer de verbe : l'énoncé 53) est bien meilleur dans cette situation :

53) *Have you reached it yet?*

Une autre modification doit avoir lieu, qui empêche le parfait de dénoter directement un état présent immédiat. C'est que le prédicat *climb Mount Everest* décrit un exploit non banal qui pragmatiquement oriente vers une lecture expérientielle : *climb Mount Everest* focalise tout le trajet de l'ascension, d'où le caractère peu approprié de la phrase pour interroger sur le passé immédiat du personnage.

Les auteurs captent une intuition importante qu'il faut expliquer. Il y a effectivement une composante « expérientielle » très souvent attachée au *present perfect*, responsable de cet effet statif, mais qu'il me semble préférable de faire dériver de la définition du sémantisme de la forme *have V-en*, à laquelle la littérature contemporaine attribue une forte composante pragmatique, de type épistémique modale (Portner 2003), de possibilité future (Katz 2003), ou encore marquant un pouvoir explicatif fort (Inoue 1979), et qui ne provient pas d'une ontologie d'*Aktionsart* partagée avec les Etats. Comme pour *be V-ing*, si un effet stativant est effectivement défendable dès lors qu'on s'intéresse au fonctionnement *discursif* des formes impliquées, au niveau de la classification sémantique du verbe, au niveau VP, un verbe dynamique dans sa dénotation première reste dynamique.

2.4. Coercition et adverbiaux.

J'ai laissé en suspend la question de l'interaction des adverbiaux en *for x time* et *in x time*, qui eux aussi participent de ce phénomène généralisé de modification des types aspectuels. Rappelons que depuis Vendler, les adverbiaux duratifs *for x time / in x time* sont, avec le test du progressif, des diagnostics d'appartenance de tel ou tel prédicat à la classe des prédicats téliques ou atéliques. Dans l'analyse traditionnelle, l'incompatibilité de *for x time* avec un Accomplissement s'explique par le fait que celui-ci inclut la borne de droite dans sa dénotation ; or, *for NP* ne peut quantifier qu'une situation homogène, d'où les possibilités et impossibilités suivantes :

54) *John ran for an hour.*

55) ?? *John ran in an hour.*

56) **John opened the window for five minutes.*

57) *John opened the window in five minutes.*

54) est légitime car *ran*, verbe d'Activité, se prête à l'implication : $x V\text{-ed for some time} \rightarrow$ à tout moment, $x V\text{-ed}$ était vrai. En revanche, 56), verbe d'Accomplissement, ne se prête pas à l'implication : $x V\text{-ed for some time}$. Verkuyl (1989) voit au moins deux problèmes dans la capacité de ces tests à fournir des diagnostics fiables de l'appartenance d'un verbe à telle ou telle classe aspectuelle :

- Le test en *for x time* ne fonctionne pas bien avec certains prédicats comme les suivants :

58) *For hours Judith ate sandwiches.*

59) *For some time she browsed in that book.*

Eat sandwiches et *browse in that book* sont des Activités, pourtant il n'est pas possible de dire qu'à tout instant le référent du sujet menait le même type de sous-activité que celle exprimée par le prédicat global : les VPs de 58) (*eating sandwiches*) et de 59) (*browsing in that book*) ne peuvent pas être utilisés pour verbaliser des scénarios dans lesquels le locuteur veut décrire l'état de la situation après le premier sandwich mangé ou après les deux premières pages du livre tournées. Dit autrement, même si tout instant observé pendant lequel quelqu'un mange des sandwiches peut effectivement être décrit au moyen du même VP (« manger des sandwiches »), le même VP ne peut pas décrire quelqu'un qui mange son premier sandwich.

- Quant au test de *in x time*, il n'est pas exactement parallèle au test de *for x time* car il induit d'autres lectures possibles ; dans une interprétation un peu artificielle, mais néanmoins possible, 55) peut signifier « *it took him (less than) an hour before he started to run* » (Verkuyl 1989 :50). Or, toute notion d'inchoativité est absente dans l'autre test, ils ne sont donc pas parallèles

Zucchi (1998) aboutit à une conclusion similaire, en présentant d'autres arguments. L'exemple suivant montre qu'un item comme *bake the cake* réagit aux tests comme un prédicat d'Activité et d'Accomplissement, comme nous l'avons déjà noté :

60) *John baked the cake for / in an hour.*

Le test de *for x time* le range dans la classe des prédicats d'Activités. Si *bake the cake* peut être prédicat d'Activité (ce que révèle la compatibilité avec *for an hour*), logiquement il

devrait alors aussi se comporter comme le verbe d'Activité *run* vis-à-vis de l'autre test de Vendler, le test de l'imperfectif (du progressif); or, ce n'est pas le cas : si une phrase comme *John was running* implique bien *John ran*, la phrase *John was baking the cake*, n'implique pas *John baked the cake*. L'irrecevabilité de la phrase suivante est également inattendue:

61) ??*John baked the cake, but he was interrupted before the cake was baked.*

John baked the cake utilisé seul ne peut pas signifier simplement que John a été engagé à un moment dans l'activité désignée par *bake the cake* : l'association du point de vue perfectif *-ed* et d'un prédicat comme *bake the cake* force la clôture existentielle. L'adjonction de *for an hour* change la donne:

62) *John baked the cake for an hour, but the cake wasn't baked.*

For an hour fait ressortir le côté simplement « processuel » atélique de *bake the cake*, contrairement à *open the window* plus haut (exemple 56). Ce dernier se comporte comme le VP *prove the theorem*, qui n'admet jamais ce jeu et a une lecture quantifiée / télique obligatoire :

63) *John proved the theorem in/*for an hour.*

64) **John proved the theorem, but he was interrupted before the theorem was proved.*

65) **John proved the theorem for an hour, but the theorem wasn't proved.*

L'explication de Zucchi tient à notre conception différente de ce qu'est une « culmination » (dans le sens de Parsons 1990) pour un événement de type *bake the cake* et un événement de type *prove the theorem* : « ... pour des événements de type “ faire cuire un gâteau ” ce qui constitue un point final reste vague, tandis que pour des événements de type “ prouver un théorème ” ce n'est pas le cas ». (Zucchi 1998 :362)⁴². L'auteur associe une propriété de non-cumulativité relative au premier prédicat, et une propriété de cumulativité stricte au second. L'opposition, que je rappelle, peut ainsi être expliquée:

66) ??*John baked the cake, but he was interrupted before the cake was baked.*

67) *John baked the cake for an hour, but the cake wasn't baked.*

⁴² ... for events of baking the cake it's a vague matter what constitutes a completion, while for events of proving the theorem it's not.

Notre idée de la culmination de *bake the cake* étant vague, il est possible d’asserter (67) si on veut simplement dire que John a fait presque tout ce qu’il faut faire pour faire cuire un gâteau, même s’il manque des étapes : *for an hour* étend la dénotation de ces sous-événements non-cumulatifs de telle façon qu’est mimé l’événement total « culminé ». (66) n’est pas possible puisque par défaut, la clôture existentielle de *-ed* laisse entendre une totalité. Smolett (pp. 148-149) avait raison : mis à part les cas explicites où le jugement de télicité est inhérent à la structure interne du verbe (comme dans *prove*), la plupart du temps un jugement définitif est inféré sur la base de notre connaissance du monde. Il faut donc plus que jamais se pencher sur la structure interne du verbe, sur le type d’événement que celui-ci lexicalise, sur son identité sémantique propre, sinon ce test reste inexplicable. Tout comme en russe il faut s’interroger non pas sur les propriétés aspectuelles du verbe (se reporter à l’exemple de *rezat’*, « couper », pp. 128-130), mais sur son schéma de lexicalisation inhérent, qui n’est pas le même que celui de l’anglais *cut*.

Le russe fournit des données également fluctuantes par rapport à ces tests: s’il est vrai que la combinaison « syntagme prépositionnel en *za* + NP, (« *in x time* ») suivi d’un verbe perfectif implique généralement l’existence d’un événement achevé, la combinaison entre les locutions adverbiales *v tečenije* (accusatif) + NP ou simplement le NP temporel à l’accusatif (les équivalents de l’anglais *for x time*), accompagnés d’un verbe imperfectif, implique ou n’implique pas d’achèvement:

68) *Vse, čto ja za desjat' let zarabotal^P, riskuja svoim imenem i žizn'ju, - vsë poterjal, v odin den'.*

Tout ce que j’ai gagné en dix ans, risquant mon nom et ma vie, j’ai maintenant tout perdu, en un jour.

69) *Čtoby izbavit'sja ot mužickix zapaxov, ja dvadcat' minut myl^l sebe mylom i tēr^l močalkoj, čistil^l zuby, brilsja^l, mazalsja^l kremom « Nivea » i tol'ko posle ètogo ... vošël v eë spal'nju.*

Afin de me débarrasser de mon odeur corporelle, pendant vingt minutes je me suis lavé au savon puis essuyé avec un gant de crin, me suis brossé les dents, rasé, enduit de crème Nivéa et seulement après cela je suis entré dans sa chambre.⁴³

Dans 69), le circonstant temporel (« pendant vingt minutes ») contraint le passage à un verbe imperfectif même dans un contexte narratif où ces événements sont présentés dans une successivité chronologique. La notion de plan du discours, si importante en anglais et en

⁴³ Ces exemples sont extraits du roman de Topol', U.E. (2003 : 88 ;136 ;166)

français puisqu'elle induit une hiérarchie entre formes de récit (passé simple, passé composé) et formes de commentaire (imparfait), est très lâche en russe. Les imperfectifs de (69) n'affectent pas le jugement de télicité : on comprend que le personnage masculin qui finit par entrer dans la chambre de la jeune fille dans le but de la séduire est propre, bien rasé, il sent bon, etc.⁴⁴ Dans (68), la préposition *za* ne construit pas seulement un sens télique, elle signifie explicitement un franchissement de limite, spatiale (le sens est alors : « au-delà, derrière »), ou temporelle (le sens est « après tel repère, tel procès »). A. Timberlake (2004) note que l'adverbial en *za-* + NP s'utilise souvent pour insister sur le fait qu'un obstacle a été surmonté, ce que ne dit pas la préposition anglaise *in*, qui ne construit qu'un cadre délimité (d'où le terme anglais de « *frame adverbial* »).

Une fois ces remarques générales effectuées, les contre-exemples sont très nombreux : les combinaisons *za-* + verbe imperfectif (70) et *v tečenie* + verbe perfectif (81, 82) sont courantes :

70) *Dejstvitel'no, BBP strany ros¹ za èti gody neploximi tempami* : En effet, le PNB du pays, pendant ces années, a augmenté à des rythmes convenables.⁴⁵

On pense immédiatement à l'emploi de *in x time* suivi d'un verbe au *present perfect* en anglais dans le sens expérientiel-« étendu » :

71) *The GNP has considerably risen in these past years.*

Plus surprenante est la combinaison *v tečenie* (« au cours de ») + perfectif pour dénoter un événement soit multiple mais limité (72), soit ponctuel-unique (73) :

72) *V tečenie goda rossijskie sociologi oprosili^P bolee 5 tysjač sootečestvennikov iz Armenii, Belorusii, Kazaxstana...*

Pendant un an des sociologues russes ont interrogé plus de cinq milles ressortissants russes vivant en Arménie, en Biélorussie, au Kazakhstan, etc.

⁴⁴ Un article très récent de Sémon (« Des imperfectifs prétérits étranges », 2008) traite de ces imperfectifs passé en contexte narratif qui font progresser le récit tout comme les passés perfectifs. Sémon fait l'hypothèse d'une « aliénation subjective du protagoniste à l'acte » (306) : par l'emploi de l'imperfectif, l'énonciateur se met en retrait et nous fait sentir « que le protagoniste (...) se replie sur son présent et participe aux actes ou en est le témoin sans plus avoir une exacte conscience de leurs bornes et de leurs fins ... » (306) « L'énonciateur nous met en prise directe sur l'expérience que [le protagoniste] a de l'action ». (307). Dans notre exemple (69), l'imperfectif soulignerait ainsi le caractère rituel de l'acte auquel s'adonne machinalement le personnage. Il y a donc focalisation exclusive sur un des participants à l'acte, le référent du sujet, marque d'un style que Sémon nomme « expérience directe libre ». La présence de l'adverbial temporel n'est donc pas directement responsable du passage à l'imperfectif.

⁴⁵ Les exemples de (80 à 84) sont extraits du journal *Les Nouvelles de Moscou* (*Moskovskie Novosti*).

73) *Neobxodimo byt' uverennym v tom, čto prinjatyj bjudžet budet realizovyvat' komanda, kotoraja v tečenie ètix trëx let ne smenitsja*^P.

Il est nécessaire d'avoir la certitude que le budget voté sera mis en œuvre par une équipe qui ne changera pas pendant les trois ans à venir.

Il y a une différence de sens entre *za* et *v tečenie* : la première préposition focalise une période limitée (« dans l'espace de X et après »), et *v tečenie* insiste sur une durée (« au cours de X »). Ces exemples montrent que la distinction entre verbe perfectif et verbe imperfectif est à chercher ailleurs. En particulier, le perfectif dans 72) (*oprosili*) malgré la présence de *v tečenie goda (for x time)*, n'est possible que parce que le complément d'objet est un DP quantifié par un numéral (« plus de 5000 compatriotes... »). De façon cruciale, la substitution par un complément non quantifié obligerait à revenir au verbe imperfectif :

74) *V tečenie goda rossijskie sociologi oprašivali žitelej ètogo goroda*: Pendant un an des sociologues russes ont interrogé les habitants de la ville.

De nouveau, plus qu'un problème d'aspectualité ou de temporalité stricte, c'est la question de la nature de l'objet qui décide *in fine* de l'utilisation du verbe perfectif ou imperfectif. Il semble qu'en russe l'adverbial (qu'il soit de type *in x time* ou *for x time*) contraigne fortement l'imperfectif dès qu'il rend saillant la situation du référent du sujet : on a un imperfectif expérientiel dans 70), malgré la présence de *za èti gody (in all those years)*, des imperfectifs narratifs dans 69) avec l'adverbial *dvadcat' minut (for 20 minutes)*.

D'autres arguments me confortent dans cette hypothèse : il existe un préverbe, *pro-*, qui ajouté à un verbe de base imperfectif, rend celui-ci perfectif (comme n'importe quel préverbe) en soulignant justement la durée du procès (son caractère « intervallique ») ; l'événement est cumulatif, a la propriété sub-intervallique, pourtant le verbe est perfectif :

75) *Čerez dva časa ja byl v Bronnicax, tam, podmerzaja s tremja aborigenami na stacionnoj ploščadi, sorok minut proždal poslednij avtobus do posëlka Volzanka, a kogda dobralsja nakonec do Fedinoj « dači », ona okazalas' tëmnoj i zapertoj.*

Deux heures plus tard j'étais à Bronnitsy, là, à me geler sur le quai de la gare avec trois ostrogoths, j'ai attendu le dernier autobus pour le village de Voljanka pendant quarante minutes, puis lorsque je suis finalement arrivé à la datcha de Fedia, elle était fermée et il n'y avait aucune lumière.⁴⁶

⁴⁶ Exemple extrait de Topol', *op. cit.* : 291.

Ce perfectif en *pro-* s'utilise la plupart du temps dans un contexte de récit (oralisé ou non)⁴⁷ ; un fait très intéressant est à noter : lorsque le circonstant temporel duratif est antéposé, ou en position médiane, entre le sujet et le verbe, on doit utiliser le verbe imperfectif, ce que révèle les exemples suivants :

76) *On prožil^P / žil^I v Moskve tridcat' let:* Il a vécu à Moscou pendant 30 ans.

77) *Tridcat' let on ??prožil^P / žil^I v Moskve.*

78) *On tridcat' let žil^I v Moskve.*

La seule analyse qui me semble plausible à ce stade pour expliquer ces différences consiste à renoncer pour le moment aux explications qui utilisent les notions aspectuo-temporelles, et à invoquer la fonction des temps/aspects défendue par Benveniste et surtout Weinrich (1973) : dans 78), c'est l'attitude de locution que Weinrich nomme le mode du commentaire (le « monde commenté ») qui oblige l'énonciateur à utiliser un imperfectif. Ce phénomène d'antéposition d'un adverbial de temps (*frame*) est connu pour déclencher très souvent des formes imperfectives (cf. l'exemple 47 avec l'imparfait français).

En conclusion, les adverbiaux temporels en russe ne remplissent pas la fonction pour laquelle ils sont sollicités dans les hypothèses aspectuelles : ils ne montrent rien de plus que la simple alternance perfectif/imperfectif ne révèle par elle-même. Ils font percevoir en tout cas que la télicité ou l'atélicité de l'aspect sémantique du verbe ne nous éclaire pas directement sur la nature de l'opposition perfectif/imperfectif : le vrai défi consiste à expliquer les très nombreux cas de synonymie aspectuelle, c'est-à-dire les cas où le choix d'un verbe ou de l'autre ne modifie en rien les conditions de vérité de la phrase. Confrontés à ces problèmes redoutables, quelles solutions adoptent les auteurs pour sauver la théorie des deux composants et de la coercition des types ?

2.5. Critique des modèles référentialistes.

Une issue possible consiste à faire intervenir la pragmatique. Dans la toute dernière phrase d'*Aspect* (1980), Comrie s'interroge justement sur la capacité des théories vériconditionnelles à modéliser l'aspect grammatical :

⁴⁷ Pour M. Guiraud-Weber (2004), l'indicateur de durée combiné au verbe perfectif préfixé par *pro-* souligne une durée « fermée »... « qui est celle d'un changement » (100). Effectivement, dans la phrase 75), le personnage arrive à la datcha après avoir attendu le bus pendant 40 minutes ; la mise en séquence des événements est stricte.

« Un problème posé par l'application de cette sorte d'analyse (la sémantique des modèles) à l'aspect dans le sens auquel ce concept est compris dans ce livre est que les oppositions aspectuelles sont souvent subjectives plutôt qu'objectives, c'est-à-dire qu'elles ne conduisent pas nécessairement à des différences en termes de valeur de vérité, sauf si la perspective du locuteur sur la situation est également incluse dans la représentation sémantique. » (Comrie 1980 :133)⁴⁸

C'est exactement ce que les auteurs qui se sont penchés sur le paradoxe du progressif (Asher, Landman 1992, Bonomi 1997, Portner 1998) ont entrepris de faire⁴⁹. Smith (1991) est également consciente des nombreux obstacles qui se dressent dans la formulation d'une définition sémantique de l'aspect comme catégorie de U(niversal) G(rammar) au moyen de la théorie des deux composants ; l'existence de sens idiosyncrasiques propres à chaque langue la conduit à inclure immédiatement après sa définition sémantique de l'AsPdV un niveau d'interprétation pragmatique qui modifie les points de vue (perspectives) des locuteurs sur les situations et peut même radicalement changer la définition sémantique initiale :

« Au niveau pragmatique, le sens d'un point de vue interagit avec des principes informationnels généraux et des conventions propres à chaque langue. (...) Les conventions d'utilisation aspectuelles permettent des inférences qui modifient ou augmentent le sens aspectuel. » (Smith 1991 :92)⁵⁰

Nous avons déjà vu à quel point cela se vérifie pour le russe. Selon Smith, une théorie sémantique de l'AsPdV exige donc, pour chaque langue étudiée, d'énumérer les conventions d'utilisation pragmatique de chacun des points de vue. En ce sens, le terme de « point de vue » acquiert aussi le sens de point de vue ou perspective subjective du locuteur : puisque la pragmatique s'invite directement dans la construction du sens de l'AsPdV, il faut réserver une place aux usages spécifiques, aux effets émotionnels, etc., des formes véhiculant le point de vue.

En guise d'exemple, je résume ce que font Smith et Rapoport (1991) pour le russe : les auteurs définissent d'abord les schémas temporels propres à chacun des deux points de vue. Le point de vue perfectif focalise une situation de telle façon que les deux points terminaux

⁴⁸ *One problem with the application of this kind of analysis (model-theoretic semantics) to aspect in the sense in which it is understood in this textbook is that aspectual oppositions are often subjective rather than objective, i.e. do not necessarily lead to differences in truth-value, unless the speaker's view of the situation described is also included in the semantic representation.*

⁴⁹ A la suite des travaux de Dowty (1977, 1979) sur le paradoxe imperfectif, les auteurs cités ont introduit dans l'analyse du progressif des notions (modales et/ou discursives) inattendues comme l'idée que celui-ci fournit une *perspective* (Asher, Landman, 1992, Portner 1998), un *point de vue* (Bonomi 1997), sur l'événement.

⁵⁰ *At the pragmatic level, the semantic meaning of a viewpoint interacts with general principles of information and language-specific conventions. (...) Conventions of aspectual use license inferences that shift or augment aspectual meaning.*

sont atteints ; deux valeurs essentielles révèlent ce fonctionnement : énonciation d'un résultat et séquentialité narrative. Le point de vue imperfectif focalise une partie de la situation : selon le type de situation les sens progressifs et itératifs dominant (ce sont là les valeurs sémantiques principales reconnues par Brecht, Timberlake pour chacun des deux aspects). Puis Smith énumère les conventions d'utilisation pragmatique propres au russe, qui complètent l'analyse sémantique simple. Elle fait figurer justement en première place la convention d'utilisation du verbe imperfectif qui falsifie largement, à mes yeux, l'analyse sémantique traditionnelle de l'imperfectif :

« Le point de vue imperfectif est dominant, à la fois de façon systématique et conventionnelle. Il est souvent utilisé de façon neutre pour renvoyer à des situations fermées qui devraient garantir le point de vue perfectif. »⁵¹

Il y a d'un côté les conventions d'utilisation de l'imperfectif compatibles avec l'analyse sémantique de base : Événement en cours, Convention d'incomplétude⁵², puis il y a les autres, dérivées de principes pragmatiques et difficilement compatibles avec l'analyse sémantique : Résultat annulé, Discontinuité, Constatation d'un fait⁵³, qui dénotent une situation fermée (donc perfective). Pour le perfectif, à côté des utilisations sémantiques canoniques (Emphase finale, Séquentialité⁵⁴), il y a les utilisations conventionnelles idiosyncrasiques (Maintien du résultat, Intention⁵⁵). Un des problèmes que pose cette présentation est que les auteurs ont abandonné la valeur centrale de l'aspect grammatical (« révéler les propriétés de télicité ou non des procès ») pour y inclure des notions très hétérogènes comme l'intention, la force emphatique finale, etc., qui sont tout sauf des notions aspectuelles. Il n'y a pas d'objection de principe à les y inclure, mais alors il est préférable de modifier les prémisses de la théorie initiale pour qu'ils n'apparaissent pas comme *ad hoc*. C'est pourquoi je préfère adopter la thèse suivante : le rôle des morphèmes de l'AsPdV ne consiste pas à révéler les différences d'interprétation dues aux propriétés d'*Aktionsart* des prédicats, même s'ils participent effectivement à l'interprétation aspectuo-temporelle de la phrase. Ce sont des notions indépendantes.

⁵¹ *The imperfective viewpoint is dominant both systematically (...) and conventionally. It is often used neutrally to refer to closed situations which would warrant the perfective viewpoint.*

⁵² *Ongoing force, Incompleteness convention.*

⁵³ *Annulled Result, Discontinuity, Statement of Fact*. Se reporter aux exemples du chapitre précédent, avec les verbes *otkryvat'* (« ouvrir ») et *priglašat'* (« inviter ») pour des exemples illustrant ces sens.

⁵⁴ *Final Emphasis force, Sequentiality.*

⁵⁵ *Continuing result, Intention.*

Cependant, il existe dans la littérature d'autres façons d'envisager la télicité, dont une version beaucoup plus algébrique qui utilise non pas tant les notions largement intuitives des bornes initiale et finale du procès mais qui a recours aux propriétés de quantisation ou de cumulativité du prédicat calculées à partir de l'association homomorphique entre les propriétés de l'objet « mesurant » l'événement et l'événement (le petit *e* davidsonien) dénoté par le verbe. Le défenseur de cette approche est M. Krifka et, pour le russe, H. Filip.

3. Quantisation et événement.

Je présente d'abord la théorie de Krifka puis examine les travaux de Filip sur le phénomène nommé par l'auteur « énigme de quantisation du russe », qui traitent de cette classe de préverbes qui, contrairement à ce qui est attendu dans une théorie standard de l'aspect (Comrie, Smith), rendent le verbe composant perfectif sans le quantiser.

3. 1. Krifka et l'homomorphisme événement/objet.⁵⁶

Avec Krifka, on change de logique : l'accent est mis non plus sur la présence ou non d'un état résultant qui vérifie la propriété de télicité du prédicat, mais c'est un argument « distingué » qui, par son association avec la structure méréologique (les propriétés de « partie-tout ») de l'événement, révèle les propriétés de quantisation ou de cumulativité du prédicat. Le calcul aspectuel élaboré par M. Krifka repose sur un homomorphisme strict entre les sous-parties constitutives de l'événement (davidsonien) qu'exprime le verbe, et les propriétés de l'objet, qu'exprime l'argument interne. Cet homomorphisme capitalise sur l'idée simple qu'il existe deux types de noms en anglais, avec deux types de propriétés. Un nom indénombrable comme *water* (ou un dénombrable pluriel comme *apples*) est cumulatif : n'importe quelle sous-partie de l'ensemble *water* est *water*; en revanche, *two litres of water* est quantisé : aucune sous-partie de deux litres d'eau ne peut être désignée par deux litres d'eau. Les objets partagent cette propriété d'homomorphisme avec les événements : *water* et *eat* sont cumulatifs, *two litres of water* et *eat an apple* sont quantisés. Nous verrons que cette opposition « quantisation/cumulativité » est le critère de différenciation retenu pour une définition de la dichotomie aspectuelle perfectif / imperfectif en russe (H. Filip).

⁵⁶ L'auteur utilise l'expression *one-to-one mapping*.

Cet homomorphisme est maximal dans les verbes à thème incrémental (le terme vient de Dowty 1991 ; cf. chapitre 4, p. 201): dans des prédicats de création ou de consommation comme *draw the circle* et *eat the apples*, la notion d'incrémentalité rend compte de l'intuition qu'à chaque morceau de pomme ingéré correspond une sous-partie de l'événement /manger/. On comprend mieux pourquoi le cadre davidsonien est important : Krifka a besoin de la variable événementielle *e* pour assurer cette relation d'homomorphisme entre partie de l'événement et partie de l'objet : à chaque sous-événement *e1*, *e2*, etc., correspond une partie de la pomme qui disparaît, en quelque sorte. Il y a donc quatre « ingrédients » dans le prédicat *eat an apple*:

- la description de l'événement (*eat* et non *drink*) ;
- un argument supplémentaire *e* dans la grille- Θ de *eat*, décomposable en autant de sous-parties (de sous-événements) que la structure temporelle du verbe le permet ;
- la dénotation de l'objet (*apples* et non *sweet*) ;
- le caractère quantisé ou cumulatif du NP objet.

Mais comme l'a souligné Smollett, dès que l'on quitte la classe des verbes de création stricto-sensu, il devient difficile de soutenir le principe d'un homomorphisme absolu entre les sous-événements du verbe et les sous-parties de l'objet pour un calcul aspectuel. Par exemple, il ne fait nul doute que notre intuition perçoit les prédicats *build a house* ou *peel an orange* comme quantisés ; pourtant, il n'est pas possible de considérer que les sous-événements de *build* associés à notre représentation de ce que construire une maison implique (comme par exemple l'érection d'échafaudages) soient directement associables à une partie de l'objet « maison ». De même, « peler une orange » n'affecte pas l'orange au même titre que « couper une orange », par exemple. Krifka est évidemment conscient de ces difficultés et reconnaît que les prédicats sont tout de même quantisés, mais dans le premier cas les échafaudages ne font pas partie de la structure conceptuelle de la maison, et dans le second cas, seulement une partie de l'objet est sélectionnée pour ses propriétés d'association avec l'événement désigné par le verbe. Cela tombe sous le sens : un VP est une description totale ou partielle, idéalisée et parfois très approximative (floue), d'une situation objective, et une théorie comme celle de Krifka qui repose sur le principe d'un homomorphisme absolu entre partie de l'objet et partie de l'événement pour constater l'épuisement du procès, est trop « dure ». Mais elle est meilleure que la télécité (dans son acception commune) car elle vient d'un calcul compositionnel et est donc corrélée à de réels éléments linguistiques présents dans la phrase. Elle impose cependant de modifier la formule de composition pour tous les scénarios

possibles et tous les verbes possibles, en faisant autant d'exceptions pour les cas où la dénotation stricte des items lexicaux ne correspond pas exactement à la conceptualisation qu'induit tel ou tel prédicat. Le problème est peut-être lié aux « petits *e* » davidsoniens qui décomposent le *e* principal : même un prédicat a priori non ambigu comme *write a letter*, où effectivement à l'épaisseur temporelle et événementielle de *write* semble correspondre exactement chaque sous-partie de la lettre qui finira par être écrite, il suffit de remplacer *a letter* par *a dot* (*write a dot*) pour tomber dans des difficultés réelles, non pas linguistiques mais ontologiques : quels sous-événements (*e*) postuler pour *write* lorsque la création d'un objet comme *dot* prend une fraction de seconde ? (voir la discussion sur Verkuyl, p. 74). Si on applique les tests vendlériens, *write a dot* est plutôt un Achèvement qu'un Accomplissement ; pourtant on n'a pas envie de dire cela, et surtout on n'y gagne pas grand-chose dans le calcul aspectuel.

Le russe est précieux à ce stade de la discussion parce qu'il illustre les difficultés irréductibles d'un homomorphisme absolue entre différents *e* et différentes « parties » de l'objet. Je vais tenter de le montrer en présentant une analyse critique des travaux d'A. Filip (2000, 2005), disciple de Krifka, sur le russe : sa proposition pour accommoder les formules de composition à certains faits de langue conduit à prédire des choses inexactes.

3. 2. L'énigme de quantisation en russe.

Le statut aspectuel problématique de certains préverbes, dont les « délimitants » *po-*, *pro-*, ou le « cumulatif » *na-*, est depuis longtemps reconnu :

79) *On pokuril časok* : il a fumé une petite heure.

Il *po-a-fumé* petite-heure

80) *On nakurilsja* : il a trop fumé.⁵⁷

Il *na-a-fumé*REFL

Flier (1985) traite ces préverbes d'« anormaux » car ils rendent tout verbe auquel ils s'attachent perfectif mais sans induire de limite pour autant. Un autre auteur, Kučera (1983), parle dans ce cas d'« événements atéliques perfectifs ». Flier analyse très bien la difficulté : « le problème de base tient peut-être à la perception que l'on a des types aspectuels lexicaux

⁵⁷ Tous les verbes dont il sera question ici sont d'aspect perfectif.

comme des primitives »⁵⁸. (Flier 1985 :52) Il se voit obligé de renoncer à la classification de Vendler: les verbes de type *po*-délimitant et *na*-cumulatif ont leur terminus d'inaccessible (ils induisent une borne finale non préparée par une phase processuelle), ce sont donc des sortes d'Achèvement. Pour Russell (1985),

« *Na-* dénote ... la totalisation et la quantification d'un processus fermé, non-segmentable. ... Le résultat du processus ne peut être évalué que lorsque celui-ci est achevé.⁵⁹ (Russell 1985 :66 ; 73)

Elle les classe aussi dans la classe des Achèvements. Flier propose de les ranger dans une autre classe, les « Consommations »⁶⁰, pour souligner le fait que ces verbes dénotent un degré « élevé » de consommation du procès : ces préverbes semblent en effet focaliser la teneur interne de la quantité de procès (petite pour *po*- ou grande pour *na*-) consommée nécessaire pour en constater l'achèvement. Mais il s'empresse d'ajouter que reconnaître une différence de comportement ne constitue pas une explication de la différence.

Voyons les faits à présent. On se souvient qu'ajouté à une base imperfective, un préverbe rend le verbe perfectif :

81) *est'* → *s'est' jabloko* : manger une/la pomme.
pisat' → *napisat' pis'mo* : écrire une/la lettre.
čitat' → *pročitat' knigu* : lire un/le livre.

Ces trois préverbes (*s-*, *na-*, et *pro-*) reconduisent de façon redondante le sens du verbe de base : *s-* est le préverbe que l'on trouve pour tout verbe dénotant l'exécution d'un acte (*sdelat'*, « faire », *sygrat' melodiju*, « jouer une mélodie », etc.), *na-* dénote une surface, *pro-* un parcours (ici, en l'occurrence, le parcours des yeux qui lisent sur une page). Ces trois préverbes ont généralement été appelés préverbes neutres ou vides, ou encore « pléonastiques » : ils n'ajoutent rien à l'idée déjà contenue dans le verbe de base. L'appariement aspectuel se fait donc naturellement. Cette façon de voir est périmée ; mais pour l'objectif qui est le mien dans ce chapitre, elle suffit ; je la corrigerai ensuite.

Certains préverbes ont en revanche un sens descriptivement plus précis : ils fournissent alors un « mode d'action » différent. C'est le cas du préverbe *na-* dont il va être question ici,

⁵⁸ *The basic problem may lie in the perception of lexical aspect types as primitives.*

⁵⁹ *Na- denotes ... the totalizing and quantification of a closed, unsegmentable process. ... the result of the process can be evaluated only upon its completion.*

⁶⁰ *Consummations.*

traditionnellement considéré comme homonyme du précédent *na-*, qui, ajouté à un formant imperfectif, donne l'idée d'un événement qui concerne une grande quantité de quelque chose :

- 82) *Nakupit' knig* : acheter un grand nombre de livres.
*na-acheter livres*GEN
 83) *Naest'sja sladkogo* : manger beaucoup (trop) de sucreries.
*na-manger sucreries*GEN
 84) *Naguljat'sja po gorodu* : se promener plus que de raison à travers la ville.
*na-se-promener dans-ville*DAT

Le verbe obtenu est néanmoins sans ambiguïté perfectif : conjugué, il a un sens futur ; il n'accepte pas de forme périphrastique avec « être » (**On budet nakupit' knig*), etc. En un mot, il réagit à tous les tests de perfectivité. H. Filip (2000, 2005) et A.-M. Di Sciullio et R. Slabakova (2005), discutent des défis posés par ce qu'elles nomment l'énigme de quantisation pour le calcul aspectuel au niveau VP en russe. Voici les données du problème. Dans une phrase comprenant un verbe de consommation perfectif simplement préverbé, tel que :

- 85) *On s"el kašu* : il a mangé la bouillie,
 Il *s-a-mangé bouillie*ACC

la combinaison du préfixe *s-* et de l'objet à l'accusatif induit la lecture suivante: *He ate the whole quantity of the porridge*. Une seule entité est désignée, la totalité de cette entité a été consommée, et cette quantité tend à être spécifique. Le verbe perfectif *s"est'*, corrélat perfectif normal de l'imperfectif simple *est'*, signifie donc selon Filip : *eat up, finish eating the whole quantity of something* ; il a nécessairement des événements achevés dans sa dénotation, c'est-à-dire, il est nécessairement quantisé. Le verbe imperfectif, sans le préfixe *s-*, (*on el kašu*) est au contraire muet à cet égard, et inclut plutôt une lecture du type : *He ate / was eating (some of the) porridge*. Pour Filip, la fonction essentielle du préverbe est donc de quantiser le verbe (le VP) ; elle offre les appariements suivants pour les verbes perfectifs préverbés :

- 86) *napisat' pis'mo* : write (up) a/the letter.
s"est' jabloko: eat (up) the apple.
vypit' vodku: drink (up) the vodka.
postroit' dom: (finish) build(ing) a/the house.
pročitat' stat'ju: read (through) a/the article.

C'est une position que l'on trouve très souvent chez les slavissants anglo-saxons: l'exposant préfixal du verbe perfectif (*na-*, *s-*, *vy-*, etc.) reconduit *directement* l'information de

quantisation/télicité du niveau VP vers le niveau supérieur de l'aspect, c'est-à-dire au niveau propositionnel de l'interprétation des informations aspectuo-temporelles. Pour Filip, tout verbe perfectif est l'exposant d'une variable *TOT* (« Totalité de l'événement »), qui a pour effet d' « individuer les événements atomiques dans la dénotation des verbes perfectifs » (Filip 2000 :134). Elle s'appuie sur la définition de Comrie de la perfectivité : « un tout singulier sans distinction des diverses phases qui constituent la situation » (Comrie 1976)⁶¹. Au contraire, le verbe imperfectif est un opérateur qui génère des prédicats qui sont dépourvus de la variable *TOT*, donc qui sont non marqués quant au caractère (a)télique du prédicat : l'aspect imperfectif fournit une variable *PART* (« partitivité, cumulativité de l'événement »). Avec les arguments thèmes incrémentaux, supposés prototypiques de ce fonctionnement homomorphique, *TOT* implique cet effet maximal, d'où la lecture *he ate up all the X*. *PART* a des événements partiels dans sa dénotation, *TOT* des événements totaux. On retrouve là, transcrits en termes davidsoniens, l'idée d'événement total, achevé, vu comme un tout (perfectif) contre l'événement vu en partie, dans son caractère inachevé (imperfectif).

J'ai déjà exprimé des réserves sur cet appariement morphologique entre le verbe perfectif et sa traduction anglaise. En particulier, la particule *up* ou le verbe *finish* entre parenthèses restent mystérieux : les préverbes *na-* de *napisat'*, *s-* de *s'est'* et *vy-* de *vypit'* ont un sens difficile à cerner, mais ce qui est crucial est que dans aucun autre emploi ils ne signifient *up* ou *finish* (je souligne leur sens approximatif dans la traduction anglaise):

- 87) *Nakupit' knig*: buy a large quantity of books.
Sxodit' v magazin: stop by the store (to buy something).
Vyjti iz doma: get out of the house.

Ceci pose une question capitale: le *na-* que l'on trouve dans *napisat' pis'mo*, au sens vaguement spatial (*na* préposition veut dire « sur ») et le *na-*cumulatif de *nakupit' knig* sont-ils le même préverbe ou non ? Cette question serait anecdotique si on ne s'apercevait que, des quelque vingt préverbes productifs du russe, tous sans exception sont régulièrement polysémiques. Le *po-*délimitant de *pokurit' časok*, « fumer une petite heure », est-il le même que le *po-*résultatif de *postroit' dom*, « construire une maison » ? Toute théorie qui fait du verbe un objet aspectuel est obligée de conclure à la polysémie ou à l'homonymie (par exemple, Tixonov, 1962, reconnaissait dans *na-*surface et *na-*cumulativité deux préverbes homonymes complètement indépendants), passant à côté d'une régularité remarquable du

⁶¹ A single whole without distinction of the various phases that make up that situation.

russe qui a systématiquement plusieurs sens pour chacun de ses préverbes. H. Filip considère que *na-* cumulatif a un contenu quantificationnel et agit comme un opérateur qui s'attache au verbe morphologiquement simple (imperfectif) et le transforme en verbe perfectif, *mais*, de façon cruciale, sans le quantifier au sens de Krifka. Le problème est le suivant: on a un verbe perfectif qui ne répond plus à la définition de la perfectivité en termes de variable *TOT* (« renvoyer à la totalité d'un événement »), un perfectif non-perfectif en quelque sorte. Rappelons qu'un prédicat quantifié, dans la théorie, est un prédicat dont les sous-événements dénotent forcément un événement différent de l'événement global. Les exemples anglais suivants ne sont pas problématiques dans la théorie puisque l'information de quantification floue (*his fill of, a lot, etc.*) est exprimée hors du verbe ; celui-ci conserve donc son information de quantification, et c'est la combinaison avec le NP cumulatif qui induit la lecture de cumulativité. Mais cette analyse n'est pas possible en russe, car la non-quantification semble être exprimée directement sur le verbe (par *na-*), et reconduite sur l'objet (cas génitif dans 88) ou la préposition a-directionnelle *po* + datif dans 89), répétés ici :

88) *He ate his fill of sweets / He ate a large quantity of sweets* → *on naelsja sladkogo.*

89) *He walked a lot / to his heart's content around the town* → *on naguljalsja po gorodu.*

Les propriétés quantificationnelles des NPs rendent difficile les jugements liés au nombre de sous-événements impliqués : le référent de *he* a-t-il mangé tous les bonbons en une seule fois, les uns après les autres, deux par deux, etc. ? Je rappelle Verkuyl : une ontologie en termes de primitives événementielles ou « sous-éventementielles » devient problématique dès qu'on atteint le niveau VP. La première phrase implique une multiplicité de sous-événements de type */eat sweets/* : si on s'en tient à la théorie de Krifka, l'événement global n'est pas quantifié mais cumulatif. Les conditions de vériconditionnalité pour la seconde phrase impliquent de la même façon plusieurs sous-événements de */walk/*.

Le problème est que le verbe russe obtenu répond à tous les tests de perfectivité, comme n'importe quel autre verbe perfectif préverbé. Le cœur de l'énigme est là : le verbe perfectif a une structure interne riche, décomposable, plusieurs sous-événements identiques sont bien dans la dénotation de l'événement global. En fait, *na-* n'est qu'un des préverbes qui met à mal la notion de quantification algébrique, mais c'est le plus spectaculaire. Voici d'autres phrases, d'autres modes d'action (utilisant préverbes et/ou le suffixe itératif *-iva*), qui sont des énigmes dans le cadre retenu car le verbe est perfectif mais il a une structure interne, sous-éventementielle, très riche :

90) *On ob"elsja malinoj* : il s'est empiffré de framboises au point d'en avoir une indigestion. (*ob"estsja* : « manger en très grand nombre »)

91) *On otpil stakan vina* : il a bu la moitié de son verre de vin. (*otpit'* : « boire une partie seulement »)

92) *On pootkryval vse okna* : il a ouvert les fenêtres les unes après les autres. (*pootkryvat'* : « ouvrir plusieurs entités les unes après les autres »)

La réponse que Filip apporte à cette énigme de quantisation de *na-* fournit un test de la viabilité de l'approche algébrique de Krifka. Il faut trouver un moyen de modifier la théorie (les conditions de l'homomorphisme événements / parties de l'entité consommée de façon incrémentale) pour montrer que, bien qu'ils apparaissent homogènes, ces sous-événements constitutifs du macro-événement sont quand même quantisés. Filip souhaite préserver cet homomorphisme entre les sous-événements (*e0...en*) et l'événement qui progresse vers le point final au moyen d'une fonction de mesure : un préverbe comme *na-* prélève un morceau d'événement qui est homomorphique au morceau de nourriture ingérée à partir de l'extension d'un verbe processuel (atélique) de base, donc homogène au départ ; on a en quelque sorte :

$$Naest'sja = e1 / t \text{ est}' \dots e2 / t \text{ est}' \dots e3 / t \text{ est}' \dots^{62}$$

Chacun de ces sous-événements laisse une trace temporelle (*t*). La somme des traces temporelles est égale à la trace temporelle globale assignée à la somme de ces sous-événements que Filip postule comme étant « atomiques, discrétisables » ; cette trace temporelle globale excède une valeur contextuellement attendue, d'où l'effet sémantique d'une quantité excessive, qui se vérifie effectivement pour ces formations en *na-*. Les principes de la théorie qui repose sur un homomorphisme événements / temps sont préservés ; les événements sont mesurés par le temps qu'ils prennent, ils sont malgré tout isolables, donc potentiellement quantisables. Mais il faut ensuite que de quantisables ils deviennent quantisés : comme à chaque sous-événement correspond un intervalle de temps lui-même délimité, le prédicat dans son entier sera délimité (de par la simple propriété d'additivité), donc quantisé. En somme, *na-V* signifie qu'à partir d'un verbe homogène (*guljat'*, « se promener »), imperfectif et exposant de la variable *PART*, il y a création de multiples sous-événements qui ont la « condition de non-chevauchement »⁶³. La propriété de quantisation est bien là car elle est obtenue par des « sous-quantisations » de « sous-événements » multipliés mais distingués les uns des autres. Cet aménagement repose sur l'idée qu'une quantité plurielle présuppose

⁶² Notation adaptée de Filip (2000 :62).

⁶³ *no overlapping condition*.

l'existence d'un nombre d'entités singulières discrètes qui la constituent. Ce calcul théorique aboutit aux prévisions sémantiques suivantes :

1) La phrase *On guljal no gorodu*, utilisant le verbe imperfectif *PART*, dénote un procès constitué de sous-événements *e1, e2...en* qui ne sont pas des événements discrets ; la phrase dit simplement qu'un référent s'est promené pendant un certain temps dans la ville.

2) La phrase *On naguljalsja po gorodu*, utilisant le verbe perfectif *TOT*, dénote une quantité grande mais vague d'événements nécessairement atomiques, discrets. En termes vériconditionnels, cela revient à dire que le verbe *naguljat'sja* signifie « faire beaucoup de promenades à travers la ville mais *chacune de ces promenades ne doit pas déborder sur la suivante* ».

Cette dernière condition de non chevauchement des sous-événements est une façon élégante de sauver la théorie mais ne correspond ni aux intuitions des locuteurs russophones, ni au sens observé dans les textes, comme par exemple dans celui-ci :

93) *Tak čto esli vy uz popali v Budapešt, plyn'te na vse èkskursii (...), a prosto poselites' na Krytom rynke, ešt'e¹ tut malinu, klubniku, čerešnju, pomidory, arbuzy, vypečku i kolbasy, pejte pivo, vino, kofe i tokaj, a naevšis'^P vlast' – dujte prjamikom na vokzal.*

Alors, si vous vous trouvez à Budapest, laissez tomber les excursions..., et allez au marché couvert, *mangez-y* des framboises, des cerises, des tomates, des pastèques, des viennoiseries et du saucisson, buvez de la bière, du vin, du café et du *tolkaï*, et une fois que vous *avez mangé* à satiété, filez vite à la gare.⁶⁴

94) *I xorošo, cto vypil^P zaranee, potomu čto potom voobščè zaxotelos' napit'sja^P.*

Et heureusement que j'*avais bu* avant, parce qu'après je voulais carrément *m'enivrer*.⁶⁵

Dans 93), le locuteur évoque les délices culinaires que trouvera tout voyageur qui se rend à Budapest. *Naevšis'* semble effectivement récapituler les sous-événements évoqués auparavant: *ešt'e x + y + z ...* (« mangez x + y + z... »), mais ne dit rien sur les conditions de consommation des entités désignées : le sujet peut tout avaler d'un seul coup, manger un peu de tous ces mets délicieux, en manger certains mais pas d'autres, la seule information véhiculée par *naevšis'* est : « une fois qu'il aura mangé jusqu'à n'en plus pouvoir tous ces mets qui se présentent à lui, le voyageur devra quitter Budapest ». La forme *naevšis'* ne dit rien de plus précis que cela. Le verbe non préfixé d'aspect imperfectif *ešt'e*, « mangez ! », n'en dit d'ailleurs guère plus. Dans 94), *napit'sja* signifie simplement que le personnage veut

⁶⁴ Exemple extrait de Topol', *op.cit.* :204.

⁶⁵ Exemple extrait du journal *Moskovskie Novosti*.

se saouler, boire plus que de raison. *Na-* joue le rôle de n'importe quel autre préverbe, il a simplement une multitude d'objets dans sa dénotation au lieu d'un seul, il « quantise » globalement, mais ne dit rien sur les modalités de cet enivrement programmé.

Cet examen de l'énigme de quantisation en russe m'amène aux conclusions suivantes :

- J'abandonne l'idée des sous-événements *e* et d'une sémantique formelle trop contraignante pour le moment : là où il y a syntagme, combinaison entre des entités conceptuelles aussi banales mais complexes que des verbes comme *eat* et des objets avec leurs propriétés quantificationnelles de type *an apple* ou *apples*, postuler des *e* complique l'économie du système, surtout si ces *e* sont compris comme la transcription exacte de l'événement extralinguistique. Je rappelle que *e* chez Davidson est une variable structurale existentielle, qui fournit le contenu référentiel au type d'événement contenu dans le lexème verbal : *e* n'est pas directement le verbe. Un verbe perfectif comme *naest'sja* en russe ne dit rien de plus qu'une grande quantité, souvent jugée excessive, de l'objet NP a été consommée. Ce qui est intéressant est le fait que l'élément préfixal *na-* attaché au verbe semble jouer en fait le rôle d'un quantifieur (un « A-quantifieur ») au niveau du NP : il contraint la dénotation de l'objet, et pose la question du rôle joué par le composant strictement verbal, la partie *-est'*. Mais même ce que je viens d'écrire sur *na-* est problématique car une question demeure : ce *na-cumulatif* est-il le même que le *na-résultatif* de *napisat' pis'mo*, « écrire une lettre » ? La théorie que je viens de présenter ne peut répondre à cette question, elle ne se la pose même pas, elle considère que ce sont deux *na-* différents.

- La télicité / quantisation stricte conçue comme point final nécessaire de l'événement se présente comme une implicature liée à la connaissance du monde (dans le scénario normal, quiconque mange une pomme vise son ingestion, et cette ingestion est réalisée, de par le sens de « manger », par incréments), à la présence du morphème grammatical perfectif (*-ed* en anglais, *-l* en russe), et aux propriétés morphologiques des têtes nominales. La quantisation semble bien être également un épiphénomène, tout du moins limitée à certaines classes de verbes. Le problème est certainement aussi le fait des *e*, trop stricts. Je préfère les conclusions auxquelles arrivait Flier (1985), qui analysait ces préverbes délimitants différemment, comme dénotant des activités mesurées exclusivement en termes de temps (et non par les propriétés homomorphiques de l'objet direct). Pour lui, *po-* ou *na-* ont pour fonction de rendre le potentiellement infini (le verbe imperfectif non préverbé) fini en une certaine occasion. *Po-* ou *na-* mesurent l'activité exprimée par le verbe en termes de temps, comme les noms à fonctionnement indénombrable (*mass nouns*), sur le modèle : « *X unit of time's worth of the*

activity = *X cupsful of sugar* ». Comme un « nom de masse »⁶⁶, une période de temps cumulative est indivisible. « Lire un peu pendant une heure » (*počítat' cas*) a une vie propre, ce n'est pas nécessairement un trajet vers deux heures de lecture, c'est simplement une période de lecture équivalente à deux heures. La fin de l'activité mesurée survient lorsque le terminus est atteint (lorsque le sujet met fin à son activité de lecture). Les préverbes *po-* et *na-* dans leur sens délimitatif ont effectivement une propriété qui les distingue des autres préverbes ; on ne peut effectivement énoncer 95) et 96) ; il faut utiliser le verbe perfectif « normal », en 97) et 98):

95) **nakupit' sto knig*, « *na-*acheter cent livres » → *nakupit' knig*: acheter plein de livres.

96) **počítat' tri stranicy*, « *po-*lire trois pages » → *počítat' čas / knigu*: lire pendant une heure / livre le livre.

97) *kupit' sto knig* : acheter cent livres.

98) *pročítat' tri stranicy* : lire trois pages.

Dans les deux derniers exemples, ce sont les propriétés de quantisation de l'objet direct (« cent livres, trois pages ») qui « mesurent » la fin de l'événement (l'événement « acheter » est terminé quand les cent livres ont été achetés), tandis que dans les deux premiers, ce sont les préverbes *na-* et *po-* qui mesurent la fin de l'activité. Il ne peut pas y avoir deux mesures simultanées pour un même événement. La conclusion de Flier suggère l'adoption d'une autre sémantique « situationnelle-aspectuelle » : si on s'en tient à Vendler, c'est-à-dire à une sémantique centrée sur le seul verbe, on est obligé de rattacher les délimitants (*po-* et *na-*) à une classe différente de celle des Accomplissements : ces derniers se définissent, on s'en souvient, par leurs deux moments (avant le *telos* et après) ; les délimitants auraient alors trois périodes :

« Accomplissement: -A (avant le *telos* : construction de la maison) / + A (le *telos* atteint) → exemple : *postroit' dom* (« pas de maison / maison »)

Délimitant : - A (antérieur à l'activité) / +A (activité délimitée) / state -A (postérieur à l'activité) → *pokurit' čas* (avant fumer / fumer un peu / retour à l'état initial). »⁶⁷

Dans une sémantique qui considère que les périodes de temps⁶⁸ ont un statut ontologique égal au *telos*, les délimitants peuvent aussi être considérés en termes de deux états (-A / + A),

⁶⁶ *mass noun*.

⁶⁷ Notation adaptée de Flier (1985 :56).

⁶⁸ *time and situation intervals*.

comme les Accomplissements : *po-* et *na-* actualisent dans le temps une situation qui mesure l'activité ; les Accomplissements et les délimitants (les « Consommations ») ont alors la même structure :

« - A (avant la consommation effective de l'intervalle de temps cumulatif) / + A (état subséquent). »⁶⁹

En somme, c'est soit l'objet direct qui mesure l'événement (cas de quantisation banal) soit l'activité elle-même ; le russe est intéressant car il utilise les mêmes moyens linguistiques dans les deux cas (les préverbes). Cette analyse a au moins le mérite de ne pas prédire des interprétations fausses (sous cette analyse, *nakupit' knig* signifie simplement : « d'une période avant l'achat multiples des livres, on passe à l'état d'après, où il y a beaucoup de livres, mais c'est le temps qui mesure l'espace entre les deux états, ce n'est pas le nombre de livres achetés qui mesurent le terminus »). Flier suggère même un rapprochement entre le *po-* résultatif et le *po-* délimitant : il considère que tous les préverbes introduisent l'idée d'une différence ou d'un changement nets dans la sémantique des verbes composants. Combinés avec un verbe télique, ils dénotent un changement qualitatif (un nouvel état, un résultat, exemple : *postroit' dom*, « construire une maison ») ; avec un verbe atélique, le changement est d'ordre quantitatif (cumulation, extension spatiale, degré d'intensité, exemple : *pokurit', počitat' čas*, « fumer, lire une petite heure »). Ce qui reste non expliqué est ce qui peut relier ces deux lectures divergentes d'un même préverbe : pourquoi *na-*, au sens spatial-résultatif (*napisat' pis'mo*), devient-il cumulatif (*nakupit' knig*) ? Pourquoi *po-*, au sens résultatif (*postroit' dom*), marque-t-il soudain une petite quantité de procès (*pokurit'*) ? Y a-t-il un moyen de surmonter cette homonymie et de ne considérer qu'il n'y a qu'un seul *na-* et un seul *po-* ? Flier semble être sur la bonne voie. Le lecteur qui ne peut attendre de recevoir une réponse à ces questions devra se reporter directement au chapitre 4.

Cette discussion a montré que la télicité comprise dans sa version algébrique, comme la quantisation, explique difficilement ce comportement curieux des préverbes *na-* et *po-*, perfectifs (donc porteur de la variable *TOT* quantisée) mais dénotant une structure interne riche (donc exposant de la variable *CUMULATIF*, généralement réservée à la définition des verbes imperfectifs). Les conclusions de Flier sont plus riches d'enseignement : soit c'est l'homomorphisme objet/verbe qui mesure la fin de l'événement, et on a un Accomplissement

⁶⁹ *Ibid.* :57.

canonique (*on pročital tri stranicy*, « il a lu trois pages »), soit c'est la simple consommation d'un intervalle de temps et l'état subséquent à cette consommation qui mesurent la fin de l'événement (qu'il soit constitué de multiples sous-événements ou non), et on a un verbe délimitant (*on počital časok*, « il a lu une petite heure »). Au final, l'insertion dans une instance de discours neutralise les différences : les deux verbes sont perfectifs. C'est cette notion élargie du *telos* qui me semble être la bonne, et qui du coup nous renseigne sur ce qu'est un perfectif : je dirai simplement pour le moment qu'un verbe perfectif fait exister l'événement comme unité singularisable, détachable de la contingence des autres événements, dans l'espace-temps du discours. Ce qui est remarquable en russe est que les mêmes préverbes soient mobilisés (*po-*, *na-*, et il y en a d'autres, comme *pro-*, *pri-*, etc.) pour faire exister ces événements aux propriétés diverses. L'anglais ne montre pas cela de façon flagrante parce que ses verbes sont pour la plupart d'entre eux monomorphématiques, donc opaques.

Dans ce chapitre, j'ai montré que les théories de la coercion prédisaient des choses justes en ce sens qu'elles élargissent le calcul des types aspectuels pour y inclure le niveau phrastique : un VP est une « histoire », contigente aux autres « histoires » qu'expriment d'autres VPs. Cependant, en visant le même niveau ontologique que celui des VPs, elles font des prédictions trop strictes à propos de certains opérateurs comme l'imparfait, que l'on attendrait dans certaines configurations à fort potentiel stativisant mais que l'on ne trouve finalement pas. J'ai également défendu l'idée que la notion standard de la télélicité, liée à l'expression d'un état final, ainsi que sa version algébrique de la quantisation, ne constituent pas des principes classificatoires constamment praticables pour les types de verbes et VPs : la première, trop mal définie, trop liée à l'aspect grammatical, peine à rendre compte de la grammaire de tout un ensemble de prédicats, notamment vis-à-vis des tests des adverbiaux *for x time/in x time* ; la seconde, qui explique assez bien le comportement des verbes à thème graduel (Krifka) ou incrémental (Dowty), ne peut expliquer de façon satisfaisante toute une classe de préverbes du russe (*na-*, *po-*), perfectifs mais pas quantifiés.

La discussion sur les phénomènes de quantisation, fortement liée à certains types de NP objets, me conduit à présent à explorer les modèles théoriques qui se situent au domaine d'*interface* entre lexicologie-sémantique-syntaxe, ceux qui parviennent à articuler des théories d'alignement entre structure conceptuelle et lexicale et structure syntaxique, donc ceux qui abandonnent l'idée que le temps, la télélicité, l'événement se projettent directement dans le VP,

mais au contraire ceux qui utilisent ces notions comme *principes* d'interface. Je dois donc examiner la littérature la plus récente sur ces questions, celle qui parle de structure événementielle et de rôles aspectuels pour l'objet interne direct. C'est ce que je fais à présent : ce sont les travaux de Krifka, dont il vient d'être question, ceux de Dowty (1991), mais surtout de Tenny (1997, 1994) et de Hayle et Keyser (1993), qui ont considérablement fait avancer la recherche sur ces questions de l'évaluation aspectuelle de l'événement et du rôle de celle-ci dans la réalisation syntaxique des arguments.

Chapitre 4 : Interfaçage sémantique –syntaxe et rôle aspectuel d'un argument distingué.

Depuis les débuts de la sémantique générative, puis de façon renouvelée à partir de la phase *Government and Binding* de la GGT, la recherche s'est efforcée de faire émerger une représentation sémantique lexicale du verbe qui puisse fournir des règles solides de réalisation des arguments en syntaxe. Vers la fin des années 1980, une réflexion s'est amorcée sur les liens entre la question du calcul aspectuel au niveau VP et la question de la projection des arguments. Il s'agissait d'utiliser les notions aspectuelles (temps, *telos*, événement) dans un projet plus ambitieux consistant à revoir en profondeur les principes d'interfaçage¹ entre la représentation conceptuelle et sémantique d'un côté, et la réalisation syntaxique des arguments de l'autre. Cette recherche est née d'une insatisfaction profonde liée à l'énonciation des rôles thématiques (abrégé en rôles- Θ) traditionnels, inaptes à prédire des alternances syntaxiques autrement que par simple postulation. Ainsi est apparue la notion du *rôle aspectuel* porté par certains arguments privilégiés du verbe, essentiellement l'argument interne direct. Tenny (1987, 1994) a su formaliser le plus explicitement possible cette réflexion, même si elle doit énormément aux travaux de Verkuyl pour le rôle des arguments internes sur le calcul du VP, et des travaux sur les proto-rôles sémantiques (Croft 1998, Dowty 1991) comme transcendant les rôles- Θ traditionnels (Fillmore). Dans son ouvrage *Aspectual roles and the Syntax-Semantics Interface* de 1994, Tenny consacre la notion de rôle aspectuel comme médiateur entre sémantique et syntaxe.

Le courant génératif va à son tour explorer cette voie prometteuse, dont Hoekstra² et Mulder³, Ritter et Rosen, Levin et Rappaport Hovav qui consacrent tout un chapitre dans leur dernier livre⁴ à l'approche aspectuelle de cette réalisation, et d'autres auteurs encore (Ramchand 1998, Croft 1998) dont les thèses seront présentées dans la suite de cet ouvrage. C'est donc au fond par des moyens détournés (les problématiques de l'alignement et le renouvellement de la réflexion sur les rôles- Θ) que l'étude de l'aspect sémantique / *Aktionsart* se trouve profondément modifiée. Par contre-coup, cette réflexion sur des modèles d'interface améliorés ont entraîné l'adoption de théories du lexique plus sophistiquées, plus complexes

¹ *Linking*.

² *Aspect and theta theory* (1988).

³ *The Aspectual Nature of Syntactic Complementation* (1992).

⁴ *Argument realization* (2005). Contrairement aux autres auteurs cités, Levin et R. Hovav s'inscrivent dans une optique de sémantique lexicale.

que l'opinion répandue selon laquelle le lexique n'est qu'une sorte de pré-module syntaxique où rien de bien intéressant ne se passait avant l'insertion lexicale. Ceci m'amènera à examiner d'autres modèles, ceux de Hale et Keyser (1993), Pustejovsky (1991, 1995), Ramchand (1998).

De façon très intéressante, cette problématique est peu présente en russe ; mis à part les travaux de Ju. Apresjan (1967, 1974) sur les alternances de valence du verbe en russe, et plus récemment, A. Timberlake, auteur d'une volumineuse *Reference Grammar of Russian* (2004), qui intègre la notion d'« argument aspectuel » comme médiateur entre structure conceptuelle et structure grammaticale, la question des rôles thématiques des arguments du verbe n'a jamais constitué un enjeu en soi. Au contraire, la question de la réalisation des arguments pour le verbe russe a partie liée avec l'étude de la *préverbation* et de toutes les modifications actanciennes que celle-ci entraîne. La structure temporelle-événementielle à la Vendler a eu un impact chez certains auteurs, on l'a vu (essentiellement, Brecht, Kučera), mais en tant que principe explicateur de l'aspect grammatical (« configurationnel ») et non pas comme matrice « événementielle » au sens anglo-saxon du terme : je n'ai trouvé aucune étude qui porterait sur la structure événementielle des verbes utilisant les prédicats primitifs à la Dowty [(ACT) (CAUSE) (BECOME) <STATE>]. Aujourd'hui, les questions liées à la combinatoire extrêmement complexe entre les préverbes et les bases verbales occupent l'espace le plus intéressant de la recherche sur l'aspect sémantique en russe, en particulier dans le cadre d'un projet franco-russe très ambitieux et passionnant mené par Dobrušina, Paillard et Mellina (2001).

Le plan de ce chapitre va être le suivant : je vais sélectionner les théories qui me semblent les plus convaincantes, en les classant en deux grandes catégories, le critère de classification étant le type de primitives invoquées. Le consensus est en effet que l'aspect dans le sens technique que je viens de définir fournit une partie (tout du moins celle qui m'intéresse ici) des règles d'alignement pour des proto-rôles thématiques ; les divergences apparaissent non pas tant sur les modèles théoriques que sur les primitives choisies et donc sur la nature même de ces règles d'alignement⁵. Pour simplifier les positions selon ce critère, il y a ceux (la majorité) qui font usage des notions d'affectation, de *telos*, de résultat, de changement d'état, de temps, puis ceux qui convoquent des notions plus larges, telles que l'espace ou la force causale.

⁵ *linking rules*.

Je distingue, pour la clarté de l'exposition, trois types d'approche :

1) L'argument interne direct est un argument aspectuel s'il dénote un point final, une délimitation, un *telos* : c'est l'orientation prise par Tenny, Ritter et Rosen, Hoekstra et Hoekstra, et Mulder. C'est un argument distingué dans le sens où c'est cet argument qui est aspectuel, c'est-à-dire qui assure l'homomorphisme (Krifka) entre l'objet et l'événement, homomorphisme qui met les prédicats téliques ou quantifiés à part des autres. Le prototype de cet argument aspectuel est le *thème incrémental* (Dowty 1991).

2) Il convient de faire une place à d'autres modèles, dont il n'a pas encore été question ici, qui n'utilisent ni le temps ni le *telos* comme primitive, mais l'espace (Langacker, Guéron) ou la force causale liée à la transmission de force (Croft). Ces modèles sont nettement cognitivistes, mais ne sont pas incompatibles avec le troisième type d'approche.

3) Cette troisième voie capitalise plutôt sur les procédés de décomposition en prédicats primitifs formalisés par Dowty (1979), et invoque de façon cruciale non pas la délimitation mais les notions de changement d'état / transition (Pustejovsky), ou des notions « quasi-aspectuelles » (Levin et Hovav 2005) comme la complexité événementielle⁶ ; ces notions, intégrées dans des décompositions en sous-événements, réhabilitent en partie la classification temporelle de Vendler en y incluant des notions élargies, plus « cognitivistes » comme celles de Croft. Ces théories visent un objectif précis : *tout principe « aspectuel » mis au jour dans le comportement d'un verbe doit être corrélé à un type de comportement syntaxique*, et la décomposition s'étend jusqu'aux unités lexicales elles-mêmes. Ces modèles visent à une description exhaustive des items verbaux, qui part de leur identité sémantique propre pour arriver à des prédictions solides quant à leurs possibilités argumentales et syntaxiques.

1. Thème incrémental et propriété de Mesure.

Avant d'étudier en détail la théorie aspectuelle proposée par Tenny, qui m'a permis de comprendre les enjeux de ce type de recherche et a renouvelé en profondeur ma propre perception de ces phénomènes que j'hésite dorénavant à appeler « aspectuels », je présente rapidement les travaux de Dowty sur le proto-rôle aspectuel de « thème incrémental ».

1.1. Les proto-rôles thématiques.

⁶ *event complexity*.

Critiquant les listes des rôles sémantiques traditionnels, Dowty (1991) s'efforce, par la méthode éprouvée des implications lexicales⁷ attachées aux V et VPs, de dégager des « proto-rôles » sémantiques. La liste qu'il propose de ces implications censées fonder les propriétés de ses deux proto-rôles d'Agent et de Patient fait apparaître, pour ce dernier, un rôle explicite de type aspectuel : le thème incrémental (propriété b).

« Propriétés contribuant au proto-rôle de Patient :

- a. il subit un changement d'état ; *John moved the rock.*
- b. thème incrémental ; *John filled the glass with water.*
- c. il est affecté causalement par un autre participant ; *Smoking causes cancer.*
- d. il est immobile relativement au mouvement d'un autre participant ; *The bullet overtook the arrow.*
- e. il n'existe pas indépendamment de l'événement, ou pas du tout ; *John built a house.* » (Dowty 1991 :572)⁸

Dowty reprend la notion déjà développée par Krifka d'un homomorphisme objet-événement : un argument de type thème incrémental (Krifka parlait de « thème graduel ») mesure la progression de l'événement dénoté par le verbe par la consommation ou l'épuisement incrémental de l'objet au fur et à mesure que le procès s'y applique. Dans l'exemple sous b), une fois le verre rempli, l'événement *fill the glass* pourra être mesuré. Tenny développe une théorie similaire mais elle étend cette notion d'homomorphisme à d'autres configurations.

1.2. La Contrainte de Mesure sur les arguments internes directs.

Le projet de Tenny est ambitieux : par son Hypothèse de l'Interface Aspectuelle (H.I.A.)⁹, elle fait du calcul de l'aspectualité du VP un des principes d'interface entre la structure thématique et la projection syntaxique des arguments. Voici en quoi consiste l'H.I.A. :

« Les principes universels d'alignement entre la structure thématique et la structure syntaxique des arguments sont gouvernés par des propriétés aspectuelles. Les contraintes portant sur les propriétés aspectuelles associées aux arguments internes

⁷ *lexical entailments.*

⁸ *Contributing properties for the Patient Proto-Role :*

- a. *undergoes change of state;*
- b. *incremental theme;*
- c. *causally affected by another participant;*
- d. *stationary relative to movement of another participant;*
- e. *does not exist independently of the event, or not at all.*

⁹ *Aspectual Interface Hypothesis.*

directs, aux arguments internes indirects, et aux arguments externes dans la structure syntaxique régulent les types de participants événementiels qui peuvent occuper ces positions. Seule la partie aspectuelle de la structure thématique est visible aux principes d'alignement universels. » (Tenny 1994 :2)¹⁰

L'argument est fort : les arguments syntaxiques principaux (direct et indirect internes, et l'argument externe) reçoivent leur propriété d'interface par leurs propriétés aspectuelles. L'argument déterminant quant à son rôle aspectuel est l'argument interne (réalisé comme le COD du verbe) car c'est lui qui a la capacité de « mesurer »¹¹ directement l'événement auquel le verbe réfère : c'est la contrainte de Mesure¹², c'est-à-dire le rôle joué par l'argument interne direct dans le marquage du terme temporel de l'événement.

« Contrainte de Mesure (MOC) sur les Arguments Internes Directs :

(i) L'argument direct interne d'un verbe simple est contraint de telle façon qu'il ne subisse pas de changement ou de mouvement interne nécessaire, sauf s'il s'agit d'un mouvement ou d'un changement qui « mesure l'événement » temporellement (où le fait de « mesurer » implique que l'argument direct joue un rôle particulier dans la délimitation de l'événement).

(ii) Les arguments internes directs sont les seuls arguments manifestes qui peuvent « mesurer l'événement ».

(iii) Il ne peut pas y avoir plus d'une Mesure pour chaque événement décrit par un verbe. » (*ibid.* :11)¹³

La clause (iii) est problématique : j'y reviendrai. Les notions cruciales qui informent la MOC sont le mouvement/le changement et la délimitation.

Avec la clause (i), l'auteur signifie clairement que tous les verbes ne sont pas concernés par la MOC. C'est le cas des Etats : dans des phrases comme

1) *John likes Bill*

¹⁰ *The universal principles of mapping between thematic structure and syntactic argument structure are governed by aspectual properties. Constraints on the aspectual properties associated with direct internal arguments, indirect internal arguments, and external arguments in syntactic structure constrain the kinds of event participants that can occupy these positions. Only the aspectual part of thematic structure is visible to the universal linking principles.*

¹¹ Tenny (1987) utilisait le verbe simple *measure* pour décrire l'effet aspectuel de l'argument interne sur le verbe ; puis elle a ajouté la particule *out* ; *measure* est devenu *measure out*, marquant ainsi la prise en compte du changement final qu'induit la mesure. En français, faute d'un équivalent concis à *measuring out*, j'utiliserai le terme de Mesure avec le « M » initial en lettre capitale.

¹² *Measuring-out Constraint*, abrégé en MOC.

¹³ *Measuring-Out Constraint (MOC) on Direct Internal Arguments:*

(i) *The direct internal argument of a simple verb is constrained so that it undergoes no necessary internal motion or change, unless it is motion or change which 'measures out the event' over time (where 'measuring out' entails that the direct argument plays a particular role in delimiting the event).*

(ii) *Direct internal arguments are the only overt arguments which can 'measure out the event'.*

(iii) *There can be no more than one measuring-out for any event described by a verb.*

2) *The candle glows,*

ni Bill ni la bougie ne subissent de déplacement ou de changement nécessaire qui soit dicté par le contenu lexical du verbe. Il en est de même avec les prédicats atéliques de type Activité, qui constituent un réel problème dans la théorie :

3) *Dan pushed the cart*4) *Dan pounded the wall*

Même si le chariot a changé d'espace, *the cart* ne mesure pas l'événement pour autant car il n'est pas « affecté ». Dans le dernier exemple, le mur aura certainement souffert à la suite de l'action de Dan, mais l'unité lexicale *pound* n'implique pas un changement mesurable sur l'objet. Dans le chapitre suivant, je verrai que Hoekstra et Mulder offrent une solution intéressante à ce paradoxe. On se souvient que l'adoption d'une ontologie des Evénements permet également d'apporter des réponses à cette difficulté (Mourelatos, cf. chapitre 2 pp. 63-68). Au contraire, dans les phrases :

5) *Thomas ate an apple up*6) *Mary built a house*7) *The lake froze,*

à l'issue des événements désignés par les verbes *eat*, *build* et *freeze*, la pomme, la maison et la rivière ne pourront pas ne pas avoir subi de changement ; le changement interne, le caractère affecté de l'objet, est impliqué par le contenu lexical lui-même : « La Mesure contient deux ingrédients : une échelle de mesure associée à un argument, et une borne temporelle ou une délimitation ». ¹⁴ (*ibid.* :15)

La MOC est la plus apparente dans deux types de verbes : les verbes à thème incrémental et les verbes de changement d'état. Pour les premiers (*eat an apple*), à chaque « incrément » de la pomme correspond la progression temporelle du verbe. Un verbe comme *eat* a la capacité de traduire la délimitation spatiale de l'objet *apple* en une délimitation temporelle¹⁵. Toute la problématique de l'aspect est là : comment transformer un événement, entité spatiale, en entité temporelle. La force de la MOC de Tenny est d'étendre cette propriété aux verbes de

¹⁴ *Measuring-Out contains two ingredients: a measuring scale associated with an argument, and a temporal bound or delimitedness.*

¹⁵ Dans un cadre théorique différent (la TOPE de Culioli), c'est exactement la position de D. Paillard qui note qu'avec des verbes comme *manger*, *lire*, *écrire*, etc., dans des phrases du type *Pierre a lu le livre* la « délimitation notionnelle » qui se fait à partir de l'objet est « reprise sur le plan temporel » (1988 :96).

changement d'état et de déplacement. Dans un prédicat comme *ripen the fruit*, un changement d'état est également inhérent au sens du verbe. Mais l'acheminement inévitable vers le point terminal que désigne le contenu lexical n'est cette fois-ci pas le fait d'une progression incrémentale à travers l'objet, mais au travers d'un degré mesurable de la propriété exprimée par le verbe (ici, la maturité du fruit). C'est également vrai des Achèvements comme *explode the bomb*, qui sont des cas particuliers de changements d'état : même si l'explosion d'une bombe est instantanée, un temps, même minime, est consommé, et au cours de cet intervalle, même réduit, l'argument *bomb* peut « mesurer » l'événement. Enfin, les arguments internes des verbes de déplacement¹⁶ mesurent également l'événement ; dans les phrases

8) *Sue walked the Appalachian Trail*

9) *Bill climbed the ladder,*

la marche et la montée sur l'échelle sont mesurés par la longueur de la *Appalachian trail* et celle de l'échelle. L'avantage théorique énorme de la M.O.C. est que le rôle aspectuel transcende les rôles- Θ postulés individuellement pour chacun des arguments du verbe ; c'est un principe abstrait d'interface qui permet des généralisations intéressantes.

La clause (ii) de la M.O.C. dit que tout argument non direct ne peut pas mesurer l'événement. C'est le cas du sujet : Tenny insiste beaucoup sur ce fait. Avec un prédicat à thème incrémental, du type :

10) *John ate an apple,*

la pomme subit nécessairement un changement d'état ; le sujet peut aussi être repu suite à l'ingestion de la pomme, ou bien malade, mais aucune implication quant à l'état du sujet n'est requise. Cette asymétrie entre les arguments internes et externe est bien expliquée par la M.O.C. Nous verrons dans la section suivante que si cela se vérifie pour l'anglais, ce n'est pas toujours le cas pour le russe, qui par l'utilisation de certains préverbes peut mesurer l'état final de l'objet mais aussi en partie celui du sujet, bien que cela ne soit qu'une implicature et non une implication, comme dans le cas de l'objet direct. Il reste que la nature de la contribution de l'argument externe à l'événement n'est pas de même nature que celle de l'événement interne. Dans des phrases comme :

¹⁶ *path objects of route verbs.*

- 11) *John broke the vase*
 12) *John baked a cake,*

ce qu'a fait John peut être très varié (il a laissé échapper le vase, l'a brisé avec un marteau; a mixé les ingrédients lui-même, ou bien n'a fait qu'enfourner le gâteau), mais surtout cela n'est pas dit explicitement, tandis que les prédicats *break the vase* et *bake a cake* décrivent précisément que d'un état X (vase non cassé / gâteau non cuit) on est passé à un état Y (vase cassé / gâteau cuit). L'asymétrie entre le rôle d'agent et le rôle de l'objet de type Mesure est fondamentale : par nature, l'agentivité/la causation ne se mesure pas selon une échelle induisant un changement ; l'agentivité est une information non aspectuelle, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il faille l'exclure dans une étude sur l'aspect. (voir le chapitre 2 sur le russe, pp. 104-108). Dans la MOC, le changement pour ces verbes se fait selon un paramètre unique. Voici ce que dit Tenny à propos de la phrase *Frank cut wood* :

« La différence entre du bois coupé et du bois non coupé est plus explicite que la différence entre quelqu'un qui est engagé dans l'activité de couper et quelqu'un qui n'est pas occupé à couper. »¹⁷ (*ibid.* :86)

Il est cependant des modèles, comme celui de Ritter et Rosen (1998, 2000), qui font l'hypothèse que la délimitation (la Mesure) de l'événement est une condition nécessaire, dans une langue comme l'anglais, pour conférer à l'argument externe (le sujet) le rôle d'initiateur de l'événement, qui est aussi un rôle aspectuel qui transcende le simple rôle- Θ d'agent. (cf. pp. 216-220)

1.3. Les conséquences de la MOC.

L'hypothèse de Tenny a des répercussions inattendues et fondamentales sur les réalisations syntaxiques de plusieurs classes de verbes : sa MOC laisse ouverte la possibilité pour certains verbes, qui au départ n'ont pas la propriété de Mesure, de la recevoir au moyen de constructions diverses. Ainsi, de nombreuses réalisations argumentales qui *a priori* n'étaient pas motivées par des contraintes aspectuelles le deviennent sous cet angle ; c'est le cas de la construction avec objet redondant (*cognate object*), la construction utilisant *his / her way*, les verbes utilisés avec un pronom réfléchi optionnel, entre autres :

¹⁷ *The difference between cut wood and uncut wood is more explicit than the difference between someone who is engaged in the activity of cutting and someone not engaged in cutting.*

13) *Mary danced for an hour / *in an hour.*

14) *Mary danced a silly dance for an hour / in an hour.*

15) *John insulted his boss for five minutes/in five minutes.*

16) *John insulted his way across the room ?for five minutes / in five minutes.*

17) *John shaved for an hour/in an hour.*

18) *John shaved himself *for an hour/ in an hour.*¹⁸

Les tests des adverbiaux *in / for x time* montrent que l'ajout de ces trois éléments ont, entre autres, pour effet de rajouter un argument de Mesure au verbe, qui de non-délimité devient délimité. Et immédiatement se dessine une généralisation sur les principes d'interfaçage sémantique / syntaxe : la théorie des rôles thématiques, inapte à caractériser les NPs *a silly dance* dans 14), *his way* dans 16), voire même *himself* dans 18), cède la place à un rôle aspectuel de Mesure qui les subsume.

La contrainte de Mesure peut également expliquer les différences constatées dans les verbes qui participent à l'alternance locative du type type *spray/load*, qui dans les analyses traditionnelles sont des verbes à trois arguments, les deux arguments internes étant réalisés diversement en surface mais gardant leur rôle thématique en profondeur (Fillmore 1968). Là encore, Tenny suggère que les propriétés aspectuelles peuvent apparaître comme un principe explicatif plus puissant que la simple description en termes d'alternance argumentale « but (*goal*)/ thème ». En particulier, le thème doit être une entité de type « matériau consommée par incréments dans le temps », et le but n'est pas un simple lieu, mais un élément qui peut être rempli par ou contenu dans l'entité thème au fur et à mesure que l'événement progresse (un contenant) :

19) *Spray the paint on the wall*

20) *Spray the wall with paint*

Un verbe comme *spray* signifie bien qu'au fur et à mesure que le matériau (la peinture) est projeté, la surface (le mur) se remplit également. Cette alternance ne fonctionne pas si l'argument locatif (le garage) ne se remplit pas au fur et à mesure que l'objet (la voiture) le remplit (exemples 21 et 22) ; elle ne fonctionne pas non plus dans 24) car l'objet (la sœur) n'est pas un réceptacle qui se remplit au fur et à mesure que la lettre arrive :

¹⁸ Tous ces exemples sont de Tenny.

- 21) *Push the car to the garage*
 22) **Push the garage with the car.*
- 23) *Send a letter to your sister*
 24) **Send your sister with a letter.*

Nous allons voir bientôt que cette hypothèse d'une alternance réglée par le principe aspectuel tel que le propose Tenny ne va pas sans poser de problème pour le russe, qui utilise des préverbes différents pour réaliser cette alternance. Je consacre un chapitre entier (chapitre 5) à la discussion de ces verbes.

Enfin, la clause (iii) de la MOC dit en plus qu'il ne peut pas y avoir plus d'une opération/fonction de Mesure pour tout événement décrit par le verbe. Dans les phrases 19) et 20), c'est soit *the paint*, soit *the wall*, promus arguments internes, qui mesurent l'événement. Le principe d'interfaçage aspectuel de Tenny implique une analyse binaire de ces verbes trivalents puisqu'un seul argument est capable de mesurer l'événement. Tenny attire l'attention sur bien d'autres phénomènes qui aboutissent à une réanalyse en profondeur des rôles thématiques. Elle finit par formuler trois (proto)rôles aspectuels et trois principes d'interfaçage :

Measure : il s'agit d'un participant qui mesure l'événement selon un paramètre ou une échelle unique, et induit souvent mais pas nécessairement un point final. Ce participant doit être l'argument interne direct.

*Trajet*¹⁹ : il s'agit d'un participant qui ne fournit qu'une échelle de mesure, et pas nécessairement de point final. (*walk the trail, climb the ladder*). Ce participant reste soit implicite soit il est réalisé comme argument interne.

*Terminus*²⁰ : il s'agit d'un participant qui marque le point final. Les rôles aspectuels Trajet et Terminus fonctionnent ensemble, comme dans :

- 25) *John pushed the car to a gas station.*
 26) *He put the pot on the floor / down.*

Le Terminus est le plus souvent réalisé sous la forme d'un syntagme prépositionnel introduisant une délimitation, un point final pour la trajectoire implicite. Trajet et terminus

¹⁹ *Path.*

²⁰ *Terminus.*

sont généralement associés aux verbes de mouvement, et ne sont au fond qu'un cas particulier de Mesure.

1. 4. Les limites de la Mesure

Les avantages de l'analyse de Tenny sont immenses car, par son rôle de Mesure, elle fait de l'aspect sémantique un principe abstrait d'interfaçage entre structure lexicale et structure syntaxique (projection des arguments). Mais son analyse ne résout pas certains problèmes, en particulier :

- Elle laisse en suspend la question d'un rôle aspectuel éventuel de l'argument externe (réalisé comme le sujet du verbe). Dowty (1991) note très justement que certains verbes admettent un thème incrémental en position de sujet syntaxique, comme *enter* dans *John entered the icy water very slowly*, ou des verbes comme *emerge*, *submerge*, *deflate*, *bloom*, etc. (Dowty 1991 :570-571). Ritter et Rosen offrent des réponses intéressantes à cette difficulté, ce que nous allons voir immédiatement. Un autre problème que Tenny ne résout pas est lié à la clause (iii), qui dit qu'un verbe ne saurait accepter deux Mesures ; cette clause est parfois non vérifiée, comme dans la phrase, citée par Levin et R. Hovav (2005), *He cracked the eggs into the bowl : the eggs* fournit la Mesure au verbe principal, et le SP *into the bowl* constitue bien un Terminus et un Trajet (donc une Mesure) ; pourtant la phrase est licite.

- En dehors des verbes qui admettent un thème incrémental (Dowty) ou un thème holistique (au sens d'Anderson 1971, 1975), de nombreux verbes, même munis d'un argument interne direct qui a priori devrait mesurer l'événement, ne le font pas : ce sont les verbes de contact (*push*, *hit*), de mouvement sur une surface (*sweep*, *rub*), et même de nombreux verbes de création prenant un thème incrémental signalés par Smollett (comme par exemple *build*, *bake* ou *eat* dans certaines conditions). Un point non résolu est donc le fait que la notion de thème incrémental n'implique pas nécessairement qu'il y a télicité : il est naturel d'énoncer *John baked a cake for two hours*. La vraie question est : la notion de Mesure est-elle vraiment lexicalement spécifiée, ce qui nous ramène à la notion de télicité ?

- Une autre question qui se pose immédiatement est : dans le modèle de Tenny (et de Krifka), l'objet direct a un rôle capital (c'est le seul argument qui peut être une Mesure explicite) ; pourtant les cas où l'objet direct ne mesure rien sont très fréquents. En soi donc, même si le rôle aspectuel de Mesure est un principe d'interface important car il permet des généralisations qu'une simple énumération des rôles- Θ traditionnels n'autorise pas, il ne semble pas raisonnable d'en faire un principe unique de classification des V et VPs.

Je poursuis la réflexion par la question du statut aspectuel de l'argument externe (le sujet) ; toujours dans une logique du point final, Ritter et Rosen (1998, 2000) formulent une hypothèse intéressante. Puis j'examinerai les propositions de Hoekstra (1992) et Hoekstra et Mulder (1998), et Mulder (1994), pour la question des arguments qui ne mesurent pas l'événement alors qu'ils devraient le faire. Enfin, il me faudra examiner plus en détail la question de l'objet direct dans son rôle de délimitation de l'événement.

2. La délimitation de l'argument externe.

Ritter et Rosen (1998, 2000) ont pour modèle la syntaxe générative : les propriétés aspectuelles des prédicats dérivent non pas de la structure sémantique lexicale du verbe (dans leur schéma, un rôle trivial est accordé au lexique), mais de la représentation syntaxique de la structure événementielle²¹. Leur modélisation repose sur une distinction cruciale entre les types de prédicats : il y a les Evénements délimités (Evénements-D)²² et les autres. Les auteurs s'inspirent largement de Mourelatos, Tenny, Moens et Steedman. Elles s'inscrivent donc dans un programme de recherche qui tente de prédire des rôles- Θ plus abstraits du verbe qui ne dérivent pas directement du contenu sémantique de celui-ci. La représentation du verbe s'en trouve diminuée: il ne fait que nommer un type de situation, les autres informations sont obtenues syntaxiquement.

Selon les auteurs, « [c'est] l'objet délimité ... [qui] donne à l'agent de l'action sa force causative. (Ritter et Rosen 1998 :140)²³ En d'autres termes, la délimitation liée au rapport verbe-objet transmet une force causative à un autre élément, qui devient l'argument externe : c'est le rôle d'originateur, qui marque la cause ou l'instigation de l'événement. L'anglais est une langue « Délimitante »²⁴ : l'interprétation causative du sujet est disponible si le prédicat est délimité. La délimitation permet donc à un grand nombre d'éléments d'être des sujets, puisque c'est la délimitation fournie par l'objet qui est cruciale. Selon les auteurs, la généralisation pour l'anglais est que cette langue n'est pas directement sensible aux critères d'agentivité / animé humain ou non ; il est en revanche sensible aux prédicats délimités, ce que révèlent les phrases suivantes :

27) *Bill danced.*

²¹ *event structure.*

²² *D(elimited)-events*

²³ *[It is the] the delimited object... [that] gives the agent of the action causative force.*

²⁴ *D(elimiting)-language.*

- 28) **Sue danced Bill.*
 29) *Sue danced Bill across the room.*²⁵

Dans la première phrase, Bill est un agent lexicalement sélectionné, l'association sémique sujet-verbe est étroite. Dans la phrase 28), Sue ne peut pas être la cause du fait que Bill danse, mais dans 29), Sue devient un sujet causateur licite parce qu'un prédicat délimité (*across the room*) a été ajouté au verbe de base. Souvent ce rôle abstrait d'initiateur/causateur, qui dépend du rôle de délimitation de l'objet, est difficile à décrire en termes de rôles- Θ traditionnels :

- 30) *The lion-tamer jumped the lions through the hoop*
 31) *John melted the chocolate*

Le dresseur de lion n'a de toute évidence pas sauté lui-même, et ce qu'a fait John pour faire fondre le chocolat reste indéterminé. La généralisation ici est que le sujet reçoit un rôle- Θ syntaxiquement, par la projection fonctionnelle « FP-delim(itation) » fournie par le PP *through the hoop* et le verbe prototypique de Mesure *melt*. On comprend pourquoi l'anglais admet presque n'importe quel type de sujet, pourvu que celui-ci soit jugé causateur/initiateur d'un prédicat délimité :

- 32) *He broke the table.*
 33) *The wind broke the branch.*
 34) *The key opened the door.*

Dans 32), 33) et 34), ce que fait le référent du sujet reste indéterminé, d'où la difficulté notoire d'assigner un rôle thématique fiable (agent, cause, force, instrument, etc.) ; le proto-rôle fournit par la « FP-init(iation) », elle-même déclenchée automatiquement par la « FP-delim. », subsume cette taxonomie imparfaite des rôles : un sujet animé humain, inanimé ou un instrumental, peuvent indifféremment recevoir ce proto-rôle aspectuel d'initiateur/causateur. C'est comme si la FP-delim (Mesure) libérait toute contrainte thématique sur le sujet.

Cette hypothèse selon laquelle la délimitation entraîne l'initiation, qu'un verbe délimitant naturellement (lexicalement) ou par composition syntaxique, assigne une force initiatrice à son sujet, non seulement est un résultat bienvenu dans cette nécessité de poser des principes plus généraux d'assignation de proto-rôles thématiques, mais prédit en plus des choses justes pour l'anglais et constitue un principe classificatoire fort des types de langues. Dans un autre

²⁵ Tous les exemples cités sont de Ritter et Rosen.

article²⁶, Ritter et Rosen proposent une typologie des langues basée sur les types d'événements que lexicalisent les langues. Dans les Langues Délimitantes (langues-D) comme l'anglais, les Accomplissements forment une classe naturelle avec les Achèvements (ils sont classifiés comme des « événements ») ; les langues-D sont sensibles aux propriétés syntaxiques et sémantiques de l'objet, comme leur spécificité/définitude (Verkuyl, Tenny), le marquage du cas (on pense au finnois qui utilise le cas accusatif pour délimiter l'événement, voir Kiparsky, Kratzer, pp. 268-269). Dans les langues à point initial (langues-I)²⁷, au contraire, Accomplissements et Activités forment une classe naturelle ; ces langues sont sensibles aux propriétés syntaxiques et sémantiques du sujet, comme son agentivité et son caractère plus ou moins animé, ce que marque l'attribution entre cas nominatif réservé aux agents stricts et cas inhérent²⁸ aux autres cas. Selon Ritter et Rosen, l'islandais fait partie de ces langues-I ; seulement les agents (les véritables initiateurs) reçoivent le cas nominatif :

- 35) *Konan py'ddi bokina.*
 the womanNOM translated bookACC
 « The woman translated the book ».
- 36) *Siggi leyndi konuna sannleikanum:*
 SiggiNOM concealed the womanACC the truthDAT
 « Siggi concealed the truth from the woman ».

Les sujets non agentifs, par contre, reçoivent le cas inhérent ; c'est le cas dans les Achèvements, qui ne peuvent recevoir le nominatif :

- 37) *Barninu batnaði veikin :*
 The childDAT recovered-from diseaseNOM
 « The child recovered from the disease ».
- 38) *Barninu finnst mjolk god:*
 The childDAT finds milkNOM good
 « The child finds milk good ».

Le japonais, et même le hollandais, fournissent des données intéressantes qui vont dans le même sens: le lien entre télicité et cas est également exploré en détail par A. Van Hout (2000).²⁹

²⁶ *Event structure and ergativity* (2000).

²⁷ *I(nitiating)-languages*.

²⁸ Appelé *quirky case* en anglais.

²⁹ *Events semantics in the lexicon-syntax interface* (2000).

Admettre que les rôles- Θ de l'objet et du sujet sont assignés par des principes aspectuels oblige à séparer le niveau de la représentation cognitive du verbe et sa « syntaxe », à savoir ses possibilités de projections argumentales et les possibilités d'enrichissement syntaxique permises. Etudions à présent comment la Grammaire Générative et Transformationnelle a apporté sa contribution à cette réflexion sur ce qu'est le verbe.

3. Syntaxe et « petites propositions » (SC), incorporation, verbes légers.

La discussion dans ce chapitre a tendu à montrer qu'une logique du changement d'état semble être le facteur qui détermine l'(a)télicité des VPs, c'est-à-dire la capacité ou non du VP d'intégrer à la fois une partie processuelle et une partie dénotant un changement de situation, que celui-ci « culmine » en un point final ou non. Cela revient à dire que le verbe simple contient une part d'information fonctionnelle importante qu'il faut mettre au jour ; cela revient également à s'interroger tout simplement sur ce qu'est le verbe.

J'examine ici les positions de quelques linguistes générativistes qui offrent des réponses originales à la question de la classification aspectuelle des VPs : j'ai été frappé par le consensus qui règne entre sémanticiens et sémanticiens formels (les auteurs étudiés jusqu'ici) et les syntacticiens. Symptomatiques de ce consensus sont les thèses de Hale et Keyser (1993) et de Hoekstra et Mulder (1992, 1994, 1998) : les premiers, au travers de l'hypothèse de l'incorporation, ont souligné l'importance des opérations de syntaxe interne propres aux lexèmes, y compris verbaux, et ont eu soin de faire correspondre à cette syntaxe du verbe un contenu sémantique qui fait place à la notion de changement ; les seconds ont également tenté d'isoler dans le verbe une partie fonctionnelle et une partie sémantique, et ont posé les bases d'une théorie aspectuelle liée aux positions théta. Le point commun de ces approches est qu'ils soutiennent que l'information aspectuelle est dérivée d'un certain *type de structure* dans laquelle le verbe se coule; celui-ci ne fournit que la partie idiosyncrasique, conceptuelle, et c'est la seule structure qui détermine les propriétés aspectuelles.

3.1. Incorporation et relations syntaxiques dans le lexique.

Hale and Keyser (1993) s'inscrivent dans cette mouvance générative qui s'attache à corréler la sémantique riche du verbe avec une syntaxe qui puisse y répondre ; pour eux, le

verbe contient plus de syntaxe qu'il n'y paraît. Cette syntaxe, qu'ils nomment syntaxe-I³⁰, apparaît dès le lexique : en D-structure, avant même l'insertion lexicale, chaque verbe est doté d'une Structure Représentationnelle Lexicale (S.R.L.)³¹, qui représente la structure argumentale lexicale du verbe. Hale et Keyser s'inspirent de la notion de « conflation » développée par Talmy pour les verbes dénominaux notamment, et utilisent le concept de l'incorporation (Baker, 1988).

Des verbes dénominaux comme *shelve*, *saddle*, etc., sont obtenus par mouvement de la tête³², c'est-à-dire par incorporation de l'item lexical dans la tête le gouvernant immédiatement. Les verbes les plus basiques obtenus de cette façon sont les vrais intransitifs (les inergatifs) comme *laugh*, *sneeze*, *dance*, qui sont générés à partir d'une structure utilisant des verbes légers comme *give a laugh*, *do a dance*, etc. : la tête nominale N s'incorpore au V abstrait léger dominant. Un argument en faveur de cette analyse vient des très nombreuses langues qui conservent une structure lexicale initiale du type transitif simple, sans incorporation : le basque dit *lo egin* (« *do sleep* ») pour traduire *sleep*, le Jemez dit : *zaae-'a* (« *song-do* ») pour *sing*.

Une autre catégorie fondamentale sur laquelle les auteurs assoient leur hypothèse est celle des verbes dénominaux de type *shelve the books*, *corral the horses*, *box the apples*, *saddle the horse* ou *hobble the mule*. Les auteurs appartiennent leur structure à celle d'un verbe comme *put*, de type : « *she shelved her books* < *She put her books on the shelf* ». La structure proposée fait usage des coquilles verbales³³ de Larson. Partant du VP interne [*her books put on the shelf*], V remonte [*put her books t on the shelf*]. Puis le N final *shelf* fait l'objet de remontées cycliques dans chacune des têtes qui le gouvernent immédiatement : il remonte et s'incorpore à P (réposition), puis l'ensemble remonte à V, et enfin l'ensemble s'incorpore au verbe de la matrice. Le principe de l'incorporation est là : il consiste à faire remonter un item à la tête qui le gouverne immédiatement.

La conséquence de ce mécanisme est importante sur la structure argumentale : puisqu'il y a de la syntaxe dans le verbe dès le lexique, la notion de structure argumentale se déduit de la structure du lexique. La hiérarchie traditionnelle des rôles (« Agent / expérient / but / source / lieu / thème ») corrélée avec les positions syntaxiques (sujet > agent, puis expérient...), qui constitue le principe essentiel de l'Hypothèse de l'Uniformité de l'Assignement Théta (UTAH) de Baker (1988), est remise en question. Hale et Keyser, comme Tenny et Levin et R. Hovav,

³⁰ *I-syntax*, ou « syntaxe dans le lexique ».

³¹ *Lexical Representational Structure (LRS)*.

³² *head movement*.

³³ *VP-shells*.

questionnent le statut autonome de ces rôles thématiques et s'efforcent de trouver une notion explicative qui en fait autre chose qu'une simple stipulation : cette notion est l'*aspect*. Pour Hale et Keyser, l'assignation des rôles- Θ se fait selon deux principes :

- 1) la nature des catégories lexicales, peu nombreuses ;
- 2) la projection syntaxique non ambiguë à partir de ces éléments lexicaux.

1) Ils voient dans les quatre catégories lexicales de base, V(erbe), N(om), A(djectif), P(réposition), les quatre fondamentaux dont ils ont besoin. Ces catégories sont basiques dans le sens où elles expriment les catégories notionnelles primitives exprimées linguistiquement : V dénote un événement (*e*), N un exemplaire ou une entité (*n*), A un état ou une relation (*s*), P une relation (*r*).

2) Le principe de « projection non ambiguë » implique que chaque tête X détermine une projection non ambiguë de sa catégorie (XP) et un arrangement non ambigu de ses arguments, comme spécifieur et complément. Hale et Keyser tirent parti des principes de binarité de l'arborescence et de la dominance qu'elle implique : les notions de c-commande et de complémentation se trouvent sémiotisés. C'est une conclusion à laquelle C. Delmas (2003) est arrivé lorsqu'il discute de l'apport interprétatif du « graphe » syntaxique : les positions sont sémiotisées en termes structuraux, la distinction catégorie dominante / catégorie dominée met en place un sens. Hale et Keyser disent la même chose.

Les rôles- Θ n'existent donc pas en tant que primitives : il n'existe que des relations déterminées par les catégories et leurs projections, c'est-à-dire des objets linguistiques limités par l'inventaire des catégories lexicales (V, A...) et par le principe de Projection non ambiguë. « Les rôles sont dérivés des relations syntaxiques lexicales. » (Hale et Keyser 1993: 69)³⁴. C'est à peu de choses près ce que disent Ritter et Rosen sur l'assignation du rôle d'initiation de l'argument externe : il est dérivé de la structure du VP. Le rôle thématique Agent, par exemple, est déduit du statut relationnel du NP dans la position Spec. La phrase :

39) *John put the books on the shelf,*

est dominée par le V principal³⁵ qui domine le VP ou *vP* interne³⁶; ce dernier est le complément du V enchâssant. La relation entre ce *v* et V est causale de par la position même de *John* en SpecV ; il est compris comme étant un Agent. On retrouve l'idée initiale des

³⁴ *Roles are derivative of lexical syntactic relations.*

³⁵ *The matrix or outer V.*

³⁶ *The inner VP.*

sémanticiens générativistes : [*S CAUSE book put on shelf*]. En dernier lieu, l'interprétation thématique provient des relations structurales des éléments impliqués dans la projection et des relations sémantiques élémentaires (Événement, Etat, etc.) associées à chacune des catégories. C'est lorsqu'ils développent la structure, et donc le sémantisme, du VP interne que Hale et Keyser m'interpellent vraiment. Il y a plusieurs configurations possibles.

Reprenons la phrase *He put the books on the shelf*. Deux catégories sont ici impliquées : V *put* introduit un événement (*e*), et P *on* implique une relation³⁷. Les relations structurales:

NP books (SpecVP) – V (put) – PP on shelf.

impliquent la relation sémantique : $e \rightarrow (\text{implicates}) r$. L'interprétation qui ressort de cette structure selon Hale et Keyser est : le *changement*. La phrase exprime un événement (*put*) à l'issue duquel une entité (*books*, sujet interne du prédicat) est impliquée dans une interrelation (P) avec l'entité correspondant au NP objet de P (*shelf*). *Books* est le « sujet » (interne) d'un prédicat de changement ; de cela on déduit que *books* est thème ou patient affecté. Cette information thématique est entièrement dérivée de la position structurale de *books* et de sa catégorie (*n*, entité). Et le principe aspectuel de changement se retrouve exprimé par ce qui ressemble fort à une petite proposition (SC): *books* est sujet d'un prédicat *put / on shelf*. J'anticipe : c'est Hoekstra qui développera plus avant cette analyse en SC. Hale et Keyser s'en tiennent quant à eux aux relations de dominance dans vP.

Lorsque le NP objet de P s'incorpore, on obtient les phrases du type :

40) *He shelved the books.*

41) *He saddled the horse, etc.*

avec toujours le schéma $e (V) \rightarrow r (P)$. La différence est que les relations structurales se trouvent concentrés dans un seul item, le verbe. La même compositionnalité se retrouve lorsque l'élément qui s'incorpore n'est plus P mais A(djectif) :

42) *The cook thinned the gravy.*

43) *The storm cleared the air.*

La structure est cette fois-ci: *NP the gravy (SpecVP) – V – AP thin*. Et la structure sémantique élémentaire associée à cette relation structurale est : $e(V) \rightarrow s(A)$. C'est-à-dire, un événement implique un état : l'interprétation obtenue est celle d'un changement qui a pour

³⁷ *Interrelational r.*

résultat un état³⁸. Le sujet interne de ce prédicat de changement (*gravy ; air*) est naturellement le thème ou patient, c'est-à-dire l'entité qui a subi ce changement. On retrouve le même principe aspectuel de changement.

C'est la relation d'implication de Hale et Keyser, matérialisée par la flèche en gras ($e \rightarrow r/s$), qui constitue la structure fonctionnelle du verbe. Cette structure fonctionnelle du verbe se résume à « changement d'état/changement de situation », avec un NP interne sujet d'un prédicat de changement ». Ce n'est donc pas l'item lexical final de surface (le « verbe » *shelve* ou *clear*) qui dénote le changement, mais c'est la combinaison entre les principes de syntaxe et le sémantisme élémentaire des catégories à laquelle participe le verbe qui fait cela. Le verbe de surface nomme simplement le changement. Ceci rappelle le calcul aspectuel de Dowty qui fait, comme on l'a vu, des notions de causation et de changement l'information fonctionnelle la plus importante (les prédicats *CAUSE* et *BECOME*):

Put books on shelf \rightarrow *CAUSE books to be on shelf.*
Shelve books \rightarrow *CAUSE books to BECOME shelved.*
Thin gravy \rightarrow *CAUSE gravy to BECOME thin.*

Cependant, les verbes à thème incrémentaux (*eat, bake, etc.*) demeurent problématiques : la partie droite de la réécriture proposée ci-dessus n'est pas toujours garantie.

Eat something \rightarrow *CAUSE something to BECOME eaten.*
Bake something \rightarrow *CAUSE something to BECOME baked.*

Hoekstra et Mulder ont des réponses à cette énigme.

Il reste la catégorie N, impliquée dans la dérivation des inergatifs et transitifs « simples » utilisant des verbes légers ou des « objets redondants ou postiches »³⁹ :

44) *The child laughed.*
 45) *Petronella sang.*
 46) *We had a good laugh.*
 47) *She did her new song.*
 48) *She had a baby.*

Dans ces cas, la relation sémantique de base est : $e \rightarrow n$; un événement implique une entité ; ceci correspond à la notion sémantique que l'événement impliqué est créé, produit, réalisé.

³⁸ *change resulting in a state.*

³⁹ *cognate objects.*

Les inergatifs ont ceci de particulier qu'ils n'acceptent pas l'alternance causative, contrairement aux autres verbes introduits plus haut qui participent de ces alternances :

49) *He shelves the books.*

50) *These books shelve easily.*

51) *The children laughed.*

52) **We laughed the children.*

Pour Hale et Keyser, la différence tient à la présence ou non dans *vP* d'une prédication : « l'apparition d'un sujet dans *Spec VP* [est] rendue obligatoire par la prédication »⁴⁰ (*ibid.* :86). *The children* dans *vP* n'est pas une prédication. En somme, l'analyse suivante n'est pas permise :

*CAUSE children to *BECOME laughed.*

Je renvoie aux travaux des auteurs pour les détails de cette question. Je retiens les principes résumés par Hale et Keyser eux-mêmes à propos du verbe :

« En réalité, tous les verbes sont d'une certaine manière des expressions idiomatiques, c'est-à-dire des structures syntaxiques qui doivent être apprises sous la forme d' "appellations" conventionnelles d'événements dynamiques variés. ... La plupart des verbes monomorphématiques, voire certainement tous, sont lexicalement des objets syntagmatiques complexes. (*ibid.* :96)⁴¹

En résumé, un verbe contient une structure fonctionnelle, phrasique, que son seul contenu dénotatif ne révèle pas. Cette syntaxe interne est sémantiquement interprétable. Il faut donc résolument se concentrer sur le verbe : le changement de perspective est important.

Je poursuis la dernière idée de Hale et Keyser : un *VP* est caractérisé par une *prédication* interne ; cette notion d'une prédication enchâssée est développée par Hoekstra et Mulder, qui font un usage plus systématique de l'incorporation et de l'analyse en petite proposition pour rendre compte de phénomènes aspectuels.

3.2. Théorie- Θ , *Small Clause* et aspect.

⁴⁰ [the] appearance of a subject in *Spec VP* [is] forced by predication.

⁴¹ In reality, all verbs are to some extent phrasal idioms, that is, syntactic structures that must be learned as the conventional « names » for various dynamic events. ...Most, probably all, superficially monomorphemic verbs are lexically phrasal.

L'hypothèse majeure des auteurs dont il va être question consiste à démontrer que la transitivité est une propriété dérivée, le fait d'avoir un argument externe n'est pas une propriété inhérente d'une primitive lexicale, mais est une propriété compositionnelle.

3.2.1. La nature des verbes.

Hoekstra (1992) propose une typologie des verbes qui repose non pas sur des critères directement aspectuels mais fonctionnels ; le postulat est que tout verbe monomorphématique a une structure du type : F (+N/A) (+P). F est un trait fonctionnel; P est mis pour préposition ; N dénote une entité nominale (non prédicative), A est mis pour Adjectif mais dénote en fait un prédicat ; les types de verbes recensés sont les suivants :

- a. seulement F : verbes auxiliaires.
- b. F + P : auxiliaires de type *have*.
- c. F + N/A : verbes lexicaux ergatifs.
- d. F + N/A + P : verbes lexicaux transitifs.(Hoekstra 1992 :74)⁴²

Il faut reconstituer le cheminement de l'auteur, qui part de l'analyse des auxiliaires, *be* et *have*. *Be* est selon lui un vrai verbe intransitif, le plus basique des verbes auxiliaires ; *John is ill* est dérivé d'une structure utilisant une petite proposition *Be* [SC *John ill*] complément de *be*, avec remontée de *John* pour vérifier le cas nominatif de temps. Cette analyse concerne également les phrases contenant des constructions possessives, qui sont en fait des constructions locatives⁴³. *Be* est le prototype du verbe fonctionnel : il n'assigne aucun rôle thématique et n'est pas assigneur de cas.

Have est différent : un cas accusatif est disponible, et il semble exprimer une structure thématique. Depuis Kayne (1993), qui capitalise sur l'analyse de Benveniste selon laquelle « avoir » est un « être à » inversé, P(réposition) du possesseur (*the book is to/with/by me*) s'incorpore dans *be* : *have* est la lexicalisation de *be+P*. C'est P qui contribue à la nature thématique des DPs entourant *have*, mais il n'explique pas la transitivité sémantique apparente de *have*. Hoekstra fait l'hypothèse que le cas accusatif vient de P incorporé : *have*

⁴² a. only F : auxiliary verbs.

b. F+P: HAVE-type auxiliaries.

c. F+N/A: ergative lexical verbs.

d. F+N/A+P: transitive lexical verbs.

⁴³ Hoekstra adopte ici l'analyse générativiste de *be* et *have* défendue par Freeze (1992), Kayne (1993), Guéron (1986).

inclut donc, par rapport à *be*, de l'information fonctionnelle (F) supplémentaire. Sa dérivation pour *have* est dominée par cet élément fonctionnel F :

AgrS TNS AgrO F [DP1 P DP2]

P s'incorporant à F donne *have*. En somme, *have* est la lexicalisation d'une préposition locative qui devient élément fonctionnel et hérite des potentialités d'assigneur de cas de P incorporé. La transitivité de *have* vient de la préposition incorporée. *Have* n'a aucune contribution thématique, ce n'est que de la structure (F) enrichie par P.

Hoekstra se demande si *have* auxiliaire a la même structure ; la question est alors : d'où vient P ? Pour assurer un parallèle avec *have* verbe plein (*the book is with/to John*), il postule un syntagme prépositionnel de type *by*-NP dans une phrase passive⁴⁴ ; 53) reçoit comme paraphrase thématique 54) :

53) *The enemy has destroyed the city,*
54) *The city was destroyed by the enemy.*

Il est bien connu que *have* « restaure » la transitivité du participe ; ou plutôt, précise Hoekstra, lui donne son apparence transitive en intégrant dans un seul complexe un prédicat et son argument (le participe + son « objet »). L'argument externe n'est pas l'argument du seul participe, mais du complexe:

F [*city destroyed P-by enemy*] → F P-*by enemy* [*city destroyed*]

Finalement, la phrase *The enemy has destroyed the city* provient d'une structure du type: *The destroyed city is by the enemy*, qui rappelle beaucoup ce que font les langues ergatives. Comme les sémanticiens générativistes, Hoekstra fait un saut analytique qui consiste à étendre l'analyse postulée pour *have* à tous les verbes transitifs. Le sujet de surface a toujours son origine dans *P-by*. Ainsi, le verbe de changement d'état *clear* dans 55) reçoit-il l'analyse suivante:

55) *The screen clears*
AgrS TNS F [*the screen - clear*].

⁴⁴ Hoekstra appuie cette analyse sur des langues ergatives, telles l'esquimo, dans laquelle tout prédicat transitif a un statut nominal.

Peter killed the polar bear = "*The polar bear is Peter's killed one*".

Il en vient à rapprocher les phrases passives et les prédicats transitifs à travers une étude des participes.

F est le trait fonctionnel qui dénote ici l'ingression (le changement d'état de Hale et Keyser); *clear* adjectif s'incorpore à F et devient verbe. La version transitive 56) a la structure qui suit:

56) *John clears the screen*,
AgrS TNS F [*the screen –clear*] P-by [*John*],

C'est à dire: « *the screen clear becomes by John* »; P s'incorpore s'abord à F, puis à *clear*. L'analyse est étendue aux verbes intransitifs inergatifs comme *dance*: ce sont des verbes transitifs qui résultent de l'incorporation d'un nom postiche (*do a dance*); *do* lui-même résulte de l'incorporation de P-by, si bien que la meilleure paraphrase pour *John danced* est: « *there arose a dance by John* ».

Ainsi, transitivité sémantique et syntaxique sont des propriétés dérivées, obtenues par incorporation d'un relateur P dans la tête; le complément de P semble être l'argument de cette tête complexe dérivée. Les verbes lexicaux sont des dérivés, faits de matériau fonctionnel et d'une base lexicale qui s'incorpore dans une tête fonctionnelle. La catégorie V est donc hétérogène: il y a une division entre des catégories lexicales, qui ont un contenu référentiel (une grille- Θ), et les catégories fonctionnelles, qui contribuent à la vérification, à l'instanciation de ces traits. Par exemple, le verbe monomorphématique *clear* est syntaxiquement et sémantiquement complexe car il dénote au moins deux choses: l'ingression (ce que révèle une glose du type *become clear*), trait fonctionnel, et la notion d'éclaircissement⁴⁵, qui est un contenu descriptif, la propriété d'une classe de référents. Le verbe est au fond cela: un élément complexe avec une primitive lexicale qui s'incorpore dans une tête fonctionnelle.

En conclusion, la structure argumentale possible des verbes est très limitée; le verbe tel qu'il se présente en anglais n'est jamais une primitive, mais est toujours le résultat de l'incorporation d'une primitive lexicale dans du matériau fonctionnel. S'il n'y a pas incorporation, le verbe reste fonctionnel (auxiliaire). La typologie qui figurait au début de cette section s'éclaire; je la rappelle: tout verbe contient les éléments F (+N/A) (+P). F est de l'information fonctionnelle; N/A est le contenu descriptif (entité ou prédicat); P est la préposition abstraite incorporée qui fournit l'argument externe. Il faut donc distinguer entre la base verbale (N/A) qui fournit l'information conceptuelle, et l'information structurelle (F). Ce

⁴⁵ *Clearness*.

qui intéresse Hale et Keyser et Hoekstra au premier chef est bien sûr F. Je montrerai que N/A est tout aussi intéressant, voire même plus.

Je peux maintenant, une fois présentés ces deux modèles, apporter une première réponse aux questions : qu'est-ce que l'aspect au niveau VP, pourquoi les jugements sur l'information sémantique de type télicité ou d'atélicité, qui figurent au centre de la plupart des modèles, sont-ils aussi peu fiables ? La réponse s'impose d'elle-même : parce que ces deux notions ne sont pas des primitives, mais sont au mieux dérivées compositionnellement. Prenons le VP diagnostic *bake a cake*, ni télique ni atélique en soi. Je le représenterai ainsi, suivant Hoekstra :

Bake a cake :
F + N/A + P.

F est une information de type transition : d'un état non-X on passe à un état X. N/A est le contenu descriptif de *bake*, qu'on peut résumer en gros par : « fabriquer en chauffant, en cuisant », par rapport au simple *make*, par exemple, qui n'insiste pas sur la transformation thermique incluse dans *bake*. On a donc :

Bake a cake :
F (= « non X – X ») [*cake bake* (= moyen: « fabriquer en chauffant »)] + P (by Y)

La contribution N/A de *bake* décrit le moyen de la fabrication (chauffer), et donc le type d'activité impliquée (c'est la partie processuelle, la « performance » de Kenny), et F est l'élément qui fournit l'information fonctionnelle, qui est le passage d'un état à un autre (« non cuit/cuit »). Pour ce qui concerne l'application des adverbiaux respectifs diagnostics *in x time* et *for x time*, la question se résume en fait à l'élément sur lequel ils portent : *in x time* porte sur F (ce que focalise un adverbial comme *in x time* est le passage de non cuit à cuit), *for x time* porte sur N/A, c'est-à-dire sur le contenu descriptif (le temps que prend la fabrication et l'attention, l'application que le référent du sujet y met). En somme, on a deux cas de figure ; soit F est focalisé, soit A/N :

F (transition: « de non-cuit à cuit sur une durée d'une heure ») - A/N [cuisson du gâteau].

La phrase signifie que le sujet a été engagé dans un événement de type « transition égale à une heure de cuit à non cuit », d'où le sens de création ; ou bien on a :

F (« mis en sommeil⁴⁶ ») – A/N [« cuisson du gâteau sur une durée d'une heure »].

La phrase signifie simplement que le sujet a été engagé dans un événement de type « cuisson d'un gâteau » pendant une heure.

On peut facilement postuler des variables sous la forme d'opérateurs abstraits associés à *in an hour* et *for an hour* : dans *in an hour*, la variable serait co-indicée avec la même variable dans F ; pour *for an hour*, la variable serait co-indicée avec une variable dans N/A. En dernier lieu donc, les jugements de télicité/atélicité dépendent de la force ou non du trait F. Lorsque F est explicitement marqué par un élément ajouté de type PP ou verbe à particule, il est souligné et la lecture est non ambiguë :

57) *Eat an apple to the core,*

ne peut qu'avoir la structure:

F [transition: « non mangé – mangé jusqu'au trognon »] – A/N : [ingestion d'une pomme].

Les notions sémantiques de télicité / atélicité sont donc le résultat d'un conflit entre F et le contenu descriptif ; le contenu descriptif ici force l'intérêt vers l'objet. C'est une conséquence du fait que les prédicats transitifs sont des structures dérivées et non pas des primitives. Mon analyse de la version atélique de *bake a cake* aboutit à une lecture imperfective de l'événement.

De façon très intéressante, certaines langues sont obligées dans ce cas d'incorporer physiquement l'objet dans le verbe et/ ou de faire porter à l'objet le cas instrumental, et de changer la forme du verbe : c'est le cas en hindi et en hurdu, dans lesquelles le cas ergatif apparaît aux formes perfectives, mais dès qu'un NP objet indéfini est instancié, il s'incorpore littéralement au verbe et le cas ergatif n'est plus possible. Ce phénomène est particulièrement visible dans les langues dont l'objet reçoit la marque de l'antipassif, en Eskimo (Groënlandais de l'Ouest) par exemple :

58) *Kaali-p nanoq toqu-p-paa*
 Kaali-ERG bearNOM kill-TR-IND.3SG
 « Kaali killed the polar bear »

59) *Kaali nannu-mik toqut-si-voq*

⁴⁶ Certains auteurs parlent de « mise en chômage ».

Kaali-NOM bearINSTR kill –AP-IND.3SG
 « Kaali killed a polar bear »

58) est une construction transitive ergative : le complexe verbal (*toqu-p-paa*) porte à la fois l'accord du sujet et de l'objet. Une paraphrase serait : « C'est l'ours polaire (NOM) qui est tué (TR) – par Kaali (ERG) ». Dans 59), le verbe muni de l'affixe antipassif (AP) ne porte que l'accord du sujet, comme pour les verbes intransitifs ; l'objet est dégradé à l'instrumental, c'est-à-dire a le statut d'un adjectif oblique. Une paraphrase serait : « C'est Kaali (NOM) qui a tué (AP) – c'est un ours polaire la victime (INSTR) ». La construction antipassive a une structure parallèle à la construction intransitive ; il est d'ailleurs possible de dire :

60) *Kaali toqut-si-voq*
 Kaali-NOM bearINSTR kill –AP-IND.3SG
 « Kaali is a killer/murderer »⁴⁷.

La corrélation est très nette entre les statuts morphologiques différents de l'objet dans les deux cas, la présence ou non d'une information fonctionnelle de type Mesure ou Transition, et l'aspectualité des phrases.

Muni de cette représentation enrichie du verbe, je peux aborder la partie proprement aspectuelle de l'analyse et tenter de répondre aux problèmes laissés en suspend par l'analyse de Tenny.

3.2.2. Aspect et théorie- Θ en grammaire générative⁴⁸.

Rappelons le cadre dans lequel s'inscrit la réflexion des auteurs. Il existe des relations sémantiques (thématiques) entre une tête qui assigne un rôle sémantique (le verbe) et les constituants qui reçoivent ces rôles, appelés arguments du verbe. Le concept de rôle- Θ sert à formuler les principes d'interfaçage entre la notion sémantique de participant du verbe⁴⁹ et la notion syntaxique d'argument. Selon Chomsky (1981), chaque argument n'est porteur que d'un rôle- Θ , et chaque rôle- Θ n'est assigné qu'à un seul argument. Puis la théorie doit fournir une liste des rôles- Θ selon le verbe, dont l'objectif est de nommer les participants à l'événement. Selon Hoekstra et Mulder, ces rôles- Θ servent à décrire des notions

⁴⁷ Ces exemples sont empruntés à B. K. Schmidt, *West Greenlandic Antipassive*, 2003 :390.

⁴⁸ Hoekstra et Mulder (1990, 1991, 1993).

⁴⁹ « *role-player* », chez S. Pinker par exemple.

sémantiques vagues et mal définies : l'argument d'un verbe comme *hit* est agent, mais comment décrire exactement le rôle- Θ du sujet de *eat* ou de *sleep* ? Seule une partie de la représentation sémantique du prédicat est incluse dans le rôle- Θ . Donc, conclut Mulder, la grille- Θ ne peut être conçue que comme une abstraction obtenue à partir du sens d'une entrée lexicale assignant un rôle- Θ :

« Une exigence minimale à laquelle doit répondre toute théorie des relations thématiques est que celle-ci contienne des explications sur la façon dont cette abstraction est réalisée. »⁵⁰ (1992 :40)

Un principe d'assignation abstrait des rôles- Θ doit être mis au jour : dans cette optique, le rôle- Θ ne peut pas être une primitive. Un autre argument est le caractère redondant du contenu du rôle- Θ : « à partir du moment où le contenu d'un rôle- Θ peut être prédit sur la base du verbe qui l'assigne, l'étiquette donnée à ce rôle- Θ est redondante ». ⁵¹ (41)

Enfin, les théories traditionnelles proposent des vues trop rigides sur les rôles- Θ car elles présupposent que, puisque ceux-ci sont assignés par le prédicat quelle que soit la construction dans laquelle il se trouve, ce prédicat reçoit à chaque fois le même rôle- Θ . Or, ce n'est pas nécessairement le cas. Par exemple, dans la paire de phrases :

- 61) *John eats.*
62) *John eats an apple,*

comment est-il possible de représenter le fait que l'argument interne est optionnel? Il y a pire : les constructions résultatives contredisent radicalement les principes sur lesquels repose l'assignation du critère- Θ (chaque argument a un rôle- Θ) :

- 63) *Hij veegt de bezem kapot*
« *He sweeps the broom broken* »
64) *The clock ticked the baby awake.*
65) *He ran the pavement thin.*⁵²

Que ce soit en anglais ou en hollandais, le complément NP du verbe n'est pas un objet sémantique du verbe, il ne lui assigne pas de rôle- Θ . Hoekstra, et Hoekstra et Mulder

⁵⁰ A minimal requirement for any theory of thematic relations is that it contains statements about how this abstraction should be made.

⁵¹ To the extent that the content of a θ -role can be predicted from the verb that assigns it, the label that is given to the θ -role is redundant.

⁵² Ces exemples sont empruntés à Hoekstra (1990).

proposent une théorie alternative et dynamique de l'assignation des rôles- Θ . Les contre-exemples relevés ci-dessus sont mieux traités par une *théorie aspectuelle* (Hoekstra) : le point de départ est l'étude des structures résultatives. Dans 75), par exemple, une analyse en termes de petite proposition (SC) pour [*de bezem kapot*] change la donne : ce constituant dénote le point final de l'activité, donc a un rôle aspectuel. Or, ce complément SC n'est pas un participant dans l'événement. Il faut donc abandonner une vue des relations thématiques centrée sur le participant. La théorie aspectuelle peut fournir le principe d'abstraction nécessaire entre la représentation sémantique et l'interfaçage vers la syntaxe : « La relation entre un verbe et son objet est exprimée de façon plus adéquate comme une relation aspectuelle que comme une relation thématique.⁵³ (Mulder 1992 :49, citant Hoekstra).

C'est Stowell (1981) qui a consacré le constituant appelé SC. Par exemple, dans la phrase *I find [him incompetent]*, l'objet de *find* est la SC entre crochets, et *him* reçoit un rôle thématique du prédicat adjectival *incompetent*. Je ne reproduis pas ici tous les tests syntaxiques qui démontrent le statut de constituant de la SC (voir Hoekstra ou Radford 1988). Pour Hoekstra, la SC est la projection d'une catégorie fonctionnelle, F, à laquelle le verbe assigne un rôle- Θ . L'analyse du complément comme SC de ces verbes résultatifs s'inscrit complètement dans l'analyse générale des verbes, de type F + N/A, développée ci-dessus (pp. 221-222). Hoekstra (1990) commence par analyser les SCs compléments de verbes résultatifs : le verbe enchâssant peut être ergatif ou inergatif. De façon systématique, ces SCs sont toujours liés au NP en position objet :

66) *The joggers ran the pavement thin.*

67) *He laughed himself silly.*

68) **I ate the food sick.*

69) **I danced tired.*

68) et 69) sont agrammaticaux car le prédicat *sick* ne peut s'appliquer au NP *the food*, et *tired* doit être relié à un sujet dans la SC. Le lien direct entre le fait que le prédicat dénote l'état résultant du NP objet et l'analyse en termes de SC est particulièrement visible en hollandais :

70) *dat [het vliegtuig te pletter] is gevlogen.*

« *That the airplane to pieces is flown* »

⁵³ *The relation between a verb and its object is more adequately expressed as an aspectual relation than as a thematic one.*

71) *dat het vliegtuig [zich te pletter] heft gevlogen*
 « *That the airplane itself to pieces has flown* »⁵⁴

Dans 70), le verbe *vliegen* est ergatif (inaccusatif), il prend l'auxiliaire perfectif *zijn (be)* ; dans 71), le verbe *vliegen* est inergatif, le faux réfléchi est nécessaire pour que l'interprétation résultative soit possible. Ce qui est important ici est le rôle déterminant de l'objet dans la construction de l'aspectualité ; ces constructions résultatives de type SC ne sont pas sélectionnées en termes de rôle- Θ : cet objet apparent est en fait le sujet de la SC, et c'est l'ensemble qui construit le sens résultatif, donc qui fournit un Terme/une Mesure au verbe (Tenny).

Mais cela ne signifie pas pour autant que n'importe quel verbe enchâssant puisse prendre une SC ; les constructions résultatives suivantes, auxquelles il serait possible d'assigner un sens, sont agrammaticales :

72) **The rejected lover hated his girlfriend dead.*

73) **I heard the song boring.*

74) **The psychopath killed the village into a ghost town.*

C'est où le schéma temporel à la Vendler-Dowty revient en force : il faut prendre en compte la nature aspectuelle du verbe recteur. Guéron et Hoekstra (1995) introduisent la notion de « restructuration de l'événement » pour rendre compte de la bonne ou de la mauvaise formation des constructions résultatives. Un événement est constitué d'un certain nombre de « tranches de temps ». Pour prendre un exemple désormais familier, le verbe *write* dans *write a letter* a un contenu descriptif, c'est un verbe d'activité, il a donc une structure interne représentable comme une série de tranches temporelles, de sous-événements (t_1, t_2, \dots, t_n) ; l'objet « lettre » est de même nature : c'est une entité qui va se constituer au fur et à mesure que des lignes, puis des paragraphes, seront écrits (c'est un thème incrémental) ; l'application successive de ces tranches temporelles avec les incréments de la lettre (paragraphe 1, 2...n) va finalement mener à la lettre écrite. Dans les constructions résultatives comme *lock the dog out*, contrairement à *write* par rapport à l'objet *letter*, le contenu descriptif de *lock* n'implique pas du tout d'objet *dog* (on ne verrouille pas un chien) ; mais *lock* est décomposable en tranches temporelles ($lock = t_1, t_2 \dots t_n$) ; c'est un de ces sous-événements, une de ces tranches temporelles qui a fait que le chien sorte.

⁵⁴ Ces exemples sont extraits de Hoekstra (1990).

Or, les verbes *hate* ou *hear* sont des Etats, sans structure interne ; ils ne projettent pas de tranche *t*. N'ayant pas de *t* du tout, ils n'ont aucun dynamisme interne ; une construction résultative n'est jamais possible. A l'inverse, *kill* est un verbe qui contient une borne inhérente, qui est l'état final [*entity is dead*] : la borne *tn* est toujours déjà fixée lexicalement. Pour que la SC résultative soit possible, la prédication enchâssée doit avoir un sémantisme transitoire⁵⁵ et dynamique, mais non bornée. Le rôle fonctionnel (F) du complément de type SC est de spécifier l'état cible. Il faut donc que la représentation événementielle du verbe recteur inclue, de par sa structure interne, une information fonctionnelle (F) de type ingression/ inchoation qui légitimera la SC. Mais il faut aussi que le prédicat inclus dans le complément SC ait une structure interne :

75) **John laughed himself intelligent.*

(*Be*) *intelligent* est un prédicat de type permanent⁵⁶, il ne projette pas de *t* : la phrase est agrammaticale.

Là où l'analyse d'Hoekstra est prometteuse est lorsqu'il fait le fameux « saut analytique » : il étend l'analyse en termes de SC aux verbes d'Accomplissement « simples » qu'il conçoit comme des objets sémantiques complexes : ils désignent une activité et l'objet qui mesure cette activité, sous la forme d'un NP ou d'une SC :

76) *John ate a cake.*

77) *John ate himself sick.*

A cette complexité sémantique correspond une complexité syntaxique : la phrase 88), *John ate a cake*, est assimilé à une configuration résultative. Hoekstra représente la structure sous-jacente à C de la façon suivante :

V [SC NP PRED]
+dyn

Ceci revient à postuler un prédicat abstrait (PRED) vide ; la structure de C contient une particule *up* cachée (*John ate a cake [up]*), une particule vide. *A cake* est une abréviation pour

⁵⁵ *stage-level.*

⁵⁶ *individual level.*

'a cake -up'. Cette analyse semble motivée par le comportement de certains faits du hollandais :

- 78) **Jan slaat het kopje.*
 « *John beats the cup* ».
 79) *Jan slaat zijn broetje.*
 « *John beats his little brother* ».
 80) *Jan slaat het kopje van de tafel.*
 « *John beats the cup from the table* ».
 81) *Jan slaat de bal.*
 « *John beats/hits the ball* ».

En termes traditionnels de rôle- Θ , l'agrammaticalité de 78) reste inexpliquée par rapport à 81). Mais si on adopte l'idée d'une structure en termes de SC avec particule vide, 79), 80), 81) s'expliquent : dans 79), le petit frère souffre suite aux coups, dans 81), la balle se retrouve à un endroit différent une fois frappée (c'est le sens de la phrase), dans 80), l'interprétation résultative est cette fois-ci transparente, la SC est présente en S-structure. En revanche, pour 78), aucune interprétation n'est possible pour la tasse : aucun prédicat, aussi abstrait ou vide soit-il, ne peut qualifier l'état résultant de la tasse. Cette analyse confirme celle que j'ai proposée pour *bake a cake* : tout prédicat d'Accomplissement a une structure sémantiquement, donc syntaxiquement, complexe dominée soit par F actif, auquel cas la formule de Hoekstra (V+dyn F [SC NP PRED]) se vérifie, soit F et la particule vide sont « mis en chômage », et la lecture est imperfective/atélique. Parfois cette particule vide a un exposant en surface, comme dans :

- 82) *John enriched himself*
 83) *John enlarged the picture.*

82) est analysé comme: *John en - [SC himself rich]* : la SC est le constituant résultatif abstrait prédiqué de *en-*, équivalent de la particule vide. Dans la phrase 83), le NP *the picture* n'est pas Θ -marqué par le verbe mais « seulement » par *en-* ; *-large* dénote l'état résultant. Le vrai verbe est donc non pas *-rich* ou *-large* mais *en-* ; un phénomène d'incorporation de la tête explique l'adjonction de *en-* à *-rich* ou *-large*. Il y a intégration syntaxique du prédicat non causatif dans un verbe recteur abstrait.

Il est très tentant d'élargir cette analyse au russe qui, par son système de préverbes attachés à la base verbale, semble fournir un exposant morphologique en surface de ce trait fonctionnel F dont est prédiquée la SC résultative : ainsi, l'exemple russe fourni par les auteurs semble confirmer la réalisation en surface de cette particule vide postulée pour l'anglais :

- 84) *On napisal pis'mo* : he wrote a/the letter.
 He *na*-wrote letter

Une structure sur ce modèle (*Vpisat'F (pis'mo / na-*) est assignée à la phrase russe, suivant le modèle V+dyn F [SC NP PRED]. Le problème majeur que je vois dans cette analyse est qu'elle n'est absolument pas généralisable ni au préverbe utilisé ici (*na-*) ni aux autres préverbes : un très grand nombre de verbes préverbés n'impliquent naturellement ni un point final ni un état résultant (F) ; on se souvient en particulier de *na*-cumulatif, et de *po*-délimitant :

- 85) *On nakupil knig* : il a acheté un très grand nombre de livres.
 Il *na*-a-acheté livresGEN
 86) *On popil čaju* : il a bu un peu de thé.
 Il *po*-a-bu théGEN

Mais il y en a d'autres, dont *za*-inchoatif et *pro*-duratif :

- 87) *On zagovoril* : il s'est mis à parler.
 Il *za*-a-parlé
 88) *On progovoril vsju noč'* : il a parlé toute la nuit.
 Il *pro*-a-parlé toute nuitACC

Dans tous ces cas, le préverbe modifie simplement les propriétés quantitatives du procès ou focalise un moment du procès désigné par le verbe (le début ou la durée) : il n'induit aucune modification de la propriété aspectuelle première du verbe. Certes, inchoation et durativité sont de l'information fonctionnelle. Le préverbe est depuis longtemps considéré comme un « prédicat complexe », ce qui va dans le sens d'une analyse de type SC ; mais les modalités de l'interaction entre le préverbe et la base verbale sont extrêmement complexes (chapitre 5), et le simple fait qu'il existe une vingtaine de préverbes productifs, chacun d'entre eux comprenant entre cinq et quinze valeurs différentes (Krongauz 1998, Paillard 2001), rend l'hypothèse d'une configuration syntaxique unique de type SC improbable.

L'image qui se dégage néanmoins de cette analyse générative minimaliste est celle d'un verbe lexical principal sous-déterminé qui vient s'intégrer dans une structure syntaxique riche. Cette présentation est globalement en accord avec l'essentiel de la littérature sur la question qui considère bien qu'il faut distinguer entre structure conceptuelle événementielle (sous la forme de complément SC ou de prédicats primitifs à la Dowty) et apport lexical du verbe.

Seulement, chez Hoekstra, le verbe a un contenu conceptuel quasi-nul, ce que contestent certains auteurs et que je serai moi-même amené à contester en m'appuyant sur les recherches très récentes portant sur les phénomènes de combinatoire entre le préverbe et le verbe en russe, langue d'ailleurs souvent invoquée à l'appui de sa thèse par Hoekstra lui-même.

Je présente les arguments proposés par Mulder pour rendre compte des énoncés problématiques chez Tenny :

89) *John teased his sister.*

90) *John pushed the cart.*

Le paradoxe bien connu de ces verbes d'Activité est qu'ils prennent un objet [+SQA] ou quantifié (*his sister, the cart*), qui devrait normalement mesurer l'événement (Verkuyl, Tenny), donc le rendre télique, mais ce n'est pas le cas. Mulder (1992), étendant l'analyse de Hoekstra, fournit une explication qui consiste à étendre la notion de verbe léger et d'incorporation.

3.2.3. Verbes légers et incorporation.

Cette section va surtout être l'occasion d'offrir des explications alternatives à celles proposées par Hoekstra et Mulder en m'appuyant sur une comparaison entre les constructions à verbe léger de l'anglais (*have a / give a N*) et le comportement du préverbe russe *po-* (Camus, Guiraud-Weber, Paillard). Le problème que veut résoudre Mulder est le suivant : comment étendre la théorie aspectuelle d'interfaçage de Tenny à tous les domaines de l'assignation des rôles- Θ ? Cela suppose une réponse aux questions suivantes :

1) Un traitement aspectuel des arguments externes est-il possible ?

C'est là le chaînon faible de la théorie : Mulder soulève la question mais ne la résout pas. Ritter et Rosen ont apporté des réponses (pp. 215-218). Cependant, il n'y a problème qu'à partir du moment où l'on s'en tient à une théorie d'interfaçage exclusivement aspectuelle qui met à la première place les rôles- Θ ; je vais présenter ensuite des théories alternatives d'inspiration cognitive dont celle de Croft, qui invoque la notion de chaîne causale comme principe d'interface, et plus radicalement, les notions de forme schématique ou identité sémantique du préverbe et du verbe de base pour le russe (Dobrušina, Paillard, Mellina 2001), qui se passent complètement de la notion de rôles- Θ .

2) Comment intégrer à la théorie les arguments qui ne mesurent pas explicitement l'événement, par exemple *the cart* dans *push the cart* ? C'est cet aspect que je développe ici.

3) Que faire des verbes qui sélectionnent plus d'un argument interne, si, comme la théorie de Tenny l'implique, un événement ne peut être mesuré qu'une fois ?

Mulder passe en revue les constructions à double objet (du type *give*), les alternances matériau/lieu (du type *load/smear*), puis toute une série de verbes jugés problématiques dans les théories des rôles- Θ (les verbes psychologiques ergatifs et inergatifs, les constructions à contrôle objet, etc.). Je résume rapidement l'essence de sa démonstration pour terminer par la solution préconisée pour *push the cart*.

Mulder présente son hypothèse du VP à tête multiple. En D-structure, les VPs sont constitués de plusieurs petites têtes. C'est la vieille idée des sémanticiens générativistes remise au goût du jour. Les deux phrases suivantes:

91) *He gave me the book.*

92) *He sprayed the wall with paint.*

ne comprennent qu'un objet en structure profonde. Pour les verbes représentant l'alternance dative (*give*), un prédicat vide doit être postulé pour connecter l'objet direct et l'objet indirect : « Je propose que ce prédicat vide soit analysé comme un verbe au sens de possession, c'est-à-dire comme la contrepartie vide du verbe lexical *have* ». (Mulder 1992 :68)⁵⁷. Les deux objets internes ne forment qu'un seul constituant, une SC. Il faut ensuite trouver un prédicat vide qui puisse connecter l'objet indirect à l'objet direct : ce verbe est un verbe léger avec un sens possessif :

93) *I gave John the book*

I gave [John ϕ HAVE the book]

Mulder généralise l'analyse aux constructions à contrôle objet, aux verbes psychologiques de type *fear*, *worry*, *appeal*, etc., et aux verbes à alternance locative:

94)

a- Verb [SC NP_{mat} PP_{loc}] : *spray paint on the wall.*

b- Verb [SC NP_{loc} Acompl PP_{mat}] : *sprayed the wall (full) with paint.*

⁵⁷ I propose that this empty predicate be analyzed as a verb with possessive meaning, i.e. the empty counterpart of main verb *have*.

La lecture « holistique » (Anderson 1971, 1975) de l'argument locatif dans b- est soulignée par la présence de l'adjectif *full*. Je n'en dis pas plus sur cette alternance, qui sera l'objet du chapitre suivant.

J'en viens aux verbes légers, auxquels Mulder consacre tout un chapitre, et à *push the cart*. Pour les verbes de contact (*hit/push*, etc.), qui bien qu'ayant un NP délimité restent atéliques, il faut trouver une représentation telle qu'un autre objet que *cart* va pouvoir quand même mesurer l'événement. Sachant qu'un événement ne peut être aspectuellement borné qu'une fois (contrainte sémantique), un verbe ne peut avoir qu'un seul objet (c'est le corollaire syntaxique du principe sémantique, que Mulder appelle le « Corollaire de l'Objet Unique de l'hypothèse fonctionnelle aspectuelle »⁵⁸. (Mulder 1992 :61) Il faut donc réanalyser une structure comme *He pushed the cart* de telle façon que *the cart / push* soit dominé par un prédicat supérieur faisant intervenir un verbe léger :

« Le problème de *push the cart* peut être résolu si la construction est analysée comme une construction à verbe léger, avec incorporation du nom complément dans un verbe recteur vide. » (*ibid.* :199)⁵⁹

Selon que l'incorporation a lieu ou pas détermine la structure de surface : on aura une version périphrastique, sans incorporation (a), ou une version synthétique, avec incorporation (b):

95)

a- *give the cart a push.*

b- *push the cart.*

Dans les deux cas, la représentation en D-structure est: *He ϕ [the cart push]*. a) n'est pas ambigu : le chariot a bien changé de lieu lorsque l'événement est épuisé, *a push* est bien une mesure de l'événement. b) est au contraire ambigu. L'analyse de Mulder, reprise de Hoekstra, est la suivante : l'information de cardinalité non ambiguë dans a) est due à une projection fonctionnelle liée au système des déterminants, absente dans b. Cette absence dans b) a deux conséquences : 1) elle provoque l'incorporation, et 2) elle laisse la cardinalité de l'objet ouverte, de telle façon que l'objet (*the cart*) peut être interprété comme dense ou discret.

⁵⁸ *Single Object Corollary of the aspectual functions hypothesis.*

⁵⁹ *The push the cart problem can be solved if the relevant construction is analyzed as a light verb construction, with incorporation of the complement noun into an empty matrix verb.*

L'intuition est juste : l'association de cardinalité des NPs (*the cart a push*) rend l'événement nécessairement perfectif, comme dans l'exemple suivant :

96) *This very helpful lady gave the cart a push for me, but I didn't know the push was coming, and the cart hit the back of my leg.*

Give a push révèle ses potentialités perfectives dans le discours : la pression exercée a un impact sur la suite, l'état du monde change; la Mesure de Tenny est là, non pas dans le seul syntagme verbal, mais dans l'impact de celui-ci sur la suite des événements. Dans la version synthétique, qui est par hypothèse (Mulder) dérivée de la version périphrastique avec la cardinalité de *a push* diluée dans l'incorporation (*give a push* → *push*), le sens obtenu n'est plus « exercer un mouvement de pression sur un objet, de telle façon que l'objet va changer l'état de la situation » mais seulement « exercer de la pression sur un objet, et cela aura un effet ou non sur la situation ». On se retrouve finalement dans un cas similaire à *bake the cake* : soit F est focalisé, soit N/A. La différence est que là où **give the cake a bake* n'est pas possible, *give the cart a push* l'est. La différence est conceptuelle : un contenu descriptif comme *bake* implique une transformation de l'objet, tandis que *push* est un verbe de contact et n'induit pas de transformation. La clé de l'explication est sûrement là : dans le concept que nomme le verbe. Typiquement, les emplois de *push a cart* sont généralement imperfectifs (97 reçoit une lecture progressive-durative) :

97) *She pushed the cart up one aisle and down the next while marveling at the selection. The shelf of the cart was soon overflowing with toys and supplies,*

La substitution par *give the cart a push* n'est pas possible : l'information de cardinalité absente a bien provoqué l'incorporation, selon Mulder. Mais il suffit d'ajouter une borne sous la forme d'un PP pour que la lecture redevienne perfective :

98) *A quarter mile down the road he stopped and looked back. We're not thinking, he said. We have to go back. He pushed the cart off the road and tilted it over where it could not be seen and they left their packs and went back to the station.*

La notion de restructuration de l'événement (Guéron et Hoekstra) est utile ici : on se souvient que pour *write a letter*, c'est l'application successive de tranches temporelles qui constituent *write*, avec les incréments de la lettre, qui assurent la Mesure. Toutes les tranches temporelles doivent être épuisées pour que soit constatée l'écriture de la lettre : c'est pourquoi

on ne peut pas énoncer **give the letter a write*. *Write* implique un thème incrémental, ce qui n'est pas le cas de *push*. Un verbe comme *push* a ceci de particulier qu'un seul sous-événement (une seule tranche temporelle) suffit à provoquer un changement de situation vis-à-vis du chariot, tandis qu'une seule tranche temporelle de l'écriture de la lettre ne suffit pas pour garantir l'existence de la lettre. C'est ce que révèle d'ailleurs la structure à verbe léger : *give the cart a push* implique bien *push the cart*, l'inverse n'est pas forcément vrai.

99) *The shopping cart thing kills me. I had one lady load up her car and just gave the cart a push to the side. Well, my truck was where she pushed it. She didn't see me in there. I was writing some stuff down, and was just getting out when it hit my truck.*

Cette analyse permet donc en partie de conserver la notion de Mesure de Tenny, en proposant un classement des verbes (VPs) selon un gradient : dans *John wrote the letter*, c'est l'état final de la lettre qui mesure la fin (et donc l'existence) de l'événement *write* ; dans *John gave the cart a push*, c'est non pas l'état final du chariot, mais la position spatio-temporelle modifiée du chariot qui mesure la fin de l'événement : d'une situation où le chariot ne bougeait pas, on est passé d'une situation où il a été poussé. Si on adopte cette sémantique élargie, alors le problème de *push a cart* n'existe plus. Mais cela semble trop « simple ». Dans la section suivante, je poursuis la discussion entamée sur *give a N* en la comparant avec le préverbe russe *po-*(Verbe), qui révèle un phénomène semblable.

4. Les verbes légers et une autre sémantique des événements : le cas du russe *po-*.

4. 1. Les constructions avec verbes légers en anglais.

Hoekstra et Mulder ont attiré l'attention sur les constructions à verbe léger et leur rapport aspectuel avec la version synthétique (verbe + objet), rarement traités dans la littérature aspectuelle. Pour les auteurs, je rappelle que dans le premier cas, le rôle aspectuel dérive du schéma de SC : *He ϕ [the cart push] \rightarrow ϕ = give*. L'information de cardinalité explicite (article *a*) explique le rôle aspectuel récupérable de Mesure par le biais de la construction à verbe léger.

Wierzbicka (1982, 1988), Cotte (1998) ont également traité de ces questions des verbes légers suivis d'un nom déverbal avec l'article indéfini. L'approche de Cotte me semble la plus éclairante : discutant de la construction *have + a N* (elle vaut également pour le verbe *give*, comme dans *give a push*), l'auteur a insisté sur l'apport du référent indéfini dans la

construction du sens aspectuel de l'ensemble : l'article *a* souligne le fait que le référent qui le suit n'existe que par l'énoncé où il est, *a* dans *give a push* « peut signifier l'actualisation du procès ... dans une situation » (Cotte 1998 :424). Ainsi, dans la structure à verbe léger *have/give/take a + nom déverbal*, les virtualités actualisantes de l'article *a* sont dérivées opérationnellement du fait qu'un individu est saillant, délimité, devient « une entité dotée de frontière », l'article indéfini a un pouvoir focalisant sur le procès car sa singularité ressort. Ceci s'accorde parfaitement avec l'observation que ces constructions ne peuvent dénoter qu'un événement délimité et ponctuel. *A* marque toujours une quantité ni réductible ni extensible : « tout existant a une quantité ». Peut-être est-ce là l'intuition fondamentale de Tenny/Hoekstra/Mulder sur la notion de Mesure, on se souvient également des remarques de Verkuyl ; les exemples prototypiques qui sont proposés pour illustrer ce mécanisme aspectuel font invariablement figurer des déterminants indéfinis :

100) *Write a letter / build a house...*

Mulder a raison lorsqu'il dit que dans le verbe *push*, la cardinalité se trouve diluée, et donc la Mesure *a priori* perdue; c'est *a push* dans *give a push* qui est responsable de la focalisation donc de l'individuation du procès (on ne peut « mesurer » que ce qui existe sous la forme d'une quantité discrète et délimitée). Mourelatos (1979) disait la même chose dans d'autres termes : *push the cart* n'est pas un événement au sens de Davidson, c'est-à-dire pas dénombrable, mais simplement une « Occurrence », alors que *give a push* l'est ; ce principe de comptage était d'ailleurs un des deux tests pour faire ressortir la classe des « Événements » chez Mourelatos. Les approches se rejoignent, la Mesure est largement dérivable de l'association entre « article *a* + nom déverbal », du fait que *a* « est animé d'un mouvement à l'étroit, d'une limitation, où s'expriment, mieux que dans les autres déterminants indéfinis, la focalisation et l'existence en situation » (Cotte 1998 :424). L'énonciativiste-néo-métaopérationnaliste que je suis ne peut que souscrire à ce point de vue : la notion aspectuelle de Mesure est rendue possible par la présence d'un thème incrémental dans le VP menant potentiellement vers le point final de l'événement et des potentialités opérationnelles de l'article *a*, qui entraîne la construction avec verbe léger dans son sillon. Un argument majeur vient du russe, qui peut construire un effet très similaire d'actualisation spatio-temporelle d'un procès limité non pas au moyen d'une structure « verbe léger + article indéfini (le russe n'a pas d'article) + nom », mais avec un préverbe perfectivant mais non quantifiant, le plus sémantiquement vide de tous : *po-* (Guiraud-Weber 2002, Camus 1998).

Voyons d'abord le détail de l'analyse de Cotte. Le rôle de *a* dans *give a push* est de réduire le procès potentiel désigné par la base (*push*) à la dimension d'une actualisation en situation. Les conditions sémantiques d'apparition de la structure sont résumées ainsi (Cotte, Wierzbicka):

- La structure doit désigner un procès particulier, limité.
- Ce procès ne doit pas être absolument ponctuel : les Achèvements purs (**have a find*, **have a decide*, **have a break of the glass*) ne le tolèrent pas.
- Les procès sont courts malgré tout (**have a watch*), segmentables en instants qui se répètent : *have a nap*, *a smoke*, *a swim*, *a bite*, *a stroke of the fur*, etc., sont des procès constitués de gestes identiques.
- La possibilité ou non d'avoir la structure à verbe léger dépend de la capacité du nom à désigner un « entier notionnel » : *have a drink* ne pose pas problème puisque *drink* dénote une activité relativement simple et homogène (l'absorption de liquide), mais pas **have an eat*, car *eat* n'est pas totalement prévisible, l'entité consommée est plus compliquée à absorber que dans le cas de *drink* (tout dépend de l'aliment : *eat* ne présuppose pas un enchaînement régulier pour les différentes phases du procès : il est conceptuellement – et, en anglais, linguistiquement – plus complexe⁶⁰). *Have a chew* est acceptable car il décrit une sous-partie de *eat*, il est notionnellement plus « simple », constitué d'une répétition de gestes à l'identique.
- *A + verbe* doit concentrer un « échantillon où se révèle l'essence d'un procès » (Cotte 1998 :426). Dans *have a drink*, *a swim*, *a chew*, *have a kick of the football*, etc., sont présupposées plusieurs sous-occurrences de *drink/swim/chew* (c'est-à-dire, des sous-parties – sous-événements plus ou moins identiques qui se succèdent). Au contraire, **he had a build of the house* / **a write of the letter*, ne sont pas admis car on a affaire ici à un objet (incrémental) créé une fois pour toutes, non itérable. *Have a + N* fait en quelque sorte exister le procès dans le temps comme unité segmentable, individualisable ; la même structure est inutile, donc exclue, dans **have a build of the house*, car dans ce cas l'existence présupposée de la maison, objet nécessairement créé (objet « effecté ») après l'application du procès *build*, suffit à faire exister l'événement dans le prédicat *build a house* (là est tout l'intérêt linguistique du rôle de *Mesure*). De la même façon, *have a swim in the river* / *have a walk around the town* sont licites, mais pas **have a swim across the river*, **have a walk to the post office*, car les SP à

⁶⁰ En russe aussi, puisqu'un préverbe différent est utilisé pour « manger » (*s'est'*) et « boire » (*vypit'*), ce qui milite contre un traitement uniforme de la préverbation perfectivante de type *Mesure* ou *télicité*.

eux seuls garantissent l'existence temporelle de l'événement (ce sont les Trajet-Terminus, assimilés au rôle de Mesure, de Tenny).

Il ressort de ceci que linguistiquement en anglais, il semble difficile de désigner en même temps une occurrence particulière de *swim* dans un espace-temps limité (lexicalisé sous la forme *have a swim*) pour un sujet, et de dire simultanément que ce sujet a en plus changé d'espace : **he had a swim to the shore* est effectivement illicite, on dira *he swam to the shore*. Autrement dit, dans la réalité extralinguistique on peut tout à fait nager pour nager et en même temps nager pour changer d'espace, mais l'anglais (ainsi que le russe, qui dans le cas des verbes de déplacement dispose d'un sous-système supplémentaire constitué de verbes allant par paires) ne peut pas focaliser les deux événements dans un même espace-temps. D'où les deux structures. C'est une contrainte conceptuelle et linguistique qui semble très forte.

Si cela est vrai, la solution « verbe léger + N déverbal » est une solution élégante qu'a trouvé l'anglais à un problème fondamental : comment faire exister dans un espace temps contenu un événement dont rien (c'est-à-dire, pas d'objet direct) par ailleurs ne garantit linguistiquement l'existence. Il est important de noter que les caractéristiques du procès comptent, mais pas le thème incrémental en soi : *drink* implique tout autant que *eat* une disparition incrémentale de l'objet qui mesurera l'événement une fois le procès achevé ; pourtant *have a drink of the water* est possible là où **have an eat of the meat* est problématique. Un effet de type Mesure existe bel et bien, mais la Mesure ne préexiste pas comme notion aspectuelle indépendante. Ce qui compte est l'apport lexical-conceptuel du verbe, trop négligé dans la littérature étudiée jusqu'ici, où une place démesurée a été accordé à l'information fonctionnelle aspectuelle au détriment du verbe, c'est-à-dire ce que conceptualise la base verbale. Mon étude du russe va largement corriger cette tendance. J'aboutirai aux mêmes conclusions lorsque je discuterai de la fameuse alternance des verbes de type *spray / load* chez les Anglo-saxons, pour qui l'essence même de l'alternance tient aux propriétés différentes des arguments (thème plus ou moins affecté et plus ou moins holistique) ; chez les slavissants, certaines de ces notions ont été invoquées en leur temps (Veyrenc), mais ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Je passe à l'étude du préverbe *po-* en russe, qui manifeste des propriétés similaires à la structure anglaise avec verbe léger.

4.2. « *Po*-Verbe » en russe : les données contradictoires.

Il existe une longue tradition dans l'étude linguistique sur la préverbativité de n'étudier ce phénomène que par le prisme de l'aspectologie, c'est-à-dire de la contribution du préfixe au pairage aspectuel et aux modes d'action (*Aktionsart*). De ce point de vue, le préverbe le plus répandu, le plus polysémique, parce que le moins chargé sémantiquement, donc le plus difficile à expliquer de tous, est *po-*. Comme la plupart des préverbes, mais de façon plus généralisée, il met en jeu les quatre domaines sémantiques d'application des préverbes, que je rappelle :

- Il sert à dériver de nouvelles unités lexicales : *lit'*, « verser » / *polit'*, « arroser » ; *dat'*, « donner » / *podat'*, « tendre, tourner, etc. » ; *znat'*, « savoir » / *poznat'*, « connaître à fond, faire l'expérience de quelque chose », etc. Mais c'est surtout sa contribution aspectuelle qui a retenu l'attention, jusqu'à une date récente.

- Il met en jeu l'aspect grammatical : attaché au composant verbal imperfectif, il permet de dériver un très grand nombre de verbes perfectifs (*strojit'/postroit'*, « construire », *blagodarit'/poblagodarit'*, « remercier », *činit'/počinit'*, « réparer » etc.). Dans ce cas, la tradition lui reconnaît le statut peu enviable de « préverbe vide », c'est à dire simplement perfectivant-résultatif. Il est reconnu par Comrie (1976) comme un des signes indéniables de la grammaticalisation poussée de l'aspect dans les langues slaves :

« Les critères qui contribuent le plus à la constitution d'une série d'oppositions aspectuelles sont : (...) la présence d'un préfixe sémantiquement vide (tel que *ga-* en gothique, *meg-* en hongrois, *da-* en géorgien, *pa-* en lituanien, *po-* en slave), ou d'autres préfixes s'associant à des séries plus restreintes de verbes. » (Comrie 1976 :81)⁶¹

- Il a partie liée avec l'expression d'un mode d'action particulier (souvent l'inchoation) et modifie souvent la nature qualitative et/ou quantitative du procès ; dans ce cas, sa contribution sémantique tourne autour de la notion de délimitation de l'action verbale, c'est le *po-* délimitant dont il a déjà été question au chapitre 2, c'est-à-dire l'idée que l'activité désignée par le verbe a été peu intensive et/ou n'a duré que peu de temps ; cet emploi concerne des verbes non résultatifs (atéliques) :

101) *On pokuril časok / poguljal po gorodu.*
Il *po-*a-fumé petite-heure / *po-*s'est-promené dans ville
« Il a fumé une petite heure / s'est promené un peu dans la ville. »

⁶¹ *The criteria that go most towards making a systematic set of aspectual oppositions are (...): the presence of an otherwise semantically empty perfectivising prefix (such as Gothic ga-, Hungarian meg-, Georgian da-, Lithuanian pa-, Slavonic po-.) or other prefixes with more restricted sets of verbs.*

Les auteurs qui ont travaillé sur *po-* sont innombrables. Par exemple, Guiraud-Weber proposait, comme invariant pour *po-*, la notion de partitivité du procès / quantification du procès. Mais les données l'ont contrainte à revoir sa position : constatant qu'avec un même verbe, *po-* peut exprimer deux notions contradictoires, c'est-à-dire être délimitant (102, 104) ou résultatif (103, 105), elle y voit un marqueur généralisé d'aspect perfectif (Guiraud-Weber 2002). Elle cite les paires minimales suivantes:

- 102) *Pogladit' časok bel'ë* : repasser le linge une petite heure.
Po-repasser petite-heure linge
- 103) *Pogladit' vsë bel'ë* : repasser tout le linge.
Po-repasser tout linge
- 104) *Požarit' rybu nesko'lko minut* : faire griller le poisson quelques minutes
Po-griller poisson quelques minutes
- 105) *Požarit' rybu k užinu* : faire griller le poisson pour le dîner.
Po-griller poisson pour dîner

On pense évidemment aux paires minimales de l'anglais du type *she baked the cake for an hour / in an hour*. La comparaison avec le russe sur ce point montre bien que les notions de télélicité/quantisation ne sont pas directement responsables de ces alternances : les deux verbes en russe sont d'aspect perfectif. Ce qui retient l'attention en revanche est que les deux verbes ci-dessus ont une autre forme de perfectif avec un autre préverbe, qui induit nécessairement une quantisation :

- 106) *Ona vygladila vsë bel'ë za tri časa* : elle a repassé tout le linge en trois heures.
 Elle *vy-a-repassé* tout linge en trois heures
- 107) *Ona zažarila rybu* : elle a fait cuire le poisson.
 Elle *za-a-grillé* poisson

Flier (1985), traitant de *po-*delimitant, donne l'exemple suivant avec la base verbale *risovat'* (« dessiner »), dont le verbe perfectif « normal » est *narisovat'*:

- 108) *Ja b tože s udovol'stvieŋ tebjā porisoval:*
 JeCOND aussi avec plaisir toi *po-a-dessiné*
 « Je te tirerais (dessinerais) bien aussi le portrait » (en anglais, Flier propose « *draw you a bit* »)

Dans ce cas, on a affaire à *po-* utilisé avec des « verbes transitifs délimitants s’associant à des objets d’intérêt plutôt que des objets produits, annulés ou altérés (des objets de performance, selon Dowty 1979). » (Flier 1985 :45)⁶²

Mais si l’objet est véritablement vu comme créé, il faut *narisoval*:

- 109) *On narisoval portret svoej ženy i povesil ego na stenu* :
 Il *na-*a-dessiné portrait de sa femme et a-accroché lui au mur
 « Il a peint le portrait de sa femme et l’a accroché au mur. »

Guiraud-Weber note que les frontières entre le *po-* délimitant et le *po-* perfectivant/résultatif ne sont absolument pas étanches, et surtout, ne sont corrélées à aucune différence syntaxique notable. Ainsi, très souvent, un verbe qu’on serait tenter de caractériser comme *po-* délimitant devient le corrélat aspectuel banal d’un verbe d’activité, avec perte totale du sens de délimitation :

- 110) *My xorošo porabotali* : On a bien travaillé.
 Nous bien *po-*avons-travaillé
- 111) *Gde možno xorošo poest’?* : Où peut-on bien manger ?
 Où possible bien *po-*manger
- 112) *Počitajte mne, požalujsta !*: Faites-moi la lecture, s’il vous plaît !
*Po-*lisez à-moi, s’il vous plaît

On se souvient que Flier (1985), traitant de *po-* délimitant et d’un autre préverbe qui construit un effet sémantique assez similaire, *pro-*délimitant⁶³, proposait de les ranger dans la classe des « Consommations ». Ce ne sont pas des Accomplissements canoniques classiques car leur forme d’imperfectif, qui parfois existe pour certains d’entre eux, ne peut pas dénoter une action « progressive-durative » actuelle mais seulement « générique-itérée », contrairement aux Accomplissements canoniques :

- 113) *Čto ty sejčas delaeš’?*: Qu’est-ce que tu fais en ce moment?
 **Ja pokurivaju*¹, **poleživaju*¹ *na divane*.
 Je *po-*fume, *po-*suis-allongé sur divan.
*Ja kurju*¹, *ležu*¹ *na divane*: Je fume, je suis allongé sur le divan.
 Je fume, suis-allongé sur divan

⁶² ... transitive delimitives with objects of interest, rather than objects produced, annulled or altered (performance object, Dowty 1979).

⁶³ Flier glose *po-*délimitant comme : « Verb a while », et *pro-*délimitant comme : « Verb for n time ».

Ils ne répondent pas non plus à aucun des tests de télélicité/quantisation traditionnels tel que celui de *for x time / in x time* (test d'homogénéité) et celui de l'imperfectif (Verkuyl, 1989) :

- 114) *On (po)pel (ariou) polčasa /*za polčasa*⁶⁴
 « Il (po)a-chanté (air) pendant une demi-heure / en une demi-heure »
 « Il a chanté (un air) pendant une demi-heure / *en une demi-heure. »
 Anglais :
 « *He sang an aria for half an hour/?in half an hour* »

Le perfectif préverbe *popet'* n'est pas compatible avec le type « *in half an hour* » ; il faudra dans ce cas changer de préverbe (*On spel ariju*) ; en revanche, il est compatible avec le type « *for half an hour* » qui fait ressortir l'atélicité des prédicats. Le verbe perfectif *popet'* se comporte donc exactement comme le verbe imperfectif non préverbe *pet'*.

- 115) *Kogda ja prišla, on pel^l (ariou) →⁶⁵ On popel^P (ariou)*
 « Quand je suis arrivée, il chantait (air) → Il po-a-chanté (air) »
 « Quand je suis entrée, il chantait (un air) → il a chanté (un air). »
 Anglais : « *When I came in, he was singing an aria → He sang (an aria)* »

L'imperfectif non-préfixé *pel* ainsi que le perfectif préfixé *popel* passent le test, ce qui confirme le caractère atélique (non quantisé) des deux formes⁶⁶.

Ce ne sont pas non plus des Achèvements car ils ne peuvent pas dénoter de brusques changements d'état. Un autre auteur, Kučera (1983), les range dans une classe intermédiaire, une sous-classe atélique d'événements, dérivés des verbes d'Activités. Isačenko (1960) mettait quant à lui l'accent sur la description négative de ce *po*-délimitant : ce qui apparaît nettement est l'impossibilité de cet emploi avec les Qualité ou les Propriété de Selivěrstova (1982) :

- 116) *Pobegat', poljubovat'sja, podumat'* : « courir / admirer / penser » (un peu/un moment)

117)

Verbes de relation: **poimet'*, « avoir », **pojavljats'ja*, « être » (un peu)

Verbes modaux: **poumet'*, **pomoč'*, « pouvoir » (un peu)

⁶⁴ Les parenthèses autour de (po-) signifient que les deux membres du couple aspectuel (*popet'* perfectif et *pet'* imperfectif) se comportent de la même façon vis-à-vis de ces tests, de même que la présence ou non de l'objet direct (*ariju*) ne change rien.

⁶⁵ La flèche signifie « implique logiquement » (il s'agit du test appelé en anglais *progressive entailment*).

⁶⁶ Je remercie Olga Kravtchenko-Biberson qui a établi ces tests.

Verbes statifs de disposition : **poljubit'*, « aimer », **poznat'*, « savoir » (un peu).

Certains de ces verbes (en 117) existent, mais avec un sens différent : *pojavljat'sja* : « apparaître », *pomoč'*, « aider », *poljubit'*, « tomber amoureux », *poznat'*, « connaître à fond ». *Po-* ici n'est plus aspectuel mais lexical.

Quoi qu'il en soit, la valeur délimitative de *po-* apparaît majoritairement avec les verbes atéliques, et c'est en cela qu'ils rappellent la construction à verbe léger en *have/give a N* de l'anglais ; un grand nombre de possibilités et d'impossibilités relevées ci-dessus se retrouvent :

118) *počitat' knigu*: *have a read of the book*.
pobit' mjač : *have a kick of the ball*.
pokurit': *have a smoke*.
popit' čaju : *have a drink / a sip of tea*.
podumat': *have a think, etc*.
poslušat' : *have a listen*.

Mais on ne peut pas dire:

119) **popit' stakan vody* : **have a drink of the glass of vodka*. (il faut un autre préfixe: *vypit'*)
**pokurit' sigaretu* : *??have a smoke of a cigarette* (idem: *vykurit' sigaretu*)
**popisat' pis'mo* : **have a write of the letter* (*napisat' pis'mo*)
**poučit' russkij jazyk*: **have a study of Russian*. (*vučit'*)
**poslyšat'* : **have a hear* (*uslyšat'*), etc.

Il existe des différences plus subtiles :

120) *pobit' butylki* (« *po-beat bottles* »)
 121) **pobit' butylku* (*po-beat a bottle* »)

120) est possible en russe, dans le sens *break (the) bottles* (on note toutefois l'impossibilité de **have a break of the bottles* en anglais), mais 121), avec *butylku*, « bouteille » au singulier n'est pas licite, pas plus que **have a break of the bottle* ; il faut changer de préfixe si l'objet cassé est unique: *razbit' butylku*.

En résumé, on a donc là un objet bizarre, *po-*, qui se combine autant avec les verbes téliques qu'atéliques, a un sens de délimitation avec les seconds et un sens résultatif banal avec les premiers, parfois pour un même verbe (cf. le cas de *pogladit'*, « repasser un peu ou tout le linge »). Le point qui ressort tout de même est que dans les cas de concurrence possible

avec un autre préverbe, plus « chargé » sémantiquement (*porisovat' / narisovat'*, « dessiner »; *popit' / vypit'*, « boire »; *popet'/spet'*, « chanter » etc.), c'est le statut de l'objet qui change : simple objet de performance (Dowty) pour *po-*, objet créé ou entièrement consommé (quelque chose qui ressemble fort à un thème incrémental) pour l'autre préfixe (*na-*, *vy-*, *s-*).

Puisqu'il est impossible d'assigner franchement à *po-* un sens aspectuel stable, mieux vaut tenter de trouver un sens stable (invariant) à *po-* à partir de l'autre domaine d'interaction entre le préverbe et le verbe : celui de la *dérivation lexicale*. C'est la voie très prometteuse, à mes yeux, suivie par tout un pan de la recherche très récente sur les préfixes du russe, dont R. Camus (1998), dont je présente la thèse ici.

4.3. *Po-* et l'extension spatio-temporelle de l'événement.

Si autrefois l'accent était donc mis sur les propriétés aspectuelles et d'*Aktionsart* des préverbes (dont et surtout *po-*), dans la recherche récente, l'emphase s'est déportée sur leurs propriétés lexicales-notionnelles, avec l'idée en plus qu'un « scénario abstrait » (largement inspiré par la grammaire cognitive, Janda 1985, Krongauz 1998) peut être formulé pour chaque préverbe. Cet invariant se présente non pas comme une valeur promue fondamentale, comme c'est le cas par exemple chez Guiraud-Weber (2002) qui avance la notion de « partition du procès », ou chez Flier (1985) qui assigne à *po-* la notion topologique invariante d'« exploration des contours d'un domaine » dont découlerait par métaphorisation les autres valeurs, mais il s'agit plutôt de dégager un schéma formel du préverbe, son scénario nécessairement abstrait qui rende compte de tous ses emplois (Dobrušina, Paillard 2001). Et c'est sur ce point en particulier que la comparaison avec *have/give a N* est intéressante.

Camus commence par noter les ambiguïtés de *po-* relevées ci-dessus. Il propose d'expliciter son rôle abstrait en partant du domaine lexical, ce qui exclut d'emblée le recours à des notions aspectuelles. Par exemple, le verbe *polit'* est à la fois une entité lexicale indépendante (« arroser ») et aussi la version délimitative de *lit'*, « verser un peu » :

122) *Polej mne vody* : Verse-moi un peu d'eau.
*Po-*verse à-moi eau

123) *On polil cvety* : Il a arrosé les fleurs.
 Il *po-*a-versé fleurs

Dans 123), *po-* sert à créer une nouvelle unité lexicale. L'auteur développe une approche originale qui étudie les modes variables d'interaction de l'unité *po-* (sans *a priori* sur celle-ci) avec les contextes, ce qui revient à étudier l'interaction entre *po-* et la base liée. Il étudie d'abord les liens entre les verbes *dat'*, « donner », et *podat'*, « tendre, rendre » :

124) *Žora podal / dal emu finku.*
Zora po-a-donné / a-donné à-lui poignard
 « Jora lui a tendu / lui a donné un poignard »

125) *Žora ručkoj vperěd podal / *dal emu finku.*
*Zora le-manche en-avant po-a donné / *a-donné à-lui poignard*
 « Jora lui tendit / lui *donna un poignard le manche en avant ».

Nous avons là deux verbes dérivationnellement liés (utilisant la même racine verbale *dat'*, « donner »), qui sont synonymes dans certains contextes (124), mais pas dans d'autres (125). Dans 125), *podat'* avec *po-* « n'actualise pas le changement de localisation » de l'objet transmis, mais « le geste en soi, à savoir les circonstances spatio-temporelles dans le cadre desquelles se déroule ce changement de localisation. » (Camus 1998 :105) Le don n'est envisagé dans 125) que comme un geste. Dans 124), avec le verbe simple *dat'*, « donner », le dernier terme (*emu*, « à lui ») est le localisateur effectif de l'objet *finka*, « poignard », le référent « a » le poignard au terme du procès. Au contraire, la version avec *podat'* a pour effet de rendre cette question du localisateur marginale.

On pense immédiatement à l'anglais, qui fait jouer dans ce cas la distinction entre le verbe *give* et le verbe dénominal *hand*, avec *hand* qui insiste aussi sur le changement de localisation en instrumentalisant la main (C. Delmas 2006). On pense également à *give somebody a hand*, « donner un coup de main », mais à l'impossible **give sb a give*. Ce fonctionnement nous ramène à la question des verbes légers : le VP *swim across the river* inclut dans sa dénotation l'existence d'un terme à l'événement (le Trajet-Terminus de Tenny) : le référent du sujet se retrouve forcément de l'autre côté de la rivière à la suite de la nage. En revanche, *have a swim in the river* ne désigne que l'endroit où se déroule la séance particulière de nage. A propos du verbe *podat'*, Camus avance l'hypothèse que *po-* marque une « représentation événementielle du don » (*ibid.* :106) ; je propose d'étendre cette explication pour les VPs anglais de type *have a swim*, dans lesquels le choix de la suite « verbe léger + nom déverbal » donne une simple « représentation événementielle de l'événement (ici, la nage) ».

Camus poursuit sa démonstration en utilisant un verbe qui m'interpelle particulièrement puisque c'est celui qui traduit *break* en anglais : *bit'*, et la forme perfective en *po-*, *pobit'*. Il n'est plus directement question de dérivation d'une nouvelle unité lexicale: le verbe *pobit'* est un des corrélats perfectifs de la base imperfective *bit'*. Il n'empêche que les mêmes propriétés de *po-* se retrouvent. En anglais, *break* est le prototype du verbe d'Accomplissement, de l'« événement complexe » (Levin et Rappaport Hovav 2005) ; il est traditionnellement associé au patron sémantique de type : « x CAUSE y to BECOME <BROKEN> » (Dowty 1979), ou bien (ce qui revient à dire la même chose) est un verbe qui attribue naturellement un rôle aspectuel de Mesure à son objet direct (Tenny). On l'aura deviné : ce n'est pas le cas en russe, où le schéma de lexicalisation est bien différent (qu'on se souvienne de la discussion sur *rezat'*, « cut »). Selon Dobrušina, Paillard (2001), la forme schématique, c'est-à-dire, l'identité sémantique propre de *bit'* dans la structure « X *bit'* Y », son scénario abstrait, est la suivante :

« X est cause d'un certain type d'altération de Y, dont les modalités dépendent des propriétés de Y »⁶⁷

La différence cruciale est que le verbe *bit'* n'a pas d'inscrit en lui l'idée de changement d'état radical pour l'objet que *break* implique forcément. *Bit'* est proche du sémantisme du lexème français « coup » (D. Paillard); il lexicalise plus un point d'impact qu'un changement de situation. Par conséquent, le russe ne peut pas utiliser le verbe *bit'* et sa version en *po-* (*pobit'*) pour désigner l'événement singulier suivant :

126) **On pobil butylku* : Il a cassé *une* / *la* bouteille.

Mais avec l'objet au pluriel ou un collectif (« la vaisselle »), *pobit'* devient possible :

127) *On pobil butylki* / *posudu* : il a cassé *les* bouteilles / *la* vaisselle.

L'analyse que propose Camus de cette contrainte étrange est extrêmement intéressante. Voici le raisonnement : l'objet *butylka*, « bouteille », a déjà en lui la propriété « cassable », il contient déjà une idée d'altération nécessaire, hors toute mise en relation avec un verbe : une

⁶⁷ Le scénario proposé par les auteurs est en fait plus complexe, je le simplifie pour conserver l'essentiel de l'analyse.

bouteille se présente entière ou en morceaux⁶⁸. Selon Camus, du fait de cette propriété intrinsèque de *butylka*, le verbe doit porter une trace de cela; or *po-* n'est pas un bon candidat à cette fonction car il est « seulement actualisateur de circonstances spatio-temporelles » : comme pour *podat'* ci-dessus, *po-* ne peut actualiser que le « geste », le « coup », qui consiste à envoyer la bouteille par terre ou à donner des coups de pied dedans, par exemple (*bit'* ne lexicalise qu'un impact) ; pour obtenir l'interprétation souhaitée (« casser une bouteille » = « faire subir à la bouteille un changement radical de son aspect, de « entière » à « en morceaux »), *po-* est en quelque sorte trop « faible » ; il faut un préverbe qui ait d'inscrit dans son sémantisme propre cette idée d'éparpillement, de morcellement absente du verbe *bit'* : le préfixe approprié est *raz-* (*razbit' butylku* = « casser une/la bouteille »), qui intègre un sémantisme de dispersion⁶⁹. L'impossibilité d'avoir **pobit' butylku* ne s'explique donc pas par l'observation des simples propriétés (extralinguistiques) de l'objet corrélées à une information de type « atélité » que coderait *po-*, mais par la combinaison impossible des scénarios de *bit'* (la base verbale), du préfixe *po-* et du singulier sur *butylka*. En revanche, le pluriel sur *butylki* rend *pobit'* possible : le pluriel ne désigne pas tant les quantités de bouteilles qui ont radicalement changé de nature (ce que rendrait de façon plus efficace le préverbe *raz-* : *razbit' butylki*) que la « quantité de procès » concernée ; la pluralité a pour effet de dissocier le procès *pobit'* de *butylki* ; la pluralité neutralise en quelque sorte le sens de cassage irrémédiable, *butylki* devient « mesure (sic) définissant dans l'espace l'extension de la notion *bit'* ». (Camus 1998 :108) *Pobit'* signifie en somme : « il y a eu cassage de bouteilles » ; ma paraphrase en français utilise une construction à verbe léger ; malheureusement, à cause de la lexicalisation forte de la notion de changement radical d'état pour l'objet inscrite dans le lexème anglais *break*, aussi bien **have a break* que **have breaks of the bottles* sont agrammaticaux.

Il n'est pas étonnant que le même verbe *pobit'* convienne très bien avec un NP comme *žena*, « femme, épouse » :

128) *Pobit' ženu* : battre sa femme.

Žena, contrairement à *butylka*, « ne détermine pas hors temps le procès *bit'* » (une femme n'est pas de l'ordre du « cassable » ou « battable ») ; *žena* est simplement « entité de l'espace

⁶⁸ L'auteur qui s'est intéressé de la façon la plus convaincante aux propriétés « événementielles » des NP pour l'anglais est Pustejovsky (1991, 1995), avec sa structure qualia (cf. chapitre 6).

⁶⁹ Voici quelques exemples avec le préverbe *raz-* : *razojtis'* : « se disperser, pour un groupe », à partir du verbe simple *idti*, « aller » ; *razrezat'* : « couper en morceaux », à partir de la base verbale *rezat'*, « couper ». etc.

en liaison avec laquelle le procès *bit'* se réalise comme un événement dans le temps » (Camus 1998 :108). Par contre, une épouse peut malheureusement être rouée de coups au point qu'on la laisse quasiment pour morte ; pour exprimer cela, le russe doit changer de préverbe : *izbit' ženu (do polusmert)* : « battre sa femme (jusqu'à la laisser pour quasi-morte) ».

Voici en conclusion l'hypothèse élargie de Camus sur *po-* :

- La notion exprimée par le composant verbal (*bit'*, *dat'*) est « envisagée du point de vue de son extension spatio-temporelle » : le geste (*dat'*), les bouteilles ou la femme comme objets localisés (la cible de l'impact présupposé par *bit'*) ;

- « Cette notion ne peut se réaliser qu'au travers de son avènement dans le temps, c'est-à-dire sous la forme d'un événement. » (*ibid.* :109)

On comprend mieux pourquoi le préverbe *po-* sert de perfectif à de si nombreux verbes ; son sens abstrait est minimal, comparé à d'autres préverbes: *po-* dit simplement que tel procès se réalise sous la forme d'un *événement*. Qui dit événement dit agent responsable de l'événement, ce qui explique l'impossibilité de *po-* dans certaines combinaisons, comme le note Camus (110) :

129) *Derevja, *posypannye jablokami* :
Arbres, *po*-répandus pommesINSTR
« Des arbres couverts de pommes »

130) *Derevja, usypannye jablokami* :
Arbres, *u*-répandus pommesINSTR
« Des arbres couverts de pommes »

La forme *posypannye* (à partir du verbe *sypat'*, « déverser, répandre, etc. »), qui existe par ailleurs, n'est pas possible dans ce contexte car aucun agent n'a pu mener à bien l'événement consistant à couvrir l'arbre de pommes. Il faut changer de préverbe : *u-*, avec sa sémantique de l'efficacité du procès (Paillard) mesurée exclusivement sur l'argument interne direct, convient tout à fait. *Po-* est en revanche possible dans :

131) *Alleja, posypannaja peskom* :
Allée, *po*-répandue sableINSTR
« Une allée sablée (couverte de sable) »

Qui dit allée sablée dit forcément sableur, donc événement actualisant le sable sur l'allée. L'analogie est frappante avec les contraintes régissant la construction à verbe léger de l'anglais :

132) **The ball had a roll down the hill.*

133) *The children had a roll down the hill.*

Je propose d'analyser *have / give a N* de la même façon que *po-* verbe : les deux formes font exister un procès dans l'espace-temps en actualisant seulement ses propriétés événementielles. Par *have/give*, les N déverbaux *a swim, a roll, a smoke, a push, etc.*, accèdent à une existence singulière (grâce à l'article *a*) et événementielle ; la différence avec le russe est dans le fait que la présence d'un objet créé invalide la structure anglaise : **he had a build of the house* n'est pas recevable car on aurait deux « Mesures », un événement existant deux fois en sorte, alors que la phrase ne vise pas à dire cela : l'objet *the house* suffit à faire exister l'événement, le verbe simple suffit (*He built a house*). Le russe dit, au contraire, *on postroil dom* (avec *po-* résultatif simple) de façon banale, pour souligner l'accès à l'existence spatio-temporelle de la maison ; mais il peut dire aussi *on vystroil dom*, avec le préverbe *vy-*, dans le sens plus précis d'« ériger, d'édifier une maison particulière » (s'il est question des réalisations d'un architecte, par exemple). Un fait saillant est que *postroit'* sert de perfectif au verbe *stroit'* (« construire ») dans beaucoup de ses sens non spécialisés : « construire le communisme ; une hypothèse ; un exposé » ; etc. *Vystroit'* est en revanche descriptivement plus précis : il convient pour décrire l'édification d'un bâtiment ou d'un système (de gouvernement par exemple) élaboré. L'analyse de *po-* par Camus explique bien ce fait : *po-* actualise simplement un procès, qui se résume, dans le cas de la base verbale *stroit'*, « construire », comme : « actualiser l'événement de type assemblage de matériaux d'une maison ». De là on arrive à l'interprétation : « construire la maison, la maison existe comme objet construit ».

Pourquoi alors *po-* a-t-il si souvent aussi ce sens délimitatif (« faire quelque chose pour un certain temps ») ? Flier (1985) avait déjà noté ces propriétés particulières de *po-*, non pas préverbe dérivationnel mais délimitatif. Il écrivait que dans cet emploi, l'activité (*po-*Verbe) est mesurée en termes de temps ; il s'agit de « rendre le potentiellement infini fini en une certaine occasion », ce qui est une intuition excellente. L'activité verbale est mesurée / évaluée en termes de temps, comme le nom indéénombrable (*mass noun*) est évalué en terme de mesure de quantité. Au fond, « lire un peu pendant une heure » (*počitat' cas*) a une vie

propre que mesure « deux heures », ce n'est pas un trajet vers deux heures de lecture. L'activité s'arrête lorsque l'événement est totalement mesuré, et cet événement est généralement jugé court car en général on ne lit pas d'affilée toute une vie sans interruption (mais il est possible de dire : *on porabotal desjat' let na ètom zavode, potom...* : « il a travaillé dix ans dans cette usine, ensuite »...). J'aboutis à la conclusion suivante : il faut élargir la notion de Mesure, qui dépend du préverbe utilisé. Avec *po*-Verbe, on se situe plutôt dans une logique de télélicité / bornage (Depraetere 1995), tandis qu'avec des préverbes descriptivement plus précis comme *vy*- ou *na*-, on est dans une logique de télélicité/quantisation. Mais cette distinction, pour utile qu'elle soit, est loin d'épuiser les potentialités sémantiques innombrables des préverbes russes. Je diffère cette question jusqu'au chapitre suivant.

Il est temps de conclure. On comprend à présent pourquoi la tradition russe n'a pas eu recours à la méthode anglo-saxonne de décompositions en prédicats primitifs (*CAUSE BECOME <STATE>*) ou aux notions de thème incrémental/objet plus ou moins affecté, Mesure de l'objet direct, etc. : le verbe russe rend littéralement sa structure visible dans la combinatoire « préverbe + verbe composant + objet », le choix et l'interprétation de l'objet étant régulé directement par le choix du préverbe avec ses propriétés sémantiques propres. Le verbe anglais, de par son « dénuement » morphologique (il s'agit d'une unité monomorphématique la plupart du temps), se prêtait naturellement à des méthodes visant à enrichir sa structure. Cela dit, la « visibilité » du verbe préverbé russe ne va pas de soi non plus : l'enjeu consiste à énoncer les propriétés sémantiques abstraites de chacun des éléments entrant dans la composition, et c'est un travail difficile au vu de la polysémie extrême des verbes préverbés, dont on va immédiatement percevoir l'ampleur. Pour autant, je pense qu'il est possible de rendre compte des phénomènes de l'anglais et du russe en des termes assez similaires : au-delà des différences non négligeables de surface, je souhaite trouver des notions convergentes dans l'analyse et les mécanismes grammaticaux en jeu. Je suis obligé à ce stade de me défaire des notions aspectuelles traditionnelles (plus ou moins affecté, Mesure, thème incrémental, etc.), non pas que celles-ci n'existent pas - elles ne sont à mes yeux que des notions interprétatives que l'on constate de façon *post hoc* -, mais je pense qu'elles ne sont pas les notions directement impliquées dans l'analyse des mécanismes complexes observés ; elles n'expliquent pas les nombreuses alternances argumentales relevés, du type *spray/load*, pour ne citer que la plus connue de toutes (dont il va être question bientôt) ; autrement dit, elles ne sont pas des *primitives* corrélables directement à des modifications syntaxiques, ce qui est au fond tout l'enjeu de cette recherche.

Une fois la discussion terminée sur les alternances de type *spray/load* et leur réalisations en russe, dans le chapitre suivant, je verrai que les recherches les plus récentes dans le domaine anglais, sur non plus « l'aspect sémantique » mais sur la « composition » ou « structure événementielle »⁷⁰ des prédicats, se rapprochent des mêmes recherches menées sur le verbe russe. Les deux, dans le cadre de théories certes différentes, ont pour objectif de mettre au jour les mécanismes grammaticaux responsables des alternances constatées, et seule une analyse serrée du verbe, de la base verbale⁷¹ et des alternances syntaxiques et argumentales qui en sont la conséquence, peuvent expliquer ces phénomènes. Ceci implique une redéfinition du lexique, l'inclusion de celui-ci dans un niveau d'analyse linguistique régulé par des principes grammaticaux et conceptuels au moins aussi complexes que celui de la syntaxe. (Levin et Rappaport Hovav, Pustejovsky, Croft, Ramchand pour l'anglais ; Krongauz, Dobrušina, Paillard, pour le russe).

Je termine ce long chapitre par la contribution de l'objet direct dans la construction aspectuelle, que j'ai souvent abordée mais pas analysée en détail.

5. La question de l'objet direct dans l'approche aspectuelle de classification des VPs.

Les théories qui viennent d'être discutées accordent une place importante à l'argument aspectuel « distingué », l'objet direct, à la fois dans les classifications proposées et dans le mécanisme de régulation des alternances entre les arguments. J'examine les arguments pour et contre cette théorie de l'argument aspectuel distingué, en particulier le statut de l'accusatif dans la construction de la télicité (Kratzer 1998, 2000, Kiparsky 1998). Cette discussion me permettra d'aborder, dans le chapitre suivant, la question controversée des rapports entre construction de la télicité et alternances argumentales dans la fameuse classe des verbes de type *spray/load* en anglais. J'examinerai en particulier cette alternance en russe, où aucune des notions aspectuelles généralement avancées pour l'anglais (affectation, thème holistique ou incrémental) ne figure directement.

J'ai déjà établi qu'il n'est pas possible d'assimiler les notions de télicité et de thème incrémental ; certains thèmes incrémentaux se trouvent dans des configurations atéliques. On se souvient des exemples de type *he baked the cake for / in two hours*. Chez Dowty (1991), un

⁷⁰ *event composition* ou *event structure*.

⁷¹ L'anglais utilise les termes de *root* ou *constant*.

seul proto-rôle est aspectuel, le thème incrémental, et il est presque exclusivement réalisé par l'objet direct ; chez Tenny, ce dernier est le seul argument qui peut être une Mesure explicite (mais tous les objets directs ne sont pas des Mesures). Le thème holistique de Dowty (le Trajet-Terminus de Tenny) est également aspectuel, mais il n'est pas réalisé par l'objet direct. Sachant donc que tous ces modèles (y compris ceux de Krifka et de Filip) attribuent à l'*objet direct* un rôle capital, on est en droit de se demander si l'assignation de celui-ci ne serait pas largement aspectuel. Certaines langues semblent confirmer cela.

C'est un fait connu que les objets directs n'ont pas un rôle thématique commun, à la fois dans une même langue et translinguistiquement. Le trait accusatif est ininterprétable *a priori*. Mais certains auteurs défendent l'idée d'une théorie aspectuelle de l'assignation de l'objet direct en tirant parti du fait que dans certaines langues, l'alternance accusatif/partitif reproduit la distinction télique/atélique. C'est le cas de Kiparsky, Borer (1998) pour le finnois, Kratzer (2004) pour le finnois, l'allemand. En finnois, l'objet *karhua*, « ours » dans 134), est marqué par le cas partitif et la phrase est atélique, tandis que l'objet *karhun*, « ours », dans 135) porte le cas accusatif et la phrase reçoit une interprétation télique⁷² :

134) *Ammuin karhua* : *I shot at a/the bear*. (partitif)

135) *Ammuin karhun* : *I shot a/the bear*. (accusatif)

Dans ces deux exemples, une alternance des cas est corrélée à une différence d'*Aktionsart*. Il faut simplement préciser ce que l'auteur entend par « télicité », qui n'est pas la même chose que la quantisation algébrique de Krifka. Je présente rapidement la notion de télicité défendue par Kratzer car elle ressemble fort à l'idée qui s'en est dégagée dans la discussion précédente sur l'alternance verbe léger/verbe plein de type *give a push / push*, et *po*-Verbe en russe. Pour Kratzer, un verbe d'Accomplissement (comme *shoot* en anglais) a la propriété qu'elle nomme « nécessité de culmination effective »⁷³ : une fois le trait [télique] appliqué par conjonction, la phrase devient vraiment télique au sens où elle l'entend ; l'Accomplissement *shoot* reçoit la Forme Logique suivante et le commentaire :

« Accomplissement: *Shoot* – [*shoot-at* (x) et [*culminate* (x) → *hit* (x)] :

⁷² Kiparsky (1998) utilise les termes de (*un*)*bounded* et *unbounded*, que je choisis de traduire par (a)télique car il s'agit ici d'une propriété du VP, et afin d'éviter une confusion supplémentaire.

⁷³ *culmination requirement*. En français on parlerait sûrement de verbe « potentiellement télique ».

Pour souligner le caractère relatif de la culmination, le prédicat conceptuel-logique “*culminate*” [dans la formule ci-dessus] porte sur le seul argument objet direct. »⁷⁴
(Kratzer 2004 :391)

Cette notation signifie qu’un Accomplissement vendlérien ne devient vraiment télique qu’une fois le deuxième conjoint [« *culminate* » → *hit*] instancié. Il ne s’agit pas d’une quantisation algébrique à la Krifka, mais d’une télicité relative. Ce trait télique vérifie alors le trait ininterprétable [accusatif] sur l’objet : c’est en ce sens que l’objet direct marque la télicité. L’idée qui ressort est que dans le lexique, le verbe *shoot* est indifférencié entre *shoot-at* (potentiellement télique) et *shoot* (effectivement télique): s’il est inséré dans la computation syntaxique sous la forme *shoot* + objet direct (accusatif), il est télique. Sinon, l’anglais choisit la construction prépositionnelle à sens conatif (*shoot at*) et le finnois, le partitif.

Cette distinction est importante: on se souvient que pour Krifka, un prédicat quantifié est un prédicat qui ne contient pas des sous-événements de même nature que l’événement principal exprimé par le prédicat dans sa dénotation. On se souvient des problèmes insurmontables posés à la théorie par les verbes russes avec le préverbe *na-*, verbes cumulatifs mais quantifiés (car perfectifs). D’après Krifka, les prédicats suivants ne seraient pas quantifiés mais cumulatifs car le prédicat *knit mittens* a des sous-événements de même nature dans sa dénotation ; or, ces trois prédicats régissent positivement aux tests de télicité généralement admis (*in x time*) :

136) *She knit wonderful mittens for three days / in less than three days.*

137) *We cooked the egg in/for five minutes.*

138) *She cleaned the house in/for two hours.*⁷⁵

Pour Kratzer, ces prédicats sont téliques car les conditions de culmination sont vérifiées, activées par le contexte. On se souvient qu’en russe ce phénomène est général et falsifie largement la notion des verbes perfectifs comme prédicats quantifiés; que l’événement soit rapporté au perfectif ou à l’imperfectif, il est télique au sens de Kratzer, télique et borné au sens de Depraetere (1995) :

139) *Dva časa on mylsja*¹: Pendant deux heures il s’est lavé.

140) *On vymylsja*^P *za dva časa* : Il s’est lavé en deux heures.

⁷⁴ To account for the relativity of culmination, the logical-conceptual predicate “*culminate*” is relativized to the direct object argument.

⁷⁵ Ces exemples sont empruntés à Kratzer.

Je partage totalement cette notion de télélicité largement assouplie, qui montre encore une fois qu'il s'agit bien d'une propriété des phrases. Dans d'autres cas, la culmination n'est pas une simple condition construite dans le contexte mais est impliquée par le lexème verbal lui-même : les verbes anglais *kill*, *break*, des Achèvements vendéliens, sont toujours téléliques. Il n'existe pas d'alternance conative pour ces verbes en anglais (**break at / *kill at*). Kratzer, Kiparsky voient dans le finnois une illustration optimale du rôle que l'objet direct a à jouer dans l'énoncé des conditions de culmination d'un prédicat. La classification des verbes dans cette langue est traversée par l'alternance accusatif/partitif ; le partitif représente, dans la FL de Kratzer ci-dessus pour *shoot*, le premier conjoint (l'Accomplissement avec la culmination comme simple condition), et l'accusatif, le second conjoint (l'Accomplissement avec sa culmination effective). Kiparsky donne la liste suivante des verbes finnois selon le cas qu'ils régissent :

- « Accusatif : → *buy, take, drop, carry out, lose, find, accept, etc.*
 Partitif → - États psychologiques: *despise, admire, be interested in, envy, love, avoid, thank, etc.*
 - Verbes intensionnels: *try, ask for, imitate, think about, massage, rub.*
 - Verbes de contact: *swing, shake, rock, touch, nod, etc.*⁷⁶

Beaucoup de verbes alternent en induisant un changement de sens ; Kiparsky donne les exemples suivants, résultatifs :

- 141) *Jussi maalas-i talo-n* (punaise-ksi)
 Jussi painted house-ACC (red)
 142) *Jussi maalas-i talo-a* (punaise-ksi)
 Jussi painted house-PART (red)

La phrase 141) a un sens résultatif: la maison devient rouge suite à la peinture qui y est appliquée, le prédicat second fournit la condition de culmination réalisée pour cet Accomplissement : l'interprétation est *they painted the whole house red*, et « maison » est à l'accusatif. 142), avec le cas partitif sur « maison », est atélique et reçoit un sens progressif (*he was painting the house red*). Ce qu'il y a de remarquable en finnois, contrairement à l'anglais, est que même les États sont concernés : par composition syntaxique, des verbes statifs comme *lie* (« être couché ») et *love* (« aimer ») peuvent régir l'accusatif.

⁷⁶ Cette liste d'exemples est adaptée de Kiparsky. Il est intéressant de constater que les verbes ici énumérés, qui prennent le partitif en finnois, se construisent majoritairement au moyen de cas obliques en russe (génitif, datif, instrumental, locatif) ; une alternance entre cas accusatif et instrumental est systématique pour les verbes de contact.

143) *Äiti makas-i lapse-nsa kuoliaa-ksi*
 mother lie-PAST childACC dead

144) *Rakast-i-n te-i-dä-t rappio-lle*
 love PAST youACC into-ruin

Le sens obtenu pour ces deux phrases est: pour la première, littéralement, « *the mother lay her child dead* », en anglais correct, *she killed her child by lying on top of it*, et quelque chose comme « *I loved you into ruin* » pour la seconde, difficilement interprétable en anglais (*I destroyed you from too much loving*). L'argument qui reçoit le cas accusatif est celui qui est directement affecté par le changement, celui donc qui permet d'évaluer la télicité de la phrase. Kratzer note enfin que les verbes *kill* ou *buy*, prototypes du verbe télique (Achèvement) en finnois, n'impliquent pas de culmination et peuvent être suivis du partitif, avec un sens progressif :

145) *I killed just bear-PART (= I was just killing the bear).*

L'impression qui se dégage est que le rôle joué par l'imperfectif en russe est porté par le partitif en finnois ; nous retrouvons encore une logique proche de celle des langues qui ont le morphème antipassif avec l'objet « dégradé » à un cas oblique. On se souvient du cas de *break* en anglais et de *bit'* en russe : si *break* est forcément télique en anglais (**break at est* fortement agrammatical, ainsi que tout autre composition enrichie du type **he broke the plates off the table*), *bit'* en russe est un verbe atélique : *on b'ët posudu (he breaks the dishes)* n'implique qu'une force transmise à la vaisselle et un point d'impact ; la notion de « casser » la vaisselle en morceaux, inhérente au sens de *break*, n'est construite qu'au moyen du préfixe *raz-* (*on razbil posudu*). D'une langue à l'autre, les conditions générales de « télicité » attachées aux items lexicaux changent, mais une chose demeure : les langues ont les moyens, divers (forme simple/progressive en anglais ; accusatif/partitif sur l'objet en finnois ; verbe perfectif préverbe / verbe imperfectif non préverbe en russe), de souligner le statut différent du rapport verbe-objet, ce qui a des répercussions évidentes sur l'aspectualité de la phrase.

L'accusatif en finnois a une distribution étroite, à en croire les auteurs : le partitif est un cas par défaut. Sur ce point, le russe est bien évidemment différent: il est impossible de corréler accusatif et télicité en russe (un simple Etat prend normalement l'accusatif, le cas par défaut) ; le russe ne connaît pas d'alternance de cas semblables aux exemples finnois (*shoot / shoot at the bear*) qui reposerait sur une différence de cas. Ce qui manque cruellement à ce stade de la discussion est une théorie solide de l'assignation du cas accusatif, ce qui n'est pas mon

objectif ici. Pour Kratzer, cette distribution limitée de l'accusatif en finnois s'explique si celui-ci est la version ininterprétable de [télique] sur le nom (l'objet direct). En revanche, pour un petit nombre de verbes (ceux qui impliquent nécessairement la culmination, les « Achèvements purs »), l'accusatif est obligatoire. Le verbe finnois *win* n'est jamais suivi du partitif, par exemple.

Il convient malgré tout de relativiser ce rapport entre objet accusatif et télicité. Kiparsky fait plusieurs observations très intéressantes: il note que la télicité et le « bornage »⁷⁷ ne doivent pas être assimilés. Il existe en finnois une classe de verbes « bornés atéliques »⁷⁸ dont l'objet prend l'accusatif ; ce sont des verbes statifs pour la plupart, appelés dans la littérature « quasi-résultatifs » :

146) *Omist-i-t nämä talo-t vuode-n*
 ownPAST theseACC housesACC yearACC
 « You owned these houses for a year. »

Les verbes de relation (comme *own*), de savoir, de perception, prennent l'accusatif, mais pas les verbes d'émotion, qui prennent le partitif. La notion cruciale est ici non pas la stativité ou la limite (le *telos*) mais la « gradabilité » ou « scalarité »⁷⁹ : on peut aimer, admirer, etc. quelqu'un ou quelque chose plus ou moins (partitif), mais on ne peut pas posséder ou savoir quelque chose plus ou moins : on le possède ou on ne le possède pas, etc. (accusatif). C'est tout du moins ce qui est conceptualisé en finnois par l'emploi de l'accusatif avec ces verbes. C'est encore cette notion de « gradabilité » qui explique l'observation suivante : Kiparsky (et Kratzer) remarquent qu'une expression adverbiale de mesure ou de degré (du type *for x time*) peut fournir malgré tout une condition de culmination. Dans la phrase anglaise avec *push*, l'adverbial *for two hours* dit que l'événement *push the cart* a culminé (est donc en un sens – assoupli – télique) dans un espace limité à deux heures. Pour Kiparsky, ce n'est pas un accident si un grand nombre de langues, comme le finnois (c'est le cas dans 146) utilisent justement l'accusatif pour ces adverbiaux. C'est également tout à fait vrai du russe. L'accusatif sur ces expressions de mesure/de durée fournit l'élément délimitant (la culmination). Dans ce cas, l'accusatif impose une culmination, non pas au sens de la Mesure de Tenny (qui est une mesure incrémentale qui ne concerne que l'objet direct) mais au sens de la propriété vraie d'un événement qui culmine en fonction de la propriété d'avoir duré tant de

⁷⁷ *boundedness*.

⁷⁸ *bounded atelic verbs*.

⁷⁹ *gradability*.

temps, donc le « bornage ». Il est frappant qu'en russe, les adverbiaux de type *in x time* et *for x time* utilisent tous deux l'accusatif (*dva časa*, « pendant deux heures » / *za dva časa*, « en deux heures ») ; en revanche, les adverbiaux de temps qui ne dénotent pas une durée ne sont pas à l'accusatif :

147) *On exal dnëm* : il voyageait de jour (instrumental)

148) *On žil pri Staline* : il vivait à l'époque de Staline (préposition + locatif)

149) *On živët v Moskve s 2000 goda* : il vit à Moscou depuis l'an 2000. (préposition + génitif)

En termes syntaxiques, dans ce cas, la tête flexionnelle [télique] vérifie les traits de plus d'un DP (l'objet direct et l'expression adverbiale de mesure/durée). Pourvu qu'un trait ininterprétable [+ accusatif] soit accessible sur l'expression de mesure, la télécité / bornage se trouve construite. On se souvient qu'en russe, il existe un préverbe, extrêmement productif, *pro-*, qui commande l'accusatif sur l'adverbial de temps devenu un quasi-objet direct ; un très bel exemple de ce phénomène est fourni par Karcevskij (1927) pour illustrer le rôle transitivant des préverbes, *pro-* en l'occurrence :

150) « - *Polnote!* – *promolvila ona. Vy vsë smeëtes' da šutite¹, i prošutite^P tak vsju vašu žizn'.* – *Gm! Prošutit'^P žizn'!* *Novoe vyraženie! Ved' vy... upotrebili glagol šutit' – v smysle dejstvitel'nom.* »:

« Ca suffit! – déclara-t-elle. Vous ne faites que rire et *plaisanter*, et vous allez *plaisanter* comme ça toute votre vie. – Mm ! *Consommer sa vie à force de plaisanter!* Une nouvelle expression ! Vous venez d'utiliser le verbe 'plaisanter' dans un sens actif ! »⁸⁰

La base verbale imperfective simple *šutit'* est atélique et signifie « plaisanter » ; normalement, l'ajout du préverbe *pro-* construit un sens intervallique, pour souligner que l'activité désignée par « plaisanter » s'est étendu sur une période de temps spécifiée par un adverbial temporel à l'accusatif qui se construit directement, comme un COD :

151) *On prošutil vsë utro* : Il a plaisanté toute la matinée.

Il *pro-a-plaisanté* toute-matinéeACC

L'exemple de Karcevski révèle que le locuteur vient de créer un nouveau lexème avec le verbe *prošutit'* : *prošutit' vsju žizn'*, qui dans une interprétation normale voudrait dire « plaisanter pendant toute une vie », mais qui en vient à signifier ici « plaisanter sa vie », c'est

⁸⁰ L'exemple est tiré d'une nouvelle de Tourguéniev.

à dire, « consommer / gâcher sa vie à plaisanter ». Le rôle télécisant de l'accusatif sur un adverbial qui devient objet direct du verbe, ne saurait être mieux illustré ici ; cependant, ce rôle est une conséquence de l'effet du préverbe *pro-*, dont il va être question dans le chapitre suivant.

Il est temps de récapituler. Les données discutées ici suggèrent deux choses contradictoires en apparence : en finnois, l'accusatif ou le partitif sur l'objet direct sont directement corrélables à des différences aspectuelles (télicité / atélicité). Cependant, un examen approfondi a montré que la notion de télicité doit être considérablement assouplie, et ne doit pas être assimilée à la notion algébrique de quantisation (Krifka, Filip), sous peine d'être incapable de rendre compte des données du finnois. La généralisation intéressante concerne le rôle de l'accusatif : en finnois comme en russe, les expressions temporelles de mesure et de durée prennent également l'accusatif, et assignent à la phrase dans laquelle elles apparaissent des propriétés « quasi-téliques », c'est-à-dire, de bornage (« la propriété d'avoir culminé pour un intervalle de *x* temps »). Ceci est conforme à la conclusion à laquelle je suis arrivé dans la section précédente lorsque j'ai comparé les verbes « atéliques » de type *push*, etc., à leur version avec verbe léger (*give a push*), et lorsqu'il a été question du préfixe *po-* du russe : finalement, la solution de l'anglais, qui double le verbe simple (*push*) par une version plus « télique » (*give a push*), est certainement motivée par la nécessité de rendre explicitement bornée une situation qui ne le serait pas autrement. Après Kiparksy, Kratzer, on peut considérer que *have / give a V* est explicitement télique dans le sens où une expression de mesure à l'accusatif cachée domine la structure (*have a swim = have a swim for a certain period of time*) ; cette conclusion rejoint celle que j'ai développée à la suite de Camus pour le préfixe russe *po-*, dont la fonction est d' « actualiser les circonstances spatio-temporelles de l'événement » (*on poplavat časok* : « he had a one-hour swim »), qui rend la phrase bornée au sens assoupli de Kratzer.

Le problème est alors : à quoi sert la notion même de télicité si elle n'est conçue que comme un gradient qui va des verbes intrinsèquement téliques (*break, kill* en anglais) à des verbes qui ne le sont pas mais le deviennent au prix d'une transformation syntaxique (*have a swim / poplavat'*) ? Finalement, elle sert justement à cela : à pouvoir parler des activités *a priori* atéliques comme si elles ne l'étaient pas, à en limiter l'extensité à l'espace-temps du locuteur. Je m'explique : dans la réalité, on ne nage pas sans jamais s'arrêter (ce qu'une interprétation à la lettre des Activités de Vendler laisserait croire) ; un événement

extralinguistique comme « nager » est forcément borné ; on a parfois besoin de dire qu'un événement a « culminé » (est télique) non pas parce qu'il dénote nécessairement un point final au-delà duquel on sera obligé de constater l'épuisement du procès engagé (c'est la contribution de l'objet de type Mesure de Tenny), mais parce qu'il a la propriété d'avoir duré tant de temps et que c'est justement cela qui le rend « télique ». En somme, un verbe comme *break* sous-catégorise toujours son objet de façon telle qu'il implique que celui-ci ne peut pas ne pas changer son essence, alors que ce n'est pas le cas de verbes comme *push* ou *swim* ; pourtant, il faut bien avoir les moyens linguistiques de dire qu'une séance de nage a eu/a/aura lieu dans un temps limité (tout comme on doit pouvoir dire, à l'inverse, que casser un verre est quelque chose d'atemporel, d'itéré). La structure avec verbe léger (*He had a swim*) fait la même chose que ce que fait le verbe *break* vis-à-vis de son objet (*He broke a glass*). On comprend alors que la phrase **He had a break of a glass* est inutile, donc elle n'existe pas.

Je propose donc de réanalyser le terme « télique » ainsi : est télique tout prédicat (toute phrase, en fait) qui limite d'une façon ou d'une autre (par l'objet direct, par un complément de mesure/ de durée à l'accusatif, par enrichissement syntaxique) le procès en l'actualisant pour un espace-temps limité, celui du discours construit par la phrase. Dans ce cas, la notion de télicité n'est « que » représentationnelle, c'est-à-dire une notion interprétative, et non plus une notion primitive au sens où elle informerait de façon intrinsèque (comme chez Vendler et dans les modèles aristotéliens logicistes discutés jusqu'ici) les lexèmes verbaux. Je propose donc de conserver le terme de « télique », mais de le spécialiser dans l'expression d'une propriété intrinsèque de certains items lexicaux comme *break* ; dans tous les autres cas (l'accusatif des adverbiaux de durée, *po-* en russe), mieux vaut parler de « bornage », qui dénote une propriété entière de la phrase.

En tout cas, des notions plus larges qu'aspectuelles semblent être en jeu dans les possibilités ou impossibilités des combinatoires observées : je défendrai des notions appelées « quasi-aspectuelles » comme la notion de complexité événementielle⁸⁵ défendue par Levin et Rappaport Hovav (2005), notion intrinsèquement liée au sens « intime » du verbe. Une étude compositionnelle semble donc la seule issue possible pour arriver à une classification réelle des verbes, c'est-à-dire une classification qui puisse expliquer les combinatoires possibles pour tel ou tel verbe, et qui ne repose pas sur les notions aspectuelles traditionnelles de type affectation, télicité au sens de « quantisation », trop généralisantes. Mais il y a d'autres principes généraux cognitifs à dégager, ce que je ferai au chapitre 6.

⁸⁵ *Event complexity*.

Une conclusion générale des quatre chapitres qui ont précédé, consacrés à l'évaluation des modèles qui ont fondé la réflexion sur l'aspect sémantique ou *Aktionsart*, m'amène à considérer que l'utilisation directe de classes sémantiques basées sur les propriétés ontologiques des verbes (Vendler) pour construire une théorie des types aspectuels est vouée non seulement à la circularité mais parfois même à prédire des choses fausses. Il y a fondamentalement un défaut de raisonnement à faire du verbe *feed* un Etat habituel dérivé dans une phrase comme *He fed the cat every day last year* alors que de toute évidence les propriétés statives viennent des éléments de la phrase entière et non du verbe, qui reste toujours égal à lui-même. J'adopte au contraire la position de Smith 2003, qui reconnaît au final trois grands types de situations événementielles, mais à un niveau d'analyse supérieur, le seul qui soit véritablement linguistique et nous éloigne de l'ontologie : le mode du discours⁸⁶, celui des propositions entières et non du seul verbe. De façon intéressante, Smith utilise le terme d'« Eventualités » de Bach (ce qu'elle ne faisait pas en 1991), qui met en avant le caractère linguistiquement construit des types de situation. Sur ce seul paramètre du discours ou mode textuel, Smith dégage trois grands types de situations: les Situations (qui sont soit des Evénements soit des Etats), les « *General Statives* » (qui sont des phrases génériques, ressemblant à s'y méprendre aux Qualités et Propriétés ou aux Classes de Selivërstova pour le russe), et enfin les Entités abstraites (les Faits et les Propositions). Smith insiste bien que ce sont les propriétés de phrases et non de verbes. A ce niveau d'analyse, je n'ai aucune objection à considérer, comme elle le fait, qu'un *present perfect* (*We have already eaten dinner*) soit classé comme un Etat. La différence cruciale est qu'il ne s'agit plus ici d'une théorie de la coercion des types puisqu'on a quitté le niveau du VP, mais d'une reconnaissance que *have V-en* a effectivement un fonctionnement assimilable à un statif au niveau discursif, même si cela ne saurait tenir lieu de théorie de *have V-en*. Nous sommes là véritablement au niveau linguistique.

La question de ce que lexicalise exactement le verbe et VP peut donc être posée sur des bases autres, vraiment linguistiques, qui ne partent pas de l'idée préconçue que les primitives métaphysiques (temps, télicité, affectation, transition) sont forcément des critères qui vont se retrouver à ce niveau. C'est ce que je vais faire à présent : tenter de dégager les critères sémantiques pertinents que lexicalise le verbe. Le chapitre suivant commence cette investigation : il est entièrement consacré à l'alternance de type *spray/load* en anglais et en

⁸⁶ *Modes of discourse*, qui est d'ailleurs le titre de l'ouvrage de Smith.

russe, et sera l'illustration de cette réflexion renouvelée dont je parlais plus haut sur la préfixologie russe en lieu et place de l'aspectologie.

Chapitre 5 : l'alternance *spray/load* en anglais et en russe, de l'aspectologie à la « préfixologie ».

Dans ce chapitre, je propose de montrer plus avant le caractère épiphénoménal des notions aspectuelles en comparant les alternances de type *spray/load*, pour ne prendre que la plus célèbre dans la littérature anglo-saxonne, avec ses réalisations en russe. Cette discussion va me permettre de présenter les acquis de la recherche récente en russe sur les verbes préverbés (Dobrušina, Paillard, Mellina, 2001, dorénavant abrégé en D/P/M) et d'orienter la réflexion vers une autre façon de considérer les contenus sémantiques verbaux. L'objectif est de montrer qu'en russe, même s'il a partie liée avec la perfectivisation, le phénomène de la prévervation verbale déborde largement du cadre de l'aspectologie, en particulier des phénomènes de télécisation. Les chapitres précédents ont préparé le terrain à ce changement de perspective : je crois avoir démontré que l'équivalence entre perfectivisation et atélécisation/quantisation est inexacte et n'épuise pas la description du phénomène de la prévervation.

1. Télécisation et prévervation en russe.

C'est une idée très répandue dans une certaine littérature (anglo-saxonne) sur l'aspect en russe que le phénomène de la prévervation, qui rend une base verbale perfective, est motivée par la télécisation de cette base : jusqu'à une date récente¹, la prévervation était surtout traitée dans le cadre de l'aspectologie. Chez Smith (1991), on trouve, dans le chapitre de son ouvrage consacré au russe et écrit avec G. Rappaport, ces commentaires :

« L'ajout d'un préverbe à une base verbale en fait une base perfective. (...) Certains préfixes fonctionnent prioritairement pour indiquer le point de vue perfectif, alors que d'autres interviennent en plus au niveau de l'aspect sémantique. »² (Smith 1991 :316)

Werner (2000), dans un article passionnant sur le rapport entre cas, aspect et ergativité scindée, insiste également sur la fonction aspectuelle de perfectivisation des préverbes du russe ; en plus, ces perfectifs ont une nature profondément syntaxique :

¹ C'est-à-dire, avant les travaux sur la préfixation de Paillard (1991, 1993), Krongauz (1998), Zaliznjak (1995), etc.

² *Adding a prefix to a stem results in a perfective stem. (...) Certain prefixes function primarily to indicate the perfective viewpoint, whereas others involve situation type as well.*

« Nous avons établi sans le moindre doute que les perfectifs doivent être considérés syntaxiquement comme des petites propositions enchâssées (des prédications objet, ou prédicats seconds).³ » (Werner 2000 :182)

On pense aux particules vides de Hoekstra qui dominent les prédicats d'Accomplissement. Ceci revient à considérer tous les perfectifs du russe comme des constructions dont l'argument postverbal est constitué par une SC ; les phrases 1) et 2) reçoivent les structures suivantes :

1) *Pročitat' knigu* : lire le/un livre.

pro-lire livreACCUS

S(ujet) *Včitat'* [SC *knigu pro*-]

2) *Prospat' vsju noč'* : dormir toute la nuit,

pro-dormir toute-nuitACCUS

S *Vspat'* [SC *vsju noč' pro*-]

Ce type d'analyse traduit en termes syntaxiques simples l'interprétation sémantique résultative si souvent, et à juste titre, attachée au perfectif : c'est le rôle que remplit la prédication secondaire de Werner. La même idée était exprimée par Kiparsky et Kratzer : le préverbe russe est un marqueur explicite de télicité/bornage (contrairement à l'allemand, où le préverbe n'est pas forcément télique) ; *mutatis mutandis*, le préverbe remplit une fonction analogue à l'accusatif finnois. Pour Kiparsky, la distinction en termes de délimitation qui est exprimée par l'alternance partitif (sens atélique) / accusatif (sens télique), est exprimée sur le verbe en russe par l'opposition imperfectif / perfectif, avec la préfixation comme exposant principal de la perfectivation. Certains russisants comme Brecht ont même réduit le perfectif à une seule fonction : c'est un opérateur de « télicisation » (cf. chapitre 2, pp. 125-128). On se souvient de Filip pour qui le perfectif est opérateur de quantisation, c'est-à-dire qu'il a nécessairement des événements achevés dans sa dénotation. Il était alors inévitable que ces modèles confondent aspect-*Aktionsart* et aspect grammatical.

Comme le note Krongauz dans son étude remarquable de la préverbation en russe (1998), longtemps l'étude du préverbe et des verbes préverbés s'est faite selon deux axes séparés : celui de l'aspectologie (c'est le cas des auteurs mentionnés ci-dessus) et celui de la lexicologie (le préverbe sert avant tout à dériver de nouvelles unités lexicales à partir d'un verbe composant de base). Or, l'analyse exclusivement aspectuelle de la préverbation pose

³ *We have established beyond doubt that perfectives are to be taken syntactically as embedded small clauses (object predications, or secondary predicates).*

des problèmes empiriques redoutables pour l'analyse du russe (on l'a déjà vu dans la section précédente consacrée au préverbe *po-*) : comme le note Paillard, si la perfectivisation grammaticale, effectivement réalisée très majoritairement par la préverbation d'un verbe imperfectif simple, n'avait comme motivation que la télécisation/délimitation du verbe composant atélique – et, comme corrolaire, si l'imperfectivisation n'avait comme seule motivation que l'atélicisation –, on s'explique alors très mal au moins trois phénomènes :

1) Pourquoi le russe a autant de préverbes différents : il en a environ vingt de productifs, qui se combinent avec n'importe quel verbe de n'importe quelle classe (télique, atélique, statif) ; je choisis à dessein des verbes à thème incrémental, conjugués au passé⁴ : le verbe préverbé obtenu est le corrélat perfectif de l'imperfectif simple, que l'on obtient en retranchant le préverbe :

3) *On napisal pis'mo*: il a écrit une / la lettre.

Il *na-a-écrit* lettre

4) *On pročital knigu*: il a lu le / un livre.

Il *pro-a-lu* livre

5) *On sygral melodiju* : Il a joué un air de musique.

Il *s-a-joué* mélodie

Si la fonction aspectuelle unique du préverbe était la télécisation⁵, on se demande pourquoi celui-ci change selon le verbe composant utilisé. Un petit nombre devrait normalement suffire.

2) Pourquoi un même préverbe peut être aussi polysémique : si la corrélation télécisation / préverbation perfectivante était aussi centrale, il est difficile d'expliquer pourquoi un préverbe comme *na-* ou *pro-* (mais c'est le cas de tous les préverbes) peut être utilisé aussi bien pour téléciser que pour atéliciser un verbe : *napisat' pis'mo*, « écrire une lettre », est télique dans le sens où l'on suppose que la lettre écrite mesure la fin de l'événement. En revanche, *nakupit' knig* (« acheter un grand nombre de livres ») n'est ni télique ni atélique (dans le sens traditionnel du terme) ; c'est la fameuse énigme de quantisation : la seule chose que dit une phrase contenant ce prédicat est qu'une grande quantité indéterminée de livres a été achetée.

3) Enfin, ces notions aspectuelles (télécisation/atélicisation) ne concernent que le verbe aux modes finis : c'est majoritairement au passé qu'il est possible d'en apprécier la pertinence (accompli/inaccompli) ; or, la distinction perfectif/imperfectif transcende tout le système

⁴ Je note au passage que cette notion de thème incrémental est totalement absente de l'aspectologie russe.

⁵ Dans toutes ses versions : *boundedness*, *Measure*, *quantisation*, etc.

verbal du russe, y compris les formes non finies (impératif, infinitif, gérondifs et participes), pour lesquelles d'autres critères entrent manifestement en jeu ; on peut se reporter par exemple à la discussion de l'alternance perfectif/imperfectif au mode impératif. (chapitre 2, pp. 104-106)

Une fois ces prémisses présentées, je peux passer à l'analyse de l'alternance *spray/load* en anglais et en russe.

2. L'alternance *spray / load* en anglais.

Le problème initial, posé par Fillmore, vient de l'alternance syntaxique possible pour cette classe de verbes entre le thème et le lieu qui tous deux peuvent occuper la position d'argument postverbal (COD) :

- 6) *He loaded hay onto the truck.*
- 7) *He loaded the truck with hay.*

Très vite, cette alternance a été expliquée par des principes aspectuels. Chomsky (1975), Anderson (1971) ont corrélé ces réalisations actantielles différentes à des différences subtiles d'interprétation (malgré un sens vériconditionnel identique) qui tiennent au caractère totalement affecté de l'argument en position postverbale : dans 6), tout le matériau est engagé dans l'événement, dans 7) tout le camion est rempli, c'est la distinction entre le thème « holistique » et le thème « partitif » d'Anderson. L'idée de base est que l'effet holistique ou partitif est une conséquence directe de l'interprétation en termes d'« affectation » associée aux objets directs. La réflexion a concerné d'autres verbes : certaines alternances existent sans qu'aucune différence sémantique ne soit constatée (*hit*), d'autres alternances induisent au contraire une différence radicale d'interprétation (*break*), d'autres n'ont qu'une possibilité (*fill*).

- 8) *He hit the stick against the fence.*
- 9) *He hit the fence with the stick.*

- 10) *He broke the stick against the fence.*
- 11) *He broke the fence with the stick.*

- 12) *He filled the tank with water.*
- 13) **He filled water into the tank.*

8) et 9) ont le même sens vériconditionnel ; 10) et 11) décrivent deux réalités différentes (la clôture se retrouve cassée dans un cas, le bâton dans l'autre), et 13) n'est pas recevable. Comme le notent Levin et R. Hovav (2005 : 239), depuis Fillmore, le verbe en tant qu'unité lexicale n'a rien à voir directement dans ces alternances: c'est au contraire la structure syntaxique qui détermine la réalisation argumentale, d'où l'importance (démessurée) accordée aux notions aspectuelles et aux positions syntaxiques qui se retrouvent systématiquement et uniformément sémiotisées. Tenny (1994) envisage ces constructions dans le même esprit : l'argument réalisé comme objet direct interne est une Mesure, l'alternance est exclusivement régie par des principes aspectuels (cf. chapitre 4, pp. 211-212).

Dowty (1991) aborde la question sous un jour nouveau ; il trouve dans ces alternances la confirmation de sa théorie des proto-rôles : l'argument qui a le plus d'implications (présuppositions) liées au proto-rôle de patient (voir pp. 204-205) est l'objet direct, et celui-ci est un thème incrémental (soit le camion qui se remplit, soit le foin qui remplit le camion). Pour l'auteur, il y a là deux sens différents du verbe *load* ; il ne s'agit pas comme chez Fillmore d'une structure profonde unique qui dérive deux configurations de surface. Effectivement, il ne s'agit pas d'un phénomène de composition sémantique général puisque d'autres verbes à trois places (*hit*) ne connaissent pas cette alternance. Ce que semble dire Dowty est que les notions de thème incrémental (qui n'est chez Dowty qu'un des proto-rôles de patient, une présupposition parmi d'autres souvent attachée à l'objet direct) et de « holistique/totalement affecté/partitif » (Anderson) ont été confondues. Cela pose encore une fois la question de la (ou des) notion(s) qu'il faut invoquer comme primitive(s) pour la réalisation syntaxique des arguments.

Or, note Dowty, d'un verbe qui manifeste l'alternance à l'autre, les interprétations aspectuelles varient. En particulier, la notion de « complètement affecté / holistique » n'est pas la même dans le cas de *load* et dans le cas de *spray*, qui semblent pourtant former une classe naturelle. Cela tient au fait que les verbes dénotent des événements différents. Dans le cas de *load*, « charger », remarque Dowty, en général, on charge une entité pour l'emmener quelque part, la faire changer de lieu. Cette présupposition n'existe pas dans le cas de *spray* : en général, on étale de la peinture pour couvrir une surface, pas pour faire changer de lieu la peinture. Ainsi, face à la phrase:

14) *Mary completely loaded the truck with the hay,*

le jugement des locuteurs sera que l'événement est terminé lorsqu'il ne restera plus de foin, et ce, même si le camion n'est pas complètement rempli. La notion de thème holistique d'Anderson est reléguée au rang de simple phénomène interprétatif. Dans la phrase:

15) *Mary completely sprayed the wall with this can of paint,*

peu importe s'il reste de la peinture ou non dans le pot: l'événement est jugé achevé quand tout le mur est effectivement couvert. En conséquence, le prédicat *spray the wall with paint* peut être télique ou atélique, car rien n'empêche de passer plusieurs couches de peinture sur une porte, tandis que *load the truck with hay* est presque forcément télique car une fois l'espace du camion rempli de foin, on ne peut plus en ajouter. Conclusion de Dowty : la divergence d'interprétation en termes d'affectation de l'argument interne direct tient aux propriétés physiques du camion vis-à-vis du foin vs. de la porte vis-à-vis de la peinture ; c'est une différence non pas sémantique au sens dur, mais pragmatique. La preuve en est qu'avec des verbes d'une classe similaire qui alternent, aucune différence en termes de holistique / partitif n'est à noter :

16) *Empty water from the tank / empty the tank of water.*

17) *Strip bark from the tree / strip the tree of its bark.*

Dans ce cas, enlever l'eau du réservoir revient à vider celui-ci dans tous les cas (idem pour l'écorce et l'arbre), donc aucune différence aspectuelle n'est détectable entre les deux versions (le réservoir n'est ni plus ni moins vide dans un cas que dans l'autre). Dans le cas de *load* ou de *spray*, il est (physiquement) possible d'utiliser tout l'espace ou le volume d'un contenant ou d'une surface sans remplir tout cet espace ou ce volume. C'est pour cela qu'une différence aspectuelle est visible.

Le cas des verbes *fill* et *cover*, qui n'alternent pas, est différent mais explicable en ayant recours à des principes similaires :

18) *Bill filled the tank (with water).*

19) **Bill filled water (into the tank).*

Le thème incrémental ne peut être que locatif (*the tank*). L'explication que suggère Dowty a recours aux propriétés lexicales intrinsèques à ces verbes : la notion d'espace complètement

occupé ou recouvert est la partie essentielle⁶ du sens de ces verbes, contrairement à *load* ou *spray*, autant verbes de déplacement que de recouvrement/remplissage. Les critères ne sont tout à coup plus aspectuels : après tout, on peut remplir un réservoir à moitié, et la phrase **Bill filled water into the tank* devrait être normale sous cette interprétation. Pourtant elle ne l'est pas dans le langage adulte des anglophones. Cette discussion suggère donc qu'il faut chercher la cause de ces alternances possibles ou impossibles ailleurs, à savoir dans le lexème verbal lui-même. *Load*, par exemple, est une notion verbale complexe : il condense l'idée d'une charge, d'une entité pesante et de transbordement de cette charge. Il peut donc inclure deux participants : l'entité chargée et l'espace ou le volume chargé. La différence tient aux propriétés lexicales singulières de l'unité *load*, non à une grammaire qui lui préexiste.

Dowty en revient à l'idée initiale du thème incrémental (qui n'est pas, il faut encore le rappeler, synonyme de « totalement ou partiellement affecté » chez lui) : l'alternance est possible pour *load* et *spray*, avec le COD qui est le thème incrémental, car un changement est détectable dans les deux cas : un changement de lieu pour le foin (*load the hay*), un changement d'état pour le camion (*load the truck*). Cette possibilité d'un double changement de thème incrémental est (conceptuellement) jugée significative en anglais. Mais pour un verbe comme *put* dans *he put the book on the table*, une version de type **he put the table with the book* est irrecevable car on ne classe pas des types de tables selon qu'un objet y a été mis ou pas, alors qu'on peut faire une distinction entre un camion qui a été chargé ou pas, ou bien des murs selon qu'ils sont recouverts de peinture ou non.

L'alternance non significative du verbe *hit* en anglais s'explique par le fait que l'argument postverbal direct de *hit* est un proto-patient (« entité qui subit un contact ») mais n'est pas un thème incrémental : aucune conséquence aspectuelle banale n'est constatable (« totalement ou partiellement affecté ou non »), car le jugement des locuteurs ne dépend pas d'une partie de l'objet affecté : ce qui rend vraie ou fausse la phrase est la présence ou l'absence du contact entre la clôture et le bâton. Suivent le modèle de *hit* les verbes suivants, pour lesquelles la notion saillante est le contact: *strike, slap, bash, bang, pound, tap*, etc. ; ils peuvent faire alterner leurs arguments postverbaux, mais le sens reste le même :

20) *He struck his fist against the wall.*

21) *He struck the wall with his fist*

Le verbe suivant, au contraire, ne connaît pas d'alternance:

⁶ *the core part.*

- 22) *Swat the boy with a stick*
 23) **Swat the stick at/against the boy.*

Selon Dowty, un verbe comme *swat* décrit principalement la production d'un effet mental sur une victime, et cet effet est la motivation principale de l'agent pour réaliser l'action dénotée par le verbe. (Dowty 1991 :596). Le mouvement de l'instrument est secondaire. Avec un verbe comme *dash*, au contraire, ce qui est « profilé » est le changement de position de l'objet qui est déplacé, considéré comme projectile. Le lieu où l'objet atterri est secondaire, l'anglais traduit ceci linguistiquement en refusant à *the wall* la place de COD.

- 24) **Dash the wall with the water.*
 25) *Dash the water against the wall.*

Crucialement, Dowty reconnaît, au moyen de son proto-rôle de patient, que le rôle de l'argument interne direct peut être très différent : plus il est thème incrémental plus il est « aspectuel », mais plus il s'éloigne de ce prototype moins il l'est. J'ai utilisé ici la notion de « profil » du verbe, une notion largement utilisée en grammaire cognitive : ceci suggère que la généralisation concernant les réalisations des arguments postverbaux est ailleurs. L'examen du russe va dès maintenant fortement suggérer des notions alternatives aux notions aspectuelles.

Malgré toute la tradition « aspectuelle » de la littérature sur ces questions depuis Fillmore, Anderson, j'ai montré, m'appuyant sur les observations de Dowty, que les notions de « partiellement / complètement affecté » pour l'argument en place de COD sont secondaires et dépendent non pas de la construction syntaxique en soi, mais du profil (du sens intime) lexicalisé par le verbe et les implications (d'ordre physico-pragmatique) qui y sont attachées. Je poursuis cette investigation avec le russe, qui montre que les notions aspectuelles traditionnelles ne sont pas ce qui motive directement les alternances argumentales qui, elles, existent bel et bien.

3. Le russe et les préverbes dans l'alternance *spray/load*.

Le raisonnement est le suivant : le russe forme ses unités lexicales verbales de façon généralisée par la combinaison entre un verbe composant de base (ou base verbale, dorénavant abrégée en BV) et de ses vingt préverbes. Il est normal de penser que, si

l'alternance de type *spray/load* est réglée par des principes aspectuels, un petit nombre (idéalement, un seul) de ces préverbes va marquer formellement cette alternance de façon explicite ; et ce serait encore mieux si ces quelques préverbes s'étaient spécialisés dans le marquage de la lecture totale/holistique de l'argument interne direct. Malheureusement, ni la première ni la seconde hypothèse ne sont vérifiées.

C'était pourtant l'idée originale de Veyrenc (1968-1980): il existe en russe des préverbes « à effet syntaxique » ou préverbes forts dont la fonction est de marquer cela. Veyrenc voulait confirmer les thèses d'Anderson, Chomsky sur la notion de thème holistique/partitif en corrélant ces notions sémantiques à des principes constructionnels forts pour les verbes trivalents du russe. Dans les années 1970 il n'était pas question de petite proposition. Pourtant, dans son analyse de ces classes de verbes, Veyrenc a sans cesse recours à une notation qui y ressemble beaucoup. Je présente la thèse de Veyrenc, extrêmement intéressante, même si je la rectifierai ensuite par les acquis récents de la recherche.

3.1. Les données du russe : les préverbes « forts ».

Dans une série d'articles consacrés aux préverbes, Veyrenc étudiait ceux-ci sous l'angle de la syntaxe ; les titres sont éloquents : « Pour une grammaire syntagmatique des préverbes » (1980) ; « Expansion syntaxique et classement des préverbes » (1968) ; « Sur la double diathèse des énoncés translocatifs » (1976), etc. Il s'inscrit dans une longue tradition qui voit dans le phénomène de la préverbation une marque formelle de changement de diathèse pour le verbe composant, plus particulièrement, la marque d'une augmentation de la diathèse. Ce lien entre préverbation et transitivation, et le rôle de l'objet direct, se trouvait dès 1865 chez le grammairien russe Nekrasov :

« Le caractère prolongé de l'action *dočitat'* [« lire jusqu'au bout »] se présente à l'esprit non plus d'une manière générale et absolue, comme dans le verbe *čitat'* [« lire »], mais d'une façon précise, fixée par une limite, une fin comprise non pas dans le verbe ni dans le préfixe, mais dans *l'objet sur lequel s'exerce l'action* : dans un livre, dans un manuscrit, etc. En d'autres termes, dans le verbe *dočitat'*, l'action de *čitat'* perd le caractère absolu et indépendant de sa manifestation *par rapport à l'objet*. » (Nekrasov 1865 : 179, cité par Karcevski, 77 ; je souligne)

La liste est longue en russe de ces verbes devenus transitifs par la préverbation. S. Karcevski (1927) a systématisé cette approche ; voici quelques exemples qu'il proposait pour illustrer ce phénomène :

26) *verit'* : croire → *uverit'* (persuader) / *proverit'* (vérifier), etc.
xodit' : marcher → *isxodit' gorod* (arpenter la ville) ;
sidet' (être assis) → *prosidet' stul* (défoncer une chaise à force de s'y être trop assis) /
peresidet' grozu (attendre que l'orage passe, cf. anglais *sit the storm out*) ;
igrat' (jouer) → *vyigrat'* (gagner par le jeu) / *proigrat'* (perdre).

Pour ce qui nous concerne ici, à savoir les verbes qui présentent une variation dans les « valences de droite » sans changement du sens vériconditionnel, Veyrenc les rassemble sous le terme de verbes translocatifs⁷. Voici une liste non exhaustive de ces verbes, classés selon des critères sémantiques ; la première catégorie fait apparaître la même forme du verbe ; la seconde fait apparaître deux verbes différents, ou plutôt la même base verbale avec un préverbe différent :

- Première catégorie : le verbe ne change pas.

27a) *Sbivat' maslo iz smetany.*
 battre beurreACC à-partir-de crèmeGEN
 « Batta le beurre à partir de la crème. »

27b) *Sbivat' smetanu v maslo.*
 battre crèmeACC dans beurreACC
 « Batta la crème en beurre. »

28a) *Namazat' maslo na xleb.*
 tartiner beurreACC sur painACC
 « Tartiner le beurre sur le pain. »

28b) *Namazat' xleb maslom.*
 tartiner painACC beurreINSTR
 « Tartiner /enduire le pain de beurre. »

- Deuxième catégorie : le verbe change de par l'adjonction d'un préverbe.

29a) *Gruzit' drova na baržu.*
 charger boisACC sur pénicheACC
 « Charger le bois sur la péniche » (anglais : *load timber onto the barge*)

29b) *Zagruzit' baržu drovami.*
 za-charger pénicheACC boisINSTR
 « Charger la péniche de bois » (anglais : *load the barge with timber*)

⁷ Le terme « translocation » a une définition purement syntaxique selon Veyrenc ; il signifie « permutation non signifiante des actants de droite ». (Veyrenc 1980 :273).

Le préverbe *za-* semble signifier que la surface entière d'un espace, le volume entier d'un réceptacle, sont recouverts par une entité.

30a) *Darit' podarki druž'jam.*
 offrir cadeauxACC amisDAT
 « Offrir des cadeaux à des amis. »

30b) *Odarit' družej podarkami.*
 o-offrir amisACC cadeauxINSTR
 « Combler les amis de cadeaux. »

Le préverbe *o-* (variante *ob-*) semble signifier que la personne est entièrement affectée par le don ou la perte des objets. Je rajoute à cette liste le préverbe *u-*, qui joue souvent un rôle similaire :

31a) *Stavit' knigi na polku.*
 mettre livresACC sur étagèreACC
 « Mettre des / les livres sur l'étagère. »

31b) *Ustavit' polku knigami.*
 u-mettre étagèreACC livresINSTR
 « Recouvrir l'étagère de livres. »

L'observation de ces paires minimales appelle les remarques et commentaires suivants :

- Le russe est apparemment plus explicite que l'anglais car il semble utiliser des préverbes spécifiques (« préverbes à effet syntaxique », selon Veyrenc) dont la fonction est de marquer formellement les énoncés de type b) dans certaines classes sémantiques : c'est le cas dans 29b), 30b), et 31b). Ces classes d'énoncés, surtout ceux qu'il nomme les « énoncés translatifs » (exemples 28 et 29), nous interpellent puisqu'on y trouve justement les verbes de type *load / spray* qui présentent les mêmes alternances en anglais. Dans tous ces énoncés, le second actant est toujours à l'accusatif, tandis que le tiers actant se présente sous des régimes différents (souvent l'instrumental).

- Veyrenc confirme la différence sémantique constante entre les énoncés de type a) et ceux de type b) au moyen de l'opposition sémantique aspectuelle « holistique/partitif » qu'il emprunte à Anderson :

« L'énoncé de type a) correspond à la diathèse neutre, non marquée, tandis que l'énoncé de type b) exprime une signification spécifique (...) : marque d'*exhaustivité* touchant au matériau utilisé dans le cas des énoncés transformatifs, signification *holistique* se rapportant à l'étendue recouverte ou au volume rempli dans le cas des énoncés translatifs, *totalité* de l'engagement concernant la personne bénéficiaire dans le cas des énoncés transmissifs. » (*ibid.* : 254)

Ainsi, 27b) (*sbivat' smetanu v maslo* : battre la crème en beurre) présuppose que toute la crème a été changée en beurre, tandis que 27a) (*sbivat' maslo iz smetany* : battre le beurre à partir de la crème) n'implique pas cela. De même, dans 28b) (*namazat' xleb maslom* : tartiner le pain de beurre), la totalité de la surface du pain est recouverte de beurre, ce qui n'est pas nécessairement le cas dans 28a) (*namazat' maslo na xleb* : tartiner le beurre sur le pain). La péniche est comprise comme étant entièrement remplie dans 29b), ce qui n'est pas nécessairement le cas dans 29a). Une difficulté survient immédiatement : l'interprétation holistique de l'argument interne direct est parfois corrélée à un changement de préverbe (deuxième classe de verbes), parfois non (première classe). Veyrenc constate simplement que dans certains cas, cette alternance est en quelque sorte appuyée par le changement de préverbe, mais il n'en dit pas plus. Il faut néanmoins expliquer ce phénomène, et répondre à la question posée par ce classement : les préverbes « forts » *za-*, *ob-*, *u-*, sont-ils réellement un indice morphologique de cette différence sémantique ?

Veyrenc cherche ensuite à assigner deux structures différentes à ces paires d'énoncés. A cette asymétrie sémantique correspond une autre différence, syntaxique celle-là, entre les énoncés de type a) et ceux de type b) : dans les énoncés a), « la saturation de la troisième valence est obligatoire », tandis que la valence des énoncés de type b) « reste non saturée, puisque rien alors n'implique ni ne requiert la connaissance d'un tiers actant » (*ibid.* :254) :

29a) ?? *Gruzit' drova.*
 charger boisACC
 « Charger le bois »

29b) *Zagruzit' baržu*
*za-*charger pénicheACC
 « Charger la péniche »

Veyrenc déduit de cette propriété différente des deux constructions deux types de diathèse : les énoncés b) comportent une « frontière syntaxique entre leur second et tiers actant », ce qui n'est pas le cas de a). Il formule l'hypothèse suivante : les énoncés a) relèvent d'une diathèse d'*être*, les énoncés b) d'une diathèse d'*avoir*. Ainsi 29a) signifie-t-il « faire en sorte que le bois *soit* sur la péniche » ; c'est un *être* d'existence (« Il y a *x* sur *y* »), et 29b), « faire en sorte que la péniche *ait* le bois ». Le préverbe fort est *za-*, « spécifique de la diathèse d'*avoir* » pour les énoncés translatifs ; « la surface est totalement recouverte ou le volume totalement rempli

par la matière. » (*ibid.* :279). Il en est de même avec *na-* : 28a) signifie « faire en sorte que le beurre *soit* sur le pain », et 28b), « faire en sorte que le pain *ait* le beurre ». En revanche, dans ce cas, le préverbe ne change pas. Ainsi, la différence sémantique est-elle corrélée à une différence de comportement syntaxique : les préverbes *za-*, *ob-*, *u-* (il y en a d'autres) sont avant tout porteurs d'information structurelle (changement de diathèse). Cette diathèse d'*avoir* (énoncés b) suppose une constitution « polychrone », en plusieurs temps, par rapport à la construction synchrone des énoncés relevant de la diathèse d'*être* : crucialement, pour les énoncés b), l'accusatif de l'argument interne « ne peut être commandé que par le factitif sous-jacent », tandis que tous les termes du tiers actant ne peuvent être commandés que par la signification entière du lexème verbal « synthétiquement constitué et pris dans sa sémantique globale » (*ibid.* :262). En termes plus familiers (d'ailleurs Veyrenc lui-même traduit cela en termes Andersoniens), les énoncés de type b) sont constitués en deux périodes :

- ils ont une « prédication causative dominant l'ensemble du système » (*ibid.* :263), et
- une deuxième procédure fait intervenir la « copie d'un argument casuel (= notre sujet d'*avoir*) sur un argument vide de la phrase supérieure (la position d'objet de notre sème « factitif »). On trouve là une analyse qui a recours aux coquilles verbales (*VP-shells*) avant l'heure.

Fillmore, Anderson voyaient, pour les énoncés anglais du même type, des schémas casuels identiques et attribuaient les différences syntaxiques à des aménagements de surface différents. Ce que Veyrenc apporte de crucial à la discussion avec son analyse des énoncés russes est que :

- 1) l'intuition que les énoncés a) sont sémantiquement non marqués, intuitivement ressentis comme plus basiques en quelque sorte, reçoit une confirmation par l'analyse syntaxique ;
- 2) les verbes trivalents se ramènent finalement, moyennant une analyse du verbe en sèmes componentiels de base (*être / avoir*) dominés par une prédication enchâssante (son « factitif »), à des verbes bivalents : un verbe ne saurait comprendre plus d'un objet.

3.2. Les préverbes forts existent-ils vraiment ?

Cette analyse, pour remarquable qu'elle soit dans sa recherche d'effets sémantiques de base corrélés à des effets syntaxiques réguliers au sein d'une classe unique de verbes, pose des problèmes pour ce qui est de la notion de « préverbe fort ». La difficulté majeure qu'il y a à reconnaître leur existence est le phénomène de la *polysémie* généralisée des préverbes. Par

exemple, pour ce qui est des préverbes en cause ici, si on ne considère que *za-* et *u-*, les plus courants, les données sont plus complexes qu'il n'y paraît.

Je prends l'exemple du préverbe *za-*, convoqué dans l'alternance *spray/load* en russe. *Za-* a beaucoup d'autres sens qui n'ont strictement rien à voir avec la notion de « thème holistique ». Zaliznjak (1995), traitant de *za-* et commentant les travaux des cognitivistes russisants américains (Janda 1986, Levin, Flier 1985), explore l'hypothèse que tous les sens de *za-* découlent de métaphorisations successives du sens spatial premier. Le schéma cognitif pour *za-* est en gros : « mouvement d'un trajecteur vers le haut puis déviation par rapport à une droite » ; puis interagissent des éléments abstraits : la trajectoire impliquée par *za-* va derrière / contourne le domaine⁸, ou va dedans ou encore le contourne en englobant un morceau⁹. Au final, Zaliznjak identifie trois traits sémantiques principaux pour *za-* (je les donne, comme le fait l'auteur, en anglais et en lettres capitales):

- 1) spatial → BEHIND ; IN ; EDGE. + UP; DEVIATION + FAR.
- 2) déviation du spatial → COVER / HIDE / ANNIHIL < BEHIND.
- 3) plus spatial: BECOME / BEGIN < IN.

Voici quelques exemples ; la phrase contenant le verbe préverbé en *za-* est suivi d'une phrase avec le même verbe sans le préverbe :

- 32) *Sudno zaplylo daleko v more.*
Navire *za-a-*navigué loin en-merACC
« Le navire a dévié de sa course loin vers le large »
- 33) *Sudno plylo*
Navire a-navigué
« Le navire a navigué. »
- 34) *On zastelil stol skatert'ju*
Il *za-a-*étendu tableACC nappeINSTR
« Il a recouvert la table de la nappe. »
- 35) **On stelil stol > on stelil skatert'* : il a étendu la nappe.
Il a-étendu table > il a-étendu nappe
- 36) *On zabil ženu do polusmerti.*
Il *za-a-*battu femmeACC jusqu'à demi-mort
« Il a battu sa femme jusqu'à la laisser pour quasi-morte ».

⁸ *landmark*.

⁹ Je traduis ici de façon maladroite les représentations diagrammatiques des auteurs.

- 37) *On bil ženu* : il battait sa femme.
Il a-battu femme

Le *za-* qui nous intéresse ici est le second, détaillé ainsi par l'auteur :

III. COVER : *zastavit' komnatu mebel'ju*, « encombrer la chambre de meubles » ; *zabryzgat' plat'e černilami*, « éclabousser la robe d'encre » ; *zavešat' stenu kartinami*, « remplir le mur de tableaux », etc. Dans tous ces cas, la formation est transparente : « *za-*mettre chambre de meubles » ; « *za-*projeter robe d'encre » ; *za-*pendre mur de-tableaux ». Ce trait sémantique principal COVER se décline en trois « sens particuliers¹⁰ » :

FILL: *zalit' bak vodoj*, « remplir le réservoir d'eau », *zabit' golovu erundoj*, « remplir la tête de bêtises ».

CLOSE: *zakryt' dver'*, « fermer la porte » ; *zavalit' vxod kamnem*, « boucher l'entrée par une grosse pierre ».

HIDE: *založit' knigu*, « mettre un livre à un endroit tel qu'on ne le trouvera plus ». (Zaliznjak 1995 :143-185)

Pour ce trait sémantique saillant de *za-*, dont la notation COVER est censée fédérer les divers sens, on perçoit mal la connexion en termes aspectuels (« entité recouverte totalement/pas totalement ») entre les exemples prototypiques regroupés sous COVER et ceux regroupés sous HIDE, qui ont parfois le même verbe, en particulier :

- 38) *Založit' stol knigami.*
*za-*mettre tableACC livresINSTR
« encombrer la table de livres. »

- 39) *Založit' knigu kuda-to.*
*za-*mettre livreACC quelque part
« Mettre / fourrer le livre quelque part (de telle façon qu'on ne peut pas le trouver) »

Il se passe la même chose avec le préverbe *u-* ; même polysémie généralisée, et même emploi holistique ou pas holistique pour le même verbe ; le régime « normal » (accusatif + accusatif directionnel) de la phrase 41) ajoute le trait sémantique : « ranger soigneusement », qui n'a rien d'une notion aspectuelle ; d'où vient-elle ?

- 40) *Ustavit' polku knigami.*
*U-*mettre étagèreACC livresINSTR

¹⁰ *Submeanings.*

« Recouvrir l'étagère de livres. »

41) *Ustavit' vse knigi na polku.*

U-mettre tous-livresACC sur étagèreACC

« Bien (soigneusement) ranger tous les livres sur l'étagère ».

Enfin, n'oublions pas que le préverbe *na-* dans *namazat'* (phrases 28a et 28b) est tout à fait capable de traduire l'idée d'une surface entièrement recouverte, quelle que soit la construction syntaxique. Il faut donc admettre que la structure argumentale des verbes préverbés est extrêmement imprévisible pour un même verbe avec un même préverbe : « La valence verbale n'a aucune incidence sur la valeur du préfixe » (Guiraud-Weber, 2002 :242).

Une autre piste d'analyse est possible : celle qui consiste à assigner au complexe « préfixe + verbe » une analyse de type SC, souvent proposée pour les perfectifs préverbés du russe. Reprenons un instant l'analyse en SC telle qu'elle était proposée par Hoekstra et Mulder (et d'autres auteurs, dont Werner). Cette analyse est séduisante: elle repose sur l'idée qu'il faut séparer l'information lexicale (idiosyncrasique) du verbe et l'information fonctionnelle (ce que code la prédication seconde, la SC). Le préverbe semble être un candidat idéal pour traduire cela. Or, si parfois il est aisé de déterminer en quoi consiste la prédication seconde, et donc de la corrélérer directement à une interprétation sémantique en terme de résultativité/état résultant, parfois il est plus difficile voire impossible de le faire. Dans le cas des verbes qui nous intéressent ici (les translocatifs de Veyrenc), pas de problème : l'expression *zastelit' stol skatert'ju* : « couvrir la table de la nappe » peut facilement être représentée en appliquant la structure proposée par Hoekstra et Mulder (V F [SC NP PRED]) :

Vstelit' F za- (sens ?) [*stol – skatert'ju* ; le rapport entre ces deux entités définit la prédication seconde]

Pour un verbe transitif simple, on y parvient à peu près bien, encore que la notion sémantique d'état résultant pour un verbe perfectif ne se vérifie parfois pas, on l'a vu :

Napisat' pis'mo : écrire une/la lettre.

Vpisat' F na-(sens ?) [*pis'mo* - état résultant : « lettre écrite »]

Vypit' stakan vodki : boire un/le verre de vodka.

Vpit' F vy-(sens ?) [*stakan vodki* - état résultant : « vodka bue »]

On se rappelle que pour ces cas, qui font apparaître un verbe simple en anglais (*write the letter / drink the vodka*), les auteurs présupposaient l'existence d'une particule vide censée représenter la prédication seconde (SC), sœur du verbe.

Mais la polysémie généralisée des préverbes russes vient de nouveau perturber cette analyse ; pour un des sens parmi les plus productifs de *za-* (l'inchoation), je ne parviens pas à proposer un schéma de SC convaincant :

Zagovorit' : se mettre à parler, prendre la parole.

Vgovorit' F *za-* (sens ?) [???aucun état résultant, car le sens immédiatement détectable est celui d'inchoation]

Mon point d'interrogation qui suit à côté de la lettre F(onctionnel) et le préverbe (sens ?) dans les expressions ci-dessus traduit le fait que le préverbe est éminemment polysémique et qu'il est extrêmement difficile de déterminer précisément le contenu exact de cette information fonctionnelle, qui semble varier au gré du verbe composant utilisé et de la construction syntaxique. Si on peut considérer que *za-* est un indice de cette structure fonctionnelle (F) dans *zastelit' stol skatert'ju* (« toute la table est recouverte »), pourquoi cesse-t-il de l'être dans *zagovorit'* (« ??couvrir toute la parole », n'est pas du tout le sens obtenu) : ou alors par « information fonctionnelle » on entend tout type d'information fonctionnelle, depuis la notion d'« état résultant » jusqu'à celle d'« inchoation ». Mais comment relier ces emplois divergents d'un même morphème, *za-* ? On se heurte toujours aux mêmes questions. Bien sûr, il est toujours possible de postuler l'existence de préverbes homonymes : mais dans ce cas, il faudra considérer que tous les préverbes sont homonymes les uns des autres ; il faudra même considérer qu'un préverbe peut être l'homonyme d'un autre lorsqu'il est employé avec une même base verbale, comme dans la paire minimale déjà donnée (exemples de 38 à 41).

En conclusion, les données suggèrent fortement qu'il convient de focaliser l'analyse non pas sur une structure unique donnée d'avance pour l'association « préverbe + verbe » (de type SC, verbe léger ou autre), extérieure au verbe lui-même, corrélée à des notions (aspectuelles) elles aussi données d'avance (« + ou – affecté, + ou – holistique », etc.), mais qu'il faut s'intéresser sérieusement au mode de combinaison, variable, entre tel préverbe et telle base verbale, allié au sens (ou aux sens) abstrait(s) du préverbe et de la base verbale. Ceci relègue les notions aspectuelles convoquées fréquemment pour l'anglais (*spray/load*) au rang d'effets

interprétatifs, comme l'a déjà montré Dowty, mais que confirme le russe de façon plus spectaculaire.

4. Vers des solutions : changement de perspective et théorie des Formes Schématiques.

Une recherche récente sur les verbes préverbes du russe offre des réponses ambitieuses, qui me semblent plus convaincantes que l'hypothèse aspectuelle. La solution qui se dessine a quelque chose de terrifiant par l'ampleur du travail qu'elle suppose. Krongauz (1998) fixe les perspectives qu'une recherche sérieuse sur la « préfixologie » implique, au nombre de trois ; il convient d'étudier :

1) le « cadre d'un préverbe », c'est-à-dire son sens intime, abstrait, dégagé à partir de ses nombreux sens ; pour lui, cela consiste à pouvoir formuler toutes les règles qui relient les « sens particuliers » de chaque préverbe ;

2) le « cadre de formation d'un préverbe donné avec le verbe composant » : en somme, il faut étudier le mode de combinaison possible (sémantique, syntaxique) entre le préverbe et la base verbale, en étudiant le sens intime de chacun d'eux ;

3) ensuite, il faut étudier l'interaction entre le verbe préverbé / la base verbale et le contexte plus large.

Les mises en œuvre de ces principes d'une étude préfixologique sont différentes selon les auteurs. Je présente deux approches : celle que préconise Krongauz lui-même, partagée par les cognitivistes américains, puis celle du groupe français et russe (Dobrušina, Paillard, Mellina, ainsi que Camus, Penanros), qui met au cœur du dispositif de description et d'explication des verbes préverbes la combinatoire entre l'identité sémantique propre (représentée par une « Forme Schématique », FS) du verbe composant (la BV) et la FS du préverbe : conformément à la tradition, le préverbe se voit confirmer son statut de prédicat complexe, de *relateur* (Paillard).

4.1. Préfixologie au lieu de l'aspectologie.

Krongauz (1998) note que la recherche sur le préverbe en russe est aujourd'hui dégagée de l'*aspectologie*. Si autrefois les sens aspectuels (d'*Aktionsart*) de tel préverbe étaient considérés comme premiers, et les autres occurrences éventuelles du même préverbe étaient des homonymes, à présent une des variantes du sens du préverbe *peut* simplement inclure

dans la liste de ses sens un mode d'action (*Aktionsart*). (Krongauz 1998 :127). Le préverbe est pris pour ce qu'il est réellement dans son association avec le verbe : un élément servant à créer une nouvelle unité lexicale. L'auteur appelle à une véritable réhabilitation du lexique, qui est digne d'étude autant que les autres composants linguistiques. (*ibid.* :97).

Dans la tradition lexicographique russe, la recherche d'un sens fondamental pour un préverbe était menée selon le principe suivant : à partir du sens des verbes préverbés, on soustrayait le sens du verbe composant (BV), et le reste était considéré comme le sens du préverbe. Une conséquence inévitable de cette façon de procéder était l'existence de préfixes neutres ou vides (c'est-à-dire, vides de sens référentiel). Par exemple, dans les formations *zakričat'*, « *za*-crier », *zagovorit'*, « *za*-parler », *zaigrat'*, « *za*-jouer », *za-* a constamment le sens d'ingression (« commencer à + Verbe »); les lexicographes en déduisaient que *za-* signifiait fondamentalement l'ingression. Mais dans les verbes *zaregistrirovat'*, « *za*-inscrire », *zagrimit'*, « *za*-grimer », *za-* n'avait pas ce sens fondamental et ne faisait que doubler le sens du verbe composant, fournissant un corrélat perfectif au verbe imperfectif de base. Ils en déduisaient donc qu'on avait affaire à un préverbe neutre (pléonastique). Cette façon de faire non seulement ne permettait pas de comprendre le lien entre le préverbe et l'aspect grammatical, mais invalidait même l'idée d'un invariant pour le préverbe.

Ce problème de l'invariant pour un préverbe donné a commencé à être posé de façon systématique, hors la problématique de l'aspect, dans les années 1980. Deux grandes théories s'opposent : soit cet invariant se présente comme un sens commun dérivé du croisement de tous les sens particuliers de tel préverbe, soit il est représenté comme un invariant constructionnel abstrait incluant plusieurs moments (la théorie des FS). La seconde représentation est celle de Dobrušina, Paillard, Mellina (D/P/M) ; c'est celle que je vais défendre dans la section suivante. La première méthode accorde une grande place à l'*analogie*, c'est-à-dire à l'idée que le préverbe est pris dans des réseaux de sens et que c'est ainsi que se constituent sans arrêt de nouveaux verbes préverbés. Notons au passage que le même rôle important a été accordé à l'analogie dans l'étude des particules des langues germaniques (Bolinger cité par Quayle 1994 :70 ; Mc Intyre, 2002 :111). Un exemple extrême de cette position pour le russe est celui de J. Levin (1985) : pour l'auteur, le sens du préverbe est exclusivement lié aux réseaux analogiques auxquels celui-ci participe. L'auteur défend un mécanisme typiquement structuraliste. Il rejette l'idée même de représentations abstraites sous-jacentes aux éléments composant le verbe préverbé. Par exemple, l'interprétation de l'expression *naguljat' žir*, « *fatten up by grazing, for sheep* » (litt., « *na-walk fat* »), repose sur

l'intersection entre le sens de *na-* dans *nakormit'*, « *feed* », et de *na-* dans *narastit'* « *augment* », *nadet'*, « *put on* », qui signifie que quelque chose est mis/ajouté sur quelque chose. De là on obtient: *naest' brjuxo*, « *acquire a pot-belly by overeating* », litt. « *na-eat pot-belly* », *naguljat' brjuško / appetit*, « *put on a pot belly, work up an appetite* », et donc *naguljat' žir*. La métaphore joue un rôle très important dans ces réseaux analogiques. L'intersection de tous ces sens donne des créations nouvelles et inattendues.

« Tous les sens soit disant abstraits de *na-* sont des extensions métaphoriques progressives de quelques sens concrets simples associés à la préposition *na*. ... Les sens sous-jacents sont des ... *Gestalts* concrètes, des symboles directement reliés à des situations concrètes.¹¹ » (J. Levin 1985 :18, 20)

Krongauz (1998) note avec justesse les problèmes inhérents à une approche fondée sur l'analogie. Il donne l'exemple d'un néologisme (« occasionnalisme ») trouvé dans un texte, le verbe *vyljubit'*, qui n'est pas répertorié par les dictionnaires :

42) *Ljubov' nado vyljubit'* : « amour il-faut vy-aimer ».

Le problème est qu'il est très difficile de s'appuyer sur une série utilisant le préverbe *vy-* associé à tel verbe individuel qui s'interpréterait comme *vyljubit'*, car il n'y en a tout simplement pas. Krongauz pose la question : sur quoi repose alors l'analogie ? (Krongauz 1998 :22) Le sens de cette formation est pourtant très clair : pour se débarrasser de l'amour, il faut l'avoir éprouvé jusqu'au bout ; l'amour est considéré comme une « substance » qui au cours de son « utilisation » disparaît. Dans cette formation, les mécanismes sémantiques en jeu réduisent à peu de chose l'idée du verbe *ljubit'*, « aimer » ; le préverbe *vy-* interagit de façon active avec la base, jusqu'à lui imposer ses propres traits sémantiques. (*ibid.* :25) La difficulté de s'appuyer sur un modèle existant est lié au caractère diffus des sens contextuels du préverbe, à la transformation si fréquente d'une idée commune et vague dans des conditions sémantico-pragmatiques diverses. (*ibid.* :111) Crucialement donc, cela présuppose que le préverbe a bien un sens (une fonction), aussi abstrait soit-il. Ceci milite pour l'énonciation d'un invariant fonctionnel qui dépasse les effets locaux. Krongauz est conscient de ces problèmes : son modèle consiste à fournir des descriptions les plus détaillées

¹¹ *All the so-called abstract meanings of na- are progressive metaphoric extensions of a few simple concrete meanings associated with the preposition na-. ... Underlying meanings are ... concrete gestalts, ... symbols directly related to concrete situations.*

possibles¹² des relations entre les sens d'un préverbe et les règles de passage d'un sens à l'autre. Ceci le conduit à des regroupements sous des formulations de plus en plus abstraites, sans toutefois aboutir à l'énonciation d'un invariant fonctionnel. Tout est donc question du niveau d'abstraction souhaitable. L'idée que partagent néanmoins tous ces courants est que les processus morphologiques et syntaxiques sont motivés *in fine* par des principes sémantiques. Les travaux de Wierzbicka (1988, 1992) ont exercé une grande influence sur l'école russe contemporaine des « préfixologues ».

4.2. Scénario constructionnel abstrait et invariant : la théorie des Formes Schématiques (FS).

Le modèle qui me convainc le plus est celui proposé par D/P/M, qui utilise la théorie des FS. Cette recherche s'inscrit dans une longue tradition qui reconnaît que le verbe préverbé s'accompagne de toute une série de modifications syntaxiques : transitivation, redéploiement des types de complément, etc. La notion d'un *scénario* exprimé par le préverbe vient des cognitivistes américains (Flier, Janda, années 1980) : cela suppose une compréhension du préverbe comme dénotant un événement actuel ou potentiel lié à un changement de situation. L'intérêt de cette approche est qu'elle permet d'exprimer un sens sous forme d'un prédicat extérieur par rapport au verbe composant, les deux se combinant. Le préverbe est relateur, comme la préposition dont il est issu, il dénote une relation (R) entre deux termes X et Y (symbolisé par : X R Y) et a sa forme schématique propre, ainsi que la base verbale (BV) composante. La FS est conçue comme une configuration qui puisse rendre compte de tous les sens mais sans être un des sens de la construction (c'est en cela qu'elle diffère des configurations des cognitivistes). C'est en quelque sorte la base à partir de laquelle, en interaction avec les éléments contextuels, va se révéler le sens de la construction. La description des deux FS se fait à la fois en termes de sémantique conceptuelle et de structure prédicative¹³:

FS (BV)
 <()1 source – ()2 but>

FS (préverbe)
 ε <()x R () y>

¹² Le russe utilise le terme de *tolkovanie*, qui signifie : « description détaillée du sens par une paraphrase ».

¹³ Je simplifie la notation des auteurs pour en extraire l'idée principale ; pour avoir les détails, se reporter à Paillard, D. «A propos des verbes préfixés », in *Slovo*, Revue du CRREA (Etudes linguistiques et sémiotiques), Vol. 30-31, 2004, pp. 1-24.

Pour la BV, les notations « source » / « but » sont des généralisations (elles font référence au schéma de lexis, selon Culioli 1992) et décrivent une structure argumentale minimale du verbe qui correspond à un « schéma prédicatif » (Franckel et Paillard 2007 :29). On est ici à un niveau plus primitif que celui des relations argumentales dans les théories syntaxiques traditionnelles : ()₁ et ()₂ sont les termes qui correspondent aux paramètres (aux moments significatifs) de la FS.¹⁴ Ce qui est important est $\underline{\epsilon}$: ce terme signifie que le préverbe est considéré comme la source de reconfiguration de la base verbale. (D/P/M 2001 :266) Le préverbe considéré comme « relateur » (X R Y) signifie concrètement que la combinaison entre les deux éléments est vue comme l'introduction du schéma du verbe (BV) dans le schéma du préverbe. Il faut alors définir exactement ce que sont X et Y. Selon les auteurs, Y est forcément extérieur à la BV. X est parfois la BV, parfois un autre élément de la construction. Le rôle formel du préverbe, dans l'hypothèse de Paillard, consiste à « retravailler » un des éléments de la BV (symbolisé par X). Ceci conduit les auteurs à dégager deux types de préverbes selon le mode d'interaction ; il y a les préverbes événements et les préverbes catégorisants¹⁵.

a) Les *préverbes événements* sont *v-*, *vy-*, *na-*, *nad-*, *ot-*, *pere-*, *pod-* ; le préverbe relie deux objets ou états de chose différents dans X R Y, et par eux-mêmes X et Y expriment l'événement, la BV servant alors à décrire la façon dont se réalise l'événement. Prenons les deux expressions suivantes :

43) *Perešit' pidžak v žilet* : transformer (par la couture) une veste en gilet.
pere-coudre veste en gilet

44) *Otbit' nos u statyi* : casser le nez de la statue.
ot-battre nez à statue

Dans le premier cas, le préverbe *pere-* relie un terme X (*pidžak*, « veste ») avec deux de ses états, qui constituent le terme Y : « veste » → « gilet », soit la formule :

pere- (X = Etat 1 : « veste » a la forme d'une veste → R = *pere-* → Y= Etat 2 : « veste » acquiert forme de « gilet »). La base verbale *šit'*, « coudre », décrit la façon dont se fait le changement. C'est bien le préverbe *pere-*, dénotant le passage d'un Etat 1 à un Etat 2 (c'est là

¹⁴ Je renvoie aux travaux de Franckel et Paillard (2007), Franckel, ed., (2003), ainsi qu'aux travaux du groupe INLEX autour de De Vogüe et Camus. (<http://camus.remi.free.fr/INLEX/index.html>) .

¹⁵ Déjà Isačenko (1960) établissait une différence entre les préverbes qualificateurs (ceux qui changent le sens de base du verbe) et les préverbes modifieurs (ceux qui ne modifient pas trop le sens du verbe).

son sens abstrait), qui exprime l'événement ; le verbe indique la façon dont s'effectue la transformation.

Dans le second cas, le préverbe *ot-* signifie que le terme « X est interprété en liaison avec le fait qu'une rupture du lien a eu lieu entre X et Y ». *Ot-* relie *nos*, « nez » (X) à *statuja*, « statue » (Y) de telle façon que le lien est perdu entre les deux ; le préverbe désigne donc l'événement, à savoir que la statue a été privée de son nez. La BV *bit'* indique la façon dont cette perte a eu lieu : par la force, par un impact.

C'est dans cette catégorie des préverbes événements que l'on observe les cas les plus extrêmes de redéploiement de la base verbale composante.

b) En revanche, les *préverbes catégorisants*, *do-*, *za-*, *iz-*, *po-*, *pri-*, *pro-*, *u-*, indiquent que le processus désigné par la BV est recatégorisé¹⁶ ; ces préverbes ne désignent jamais un événement à eux seuls. L'événement est désigné par la base verbale, qui est reconfigurée. Nous avons déjà rencontré le préverbe *pro-* ; il signifie qu'un terme X « s'interprète en liaison avec le fait que Y est un intervalle pour X ». Dans l'expression :

45) *proplakat' vsju noč'* : pleurer toute la nuit,
*pro-*pleurer toute nuit

X correspond au sens de la base *plakat'*, « pleurer », et Y est le complément de durée, l'intervalle désigné par *vsja noč'*, « toute la nuit ». On a donc la formule :

$[X R Y] = [X = (plakat') - R = pro- Y = (vsja noč')]$,
 c'est-à-dire, le processus de *plakat'* est à considérer du point de vue de l'intervalle désigné par *vsja noč'*.

Cette reconnaissance de deux grands types de préverbes est très importante : elle montre que ce qui est central est le schéma d'interaction « verbe composant » / « préverbe » ; le préverbe n'a pas en soi une valeur sémantique fondamentale dont découleraient tous les effets de sens ; son identité sémantique constitue par elle-même une construction abstraite, qui interagit ensuite avec la BV dans laquelle il s'insère.

Mais les auteurs (D/P/M) ne s'arrêtent pas là ; outre la caractérisation générale entre les deux types de préverbes, il convient également de prendre en compte les *modalités de la combinatoire* des schémas formels de la BV et du préverbe. Il y a trois

¹⁶ *pereosmyslenie*, en russe.

configurations possibles : soit les deux FS (cf. schéma ci-dessus) coexistent (configuration A), soit la FS du préverbe reconstruit la FS du verbe (configuration B), soit il y a croisement entre les deux FS (configuration C). Dans les exemples, je fais figurer à gauche de la flèche (→) la configuration de base du verbe composant, et à droite la configuration avec le préverbe, pour que le lecteur visualise bien les différences.

a) *Configuration A*, « coexistence » : le schéma de la BV est caractérisé entièrement par le préverbe. La BV n'est pas modifiée, juste caractérisée plus précisément. C'est le cas typique des paires aspectuelles (46), des emplois de type *Aktionsart* (47) et des modifications qualitatives ou quantitatives du procès (48). L'adjonction du préverbe n'a dans ce cas pas d'effet syntaxique apparent par rapport à la base.

46) *Pisat'* → *napisat' pis'mo* : écrire une lettre.
Ecrire *na-*écrire lettre

Na- a un sens abstrait de spatialisation (Mellina 2001) : ajouté à la BV *pisat'*, « écrire », il met en relation cette BV (X) avec un terme Y (*pis'mo*, « lettre ») qu'il « spatialise » : spatialiser une lettre à la suite d'un processus de type « écrire » signifie simplement « écrire une lettre », avec la lettre qui acquiert une visibilité (sur la feuille de papier) qu'elle n'avait pas avant (sens de *na-*) ; on a donc là le correspondant perfectif banal du verbe imperfectif *pisat'*. La BV ne change effectivement pas de sens, elle est précisée par la combinaison avec le préverbe.

47) *On pišet roman* → *On perepisyvaet svoj roman* : il réécrit son roman.
Il écrit roman Il *pere-*écrit son roman

On a rencontré le préverbe *pere-* ci-dessus ; la combinaison se comprend ainsi : [X (*on pišet roman*, « il écrit le roman » : première variante du roman, Etat 1) → R = *pere-* → Y (« seconde variante du roman »)]. La BV est juste re-caractérisée.

48) *On kupil knigi* → *on nakupil knig*.
Il a-acheté livres il *na-*a-acheté livres

Dans 48), *na-* spatialise l'achat des livres, les rend visibles, d'où l'idée de grande quantité de livres achetés.

b) *Configuration B*, « reconstruction »¹⁷ : le schéma de la BV se trouve reconstruit par le préverbe. Celui-ci évince des éléments sémantiques de la base ; il y a appauvrissement. Dans cette configuration B, sont mis au premier plan des éléments du schéma de base du préverbe ; l'idée de base de cette configuration est que le complément postverbal du verbe préverbé n'est cette fois-ci plus le complément de la BV mais est celui du préverbe :

49) *Petja otsidel nogu* → **Petja sidel nogu*.
 Petja *ot-est-assis sa-jambe*ACC Petja *a-assis sa jambe*
 « Petia ne sent plus sa jambe (à force d'avoir été trop longtemps assis dessus) »

50) *On propil škaf* → **on pil škaf*.
 Il *pro-a-bu armoire* il *a-bu armoire*
 « Il a dilapidé l'armoire en boisson »

51) *On dosmotrel fil'm* → # *on smotrel fil'm*.
 Il *do-a-regardé film* il *a-regardé film*
 « Il a regardé le film jusqu'au bout »

Dans 49), le préverbe *ot-* relie un élément introduit par le préverbe (X – *noga*, « jambe ») comme ayant perdu un lien avec un élément Y, et ceci s'est produit à la suite du processus *sidet'*, « être assis ». Ce que résume la formule :

[X R Y] = [(X = *noga*) *ot-* (Y = « lien entre Petia et sa jambe » / « plus de lien entre Petia et sa jambe »)]

Sidet' est normalement un verbe de position, qui met en scène un référent (animé ou non) occupant une position assise ou assimilée (pour un inanimé) sur un espace donné (*on sidit na stule* : il est assis sur la chaise) ; le préverbe *ot-* enlève cette dernière partie de la description du verbe de base (« une jambe ne s'assoit pas quelque part, on n'assoit pas une jambe quelque part ») – là est l'évincement, l'appauvrissement – et redéploie le profil de *sidet'* : « on peut s'asseoir sur une jambe de façon telle que la position assise entraîne une perte de contact (*ot-*) avec la jambe ». La jambe devient l'argument affecté par le processus « assoir » reconstruit par le préverbe *ot-*.

Dans 50), *pro-* invite à reconsidérer l'armoire (X) en liaison avec (« comme reconstruite par ») le processus de boisson perçu comme un intervalle (sens de *pro-*) ; une armoire ne se boit pas littéralement : le préverbe *pro-* ôte au verbe *pit'* la contrainte « buvable » sur son complément postverbal (évincement) et lui substitue un élément « intervallique », l'armoire vue comme des moyens financiers dégagés pour boire.

¹⁷ *perestraivanie* en russe.

Dans 51), *do-* invite à considérer la distance qu'il y a (sens de base de *do-*) entre le film (X) et le point d'arrivée du processus désigné par la BV *smotret'* (« regarder ») ; d'où le sens « regarder la dernière partie du film ». Contrairement à 49) et à 50), l'association entre la BV et le complément (*smotret' fil'm*) est une suite possible, mais ne signifie pas la même chose que *dosmotret' fil'm* : *smotret' fil'm* laisse supposer, si rien ne s'y oppose, que tout le film est vu, tandis que *dosmotret' fil'm* ne profile que la fin de l'événement (« regarder la dernière partie du film ») ; l'évincement d'éléments sémantiques de la BV est ici plus net que dans 49) et 50).

On aura compris que par rapport au schéma syntaxique initial de la BV composante, c'est dans cette configuration B que les plus grandes différences se constatent, au final, dans la syntaxe du verbe composé.

c) Enfin, dans la *configuration C*, il y a « croisement »¹⁸ ; les deux bases (BV et préverbe) interagissent. C'est en quelque sorte l'inverse du cas précédent : il y a généralement enrichissement du schéma initial de base du verbe par le rajout d'un élément du schéma du préverbe.

52) *Risovat' čelovečka* → *Pererisovat' čelovečka iz knižki*
 dessiner bonhomme pere- dessiner bonhomme du livre
Čeloveček iz knigi
 « Le bonhomme (vient) du livre »

53) *Džip exal* → *Džip naexal na snežnuju babu*
 jeep a-roulé jeep na-a-roulé sur bonhomme de neige
Džip (okazyvaetsja) na snežnoj babe
 « La jeep (se trouve) sur le bonhomme de neige »

54) *Koška prygnula* → *Koška vprygnula iz okna*
 chat a-sauté chat vy-a-sauté de fenêtre
Koška iz okna
 « Le chat est en dehors de la fenêtre »

A chaque fois, le préverbe ajoute un élément de base à la BV :

Dans 52), le livre est relié au bonhomme, mais aussi à « dessiner ». Le sens est : « recopier un bonhomme à partir d'un livre ».

Dans 53), on a le schéma :

¹⁸ *peresečenie*, en russe.

[X R Y] = [(X : « jeep » – élément qui se déplace < verbe *exat'* – R = *na*- Y : ce déplacement aboutit à l'entité « bonhomme de neige »,] d'où le sens : « avec un véhicule, foncer dans, et détruire, le bonhomme de neige ».

Dans 54) on a :

[X R Y] = [X : « le chat qui saute » < verbe *prygnut'* – R = *vy*- Y = « ce saut aboutit au chat en dehors de la fenêtre »], d'où le sens, que l'anglais rend de façon similaire : « *the cat jumped out (of) the window* ».

Le préverbe russe n'est donc pas de façon inhérente un opérateur de télécisation, de quantisation (même s'il n'est pas incompatible avec ces notions), mais il est un outil qui redéploie le scénario de la base verbale et donc qui reconfigure également le statut des arguments de cette BV. D/P/M (2001) le disent très clairement : c'est l'association entre les FS du verbe et du préverbe qui décident de la configuration syntaxique des arguments ; le verbe de base peut conserver sa structure actancielle apparente intacte (configuration A), il peut perdre des actants (B) ou s'en voir ajouter (C). C'est la construction qui permet de prévoir le nombre d'éléments mis en relation.

Ce rôle essentiel des verbes préverbés (qui constituent l'essentiel des verbes du russe, rappelons-le) comme prédicats complexes fait qu'il n'est pas possible de considérer un niveau argumental primitif distinct du niveau syntaxique; tout se rejoue de façon différente pour chaque préverbe qui s'adjoint à chaque base verbale ; dans le modèle défendu par D/P/M, l'idée qu'un argument du verbe puisse être directement corrélé à une projection syntaxique propre est niée :

« Nous considérons les propriétés syntaxiques du verbe (transitivité, intransitivité, construction prépositionnelle, etc.) comme les moyens concrets de réalisation des schèmes sémantiques... De notre point de vue, les FS, qui incluent tel ou tel élément sémantique, ne contiennent jamais aucune information relative à la façon dont cet élément va se trouver instancié dans la construction syntaxique du verbe. » (D/P/M 2001 : 16)

C'est pourquoi les auteurs ont recours aux notations utilisées dans la T.O.P.E. : C0 (pour le sujet), C1 (le premier complément postverbal), Ci (le complément réalisé de façon indirecte), qui sont parfaitement neutres quant à un quelconque rapport sémantique donné d'avance. Les trois niveaux d'analyse retenus par les auteurs sont :

- Le niveau des schémas formels : la FS, qui contient ou ne contient pas de participants exprimés de façon inhérente ;

- Le niveau des entités ou substances¹⁹ (les *paramètres*) qui peuvent occuper les places présumées par le scénario de la BV : pour *bit'* (cf. chapitre précédent), on a vu que la position « S(ource) de la force » peut être remplie par tout élément (symbolisé N) susceptible de transmettre une force (un être animé : « homme, ours »... ; un liquide qui se meut : « fontaine, source » ; un mécanisme qui contient un élément doté d'une force qui cogne contre une surface : « horloge, cloche »). Mais une entité immobile, qui ne peut jamais être comprise comme constituant une source d'énergie, de force, ne peut occuper la place S (C0) (* *Luža b'ët* : * la mare jaillit). Ces *paramètres* de la FS sont en-deçà des actants traditionnels du verbe.

- Le niveau de réalisation syntaxique (C0, C1, Ci), avec les places remplies ou non, qui variera selon le préverbe utilisé.

Nous pouvons à présent reconsidérer la question des alternances de type *spray/load* en russe.

5. L'alternance des verbes translocatifs du russe revue à la lumière de la théorie des FS.

Examinons à présent, sur la base de cette réflexion, nos énoncés et les préverbes concernés. Je rappelle rapidement les données.

Pour Veyrenc, les différences introduites par les préverbes étaient uniquement d'ordre syntaxique ; le sens abstrait du préverbe n'était pas sa préoccupation – il mettait sur le même plan les préverbes identifiés comme « forts » : *za-*, *u-*, *ob-*, *pere-*, et n'avait pas grand-chose à dire des autres, comme *na-*, qui acceptent les deux types de construction. Dans des exemples comme les suivants, il parlait de transitivité externe dans le premier cas (le régime objet *knigi* est rapporté au verbe composant), et de transitivité interne dans le second (le régime objet *polku* est rapporté au préverbe, le régime instrumental *knigami* rapportant le moyen par laquelle la fonction s'exerce) (Veyrenc 1980 :205).

55) *On stavil svoi knigi na polku* : il a placé ses livres sur l'étagère.

Il a-mis ses livres sur étagère

56) *On ustavil polku svoimi knigami*: il a garni l'étagère de ses livres.

Il u-a-mis étagère ses livresINSTR

¹⁹ *syščnosti* en russe.

Cela dit, il a négligé des données importantes. Je prends nos deux verbes diagnostics (*spray* : *mazat'* ; *load* : *gruzit'*). Commençons par *gruzit'*, « *load* ». Les données sont complexes ; la première chose à noter est que la BV seule accepte déjà les deux constructions :

- 57) *Gruzit' drova na baržu* : load the timber onto the barge.
 load timberACC onto barge
 58) *Gruzit' baržu drovami* : load the barge with the timber.
 load barge timberINSTR

Il est vrai que le préverbe *za-* se trouve plus facilement dans la seconde configuration, même si ce n'est pas le seul préverbe possible :

- 59) *On zagruzil baržu drovami* : il a chargé la péniche de bois.
 60) *On nagruzil baržu drovami* : il a chargé la péniche de bois.

Po- est refusé, en revanche, et ne peut figurer que dans une seule construction :

- 61) *On *pogruzil baržu drovami* : *il a chargé la péniche de bois.
 62) *On pogruzil drova na baržu* : il a chargé le bois sur la péniche.

Ceci semble suggérer que le complément postverbal immédiat de *zagruzit'* est nécessairement le lieu chargé ; mais ce n'est pas toujours vrai : *zagruzit'* admet sans difficulté une entité chargée comme complément :

- 63) *Zagruzit' 20 tonn peska / tovar / passažirov / fajl.*
 Charger 20 tonnes de sable / la marchandise / les passagers / télécharger un fichier.

Le verbe *gruzit'*, « charger », connaît donc une alternance qu'il soit muni de préverbes ou non. Il est difficile de parler de préverbe fort dans ces conditions. D'autres verbes de cette classe (*za-*Verbe + deux compléments de type « thème » et « lieu ») sont en revanche beaucoup plus contraints ; les alternances sont refusées :

- 64) *stroit' doma na pole* : construire des maisons dans le champ.
 Construire maisonsACC sur champACC
 65) *zastroit' pole domami* : hérissier le champ de maisons.
*za-*construire champACC maisonsACC
 66) **stroit' pole domami* : *construire le champ de maisons.
 67) **zastroit' doma na pole* : *construire des maisons dans le champ.

- 68) *pit' vodku* : boire de la vodka.
boire vodkaACC
- 69) *zapot' gore vodkoj* : noyer son chagrin par / dans la vodka.
za-boire chagrinACC vodkaINSTR
- 70) ***pit' gore* : ***boire* son chagrin.
- 71) **zapot' vodku* : **boire* la vodka.

Quelle conclusion tirer de l'observation de ces données ?

- Le préverbe *za-*, largement utilisé dans ce type d'alternance, ne code pas directement la notion d' « entité complètement couverte / remplie » car même sans *za-*, le verbe *gruzit'* admet les deux constructions ;

- C'est au contraire le rapport forcément différent entre « charger » et ses compléments possibles (« bois/péniche ») et « construire » et ses compléments (« champ/maisons ») qui est conceptualisé différemment. Intuitivement, on peut charger du bois ou charger une péniche, tandis qu'un champ, contrairement à une maison, ne se construit pas, et le chagrin ne se boit pas. La langue reflète des profils verbaux différents associés à chacun de ces verbes vis-à-vis des entités du monde qu'ils mettent en relation.

- La solution tient donc à la mise au jour d'un sens ou d'un scénario abstrait pour *za-* (et les autres préverbes qui participent de ces alternances), qui pourra expliquer le fait que le chagrin, qui ne se boit pas, va pouvoir se boire tout de même, et qu'une étagère, qui ne se « met » pas, va pouvoir « se mettre de livres » quand même.

On observe les mêmes phénomènes avec *mazat'*, verbe du type *spray* (« enduire, couvrir, répandre »), qui se comporte exactement comme *gruzit'*, *load* :

- 72) *Mazat' xleb maslom*.
graisser painACC beurreINSTR
« Tartiner le pain de beurre. »

- 73) [campagne de santé contre le cholestérol menée en Russie :]
Russkix priučat ne mazat' maslo na xleb.
Russes vont-enseigner ne-pas répandre beurreACC sur painACC
« On va accoutumer les russes à ne pas mettre de beurre sur le pain. »

Comme pour *gruzit'*, les préverbes *na-* et *za-* sont possibles, avec des différences de sens :

- 74) *Namazat' xleb maslom / maslo na xleb*.
Na-répandre painACC beurreINSTR / beurreACC sur painACC
« Tartiner le pain de beurre / mettre du beurre sur le pain. »

75) *Zamazat' grjaznymi rukami skatert'.*
za-répondre mains salesINSTR nappeACC
 « Tâcher/souiller la nappe de ses mains sales. »

Zamazat' a une connotation franchement négative, qu'a parfois aussi le verbe *zagruzit'* (*kto-to zagružen rabotoj* : quelqu'un est surchargé de travail).

On l'aura compris : les données sont complexes et falsifient largement le recours à des notions aspectuelles figées dans une place structurelle donnée pour expliquer ces alternances. Le préverbe n'est pas directement responsable des différences constatées pour nos deux verbes russes équivalents de *load* et *spray* puisque la base verbale admet les deux constructions. En revanche, il est vrai que le préverbe souligne cette construction et surtout l'étend à d'autres verbes pour forcer une alternance du même type (exemples 65 et 69). Dans ces conditions, je ne vois guère d'autres possibilités que de décrire précisément la combinatoire entre les deux scénarios : celui de la BV et celui du préverbe. A la lumière des travaux de D/P/M (2001), j'étudie *za*, *u-* et *na-*, les principaux préverbes concernés par l'alternance.

5.1. *U-* et l'efficacité du résultat²⁰.

La discussion qui suit remet en cause les notions aspectuelles comme primitives sémantico-syntaxiques : celles-ci apparaissent au contraire comme des notions dérivées, issues d'un calcul pragmatique entre le verbe et le préverbe si ceux-ci se prêtent à ce type d'interprétation, ce qui ne sera pas toujours le cas.

Je commence par le préverbe *u-* ; il faut dégager le scénario du préverbe, élément relateur (X R Y), et examiner la façon dont il « reconstruit » la base verbale. Voici la forme schématique (FS) de ce scénario pour *u-*.

FS de *u-*²¹ :

- 1) l'action est envisagée du point de vue de son *résultat* R, qui n'est pas l'issue standard du développement du procès P ;
- 2) R s'interprète comme le *développement d'un certain état* d'un terme particulier T ; cet état de T est actuel/existant avant même le développement de l'action ;
- 3) le développement de cet état T est déterminé par la *quantité d'action* qui doit être dépensée en lien avec l'atteinte de R. (D/P/M 2001 :50)

²⁰ Tous les commentaires sur les verbes en *u-* et les exemples russes de cette section sont extraits de l'ouvrage de D/P/M (2001).

²¹ Je souligne les notions cruciales du scénario du préverbe.

Ceci est un schéma abstrait, formel, non pas un invariant de type « valeur fondamentale » comme ceux que l'on trouve en grammaire cognitive (voir Janda, p. 312-314). Eprouvons-le sur un exemple. Soit le verbe *ugovorit'*, « convaincre », formé au moyen de *U-* + *govorit'*, « parler, dire » :

76) *Petja ugovoril Mašu sygrat' partiju v šaxmaty.*
 Petia *u*-a-parlé MachaACC jouer partie d'échecs
 « Petia a convaincu Macha de faire une partie d'échecs ».

La FS pour le verbe *ugovorit'* dit :

1) que l'action est envisagée du point de vue de son seul résultat R ; dans ce cas, «R = Macha est d'accord pour jouer aux échecs ». R n'est pas un résultat standard pour la BV *govorit'* (ce verbe signifie généralement que l'on transmet une information à un tiers) ;

2) que R constitue le développement de l'état T présent avant l'énonciation de la phrase : « Macha pas d'accord pour jouer aux échecs » ; cet état est présupposé ;

3) enfin, que le développement de T (« Macha pas d'accord ») est déterminé par la quantité d'action *govorit'* mise en œuvre par Petia pour atteindre R.

En résumé, *u-* dit : « le résultat du procès est le seul qui compte (qu'elle joue aux échecs) ; avant le procès, il y a un état présupposé (elle ne veut pas) ; la quantité d'action (« parler ») va changer la donne et faire qu'elle accepte de jouer ». L'idée importante de *u-* est que le procès est vu depuis son résultat, son issue, un fait également noté par Krongauz (1998) : « *U-* présuppose que l'objet de l'action est amené dans un état particulier » (221). Dit autrement, le sens abstrait que récapitule *u-* est : « tel objet a la possibilité en lui d'acquiescer tel état et c'est en relation avec l'atteinte de cet état qu'est considéré le procès ». C'est là une notion que je qualifierai de « quasi-aspectuelle », paraphrasant Levin et Rappaport Hovav (2005) ; le résultat du procès ne dépend ni du contrôle, ni de l'effort de l'agent, mais de l'*efficacité* du procès constatée sur l'objet. En effet, le succès d'un procès de type *ugovorit'*, « convaincre » va être évalué non pas tant par les efforts de l'agent mais par la volonté ou non de l'objet de se laisser convaincre. Les auteurs offrent une paire minimale intéressante : pour le verbe « s'endormir », le russe connaît deux verbes quasi-synonymes, l'un avec le préverbe *u-* (*usnut'*), l'autre avec *za-* (*zasnut'*) ; la question du contrôle est cruciale :

77) *Kak ja ni staralsja, ja ne mog zasnut'* : J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à m'endormir.

78) *Ja sam ne zametil, kak usnul*: je ne me suis pas rendu compte que je me suis endormi.

Usnut' focalise exclusivement l'état résultant, ne dit rien des conditions de l'agent vis-à-vis de l'endormissement ; *zasnut'* insiste plus sur l'impossibilité qu'avait le sujet de trouver le sommeil. Cela signifie que le préverbe ne véhicule pas directement de notions aspectuelles : il « met en chômage » tel ou tel composant (n'importe lequel *à priori*) de la base verbale.

Venons-en aux verbes *stavit'/postavit'/ustavit'* (« mettre »). La phrase **postavit' polku knigami* (« *po*-mettre étagèreACC livresINSTR ») n'est pas recevable car le sens de *stavit'* est : « mettre/disposer quelque chose en position verticale » ; *po-* actualise seulement ce sens²² (le sujet est la source, l'étagère le point d'aboutissement), *po-* n'a pas la capacité de « redéployer » le scénario de la BV ; une étagère ne se met pas en position verticale. En revanche, le scénario de *u-* indique que seul le résultat compte, l'application de force d'un agent est évaluée exclusivement en fonction de l'objet et justement pas du sujet agent « mis en sommeil » (D/P/M 2001 :51). Une relation différente est donc envisageable entre : « livre/étagères/placer ». On peut avoir :

79) *Ustavit' polku knigami.*
u-mettre étagèreACC livresINSTR
 « Couvrir l'étagère de livres. »

U- dit : « ne partons pas du schéma cognitif ordinaire pour *stavit'*, « mettre » (agent transmetteur d'énergie → action → livres → sur étagères), mais focalisons en quelque sorte le chemin inverse de ce schéma cognitif banal, qui reproduit les trois moments de la FS de D/P/M pour *u-*:

- 1) « Livres sur étagères » (le point de vue est focalisé sur le résultat) ;
- 2) R= « développement d'un état T » (présupposition : « mettre simplement les livres sur l'étagère » est considéré comme présupposé, impliqué) ;
- 3) « Cet état T est déterminé en fonction de la quantité d'action qui a été nécessaire ».

En somme, *u-* invite à « remonter » à l'action par le biais du résultat : quel peut être le résultat sur une étagère d'une quantité d'énergie qui s'est exercée sur elle au moyen de livres ? Que l'étagère est *entièrement couverte* de livres, bien entendu.

²² On se souvient de l'identité sémantique que Camus attribue à *po-* (actualisation spatio-temporelle d'un événement avec la présence d'un agent responsable contrôleur de l'événement). Se reporter au chapitre précédent, pp. XXX

Mais cette organisation n'est pas la seule possible : *u-* focalise sur le résultat de l'énergie fournie (« mettre, disposer »), l'état visible peut donc concerner soit l'étagère (« recouverte », c'est le premier cas), ou bien les livres eux-mêmes (qui passent en position d'objet direct) ; et en effet, on peut dire :

- 80) *On ustavil vse svoi knigi na polku.*
 Il *u-*a-mis tous livresACC sur étagèreACC
 « Il a soigneusement rangé tous ses livres sur l'étagère ».

Le procès est également envisagé sous l'angle du résultat, mais du point de vue des livres : quel peut être le résultat sur des livres d'une quantité d'énergie qui s'est exercée sur ces livres en rapport avec l'étagère ? Que les livres sont disposés avec grand soin, avec ordre. C'est exactement le sens de la phrase.

Un argument supplémentaire pour ne pas lier tel ou tel préverbe (*u-*) à une notion aspectuelle unique de type holistique est le fait que parfois, un verbe avec le préverbe *u-* semble indiquer l'inverse de l'exhaustivité/le holistique, à savoir la diminution. C'est le cas avec certains verbes de création qui sont naturellement téliques, comme *varit'* (*griby*) : « faire cuire (des champignons) ». Le scénario de ce verbe est typique de celui d'un verbe de création : un agent investit de l'énergie, des efforts (en contrôlant la température du feu, le point d'ébullition, etc.), pour aboutir à un résultat sur une cible, les champignons (le résultat attendu sera que les champignons seront plus ou moins cuits). Le résultat dépend de la force transmise. *U-* focalise le chemin inverse : du bilan (résultat) on remonte jusqu'au procès, *u-* marque l'efficacité du résultat de la cuisson sur les champignons. Dans ce cas des champignons, l'efficacité trop grande de la cuisson se solde par une diminution de ceux-ci :

- 81) *Griby uvarilis'* : les champignons ont réduit à la cuisson.
 Champignons *u-*ont-cuit

On obtient donc un effet de sens inverse du précédent (*ustavit' polku*, « recouvrir entièrement, saturer l'étagère ») : il n'est pas nécessaire de postuler un *u-* homonyme du précédent ; *u-* reste le même, mais l'association entre *u-* et le VP *varit' griby* conduit à une interprétation différente. Trop d'énergie constatée sur le terme R (l'objet) pour des champignons qui cuisent = « réduction à la cuisson », tandis qu'un trop-plein d'énergie constatée sur une étagère vis-à-vis de livres posés dessus = « étagère saturée, entièrement recouverte de livres ».

Le préverbe *u-* semble inverser un scénario cognitif « normal » du type « source-transmission d'énergie → énergie → cible, résultat », en supprimant carrément la source, le contrôle : *u-* dit qu'il faut partir du résultat reconnu comme « efficace » et reconstruire le procès qui a été nécessaire pour en arriver là. Que des effets aspectuels de type holistique (surface recouverte) ou diminution (les champignons), existent ne peut être nié, mais ce sont des effets pragmatiques. C'était la même chose dans l'exemple du chapitre précédent avec le ciel parsemé d'étoiles (*Nebo usypano zvězdami*): peu importe qui (ici, personne) a répandu les étoiles dans le ciel, le résultat est bien là, le ciel est parsemé d'étoiles ; le français lexicalise cela autrement, avec un verbe spécifique « parsemer » (« ??ciel répandu d'étoiles »). Cette inversion du profil verbal en faveur du résultat explique que certains verbes en *u-* reconstruisent un sens complètement absent de la BV. Le verbe *gnat'* signifie « conduire, pousser » et se dit d'un véhicule, d'un troupeau, etc. Il dénote un déplacement, une force dirigée vers ces objets ; le verbe *ugnat'* (*mašinu, stada*, « voiture, troupeau ») prend le sens de « voler / dérober ces objets ». D'où vient la notion de « propriété volée », notoirement absente du verbe *gnat'* ? Elle ne peut venir que de *u-* : le préverbe annule la force, l'énergie (l'idée d'exercer une force est perdue, ou plutôt rejetée dans le présupposé) ; *u-* reconstruit, restructure l'action verbale en fonction du résultat : la voiture, le troupeau sont reconsidérés non plus en tant qu'« objets mus par une force » mais « objets mus / déplacés en tant qu'objets simplement », abstraction totale est faite du « fournisseur d'énergie » (« le conducteur, le berger... »), seul compte le *déplacement* de l'objet : de là il n'y a pas loin à comprendre que les objets en question ont été emportés, donc volés.

Je vais à présent étudier le second préverbe impliqué dans ces notions de holistique : *za-*, et voir si le même type de notions peuvent être appliquées.

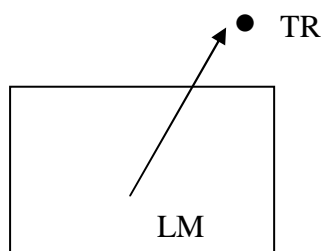
5.2. *Za-* : déviance et extériorité.

Za- a été très étudié car il est extrêmement polysémique et productif, ses rapports avec les BV avec lesquelles il se combine sont très complexes, encore plus peut-être que pour *u-*.

Les travaux pionniers sur *za-* sont ceux de la cognitive américaine L. Janda (1986). L'auteur introduisait l'idée de *déviatio*n comme centrale au sens de *za-*. Je reproduis une partie de son analyse tant elle me semble avoir fourni l'impulsion aux scénarios abstraits adoptés aujourd'hui par de nombreux auteurs, dont Zaliznjak (1995), D/P/M, Krongauz, etc. Le sémantisme de *za-* est représenté par des configurations spatiales. Une configuration

typique dans le modèle cognitif est la présence d'un domaine et d'un « trajecteur »²³ qui se déplace en relation avec le LM. L'espace cognitif²⁴ est divisé en deux domaines : le domaine et l' « extra-domaine »²⁵. Dans la configuration de base (1), *za-* marque une déviation de la trajectoire du TR hors du LM. Les configurations suivantes sont obtenues, comme c'est le cas dans les représentations cognitives, par métaphorisations successives de la trajectoire prototypique.

Configuration 1, de base²⁶ :



Le TR transgresse les limites du LM, il passe dans l'extra-domaine. Différents sens sont obtenus, spatiaux :

- la « déflexion, déviation », comme dans le verbe : *zajti* (*pass by*) ; une entité (TR) est déviée²⁷ de son cours normal :

82) *On zašël k Ivanu* : il est passé chez / a fait un détour par chez, Ivan.
Il *za-*est-allé chez Ivan

Ce sens de déflexion s'étend aux verbes mentaux : le verbe *zadumat'sja* (à partir de *dumat'*, « penser ») signifie que l'on s'éloigne du cours normal de sa réflexion (« se laisser aller à penser à »). A l'idée de déviation s'ajoute parfois l'idée de fixation : le verbe *zapomnit'*, « retenir / fixer quelque chose en mémoire » marque à la fois la déviation du processus normal du souvenir (*pomnit'*) et sa fixation.

Une autre conséquence de ce schéma de base est l'apparition d'un sémantisme de changement d'état pour certains verbes, mais pas n'importe lequel : comme le TR sort du

²³ Respectivement, *domain* ou *landmark*, abrégé en LM, et *trajector*, abrégé en TR.

²⁴ Le terme d' « espace » est un terme abstrait, qui peut désigner un espace physique, une période de temps, une surface, un acte, etc.

²⁵ *the domain* ; *the extradomain*.

²⁶ Ces schémas sont empruntés à L. Janda (1984).

²⁷ Le terme anglais utilisé par Janda est *deflection* (*deflected*).

domaine (LM), le changement va suivre les chemins suivants : normal → anormal ; actif → inactif ; doux → dur...Passant dans le domaine externe²⁸, le LM est modifié, par exemple :

83) *Solit'* : « saler (mettre du sel) » → *zasolit' ogurcy* : « mettre les cornichons dans la saumure » (*pickle* en anglais) ; s'ils étaient laissés dans leur état normal, les concombres s'abîmeraient.

84) *Kormit' rebënka* : « nourrir, donner à manger à un enfant » → *zakormit' rebënka* : « gaver l'enfant » ; le changement est radical car excessif.

Et puis il y a bien sûr le sens d'inchoation, si productif avec *za-* :

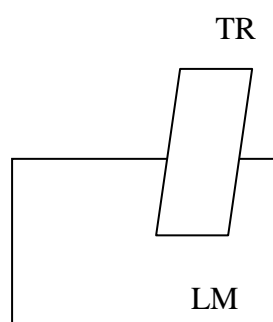
85) *On zagovoril.*
Il *za-a*-parlé
« Il s'est mis à parler / a pris la parole. »

86) *Orkestr zaigral.*
Orchestre *za-a*-joué
« L'orchestre a commencé à jouer. »

L'explication est la même : selon Janda, tant que l'action n'est pas réalisée, elle reste un potentiel caché du sujet. L'activité se présente donc comme une déviation de cet état initial où il ne se passe rien, d'où l'idée d'inchoation.

La configuration qui nous intéresse (nos verbes *spray/load*) est celle-ci :

Configuration 2 :



Le TR se présente non plus comme une simple ligne mais comme une masse d'objets, discrets ou non, qui recouvre en partie le domaine (LM) ; Janda utilise le terme de COVER. Des exemples prototypiques sont :

²⁸ *The extradomain.*

87) *Zapjatnat' čest'* : entacher, souiller l'honneur.
za-tacher honneur

88) *Šum zaglušil golos oratora.*
 Bruit *za-a-étouffé* voix orateurGEN
 « Le bruit a couvert (anglais : *drowned out*) la voix de l'orateur. »

Il est important de noter que *za-* ici ne fait que dupliquer un sème déjà présent dans le verbe en le portant à l'excès. Ces verbes préverbés en *za* sont considérés comme les corrélats aspectuels normaux des verbes non préverbés (les BV) correspondants, d'aspect imperfectif.

La configuration 3, que Janda résume par le terme de SPLATTER, est représentée de la même façon que la seconde à la différence que TR est un groupe d'objets discrets plutôt qu'une simple masse ; elle rend compte ainsi du sens de :

89) *Zabryzgat' plat'e grjaz'ju.*
za-asperger robeACC boueINSTR
 « Eclabousser (anglais : *splatter*) la robe de boue. »

90) *Zasorit' pljaž* : souiller la plage (anglais : *litter the beach*)

La BV *bryzgat'* signifie simplement, sans aucune connotation négative particulière: « jaillir, asperger ». *Sorit'* signifie « jeter quelque chose de sale par terre ». *Za-* rajoute l'idée : « au-delà de ce qui est raisonnable ».

Armé de ces notions, on comprendra mieux la FS que proposent D/P/M (2001) pour *za-* :

- 1) l'action s'interprète en fonction d'un terme (= élément) T ;
- 2) T se trouve dans une *relation de négation/une relation problématique/ une relation de déviance* avec un élément N ;
- 3) l'élément N prend en compte des éléments composants de la BV. (D/P/M 2001 :56)

On retrouve, traduits en termes différents, l'idée de Janda sur la déformation, le caractère non-standard, du scénario normal associé à la BV. Par exemple, dans :

91) *Petja zagovoril Mašu do polusmert.*
 Petia *za-a-parlé* MachaACC jusqu'à-demi-mort
 « Petia a abreuvé Macha de paroles »,

le verbe *govorit' s kem-to*, « parler avec quelqu'un » suppose le transfert d'informations en direction de quelqu'un. Ici, *za-* induit la négation de cet aspect normal de *govorit'* vis-à-vis de

quelqu'un : « parler à quelqu'un au-delà du raisonnable », d'où : « sâouler / abreuver quelqu'un de paroles ». Mais *zagovorit'*, sans complément, signifie simplement : « il a pris la parole, a commencé à parler ». La question de l'assignation des rôles- Θ se pose : il n'est pas satisfaisant de considérer qu'on a un verbe *zagovorit'* qui peut recevoir soit un seul rôle- Θ soit deux soit trois. Les rôles- Θ ne sont pas donnés d'avance. L'analyse suppose un raisonnement inverse : on a un verbe de base *govorit'* dont le scénario suppose plusieurs éléments (« un parleur », « l'action même de parler », « un destinataire des paroles », « le contenu des paroles », etc.). *Za-* a aussi un scénario qui signifie : « réinterprétons la BV en introduisant sur un des participants (n'importe lequel, y compris le verbe composant) un scénario déviant, non standard ».

1) *Zagovorit'* : « se mettre à parler » : la parole est présentée comme activité « déviante », c'est-à-dire comme la négation d'un autre état : le seul état qui soit dans un rapport négatif par rapport à parler c'est le silence, d'où le sens de « se mettre à parler. » *Za-* marque ici l'irruption d'un procès sur le fond d'une absence notoire de procès. Comme l'ont montré Paillard et F. Giusti (1998), cet emploi inchoatif de *za-*Verbe n'est possible qu'avec des verbes qui dénotent un fonctionnement binaire pour le participant principal. La phrase *Motor zarabotal* (« le moteur a commencé à fonctionner ») est possible parce qu'un moteur fonctionne ou ne fonctionne pas, mais **Ivan zarabotal* (« Ivan a commencé à travailler ») n'est pas possible car la transition entre ne pas travailler et travailler n'est pas aussi nette pour un humain (quelqu'un peut travailler dans que cela se voie nécessairement). Un animé humain ne se définit pas par deux types de fonctionnement antinomiques, comme une machine. *Ivan zagovoril*, « Ivan s'est mis à parler », est en revanche possible car on est sur le mode « silence/parole » : parler ou ne pas parler, cela s'entend.

2) *Zagovorit' Mašu* : « abreuver Macha de paroles » : ici, *za-* construit un sens différent mais déductible de sa FS : « Macha est considérée, par rapport au destinataire normal de paroles qu'elle devrait être (sens de *govorit'*), dans un rapport anormal par rapport à ce scénario attendu (sens de *za-*) » ; il n'y a pas loin jusqu'au sens de « parler trop à quelqu'un » ; notons qu'avec la BV *govorit'*, le destinataire est toujours au cas datif (*govorit' Maše*) ; avec *zagovorit'*, *Masa* est au cas accusatif (*Mašu*).

Il existe un autre sens de *zagovorit'* :

3) *Zagovorit' zubnuju bol'* : « jeter un sort (et faire disparaître) un mal de dents ». Dans ce cas, par la parole il s'agit de « faire dévier » le mal de dents.

Comme pour *u-*, ce scénario induit par *za-* s'accompagne d'un redéploiement du scénario de la BV (quelle que soit la classe sémantique à laquelle le verbe appartienne) et donc d'une modification parfois sensible du profil cognitif normal de la BV. Le préverbe *za-* ajouté aux verbes de déplacement *plyt'* (« naviguer ») et *idti* (« aller, marcher »), induit une perte de contrôle (*sudno zaplylo*, cf. exemple 32) ou une déviation de la trajectoire normale du sujet (*on zasël k Ivanu*, cf. exemple 82). D'ailleurs, « s'égarer » se dit *zabludit'sja* en russe.

Si tout cela est vrai, alors nos alternances du type *spray / load* avec *za-* n'ont rien d'aspectuel. Prenons la phrase :

- 92) *On zagruzil baržu drovami.*
 Il *za-loaded* bargeACC timberINSTR
 « He loaded the barge with timber. »

Par rapport au scénario normal « charger du bois », *za-* introduit un point de vue déviant, anormal, du point de vue d'un nouvel élément introduit dans le scénario, la péniche ; dit plus simplement, paraphrasant Paillard, *za-* dit : « Du point de vue de charger le bois, considérons un scénario extérieur par rapport à sa normalité première en introduisant la péniche ». Le calcul interprétatif fait le reste : que peut signifier, du point de vue de la péniche (le réceptacle), l'extériorité de charger le bois ? La seule possibilité est : « charger la péniche », tout simplement, considérer la péniche (et non plus le bois) comme là où l'événement « charger » (*gruzit'*) se réalise. Il faut noter que le verbe *gruzit'*, *load*, n'est pas un verbe de transfert normal : il implique une charge, un poids excessif, à la différence de *stavit'*, *put*, simple verbe de placement ; il est donc déjà en soi légèrement déviant, utilisé dans ce type de contexte. Le verbe *zastavit'* aura un sens bien plus « déviant » que *zagruzit'*, il signifiera carrément « encombrer quelque chose de quelque chose » :

- 93) *Zastavit' komnatu mebel'ju.*
za-mettre chambreACC meublesINSTR
 « Mettre des meubles partout dans la chambre / surcharger, encombrer la chambre de meubles ».

Les dictionnaires notent souvent un emploi de type excès pour le verbe *zagruzit'*:

- 94) *Kto-to zagružen rabotoj* : quelqu'un est surchargé de travail.
 95) *Pulkovo zagruženo* : Pulkovo [compagnie d'aviation russe] est surchargée (il s'agit de réservations en surnombre).

L'idée d'anormalité, du caractère excessif du scénario, semble bien inscrite dans *za-*. C'est pourquoi on ne peut pas faire autrement que de dire :

96) *Zastroit' pole domami* : recouvrir un champ de maisons. (*to build a field up with houses*)

97) *Zasejat' pole zernom* : ensemer un champ de blé.

98) *Zapit' gore vodkoj* : noyer son chagrin dans la vodka.

99) *Zamazat' skatert' grjaznymi rukami* : souiller la nappe de ses mains sales.

Ce que le russe offre de remarquable est que le lexème obtenu est transparent : le verbe composant est, respectivement, « construire », « semer », « boire », « répandre », tandis que le français doit avoir recours à un autre lexème verbal (par spécialisation sémantique – « recouvrir » - ou par métaphorisation – « noyer »), sauf dans le cas d' « ensemer », le seul qui soit transparent par rapport au verbe composant « semer ». Le mécanisme est toujours le même : pour *zastroit' pole domami*, soient trois notions (« champ », « maisons » « construire ») ; on construit des maisons dans un champ, mais un champ n'est pas constructible. Pourtant, il existe une situation anormale, déviante par rapport au scénario normal, dans laquelle un champ autrefois nu est maintenant couvert de maisons qui ont été construites : le rôle de *za-* est là. Il force à mettre ensemble des participants liés de façon pas forcément naturelle. *Za-* dit ce qu'il faut entendre, comme scénario déviant, par *stroit' doma* : « les maisons occupent l'espace du champ » ; le champ est alors (re)considéré comme le lieu où sont construites des maisons. Ou encore : *za-* = « agir sur le champ par la construction dans un scénario déviant par rapport à ce que construire implique ; on ne construit normalement pas un champ, mais par la construction, on agit sur le champ (de façon inattendue) ». Puis intervient le *calcul interprétatif*, variable selon le verbe utilisé et la nature du complément d'objet direct : dire *zastroit' pole domami* est un choix marqué ; si ce choix est fait, c'est sûrement qu'il y a de bonnes raisons de le faire : il y a quelque chose de visible, d'inhabituel à propos du champ, il est hérissé / couvert de maisons ; je note que l'anglais utilise la particule *up* dans ce sens (*the field is built up*).

Les notions aspectuelles (« plus ou moins affecté », holistique, etc.), dans ce schéma, sont des inférences interprétatives, et ne sont en aucun cas primitives : pour le champ, l'interprétation est naturellement holistique ; tout le champ est recouvert de maisons, du moins telle est l'impression du locuteur ; on n'énoncerait même pas cette phrase si le champ n'était pas entièrement construit, à y bien réfléchir. Mais dans le cas de *zamazat' skatert' grjaznymi rukami*, « souiller la nappe de ses mains sales », cette interprétation est perdue : en

général, lorsqu'on souille une nappe de ses doigts sales, on ne souille pas l'étendue entière de la nappe. Le même raisonnement vaut pour *zagit' gore vodkoj* : rien ne dit qu'en buvant la vodka on va noyer *tout* son chagrin. *Za-* dit seulement : le chagrin ne se boit pas, mais considérons *pit'* du point de vue du chagrin quand même ; le sens d'excès est là.

Je peux à présent revenir sur la question du fameux *na-* de quantisation (Filip), après quoi je conclurai provisoirement sur le russe et sur la vision radicalement différente de l'aspect sémantique que cette réflexion implique.

5.3. *Na-* et la spatialisation.

C'est Mellina (2001) qui a traité de *na-* dans l'ouvrage collectif de D/P/M. Disons-le immédiatement : l'énigme de quantisation (Filip) n'a absolument plus lieu d'être sous cette approche. *Na-* a été souvent traité dans la littérature, avec des résultats variés. Pour Tixonov (1962), le *na-* qui dénote une surface et le *na-* de cumulativité sont deux préfixes homonymes complètement indépendants :

100) *Namazat' sapogi vaksoj.*
na-répondre chaussuresACC cirageINSTR
 « Enduire les chaussures de cirage. »

101) *Nakupit' knig.*
na-acheter livresGEN
 « Acheter un grand nombre de livres. »

A l'opposé, pour Van Schooneveld (1978), *na-* se voyait attribuer le sens fondamental unique de « manifestation, évidence »: une situation verbale est projetée sur un « locus » ou point de manifestation. Russell (1985) reprend cette analyse (*na-* comme « locus » - lieu - et quantité), en tentant d'établir la classe vendliérienne à laquelle rattacher les verbes en *na-* ; en particulier, le *na-* cumulatif est une sorte d'Achèvement : « [II] dénote... la totalisation et la quantification d'un processus fermé, non segmentable.²⁹ Pour Filip, *na-* cumulatif dénote un processus cumulatif mais segmentable, donc quantisé au final. Mellina nous entraîne vers une toute autre voie. Voici la FS que propose l'auteur pour *na-*.

²⁹ [It] denote[s] ... the totalizing and quantification of a closed, unsegmentable process.

- 1) *na-* établit une relation entre un terme X et un terme Y ;
- 2) Y se présente comme un *espace abstrait* ;
- 3) dans une première situation (Sit1), X a un statut indépendant vis-à-vis de l'espace Y. Dans une seconde situation Sit2, X est à comprendre en liaison avec l'espace Y ; dans sa relation avec Y, X acquiert un *statut spatial*. (D/P/M 2001 : 256)

Nous retrouvons une formulation de la FS en termes abstraits, comme pour *za-* et *u-* ci-dessus. La notion cruciale est ici l'*espace* : Y confère à X des caractéristiques spatiales. Y est un espace si X peut être décrit avec les coordonnées de *na-*. Que signifie ceci ?

Le premier cas décrit par Mellina est celui des verbes de type « écriture » (*pisat'*, « écrire », *risovat'*, « dessiner », etc.) qui forment leur perfectif régulier au moyen de *na-* : dans *napisat' pis'mo*, « écrire lettre », X (*pis'mo*) se trouve spatialisé et rendu autonome ; Y (l'espace abstrait induit par le scénario de *na-*) « transforme » l'existence de X (la lettre) comme entité existant spatialement. Le prédicat imperfectif *pisat' pis'mo* (sans *na-*) signifie que la Sit1 est considérée du point de vue de la création de l'objet lettre : cette lettre peut exister ou non ; au contraire, dans *napisat' pis'mo*, X acquiert un statut spatialisé, la lettre existe (rôle de *na-*) comme entité inscrite dans un espace ; en termes simples, cela présuppose qu'une lettre écrite existe, a existé ou existera indépendamment du processus « écrire ». Nous ne sommes pas très loin de l'idée que la lettre « mesure » spatialement l'événement, l'événement est calculé du point de vue de la lettre. Une lettre spatialisée, visualisée sur un support signifie concrètement une lettre écrite. L'objet « lettre » est autonomisé : ceci correspond bien à l'observation très souvent faite que le verbe perfectif focalise sur l'objet.

Un deuxième cas est constitué par les verbes auxquels le scénario de *na-* (X R Y= espace) confère un statut spatial explicite au second terme ; X (l'objet) reçoit une existence dans l'espace au moyen d'une construction prépositionnelle qui double le rôle de *na-* :

- 102) *Nakleit' marku na konvert.*
na-coller timbreACC sur enveloppeACC
 « Coller un timbre sur l'enveloppe. »

Dans une Sit1, X (« le timbre ») n'a aucun rapport spatial avec l'enveloppe ; *na-* dit ensuite ce qu'il faut entendre par une spatialisation du timbre par rapport à l'enveloppe ; la BV *kleit'*, « coller », explicite ce rapport (par la colle). C'est dans cette classe d'emplois que l'on trouve nos verbes de type *spray/load* :

- 103) *namazat' xleb maslom*: enduire les chaussures de cirage.
 104) *namazat' maslo na xleb* : tartiner le beurre sur le pain.

Rappelons que la BV simple *mazat'*, « répandre, enduire », a déjà les deux réalisations argumentales possibles : *na-* n'apporte rien de plus, sinon qu'il assigne un statut spatial explicite à l'objet postverbal (*xleb* ou *maslo*). La différence entre *nagruzit' drova na baržu* et *zagruzit' drova na baržu* (*load timber onto the barge*) ne tient donc pas à la quantité de bois chargée : dans le premier cas, non marqué, *na-* confère une existence spatiale au bois par rapport à la péniche (d'où le sens de « charger » : le bois *se voit* sur la péniche), *za-* marque simplement le scénario linguistique « verbe *gruzit'* + péniche » comme non standard (considérons *la péniche* par rapport à charger, pas le bois) ; par rapport à *nagruzit'*, *zagruzit'* signifie que le bois se trouve plutôt dans la péniche, caché à l'œil de l'observateur³⁰.

Nous pouvons à présent expliquer le sens d'accumulation qui est si courant avec *na-* (Filip). Il n'est plus nécessaire d'invoquer un préverbe homonyme au *na-* de *napisat'*.

- 105) *Na daču naexali gosti.*
 A datcha *na-*sont-allés invités
 « Un grand nombre d'invités sont arrivés à la datcha. »
- 106) *On nabral s soboj edy i pit'ja.*
 Il *na-*a-pris avec lui nourritureGEN et boissonGEN
 « Il a apporté avec lui une bonne quantité de nourriture et de boisson. »

Mellina remarque que très souvent ces verbes s'emploient avec une indication du lieu où est constatée l'accumulation (*na dači, s soboj*). De par son scénario, *na-* assigne un statut spatial à l'objet désigné (les invités, la nourriture et la boisson), c'est-à-dire que cet objet se détache du procès et acquiert une visibilité ; l'objet est digne d'intérêt ; ces verbes en *na-* sont souvent utilisés avec des expressions marquant une évaluation subjective de la quantité visible :

- 107) *Nabit' more posudy.*
*na-*casser merACC vaisselleGEN
 « Casser une quantité de (« une mer de ») vaisselle incroyable ».
- 108) *Nabrat' kuču zakazov.*
*na-*prendre tasACC commandesGEN

³⁰ Je remercie Olga Kravtchenko-Biberson pour m'avoir aidé à y voir clair dans ces nuances très subtiles de sens.

« Prendre / accepter un tas de commandes. »

Mellina note deux faits qui militent contre une assignation directe du sens quantificationnel à *na-* :

1) le génitif n'est pas obligatoire sur le NP postverbal ; l'accusatif apparaît aussi normalement dans les deux phrases précédentes (*more* ; *kuču*) ;

2) en revanche, l'expression cardinale explicite d'une grande quantité interdit l'emploi de *na-*; il faut le verbe perfectif « normal » :

109) **On nakupil sto knig* : il a acheté cent livres.

110) *On kupil sto knig*: il a acheté cent livres.

Je récapitule : grâce au scénario de *na-*, le complément postverbal est comme détaché du procès et acquiert un statut spatial, d'où l'idée qu'il est visible, significatif ; de là naît l'idée de « grande quantité » ou « quantité excessive ». Il n'est donc plus nécessaire de se poser la question du caractère quantisé ou cumulatif des verbes en *na-* : c'est *na-* qui confère à l'objet ses propriétés de visibilité. Dans *nakupit' knig*, les livres (*knig*) spatialisés, autonomisés, acquièrent une existence autonome, détachée du procès. Dans la Sit2, les livres deviennent autonomes : c'est tout simplement leur visibilité qui donne l'idée de grande quantité. (Mellina 2001 :258) Dans le cas de *napisat' pis'mo*, « écrire une lettre », le mécanisme est le même : la lettre acquiert une existence spatiale grâce à *na-*, elle existe, d'où l'interprétation résultative banale de ce verbe perfectif qui est le partenaire aspectuel normal de *pisat'*, « écrire » : la lettre est effectivement écrite ; au fond, qu'est-ce qu' « écrire une lettre » sinon faire accéder à l'existence, sur l'*espace* de la feuille de papier, les signes produits ? Le point commun de ces deux emplois de « *na*-Verbe » est qu'on ne voit que ce qui est en grand nombre, ce qui se détache subjectivement de la situation, et on ne juge de l'existence d'un objet de type « lettre » que lorsque celui-ci est visible, donc écrit sur la feuille. Il n'y a rien de fondamentalement aspectuel là-dedans.

La conclusion de cette étude de l'alternance de type *spray/load* en russe est non négligeable : il n'est plus besoin de postuler que telle ou telle place d'argument est distinguée aspectuellement, tout dépend des capacités du préverbe. Cette réflexion déplace l'intérêt de la recherche sur le verbe lui-même en relation avec le scénario du préverbe: les propriétés

aspectuelles cèdent la place à des propriétés bien plus générales concernant le *profil* du verbe et ce qu'il lexicalise. Tout n'est évidemment pas réglé, cette recherche se poursuit sur d'autres préverbes (tous ne sont pas décrits par les auteurs). Mais le recours aux Formes Schématiques nous dirige vers une sémantique formelle, la formalisation de schémas abstraits, ce qui est également une syntaxe, mais une syntaxe qui repose sur les possibilités combinatoires, le rapport base/préverbe en fonction d'un éventail large des notions manipulées, parfois apparentées à des notions aspectuelles (*u-* et la focalisation sur le résultat), parfois quasi-aspectuelles (*na-* et la spatialisation), parfois plus aspectuelles du tout, mais spatio-temporelles (*po-* et la simple actualisation dans l'espace temps du scénario de la BV), ou autres, comme *za-* qui marque la déviation par rapport à un scénario normal.

Un autre point qu'il convient de noter dans cette discussion des exemples russes est que les traductions en français proposées ont eu recours à des verbes souvent différents (« mettre → recouvrir/encombrer ; asperger → éclabousser, souiller ; parler → abreuver quelqu'un de paroles », etc.), là où le russe utilise un procédé lexical et grammatical transparent (association préverbe + BV) ; la stratégie purement lexicale du français contraste avec le système très économique du russe : « couvrir l'étagère de livres » est opaque en français, par rapport à *ustavit' polku knigami* en russe, tout à fait transparent pour ce qui est de la position des livres (la formation contient la BV *stavit'*, « mettre en position verticale »). Ce sont donc bien les procédés de formation d'unités lexicales qui sont centraux dans cette réflexion sur le verbe, et non plus l'aspect.

Un autre fait que je note sans pouvoir en donner une explication est la position du locuteur, qui semble centrale dans le choix de tel ou tel préverbe : spatialiser, focaliser sur le résultat, attester d'un scénario déviant, tout ceci suppose une position active de l'énonciateur. Ceci peut constituer un programme de recherche à venir. Je suis frappé par ce rôle dévolu au préverbe : souvent il corrige, précise (en ajoutant ou en retranchant des éléments) le sens du verbe composant ; on a vu que *u-* dans *griby uvarilis'* (« les champignons ont réduit à la cuisson ») enlève littéralement à un verbe de « performance » normal (*varit'*, « faire cuire ») un sème essentiel : son *telos*, justement. Ceci me rappelle beaucoup l'anglais avec ses particules, dont *up*, qui se laisse très mal définir en termes aspectuels ; l'« effet maximalisant »³¹ de McIntyre (2002) explique difficilement les potentialités lexicales de *up* associé à un verbe composant.

³¹ *maximilizing effect*.

J'ai eu recours dans cette discussion à des notions bien différentes des notions aspectuelles traditionnelles, notamment au profil verbal, à l'espace. Je dois les explorer sérieusement, car une analyse plus serrée des types sémantiques de verbes ne peut se faire que par le biais d'une mise au jour de la syntaxe de ces verbes en utilisant d'autres primitives, encore plus abstraites et plus formelles, comme par exemple l'espace (Langacker, Guéron) ou la notion de chaîne causale et de force dynamique-causative (Croft). Tout comme les chercheurs russisants dont j'ai présenté les thèses ci-dessus ont eu recours à l'« identité sémantique » ou la Forme Schématique (FS) de la base verbale et du préverbe, pour l'anglais je pense qu'il faut aller plus avant dans la logique décompositionnelle et étudier ce que la littérature anglo-saxonne appelle la « Structure Lexicale Conceptuelle » d'un verbe pris individuellement (sa LCS), ce qui implique également de repenser le lexique. Il devrait être clair à présent que les notions liées à l'*Aktionsart* du seul verbe doivent être abandonnées si l'on veut faire des généralisations efficaces pour prédire les réalisations syntaxiques diverses du verbe (et, pour le russe, du préverbe, qui est aussi un prédicat) ; un mode de description possible est celui qui met en jeu des scénarios cognitifs abstraits, suffisamment puissants pour à la fois dépasser des phénomènes interprétatifs locaux comme la Mesure (Tenny), mais dont la mise en oeuvre puisse quand même prédire les réalisations syntaxiques constatées. La théorie des Formes Schématiques offre un terrain favorable à cette investigation.

Chapitre 6 : Structure événementielle du verbe (en lieu et place de l'AsS).

Au cours de la discussion du chapitre 5, la nécessité est apparue d'élargir l'éventail des composants sémantiques « primitifs » du verbe : la description proposée des préverbes russes a fait usage de notions comme l'intervalle, l'espace, la quantité de procès, l'énergie des participants, etc. Les deux modèles que je vais présenter ici utilisent l'*espace* pour le premier (Langacker 1982, Guéron 1995, 1998, 2000), les notions de *dynamique des forces* et de *chaîne causale* (Croft 1998, 2001) pour le second, dans le but de mettre au jour des principes généraux autres qu'aspectuels pour un classement sémantique des verbes. Ces modèles remettent en question la hiérarchie des rôles- Θ traditionnels et l'idée d'un argument aspectuel distingué, et invoquent des principes plus abstraits d'alignement. Dans cette optique (qui se dégageait déjà dans le chapitre précédent), l'emphase est mise sur l'étude des *structures événementielles* : l'identité d'un verbe n'est plus seulement du temps, mais constitue l'instanciation d'un schéma cognitif particulier qui ne projette même plus nécessairement et biunivoquement des arguments.

Il faut donc étudier les verbes classe par classe, presque individuellement, pour arriver à des généralisations fiables, ce qui implique :

- Pour l'anglais, une étude combinée de la structure lexicale conceptuelle (LCS) des verbes, c'est-à-dire une représentation de leur identité sémantique propre, puis leurs possibilités argumentales, et enfin une étude des schémas syntaxiques ; il s'agit de dégager la *structure événementielle*¹ du prédicat verbal, qui se situe à un niveau conceptuel lexical, ce que Ramchand (2004) nomme la « Syntaxe de Première Phase »², qui crucialement ne correspond pas à la télicité, notion qu'elle fait apparaître à un niveau supérieur (Ramchand 2004 :329). Cette étude privilégie les règles de la combinatoire entre le verbe et les différents syntagmes (adjectivaux, prépositionnels, verbes à particules, etc.) qui ont des conséquences sur les capacités sélectionnelles du verbe. Il s'agit de dégager des composants sémantiques minimaux constitutifs de l'identité de la racine verbale et leur associer une syntaxe que ces composants projettent. C'est ce que font les modèles les plus récents, de sémantique lexicale (Levin 1993, Levin et Rappaport Hovav 1998, 2005), de sémantique syntaxique (Ramchand 1998, 2004, Erteschik-Shir et Rapoport 1996), et de grammaire constructionnelle (Goldberg 1995, Jackendoff 1997, Goldberg et Jackendoff 2004).

¹ *event structure.*

² *First Phase Syntax.*

- Pour le russe, il faut faire la même chose : un lexème verbal russe n'a pas forcément (n'a même souvent pas) la même identité que son « homologue » anglais; la modification de la structure événementielle revient à étudier la combinatoire complexe entre la BV et le préverbe. C'est d'autant plus important que ce mode de formation (verbe simple d'aspect imperfectif – verbe préfixé perfectif) fournit le modèle de nombreuses paires aspectuelles perfectif – imperfectif.

Dans cette optique, l'interprétation aspectuelle des VPs, si elle apparaît dans les modélisations, n'est plus le point de départ de l'analyse mais en constitue l'aboutissement : tel ou tel verbe, muni de ses composants sémantiques et sa syntaxe (sa construction) associée, correspond ou ne correspond pas à une Activité, un Accomplissement, un Achèvement, etc. Ainsi, la télicité, le changement d'état, les rôles de Mesure et de thème incrémental ou holistique, deviennent des propriétés interprétatives et non plus des notions primitives (cf. chapitre 5). La littérature récente a complètement intégré le principe qu'il faut distinguer le niveau événementiel du V ou VP/vP, qui est celui des unités lexicales, et le niveau de l'interprétation aspectuelle des phrases, qui appartient au niveau discursif, textuel. Je vais mettre l'accent sur cette problématique-là dans ce dernier chapitre.

1. Espace, force, énergie, chaîne causale et constructions : élargir l'éventail des notions de base.

Je me tourne vers les théories d'inspiration cognitive qui ont apporté une contribution non négligeable à la compréhension de la nature des verbes en proposant des passerelles intéressantes entre *Aktionsart* et aspect grammatical.

1.1. Espace et trajectoire spatio-temporelle.

Langacker (1982)³, puis Guéron (2002, 2003, 2005), défendent l'hypothèse que l'*Aktionsart* des VPs se calcule en termes spatiaux avant tout, et ne devient temporelle que lorsque ceux-ci sont insérés dans la temporalité du locuteur. La classification des VPs que proposent les deux auteurs est motivée par la nécessité d'articuler des principes d'interface entre aspect sémantique et aspect grammatical.

³ Je me base sur deux longs articles de 1982: *Remarks on English Aspect*, et *Space grammar, Analysability and the English passive*. (cf. bibliographie).

Je commence par Langacker. L'auteur procède à une classification des prédicats de l'anglais sur des bases complètement différentes des modèles exposés précédemment (Vendler, Dowty, Tenny). Il distingue trois types de prédicats : les processus perfectifs, les processus imperfectifs, et les états. Le critère le plus important dans ce classement est celui qui fait usage de la notion de « trajectoire » (Langacker 1982a :266).

1) Les prédicats perfectifs :

Les prédicats perfectifs sont les prédicats de base parce qu'ils impliquent une trajectoire spatiale complète, tandis que les deux autres sont « dégénérés »⁴. L'idée de changement à travers le temps⁵ est cruciale : les plus typiques sont les prédicats d'activité physique, comme *X hit Y*. Un verbe comme *hit* décrit un mouvement de X dans l'espace qui résulte en un contact physique avec Y en fin de trajectoire :

« Dire que X se déplace dans l'espace revient à dire que X occupe une séquence continue de points distincts dans l'espace, corrélée au passage du temps – ainsi, X suit une trajectoire qui a une extension supérieure à zéro dans les dimensions temporelle et non-temporelle à la fois. »⁶ (*ibid.* :267)

Du point de vue spatial, *hit* dénote une transition parce qu'il décrit une trajectoire aux valeurs multiples correspondant aux différentes positions de X dans son mouvement en direction de Y. C'est ce profil positif de *hit* vis-à-vis de l'espace, puis du temps impliqué dans ce mouvement, qui rend ce procès « perfectif ». Le sujet X est le trajecteur ou la figure, c'est-à-dire il est l'entité qui occupe une succession de points dans l'espace calculés en référence à Y, qui est la cible ou le terrain⁷. Mais certains prédicats n'ont pas de Y exprimé ouvertement : *fall* par exemple ne fait que mentionner un changement d'espace sur une seule dimension. D'autres prédicats perfectifs induisent une trajectoire plus abstraite, si bien que le mouvement devient métaphorique : c'est le cas de verbes comme *scan* ou *examine*, qui désignent le mouvement, la trajectoire spatiale d'un œil sur un objet. Enfin, la trajectoire qu'exprime un prédicat perfectif peut être fort complexe, incluant plusieurs sous-trajectoires ou mettant en mouvement des parties du corps différentes : c'est le cas de *walk*, *break*, *push*, etc. Le point commun de tous ces prédicats est qu'ils focalisent la trajectoire d'un sujet vers un objet, le

⁴ Respectivement, *a full trajectory* et *degenerate (predicates)*.

⁵ *change through time*.

⁶ *To say that X moves through space is to say that X occupies a continuous sequence of distinct points in space correlated with the passage of time – X therefore follows a trajectory with non-zero extension in both temporal and non-temporal dimensions.*

⁷ *Ground*.

premier étant la figure primordiale. Pour un verbe comme *walk*, plusieurs niveaux de conceptualisation de la trajectoire sont nécessaires : à un niveau de base, *walk* décrit une série de cycles d'activité (« mettre une jambe devant l'autre », etc.), mais à un niveau supérieur de conceptualisation, *walk* est perçu comme une activité homogène, qui transcende ces cycles. *Walk* définit donc au moins deux types de trajectoires concomitantes, une strictement spatiale, l'autre déjà « vaguement » (le mot est de Langacker) temporelle. Comme une trajectoire consiste en la présence d'une figure sur plusieurs points successifs de cette trajectoire, les limites de cette trajectoire imposent naturellement un profil temporel ; Langacker conclut justement que « de cette façon, le bornage temporel et la trajectoire non égale à zéro peuvent être considérés comme les deux faces de la même pièce ». ⁸ (*ibid.* :270)

2) Les processus imperfectifs :

Ils ont aussi une extension temporelle, mais leur trajectoire spatiale est constante et ne varie pas avec le temps ; aucun changement de direction de la trajectoire n'y est détectable, ils sont marqués par leur homogénéité absolue dans l'espace et donc dans le temps : c'est le cas des prédicats *have, hate, know, resemble, contain*, etc., en bref, les Etats de Vendler. Le sujet et la figure d'un prédicat comme *resemble* sont situés sur une échelle de similarité : « Dire que X ressemble à Y revient à dire que X est situé au-delà d'un certain seuil le long de cette échelle ». ⁹ (*ibid.* : 272) En conséquence de cette immobilité spatiale, un processus imperfectif correspond à un Etat temporellement étendu. Il n'y a plus des points qui se succèdent sur une trajectoire, mais une série de points confondus sur une échelle homogène. C'est ce profil spatio-temporel négatif qui fait des procès imperfectifs des procès « dégénérés ».

3) Les Etats :

Enfin, un vrai Etat est caractérisé comme un point unique dans le temps avec un profil temporel et spatial égal à zéro. C'est le cas limite du procès imperfectif. Un prédicat statif ne décrit qu'une configuration hors temps. Les vrais Etats sont les prépositions (*on, like*) et les adjectifs (*tall, red*). Langacker introduit là une distinction qui rappelle celle de Selivërstova pour le russe (Qualités vs. Etats).

Langacker reconnaît que des classifications plus fines sont envisageables (il admet les distinctions vendlériennes entre Achèvement/non Achèvement, ponctuel/non ponctuel, etc.) ;

⁸ *In this way temporal bounding and a non-zero trajectory can be seen as two sides of the same coin.*

⁹ *To say that X resembles Y is to say that X is located beyond a certain threshold along this scale.*

son classement des verbes n'est pas rigide, il s'agit d'une catégorisation fluide¹⁰ qui reconnaît que les distinctions proprement aspectuelles appartiennent au niveau supérieur des opérateurs de la phrase (*be V-ing, have V-en*, entre autres) ; un même VP peut être perfectif ou imperfectif (*He sees the mountain/ ? He sees the flash*). Le classement d'un prédicat peut également dépendre d'autres facteurs tels que la nature de la figure (du sujet) :

- 1) *The crowd divided into two groups.*
- 2) *This artery divides into main branches.*

Dans le premier cas, le prédicat est perfectif (deux trajectoires qui se modifient dans l'espace et le temps), dans le second, imperfectif (l'artère ne change pas physiquement). La remarque de Langacker est importante :

« De tels exemples montrent une certaine dissociation entre les dimensions temporelles et non temporelles. Une trajectoire non temporelle telle qu'un trajet dans l'espace doit être instanciée par la position des objets, mais selon la nature de ces objets la trajectoire peut s'étaler soit sur une période de temps étendue soit sur un objet étendu sur un point du temps.¹¹ » (*ibid.* :275)

Le temps et l'espace sont les deux faces d'une même pièce, même si l'espace a la préséance. Ces distinctions sémantiques ont des corrélats grammaticaux : les prédicats aspectuels, dont *be V-ing*, ont pour fonction d'assurer la *synchronisation* entre le caractère spatial des entités manipulées et les exigences d'alignement de ces entités sur la ligne du temps. Dans la théorie de Langacker, ni *be V-ing* ni *have V-en* ne sont des opérateurs de coercition, mais des convertisseurs d'espace en temps. Sans entrer ici dans les détails, Langacker considère qu'un procès perfectif comme *hit* a besoin de *be V-ing* pour être inscrit sur le point déictique qu'est le présent du locuteur parce que sa trajectoire, multiple par essence (matérialisée par une série de points du trajecteur vers la cible), ne saurait se couler dans le présent qui est un point. *Be V-ing* répond à un problème de « synchronisation », irréalisable autrement, entre le caractère spatial de l'événement désigné et son insertion dans le temps du locuteur. Un procès imperfectif comme *resemble*, en revanche, n'a pas besoin de *be V-ing* car spatialement ce n'est pas une série de points dissociés mais la réduplication d'un seul et même point sur une

¹⁰ *fluidity of categorization (ibid.:274).*

¹¹ *Such examples point to a certain dissociation between temporal and non-temporal dimensions. A non-temporal trajectory such as a path in space must be instantiated by the position of objects, but depending on the nature of these objects the trajectory can be draped over either an extended time period or an extended object at one point in time. (275)*

échelle. Cette solution a l'immense avantage ne pas confondre les notions manipulées dans le cadre de l'aspect sémantique et l'aspect grammatical : le premier utilise des primitives d'ordre spatial (trajectoire), le second fournit les opérateurs qui agissent au niveau de l'insertion du temps dans le discours.

1.2. Les niveaux ν P, VP, TP.

Dans le cadre de la G.G.T. version minimaliste, Guéron théorise ces positions de façon tout à fait éclairante. Cette séparation des domaines de l'*Aktionsart* et de l'aspect grammatical est inscrite dans l'arborescence générative sous la forme d'une dissociation syntaxique entre le domaine purement spatial qu'est ν P / VP (domaine sémantique), et le domaine temporel TP / IP (domaine fonctionnel) : ainsi l'homomorphisme intuitivement souhaitable entre *Aktionsart* et aspect grammatical est préservé, mais leur domaine syntaxique d'instanciation est différent. Cette bipartition des domaines dans l'arborescence est généralement adoptée par les auteurs qui travaillent dans le cadre génératif (Ramchand 1998, 2004). Le modèle défendu par Guéron fait des prédictions justes sur l'interaction entre les niveaux ν P et TP : du point de vue de la classification des VPs, pour l'auteur, tout item lexical a un trait d'*Aktionsart* [\pm ET(endu)] ; selon le domaine d'interprétation considéré, ce trait est spatial ou temporel :

« Dans le domaine ν P, le trait [\pm ET] dénote l'extension du référent de l'item lexical dans l'espace. Dans le domaine TP, le trait [\pm ET] dénote l'extension de son référent dans le temps. » (Guéron 2003 :251)

Dans ν P, il n'est question que d'Accomplissements ou d'Achèvements « spatiaux », ni téléliques ni atéliques :

« Au niveau VP, *read a book* est un “accomplissement spatial”, une configuration s'étendant dans l'espace et bornée par son objet, tandis que *push the cart* est un “achèvement spatial” occupant un seul point dans l'espace. Au niveau TP, cependant, une borne spatiale ne se traduit pas nécessairement par un *telos* temporel. »¹² (Guéron 2004: 301)

Ce n'est que lorsque le verbe monte sous T que l'on peut à proprement parler de schéma « temporel » des verbes:

¹² *On the VP level, read a book is a “spatial accomplishment”, a configuration extending in space and bounded by its object, while ‘push the cart’ is a “spatial achievement” occupying a single point in space. On the TP level, however, a spatial boundary need not translate as a temporal telos.*

« Quand le verbe monte de v à T, nous passons d'un domaine d'interprétation où les actions et les choses ont trois dimensions à un domaine où seule compte la linéarité temporelle et la durée de la situation définie dans vP . » (Guéron 2003: 251)

Ramchand (2004) adopte une position similaire : une tête fonctionnelle *Aspect Phrase* se charge de transcrire l'information non temporelle et non nécessairement télique entre le niveau vP , qu'elle représente par une sémantique des événements et sous-événements (e), et le domaine TP, cette double attache étant représentée au moyen d'une coïncidence avec une trace temporelle (t). De façon très intéressante, c'est à ce niveau-là que la télicité intervient : celle-ci devient un principe d'interface, elle n'informe pas directement ce que l'auteur appelle la première phase (FPS) de la syntaxe événementielle, mais est présente dans la projection intermédiaire AspP qui assure l'interface entre la topologie événementielle et le « temps de l'assertion »¹³.

Il y a là un argument fort, que le russe confirme. Ce mécanisme généralisé de l'espace converti en temps a été reconnu pour le russe avec son système des préverbes. Timberlake considère que le rôle premier de ceux-ci est d'imposer une limite sur le flux des Etats ou Activités, de façon qualitative et/ou quantitative (2004 :402). Par exemple, à partir du verbe imperfectif simple (non dérivé) *krutit'*, « twist », le verbe préverbé perfectif *otkrutit'* impose une limite physique sur une entité mobile qui est forcée de s'éloigner (sens de *ot-*) de cette limite ; *otkrutit'* signifie donc « remove by twisting, unscrew ». Une fois cette limite spatiale atteinte, l'activité peut cesser dans le temps ; le verbe *otkrutit'* définit donc un *telos* qui n'est que l'atteinte de la limite du changement physique par l'entité, translatée sur le domaine temporel :

3) *Ja otkrutil po dva bolta sleva i sprava* : I unscrewed two bolts each on the left and right sides.

Le verbe *otkrutit* devient donc « perfectif », c'est à dire qu'il dénote un événement nouveau inséré dans le domaine du discours. Tout le système du russe repose sur cette logique: le préverbe, d'abord préposition spatiale, s'attache au verbe ; la limite spatiale¹⁴ qu'il traduit devient mesure temporelle ; puis en dernier lieu, dans le « flux du discours », il n'a à vrai dire

¹³ *assertion time*.

¹⁴ Les notions sémantiques qui ont été mises au jour dans le chapitre précédent dépassent en fait cette problématique purement spatiale ; l'important est qu'elles ne sont pas *a priori* temporelles. Ces notions étaient : « création d'un intervalle » (*pro-*) ; « spatialisation » (*na-*) ; « déviation par rapport à une norme » (*za-*) ; « focalisation sur l'efficacité du résultat » (*u-*). (D/P/M 2001)

plus de sens physique, ni spatial ni temporel, mais un sens grammatical perfectif. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille défendre la notion de préverbe vide, qui longtemps a eu cours : *pro-* dans *pročitat' knigu*, « lire un livre », *na-* dans *narisovat' portret*, « dessiner un portrait », *u-* dans *uvidet' kogo-to*, « voir quelqu'un », etc., même s'ils sont les corrélats perfectifs banals des mêmes verbes imperfectifs sans le préverbe (*risovat', čitat', videt'*), gardent leur sens lexical : ils ont été jugés « vides » car ils reproduisent un sème déjà présent dans la BV ; simplement ce trait est mis en sommeil sous TP.

Pour l'anglais, le problème est le même : Vendler et ses successeurs ont eu recours systématiquement à des opérateurs fonctionnant sous T (*be V-ing*, les adverbiaux temporels, etc.) pour révéler les propriétés « aspectuelles » des procès. Dans cette optique spatiale (Langacker, Guéron), la notion de *telos* qui était systématiquement convoquée comme le critère de classification des lexèmes verbaux selon des paramètres aspectuels, est secondaire et n'est pertinente qu'au niveau où le VP est inséré dans le temps (TP) de la phrase : au niveau de la représentation primaire que dénote le VP, qui est spatiale, *John read the book* et *John push the cart* ne diffèrent que par leurs propriétés physiques. *A book* dans *read a book* est le terrain qui vient limiter la progression de la figure (le sujet) ; *the cart* dans *push the cart* implique également une trajectoire spatiale, même si celle-ci ne limite pas de façon aussi nette la progression de la figure. *Read the book* sous TP sera donc plus facilement télique que *push the cart*. Guéron remarque fort justement que les VP comme *arrive* (Achèvement) et *hit* (Sémelfactif) dénotent, sous *vP*, des intersections ponctuelles entre une figure mobile et un terrain stable ; mais insérés sous TP, il ne fait plus sens de les considérer comme ponctuels ; la mise en discours les rend forcément « étendus » (ma discussion sur les Sémelfactifs russes a démontré la justesse de cette thèse, pp.154-157). Un verbe comme « frapper » (*hit*) est particulièrement révélateur du mécanisme d'homomorphisme espace-temps qui est à l'oeuvre : quand on énonce que « Jean frappe Marie », l'intersection spatiale entre figure et terrain décrite par le VP ne concerne qu'une partie du corps. C'est la main de Jean qui frappe Marie, pas tout Jean (c'est la différence essentielle avec un verbe comme *arrive*, où c'est tout le corps de Jean qui arrive). Pourtant, on n'énonce normalement pas « ??La main de Jean a frappé Marie ». Guéron voit là le mécanisme emblématique de la transformation que subit un prédicat lorsqu'il monte de *vP* à TP : la partie du corps qui réalise la figure dans *vP* sélectionne un possesseur inaliénable (Jean) qui devient contrôleur T de l'événement dans TP. Selon l'auteur, une configuration grammaticale emblématique de ce qu'elle nomme

« l'élévation du type d'événement »¹⁵ est la grammaire des constructions de possession inaliénable :

« Je maintiens que la clé du phénomène d'élévation du type d'événement lorsque l'interprétation passe de *vP* à *TP* est l'effet grammatical généralisé de la possession inaliénable. »¹⁶ (Guéron 2004 :310)

Dans une phrase comme *John hit Mary*, la partie du corps qui réalise la figure sous *vP* (la main) sélectionne sous *TP* un possesseur inaliénable (*John*) qui devient le contrôleur *T* de l'événement dans *TP*. Seul le choix d'un contrôleur doté de conscience est capable d'inscrire et de maintenir un événement dans le temps.

Les prédictions de Langacker, Guéron sont précieuses lorsqu'on tente d'articuler une théorie de l'aspect grammatical : ni pour l'un ni pour l'autre *be V-ing* en anglais n'est un opérateur de coercition, pas plus que l'imperfectif russe est un opérateur qui regarde la structure interne de l'événement (puisque celui-ci n'est que spatial), mais un opérateur de « synchronisation » qui répond à l'impossibilité dans le monde du discours déictique de prédiquer un événement entier d'un point de temps. Ce modèle m'interpelle en ce qu'il fournit des passerelles vers une étude renouvelée de l'aspect grammatical qui prenne en compte l'*Aktionsart* des VPs, sans que les deux soient confondus.

Je poursuis la discussion avec le linguiste « constructionniste » Croft qui défend des notions importantes pour la reconnaissance d'un niveau de structure événementielle (*event structure*).

1.3. L'approche causale des événements.

Pour Talmy (1998), Croft (1998, 2001), c'est la notion de *chaîne causale* qui détermine le type de réalisation argumentale. Croft met résolument l'accent sur le sens du verbe, qui par son profil représente le maillon principal dans la chaîne causale entre la masse d'événements présents dans nos structures conceptuelles et ceux qui sont effectivement représentés dans les

¹⁵ *Type-lifting of an event.*

¹⁶ *I claim that the key to the 'type lifting' of the event when construal shifts from vP to TP is the pervasive grammatical effect of inalienable possession.*

phrases. Il s'agit là d'une notion d'alignement bien plus générale que les rôles aspectuels de Mesure (Tenny) ou d'Initiation (Ritter et Rosen). Selon Croft, deux éléments sont cruciaux pour l'alignement (la projection) des arguments : « les relations force-dynamiques et le profil verbal »¹⁷ (Croft 1998 :22). La hiérarchie des participants est plus importante qu'une hiérarchie des super-rôles thématiques (Dowty): un participant est plus important qu'un autre s'il est antécédent dans la chaîne causale en termes de *transmission de force*, qui pour Croft est la notion de base dans la sémantique de la structure événementielle. Un verbe dénote un segment de la chaîne causale, c'est son *profil*, c'est-à-dire sa représentation sémantique dans une langue particulière. Il y a donc une différence nette entre la conceptualisation « brute » d'un événement, supposée universelle, et sa réalisation sémantique (linguistique) dans une langue donnée. Les règles d'alignement sont une contrainte universelle mais pas identique d'une langue à l'autre, voire dans une même langue d'un verbe à l'autre, elles ne s'appliquent pas de la même façon à tous les types d'événements. Certains événements nécessitent une interprétation¹⁸ sémantique qui est particulier à telle langue. Il existe certes des prototypes, comme le notent Levin et R. Hovav (2005), comparant l'approche causale de Croft et l'approche aspectuelle de la réalisation des arguments :

« Le type événementiel prototypique ... est la causation volitionnelle directe qui cause un changement dans l'entité sur laquelle on agit (c'est-à-dire, la manifestation de la transmission de force), à savoir, l'événement transitif prototypique. »¹⁹ (Levin et R. Hovav 2005 :118)

De façon intéressante, comme le soulignent Levin et R. Hovav, les deux approches se rejoignent en partie : la première soutient que les agents et les patients sont respectivement la cause et l'effet prototypique ; la seconde dit que les agents et les patients sont respectivement les initiateurs et les points finaux de l'événement. (*ibid.* :125) Les événements les plus « individuéés » sont donc ceux qui ont un agent volitionnel (celui qui initie naturellement cette transmission de force) et un patient affecté (celui qui résulte en un changement d'état) :

« C'est peut-être pour cette raison que les agents volitionnels constituent le noyau même de l'événement transitif prototypique (cf. le modèle cognitif idéalisé d'un

¹⁷ *Force-dynamic relations and the verbal profile.*

¹⁸ L'anglais utilise le terme de « *construal* ».

¹⁹ *The prototypical event type (...) is unmediated volitional causation that brings about a change in the entity acted on (i.e., the manifestation of the transmission of force), that is, the prototypical transitive event(...)*

événement). Ces types d'événements servent comme modèle pour l'événement prototypique. »²⁰ (*ibid.* : 123)

Croft est un typologiste : il a le souci de vérifier empiriquement la pertinence des théories (aspectuelles) qu'il critique en élargissant la recherche à d'autres langues que l'anglais. Aux théories qui sémiotisent d'avance les places argumentales, qui postulent des niveaux syntaxiques spécifiques et des hiérarchies thématiques comme universelles, qui divisent trop le travail entre lexique et syntaxe, qui postulent l'existence d'un certain nombre de primitives (« + ou - affecté », etc.) à une langue mais dont la généralisation ne se vérifie pas pour d'autres, il préfère une théorie qui offre des possibilités d'interprétation²¹ linguistique des structures conceptuelles et étend les catégories sémantiques sur le modèle de schémas déjà existants. Pour Croft (2001), les catégories syntaxiques (sujet, objet, etc.) ne préexistent pas aux schémas constructionnels, pas plus que les rôles- Θ . Il convient donc d'abandonner l'établissement d'une hiérarchie des rôles- Θ et d'atteindre un niveau de généralisation supérieur : « [il est nécessaire de] ... postuler des structures universelles pour ces schémas d'alignement argumental qui se retrouvent au travers des langues ». (Croft 2001 :24)²². Selon l'auteur, le problème essentiel des théories des rôles thématiques est justement l'absence de motivation pour établir une hiérarchie de ces rôles: leur nature relationnelle n'est jamais véritablement prise en compte. Effectivement, la notion d'« expérient » ne fait pas sens si on ne précise pas le contenu de l'expérience, « agent » ne fait pas sens s'il n'y a pas de patient sur lequel agir. Croft écrit que « tout ce qu'il faut savoir est la relation force-dynamique entre les participants »²³.

Un problème demeure: le recours aux chaînes événementielles causales et à la transmission de force entre participants suffit-elle à prévoir le comportement syntaxique des verbes qui se prêtent difficilement à une conceptualisation en termes de causation, comme les verbes mentaux par exemple, qui n'ont pas de directionnalité causale inhérente, ou bien les verbes statifs ou positionnels, qui ne supposent aucun transfert de type dynamique des forces ? Pour ces derniers, qui dénotent des relations spatiales (*support*, *contain*, etc.), l'alignement normal des arguments est Thème (Figure) – Lieu (Terrain), selon une conceptualisation universelle qui fait précéder le thème au lieu. Mais le Lieu précède parfois le Terrain ; dans la phrase *The*

²⁰ *Perhaps for this reason volitional agents and affected patients constitute the core of the prototypical transitive event (cf. the idealized cognitive model of an event). This type of events serves as the mold for the prototypical event...*

²¹ *Construal.*

²² *[It is necessary to] ... posit universal structures for those argument linking patterns that are consistent across languages.*

²³ *All that one must know is the force-dynamic relationships among participants. (31)*

table is supporting the vase, le Lieu agit de façon force-dynamique (par sa force de résistance) sur le Thème en empêchant sa tendance naturelle à bouger. Il en est de même avec les verbes de type *contain* : du point de vue de la chaîne causale, l'ordre *the box contains the books* conceptualise la boîte comme empêchant les livres de se répandre. La notion de chaîne causale permet de donner des définitions vraiment relationnelles des participants dans un événement. Cette caractérisation générale des rôles fait l'économie des rôles- Θ : « les sujets sont les participants qui antécèdent de façon force-dynamique les participants objets » (Croft 1998 :33)²⁴.

Croft ne pouvait pas ne pas revisiter l'alternance *spray/load* muni de ces principes. Sa solution vise à introduire une construction sémantique motivée indépendamment, la distinction *profil / base* du verbe. Le profil est la partie assertée ; la base est la partie présupposée. Croft prend l'exemple simple de *break* (base verbale) vs. *broken* (participe passé du même verbe). Les deux formes ont une même base, mais *break* profile le procès entier alors que *broken* ne profile que l'état résultant (c'est une analyse très proche de celle de Langacker 1982b). Il y a deux éléments dans le sens d'un verbe :

- La spécification du type d'événement (la base) ;
- L'indication de quelle partie de l'événement est dénotée par le verbe (le profil).

Or, la structure événementielle force dynamique est indépendante du profil verbal, ce qui rend possible les alignements alternatifs. Dans le cas du verbe *load*, le schéma de force dynamique entre les participants est identique, mais le profil verbal diffère, c'est-à-dire la partie de la chaîne causale qui est focalisée. Soit :

- 4) *Bobby loaded hay on the wagon.*
- 5) *Bobby loaded the wagon with hay.*²⁵

Les problèmes que posent ces deux phrases viennent du fait qu'elles semblent avoir *a priori* un même profil verbal. Mais Croft note que le SP (*on the wagon*) n'est pas obligatoire dans le premier cas. Dans la phrase *The broken fire hydrant sprayed water all afternoon*, *spray* est un verbe de simple émission de substance. Ajouter le SP (*on + NP*) revient à rajouter la trajectoire résultante de l'événement, c'est-à-dire le dernier sous-événement dans la chaîne causale. Dans 4), donc, le verbe ne profile que la partie de la chaîne causale qui implique une transmission de force au matériau utilisé (*hay*) : la trajectoire (*on + NP*) est

²⁴ *Subjects are participants that force-dynamically antecede the object participants.*

²⁵ Exemples de Croft (1998:34).

rajoutée. Etant le point final de la chaîne causale, *hay* est l'objet direct. Dans 5), le verbe profile la transmission de force vers le matériau (*hay*) mais également la trajectoire du matériau vers le réceptacle : ce dernier est le terme final de la chaîne, donc il est le COD. Croft développe alors une théorie très intéressante des types d'adpositions (de prépositions), ce que ne font pas les tenants de l'approche aspectuelle, pour qui *on* et *with* ne sont que deux prépositions qui n'ont pas de rôle particulier à jouer. Pour Croft, les marqueurs de cas obliques et autres adpositions sont systématiquement divisés en deux classes : ceux qui dénotent des participants qui antécèdent d'un point de vue causal le participant lié à la position objet (listés en A), et ceux qui dénotent des participants subséquents à la chaîne causale (listés en B) :

A- *with, by, of, from, out of* ;

B- *to, for*, ainsi que les prépositions spatiales: *on, in*, etc. (*ibid.* :40)

Croft propose de nombreux arguments en faveur de cette bipartition, notamment des données liées à l'acquisition du langage : un enfant anglophone se trompe souvent de préposition, mais il substituera toujours une préposition antécédente à une autre préposition antécédente ; il dira : *I just eat it by my spoon* (au lieu de *with my spoon*), mais il ne dira pas **I just eat it to my spoon*. (Croft 1998 :40).

Les données du russe développées au chapitre 5 donnent en partie raison à Croft : j'ai montré que les préverbes convoqués dans cette alternance *spray/load* (*za-*, *u-*, *na-*) ne modifient pas la structure événementielle aspectuelle, ils ne marquent pas directement, contrairement à ce que disait Veyrenc, une différence de type thème holistique ou partitif, mais ils modifient la relation entre les participants à l'événement en fonction du profil propre à la FS du préverbe (*za-* déviance ; *u-* point de vue de l'objet, etc.) qui interagit avec la FS du verbe composant. Les préverbes, qui sont à l'origine des prépositions, reconstruisent un événement à leur façon. La version correspondant à l'exemple 5) en anglais (avec *with*) utilise systématiquement le cas instrumental (*zastroit' pole domami*, « *za-build field with-houses* ») : or l'instrumental est généralement analysé comme « métonymique » (Timberlake, 2004). Dans l'expression *zastroit' pole domami*, *pole* est objet direct car il est le terminus de la chaîne causale, terminus « forcé » par le rôle abstrait de *za-*, qui dit, on s'en souvient : « considérons le scénario qui met en relation *stroit'*, « construire », et *pole*, « champ », même si celui-ci est anormal ». Ensuite est ajouté le NP instrumental *domami* (« with houses »), dont on peut d'ailleurs se passer (*Pole zastroen*, « le champ est couvert de maisons », est un énoncé

parfaitement correct): je fais l'hypothèse que la métonymie liée au sens de l'instrumental consiste à reconnaître que « maisons » ne fait pas totalement partie du profil verbal, mais n'en est justement qu'une partie (une partie du tout de l'événement « construire maisons sur champ »). *Domami* antécède bien d'un point de vue causal le participant lié à la position objet (*pole*). Dans ce cas, on peut dire qu'il y a eu « construction » du champ (fin de la chaîne causale) puisqu'il y a des maisons dessus (cause antérieure). Dans la version locative (*stroit' doma na pole*), le cas change : on retrouve l'accusatif (*na pole*) associée à la préposition *na*, les deux prenant un sens directionnel ; l'association des deux dénote un participant subséquent à la chaîne causale. Dans ce cas, il y a eu construction de maisons (fin de la chaîne causale), et ceci a en plus eu lieu dans un champ (ajout subséquent). Croft a raison de considérer que les prépositions ont, en plus de leur sens banal (*with* : instrument ; *on* : surface, etc.), une directionnalité causale d'inscrite en elles, c'est à dire une motivation plus générale, plus basique, qui traduit des concepts comme le transfert d'énergie entre entités et non, cruciallement, l'aspect.

Il ne convient pas de trop durcir les différences. Les notions convoquées par Croft rejoignent en partie les notions défendues par les approches aspectuelles : l'agent volitionnel et le patient affecté sont les meilleurs candidats pour les places de sujet et d'objet car ils sont aux deux bouts de la chaîne causale idéale. Dans les deux versions de l'alternance locative, un objet différent (*hay* ou *the wall*) délimite la chaîne causale, donc il est normal qu'il soit le plus affecté (ceci rejoint l'idée du thème incrémental de Dowty, mais n'a rien à voir avec la notion de « totalement affecté »). Mais cette alternance n'est possible que parce qu'en dernier lieu, la racine verbale permet cela, ce qui nous ramène au verbe :

« Le sens d'un verbe individualise les événements dans le réseau causal, c'est-à-dire, dans la masse (voire même le désordre) des événements phénoménologiques qui sont représentés dans la structure conceptuelle et qui doivent être interprétés convenablement par la grammaire et le lexique afin d'être exprimé dans les phrases.²⁶ » (Croft 1998 :44-45)

L'apport principal de Croft est là : les verbes sont fondamentalement différents quant à ce qu'il nomme le degré d'individuation²⁷ de l'événement désigné. Il y a peut-être là une

²⁶ *A verb meaning individualates events in the causal network, that is, the interconnected mass (or perhaps mess) of events in experience that is represented in conceptual structure and must be construed conveniently by grammar and lexicon in order to be expressed in sentences.*

²⁷ *self-containedness.*

transition possible entre les modèles discutés jusqu'ici, tous *compositionnels*, qui tentent d'isoler des notions cognitives (aspectuelles, causales, spatiales, etc.) et de les faire fonctionner (les « interpréter ») sur les entités linguistiques étudiées (les verbes), et les modèles *constructionnistes*, qui partent soit de la sémantique des constructions étudiées afin d'effectuer des généralisations sur l'interface sémantique-syntaxe de familles entières de constructions (c'est l'option prise par Goldberg, Goldberg et Jackendoff), soit ne partent que du seul matériau linguistique (la variation co-textuelle des éléments, que se proposent de décrire les Formes Schématiques) pour extraire l'identité sémantique propre des éléments étudiés, les verbes (Paillard, Franckel). Ces approches ont ceci en commun de mettre l'accent sur la racine verbale. Pour Croft, le verbe condense un « événement », conçu comme la description d'un scénario particulier sur le fond du réseau causal qui unit les entités de l'univers :

« Il existe une conceptualisation universelle des événements (et ayant vraisemblablement des fondements cognitifs) encodée par des formes verbales simples, non dérivées dans les langues naturelles, tel que tout événement "brut" doive être conceptualisé ainsi ou bien être exprimé par un verbe dérivé ou de façon périphrastique.²⁸ » (Croft 1998 :47)

Ce que Croft décrit là s'applique au russe, à ceci près que ce « codage » est rejoué pour chaque base verbale dans une langue donnée, et *a fortiori*, entre les langues, de façon très différente. Croft défend l'idée d'un « modèle cognitif idéalisé » (ICM)²⁹ pour les événements verbaux ; les éléments essentiels de cet ICM ressemblent beaucoup aux prédicats primitifs déjà étudiés :

CAUSE CHANGE STATE

L'alignement sujet-objet sera déterminé par quel participant est présent à chacun des bouts de la partie profilée de l'événement dans le schéma événementiel, et non par une hiérarchie décidée d'avance. La Grammaire Constructionnelle Radicale³⁰ réfute complètement l'idée d'un argument aspectuel distingué. Croft propose de sortir de la méthode distributionnelle dont il dénonce la circularité: selon cette conception, les constructions servent à définir les catégories ; ensuite les catégories sont prises pour les éléments primitifs de la représentation

²⁸ *There is a universal (and presumably cognitively based) conceptualization of events encoded by simple, underived verb forms in natural languages, such that any "raw" event must be conceptualized in this way or else be expressed by a derived verb form or expressed periphrastically.*

²⁹ *Idealized Cognitive Model (ICM)*

³⁰ *Radical Construction Grammar.*

syntactique et sont utilisées en retour pour définir les constructions, dans les modèles les plus courants. C'est par exemple la logique de Tenny, Ritter et Rosen. L'association de lexèmes verbaux au sémantisme potentiellement incrémental (*eat*, *build*, etc.), qui prennent effectivement un thème incrémental ou de Mesure qui se révèle à travers la notion sémantique de télélicité, définissent un rôle syntaxique aspectuel (un argument Mesure pour le COD, et éventuellement un rôle d'Initiateur pour le sujet) ; ce rôle distingué devient une catégorie primitive dans la représentation syntaxique (l'argument aspectuel) et, en retour, sert à définir la construction. En somme, la construction sert à identifier un rôle aspectuel primitif, et ce rôle sert à identifier la construction comme télélique/de Mesure. La méthode est effectivement circulaire. D'autant plus qu'il y a de nombreuses absences de correspondance distributionnelles³¹ au sein d'une même langue (que l'on repense aux verbes *push* ou *hit*), et d'une langue à l'autre (russe *bit'* et anglais *break*, cf. chapitre 5, pp. XXX).

Dans Croft (2001)³², les types d'événements sont représentés de façon diagrammatique au moyen d'une carte sémantique ou d'un espace conceptuel³³. Il emprunte la théorie des cartes sémantiques aux études typologiques. L'espace conceptuel est une représentation des structures fonctionnelles et de leurs relations. Par leur utilisation, Croft peut distinguer les structures conceptuelles universelles et les structures sémantiques propres à chaque langue. La représentation est multidimensionnelle : elle inclut les dimensions sémantiques, pragmatiques, discursives... de la construction du sens. (Croft 2001 :92-93)

« L'hypothèse de la Grammaire Constructionnelle Radicale est que les plupart des domaines grammaticaux vont fournir des universaux consistant à relier formes et fonctions qui peuvent être représentés comme un espace conceptuel cohérent.»
(*ibid.* :96)³⁴

Ce sont des universaux qui mettent en correspondance la forme et la fonction des items ; aucunes catégories syntaxiques primitives universelles ne sont postulées, y compris les rôles syntaxiques Sujet et Objet. Un espace conceptuel est représenté selon deux dimensions:

- Sur un axe horizontal apparaît la fonction de la construction, qui est sa *forme* ;

³¹ *distributional mismatches*.

³² Pour les détails de l'analyse, on se reportera à l'ouvrage de Croft, *Radical Construction Grammar* (2001).

³³ *conceptual space*.

³⁴ *The hypothesis of ... RCG, is that most grammatical domains will yield universals of the form-function mapping that can be represented as a coherent conceptual space.*

- Sur l'axe vertical figure la *sémantique* des éléments qui remplissent le rôle pertinent de la construction.

Dans l'espace conceptuel que propose Croft pour les rôles participants prototypiques, on trouve sur l'axe horizontal la classe sémantique des événements, répartis selon le nombre de participants à la construction. Sur la dimension verticale les participants sont positionnés en fonction de leur rôle dans la chaîne causale de l'événement, selon un axe « pôle initiateur de l'événement » → « point final de la chaîne causale ». Par exemple, un « événement ditransitif » est un événement dénotant un type de transfert, qui constitue un prototype, le type d'événement Agent-But (A-G) qui s'étend sur tout l'axe vertical de la chaîne causale (initiateur → point final). Un « événement transitif » est de type Agent-Patient, il dénote un événement de type « cause » ou « changement d'état » pour le Patient, et occupe une portion moindre de l'espace vertical « initiateur → point final ». Il y a les événements intransitifs, dénotant des activités non contrôlées, des dispositions, des propriétés, etc., et qui ne couvrent que la partie haute de l'axe vertical (initiateur). (*ibid.* :164) Je vois un avantage et un inconvénient à cette représentation du verbe:

1) Plutôt que des types fixes, cette cartographie conceptuelle des événements autorise un continuum entre les types d'événements : par exemple, sur l'axe vertical (le sens), l'événement ditransitif Agent-But (ex : *give*) et l'événement transitif Agent-Patient (ex : *open*) ont la même directionnalité (point initial → point final), le premier dénotant simplement le trajet entier. On s'attend donc à ce que certaines langues codent ces deux types d'événements de la même façon : c'est effectivement le cas en chinois mandarin, qui dispose d'une série de verbes appelés verbes résultatifs qui entrent en composition avec un verbe principal pour focaliser le point final de l'événement en plus du point initial, exprimé par le premier verbe. Dans la paire de phrases suivante, les verbes *da*, « hit »³⁵, et *ji*, « send », lexicalisent le geste qui précède le point final de l'événement ; celui-ci sera exprimé par un second verbe résultatif, respectivement, *po*, « break », et *zou*, « go » :

6) *Nei ge xiao nanhai da po le yi zhi panzi.*
That *mw* little boy hit-break *le* one *mw* plate
« That little boy broke a plate. »

7) *Yeye ji zou le nei feng dei nainai de xin.*
Grandpa send-go *le* that *mw* to grandma *de* letter

³⁵ La traduction de *da* par *hit* n'est qu'approximative ; dans d'autres phrases, elle n'est pas possible : *Chuanhu dakai le: The window has been opened.* (lit.: “window hit-open le”) En fait, *da* lexicalise la partie processuelle / initiale de l'événement « ouvrir ».

« Grandpa sent the letter to grandma. »³⁶

Da po et *ji zou* font partie d'un même paradigme constructionnel ; le chinois traite les verbes résultatifs exactement comme les verbes de transfert (« geste/mouvement + résultat »); les notions aspectuelles ne peuvent pas rendre compte de cela, la télicité n'est pas la primitive voulue. Leurs équivalents anglais monomorphématiques *give* et *open* relèvent généralement de deux analyses différentes : on trouve le premier dans la rubrique « construction à double object », qui n'est pas médiatisée par des notions aspectuelles, alors que le second est un des prototypes du verbe aspectuel de changement d'état. La construction idiosyncrasique de ces deux verbes en anglais masque les similarités constructionnelles de ces deux événements, pleinement révélées en chinois.

2) Ce modèle des espaces conceptuels, pour intéressant qu'il soit parce qu'il montre que les notions aspectuelles ne peuvent à elles seules épuiser la description du verbe, a un défaut : il néglige la *polysémie* massive manifestée par de nombreux verbes, ne prend en compte que quelques-unes des valeurs d'un verbe. Par exemple, le prototype du verbe de changement d'état (*change of state*, pour Fillmore 1970) en anglais, *break*, comporte d'autres valeurs pour lesquelles le changement d'état ne se laisse pas appréhender aussi facilement (*The news broke / The day is breaking / The suspect broke loose*). D'autre part, ces quelques exemples montrent que le lien supposé direct entre chaîne causale ou trajectoire spatiale et réalisation syntaxique des arguments n'est pas aussi nette qu'il y paraît : si *John* et *a glass* dans *John broke a glass* sont bien les entités présentes aux deux bouts de la chaîne (agent et patient prototypique), que deviennent ces entités dans *the morning broke* ? En résumé, ce modèle, comme les approches aspectuelles, n'accorde pas assez d'importance à la *dimension proprement linguistique* de la lexicalisation induite par tel ou tel verbe, forcément idiosyncrasique selon la langue considérée : cette méthode repose intégralement sur la projection de notions cognitives autonomes et supposées universelles sur les lexèmes et les structures. Or, il est difficile d'évaluer, d'identifier les espaces conceptuels qu'encode telle ou telle langue, indépendamment des variations linguistiques constatées pour les lexèmes qu'on se propose d'étudier ; le linguiste n'a à sa disposition que les variations co-textuelles et/ou contextuelles manifestées par le lexème qu'il décrit. C'est la raison pour laquelle j'opte pour une méthode qui consiste à reconstituer l'identité sémantique propre des lexèmes verbaux fortement inspirée par la théorie des Formes schématiques (Paillard, Franckel, de Vogüe) ;

³⁶ Ces exemples sont tirés de Yip Po-Ching et Don Rimmington. (2004 :152).

j'en ai donné un exemple dans le chapitre 5, lorsqu'il a été question de la différence entre les deux verbes utilisés pour « casser » en anglais et en russe, *break* et *bit'* (p. XXX). Mais je ne peux pas terminer ce tour d'horizon des théories constructionnelles du verbe sans parler de l'apport de la Grammaire des Constructions.

1.4. La Grammaire des Constructions.

Un progrès indéniable de la recherche de ces vingt dernières années est la reconnaissance qu'il faut regarder au-delà du seul verbe afin d'expliquer sa syntaxe et sa sémantique ; les travaux de Hale et Keyser, de Hoestra (cf. chapitre 4) sont en ce sens déjà constructionnels : par exemple, la particule cachée *up* dans le schéma de SC (*small clause*) de Hoestra et Mulder révèle le souci d'enrichir la structure du verbe. Les avancées les plus significatives ont eu lieu dans le domaine des *structures résultatives* étudiées en détail par Levin et Rappaport Hovav (1995), Jackendoff (1997), Goldberg (1995), Goldberg et Jackendoff (2004) ; un nouveau paradigme a pu voir le jour, qui promeut la construction dans laquelle entre le verbe en tant qu'unité lexicale discontinue, rompant avec la position (généralisée) qui comptait la syntaxe de la phrase à partir des seules têtes lexicales (V°). Pour Goldberg (1995), tous les aspects de la grammaire du verbe se rapportent *in fine* à des constructions ; la position de Jackendoff (1997, 2004) est plus modérée puisqu'elle préserve le rôle non constructionnel de la syntaxe et laisse une place à la question de l'alignement des arguments (cf. chapitre 4). L'esprit est néanmoins le même : la meilleure façon de rendre compte des structures résultatives en anglais, qui toutes partagent un air de famille tout en étant différentes les unes des autres sur le plan de leurs propriétés sémantico-syntaxiques, est de reconnaître que la construction est première, non le verbe. Pour sa part, la théorie des *Formes Schématiques* (Culioli, Paillard, Franckel, De Vogüé) ne nie pas qu'il existe des constructions, mais elle est constructionniste dans le sens où elle considère que le sens de l'énoncé se construit, elle met plus l'accent sur l'identité sémantique propre du verbe qui est calculée, reconstruite à partir des occurrences de cette unité en discours, dans le co-texte ; elle prend donc en compte la construction, mais fait le chemin inverse, depuis la construction vers l'unité lexicale.

Je ne traiterai pas des structures résultatives, car cela dépasserait largement l'étude du verbe comme objet aspectuel et événementiel que je me suis fixée. Néanmoins, les auteurs qui les prennent pour objet d'analyse traitent de phénomènes liés, dont fatalement leur structure aspectuelle. Je ne fais ici qu'esquisser une comparaison entre ces deux théories

constructionnistes, Goldberg-Jackendoff d'un côté, Paillard-Franckel de l'autre, afin d'expliquer pourquoi j'opte pour la seconde.

Les deux approches ont ceci de commun qu'elles aboutissent à réduire la polysémie des verbes ; pour Goldberg (1995), le verbe *belch* dans les deux énoncés suivants reste dans les deux cas un verbe d'émission de son corporel :

8) *He belched his way out of the restaurant.*

9) *He belched loudly.*

Seule la construction résultative de la première phrase lui donne son acception de verbe décrivant un mouvement ; ceci revient dans les faits à reconnaître que « c'est le sémantisme spécifique du verbe qui est important, et non pas la classe générale à laquelle un verbe appartient » (Goldberg et Jackendoff 2004 : 550-551)³⁷. C'est encore le sens particulier du verbe qui explique que *bleed* et *cry*, tous deux verbes dénotant un écoulement de fluide corporel, n'admettent pas les mêmes structures : l'impossibilité de 10) par rapport à l'acceptable 11) sont expliqués par un principe de cohérence sémantique (Goldberg 1995) : pleurer ne conduit pas naturellement à l'endormissement, tandis qu'un saignement trop abondant conduit à la mort.

10) **Ted cried to sleep.*

11) *The tiger bled to death.*

Comme dans la théorie des FS, l'approche constructionnelle dépasse la vue rigide qui faisait du seul verbe le déterminant de la structure de complémentation du VP (Goldberg et Jackendoff 2004 : 534) : chaque construction a ses propriétés sémantiques et syntaxiques et exige d'être étudiée à part, tout comme chaque unité lexicale est singulière dans la théorie des FS. Enfin, les deux approches permettent de dépasser les classifications intuitives *ad hoc* et aspectuelles des verbes : même si le verbe *zigzag* dans 12) est un verbe dynamique de mouvement et un verbe statif dans 13), il s'agit du même verbe *zigzag* :

12) *John zigzagged down the hill.*

13) *The road zigzagged down the hill.*

³⁷ *It is the specific semantics of the verb that is important, not just the general verb class to which a verb belongs.*

Les auteurs utilisent la notation sémantique en composants primitifs (*CAUSE, BECOME, BE, GO*): dans la première phrase par exemple, le prédicat primitif constructionnel (*constructional subevent*, selon Goldberg et Jackendoff) est noté *GO*, et le verbe décrit un moyen (*means*). C'est sur ce point que les deux approches divergent : la théorie des FS se propose de décrire au plus près le sens de l'unité lexicale sans avoir recours à ce type de notation en composants de base. Dans les deux exemples suivants donnés par Goldberg et Jackendoff (*ibid.* : 544), le seul composant « GO Path » ne suffit pas à expliquer le choix du lexème *go* par rapport au lexème *run* :

- 14) *The telephone poles run alongside the road. (*go)*
 15) *The road goes along the river. (?run)*

La construction ne suffit pas à expliquer le choix lexical de *go* par rapport à *run*. La théorie des FS considérera que même si les constructions sont effectivement importantes et sont peut-être même stockées telles quelles dans le lexique mental des locuteurs, il est crucial d'étudier la racine verbale comme unité singulière. Les deux approches se complètent plus qu'elles ne s'opposent. Par exemple, le verbe « tirer », analysé par Paillard et Franckel (2008), connaît au moins deux emplois au sémantisme très divergent pour une construction rigoureusement identique :

- 16) Jean tire sur la corde.
 17) Le rouge tire sur le violet.

En dernière instance, il semble que ce soit la capacité expressive de « tirer », donc son identité sémantique propre, qui explique que « tirer » soit un verbe dynamique de traction dans 16) et un verbe d'état dans 17), et non la seule construction. Nous allons voir immédiatement que la même remarque peut être faite à propos du verbe *break* et de ses synonymes locaux *shatter, crash, crack*. Une construction prototypique pour ces verbes, tous des changements d'état, est la construction transitive (*X broke/cracked/shattered, Y*) dans laquelle le NP postverbal désigne l'élément affecté (cassé, brisé). Pourtant, *break* connaît une extension considérable de son sens et de sa syntaxe que ne connaissent pas les autres, et chacun de ces verbes a ses contraintes sélectionnelles propres.

- 18) a- *The window broke. / The prisoner broke loose.*
 b- *The window shattered. / *The prisoner shattered loose.*

19) a- *Their bowls broke to the ground.*
 b- *Their bowls crashed to the ground.*

20) a- *I could hear him crashing around downstairs.*
 b- **I could hear him breaking around downstairs.*

21) a- *He broke a joke.*
 b- *He cracked a joke.*
 c- **He crashed a joke.*
 d- *He didn't crack a book.*
 e- **He didn't break a book.* (dans le sens: *he didn't open a book*)

Toutes ces constructions sont quasiment identiques, elles ont toutes un « air de famille » (Goldberg et Jackendoff), mais *break* a un contenu conceptuel plus abstrait que *shatter*, ce qui permet son utilisation dans une structure résultative (*break loose*) non permise par *shatter*, même s'il est intuitivement plausible de considérer qu'un prisonnier peut se libérer en faisant éclater ses chaînes en morceaux. De même, *break* et *crash* sont très proches, mais l'élément « bruit intense, fracas » fait que *crash* est possible dans 20a) et que *break* ne l'est pas, étant dépourvu de ce trait. Enfin, l'entrée lexicale de *crack* devra faire figurer la notion de fêlure, de brisure qui fait entrevoir un intérieur, qui suppose une ouverture, un dévoilement, que n'ont ni *break* ni *crash*. Toutes ces notions doivent trouver une expression dans l'entrée lexicale des verbes, et la théorie des FS me semble mieux répondre à cete exigence. C'est la raison pour laquelle je privilégie cette théorie sans trop insister sur les constructions, qui sont la conséquence de ce contenu lexical propre, d'autant plus qu'en russe l'équivalent (approximatif) de *break* est une construction (*raz-* + *bit'*).

Quoi qu'il en soit, ce changement de focalisation sur le *mode de lexicalisation* des racines verbales et les modalités de leur insertion dans des *constructions (templates, selon Levin et R. Hovav)* correspondant à cette information idiosyncrasique, est la direction prise par la recherche la plus récente sur le verbe anglais, chez des auteurs comme Ramchand (1998, 2004), Croft bien sûr, mais surtout Levin et Rappaport Hovav (1995, 1998, 2005). Cette façon de voir oblige à procéder à une étude verbe par verbe, qui permettra ensuite d'établir des classes sémantiques fondées sur le scénario formel propre à chaque prédicat. Celui-ci sera variable d'une langue à l'autre pour un verbe donné, et bien évidemment, au sein d'une même langue. Priorité est ainsi donnée à l'étude du lexique, constitué de « listèmes » dont la taille³⁸ varie d'une langue à l'autre (et dans une même langue, selon le verbe) dans le type

³⁸ J'emprunte ce terme de taille à H. Josse (2003), qui l'avait utilisé dans sa thèse consacrée à *one*.

d'informations que ce listème contient. Les vrais enjeux d'une étude sur l'aspect lexical sémantique sont là : ils consistent à étudier les modes combinatoires entre les différents listèmes dans la construction d'objets syntaxiques plus larges, ce à quoi je m'emploie à présent.

2. Lexique, prédicats primitifs et racine verbale.

2.1. Une autre vue du lexique.

J'ai à présent admis l'idée que les notions aspectuelles ne sont qu'un des critères qui entrent en jeu dans le phénomène généralisé de ce que la littérature anglo-saxonne nomme composition événementielle³⁹, c'est-à-dire les différentes possibilités syntaxiques de composition des événements. Ce terme recouvre des phénomènes variés, qui dépassent l'aspect sémantique tel que l'entendaient Garey, Vendler, Smith: il englobe les réalisations alternatives des arguments pour certains verbes (*spray/load*), l'enrichissement syntaxique tolérés par certains verbes mais refusés par d'autres (*sweep the floor clean* vs. **break the table clean*), la question des verbes à double objet (dont je ne traite pas ici), les constructions avec verbe léger et leurs contraintes (*give a push* ; **have an eat*), les verbes qui admettent des objets qui ne correspondent pas à leur sélection ordinaire (*she yelled herself hoarse*, *she whistled her appreciation*), etc. Vu ainsi, le terme d'« aspect » prend un sens *technique* : il est un label commode pour décrire les possibilités de la structure événementielle et argumentale des verbes, mais surtout il traduit la nécessité de dégager les principes qui régulent ces alternances. Les recherches les plus récentes ont un niveau d'exigence dans ce domaine qui dépasse de loin les travaux antérieurs et qui convergent avec la recherche menée sur les verbes préverbés du russe.

Cette façon de voir déplace l'emphase jusque-là accordée au schéma temporel interne des verbes et VPs et oblige à se focaliser sur le verbe lui-même, son identité sémantique propre, qui conditionne l'éventail des structures qu'il peut accueillir. Le lexique n'est plus considéré comme un module autonome et inerte servant simplement d'« *input* » pour les computations syntaxiques. Ramchand (1998) note que l'utilisation croissante de LCS (structure conceptuelle lexicale) pour les verbes reflète ce changement. Elle donne la définition du Lexique de Hale and Keyser (1987) : le Lexique est « ... le niveau qui donne l'expression

³⁹ *event composition*.

complète de ce que signifie le verbe, mais n'affecte pas la partie syntaxique de la computation linguistique.⁴⁰ » Ayant le souci d'énoncer des règles de réalisation des arguments en syntaxe, elle postule deux niveaux de représentation de l'information sémantique lexicale d'un verbe ; par exemple pour le verbe *cut*, elle propose :

Lexique (LCS)	<i>cut</i> : Arg1 produit un changement dans l'intégrité matérielle de Arg2	
Structure argumentale	<i>Arg1</i> < Θ_{ext}	<i>Arg2</i> Θ_{int} > (Ramchand 1998 :80)

Les notations Θ_{ext} et Θ_{int} correspondent à peu près aux proto-rôles d'Agent et de Patient (Dowty 1991) déjà discutés : respectivement, causeur immédiat/externe ; effecteur ; sujet aspectuel (initiateur du changement), et changement interne, dirigé, argument affecté, objet aspectuel. Cette façon de représenter les choses est en conformité avec la littérature sur la question : l'information strictement sémantique et l'information argumentale sont réparties sur deux niveaux. Higginbotham (1989), qui lui aussi s'inspire de Hale and Keyser (1985), met l'accent sur ce qu'il appelle l'« élucidation du sens »⁴¹ : « il est possible d'éclairer les principes d'interprétation des structures syntaxiques complexes si on parvient à énoncer clairement le sens des mots. »⁴² (Higginbotham 1989 :465). Il donne ce qui ressemble fort à une FS pour le verbe *cut* ; voici son entrée pour ce verbe:

« *I cut the fish yesterday.*

Cut est un V qui s'applique à des situations *e*, mettant en scène un patient *y* et un agent *x* qui, au moyen d'un instrument *z*, effectue une séparation linéaire dans l'intégrité matérielle de *y*. »⁴³ (*ibid.* :467)

Higginbotham donne le nom d'« élucidation du sens d'un mot » à l'entrée précédente pour le verbe *cut*. Si, comme le font les chercheurs russisants (D/P/M), la LCS (FS pour le verbe russe) est augmentée, sous la forme d'un véritable scénario, le niveau de structure argumentale n'est plus nécessaire puisqu'il se déduit alors du scénario de cette FS. C'est la raison pour laquelle Paillard et al. ne mentionnent même pas le terme d'argument ou actant mais passent directement du niveau des *paramètres* de la FS, qui sont les éléments forcément

⁴⁰ ... the level which gives the full expression of what the verb means, but does not affect the syntactic part of the linguistic computation.

⁴¹ « Elucidation of meaning », qui est d'ailleurs le titre de son article.

⁴² One may clear the path to the principles of interpretation for complex syntactic structures, if only the meaning of words can be seen rightly.

⁴³ Entry for *cut*: *cut* is a V that applies truly to situations *e*, involving a patient *y* and an agent *x* who, by means of some instrument *z*, effects in *e* a linear separation in the material integrity of *y*.

impliqués dans l'identité sémantique de l'unité lexicale, au niveau de la réalisation syntaxique, empruntant à la théorie de Culioli les notations « C0 », « C1 », « Ci » qui ont l'avantage d'être « thématiquement » et syntaxiquement neutres. Malgré cette différence, dans la discussion comparée que propose Ramchand (1998) des verbes *iarraidh* du gaélique écossais et de ses équivalents anglais (*want* ou *request*), les approches se rejoignent en partie. L'auteur note que dans cette langue, le même verbe *iarraidh*, selon qu'il est combiné avec une particule aspectuelle de type statif/imperfectif (*ag*) ou dynamique/perfectif (*air*), change de sens et donc l'assignation du NP objet change de [- affecté] à [+ affecté] :

22) *Tha Alasdair ag iarraidh buisaid.*
 be-PRES Alasdair *ag* want-VNOUN a biscuit
 « Alasdair wants a biscuit. »

23) *Tha Alasdair air buisaid iarraidh.*
 be-PRES Alasdair *air* a biscuit want- VNOUN
 « Alasdair has got/has requested a biscuit. »

Le verbe *iarraidh*, contrairement à l'anglais *want*, sous-spécifie l'information présente dans la structure argumentale. Sa LCS est quelque chose comme : « chercher à obtenir pour soi-même »; c'est ensuite le choix de la particule aspectuelle *air* ou *ag* qui donnera l'interprétation voulue. En gaélique d'Ecosse, contrairement à l'anglais (tout du moins, pour ce verbe), il y a une séparation entre la représentation conceptuelle et une tête aspectuelle qui donne au final la structure événementielle ; en anglais, le lexème *want* (vs. *request*) contient déjà cette double information. La LCS de *want* n'est « que » : « désirer posséder quelque chose ». Au total, ce qui correspond à un seul lexème en anglais (*want*) correspond à deux en gaélique d'Ecosse : *iarraidh* (lexème 1) + *ag* (lexème 2). Les chemins compositionnels sont différents.

Je vois là un phénomène qui ressemble beaucoup à la fois à la comparaison que j'ai proposée entre *bit'* et *break* (chapitre 5), mais aussi au rôle joué par la combinatoire entre le préverbe et le verbe en russe de façon générale. Prenons comme exemple les lexèmes verbaux anglais qui représentent les prototypes des événements complexes (Levin et R. Hovav 2005), ceux dont la structure événementielle apparaît pleinement en mobilisant tous les prédicats primitifs recensés (Dowty, etc.) :

Dry : x ACT CAUSE y BECOME <DRY>

Open : x ACT CAUSE y BECOME <*OPEN*>
Break : x ACT CAUSE y BECOME <*BROKEN*>

Ces verbes, on s'en souvient, sont les prototypes même des « changements d'état purs », ceux dont l'argument interne ne peut pas ne pas avoir radicalement changé d'état à la suite de l'action verbale (contrairement à un verbe comme *sweep* ou *wipe*, par exemple). J'ignore leur traduction en gaélique écossais, mais en russe, comme on peut s'y attendre, ils correspondent ou ne correspondent pas à un tel schéma :

- *Dry* = « *sušit'* (transitif) / *coxnut'* (intransitif) ». Ces deux verbes sont des bases verbales, qui se prêtent à la combinaison avec plusieurs préverbes : *posušit'* / *vysušit'* / *nasušit'* / *peresušit'* ; *vysoxnut'* / *zasoxnut'* / *prosoxnut'* / *peresoxnut'*, etc. Ni *sušit'* ni *soxnut'* ne sont des changements d'état obligatoires ; ils le seront plus ou moins selon le préverbe utilisé.

- *Open* = « *otkryt'* ». Contrairement à *dry*, ce verbe est déjà un composé : *ot-* + *kryt'*. Le sens est facilement déductible : le préverbe *ot-* signifie la perte d'un lien entre deux termes (X et Y) ; le verbe *kryt'* signifie « couvrir, recouvrir » (il sert à former les noms : *kryša*, *kryška*, « toit, couvercle » ; on n'est pas loin du français : « ouvrir/couvrir ») ; *otkryt'* signifie : « perte de couverture de quelque chose », donc « ouvrir » ou « découvrir ». Il contient donc une information déjà spécialisée, mais contrairement à l'anglais *open*, monomorphématique, son sens est transparent.

- L'équivalent strict de *break* (tout du moins dans son acception de « changement d'état pur ») est *razbit'*. Le verbe composant, *bit'*, n'a pas cette présupposition attachée à *break*. Il n'est ni Accomplissement ni Achèvement, seulement Activité, dirons-nous. Cela ne l'empêche pas d'appartenir à une même classe sémantique large que *break*.

Cette comparaison pose cependant problème, du côté anglais : il semble réducteur de ramener le scénario des trois verbes *dry*, *open*, *break* à un seul schéma de prédicat primitif. Intuitivement, et après une consultation des entrées du dictionnaire pour ces trois verbes, on s'aperçoit vite que *break* est bien plus polysémique que les deux autres verbes. Cette longue tradition qui a consisté à dégager des prédicats primitifs pour l'anglais devient du coup suspecte ; elle s'est certes révélée efficace puisqu'elle a été une façon commode de représenter la complexité événementielle perçue du verbe anglais monomorphématique (et donc, morphologiquement sous-déterminé). C'était d'ailleurs la motivation initiale de Dowty (1979) : la méthode de décomposition en éléments sémantiques de base a servi à traduire la complexité perçue dans des classes entières (vendlériennes) de verbes. Mais cette méthode est

réductrice car elle utilise des schémas en trop petit nombre (*ACT CAUSE BECOME STATE*) avec des primitives elles aussi en trop petit nombre : comment, par exemple, représenter le verbe russe *bit'* avec ces prédicats primitifs ? Et d'ailleurs, pourquoi ces prédicats-là seraient-ils « primitifs » ? En russe, pour le verbe *bit'*, on a besoin d'autres primitives (événement sériel, par exemple) ? Comment traduire l'information véhiculée par les préverbes étudiés ci-dessus, *pro-*, *u-*, *za-*, avec les notions qui y sont attachées (intervalle, résultat, déviance, etc.) ? Il faut donc, pour l'anglais, raffiner cette décomposition en prédicats aspectuels, l'assortir de notions plus larges ; c'est exactement ce que font Levin et R. Hovav (1995, 1998, 2005).

Dans la recherche récente sur les verbes anglais, la notion d'événement « complexe » est sujette à débat. Par exemple, chez un auteur comme Pustejovsky (1991, 1995), un événement est complexe s'il dénote une transition ; il n'y a donc chez cet auteur que deux types de prédicats : les Processus (*Processes*), au schéma simple, et les Transitions (*Transitions*), au schéma complexe. La complexité des Transitions se résume à l'idée qu'ils incluent, en plus d'une phase processuelle, une phase de changement. Depuis Vendler et Dowty, un événement est complexe s'il contient le maximum de prédicats primitifs, c'est-à-dire s'il est un Accomplissement ou un Achèvement (*dry*, *open*, *break*, en sont des exemples classiques). En revanche, Levin et Rappaport Hovav ont une définition de la complexité événementielle différente qui permet non seulement de traduire une complexité intuitivement perçue, mais surtout d'expliquer les schémas différents d'enrichissement syntaxique propre à des classes entières de verbes. Une classification des verbes et VPs n'est en effet intéressante qu'en tant qu'elle permet de prédire des *réalisations syntaxiques régulières* pour une même classe de verbes et qu'elle permet un traitement raisonné de la *polysémie* de ces verbes.

Je commence par Pustejovsky qui développe une version remaniée des prédicats primitifs à la Dowty et qui surtout introduit le niveau de la *structure qualia* pour les noms, puis je termine par le modèle qui me semble le plus convaincant pour dégager des classes sémantiques de verbes et VPs linguistiquement pertinentes, celui défendu par Levin et Rappaport Hovav dans leurs travaux récents.

2.2. Complexité événementielle, prédicats primitifs et structure qualia.

Le consensus actuel pour l'établissement des classes sémantiques de verbes consiste à dégager les structures événementielles, composées de deux types d'information. La partie

constante est fournie par le verbe, et c'est la décomposition en prédicats primitifs qui représente l'information fonctionnelle responsable des réalisations syntaxiques diverses. Ce présupposé est partagé par Pustejovsky, pour qui la notion événementielle cruciale est la notion de *Transition*.

L'auteur (1991, 1995) combine une analyse vendlienne qui utilise le temps et une analyse subévénementielle à la Davidson/Mourelatos (l'idée qu'un événement *e* se décompose en sous-parties, en sous-événements), qui permet une classification basée sur une méthode compositionnelle générative : à partir d'un nombre limité de composants de base, il obtient les différents schémas par computation. Sa théorie de sémantique lexicale inclut plusieurs niveaux de représentations ; c'est en cela qu'elle se distingue des modèles antérieurs (Dowty, 1979), monostrataux :

« Le sens lexical peut être cerné de la meilleure façon en faisant l'hypothèse des niveaux suivants de représentation :

- Structure argumentale.
- *Structure événementielle*.
- *Structure qualia*.
- Structure de succession. » (Pustejovsky 1991a : 11-12)⁴⁴

J'ai indiqué en italiques les niveaux qui vont m'occuper ici.

1) Le niveau de composition événementielle.

Plutôt que de considérer un patron fixe comme '*cause-to-become-not-open*' pour *close*, Pustejovsky suggère :

« ... une décomposition minimale du verbe *close* consiste à reconnaître que celui-ci introduit une opposition entre deux termes : *fermé* et *non-fermé*... Ce genre d'analyse s'inspire des *types d'opposition* d'Aristote... Plutôt que de décomposer un tel mot en termes primitifs, il faut l'évaluer relativement à son contraire. » (Pustejovsky 1991b : 38)⁴⁵

⁴⁴ *Lexical meaning can best be captured by assuming the following levels of representation :*

- *argument structure.*
- *event structure.*
- *qualia structure.*
- *inheritance structure.*

⁴⁵ *...a minimal decomposition of the word close is that it introduces an opposition of terms : closed and not-closed... This type of analysis draws on Aristotle's species of opposition. ... Rather than decomposing such a word into primitive terms, evaluate it relative to an opposition.*

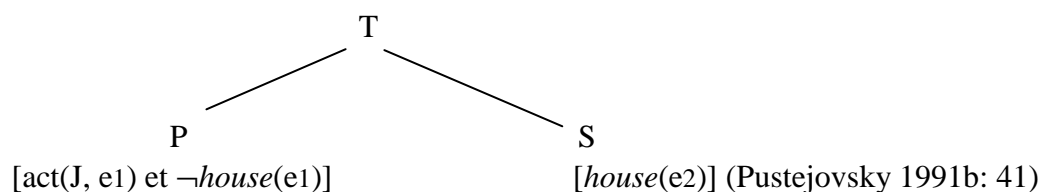
W. Klein (1994) adopte un modèle de classification similaire : il classe les types de contenus lexicaux en fonction de ce qu'il nomme le *Topic Time contrast*. Pour Pustejovsky (et Klein), trois configurations de base sont ainsi dégagées, les Etats (S), les Processus (P) et les Transitions (T), selon le mode d'opposition auquel participe le prédicat :

Etat (S) : « événement évalué relativement à aucun autre » (*love, know, be wooden...*) ; (Klein les nomme « *0-state content* »).

P : « séquence d'événements (*e1...en*) qui identifient la même expression sémantique » ; *run, push, drag*. (« *1-state content* »)

T : « événement qui identifie une expression sémantique évaluée relativement à son opposition » ; *give, open, build, destroy, bake a cake...* (« *2-state content* »)⁴⁶

Pour les deux auteurs, T est la structure la plus complexe : un Accomplissement canonique pour Pustejovsky est la transition d'un Etat vers son opposition. La phrase *John built a house* est décomposée ainsi, sous forme arborescente :



Par l'action d'un agent qui assemble des matériaux, de l'absence d'une maison on parvient à l'existence d'une maison. Ceci ne peut s'appliquer tel quel au russe : on a vu que beaucoup de verbes de création, de performance, etc. (qui sont des Accomplissements), mais aussi des verbes d'Activités, ont plusieurs modes de préverbation possible, quasiment mais pas complètement synonymes :

24) *Postroit' / vystroit' dom* : construire une maison.

25) *Vygladit' / pogladit' bel'e* : repasser du linge.

26) *Otrabotat' / prorabotat' tri goda na zavode* : travailler trois ans à l'usine⁴⁷.

2) La structure qualia.

Le *e* de *house* sous S(tate), [*house(e2)*], mérite une explication. C'est là où intervient le niveau de la structure qualia. La méthode décompositionnelle doit s'étendre aussi au NP: il

⁴⁶ Présentation adaptée de Klein (1994).

⁴⁷ Cet exemple est de Krongauz (1998).

faut prendre en compte la *structure qualia* d'un item lexical, qu'il soit verbe ou nom ; on retrouve la méthode inaugurée par Verkuyl mais poussée plus loin. L'idée essentielle est que le nom projette aussi sa structure événementielle, d'une certaine façon :

« Il existe un système de relations qui caractérisent le sémantisme des éléments nominaux, très similaire à la structure argumentale d'un verbe (sa Structure Qualia, SQ)... Les éléments qui constituent une SQ incluent des notions comme le contenant, l'espace, la surface, la figure, les objets fabriqués, etc. » (Pustejovsky 1991a :23)⁴⁸

Selon le principe aristotélicien d'opposition, la SQ résume les quatre aspects du sens d'un mot, qui reproduit presque telles quelles les quatre causes premières d'Aristote⁴⁹ :

- Le rôle constitutif, qui récapitule la relation d'un item avec ses parties constituantes;
- Le rôle formel, relatif à la forme sous laquelle il se présente ; chez Aristote, ces deux rôles correspondent à la forme et à la matière ;
- Le rôle téléique (but et fonction) ; c'est la cause finale d'Aristote.
- Le rôle agentif (ce qui le provoque, son origine) ; c'est la cause première ou cause efficiente d'Aristote.⁵⁰

Je prends deux exemples simples pour illustrer cela :

27) *John began a novel*

28) *John began a dictionary.*

La prise en compte de la SQ explique pourquoi le premier exemple se comprend comme *he began writing/reading a novel*, tandis que le second ne peut se comprendre que comme *he began writing a dictionary*. Ces interprétations divergentes viennent du fait que les rôles constitutif et téléique de *novel* vs. *dictionary* sont différents:

« *Novel*:

Const: narratif.

Form: livre / disque, etc.

Télique: lire / raconter.

Agentif: objet créé.

Dictionary:

Const: liste alphabétique.

⁴⁸ *There is a system of relations that characterizes the semantics of nominals, very much like the argument structure of a verb (Qualia Structure)... The elements that make up a qualia structure include notions such as container, space, surface, figure, artefact, and so on.*

⁴⁹ Je remercie Claude Delmas, qui a attiré mon attention sur ce fait.

⁵⁰ Adapté de Pustejovsky (1991a, 1991b).

Form: livre / disque, etc.
 Télitique: référencement.
 Agentive: objet créé. » (Pustejovsky 1991a : 24)

Il s'agit là d'une sémantique lexicale dynamique du nom qui, en l'absence de marque sur le verbe anglais, oriente l'interprétation. On comprend mieux alors les deux interprétations des phrases déjà données :

29a) *John baked a potato.*
 29b) *John baked a cake.*

Potato et *cake* supposent des rôles agentifs différents : le premier est une espèce naturelle, le second est un objet fabriqué⁵¹ ; *cake*, à la différence de *potato*, projette une structure événementielle (c'est quelque chose que l'on crée) ; donc *bake a cake* est une Transition puisque la SQ de *cake* implique qu'il y a création/transition :

Bake (P: act et change) *a potato* (P car rôle agentif: « espèce naturelle ») = P
Bake (P: act et change) *a cake* (T car rôle agentif: « objet fabriqué ») = T⁵²

La prise en compte de ces niveaux décompositionnels explique élégamment les cas de modification de types aspectuels : certains verbes sont des transitions lexicales, c'est-à-dire qu'ils contiennent <P,T> dans leur dénotation même (les Achèvements); mais la transition peut être réalisée par composition syntaxique, et l'est très souvent en anglais :

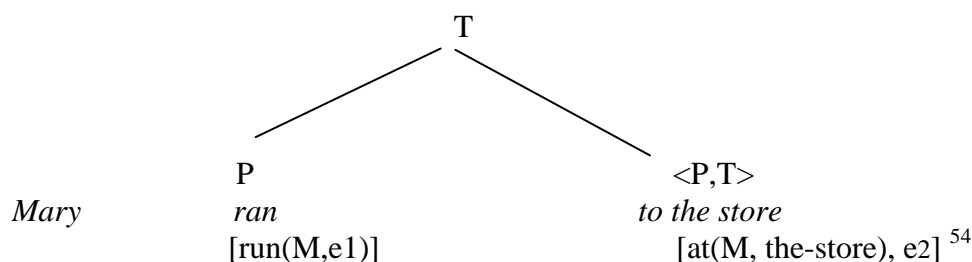
30) *Mary ran.*
 31) *Mary ran to the store.*
 32) *John pushed the wagon*
 33) *John pushed the wagon to Mary.*⁵³

Il est inutile de postuler deux entrées lexicales pour *run* puisque les sens divers de *run* sont générés par l'application de règle de composition événementielle. Le SP *to NP* dénote une fonction (logique) qui transforme un Processus en Transition de façon générative :

⁵¹ *artefact*, en anglais.

⁵² Adapté de Pustejovsky (1991a, 1991b).

⁵³ Exemples de Pustejovsky (1991a :45).



Le SP projette sa structure événementielle ; la phrase reçoit une FL du type :

cause(act(M), become(at(M, the-store)) BY run)

Traduit de façon informelle en langue naturelle, cela signifie: « Mary cause, par son agissement, l'existence d'un événement de type « arrivée-de-Mary-au magasin (« pas au magasin / au magasin »), par la course ». L'événement contenu dans le prédicat principal (*running*) est traité comme argument de <P,T>. Ceci rejoint l'analyse de Levin et Rapoport (1988); on a affaire dans ces structures à des cas de *subordination lexicale*⁵⁵ : le verbe principal devient (est rétrogradé à) une expression de manière : « la subordination lexicale prend un verbe dans son sens original, ou basique, et le subordonne à un prédicat lexical ».⁵⁶ Les constructions résultatives sont les plus représentatives de ce phénomène généralisé en anglais:

34) *Denise hammered the metal flat.*

35) *Evelyn wiped the dishes dry.*

On part d'une LCS originale (LCS1):

Evelyn wiped the dishes : wipe1 [x "wipe" y],

qui vient se subordonner à une seconde LCS (LCS2), et, ce faisant, devient une proposition de manière⁵⁷ :

wipe2 : [x CAUSE [y BECOME (AT) z] BY [x "wipe" y]] (Levin et Rapoport 1988:282)

La condition est que le verbe recteur soit un P(rocessus) et que l'adjectif soit un prédicat transitoire, un Etat qui soit le résultat d'une transition, un « Etat qui peut être modifié par une action qui s'y applique ». (Pustejovsky 1991a :46)⁵⁸.

⁵⁴ Adapté de Pustejovsky (1991a, 1991b).

⁵⁵ *Lexical subordination.*

⁵⁶ *Lexical subordination takes a verb in its original, or basic, sense and subordinates it under a lexical predicate.* (Levin et Rapoport, 1988: 282)

⁵⁷ *a means clause.*

Malgré l'attrait indéniable que suscite ce modèle, il est réductionniste et ne peut expliquer tous les schémas de lexicalisation existants en anglais. Comme le notent Levin et R. Hovav (2005), l'accent mis sur la décomposition en prédicats structurels se heurte pour certains verbes à des phénomènes de synonymie sémantique non corrélée à des différences syntaxiques. Par exemple, les verbes *splash* et *smear* décrivent tous deux des façons de répartir une entité, un matériau sur une surface, ce dont atteste le parallélisme syntaxique des deux phrases :

36) *He splashed mud on the wall.*

37) *He smeared mud on the wall.*

Ces phrases décrivent l'action d'un sujet qui par son action provoque la souillure du mur ; les deux sont grossièrement paraphrasables par: « *he caused the wall to become splashed/smeared with mud* ». Pour autant, si le verbe *splash* admet l'alternance causative, ce n'est pas le cas de *smear* :

38) *Mud splashed on the wall.*

39) **Mud smeared on the wall.*⁵⁹

Que l'on adopte une décomposition de type (« x ACT CAUSE *mud* COME *on wall* », Dowty) ou <P, T> (Pustejovsky), la différence ne s'explique pas. Il faut encore faire référence aux profils verbaux différents de ces deux verbes : si un verbe comme *splash* profile effectivement l'état résultant (la portion finale de la chaîne causale), *smear* doit inclure de façon obligatoire quelque part dans sa représentation schématique l'activité d'un agent qui badigeonne. Il en est de même pour des quasi-synonymes comme *break* et *dent* ; dans les phrases suivantes, les deux verbes se laissent décomposer au moyen des mêmes prédicats primitifs (« *cause the car to become broken / dented* »), mais les alternances syntaxiques ne sont pas symétriques :

40) *He broke the glass / the glass broke.*

41) *He dented the car / *the car dented.*

Ces phénomènes de quasi-synonymie entre deux verbes au sein d'une même classe sémantique qui à un moment divergent quant à leur réalisation argumentale sont courants en

⁵⁸ ... *a state that can be changed by being acted upon.*

⁵⁹ Ces exemples sont de Levin et R. Hovav (2005 : 73), citant Hale et Keyser (1993).

russe. Krongauz (1998) discute des verbes dénotant la détérioration, la corruption d'une entité périssable ; ces verbes utilisent de façon quasi-synonymique les préverbes *pro-* et *s-* :

42) *prognit' / sgnit'* : pourrir.
prokisnut' / skisnut' : aigrir.

Certains verbes couvrant le même domaine sémantique, en revanche, acceptent tantôt l'un, tantôt l'autre, des deux préverbes :

43) **provernut'sja / svernut'sja* : tourner (pour le lait)
**prokvasit'sja / skvasit'sja* : fermenter (pour les choux, etc.).
*proržavet' / *soržavet'* : rouiller.
*provonjat' / *svonjat'* : répandre une odeur infecte (pour un aliment gâté).

C'est la combinaison des sens schématiques du verbe et du préverbe qui expliquent ces possibilités et impossibilités : le préverbe *s-* est lié à une perte pure et simple, une corruption finale du produit, qu'il devient impossible d'utiliser dans sa fonction normale (le lait tourné, le chou qui a fermenté, sont impropres à la consommation, l'altération est définitive, en quelque sorte). Avec *pro-* « intervallique », la propriété en question se manifeste sur toute la surface du produit mais ne se solde pas nécessairement par une perte nette de son utilisation (ni la rouille ni l'odeur infecte ne changent radicalement la nature du produit). Il est bien entendu que cela n'est que le résultat d'une conceptualisation particulière au russe, exprimée par les propriétés respectives des deux éléments participant de la combinatoire « préverbe + BV ». Il y a une part d'arbitraire dans ces choix propres à une langue donnée, mais un arbitraire réglé (cf. Croft 2001).

La conclusion de ceci est : que ce soit pour les paires *break / dent a car* en anglais ou *kisnut'* (« aigrir ») / *kvasit'sja* (« fermenter ») en russe, les deux paires de verbes étant très proches sémantiquement, il faut que des éléments lexicaux sémantiques de la racine verbale pour l'anglais, et du « verbe + préverbe » pour le russe, trouvent une expression structurale. La décomposition en prédicats primitifs aspectuels en nombre limité ne résout pas ce problème.

Une autre difficulté, liée à la précédente, tourne autour de la notion d'« événement complexe » qui, chez Pustejovsky, signifie que l'événement dénote une transition : outre que ceci repose trop sur des notions aspectuelles, dont j'ai montré la puissance explicative limitée, cela n'explique pas les alternances syntaxiques diverses. Levin et R. Hovav développent ce

qu'elles appellent une notion quasi-aspectuelle : la notion de « complexité événementielle »⁶⁰, qui est différente dans l'esprit et dans la fonction de la même notion utilisée chez Pustejovsky, puisqu'elle permet de prédire des alternances syntaxiques significatives. J'en déduis que la notion de Transition (qui est une version édulcorée de la télélicité, à y bien réfléchir) n'est pas la bonne généralisation.

2.3. Complexité événementielle et racine verbale.

J'en viens au modèle qui me séduit le plus et qui permet d'établir des classes sémantiques de verbes sur des bases autres que simplement intuitives, qui rappellent dans l'esprit et la méthode les recherches menées par les auteurs russisants à propos des verbes préverbés. Les auteurs dont il est question sont Levin et R. Hovav (1995, 1998, 2005) et Ramchand (1998, 2004). Je commence par définir la notion de « complexité événementielle » selon Levin et R. Hovav.

2.3.1. Complexité événementielle.

Les auteurs⁶¹ développent une théorie intéressante de l'aspectualité du VP qui est évaluée par sa capacité à interfacer les niveaux sémantiques et syntaxiques : la notion de complexité événementielle est selon elles le principe explicateur des différences constatées dans les types de réalisation argumentale. Un événement complexe au sens où elles l'entendent est un événement constitué de sous-événements qui ne sont pas nécessairement *temporellement alignés*. Des prédicats comme *thaw the meat*, « faire décongeler la viande » ou *break a vase*, « casser un vase », sont complexes car les événements causateurs (l'action d'un agent qui sort la viande du congélateur pour le premier, l'action qui contribue à ce que le vase soit cassé pour le second) n'ont pas besoin de s'étendre sur toute la durée de l'événement dénoté par le prédicat. C'est la présence d'une transition, d'une rupture temporelle entre le sous-événement initial (« viande congelée » ; « vase entier ») et le sous-événement final (« viande décongelée » ; « vase en mille miettes ») qui rend ces événements complexes. Au fond, tout dépend de ce que lexicalise la *racine* verbale. Dans le cas de *break* et de *thaw*, causateur et résultat sont cognitivement séparés ; ces deux lexèmes profilent le résultat, d'où le nom de

⁶⁰ *event complexity*.

⁶¹ Levin et R. Hovav (2005: 112-117).

« verbes de résultat »⁶² que Levin et R. Hovav donnent à ces verbes, qui rejettent l'action du causateur dans la présupposition (le non-dit, plus exactement) en anglais (ce qui n'est pas le cas du russe *bit'*, on l'a vu). Ceci signifie que si l'on devait proposer une FS pour un verbe comme *break*, le mode de la transition menant au résultat ne doit pas être inscrit dans le scénario. Au contraire, des prédicats comme *eat something*, « manger quelque chose », *drink something*, « boire quelque chose » ou encore *sweep / wipe a surface*, « essuyer / balayer une surface », dénotent des événements simples : de façon inhérente, ces activités sont nécessairement *temporellement coextensives* à la disparition de l'aliment, de la boisson, de la surface balayée ; on reconnaît là les verbes à thème incrémental. Pour ceux-ci, le composant sémantique « manière » doit trouver une expression dans les FS possibles.

Cette notion d'événement complexe est cruciale puisqu'elle a des conséquences syntaxiques immédiates ; chaque sous-événement dans l'événement classé comme complexe doit avoir une forme ou une autre de réalisation syntaxique, principe que les auteurs résument ainsi :

« La condition de l'argument par sous-événement: il doit y avoir au moins un argument XP dans la syntaxe pour chaque sous-événement dans la structure événementielle. » (Levin et R. Hovav 2005 : 115)⁶³

Un événement complexe doit être représenté par un prédicat dyadique et, prototypiquement, il a une réalisation transitive. Les auteurs opposent les verbes d'activité qui sont non causatifs et ont une structure événementielle simple (comme les verbes qui dénotent un contact avec une surface, *sweep* et *wipe*), et les verbes causatifs qui ont une structure événementielle complexe (comme les verbes de changement d'état, *break* et *dry*). Ces derniers verbes sont les prototypes de cette corrélation entre structure aspectuelle et réalisation argumentale : ils sont très largement transitifs au travers des langues.

Une conséquence directe de la reconnaissance de ce critère de complexité événementielle est la présence ou l'absence *a priori* inexplicée d'un objet réfléchi dans certaines constructions résultatives et pas dans d'autres.

44) *The coats steamed dry.*

45) *She sang herself hoarse.*

⁶² *result verbs.*

⁶³ *THE ARGUMENT-PER-SUBEVENT CONDITION : There must be at least one argument XP in the syntax per subevent in the event structure.*

La première phrase décrit un événement simple : les sous-événements (*steaming and becoming dry*, « l'émission de vapeur et le fait de sécher ») liés au macro-événement sont temporellement alignés, ont forcément lieu en même temps : arrêter l'émission de vapeur conduit fatalement à un résultat qui ne sera pas le résultat escompté ; la phrase décrit un seul événement cognitif. La seconde phrase est un exemple d'événement complexe ; la voix enrouée et le chant ne sont pas nécessairement concomitants : la chanteuse peut s'être époumonée toute la soirée et ne réaliser que le lendemain qu'elle ne peut plus parler. La généralisation que permet ce principe de complexité événementielle remet en cause la notion d'Accomplissement vendlérien comme type ontologique (car les exemples proposés – *eat, drink, thaw* - sont tous des Accomplissements), mais conserve l'intuition essentielle de Vendler qui mettait au premier plan la structure *temporelle* interne aux lexèmes verbaux. Ce principe a un pouvoir explicatif évident car cette dépendance temporelle nécessaire des sous-événements dans les événements simples (*eat, drink, write, translate, etc.*) est directement corrélée à des réalisations syntaxiques plus élastiques, impossibles pour les événements complexes :

- 46) *John ate (from) the apple.*
- 47) *He wrote (at) his essay.*
- 48) **John broke at the plates.*
- 49) **He killed at his neighbor.*

La simplicité et la complexité événementielle comprises ainsi ne sont plus directement liées à la télicité ou au changement d'état, mais sont corrélées à de réelles différences constructionnelles. Cela semble être un résultat hautement souhaitable si l'objectif est de dégager des classes sémantiques et syntaxiques pertinentes de verbes. Pour autant, cette distinction ne semble plus intervenir de façon aussi nette avec certains emplois de *break*. L'exemple suivant peut être rapproché de 44), événement simple, pourtant il contient le verbe *break* :

- 50) *The suspect broke loose.*
- **The suspect broke himself loose.*

Il est intuitivement plausible de considérer que le suspect arrêté se libère (« *becoming loose* ») en même temps qu'il fait preuve de force (« *breaking* »), quelle que soit la nature de celle-ci, tout comme les manteaux deviennent secs (« *becoming dry* ») en même temps qu'émise la vapeur (« *steaming* »). Une fois de plus on se heurte à la polysémie de *break* : on est

conduit à considérer que *break* dans *break the dishes* et *break* dans *He broke loose* sont deux *break* homonymes, ce qui n'est pas souhaitable. Il faut peut-être infléchir le modèle sur certaines des prédictions qu'il fait.

2.3.2. Lexicalisation de la racine et composition événementielle : *break* vs. *sweep*.

Je présente néanmoins le modèle défendu par Levin et R. Hovav, qui est pour moi le plus prometteur, en y incluant une réflexion personnelle sur des données du russe.

Priorité à la racine verbale :

Les auteurs⁶⁴ posent les principes d'une étude systématique des bases verbales, qui n'est pas sans rappeler le travail de l'équipe française et russe qui travaille sur les verbes préverbaux. Il s'agit de rendre compte des phénomènes de polysémie régulière observés par Apresjan (1973). Une grande attention est accordée à la racine verbale ; les auteurs notent que les types ontologiques de ces racines (des bases verbales ou de la « Syntaxe de Première Phase »⁶⁵) sont variés : état, entité, espace, manière, instrument, etc. Il faudra donc que la structure événementielle, c'est-à-dire le patron ou modèle⁶⁶ sémantique qui le transcrit, reflète ces propriétés de la racine : « Le type ontologique de la racine détermine largement son association de base avec un type de structure événementielle » (Levin et R. Hovav 2005 : 71)⁶⁷. Un même souci anime d'autres chercheurs, tels Erteschik-Shir et Rapoport (1996) ou Jackendoff (1997) et Jackendoff et Goldberg (2004), ces derniers mettant plus l'accent sur la construction dans laquelle entre le verbe : tout composant sémantique atomique doit trouver une expression structurale⁶⁸. Ce type de modèle repose sur l'homomorphisme suivant :

Composant sémantique de base → catégorie syntaxique → projection syntaxique → rôle- Θ → type aspectuel.

Néanmoins, Jackendoff et Goldberg (2004 : 542-544) notent avec raison que cet homomorphisme est trop strict, en particulier pour la question du type aspectuel : certains verbes entrant dans des constructions similaires peuvent recevoir une lecture aussi bien télique (*Bill floated into the cave*) qu'atéliques (*Bill floated down the river*). Certaines

⁶⁴ Levin et R. Hovav (1995, 1998, 2005), mais également, dans le modèle génératif, Ramchand (1998, 2004).

⁶⁵ *First Phase Syntax* (Ramchand 2004).

⁶⁶ *template* en anglais.

⁶⁷ *A root's ontological type largely determines its basic association with an event structure type.*

⁶⁸ *The interpretation of each maximal projection of v requires the interpretation of a distinct meaning component.* (Erteschik-Shir et Rapoport 1996 : 6).

constructions résultatives sont même complètement statiques, simplement parce que le référent du sujet est un inanimé (*The road zigzagged down the hill*). Il y a là des niveaux d'interprétation différents : la sémantique et la syntaxe corrélée des constructions et leur interprétation aspectuelle ne peuvent pas être amalgamées aussi facilement, ce qui confirme une des thèses importantes du présent ouvrage.

L'important est qu'il faut distinguer plusieurs classes de lexèmes verbaux selon ce que la racine lexicalise et pas selon l'(a)télicité supposée de ces lexèmes ; le terme « ontologie » désigne ici simplement l'information encyclopédique fournie par la racine. La racine⁶⁹ détermine le patron sémantique auquel elle va s'associer ; l'ordre des priorités est donc inversé par rapport à Pustejovsky: ce n'est pas tant le prédicat primitif en soi qui importe que la façon dont les racines verbales s'y insèrent. Levin et R. Hovav (2005) attribuent deux grands rôles aux racines :

- Celles-ci peuvent occuper une position argumentale dans les prédicats primitifs, dont la liste s'est considérablement élargie par rapport à ceux de Dowty ou Pustejovsky ; par exemple, dans un verbe comme *dry* (« un état causé extérieurement »⁷⁰), la racine s'insère à la place <STATE> :

Dry: [[x ACT] CAUSE [y BECOME <DRY>]]

On est ici en terrain connu.

- Mais les racines peuvent être simplement les modifieurs d'un prédicat : dans un verbe dénotant un mode de déplacement (« une racine dénotant la manière »⁷¹) comme *jog*, la racine nomme l'acte ; la notation fait figurer <JOG> en souscrit :

Jog : [x ACT<JOG>]

Et il y a d'autres réalisations possibles : il s'agit là aussi d'une recherche en cours. La racine peut dénoter un instrument, un lieu, etc., selon son type ontologique. Il est également imaginable qu'un verbe dont la racine dénote une manière de faire pouvant mener à divers résultats ait plusieurs options syntaxiques ; les auteurs citent le verbe *sew*, « coudre », qui participent de plusieurs types de constructions :

⁶⁹ Il est significatif que le terme de *root* remplace de plus en plus celui de *constant*.

⁷⁰ *an externally caused state*.

⁷¹ *a manner root*.

- 51) *Sew bows on the costume/ sew the costume with bows.*
 52) *Sew a piece of silk into a ball gown*
 53) *Sew a ball gown out of the piece of silk.*
 54) *Sew the lining to the skirt, etc.*⁷²

C'est que le profil d'un verbe comme *sew* permet de lexicaliser soit la création, soit la fixation, soit encore la manière de fixation, d'un matériau au moyen de fil et d'aiguille. Mais un verbe comme *vacuum*, « passer l'aspirateur », aura évidemment beaucoup moins de possibilités (les auteurs n'en citent que deux) :

- 55) *Vacuum the rug / Vacuum the crumbs off the rug.*
 56) **Vacuum the rug with crumbs.*⁷³

Le russe présente les mêmes caractéristiques: *pylesosit'*, « passer l'aspirateur », n'a guère que *propylesosit'* comme formation préverbale, tandis que le verbe *šit'*, « coudre », étudié en détail par D/P/M (2001), connaît une pléthore de formations préverbées : *ušit'*, *sšit'*, *našit'*, *prošit'*, *prišit'*, etc. En russe aussi, la complexité encyclopédique plus grande du verbe est directement corrélée à des possibilités combinatoires plus grandes.

Il existe peut-être une exception aux règles formulées par les auteurs : il semble bien que l'adjonction de particules, dont et surtout la particule *up* en anglais, soit insensible au type d'événement considéré, puisqu'on trouve aussi bien *break up*, *dry up*, *open up*, que *sweep up*, *sew up*, *drink up*, etc. Ce *up* est un objet mystérieux : tantôt il apporte une qualification de nature aspectuelle, avec une modification légère du sens de base du verbe composant (« perfectivité, résultativité », Quayle 1994; « effet maximalisant », Mc Intyre 2002 : *eat / eat up* ; *pay / pay up*, etc.), tantôt il semble modifier profondément la lexicalisation de base du lexème auquel il s'adjoint, sans aucun sens aspectuel visible (*open/open up* ; *break/break up*). Je vois là quelque chose qui rappelle la problématique de la combinatoire « préverbe + base verbale » en russe.

Quoi qu'il en soit, le programme de recherche que Levin et R. Hovav préconisent ressemble beaucoup à celui poursuivi par l'équipe russe et me semble être sur la bonne voie :

« La recherche qui porte sur la nature de la racine et l'articulation de principes généraux qui gouvernent l'intégration des facettes idiosyncrasiques et événementielles du sens est de la plus haute importance. » (Levin et R. Hovav 2005 :193)⁷⁴

⁷² Exemples de Levin et R. Hovav (2005: 233).

⁷³ *Ibid.*

Il faut mettre au jour les propriétés sémantiques subtiles⁷⁵ des racines verbales pour arriver à établir des classes sémantiques fiables de verbes, c'est-à-dire des classes sémantiques auxquelles soient corrélés des différences prévisibles d'alternance argumentale. Ce faisant, elles ne renoncent pas aux prédicats primitifs, mais les raffinent considérablement en les assortissant de cette information encyclopédique si cruciale. Les notions aspectuelles traditionnelles ont une place secondaire dans cette approche renouvelée du verbe.

Composition événementielle : break vs. sweep, et polysémie régulière.

Je m'appuie à présent principalement sur les articles et l'ouvrage de Levin, Levin et R. Hovav et de G. Ramchand⁷⁶ car ce sont les modèles qui correspondent le plus à ce que je défends ici, même si ces modèles partagent de nombreux points communs avec d'autres (Hale et Keyser 1993, Goldberg 1995, Goldberg et Jackendoff 2004). Le point de départ de la réflexion est l'observation que la gamme d'expressions des arguments et des phénomènes d'enrichissement syntaxique est parfois grande pour certains types de verbes, tels *sweep*, *wipe*, *scrub*, *rub*, *whistle*, *run*, alors qu'il est réduit pour *break*, *dry*, etc. :

57) *Terry swept.*

58) *Terry swept the floor.*

59) *Terry swept the leaves into the corner.*

60) *Terry swept the leaves off the sidewalk.*

61) *Terry swept the floor clean.*

62) *Terry swept the leaves into a pile.*

63) *Terry broke the dishes.*

64) **Terry broke the dishes off the table.*

65) **Terry broke the dishes into a pile.*⁷⁷

En 1988, Levin et Rapoport utilisaient le terme de *subordination lexicale* pour décrire le phénomène que manifeste *sweep* : avec les verbes de manière comme *sweep*, l'événement principal (verbe de création dans 59 et d'enlèvement dans 60)⁷⁸ est exprimé par les PP ou autres structures résultatives, et la base verbale est lexicalement subordonnée comme prédicat

⁷⁴ *Research into the nature of the root and the articulation of general principles which govern the integration of the idiosyncratic and event-based facets of meaning is of the utmost importance.*

⁷⁵ *the fine-grained semantic properties*, dans les termes des auteurs.

⁷⁶ *English Verb Classes and Alternations. A Preliminary Investigation* (1993), *Building verb meaning, Two Types of Derived Accomplishments* (1995, 1998), pour les premières; *Time and the Event: The semantics of Russian Prefixes*, (2004), pour la seconde.

⁷⁷ Exemples de Levin et R. Hovav (1998 : 97-98 et 103).

⁷⁸ Respectivement, *a putting event* et *a removing event*.

de manière. Effectivement, le seul point commun entre ces phrases est que l'événement est réalisé au moyen d'un balai. A l'inverse, *break* n'admet aucune des transformations permises par *sweep*. Ce comportement de *sweep*, *rub*, etc., pose un problème redoutable aux théories d'interfaçage : combien de représentations lexicales faut-il postuler pour un seul verbe ? Or, cette situation est généralisée : plutôt que de considérer que le lexique doit contenir un grand nombre de verbes homonymes avec de multiples entrées lexicales, il semble préférable de trouver les principes linguistiques qui sous-tendent ces diverses configurations.

Depuis les travaux d'Apresjan (1973, 1974) sur le russe, on sait que ce phénomène concerne des classes entières de verbes (Levin et R. Hovav s'inscrivent d'ailleurs dans cette tradition). Apresjan⁷⁹ avait montré que ces changements de types de verbes sont généralisés et ne sont pas aléatoires. Pour l'auteur, plusieurs mots sont polysémiques si chacun des sens du mot est relié à au moins un autre sens. Apresjan avait en particulier noté deux choses : 1) ce phénomène répandu de polysémie verbale ne concerne pas tous les verbes, mais est limitée en russe à quatre grands domaines sémantiques dont il fait la liste : « causation, extraction – élimination, enlèvement – transformation – déformation » ; 2) il avait noté que certains préverbes étaient plus propices que d'autres à être polysémiques. Je donne quelques exemples parmi les plus représentatifs du classement que proposait Apresjan :

- « déformer d'une façon particulière → causer par cette déformation »⁸⁰:

Ceci signifie que des classes entières de verbes qui dénotent une déformation ont aussi systématiquement le sens de création, de causation qui découle de cette déformation. Les préverbes typiquement impliqués dans ce type de polysémie sont *vy-* et *pro-* en russe :

66) *Vybrit' golovu: shave off* → *vybrit' kružok na golove: draw a circle on the head by shaving*.

67) *Probit' stenu: make a hole in / make a break through the wall* → *probit' otverstie: make a hole, an opening*.

- « traiter d'une façon particulière → enlever par ce traitement »⁸¹:

On trouve souvent les préverbes *vy-* et *o-/ob-* :

68) *Vymesti komnatu: sweep the room* → *vymesti sor: sweep out the rubbish*.

⁷⁹ *Regular Polysemy* (1974), *A Description of Semantics by Means of Syntax* (1973).

⁸⁰ *deform in a definite way* → *cause by deforming in this way*.

⁸¹ *to treat in a definite way* → *to remove by treating in this way*.

69) *Obteret' lico: wipe one's face* → *obteret' pot: wipe off the sweat.*

Mais certains préverbes ne se prêtent pas à cette polysémie : c'est le cas de *s-* et de *u-* ci-dessous :

70) *brit' klienta: shave a client* → *brit' borodu: shave off a beard,*

Mais:

71) *sbrit' borodu : shave off a beard* → **sbrit' klienta : *shave off a client.*

72) *vyteret' lico : wipe one's face* → *vyteret' pyl' : wipe off the dust.*

Mais :

73) *uteret' lico: wipe off one's face* → **uteret' pyl': *wipe off the dirt.*

Il est frappant de constater que les cas les plus nets de polysémie en anglais tournent autour des notions associées de « processus sur une surface (*sweep the floor*) → causation, création (*sweep the leaves into a pile*) → élimination (*sweep the leaves off the sidewalk*) ». *Sweep* est typique des verbes de contact avec une surface qui induit un mouvement (cette classe comporte *wipe, scrub, rub, etc.*). Mais il y a d'autres verbes qui lexicalisent une racine dénotant la manière⁸² : un verbe comme *run* est un verbe dénotant la façon de se déplacer ; *whistle* est représentatif de la classe de verbes d'émission de sons. On se souvient que ce dernier peut aussi élargir la gamme de ses compléments (*he whistled his appreciation*). Je citerai un verbe comme *ring*, également un verbe d'émission de son, qui peut devenir un « accomplissement syntaxique » : *the phone rang me out of my slumber*⁸³ (voir pp. 389-390). Dans cet exemple, différent du précédent, *ring* exprime l'effet de la sonnerie sur l'état de veille du référent du sujet : un son pur (*ring*) devient un signal de réveil.

Pour le russe, Krongauz (1998) a attiré l'attention sur le fait que de nombreux verbes (bases verbales) de discours et d'émission de bruit associés à certains préverbes deviennent des verbes à la signification communicationnelle (un acte communicationnel⁸⁴, sens que le verbe de bruit de base n'a pas ; voici quelques exemples :

74) *zvonit'* : sonner.

svistet' : siffler.

kriknut' : crier.

⁸² *manner root.*

⁸³ Le terme anglais correspondant est *syntactically derived accomplishment* (Levin et R. Hovav, 1995).

⁸⁴ En russe, *rečevoj akt.*

vyzvonit' / *vysvistet'* / *vykriknut'*⁸⁵: «réussir à entrer en communication avec quelqu'un après avoir attiré sur soi l'attention en faisant ce que le verbe implique (sonner / siffler / crier) ». Exemple :

75) *On menja vysvistel – emu i govorit'*:
Il me *vy-a-sifflé* – à-lui parler.
« Il attira mon attention en sifflant – je devais lui parler ».

76) *prosit'* : demander.
govorit' : parler.
molit' : supplier.
uprosit' / *ugovorit'* / *umolit'* : « le sujet de l'action obtient de l'objet quelque chose qu'il désire par le moyen désigné par le verbe (demande, parole, supplication, etc.) ». Exemple :

77) *Ja uprosil ego priexat'* : Je l'ai convaincu de venir.
Je *u-ai-demandé* lui venir

Le préverbe *pro-* est le plus net dans cette fonction :

78) *myčat'* : meugler (pour une vache).
Korova promyčala : « *My-y-y* » : « La vache fit : 'Meu...' »
Petja promyčal čto-to nečlenorazdel'noe: Petia murmura/bredouilla (?? meugla) quelque chose d'inarticulé.

Pas plus l'anglais que le français ne peuvent faire de *moo*, « meugler », un verbe de communication d'une information à un tiers ; *moo* appliqué à des humains reste un verbe de bruit (*he mooed at them*), pas un verbe de communication. Avec le verbe *svistet'*, « siffler », préverbé au moyen de *pro-*, ce qui importe est le fait du bruit qui signale le début, la survenue d'un événement (un emploi « sémiotique », selon Krongauz) :

79) *Sud'ja prosvistel načalo matča* : l'arbitre a sifflé le début du match.

Il y a là une propriété générale des préverbes en russe, liés à la transitivité, au redéploiement sémantique et syntaxique des verbes de base. La *polysémie* semble bien être un phénomène généralisé avec certains types de verbes ; le russe montre cela de façon plus spectaculaire avec son usage systématique des préverbes. On peut être d'accord avec Levin et R. Hovav qui notent pour l'anglais que la classe sémantique du verbe est cruciale : les verbes les plus « élastiques » (le terme est le leur) sont ceux qui lexicalisent la *manière* (*manner*)

⁸⁵ Selon D/P/M, le préverbe *vy-* introduit l'idée d'un résultat idéal, modèle pour l'action verbale. (65-66)

dont l'action est menée. C'est également vrai du russe. En revanche, les verbes de type *break*, *open*, etc. (les « changements d'état causés extérieurement »⁸⁶) sont beaucoup plus limités dans leurs possibilités. Cette flexibilité variable des verbes, d'un point de vue translangagier (anglais/russe), aussi bien qu'intralingue (*sweep* vs. *break*), fait que l'on tient là une différence d'ordre véritablement *linguistique*. Le pouvoir de généralisation et la possibilité d'établir des classes sémantiques fiables de verbes sur ces critères sont plus grands que la même entreprise menée au moyen de critères simplement aspectuels, télicité ou autre. Le fait que *sweep* soit un verbe dénotant la manière du contact avec une surface ne contient rien d'aspectuel ni de thématique *a priori*. C'est un profil particulier qui entraîne une conceptualisation particulière qui ensuite donne naissance à diverses possibilités syntaxiques, dont par exemple la présence d'objets non sélectionnés, ce que *break* tolère plus difficilement :

80) *Cinderella scrubbed her fingers to the bone.*

81) **The clumsy child broke his knuckles to the bone.*⁸⁷

Dans la première phrase, malgré que les doigts ne soient pas la surface nettoyée, la structure est licite ; la seconde phrase ne fait pas sens. La question est à présent : comment théoriser ces observations ?

2.3.3. La théorie : modélisation sémantique⁸⁸ et mode d'insertion des racines.

Levin et R. Hovav intègrent les apports de la littérature traditionnelle, notamment les classes vendlériennes, mais n'en font pas le point de départ de l'analyse : il se trouve que les verbes de manière sont souvent des Activités tandis que les verbes de résultat – *break*, etc. – sont des Accomplissements ou des Achèvements. La notion de complexité événementielle (dépendance temporelle ou non des sous-événements) est un principe qui transcende les classes proprement dites. Les auteurs tirent également partie des décompositions en prédicats primitifs, notamment le principe d'une division du travail entre la partie structurale et la partie idiosyncrasique ; mais leur préoccupation majeure porte sur le mode d'insertion de la racine verbale munie de son information encyclopédique dans le patron sémantique et non l'inverse.

⁸⁶ *externally caused changes of state.*

⁸⁷ Exemples de Levin et R. Hovav (1998).

⁸⁸ Ceci, avec l'expression « patron sémantique », est la traduction que je propose pour le terme anglais *semantic templates*.

Le sens du verbe est créé de façon incrémentale, monotonique, à partir de sa classification de base.

« Nous suggérons que le type ontologique du constant verbal [c'est-à-dire, de la racine] détermine son association de base avec un modèle de structure événementielle ; ces associations sont précisées au moyen de ce que nous appelons des règles de réalisation canonique... L'idée de base derrière ces règles est que les éléments minimaux de sens codés dans les racines doivent recevoir une expression syntaxique. » (Levin et R. Hovav 1998: 108-109)⁸⁹

Une lecture rapide des travaux des auteurs ferait manquer l'essentiel de la nouveauté de cette approche: les règles de réalisation canonique assurent que les éléments de sens minimaux contenus dans la *racine verbale* reçoivent une expression syntaxique ; les prédicats primitifs doivent s'adapter à ce que lexicalise la racine, ils n'y préexistent pas. Une critique qui a souvent été adressée à la méthode de décomposition des verbes en prédicats primitifs (« comment savoir s'ils sont primitifs ? ») tombe : c'est la racine qui décide, qui conditionne la nature de ces prédicats. Les auteurs dégagent ainsi six règles de réalisation canonique, que je reproduis ici :

« Eléments de sens minimaux de la racine verbale :	→ expression syntaxique :
1- <i>Manner</i>	→ [x ACT <MANNER>]: <i>jog, run, whistle, creak...</i>
2- <i>Instrument</i>	→ [x ACT <INSTRUMENT>]: <i>brush, hammer, saw, shovel...</i>
3- <i>Placeable objet</i>	→ [x CAUSE [BECOME [y WITH <THING>]]]: <i>butter, oil, paper, tile, ...</i>
4- <i>Place</i>	→ [x CAUSE [BECOME [y <PLACE>]]]: <i>bag, box, cage, crate, pocket, ...</i>
5- <i>Internally caused state</i>	→ [x <STATE>]: <i>bloom, blossom, flower, rot, rust, sprout, ...</i>
6- <i>externally caused state</i>	→ [[x ACT] CAUSE [BECOME [y <STATE>]]]: <i>break, dry, harden, melt, open, ... »</i> (Levin et R. Hovav 1998:109)

⁸⁹ We suggest that the ontological type of a constant [i.e., a root] determines its basic association with a particular event structure template; these associations are specified via what we call "canonical realization rules"... The basic idea behind the canonical realization rules is that the minimal elements of meaning encoded in the constants must be given syntactic expression.

Ces patrons n'épuisent pas les composants sémantiques disponibles ; les verbes dénotant une trajectoire (*path verbs*) sont par exemple absents puisque Levin et R. Hovav s'intéressent avant tout aux verbes et non aux constructions en tant qu'objets grammaticaux à part entière. Il conviendrait d'ajouter le composant *GO*, que Goldberg et Jackendoff (2004) utilisent pour décrire les constructions résultatives du type *The ball rolled down the hill*. Mais je choisis ici de m'en tenir aux racines verbales seules. Ramchand (2004) adopte une décomposition sous la forme de sous-événements (*e*) et de plusieurs projections fonctionnelles sous *vP* qui déterminent les ingrédients de base de sa Syntaxe de Première Phase, mais l'esprit est le même. Je mets en regard les deux types de notations ci-dessous :

G. Ramchand :	Levin et R. Hovav (prédicats primitifs, patrons sémantiques):
<i>Initiator/subject of initiation</i> (e1)	CAUSE.
<i>Undergoer / Subject of process</i> (e2)	ACT
<i>Resultee / subject of result</i> (e3) ⁹⁰	BECOME

Je note plusieurs choses importantes au sujet de ces règles :

1) Il s'agit pour les auteurs de proposer des généralisations sur le sens de la racine et la syntaxe qui y est corrélée : l'idée principale est que des verbes qui partagent des racines de même type manifestent des alternances similaires. Ces schémas n'épuisent pas la description des verbes en anglais. Je note en particulier que les verbes dénominaux y figurent largement, en particulier dans les schémas de 2 à 4, ce qui rend justice à leur forte présence en anglais, en comparaison avec le russe, où ils sont peu nombreux. Crucialement, ce ne sont pas directement des notions aspectuelles qui sont utilisées pour établir ces schémas : comme les auteurs (Levin et R. Hovav 2005 :232) le notent, les schémas de 1 à 4 ne correspondent pas exclusivement aux Activités de Vendler ; certains Etats peuvent très bien manifester une alternance de leurs arguments, comme tout autre verbe d'Activité :

82) *Tony admired them for their integrity / admired the integrity in them.*

Cette remarque reçoit une confirmation indirecte par les faits du russe : les verbes d'Etat sont tout aussi concernés que les autres par les phénomènes de combinaison entre le préverbe et la base verbale. Je renvoie aux travaux de Dobrušina et Paillard (2002) sur la base verbale

⁹⁰ Adapté de Ramchand (2004 :326).

kaz- en russe, qui forme notamment le verbe d'état *kazat'sja*, « sembler », mais aussi des verbes appartenant à des classes aspectuelles diverses : *pokazat'*, « montrer » ; *dokazat'*, « prouver » *rasskazat'*, « raconter », *ukazat'*, « désigner », etc.

Dans le même esprit, les verbes sous 5- et 6- sont naturellement téliques, hors composition, car ils incluent *e3* (« *subject of result* », selon Ramchand, ou STATE – BECOME, selon Levin et R. Hovav) dans leur schéma de lexicalisation, ce qui explique pourquoi le VP *find gold* reste obstinément télique dans la phrase ci-dessous malgré le caractère cumulatif du NP *gold*.

83) *The miners found gold in only three hours.*⁹¹

2) Je comprends [x ACT <MANNER>] comme une idéalisation; il faudra préciser la « manière » qu'a tel ou tel verbe de décrire l'activité, donc le vrai défi est de trouver les termes exacts pour formuler les éléments de sens minimaux de la racine verbale. Dans Levin et R. Hovav (2005), les auteurs donnent l'exemple des verbes *throw* et *push* : elles définissent *throw* comme « l'exercice d'une force sur une entité, la mettant en mouvement » et pour *push*, seulement « l'exercice d'une force sur une entité »⁹². Ni l'un ni l'autre des ces verbes n'ont dans leur racine un élément de sens minimal qui permet de les placer dans un de ces schémas : on serait tenté de proposer quelque chose comme [x ACT y <MANNER OF TRANSMISSION OF FORCE, ±MOTION>] ; ils relèveraient donc d'un schéma 1 bis. Le verbe *throw* ne se comporte pas comme *sweep* ou *wipe* ; *sweep* lexicalise bien une manière de faire, qui est un événement simple (c'est-à-dire, qui suppose un alignement temporel des sous-événements impliqués dans *sweep*), mais *throw* (ou *push*) manifestent les propriétés d'un événement complexe (dont les sous-événements ne sont pas alignés temporellement : *throw* constate surtout le passage d'une entité d'un lieu x à un lieu y) : ils appartiennent donc à un des schémas de 4 à 6, vraisemblablement 4. Il y a donc un principe qui traverse ces schémas : plus on descend, plus les événements sont cognitivement complexes (au sens où les auteurs l'entendent), plus ils sont structurellement complexes.

Les schémas ne sont pas figés ; par l'augmentation des patrons⁹³, certains verbes peuvent participer à plusieurs schémas. Par exemple, le verbe *sew*, « coudre », dont il a déjà été question, peut lexicaliser plusieurs types de résultats parce que la racine s'y prête :

⁹¹ Exemple de Ramchand (2004).

⁹² Respectivement, *exertion of a force on an entity, setting it in motion* et *exertion of a force on an entity*.

⁹³ *template augmentation*.

« création » (*he sews dresses*), « attachement » (*he sewed bows on the costume*), « ornement » (*he sewed a piece of silk into the ball gown*), « réparation » (*he sewed up the rip*), etc. *Sew* est un événement simple (il exige que les sous-événements qu'il implique « coudre » soient menés simultanément), qui désigne une manière de faire (« utiliser fil et aiguille sur un tissu »), et admet de nombreuses constructions. Il y a là une généralisation puissante : les verbes dont la racine dénote une manière auront le plus d'alternances possibles ; les verbes dont la racine dénote déjà un résultat (*break, kill*) n'alterneront pas ou peu. Le gros du travail reste à faire : établir des classes de verbes selon ces paramètres. C'est ce que font les auteurs russissants (D/P/M, Krongauz), mais dans l'ordre méthodologique inverse : leur programme prévoit la description de tous les préverbes et du plus grand nombre de bases verbales à partir de la somme de leurs variations co-textuelles, et les schémas devraient émerger. Levin et R. Hovav ont fait le chemin qui consiste à établir un certain nombre de schémas qui leur semble être des schémas de base et à décrire ensuite les modes d'insertion des racines, les deux types de représentation se conditionnant mutuellement. La mise en œuvre est différente mais l'objectif est le même.

En résumé, je vois ces six schémas comme un programme de recherche sur la construction des sens verbaux, qu'il faut compléter.

3) L'association des deux types d'information (les deux colonnes) constitue donc l'*entrée lexicale* du verbe. *Sweep* est un verbe qui désigne la manière de contact avec une surface, avec la syntaxe propre à ces verbes, et on en déduit qu'il s'agit d'un verbe d'Activité. On a une vision presque complète du sens d'un verbe, constitué d'une information sémantique-conceptuelle et sa réalisation syntaxique. On a dépassé les formules de Dowty qui étaient des variations autour du type:

DO - CAUSE – BECOME (CHANGE) – <STATE>,

avec seulement *STATE* pour représenter l'apport de la racine verbale.

2.3.4. Augmentation du patron de base.

Il nous reste à rendre compte des phénomènes généralisés de polysémie par enrichissement syntaxique. Les configurations basiques ci-dessus fournissent les schémas nécessaires dans le cadre desquels se réalisent les phénomènes d'augmentation de patron, qui doivent être compatibles avec l'inventaire basique des patrons de structure événementielle. Pour être

pertinente, cette augmentation doit être interprétable à l'interface sémantique-syntaxe : tout sous-événement identifié dans la structure événementielle doit être identifié par une tête lexicale ; je rappelle la condition :

« La condition de l'argument par sous-événement: il doit y avoir au moins un argument XP dans la syntaxe pour chaque sous-événement dans la structure événementielle. » (Levin et R. Hovav 1998 :115)

Un verbe comme *sweep*, par simple augmentation de patron, pourra être complexifié, à la condition que le patron augmenté soit un patron de base (c'est-à-dire, l'un des six répertoriés ci-dessus). Par exemple, si on reprend certaines des phrases contenant le verbe *sweep* (57 à 62), les deux phrases suivantes verront un schéma augmenté de la façon suivante (je simplifie la notation pour des raisons de clarté):

84) *To sweep the floor clean.*

85) *To sweep the crumbs off the table*

x ACT<MANNER> (schéma 1) + CAUSE, BECOME y STATE (schéma 6).

Sweep étant fondamentalement un verbe de contact avec une surface, il faut impérativement que le participant correspondant à la surface soit exprimé: c'est le cas dans les deux phrases précédentes. Les éléments *x* et *y* doivent être exprimés : **Phil swept clean* n'est pas recevable. On note toutefois une chose intéressante : dans *Phil swept the floor clean*, un participant à l'événement est supprimé : les objets qui ont été ramassés, qui dans cette structure résultative ne peuvent recevoir d'expression (**Phil swept the floor the crumbs clean*). Levin et R. Hovav notent que les événements composés ont en général moins d'arguments que les verbes à partir desquels ils sont composés. La raison en est certainement que le nombre de positions pour les NPs dans la syntaxe est forcément limité (Levin et R. Hovav 2005 :223), ce qui revient à refuser à la notion d' « argument du verbe » le statut de primitive syntaxique ; on pourrait dire que les entités, ou éléments (Croft 2001, parle de « rôles »), manquants font l'objet d'un calcul interprétatif pragmatique qui permet au locuteur de les restituer. Mais en tout état de cause, on ne peut jamais supprimer l'expression de la surface⁹⁴ avec un verbe comme *sweep* ; les phrases :

86) **Phil swept the crumbs,*

⁹⁴ Bien entendu, il est possible de dire *Bill swept (the whole morning)* ; dans ce cas, la surface (*the floor*) est facilement récupérable.

87) **Phil swept off the table,*

ne sont pas grammaticales : *the crumbs* n'est pas une surface dans la première phrase, et il manque le participant structurel *y* au second prédicat (obtenu par « augmentation ») *off the table*, qui lexicalise « CAUSE, BECOME *y* STATE » (schéma 6).

Il ressort de tout ceci que, par composition syntaxique, *sweep something off something/ sweep something clean*, et *break something*, ont une même structure événementielle : la différence est que *break* intègre une structure déjà complexe (schéma 6), la plus complexe à vrai dire, mais qui a la particularité d'être lexicalisée par un seul item (un seul « listème », selon Ramchand 1998) ; en conséquence, il ne peut être complexifié :

88) **Kelly broke the dishes off the table.*

On comprend mieux les différences de comportement entre les verbes de type *hit* et *break* (Fillmore 1970) ; l'objet de *break* est contraint : il est forcément l'objet cassé. *Hit* est un verbe de contact : aussi bien l'instrument qui réalise le contact (*hit the stick against the fence*) que la surface touchée (*hit the fence*), peuvent être réalisés comme COD.

2.3.5. Deux types d'enrichissement syntaxique.

Les auteurs ne s'arrêtent pas là : leur théorie est dynamique, c'est une théorie générative des sens verbaux ; elle n'implique pas une approche uniforme des structures dites résultatives qu'une simple analyse en prédicats sémantiques primitifs (Dowty, Pustejovsky) ou en configuration syntaxique unique (la SC de Hoekstra et Mulder), supposent. Elles traitent de ce qu'elles nomment les « accomplissements dérivés »⁹⁵, qui sont en fait de deux sortes :

A-

89) *The cattle ate the field bare.*

90) *They drank the teapot dry.*

B-

91) *Sandy wiped the crumbs off the table.*

⁹⁵ *Derived accomplishments*. Le terme d'« accomplissement » n'a aucune valeur ontologique particulière ; c'est un nom commode pour désigner ces verbes, qui pour la plupart sont des verbes d'activité dérivés. C'est pourquoi je ne le fais pas figurer avec une majuscule à l'initiale.

92) *He swept the floor clean.*⁹⁶

La littérature tend à analyser ces deux paires de phrase de façon uniforme : les tests aspectuels disent qu'il s'agit dans les deux cas de verbes d'Activité (*The cattle ate grass / Sandy wiped the table*) devenus des Accomplissements (les deux réagissent positivement au test de *in x time*) ; dans les deux cas, le complément postverbal n'est pas l'objet « normal » du verbe (**eat the field / *wipe the crumbs*). Pour Hoekstra et Mulder, on se souvient que ces deux configurations reçoivent une structure unique de type SC: NP V [SC NP PRED]]. La SC, constituant à part entière, représente le complément du verbe et est interprétée sémantiquement comme l'état résultant prédiqué du NP postverbal. Or, Levin et R. Hovav notent certaines différences entre les schémas A et B ; je les résume :

- Dans les phrases de B, l'élément résultatif est un PP directionnel dont le NP est l'objet normal du verbe :

91) *Sandy wiped the crumbs off the table* → *Sandy wiped the table*.

Ce n'est pas le cas dans les phrases de A ; l'élément résultatif est varié et, la plupart du temps, le XP qui le constitue n'est pas un objet normal du verbe principal :

89) *The cattle ate the field bare* → **The cattle ate bare/the field*.

- Dans A, le verbe principal est soit un intransitif absolu ou optionnel (*eat, drink*) ; les vrais transitifs sont impossibles :

93) **The enemy bombed the residents homeless*. (avec le sens: *The enemies bombed the city*)

De façon générale, le sens et/ou la syntaxe du verbe dans A sont préservés, pas dans B :

94) *The cattle ate*.

95) **Sandy wiped*.

- Enfin, un argument majeur qui milite pour une approche séparée de ces deux types d'« accomplissements dérivés » est d'ordre translinguistique : les auteurs notent que le schéma B est fréquent au travers des langues, tandis que le schéma A est rare. Le russe

⁹⁶ Exemples de Levin et R. Hovav (1995 :1).

confirme cela : dans un article de 1998, Spencer et Zaretskaja notent que certaines des configurations résultatives de l'anglais, comme celles répertoriés par les énoncés en A ci-dessus, n'ont pas de contrepartie synthétique en russe ; ils donnent les exemples suivants :

96) *She painted the door green: *Ona pokrasila dver' zelënoj / zelënuju*

97) *The river froze into a block of ice: *Reka zamerzla v glubu l'da*

Il faut avoir recours à des périphrases qui dissocient le procès de son résultat :

98) *Ona pokrasila dver' v zelënyj cvet: litt. « She painted the door in green color ».*

99) *Reka zamerzla, prevrativšis' v glubu l'da: litt. « The river froze, having become a block of ice ».*⁹⁷

Il n'est effectivement pas possible de trouver une formation préverbale qui puisse traduire directement les phrases de A (les phrases russes ci-dessous, comme celles de 96 et 97, sont très fortement déviantes):

100) *Drank the teapot dry → *Ona vypila čajnik suxim.*

101) *The dogs barked the neighbor awake → *Sobaki zalajali soseda razbužennym.*

Au contraire, les phrases de B) trouvent des équivalents tout à fait normaux en russe sous la forme « préverbe + verbe » :

102) *Ona vyterla stol : She wiped the table clean.*

103) *Ona sterla kroški so stola: She wiped the crumbs off the table.*⁹⁸

Pour autant, le problème ne se pose pas dans les mêmes termes (entre le schéma A et le schéma B) entre l'anglais et le russe parce que les moyens linguistiques ne sont pas les mêmes : le russe, avec ses possibilités combinatoires extraordinaires dues aux préverbes, peut former des structures que l'anglais rendra au moyen de périphrases ; par exemple :

104) *Oni naezdili ètu dorogu.*

They *na*-drove this road

They've made this road nice and smooth (by driving over it).

105) *Ona pereigrala ruku na pianino.*

She *pere*-played hand on piano

⁹⁷ Exemples de Spencer et Zaretskaja (1998 :3).

⁹⁸ *Ibid.*, 15.

She's hurt her hand playing the piano.

106) *Ona otležala nogu.*

She *ot-lay* leg

Her leg has gone numb / to sleep (because she was lying on it).

Il se trouve en plus que certaines des formations préverbaux correspondent à peu près aux cas répertoriés sous A, faisant notamment apparaître des faux réfléchis⁹⁹ en anglais et en russe :

107) *On propilsja.*

He *pro-drunk-himself*

He has drunk himself into bankruptcy.

108) *On ispisalsja.*

He *iz-wrote-himself*

He has written himself out (become a bad writer after a long career of writing)

Une explication de ces phénomènes passe nécessairement par une analyse serrée des principes qui régulent la combinatoire « préverbe + verbe » croisée avec un scénario abstrait pour chacun des préverbes concernés.

Ceci montre à la fois l'intérêt et les limites de l'approche contrastive et de l'utilisation d'argument translangagiers. Au niveau des grandes généralisations, Levin et R. Hovav ont raison : le schéma A semble globalement plus rare que le schéma B. Il n'empêche qu'au niveau de la micro-analyse dans une langue X donnée, d'autres configurations sont légitimes parce que les moyens mobilisés par telle langue n'existent tout simplement pas dans une langue Y : le russe dispose de règles combinatoires élaborées entre sa vingtaine de préverbes et ses bases verbales innombrables, tandis que l'anglais exploite d'autres ressources, dans la syntaxe. Du coup, ces ressources différentes expliquent une conceptualisation des événements différentes : par un raccourci saisissant, il est frappant que la phrase russe *On propilsja* (litt., « He *pro-drunk-himself* ») en vient à signifier *he has drunk himself into bankruptcy*. Je pense qu'une compréhension de ces phénomènes très complexes passe par une tension constante entre ces deux orientations : l'orientation intralingue et interlingue, avec des analyses très serrées de chacun de ces phénomènes dans chaque langue étudiée pour pouvoir ensuite passer à des généralisations qui pourront dégager des principes mettant en jeu conceptualisation/lexicalisation/possibilités syntaxiques. A ce niveau seulement des

⁹⁹ *unselected reflexives.*

convergences pourront apparaître. C'est pourquoi j'ai insisté sur l'apport de Croft, qui se situe justement à ce niveau-là de généralisation. Pour la grammaire constructionnelle radicale (*Radical Construction Grammar*), les vrais invariants translangagiers sont au croisement des constructions et des sens (fonctions) exprimés par celles-ci.

Je reviens à l'analyse de Levin et R. Hovav pour l'anglais : les auteurs font justement référence à Croft à un moment donné de leur analyse. Pour elles, les phrases sous B sont des « *accomplissements*¹⁰⁰ *dérivés lexicalement* » : le verbe a deux structures événementielles distinctes mais reliées par un patron. La partie constante du verbe est une sorte de prototype, donc associable à plusieurs patrons syntaxiques pourvus que ceux-ci soient à peu près semblables. C'est le processus d'augmentation du patron qui dit si le sens de la base est similaire ou pas ; dit plus simplement, la racine a un sens de base (« contact avec une surface » pour *sweep* ou *wipe*), et le sens d'enlèvement ou de placement que l'on détecte dans *wipe the crumbs off the table / into a pile* est dérivé du patron auquel s'associe la base. On a affaire à deux entrées lexicales distinctes pour un même verbe. Tout matériau syntaxique ajouté doit être compatible avec le constant que le verbe lexicalise ; celui-ci lexicalise deux notions similaires :

« Tout résultat qui est, typiquement, un résultat attendu d'une activité peut être interprété comme faisant partie d'un événement prototypique ayant le nom de cette activité. » (Levin et R. Hovav 1995 :8)¹⁰¹

Ceci signifie que les sens d' « enlever quelque chose » ou de « mettre quelque chose » pour *wipe*, *rub*, *wash*, etc., sont finalement conceptualisables comme causés plus ou moins directement par l'action d'un contact avec une surface ; ces sens particuliers¹⁰² font donc partie du concept prototypique associé à ces verbes (cf. Apresjan *supra*). On se souvient que la surface doit d'une façon ou d'une autre recevoir une expression linguistique (*she wiped the crumbs off the table*). Un accomplissement lexicalement dérivé dénote donc un événement unique¹⁰³ : faisant référence au Modèle Cognitif Idéalisé (ICM) de Croft, Levin et R. Hovav observent que ce type d'événement lexicalise des chaînes causales non divergentes¹⁰⁴. Dans ces phrases, les deux événements décrits font partie d'une même chaîne causale (tout comme

¹⁰⁰ *lexically derived accomplishment.*

¹⁰¹ *Any result which is a typically intended result of an activity can be construed as part of a prototypical event with the name of that activity.*

¹⁰² *submeanings.*

¹⁰³ *a unitary core event.*

¹⁰⁴ *nonbranching causal chains.*

les participants *hay* et *wagon* plus haut faisaient partie d'un même événement *load*). Une contrainte cognitive importante sur les possibilités de structures événementielles consiste à limiter la complexité d'un événement unitaire de causation directe. Donc, *wipe the crumbs off the table* constitue un seul événement ICM.

L'autre type, représenté par les phrases sous A, représente les « *accomplissements dérivés syntaxiquement* ». Dans ce cas, il n'y a pas création d'une nouvelle entrée lexicale de type « accomplissement » pour le verbe ; ces accomplissements ne sont pas considérés comme des événements dérivés et possibles d'un événement principal : **bark awake* n'est tout simplement pas un item lexical possible. Il n'y a aucun rapport conceptuel entre le verbe de base (« aboyer ») et l'événement dérivé (« se réveiller »), ces événements ne sont pas des événements ICM au sens de Croft, ils ne font pas intervenir des participants prototypiques, ils sont comme créés en discours, d'où leurs propriétés syntaxiques différentes. *Bark awake* implique deux chaînes causales divergentes car il n'y a pas de connexion nécessaire entre elles. Ceci explique également pourquoi **break the dishes off the table* n'est pas une suite possible: là aussi, deux chaînes causales sont divergentes ; l'anglais ne semble pas pouvoir donner une expression linguistique synthétique aux concepts « débarrasser la table de ses plats » et « casser la table », alors qu'il le fait naturellement pour « débarrasser la table de ses miettes » et « essuyer la table ». Il n'empêche que l'anglais peut malgré tout énoncer : *the dog barked the neighbor awake*. Les auteurs ont raison : on a un type linguistique de composition événementielle aux propriétés syntaxiques différentes, mais le patron syntaxique semble s'auto-émuler au point de rendre licite un événement *a priori* difficilement conceptualisable. Tout le problème est là, dans la tension permanente entre conceptualisation d'un événement ICM → expression linguistique → conceptualisation d'un autre ICM sur le modèle de l'expression linguistique utilisée pour le premier ICM. On peut prédire que la variation entre les langues sera immense dans ce domaine, mais toujours limitée par des règles internes propres à chaque langue selon les types de scénarios permis par les lexèmes. Ainsi, il semble bien qu'un principe existe en anglais contre la génération, par simple extension des patrons syntaxiques, de deux ICM dont les chaînes causales sont trop divergentes. On se souvient de la restriction notée par Hoekstra et Guéron pour une même expression linguistique d'avoir deux marqueurs de télicisation :

109) **The psychopath killed the village into a ghost town.*

110) **He broke the dishes off the table.*

Les auteurs expliquaient cela par une impossibilité syntaxique d'avoir deux compléments SC pour un seul verbe (on se souvient qu'un verbe comme *break* suivi d'un objet NP sélectionne déjà une SC, qui représente le syntagme résultatif abstrait prédiqué de la chose cassée). En fait, cela est parfois possible, comme l'observent Levin et R. Hovav:

111) *The cook cracked the eggs into the bowl.*

112) *He broke the cauliflower into florets.*

113) *They emptied the tank into the sink.*¹⁰⁵

Ces phrases lexicalisent bien deux transitions (deux SC) : dans la première, il y a un changement d'état (*eggs not cracked – eggs cracked*) accompagné d'un changement de lieu (*eggs out of the bowl – eggs in the bowl*). Cette présence d'une double télicité s'explique parce que le changement de lieu est le résultat attendu du changement d'état ; on a affaire à l'expression linguistique d'un même ICM. Au contraire, « tuer tous les gens d'un village » et que le village devienne « un village fantôme » est conceptualisé par l'anglais comme l'expression de deux chaînes causales divergentes.

Ce modèle que je viens de présenter, même s'il ne résout pas toutes les questions et n'a pas encore abouti à un établissement définitif de classes de verbes, me paraît infiniment plus juste que les modèles fondés sur les notions aspectuelles traditionnelles, tout simplement parce qu'il vise à explorer le lien profond entre la conceptualisation des événements et leur expression linguistique. C'est en cela qu'il constitue un niveau de généralisation possible à d'autres langues. En retour, il montre que la modélisation linguistique d'une représentation conceptuelle (que permet l'« augmentation de patron ») peut induire un élargissement par émulation du patron ; c'est ce que révèle la discussion autour des deux types d'accomplissements de l'anglais (selon Levin et R. Hovav), cognitivement différents (A et B), mais que la syntaxe parvient malgré tout à aligner sur un modèle à peu près similaire. Le tout est de répertorier pour une langue donnée les limites que se fixe celle-ci dans les principes de composition événementielle, et surtout par quels moyens elle le fait.

L'anglais a besoin de ces prédicats primitifs (ou d'une arborescence à plusieurs sous-branches sous *vP*) dans la modélisation car le verbe est presque toujours une base verbale ; ce n'est pas le cas du russe : l'immense majorité des verbes se présente déjà comme des

¹⁰⁵ Exemples de Levin et R. Hovav (1995 :12).

composés (préverbe + verbe). Dans tous les cas, le type ontologique de la racine semble être une donnée essentielle : selon l'information encyclopédique qu'elle condense et la nature de l'événement qu'elle induit (simple/complexe, au sens de Levin et R. Hovav), certains verbes résistent à presque toutes les augmentations de patron (*break*), d'autres admettent de nombreuses possibilités (*sweep*).

Certaines données importantes de l'anglais sont néanmoins absentes de la réflexion des auteurs : même un verbe en apparence aussi contraint que *break* est polysémique et ne dénote pas uniformément un changement d'état pur pour l'argument affecté du verbe (qu'on pense à des phrases comme *he broke the news*) ; de plus, le même *break* accepte la composition avec les particules (*break out / off / up*), dont la plus répandue, *up*. *Up* s'applique à un nombre impressionnant de bases verbales : *sweep, wipe, eat, drink, break, dry, etc., up*, semblant se jouer du caractère simple ou complexe de l'événement. C'est la raison pour laquelle je crois qu'un croisement des théories discutées dans ce chapitre 6 avec la théorie des Formes Schématiques présentée au chapitre 5, me semble être une piste de recherche fructueuse à poursuivre.

Post-scriptum.

Que reste-t-il de l'aspect au terme de cette étude ?

Cet ouvrage s'est efforcé de montrer comment la recherche approfondie de ces cinquante dernières années (disons, depuis Vendler) a modifié le paradigme aspectuel : s'éloignant progressivement de la motivation initiale de l'importation du concept slave, déjà controversé, qui désignait le verbe comme une unité lexicale contenant une temporalité interne et la présence ou l'absence d'un *telos*, l'emphase s'est à présent portée sur le type d'information encyclopédique que condense le verbe et qui explique son insertion dans divers schémas constructionnels ; ce que la racine verbale lexicalise détermine le schéma de composition événementielle (*event composition*) d'un verbe donné. L'étude de l'AsS ou *Aktionsart* des VPs a laissé la place à un module *morpholexical* commodément appelé « structure de l'événement » (*event structure*). Le terme « aspect », lorsqu'il est conservé à ce niveau d'analyse, n'est qu'une notation technique. Les notions d'*Aktionsart* – l'(a)télicité, le principe de Mesure, l'argument aspectuel distingué, etc. – restent des notions importantes mais qui se situent plus à l'interface sémantique-syntaxe-discours, ce sont des effets interprétatifs attachés aux types sémantiques des lexèmes impliqués qui interagissent avec les marqueurs d'aspect grammatical et la présence ou non d'autre matériau dans l'énoncé.

Or, il est souhaitable de disposer d'une théorie qui puisse sinon expliquer, du moins reconnaître, que beaucoup d'emplois de *be V-ing* ou de l'imperfectif russe (et, bien entendu, de la forme simple du verbe anglais et du perfectif russe, tous deux points de vue « perfectif » selon Smith 1991) échappent totalement à une logique de culmination ou de non culmination. De nombreux cas ont été présentés en russe où cela était net : que ce soit le comportement de l'aspect dans les questions en *wh-* (pp.126-127), le paramètre de l'agentivité ou du contrôle du référent du sujet dans la disponibilité de telle ou telle lecture de l'imperfectif (pp. 104-109), la corrélation aspectuelle entièrement disponible aux modes non finis du verbe, l'AsPdV ne se réduit pas à un rôle d'élargissement de l'ontologie des types. Même si les théories mentionnées font des observations justes – discursivement, il est exact de considérer qu'un opérateur comme *have V-en* est plus stativisant que *V-ed* –, elles sont « monomodulaires », ne reconnaissent pas que des morphèmes aussi complexes que *be V-ing* ou l'imperfectif peuvent

être actifs sur plusieurs niveaux (Guéron 2003). On doit préférer des théories qui envisagent des passerelles dans l'interprétation des formes d'un niveau linguistique vers l'autre, théories qui semblent intuitivement et empiriquement plus justes: l'étude de l'apparition de la catégorie aspect en russe (pp. 112-120) a montré que celui-ci est né à partir de distinctions lexicales qui se sont grammaticalisées mais sans disparaître pour autant. Même si le verbe préverbe *napisat'* est devenu le corrélat perfectif de *pisat'* pour prendre la place des paradigmes temporels (aoriste, imparfait) de *pisat'* ayant disparu, *napisat'* reste une unité lexicale à part entière en russe moderne, analysable comme prédicat complexe, résultat de l'association entre une BV et un préverbe *na-* au sémantisme de spatialisation (Paillard). La motivation lexicale de *napisat'* demeure intacte: *na-* dit que l'écriture des signes qui constituent la lettre est conçue comme « spatialisée », c'est-à-dire doit accéder à l'existence sur le support écrit qu'est la feuille; mais dans le flux du discours et selon les contextes énonciatifs, cet accès à l'existence (le résultat concret de la lettre écrite) peut être mis en sommeil et, particulièrement dans les formes non finies, il ne peut rester que la simple mention d'un événement nouveau, rhématique, sur la scène du discours (*Ja xoču napisat' pis'mo*: *I want to write a letter*). La théorie des Formes Schématiques, qui met l'accent sur le mode de combinatoire des éléments du verbe russe (préverbe + BV) et fait que celui-ci doit être envisagé comme un *prédicat complexe*, est une piste de recherche fructueuse, une mine d'hypothèses qui ne constitue en rien une grille de lecture fixe. Cette insistance sur le verbe conçu comme l'élément central de schémas de prédication contribue largement à « dénaturiser » (déslaviser) l'aspect: le verbe n'est plus seulement objet de spéculation métaphysique mais devient un objet discursif complexe qui est au centre de repérages divers qu'il convient de faire émerger.

Le parti-pris de cet ouvrage, qui est loin d'être complet dans le domaine, a été de présenter un grand nombre de théories parmi les plus représentatives, théories envisagées comme autant de plate-formes d'observation qui toutes à leur façon éclairaient une facette de cet objet (aspectuel/événementiel/discursif) complexe qu'est le verbe. Toutes reconnaissent implicitement ou explicitement qu'une théorie multi-modulaire est nécessaire. Pour conclure, je suggère que la théorie des deux composants de Smith 1991 soit enrichie d'un troisième niveau. Voici comment j'envisage ces différents niveaux d'interprétation aspectuelle, qui constituent une feuille de route pour un autre ouvrage qui traiterait, lui, véritablement des phénomènes liés à la corrélation aspectuelle au sens de *vid*, c'est-à-dire de l'appariement morphologique binaire systématique, à tous les temps et modes, d'une langue comme le russe:

1) A un premier niveau, il faut prendre en compte la *construction événementielle* ou Syntaxe de Première Phase, c'est-à-dire étudier le verbe (la racine verbale) et son identité sémantique, ce qu'il lexicalise en propre, qui correspond ou ne correspond pas à l'ontologie (vendlérienne ou autre) des types de procès. Les critères pertinents de cette classification des types relève d'un module *morpholexical* qui se propose de classer les verbes selon l'information encyclopédique que ceux-ci condensent (manière, résultat, objet plaçable, instrument, etc.), corrélée à un patron syntaxique propre à ce sens idiosyncrasique, c'est la position anglo-saxonne; ou bien la représentation de l'identité sémantique des verbes se fait au moyen de formes schématiques, c'est la position française et russe. Quel que soit le type de représentation que l'on adopte, il s'agit d'un *invariant constructionnel* : la combinaison « préverbe + verbe » (russe) ou « prédicats primitifs » / « verbe + satellite » (anglais), est justement cela. Cet ouvrage s'est intéressé à ce niveau-là, celui communément appelé « aspect sémantique ».

2) Un deuxième niveau s'intéresse à l'interprétation aspectuelle des phrases, qui est le produit de l'association entre le type sémantique de la base verbale munie de ses arguments NPs, et d'autres opérateurs ; les langues divergent fortement quant aux moyens morphosyntaxiques qu'elles mettent en oeuvre. L'anglais utilise largement des périphrases auxiliées (*be V-ing, have V-en*), moyens qu'a développés cette langue pour installer un événement dans le temps déictique de l'énonciation, le russe en est presque totalement dépourvu et dispose de moyens dérivationnels (préfixation et suffixation). Au niveau d'une *sémantique discursive* donc, il est parfaitement légitime de considérer que *be V-ing, have V-en*, l'imperfectif russe, ont un effet temporel et éventuellement stativisant, mais présenter ces opérateurs comme des fonctions logiques de transformation de types ontologiques est réducteur et rend difficilement explicable la reconnaissance que ces mêmes opérateurs ont parfois des fonctions autres qu'aspectuo-temporelles à un niveau supérieur.

3) Ainsi, un troisième niveau doit-il être pris en compte dans l'analyse si l'on souhaite expliquer de façon satisfaisante les utilisations vraiment subjectives, modalisantes et énonciatives de l'AsPdV ; il n'est à vrai dire plus question d'aspect, la dénaturalisation envisagée du concept peut avoir lieu ici ; le verbe aspectué ne se réduit pas à la fonction de présenter la teneur d'une situation objective sous une certaine perspective, il fait bien plus que cela : il engage la perspective du locuteur-énonciateur, introduit une dimension modale, focalise sur le sujet et/ou l'objet en tant qu'entités linguistiques, attribue soit au locuteur soit à

un protagoniste (appelé le « Sujet » par Smith 2003) le statut de Source Responsable de la subjectivité ¹ dans l'instance de discours. Toutes ces notions n'ont plus rien à voir avec le premier niveau. Elles appartiennent à un module que je qualifierai de *pragmatico-énonciatif*.

¹ Pour les détails de cette analyse de l'intersubjectivité et des marqueurs dans le discours, voir Smith 2003 (*Modes of Discourse*), chapitre 7.

Bibliographie

- Adamczewski, H., 1982, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin.
- Adamczewski, H., 1983, « L'aspect en anglais, en français et dans les langues slaves », in *Textes du Crélingua*, Paris, Services des Publications de la Sorbonne Nouvelle, p. 1-17.
- Adamczewski, H., 2003, *Du nouveau sur UP – UP revisited*, Précy-sur-Oise, EMA, Les Amis du Crélingua.
- Adamczewski, H., 1995, « La problématique de l'aspect en français et en polonais. Une nouvelle approche : la théorie des phases », in *Les contacts linguistiques franco-polonais*, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 39-63.
- Agafonova, C., 2004, « S- préverbe perfectivant : vers une caractérisation unique du morphème S- », in *Slovo*, Revue du CRREA (Etudes linguistiques et sémiotiques), Vol. 30-31, p. 45-65.
- Agrell, S., 1908, *Aspektänderung und Aktionsartbildung beim polnischen Zeitworte. Ein Betrag zum Studium der indogermanischen Präverbia und ihrer Bedeutungsfunktionen*, Lund, Häkan Ohlsons Buchdruckerei.
- Allen, J.F., 1984, « Towards a General Theory of Action and Time », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R., (eds), *The Language of Time: A Reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 251-276.
- Anderson, J.M., 1971, *The Grammar of Case (Towards a Localistic Theory)*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Apresjan, Ju., 1973, « A Description of Semantics by Means of Syntax », in *Linguistics* n° 96, p. 5-32.
- Apresjan, Ju., 1974, « Regular Polysemy », in *Linguistics* n°142, p. 5-32.
- Archaimbault, S., 1999, *La préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes*, Paris, CNRS Editions.
- Aristote, *La Métaphysique*, Paris, Agora Les Classiques, Pocket (1991), traduction de Jules Barthélémy-Saint-Hilaire.
- Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Agora Les Classiques, Pocket (1992), traduction de Jean Defradas.
- Aristote, *La Métaphysique, Livres A à E*, Paris, Agora Les Classiques, Pocket (2007), traduction de Bernard Sichère.
- Asher, N., 1992, « A Default, Truth Conditional Semantics for the progressive », in *Linguistics and Philosophy* n°15, p. 463-508.

- Aslanoff, S., 1986, *Manuel typographe du russe*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- Austin, J. L., 1961, « A Plea for excuses », in *Philosophical Papers*, Oxford, Clarendon Press.
- Bach, E., 1981, « On Time, Tense and Aspect: An essay in English Metaphysics », in Cole, P. (éd.), *Radical Pragmatics*, New York, Academic Press, p. 63-81.
- Bach, E., 1982, « The Algebra of Events », in Portner, P., Partee, B.H. (éds), *Formal Semantics, The Essential readings* (2002), Oxford, Blackwell Publishing, p. 324- 333.
- Bach, E., 2005, « Eventualities, Grammar and Language Diversity », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (éds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 167-180.
- Baker, M., 1988, *Incorporation: A Theory of Grammatical Function Changing*, Chicago, Ill., University of Chicago Press.
- Bennett, M. et Partee, B. H., 1978, *Toward the Logic of Tense and Aspect in English*, Bloomington, In., Indiana University Linguistics Club.
- Benveniste, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.
- Benveniste, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.
- Bertinetto, P. M., 2001, « On a Frequent Misunderstanding in the Temporal-Aspectual Domain : The “Perfective-Telic” Confusion », in Cecchetto, C., Chierchia, G. et Guasti, M. T. (eds), *Semantic Interfaces*, Stanford, Cal., CSLI Publications, p. 177-210.
- Bittner, M., 1987, « On the Semantics of the Greenlandic Antipassive and Related Constructions », in *International Journal of American Linguistics*, vol. 53 n° 2, p. 194-231.
- Bolinger, D., 1971, *The Phrasal verb in English*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Bondarko, A. et Bulanin, L., 1967, *Russkij Glagol (Le verbe russe)*, Leningrad, Prosveščenie.
- Bondarko, A., 1971, *Grammatičeskaja kategorija i kontekst (Catégorie grammaticale et contexte)*, Leningrad, Nauka.
- Bonomi, 1997, « The Progressive and the Structure of Events », in *Journal of Semantics* n°14, p. 173-205.
- Booij, G., 2002, « Separable Complex Verbs in Dutch: A Case of Periphrastic Word Formation », in Dehé, N., Jackendoff, R., McIntyre, A. (eds), *Verb-Particle Explorations*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 21-42.
- Brecht, R. D., 1985, « The Form and Function of Aspect in Russian », in Flier, M.S., Brecht, R.D. (eds), *Issues in Russian Morphosyntax*, Columbus, Ohio, Slavica Publishers, p. 9-33.
- Bulygina, T., 1982, « K postroeniju tipologii predikatov v russkom jazyke » (Pour la construction d'une typologie des prédicats en russe), in Selivërstova, O. (éd), *Semantičeskie tipy predikatov*, Moskva, Nauka, p. 7-85.

Camus, R., 1998, « Quelques considérations sur le préverbe *po-* en russe contemporain », in *Revue d'Etudes Slaves* n° LXX/1, Paris, p. 110-112.

Camus, R. et De Vogüe, S., 2004, « Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales : étude de six verbes français », in *Linx* n°50, Paris, Université de Paris X-Nanterre.

Cappelle, B., 2002, « *And up it rises* : Particle Preposing in English », in Dehé, N., Jackendoff, R., McIntyre, A. (eds), *Verb-Particle Explorations*, Berlin, Mouton de Gruyter, p.43-66.

Cappelle, B. et Chauvin, C., 2007, « Interprétations aspectuelles des verbes à particule en anglais: téléiques, comparatifs, résultatifs », consultable en ligne à l'adresse : <http://www.kuleuven-kortrijk.be/nl/Onderzoek/Letteren/OnderzoekTaalkunde/FEST/DescriptiveEnglishGrammar/bert-cappelle/Interpretations%20aspectuelles%20des%20verbes%20a%20particule%20en%20anglais.pdf>

Chaput, P.R., 1990, « Aspect Choice in Questions », in Thelin, N. (éd), *Verbal Aspect in Discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 285-306.

Chisholm, R., 1971, « States of Affairs Again », in *Noûs* n°5, p. 179-189.

Chomsky, N., 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Chomsky, N., 1981, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.

Cohen, D., 1989, *L'aspect verbal*, Paris, P.U.F.

Comrie, B., 1976, *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press.

Comrie, B., 1981, « Aspect and Voice: Some reflections on Perfect and Passive », in P. Tedeschi, P., Zaenen, A. (eds), *Tense and Aspect – Syntax and Semantics, Vol. 14*, New York, Academic Press, p. 65-78.

Comrie, B., 1985, *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press.

Cotte, P., « L'explication grammaticale de textes anglais », Paris, P.U.F.

Cotte, P., 1998, « *Have* n'est pas un verbe d'action : l'hypothèse de la réélaboration », in *La Transitivity*, Textes réunis par André Rousseau, collection ULS Travaux et Recherches, Presses Universitaires du Septentrion, p. 415-438.

Cotte, P., 2000, « A propos de *-ing* et de *be* », in Souesme, J.-C. (éd.), *Journée Charles V sur les propositions relatives et l'aspect *be* + *-ing**, vol. 17 n° spécial, Cynnos, Nice, p. 159-172.

Croft, W., 1998, « Event Structure in Argument Linking », in Butt, M., Geuder, W. (eds), *The Projection of Arguments: Lexical and Compositional Factors*, Stanford, Cal., CLSI Publications, p. 21-63.

Croft, W. 2001, *Radical Construction Grammar: Syntactic Theory in Typological Perspective*, Oxford/New York, Oxford University Press.

Culioli, A., 1990, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, trois tomes, collection *L'homme dans la langue*, Paris, Ophrys.

Dahl, O., 1981, « On the Definition of the Telic-Atelic Distinction », in P. Tedeschi, P., Zaenen, A. (eds), *Tense and Aspect – Syntax and Semantics, Vol. 14*, New York, Academic Press, p. 79-90.

Davidson, D., 2001, *Essays on Actions and Events*: « The Logical Form of Action Sentences » (1967); « The Individuation of Events » (1969); « Events as Particulars » (1970); « Eternal vs. Ephemeral Events » (1971), Oxford, Clarendon Press.

Delfitto, D., 2003, « Le présent et les interprétations existentielles », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 133-147.

Delfitto, D., 2004, « On the Logical Form of Imperfective Aspect », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time, Current Studies in Linguistics 37*, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 115-142.

Delmas, C., 1984, « Le curseur *yesterday* dans les quotidiens britanniques: place ou structuration? », in *Du linguistique au discursif*, n° XVII, Strasbourg, RANAM.

Delmas, C., 1987, *Structuration abstraite et chaîne linéaire en anglais contemporain*, Paris, CEDEL, Société de linguistique de Paris, LXXV.

Delmas, C. et al, 1993, *Faits de langue en anglais*, Paris, Dunod.

Delmas, C., 1997, « Futurité: temps et strates en anglais », in Borillo, A., Veters, C., Vuillaume, M. (eds), *Cahiers Chronos n°3, Variations sur la référence verbale*, p. 163-175.

Delmas, C., 2000, « *Be + -ing*, ou énoncer le recyclage de la relation partie-tout », in Souesme, J.-C. (éd.), *Journée Charles V sur les propositions relatives et l'aspect *be + -ing**, vol. 17 n° spécial, Cynnos, Nice, p. 173-187.

Delmas, C., 2002, « *Be + -ing* anglais / *Estar –ando* espagnol, contrastivité et contraintes », in Pauli, C., Rapatel, P. (eds), *Langues et cultures en contact, Traduire e[s]t commenter*, Besançon, Presses Universitaires Franc-comtoises.

Delmas, C., 2003, « Interpréter *be + -ing* », in *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications*, Paris, Ophrys.

Delmas, C., 2005, « Relations problématiques, étude de quelques cas », conférence faite à l'Université de Besançon le 4 février, à paraître.

Delmas, C., 2006, « Verbes dénominaux, le cas de *hand* », in Paulin, C., Ploog, K., Lebaud, D. (eds), *Constructions verbales et production de sens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 267-276.

Denison, D., 1985, « The Origins of Completive *up* in English », in *Neuphilologische Mitteilungen* n°86, p. 37-61.

Denison, D., 1993, *English Historical Syntax*, London / New York, Longman.

Depraetere, I., 1995, « On the Necessity of Distinguishing between (Un)boundedness and (A)telicity », in *Linguistics and Philosophy* n°18, p. 1-19.

De Penanros, H., 2000, *L'ambivalence catégorielle préposition/préverbe : le cas de pri- en russe contemporain*, Thèse de doctorat, Université Paris-7.

De Swart, H., 1998, « Aspect Shift and Coercion », in *Natural Language and Linguistic Theory*, n°16, p. 347-385.

De Vogüé, S., 2006, « Qu'est-ce qu'un verbe? », in Paulin, C., Ploog, K., Lebaud, D. (eds), *Constructions verbales et production de sens*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 43-62.

Dobrušina, K. et Paillard, D., 2002, « Semantičeskie mexanizmy vzaimodejstvija pristavki s glagol'noj osnovoj (osnova KAZ-) » (Les mécanismes sémantiques d'interaction du préverbe et de la base verbale (base KAZ-)), in Mengel, S. (éd.), *Slavische Wortbildung : Semantik und Kombinatorik*, Münster-London-Hamburg, p. 263-280.

Dobrušina, K., Paillard, D., et Mellina, E., 2001, *Russkie pristavki : mnogoznačnosť i semantičeskoe edinstvo (Les préverbes russes : polysémie et identité sémantique)*, Moscou, izd. Russkie slovari.

Dowty, D. R., 1979, *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht, Reidel.

Dowty, D. R., 1977, « Toward a Semantic Analysis of Verb Aspect and the English "Imperfective" Progressive », in Portner, P., Partee, B.H., (éds), *Formal Semantics, The Essential readings* (2002), Oxford, Blackwell Publishing, p. 261- 288.

Dowty, D. R., 1986, « The Effects of Aspectual Class on the Temporal Structure of Discourse: Semantics or Pragmatics? », in *Linguistics and Philosophy* n°9, p. 37-61.

Dowty, D. R., 1989, « On the Semantic Content of the Notion "Thematic Role" », in Chierchia, G., Partee, B., Turner, R. (eds), *Properties, Types and Meaning II*, Dordrecht, Kluwer, p. 69-129.

Dowty, D. R., 1991, « Thematic Proto-Roles and Argument Selection », in *Language* n°67, p. 547-619.

Ducrot, O., 1979, « L'imparfait en français », in *Linguistische Berichte* n°60, p. 1-23.

Enç, M., 1987, « Anchoring Conditions for Tense », in *Linguistic Inquiry* vol. 18 n°4, p. 633-657.

Erteschik-Shir, N. et Rapoport, T., 1996, « Projecting Argument Structure: The Grammar of *Hitting* and *Breaking* Revisited », in Bhattacharya, T., Reuland, E. (eds), *Argument Structure*, Amsterdam, John Benjamins. (consultable en ligne à l'adresse: <http://www.bgu.ac.il/~shir/>)

Erteschik-Shir, N. et Rapoport, T., 2004, « Bare Aspect: A Theory of Syntactic Projection », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time, Current Studies in Linguistics 37*, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 217-233.

Filip, H., 2000, « The Quantisation Puzzle », in Pustejovsky, J., Tenny, C. (eds), *Events as Grammatical Objects, from the Combined Perspectives of Lexical Semantics, Logical Semantics and Syntax*, Stanford, CSLI publications, p. 3-60.

Filip, H., 2005, « On Accumulating and Having It All. Perfectivity, Prefixes and Bare Arguments », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (éds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 125-148.

Fillmore, C., 1968, « The Case for Case », in Bach, E., Harms, R.T. (eds), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 1-88.

Fillmore, C., 1970, « The Grammar of *Hitting* and *Breaking* », in R. Jacobs and P. Rosenbaum (eds.), *Readings in English Transformational Grammar*, p. 120-133.

Flier, M. S., 1985, « The Scope of Prefixal Delimitation in Russian », in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect, UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications, p. 41-58.

Fontaine, J., 1983, *Grammaire du texte et aspect du verbe en russe contemporain*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Forsyth, J., 1970, *A Grammar of Aspect. Usage and Meaning in the Russian verb*, Cambridge, Cambridge University Press.

Franckel, J.-J., 2003, « Le lexique entre identité et variation », in *Langue Française* n°133, Paris, Larousse, p. 28-41.

Franckel, J.-J., 2006, « Situation, contexte et valeur référentielle, » in *Textes, Contextes, Pratiques*, CRESEF n° 129-130, Université de Metz, p. 51-70.

Franckel, J.-J. et Paillard, D., 2007, *La grammaire des prépositions, Tome 1*, Paris, Ophrys.

Freeze, R., 1992, « Existential and Other Locatives », in *Language* n°68, p. 553-595.

Furmaniak, G., 2005, « *The be + -ing Form: Progressive Aspect and Metonymy* », in *Corela*, vol. 3 n° 2 (revue en ligne).

Garey, H., 1957, « Verbal Aspect in French », in *Language*, vol. 33, p. 91-110.

Giorgi, A. et Pianesi, F., 1997, *Tense and Aspect*, Oxford, Oxford University Press.

Giorgi, A. et Pianesi, F., 2004, « On the Speaker's and the Subjects' Temporal Representation: The Case of the Italian Imperfect », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time*, Current Studies in Linguistics 37, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 259-290.

Girard, G., 1993, « Le passage verbe plein/opérateur. Deux exemples: *make, do* », in *Faits de Langue, Motivation et Iconicité*, n°1, Paris, PUF.

Girard, G., 2000, « *Be + V-ing*, rôle anaphorique ? », in Souesme, J.-C. (éd.), *Journée Charles V sur les propositions relatives et l'aspect be + -ing*, vol. 17 n° spécial, Cynos, Nice, p. 129-138.

Girard, G., 2002, « Aspect, choix sémiques, valeur de vérité », in *Cahiers Chronos* n°10, *Temps et aspect : de la grammaire au lexique*, p. 79-96.

Girard, G., 2002, « Participe présent et gérondif : ressemblances et différences », in Roux, L. et Delmas, C. (eds), *Construire et reconstruire*, CIREC Travaux 107, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 107-125.

Goldberg, A., 1995, *Constructions : a Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago, University of Chicago Press.

Goldberg, A. et Jackendoff, R., 2004, « The English Resultative as a Family of Constructions », in *Language*, vol. 80 n°3, p. 552-568.

Guéron, J., 2002, « Sur la syntaxe de l'aspect », in Laca B. (éd.), *Temps et aspect : de la morphologie à l'interprétation*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, p. 99-121.

Guéron, J., 2003, « Le temps, la personne, la transitivité », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 247-275.

Guéron, J., 2004, « Tense Construal and the Argument Structure of Auxiliaries », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time*, Current Studies in Linguistics 37, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 299-327.

Guéron, J., 2005, « On Tense and Aspect », in *Lingua* n° 117, p. 368-391.

Guéron, J., 2006, « La structure du parfait: syntaxe et interprétation » (manuscrit non publié).

Guéron, J. et Hoekstra, T., 1988, « T-Chains and the Constituent Structure of Auxiliaries », in Cardinaletti, A., Cinque, G., Giusti, G. (eds.), *Constituent Structure*, Dordrecht, Foris, p. 35-98.

Guéron, J., Hoekstra, H., 1992, « Chaînes temporelles et phrases réduites », in Obenauer, H.-G., Zribi-Hertz, A. (éds), *Structure de la phrase et théorie du liage*.

Guéron, J., Hoekstra, T., 1995, « The temporal interpretation of predication », in *Syntax and Semantics*, n° 28, p. 77-106.

Guéron, J. et Tasmowski, L., 2003, « Présentation », in Guéron, J., Tasmowski, L. (eds), *Temps et Point de vue*, Paris, Université Paris X, p. 5-29.

Guillaume, G., 1929 et 1945/1970, *Temps et verbe* suivi de *L'architecture du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion.

Guillaume, G., 1984, *Langage et science du langage, Troisième édition*, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, Nizet.

Guiraud-Weber, M., 1973, « L'aspect et la quantité d'information », in *Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique 3-4*, Aix, Université de Provence, Institut de linguistique générale et d'études orientales et slaves.

Guiraud-Weber, M., 1987, « Le concept de modalité d'action est-il encore utile ? », in *5^{ème} Colloque de linguistique russe*, Poitiers 14-16 mai 1987, Paris, Institut d'Etudes Slaves, p. 187-202.

Guiraud-Weber, M., 1991, « Les verbes à préfixe *pro-* », in H. Stammerjohann (ed.), *Analyse et synthèse dans les langues romanes et slaves*, 1991, p. 233-243.

Guiraud-Weber, M., 2002, « O grammatičeskom značenii prefiksa *po-* » (« A propos du sens grammatical du préfixe *po-* ») in Mengel, S. (éd.), *Slavische Wortbildung : Semantik und Kombinatorik*, Münster-London-Hamburg, p. 293-303.

Guiraud-Weber, M., 2004, *Le verbe russe. Temps et aspect*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de provence, « Didactilangue ».

Hale, K. L. et Keyser, S. J., 1993, « On Argument Structure and the Lexical expression of Syntactic relations », in Hale, K.L. & Keyser, S.J., (eds), *The View from Building 20*, Cambridge, MIT Press, p. 53-109.

Hewitt, S., 1986, « Le progressif breton à la lumière du progressif anglais », in *La Bretagne Linguistique*, vol. 1, Brest, CRBC.

Higginbotham, J., 1985, « On Semantics », in *Linguistic Inquiry* n°16, p. 547-593.

Higginbotham, J., 1989, « Elucidations of Meaning », in *Linguistics and Philosophy* n°12, p. 465-517.

Higginbotham, J., 2000, « On Events in Linguistics Semantics », in Higginbotham, J., Pianesi, F., Varzi, A.C. (eds), *Speaking of Events*, New York, Oxford, Oxford University Press, p.49-80.

Hoekstra, T., 1992, « Aspect and Theta Theory », in I. Roca (éd.), *Thematic structure*, Berlin, Mouton de Gruyter, p.145-176.

Hoekstra, T., 2000, « The Nature of Verbs and Burzio's generalization », in Reuland, E. (éd.), *Arguments and Case: Explaining Burzio's Generalization*, Amsterdam, John Benjamins, p. 57-78.

Hoekstra, T. et Mulder, R., 1990, « Unergatives as Copular Verbs: Locational and Existential Predication », in *The Linguistic review* n°7, p. 1-79.

Hopper, P.J., « Aspect Between Discourse and Grammar: An Introductory Essay for the Volume », in Hopper, P.J. (éd.), *Tense-Aspect – Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 3-18.

Hovav, M. R. et Levin, B., 1998, « Building Verb Meanings », in Butt, M. et Geuder, W. (éds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p. 97-133.

Inoue, K., 1979, « An Analysis of the English Present Perfect », in *Linguistics* n°17, p. 561-589.

Isačenko, A. V., *Grammaticeskij stroi russkogo jazyka v sopostavlenii s slovackim : morfologija, čast' 2*, (La structure de la langue russe en comparaison avec le slovaque: la morphologie, part. 2), Bratislava, 1960.

Israeli, A., 1998, « Speakers' Attitudes, Goals and Aspectual Choices in *wh*- Question », in *Le Language et l'Homme*, vol. XXXIII n°1.

Jackendoff, R., 1990, *Semantic Structures*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Jackendoff, R., 2002, *Foundations of Language*, Oxford, Oxford University Press.

Jackendoff, R., 1997, « Twistin' the Night Away », in *Language*, vol. 73 n°3, p. 534-559.

Jackendoff, R., 2002, « English Particle Constructions, the Lexicon, and the Autonomy of Syntax », in Dehé, N., Jackendoff, R., McIntyre, A. (eds), *Verb-Particle Explorations*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 67-93.

Jakobson, R., *Essais de linguistique générale I*, Paris, Minuit, 1963.

Janda, L., 1985, « The Meaning of Russian Verbal Prefixes : Semantics and Grammar » in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect*, *UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications, p. 26-40.

Janda, L., 1988, « The Mapping of Elements of Cognitive Space onto Grammatical Relations: An Example from Russian Verbal Prefixation », in *Topics in Cognitive Linguistics*, Rudzka-Ostyn, B. (éd.), Amsterdam, John Benjamins, p. 327-343.

Jayez, J., 1999, « Imperfectivity and Progressivity: The French Imparfait », in Matthews, T., Strolovitsch, D. (eds), *Semantics and Linguistic Theory (SALT) 9*, Ithaca, Cornell University Press, p. 145-162.

Jespersen, O., 1924, *The Philosophy of Grammar*, London, Allen and Unwin.

Johns, A., « Ergative to Accusative: Comparing Evidence from Inuktitut », in Faarlund, J.T. (éd.), *Grammatical relations in Change*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 205-221.

Kamp, H. et Reyle, U., 1993, *From Discourse to Logic*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.

- Kappel Schmidt, B., 2003, « West Greenlandic Antipassive », in *Nordlyd* n°31.2, p. 389-399.
- Karcevski, S., 2004, *Système du verbe russe. Essai de linguistique synchronique (1927)*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 2004.
- Kayne, R., 1993, « Towards a Modular Theory of Auxiliary Selection », in *Studia Linguistica* n°47, p. 3-31.
- Kennedy, A.C., 1920, *The Modern English Verb-Adverb Combination*, Stanford, University Press.
- Kenny, A., 1963, *Action, Emotion and Will*, New York, Humanities Press.
- Kiparsky, P., 1998, « Partitive Case and Aspect », in Butt, M. et Geuder, W. (eds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p. 265-307.
- Klein, W., 1992, « The Present Perfect Puzzle », in *Language*, vol. 68 n°3, p. 525-552.
- Klein, W., 1994, *Time and Language*, London, New York, Routledge.
- Klein, W., 1995, « A Time-Relational Analysis of Russian Aspect », in *Language* n°71, p. 669-695.
- Kratzer, A., 2004, « Telicity and the Meaning of the Objective Case », in Guéron, J., Lecarme, J. (éds), *The Syntax of Time*, Cambridge, MIT Press, p. 389-423.
- Krifka, M., 1992, « Thematic relations as Links between Nominal Reference and Temporal Constitution », in Sag, I., Szabolsci, A. (éds.), *Lexical Matters*, Stanford, CSLI, p. 29-54.
- Krifka, M., 2001, « The Origins of Telicity », in Rothstein, S. (éd.), *Events and grammar*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p. 197-236.
- Krongauz, M. A. et Paillard, D., 1997, (eds), *Glagol'naja prefiksacija v rusском jazyke. (La préfixation verbale en russe)*, Moskva, Russkie slovari.
- Krongauz, M. A., 1997, « Issledovanija v oblasti glagol'noj prefiksacii : sovremennye položenija i perspektivy » (Etudes dans le domaine de la préfixation verbale: situation actuelle et perspectives) in M. Krongaouz, D. Paillard, (eds), *Glagol'naja prefiksacija v rusском jazyke (La préfixation verbale en russe)*, Moscou, izd. Russkie Slovari, p. 4-28.
- Krongauz, M.A., 1998, *Pristavki i glagoly v rusском jazyke : semantičeskaja grammatika (Les préverbes et les verbes en russe : grammaire sémantique)*, Moscou, Jazyki ruskoj kul'tury.
- Krongauz, M.A., 2008, « La sémantique des préverbes: scénario et situation », in Roudet, R., Zaremba, C. (eds), *Questions de linguistique slave, Etudes offertes à M. Guiraud-Weber*, p. 169-176.

Kučera, H., 1983, « A Semantic Model of Verbal Aspect », in Flier, M.S. (éd.), *American Contributions to the Ninth International Congress of Slavists. Kiev, September 1983*, vol. 1, Columbus, Ohio, p. 171-184.

Kuryłowicz, J., 1964, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag.

Landman, F., 1992, « The Progressive », in *Natural Language Semantics* n°1, p. 1-32.

Langacker, R., 1982, « Remarks on English Aspect », in Hopper, P.J. (éd.), *Tense-Aspect – Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 265-304.

Langacker, R., 1982, « Space Grammar, Analysability and the English passive », in *Language* vol. 58 n°1, p. 22-80.

Levin, B., 1993, *English Verb Classes and Alternations. A Preliminary Investigation*, Chicago and London, The University of Chicago Press.

Levin, J. F., « A Systems Matrix Model and Aspect: NA! », in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect, UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications.

Levin, B. et Rapoport R. T., 1988, « Lexical subordination », in MacLeod, L., Larson, G., Brentari, D. (eds), *Papers from the 24th Annual regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, CLS editions, p. 275-289.

Levin, B. et Hovav, M. R., 1996, « Two Types of Derived Accomplishments », in *The Proceedings of the First LFG Workshop*, Grenoble, France, 1-14.

Levin, B. et Hovav, M. R., 2004, « The Semantic Determinants of Argument Expression: A View from the English Resultative Construction », in Guéron, J., Lecarme, J. (eds), *The Syntax of Time, Current Studies in Linguistics 37*, Cambridge, Mass., MIT Press, p. 477-493.

Levin, B. et Hovav, M. R., 2005, *Argument Realization*, Cambridge, Cambridge University Press.

L'Hermitte, 1974, R., *Eléments de grammaire historique du russe*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Maslov, Ju., 1948, « Vid i leksičeskoe značenie glagola v sovremennom russkom literaturnom jazyke » (L'aspect et le sens lexical du verbe dans la langue littéraire russe contemporaine), Moskva, A.N. SSSR.

Maslov, Ju., 1958, « Rol' tak nazyvaemoi perfektivacii i imperfectivacii v processe vozniknovenia glagol'nogo vida » (Le rôle de la perfectivisation et de l'imperfectivisation dans le processus d'apparition de l'aspect verbal), in *Meždunarodny s'ezd slavistov. Doklady*. Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, p. 3-39.

- McCawley, J., 1971, « Tense and Time Reference in English », in *Charles J. Fillmore – D. Terence Langendoen* (eds.), p. 96-113.
- McCoard, R., 1978, *The English Perfect: Tense-Choice and Pragmatic Inferences*, Amsterdam, North Holland Publishing Company.
- McIntyre A., 2002, « Idiosyncrasy in Particle Verbs », in Dehé, N., Jackendoff, R., McIntyre, A. (eds), *Verb-Particle Explorations*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 95-118.
- Merrill, P., 1985, « Universal Quantification and Aspect in Russian », in S. Flier, M.S., Brecht, R. (eds), *Issues in Russian Morphosyntax*, Columbus, Ohio, Slavica Publishers, p. 58-71.
- Moens, M. et Steedman, M., 1988, « Temporal Ontology and Temporal Reference », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (éds), *The Language of Time: A Reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 93- 114.
- Montague, R., 1973, « The Proper Treatment of Quantification in Ordinary English », in Portner, P., Partee, B.H. (éds), *Formal Semantics, The Essential readings* (2002), Oxford, Blackwell Publishing, p. 17-34.
- Mourelatos, A., 1978, « Events, Processes and States », in Tedeschi, P., Zaenen, A., *Tense and Aspect – Syntax and Semantics, Vol. 14* (1981), New York, Academic Press, p. 191-212.
- Mulder, R., 1992, *The Aspectual Nature of Syntactic Complementation*, Leiden, HIL.
- Padučeva, E., V., 1987, « Contribution à la quête d'un invariant dans la signification de l'aspect verbal russe », in 5^{ème} *Colloque de linguistique russe*, Poitiers 14-16 mai 1987, Paris, Institut d'Etudes Slaves, p. 171-186.
- Padučeva, E., V., 1991, « K semantike nesoveršennogo vida v russkom jazyke : obščefaktičeskoe i akcional'noe značenie » (De la sémantique du verbe imperfectif en russe : sens général-factuel et actionnel), in *Voprosy Jazykoznanija* n°6, p. 34-45.
- Padučeva, E., V., 1998, « Opyt sistematizacii ponjatij i terminov russkoj aspektologii » (Essai de systématisation des concepts et des termes de l'aspectologie russe), in *Russian Linguistics* n°22, p. 35-58.
- Paillard, D., 1979, *Voix et aspect en russe contemporain*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- Paillard, D., 1991, « Aspect et lexique. Préverbes et perfectivation en russe. Le préverbe *za-* », in *BULAG* 17, p. 37-49.
- Paillard, D., 1997, « Formal'noe predstavlenie pristavki *ot-* » (Représentation formelle du préverbe *ot-*), in Krongauz, M., Paillard, D. (eds), *Glagol'naja prefiksacija v russkom jazyke*, Moscou, izd. Russkie Slovari, p.87-112.
- Paillard, D., 1998, « Les préverbes russes : division et discernement », in *Revue d'Etudes Slaves*, Paris, LXX/1, p. 85-99.

- Paillard, D., 2000, « A propos des verbes polysémiques, identité sémantique et principes de variation », in Cordier, F., François, J., Victorri, B., (eds.), *Syntaxe et sémantique 2, sémantique du lexique verbal*, CRISCO, Presses Universitaires de Caen, p. 99-120.
- Paillard, D., 2002, « Les préverbes du russe : entre aspect et lexique », in *Cahiers Chronos 10*, p.165-182.
- Paillard, D., 2003, « A propos des paires aspectuelles en russe », in *Cahiers Chronos 11*, p. 191-210.
- Paillard, D., 2004, «A propos des verbes préfixés », in *Slovo*, Revue du CRREA (Etudes linguistiques et sémiotiques), Vol. 30-31, p. 1-24.
- Paillard, D., 2007, «Verbes préfixés et "intensité" en français et en russe», in *Travaux de Linguistique : Revue Internationale de Linguistique Française*, n° 55, p. 133-149.
- Paillard, D., Fici Giusti, F., 1996, « L'inchoation entre préverbes et auxiliaires », in *Le Langage et l'Homme XXXIII* n°1, Louvain, p. 79-94.
- Parsons, T., 1990, *Events in the Semantics of English : a Study in Subatomic Semantics*, Cambridge, London, the MIT Press.
- Partee, B., 2000, « Some Remarks on Linguistic Uses of the Notion of "Events" », in Tenny, C., Pustejovsky, J. (eds), *Events as Grammatical Objects, The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*, Stanford, CSLI Publications, p. 483-496.
- Pianesi, F., et Varzi, A., 2000, « Events and Event Talk: an Introduction », in Higginbotham, J., Pianesi, F., Varzi, A.C. (eds), *Speaking of Events*, New York, Oxford: Oxford University Press, p.3-48.
- Piñon, C., 1997, « Achievements in an Event Semantics », in Lawson, A. (éd.), *SALT VII*, Ithaca, New York, Cornell University, p. 276-293.
- Polinsky, M., 2005, « Antipassive Constructions », in *The World Atlas of Language Structures*, Oxford, O.U.P., p. 438-441.
- Portner, P., 1998, « The Progressive in Modal Semantics », in *Language* vol. 74 n°4, p. 760-787.
- Prior, A.N., 1968, « Tense Logic and the Logic of Earlier and Later », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (éds), *The Language of Time: A Reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 79-91.
- Pustejovsky, J., 1991, « Towards a Generative Lexicon », 1991, à paraître dans *Computational Linguistics* n° 17.4. (Not revised version).
- Pustejovsky, J., 1991, « The Syntax of Event Structure », in Mani, I., Pustejovsky, J., Gaizauskas, R. (eds), *The Language of Time: a reader* (2005), Oxford, Oxford University Press, p. 33-69.

- Pustejovsky, J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Quayle, N., 1994, *Up et le verbe à particule en anglais contemporain*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Radford, A., 1988, *Transformational Grammar, A First Course*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ramchand, G. C., 1998, « Deconstructing the Lexicon », in Butt, M. et Geuder, W. (éds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p.65-95.
- Ramchand, G. C., 2004, « Time and the Event: The Semantics of Russian Prefixes », in Svenonius, P. (éd.), *Nordlyd 32.2, special issue on Slavic prefixes*, p. 323-361. (consultable sur le site: CASTL, Tromsø. <http://www.ub.uit.no/munin/nordlyd/>).
- Récanati, C., et Récanati, F., 1999, « La classification de Vendler revue et corrigée », in Vogeleer, S., Borillo, A., Vuillaume, M., Veters, C. (eds), *Cahiers Chronos 4, La modalité sous tous ses aspects*, p. 167-184.
- Reichenbach, H., 1947, *Elements of Symbolic Logic*, New York, MacMillan.
- Ritter, E. et Rosen, R., 1998, « Delimiting Events in Syntax », in Butt, M. et Geuder, W. (éds), *The Projection of Arguments*, Standord, Calif., CLSI Publications, p. 135-164.
- Ritter, E. et Rosen, R., 2000, « Events Structure and Ergativity », in Tenny, C., Pustejovsky, J. (eds), *Events as Grammatical Objects, The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*, Stanford, C.S.L.I. Publications, p. 187-238.
- Rouveret, A., 1996, « *Bod* in the Present Tense and in Other Tenses », in Borsley, R., Roberts, I. (eds), *The Syntax of the Celtic Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 125-170.
- Rouveret, A., 1998, « Points de vue sur le verbe "être" », in "Être" et "Avoir". *Syntaxe, sémantique, Typologie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, p. 11-65.
- Russell, P., 1985, « Aspectual Properties of the Russian Verbal Prefix *na-* », in Flier, M.S., Timberlake, A. (eds), *The Scope of Slavic Aspect, UCLA Slavic Studies*, vol. 12, Columbus, Ohio, Slavica Publications, p. 59-75.
- Ryle, G., 1949, *The Concept of Mind*, London, Barnes and Nobles.
- Di Sciullo, A.-M. et Slabakova, R., 2005, « Quantification and Aspect », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (éds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 61-80.
- Selivërstova, O., 1982, *Semantičeskie tipy predikatov*, Moskva, Nauka.
- Sémon, J.-P., 2008, « Des imperfectifs prétérits étranges », in Roudet, R., Zaremba, C. (eds), *Questions de linguistique slave, Etudes offertes à M. Guiraud-Weber*, p. 305-315.
- Smith, C., 1991, *The Parameter of Aspect*, The Netherlands, Kluwer Academic Publishers.

Smith, C., 2003, *Modes of Discourse: The Local Structure of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press.

Smollett, R., 2005, « Quantized Direct Objects don't Delimit after all », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (éds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 41-59.

Sobolev, A.N., 2005, « Zametka o tak nazyvaemyx glagolax *imperfectiva tantum* v russkom jazyke » (« Note sur les soit-disants verbes *imperfectiva tantum* en russe »), in *Russian Linguistics*, vol. 29 n°2, p. 189-199.

Soh, H. L., et Kuo, Y.-C., 2005, « Perfective Aspect and Accomplishment Situations in Mandarin Chinese », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (éds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 199-216.

Spencer, A. et Zaretskaya, M., 1998, « Verb Prefixation in Russian and Lexical Subordination », in *Linguistics* n° 36, p. 1-39.

Svenonius, P., (éd.), 2004, *Special Issue on Slavic Prefixes*. Nordlyd 32.2 Tromsø, CASTL, p. 177–204. Disponible sur: <http://www.ub.uit.no/munin/nordlyd/>

Talmy, L., 1988, « Force Dynamics in Language and Thought », in *Cognitive science* n°12, p. 49-100.

Talmy, L., 2000, *Towards a Cognitive Semantics II : Typology and Process in Concept Structuring*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Tenny, C., 1994, *Aspectual roles and the syntax-semantics interface*, Dordrecht, Boston, Kluwer Academic Publishers.

Tenny, C. et Pustejovsky, J., 2000, « A History of Events in Linguistic Theory », in Tenny, C., Pustejovsky, J. (éds), *Events as Grammatical Objects, The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*, Stanford, C.S.L.I. Publications, p. 3-38.

Tesnière, L., 1969, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Timberlake, A., 1982, « Invariance and the Syntax of Russian Aspect », in Hopper, P.J. (éd.), *Tense-Aspect – Between Semantics and Pragmatics*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 305-331.

Timberlake, A., 1985, « The Temporal Schemata of Russian Predicates », in Flier, M.S., Brecht, R.D. (eds), *Issues in Russian Morphosyntax*, Columbus, Ohio, Slavica Publishers, p. p-35-57.

Timberlake, A., 2004, *A Reference Grammar of Russian*, Cambridge, C.U.P.

Tixonov, A.N., 1998, *Russkij Glagol. Problemy teorii i leksikografirovanija (Le verbe russe. Problèmes de théorie et de lexicographie)*, Moskva, Academia.

Travis, L., 2000, « Event Structure in Syntax », in Tenny, C., Pustejovsky, J. (éds), *Events as Grammatical Objects, The Converging Perspectives of Lexical Semantics and Syntax*, Stanford, CSLI Publications, p. 145-186.

Vaillant, A., 1964, *Manuel du vieux slave*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Van Hout, A., « Event Semantics in the Lexicon-Syntax Interface », in Pustejovsky, J., Tenny, C. (eds), *Events as Grammatical Objects, from the Combined Perspectives of Lexical Semantics, Logical Semantics and Syntax*, Stanford, CSLI publ., p. 239-282.

Vendler, Z., 1957, « Verbs and Times », in *Linguistics in Philosophy* (1967), Ithaca, New York, Cornell University Press, p. 97-121.

Vendler, Z., 1967, « Linguistics and the *a priori* », in *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, New York, Cornell University Press, p. 1-32.

Verkuyl, H., 1989, « Aspectual Classes and Aspectual Composition », in *Linguistics and Philosophy* n°12, p. 39-94.

Verkuyl, H., 2000, « Events as Dividuals : Aspectual Composition and Event Semantics » in Higginbotham, J., Pianesi, F., Varzi, A.C., *Speaking of Events*, New York, Oxford, Oxford University Press, p. 169-206.

Verkuyl, H., 2005, « Aspectual composition: surveying the ingredients », in Verkuyl, H., de Swart, H., van Hout, A. (eds), *Perspectives on Aspect*, Dordrecht, Springer, p. 19-39.

Veyrenc, J., 1970, *Histoire de la langue russe*, Paris, PUF.

Veyrenc, J., « Pour une grammaire syntagmatique des préverbes » (p. 145-159) ; « Structure aléatoire de l'énoncé minimum : syntaxe du préverbe en russe » (p. 201- 209) ; « Expansion syntaxique et classement des préverbes » (p. 209-214) ; « Sur la double diathèse d'objet des énoncés translocatifs » (p. 236-269) ; « Voix d'agent et voix d'objet » (p. 269-282), in *Etudes sur le verbe russe*, Paris, Institut d' Etudes slaves, 1980.

Veyrenc, J., 1979, *Les propositions infinitives en russe*, Paris, Institut d'Etudes slaves.

Vlach, F., 1981, « The Semantics of the Progressive », in *Syntax and semantics, Tense and aspect*, vol. 14, p. 271-291.

Vogeleer, S., 1993, « La référence nominale et l'emploi de l'imperfectif constatif dans les questions oui-non et *wh-* en russe », in *Linguisticae Investigationes XVII* n°1, p. 223-237.

Vogeleer, S., 2008, « (Im)perfectivité en français et en russe : aspect associé aux temps vs. aspect associé au lexique », présentation dans le cadre du groupe *Temptypac*, 31 mars 2008, Paris, Institut Charles V.

Warner, A., 1995, « Predicting the Progressive Passive: Parametric Change within a Lexicalist Framework », in *Language* n°73, p. 533-557.

Werner, A., « The Aspect-Case Typology Correlation. Perfectivity and Burzio's generalization », in Reuland, E. (éd.), *Arguments and Case: Explaining Burzio's Generalization*, Amsterdam, John Benjamins, p. 131-189.

Weinrich, H., 1973, *Le Temps*, Seuil, Paris.

Wierbicka, A., 1988, *The Semantics of Grammar*, Amsterdam, John Benjamins.

Wilhelm, A., 2003, « Quasi-Telic Perfective Aspect in Dëne Suliné (Chipewyan) », in Young, R. B., Zhou, Y. (eds), *Proceedings from Semantics and Linguistics Theory XIII*, Ithaca, New York, Cornell University, p. 310-327.

Wilmet, M., 1997, *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot, Hachette Supérieur.

Yip P.-C. et Rimmington, D., 2004, *Chinese. A Comprehensive Grammar*, London/New York, Routledge.

Zaliznjak, A., 1995, « *Opyt modelirovanija semantiki pristavočnyx glagolov v russkom jazyke* » (Tentative de modélisation de la sémantique des verbes préfixés en russe), in *Russian Linguistics*, p. 143- 185.

Zucchi, S., 2001, « Aspect shift » in Rothstein, S. (éd.), *Events and grammar*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p. 349-370.

Liste pour l'index des termes et des notions

A

avoir

Accomplissements

en finnois

comme objets sémantiques complexes

en russe (vs. Consommations)

en chinois

dérivés, syntaxiquement ou lexicalement

accusatif

et trait P (syntaxe)

télique ou de Mesure

vs. instrumental en russe

vs. génitif 323

Achèvements

en russe

critique des ~

selon Ryle, cf. verbes de réussite.

Activités

en russe

adverbiaux (voir test)

et accusatif

affecté (voir notion aspectuelle)

agentivité (comme primitive de classification aspectuelle)

en russe

Aktionsart (voir aussi modes d'action)

et verbes à particule

Alignement (voir *linking*)

allemand

alternance

accusatif / partitif (finnois)

causative/inchoative

dative

locative de type *spray/load* en anglais

locative de type *spray/load* en russe

analogie (rôle de l'~)

antipassif

argument aspectuel (distingué)

et *Radical Construction Grammar*

argument externe

et aspect

argument interne

et aspect

arrière-plan (Weinrich)

article indéfini

aspect

apparition de l'~ en russe

selon Comrie

configurationnel (russe)

comme information fonctionnelle/structurelle

et modes non finis

dans les questions (russe et tchèque)

en slave, *vid*

et changement linguistique

étymologie de l'~ en russe

selon Klein

lexical

et narration

aspect phrase

et point de vue
 et préverbes (voir préverbes vides)
aspect shift
 et théorie- Θ

aspectologie
 aspectualité (théorie de l'~)
 atélisation (voir télisation)
 atélicité (cf. télité)
 augmentation de patron (voir *template augmentation*)
 auxiliaire
 en vieux-russe
be, have

B

base verbale (BV)
be
be V-ing (voir progressif)
bit'
 vs. *break*
 bornage (boundedness)
 selon Kiparsky
 vs. télité
 et aspect en vieux-russe
brat' (« prendre »)
break (voir verbe de résultat)
 ~ *up*
 vs. *bit'* (voir *bit'*)
 vs. *hit*

breton
 bulgare

C

C (C0, C1, Ci)

calcul aspectuel (*aspectual calculus*)

compositionnel algébrique (selon Krifka)

selon Dowty

selon Verkuyl

calcul interprétatif

cas (voir rôles thématiques)

catégories lexicales

chaîne causale (comme principe d'alignement, selon Croft)

changement (voir notion aspectuelle)

changement de classe aspectuelle (voir *aspect shift*)

changement d'état

chinois (mandarin)

« Classes » (prédicats de ~ en russe)

classification des verbes

de Vendler

de Vendler pour le russe

et aspect grammatical

et événement (voir événement)

non ontologique

hors aspect (en russe)

clean up

coercition (*coercion*) des types aspectuels

et adverbiaux *in/for* en anglais

et adverbiaux en russe

cognate object

cognitive (Ecole)

complexité événementielle (*event complexity* ; voir événement complexe)

compositionnalité (aspectuelle)

compositionnel (modèle)

conation (voir imperfectif)

configurations A, B, C

entre verbe et préverbe, en russe

entre verbe et particule, en anglais
 configurationnel (voir aspect)
 conflation
 Consommation (selon Flier)
constant (voir racine verbale)
 constatation d'un fait (voir imperfectif)
construal
 construction
 grammaire des ~
 et invariant constructionnel
 constructionniste (modèle)
 contrastivité
 culmination
 selon Moens & Steedman
 selon Parsons
 selon Kratzer
 cumulativité / cumulatif
cut
 vs. *rezat'*

D

délimitation (et FP-delim.)
 dénominaux (voir verbes)
 dérivation (voir morphologie)
 détermination (QNT/QLT du procès)
 développements (verbes de ~ en russe)
 discours (niveau discursif)
do- (préverbe russe)
 domaine (LM)
down (particule anglaise)
dynamis
 dynamisme (comme critère de classification des verbes)

E

Ecole aspectologique de Saint-Pétersbourg

Elucidation du sens (selon Higginbotham)

energeia

énigme de quantisation (voir quantisation)

entailment (voir implication logique)

entéléchie

ergatif

ergatives (langues)

eskimo

espace (voir notion cognitive)

espace conceptuel (*conceptual space*), dans la *Radical Construction Grammar*

« Etat de choses » (voir *state of affairs*)

Etats

et accusatif (finnois)

et aspect (en russe)

dérivés

génériques

et progressif (voir progressif)

spécifiques

de Vendler *vs.* ~ russes

état résultant

Etat conséquent (*Consequent state*)

être

événement

et actualisation spatio-temporelle (voir *po-*)

et cardinalité (*principle of count*)

complexe, selon Levin & R. Hovav

complexe, selon Pustejovsky

et conceptualisation

critique de l'~ davidsonien

dans la *Radical Construction Grammar* (Croft)

davidsonien

expression adverbiale et ~
 simple, selon Levin & R. Hovav
 comme type de verbe (Événement)
 restructuration de l'~
 structure linguistique et ~

événementiel(le)

structure ou composition ~ (*event structure, event composition*)
 et paradoxe imperfectif

eventuality (selon Bach)

F

Figure et Terrain (*figure and ground*)

fill

finnois

First Phase Syntax

force

et énergie (comme notion de base des FS des verbes)

dynamique (comme principe d'alignement, selon Croft)

forme logique (FL)

Forme Schématique (FS)

français

G

gaélique d'Ecosse

gallois

Gestalt (théories de la ~)

give (voir verbe léger)

Grammaire Constructionnelle Radicale (voir *Radical Construction Grammar*)

Grammaire de Montague

Grammaire Générative et Transformationnelle

et « syntaxe-1 »

H*have*

comme verbe léger

hébreu classique

hit (voir verbes et *break*)

holistique (voir thème)

hollandais

homonymie

Hypothèse de l'Interface Aspectuelle

IICM (*Idealized Cognitive Model*)

identité sémantique (du verbe)

idiosyncrasie

imparfait roman

et schéma prédicatif (voir prédication)

impératif (et aspect)

imperfectif

et action annulée

et aliénation (Sémon)

et conation

et constatation d'un fait

et durée

et événement actuel spécifique

selon Garey

en hébreu classique

et objet

et format prédicatif

procès ~, selon Langacker

russe et négation

russe dans les questions

russe et synonymie (paradoxe)

russe *vs.* partitif finnois

paradoxe ~

et rapport sujet/verbe

second (russe)

imperfectiva tantum

impersonnelle (construction)

implication logique

incorporation

inergatif

inertiel (monde ~; voir aussi paradoxe imperfectif)

-*ing* (voir progressif)

instrumental (cas)

vs accusatif (en russe)

interfaçage (voir *linking*)

interprétation sémantique (voir *construal*)

intervalle (logique de l' ~)

invariant

abstrait

constructionnel

de type valeur fondamentale

irlandais

islandais

K

kineseis

L

langues-D

langues-I

LCS (*lexicale conceptual structure*)

lecture à double accès (*Double Access Reading*)

lexicalisation (de l'événement)

lexicographie, lexicologie

lexique

linking

et approche causale

listème (verbe comme ~)

load (voir alternance locative)

lock vs. *lock up*

logique

des temps

quantificationnelle

M

manner root

méréologie

mesure (voir *measuring out*)

measuring out

métaphore, métaphorisation

modèle cognitif idéalisé (voir ICM)

modes d'action

monde inertiel (voir inertiel)

monde raconté (Weinrich)

morphologie

dérivationnelle et flexionnelle (russe)

moyen anglais

N

na- (préverbe russe)

FS de *na-*

na- cumulatif

négation et imperfectif (voir imperfectif)

niveaux de l'analyse linguistique

niveaux de l'interprétation aspectuelle

notion aspectuelle

d'affecté

d'holistique, selon Anderson (voir thème holistique)

de changement

notion quasi-aspectuelle

notions « cognitives » de classement lexical des verbes

énergie

efficacité

espace et trajectoire

O

o-/ob-

objet

affecté vs. effecté

de performance

objet direct

et accusatif télique

non sélectionné lexicalement

postiche (voir *cognate object*)

réfléchi

Occurrences

on (particule anglaise)

ontologie

et classification aspectuelle

des événements

open vs. *open up*

opposition binaire privative

ousia

opérateurs (structuraux et logiques)

ot- (préverbe russe)

P

paradoxe imperfectif (voir imperfectif)

paramètre (FS)

parfait

et *Extended Now*

et lecture expérientielle

comme opérateur de coercition

et perfectif russe

et pertinence actuelle (*current relevance*)

vs. prétérit

en vieux-russe

participe passé

particule (voir verbes à particule, et aussi *up*)

partitif (finnois)

passé simple

Path (voir rôle aspectuel)

patron sémantique (voir *template*)

pay vs. *pay up*

pere- (préverbe russe)

perfectif (voir aussi préverbatation)

et SC

apparition du ~ en russe

en chinois (*le*)

selon Garey

procès ~, selon Langacker

et totalité de l'action

valeurs du ~ en russe

perfectiva tantum

performance (voir verbes)

perspective (sur l'événement) voir paradoxe imperfectif

petite proposition (voir *Small Clause*)

phase, phasale (structure)

Phénomènes

philosophie

de l'action

de l'esprit

phonologie, phonotactique

point de vue (voir aspect)

po- (préverbe russe)

et adverbiaux (tests)

et verbe *bit'*

délimitant

lexical

résultatif

et verbes légers en anglais

polysémie

des préverbes russes

régulière (selon Apresjan)

des verbes à particule

possession inaliénable

pragmatique

et aspect

inférence ~ 299 (voir aussi calcul interprétatif)

prédicat complexe (verbe comme ~)

prédicats primitifs

et *semantic templates*

prédication (schéma prédicationnel)

et antipassif

et petite proposition

préfixologie

prépositions

comme prédicats d'événement

et participants

préfixation verbale ou préverbation

et création d'unités lexicales

double

et événement

et motivation sémantique

et perfectivation

et quantisation

et télélicité

et transitivité

en vieux-russe

présent simple

préverbes du russe (voir directement le classement alphabétique : *po-*, *na-*, *pro-*, *u-*, etc.)

comme prédicats complexes

événements (selon Paillard)

et FS

forts ou à effet syntaxique

neutres ou vides

et particules en anglais

et prédicat complexe

et prédicats primitifs de l'anglais

qualifiants / catégorisants (selon Paillard)

en vieil anglais

pri- (préverbe russe)

pro- (préverbe russe)

délimitant

FS de ~

et l'intervalle

Processus

Culminé (*Culminated Process*)

profil du verbe

progressif (*be V-ing*)

et cadre temporel (*time frame*)

et Etats

comme opérateur stativisant

comme opérateur de synchronisation (selon Langacker)

et perspective sur l'événement (voir paradoxe imperfectif)

projection (principe de ~) non ambiguë

proto-rôles thématiques

aspectuels

de patient

push (voir verbe)

Q

Qualia (structure)

Qualités (russe)

quantisé / quantisation

énigme de ~

questions (voir aspect dans les ~)

R

racine verbale (*root*)

Radical Construction Grammar

raz- (préverbe russe)

Réalisation (voir verbes de Performance)

réfléchi (pronom)

règles de réalisation canoniques (*canonical realization rules*, selon Levin & R. Hovav)

Réussite (voir verbes et Achèvements)

Résultats

résultative (structure)

rezat' (voir base verbale)

rôle aspectuel

d'Initiation

de Mesure (voir *Measuring out*)

de Terminus

de Trajet (Path)

rôles thématiques (rôles- Θ)

dans la *Radical Construction Grammar* (Croft)

et interfaçage aspectuel

comme notions dérivées

et préverbes

et relations lexicales
traditionnels

S

s- (préverbe russe)

scénario abstrait des préverbes

schéma de lexis

schéma temporel (voir temps comme primitive)

segments d'argument

sémantique

génération

des modèles

Sémelfactifs

du russe

šit' (« coudre »)

slave commun

small clause

et aspect

et verbes à particule

sous-événements

spray (voir alternance locative)

state contents (selon Klein)

state of affairs

structure

événementielle (voir événementiel)

lexicale conceptuelle (voir LCS)

qualia (voir *qualia*)

sub-intervallique (propriété)

subordination lexicale

suffixe imperfectivant

sujet (voir argument externe)

sweep (voir verbe de contact avec une surface)

synchronisation (voir progressif)

synonymie

Syntaxe de première phase (selon Ramchand, voir *First Phase Syntax*)

syntaxe du texte

T

Tâche (voir verbes)

tchèque

télicisation

télicité

et projection aspectuelle (*aspect phrase*)

vs. bornage (*boundedness*)

et cas morphologique (voir accusatif et partitif)

comme épiphénomène

selon Garey

jugement incertain de ~

et préverbation

comme propriété des phrases

vs quantisation

relative

selon les slavistes et les non-slavistes

et thème incrémental

et théorie des deux composants

et verbes à particule (voir aussi *up*)

telos

template augmentation

templates

semantic ~

temps

d'assertion (*assertion time*)

comme primitive

Tendances

Terminus (voir rôle aspectuel)

tests

des adverbiaux *in / for*

en russe

du progressif

tête nominale

et cardinalité

et télicité

thème graduel (voir thème incrémental)

thème holistique

selon Anderson

selon Dowty

thème incrémental

thème partitif selon Anderson

théorie des deux composants (*two-component theory*)

et télicité

Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives (TOPE)

trajectoire spatiale

Trajet (voir *Path* et rôle aspectuel)

transition (comme notion aspectuelle)

Transition (voir verbes)

transitivité

et jeu de l'aspect (russe)

comme propriété verbale dérivée

et préverbation (voir préverbation)

et verbes à particule (voir verbes à particule)

types situationnels

dérivés

dans le discours

typologie des verbes

U

u- (préverbe russe)

FS de ~

UTAH

V

Valence et préverbes

verbes préverbés (voir préverbes)

verbes téliques (voir télicité)

verbes (classement ontologique)

(voir aussi Accomplissement, Achèvement, Activité, Etat, Consommation, Culmination, Evénement)

de Performance (*performance*)

de Processus

de Réussite (voir Achèvements, selon Ryle)

de Tâche (*task*)

de Transition

verbes (classes morphosyntaxiques)

dénominaux

comme dérivés syntaxiques

légers (voir aussi *have* et *give*)

à particule (anglais)

translocatifs (selon Veyrenc)

verbes (classement sémantique)

de changement d'état

externe

interne

de communication

de consommation

de contact (type *hit*)

de contact et déplacement (type *push*)

de contact avec une surface (type *sweep*)

de création

d'émission de bruit

d'émission de substance (type *spray*)

de manière (voir *manner root*)

mentaux

de mouvement /de déplacement

de perception / d'émotion

de phase

de position

de résultat (type *break* ; voir aussi *bit'*)

verbe (en tant que prédicat complexe ; voir prédicat complexe)

vériconditionnalité (théorie de la ~)

vid (voir aspect)

vieil anglais

vieux norrois

vieux russe

vieux slave

volonté (théorie de la ~)

vP

montée de ~ à TP

VP

vy- (préverbe russe)

Z

za

et inchoation

dans la grammaire cognitive

et sa FS

Liste pour l'index des auteurs

Adamczewski, H.
Agrell, S.
Allen, J.
Anderson, J.M.
Apresjian, Ju.
Archambault, S.
Aristote
Asher, N.
Austin, J.
Avilova, S.
Bach E.
Baker, M.
Bennett, M. et Partee, B. H.
Benveniste E.
Bertinetto, P. M.
Bittner, M.
Boldyrev, N.F.
Bolinger, D.
Bondarko, A.
Bonomi A.
Booij, G.E.
Borer, H.
Brecht, R.
Bulygina, T.
Camus, R.
Cappelle, B.
Carlson, G.

Chaput, M.
Chisholm, R.M.
Chomsky, N.
Comrie, B.
Cotte, P.
Croft, W.
Culioli, A.
Dahl, O.
Davidson, D.
Delmas, C.
Delfitto, D.
Depraetere, I.
de Penanros, H.
de Swart, H.
de Vogüe, S.
di Sciullo, A.-M. et Slabakova, R.
Dobrušina, E. et Paillard, D.
Dobrušina, E., Paillard D. et Mellina
Dowty D.
Ducrot, O.
Enç, M.
Erteschik-Shir, N et Rapoport, T.
Filip, H.
Fillmore, C.
Flier, M.
Fontaine, J.
Forsyth, J.
Franckel, J.-J.
Franckel, J.-J. et Paillard, D.
Freeze, R.
Furmaniak, G.
Garey, H.
Goldberg, A.
Guéron, J.

Guéron, J. et Hoekstra, T.

Guiraud-Weber, M.

Hale, K. et Keyser, S.

Higginbotham, J.

Hoekstra, T.

Hoekstra, T. et Mulder, R.

Hopper, P. J.

Inoue, K.

Isačenko, A. V.

Israeli, A.

Jackendoff, R.

Jakobson, R.

Janda, L.

Jayez, J.

Jespersen, O.

Johns, A.

Kappel Schmidt, B.

Karcevskij, S.

Kayne, R.

Kennedy, A.G.

Kenny, A.

Kim, J.

Kiparsky, P.

Klein, W.

Kratzer, A.

Krifka, M.

Krongauz, E.

Kučera, H.

Lakoff, R.

Landman, F.

Langacker, R.

Levin, B.

Levin, J.

Levin, B. et Rapoport, G.
Levin, B. et Hovav, M. R.
Lindner, S.
Lomonosov, M. V.
Maslov, Ju.
McCawley, J.
McCoard, R.
McIntyre, A.
Mellina, E.
Merrill, P.
Moens, M. et Steedman, M.
Montague, R.
Mourelatos, A.
Mulder, R.
Nekrasov, N. P.
Paducheva, E.
Paillard, D.
Paillard, D. et Giusti, F.
Parsons, T.
Pinker, S.
Piñon, C.
Polinsky, M.
Portner, P.
Prior, A.
Pustejovsky, J.
Quayle, N.
Radford, A.
Ramchand, G.
Rassudova, O.P.
Récanati, C. et F.
Reichenbach, H.
Ritter, E. et Rosen, S.
Russell, P.
Ryle, G.

Ščerba, L.
Schmidt, B. K.
Schooneveld, Van C.
Selivërstova, O. N.
Sémon, J.-P.
Smith, C. 26
Smith, C. et Rapoport, G.
Smollett, R.
Smotrickij, M.
Sobolev, A.
Spencer, A. et Zaretskaja, M.
Talmy, L.
Taylor, R.
Tenny, C.
Timberlake, A.
Tixonov, A. N.
Van Hout, A.
Vendler, Z.
Verkuyl, H.
Veyrenc, J.
Vinogradov, V. V.
Vlach, F.
Vogeleer, S.
Vostokov, A. X.
Warner, A.
Weinrich, H.
Werner, A.
Wierzbicka, A.
Wilmet, M.
Wright, Von H.
Yip, P.-C. et Rimmington, D.
Zaliznjak, A.
Zucchi, S.

TABLE DE CONVERSION DE L'ALPHABET RUSSE EN FRANÇAIS

Russe	Translittération des slavistes	Norme ISO 9	Transcription courante	Variantes	Exemples
а	a	a	a		
б	b	b	b		
в	v	v	v		
г	g	g	g, gu ou gh	g devant a et o gu ou gh devant e, i ou y	Gagarine, Gogol Oneguine, kirghize
д	d	d	d		
е	e	e	e ou é		Elt sine, bolchevique, Leningrad Lénine, Saint-Pétersbourg
—				ie après voyelle	Dostoïevski
ё	ë	ë	io, e ou ë		Fiodor, Aliocha Fedor, Gorbatchev, Potemkine Fédor
ж	ž	ž	j		Soljénitsyne
з	z	z	z		
и	i	i	i		
й	j	j	ï ou i	non transcrit après ы / и en fin de mot	Zaïtsev, Eisenstein, Tolstoï Bely, Gorki, Trotski
к	k	k	k		
л	l	l	l		
м	m	m	m		
н	n	n	n	-ьн / -ин en finale : -yne/ine	Don, Kazan barine, Eltsine, Galitsyne
о	o	o	o		
п	p	p	p		
р	r	r	r		
с	s	s	s	ss entre voyelles	Taras Essenine, Novossibirsk
т	t	t	t		
у	u	u	ou		
ф	f	f	f		
х	x	x	kh		
ц	c	c	ts		
ч	č	č	tch		
ш	š	š	ch		
щ	šč	š	chtch		
ъ	”	”	non transcrit		
ы	y	y	y		
ь	,	,	non transcrit en fin de syllabe		Gogol, Gorki, Kazan, Ob
—			ailleurs :	i	Zinoviev Eisenstein Riourik
э	è	è	è ou e	u parfois après liquide you à l'initiale (à éviter)	Ludmila, Rurik Youri
ю	ju	û	iou		Petia, Riazan Tolstaïa
—				ia après voyelle ia ou ya à l'initiale a en finale après i	Iagoda, Iaroslav, Yalta Izvestia, Sofia
я	ja	â	ia		

Table des matières

Préface	3
Nomenclature et mise au point terminologique.....	5
Introduction.....	10
 <i>Chapitre 1: Les fondements de l'aspect sémantique</i>	 22
1. La perspective philosophique.....	25
1.1. Aristote.....	25
1.2. Ryle, Kenny.....	28
1.3. Vendler et le schéma temporel du verbe.....	34
1.3.1. L'arrière-plan.....	34
1.3.2. Les verbes et les Temps.....	36
2. La perspective linguistique : télélicité et calcul aspectuel.....	41
2.1. Statut et origine de l'(a)télélicité.....	41
2.1.1. Garey.....	41
2.1.2. Télélicité vs. bornage.....	46
2.2. Dowty et le calcul aspectuel : la télélicité vue comme « état résultant ».....	49
2.2.1. Les classes de Vendler-Dowty.....	49
2.2.2. La logique des intervalles - <i>Be V-ing</i> et le paradoxe imperfectif.....	52
2.3. L'événement davidsonien.....	59
2.3.1. Les précurseurs.....	59
2.3.2. L'intérêt linguistique de l'événement davidsonien.....	61
2.3.3. La classification des verbes et l'événement davidsonien.....	66
3. Théorie de l'aspectualité et temps vs. événement.....	71
3.1. Compositionnalité aspectuelle.....	71
3.2. Confusion de paramètres.....	74
3.3. Les Achèvements revus.....	76
3.4. L'événement comme « dividu ».....	77
 <i>Chapitre 2 : Les classes aspectuelles en russe</i>	 83
1. Données essentielles sur le russe.....	85
2. Les types de prédicats.....	89
2.1. Les Etats et les Qualités ou Propriétés.....	90

2.2. La classification des prédicats du russe.....	95
2.3. La corrélation avec l'aspect grammatical : Ju. Maslov.....	99
2.4. Agentivité et contrôle.....	101
3. Modes d'action et aspect : historique.....	106
3.1.- Naissance de la catégorie « aspect » (<i>vid</i>).....	107
3.2. Le vingtième siècle et l'école aspectologique de Saint-Pétersbourg.....	109
3.3. Etymologie de l'aspect.....	111
3.3.1. Système des flexions verbales en vieux russe.....	112
3.3.2. Moteurs du changement.....	112
3.3.3. Apparition de l'aspect.....	113
4. Classement sémantique des verbes et aspect.....	119
4.1. L'adaptation difficile des classes de Vendler au verbe russe.....	120
4.2. L'aspect configurationnel.....	122
4.3. Etude des bases verbales.....	124
4.4. Les approches anti-configurationnelles.....	133
4.5. L'aspect grammatical considéré hors aspect sémantique.....	136

Chapitre 3 : Télélicité, quantisation, théorie des deux composants et coercion aspectuelle142

1. La théorie des deux composants et la télélicité.....	142
2. Modification des types aspectuels et « coercion »146	
2.1. Situations primitives et situations dérivées.....	146
2.2. Les Sémelfactifs du russe.....	148
2.3. Théories de la coercion des types aspectuels.....	150
2.4. Coercition et adverbiaux.....	159
2.5. Critique des modèles référentialistes.....	165
3. Quantisation et événement.....	168
3.1. Krifka et l'homomorphisme événement / objet168	
3.2. L'énigme de quantisation en russe.....	170

Chapitre 4 : Interfaçage sémantique-syntaxe et rôle aspectuel d'un argument distingué.....182

1. Thème incrémental et propriété de « Mesure »184	
1.1. Les proto-rôles thématiques184	
1.2. La Contrainte de Mesure (MOC) sur les arguments internes directs.....185	
1.3. Les conséquences de la MOC.....189	
1.4. Les limites de la Mesure.....192	
2. La délimitation de l'argument externe.....193	

3. Syntaxe et « petites propositions » (SC), incorporation, verbes légers.....	196
3.1. Incorporation et relations syntaxiques dans le lexique.....	196
3.2. Théorie- Θ , <i>Small Clause</i> et aspect.....	201
3.2.1. La nature des verbes.....	202
3.2.2. Aspect et Théorie- Θ en Grammaire Générative.....	207
3.2.3. Verbes légers et incorporation.....	214
4. Les verbes légers et une autre sémantique des événements : le cas du russe <i>po-</i>	218
4.1. Les constructions avec verbes légers en anglais.....	218
4.2. <i>Po-</i> Verbe en russe : les données contradictoires.....	221
4.3. <i>Po-</i> et l'extension spatio-temporelle de l'événement.....	227
5. La question de l'objet direct dans l'approche aspectuelle de classification des VPs.....	234

Chapitre 5 : L'alternance spray/load en anglais et en russe, de l'aspectologie à la « préfixologie ».....245

1. Télécisation et préverbaton en russe.....	245
2. L'alternance <i>spray/load</i> en anglais.....	248
3. Le russe et les préverbes dans l'alternance <i>spray/load</i>	252
3.1. Les données du russe : les préverbes « forts ».....	253
3.2. Les préverbes forts existent-ils vraiment ?.....	257
4. Vers des solutions : changement de perspective et théorie des Formes Schématiques (FS).....	262
4.1. Préfixologie au lieu de l'aspectologie.....	262
4.2. Scénario constructionnel abstrait et invariant : la théorie des FS.....	265
5. L'alternance des verbes translocatifs du russe revue à la lumière de la théorie des FS.....	272
5.1. <i>U-</i> et l'efficacité du résultat.....	275
5.2. <i>Za-</i> : déviance et extériorité.....	279
5.3. <i>Na-</i> et la spatialisation.....	286

Chapitre 6 : Structure événementielle du verbe (en lieu et place de l'aspect sémantique)...292

1. Espace, force, énergie, chaîne causale : élargir l'éventail des notions de base.....	293
1.1. Espace et trajectoire spatio-temporelle.....	293
1.2. Les niveaux <i>vP</i> , <i>VP</i> et <i>TP</i>	297
1.3. L'approche causale des événements.....	300
1.4. La Grammaire des Constructions.....	310
2. Lexique, prédicats primitifs et racine verbale.....	314

2.1. Une autre vue du lexique.....	314
2.2. Complexité événementielle, prédicats primitifs et structure qualia.....	318
2.3. Complexité événementielle et racine verbale.....	326
2.3.1. Complexité événementielle	326
2.3.2. Lexicalisation de la racine et composition événementielle : <i>break</i> vs. <i>sweep</i>	329
2.3.3. La théorie : modélisation sémantique et mode d'insertion des racines.....	336
2.3.4. Augmentation du patron de base.....	340
2.3.5. Deux types d'enrichissement syntaxique.....	342
 <i>Post-scriptum</i>	 350
 Bibliographie.....	 354
Index des termes et notions.....	371
Index des auteurs.....	392
Annexe : table de conversion de l'alphabet russe en français.....	398
Table des matières.....	398